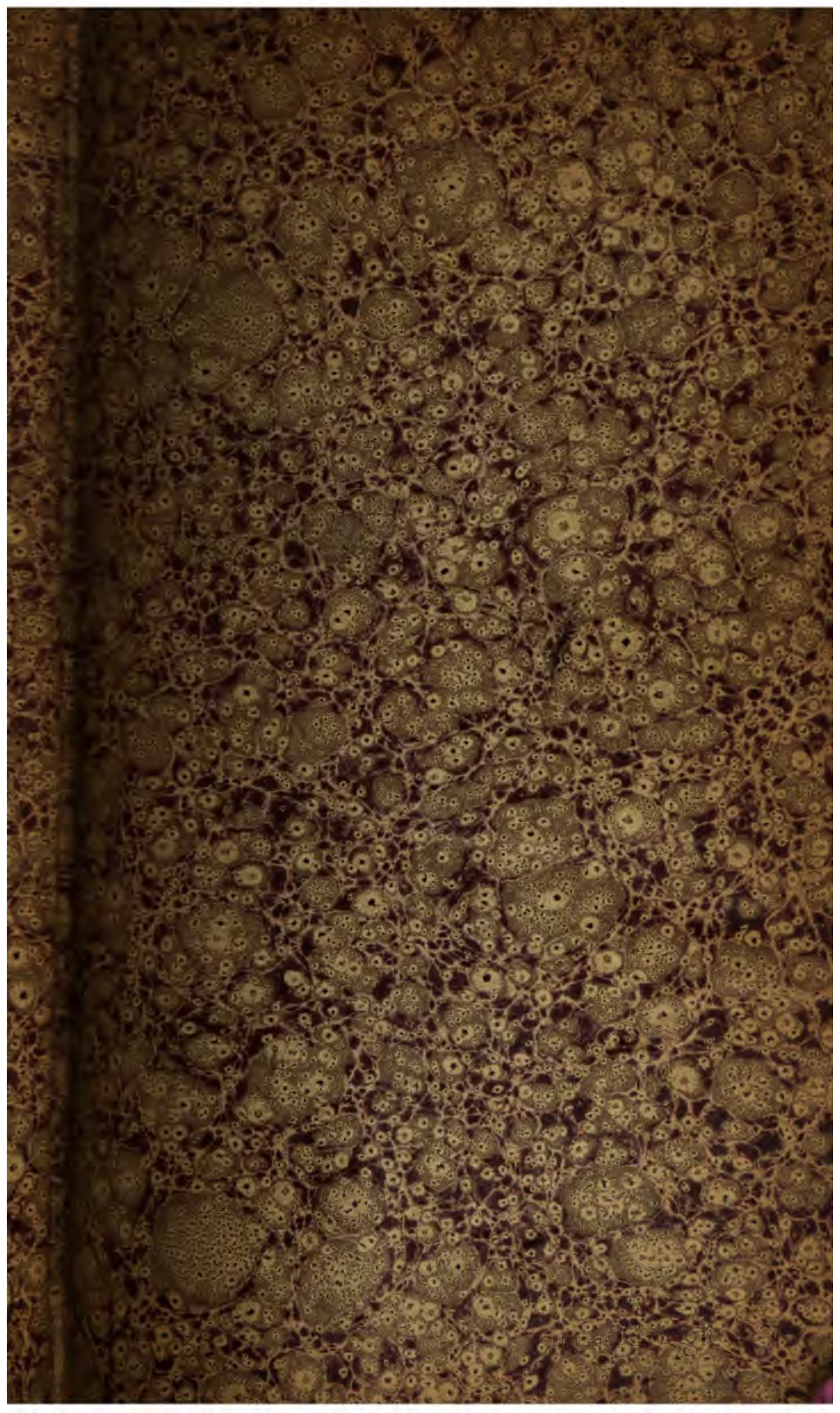






COURS
D'ÉTUDES HISTORIQUES.

Paris. — Typographie de Firmin Didot Frères, rue Jacob, 56.

COURS

D'ÉTUDES HISTORIQUES

PAR

P. C. F. DAUNOU,

PAIR DE FRANCE,
SECRÉTAIRE PERPÉTUEL DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES,
GARDE GÉNÉRAL DES ARCHIVES DU ROYAUME,
ANCIEN PROFESSEUR D'HISTOIRE
AU COLLÉGE ROYAL DE FRANCE, ETC. ETC. ETC.

TOME ONZIÈME.



PARIS,
CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, 56.

1845.

COURS
D'ÉTUDES HISTORIQUES.

SUITE DE LA TROISIÈME PARTIE.
EXPOSITION DES FAITS.

XÉNOPHON.

ÉTUDES HISTORIQUES.

XÉNOPHON.

PREMIÈRE LEÇON.

NOTICE SUR LA VIE ET LES TRAVAUX DE XÉNOPHON.

Messieurs, nous avons terminé, dans notre dernière séance, l'étude de l'ouvrage de Thucydide. Son huitième et dernier livre ne peint plus les événements; mais il en indique de mémorables, dont les dates sont comprises entre la fin de septembre 413 et l'automne de 411. Les Athéniens avaient perdu en Sicile leur armée, leur flotte et leur général Nicias, dont Plutarque a écrit la vie : nous en avons emprunté quelques articles pour compléter l'histoire particulière de ce personnage, l'une des plus honorables victimes de la guerre du Péloponèse. En reprenant ensuite les récits de Thucydide, nous avons vu les Athéniens employer avec courage, et non sans habileté, leurs dernières ressources et leurs efforts pour réparer tant de malheurs, et obtenir d'abord quelques succès. Mais bientôt ils se sont laissé imposer un gouvernement oligarchique, et ils ont rappelé Alcibiade. Ses intrigues, celles

du satrape Tissapherne et de leurs agents subalternes, ont excité des troubles au sein de la ville d'Athènes, et des mouvements militaires au dehors. On a établi et renversé les quatre cents usurpateurs de la puissance nationale. Après ces révolutions, les guerres intérieures de la Grèce ont duré sept ans encore, jusqu'à l'an 403. Mais Thucydide ne nous en a point laissé l'histoire, et je me suis borné à vous en présenter d'avance une idée sommaire, en attendant que les détails vous en soient exposés par Xénophon.

A la suite de quelques observations générales sur cette déplorable guerre du Péloponèse, je vous disais, Messieurs, que la Grèce avait manqué de deux genres d'institutions qui auraient pu prévenir ou adoucir au moins ces calamités. C'eût été, d'une part, un lien fédéral entre toutes les cités grecques; de l'autre, le système représentatif au sein de chacune d'elles.

L'antique établissement du conseil amphictyonique montre bien que la nation grecque, divisée en un si grand nombre de petits États, avait senti le besoin d'un centre commun, où tous les intérêts pussent retentir et trouver des garanties. C'était le moyen d'imprimer à toutes les forces particulières une direction générale contre les ennemis étrangers, et d'apaiser, dès leur naissance, les divisions intestines, bien plus funestes que les guerres extérieures. Mais l'influence de ce conseil a toujours été bien faible : elle est nulle durant la guerre du Péloponèse; Thucydide n'a pas eu occasion d'en parler une seule fois. C'est qu'en effet son organisation était imparfaite, sa juridiction indécise, sa puissance inactive ou inefficace. Il s'occupait quelquefois de la résistance à opposer aux barbares, bien plus souvent d'af-

faires religieuses, des fêtes et des jeux solennels, presque jamais de la conciliation des démêlés politiques qui s'élevaient entre les cités grecques. Plusieurs peuples, tels que les Argiens et les Achéens, n'envoyaient point de députés à ce prétendu congrès; et l'on ne voit pas que les autres y attachassent une très-haute importance. Loin qu'il se fasse apercevoir, comme il l'aurait dû, dans toute la suite des annales de la Grèce, il y occupe si peu de place, qu'il faut des recherches pour l'y trouver. Le peu de mots qu'en disent Hérodote, Diodore de Sicile, Strabon et Plutarque, n'en donne que des idées vagues; et les renseignements fugitifs que les orateurs Eschine et Démosthène nous fournissent sur ces institutions, ne sauraient suffire. Nous voyons bien que les jugements des Amphictyons étaient redoutables lorsqu'il s'agissait de profanations, et surtout de celles qu'on avait commises contre le temple de Delphes; mais il s'en fallait que leurs autres sentences obtinssent le même respect. Les nations puissantes ne s'y soumettaient pas; et, par exemple, quand les Lacédémoniens furent condamnés à une amende de cinq cents talents pour s'être emparés, en pleine paix, de la citadelle de Thèbes, ils refusèrent de la payer, et personne ne put les y contraindre. Cette autorité n'avait point reçu la force nécessaire pour maintenir, entre les divers États, l'observation du droit public tant naturel que positif, pour en prévenir ou en réprimer les violations. Les savants modernes ont été abusés sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, par de vaines apparences. Une dissertation de Charles Valois, insérée dans l'un des premiers volumes de l'Académie des inscriptions, tend à

représenter le conseil amphictyonique comme les états généraux de toute la Grèce. Que cette idée soit reproduite dans la plupart des compilations historiques; que Goguet aperçoive, dans les députés qui composaient cette auguste compagnie (ce sont ses termes), les représentants du corps de la nation des Grecs, avec plein pouvoir de concerter et de résoudre ce qui leur paraîtrait être le plus avantageux à la cause commune, ainsi qu'en Europe l'Allemagne, la Hollande et les Ligues suisses forment des républiques de plusieurs États : on est peu surpris de rencontrer de pareilles méprises chez des auteurs qui, pressés de tout expliquer, de tout comparer, de trouver partout des origines et des ressemblances, ne pouvaient aspirer à aucune sorte d'exactitude. Mais Montesquieu lui-même ne s'est pas préservé de cette erreur. Ce furent, dit-il, ces associations qui firent fleurir si longtemps le corps de la Grèce. Chez les Anglais, Stanyan, M. Gillies et M. Mitford en ont conçu à peu près la même opinion. M. Mitford avoue toutefois que l'office des Amphictyons consistait particulièrement dans la surintendance des affaires religieuses. Chez nous, Mably, après avoir dit que cent villes libres et indépendantes formaient en Grèce une même république fédérative, dont le corps helvétique nous retrace aujourd'hui une image, modifie aussitôt ce système, et réduit ces prétendus états généraux ou à l'exercice d'une simple médiation, ou à des tentatives qui n'obtenaient aucun succès. Fréret avait le premier commencé d'éclaircir cette matière. « L'o-
« pinion commune, dit-il, dans laquelle j'ai été long-
« temps, suppose la diète amphictyonique une espèce
« de tribunal et de conseil général de la Grèce; mais

« l'examen m'a convaincu que cette idée ne s'ac« cordait pas avec le détail de l'histoire grecque : c'é« tait moins un conseil politique qu'une assemblée re« ligieuse ; et sa juridiction semble avoir été bornée à ce « qui concernait les priviléges du temple de Delphes, « ou tout au plus à l'observation de certaines coutumes « qu'on ne pouvait transgresser sans blesser la reli« gion. » Mais personne, Messieurs, n'a démontré plus clairement que de Pauw, dans ses *Recherches philosophiques*, la nullité de cet étrange conseil, dénué de toute autorité dans les grandes choses, et réglant, tant bien que mal, les petites, telles que l'entretien du temple de Delphes et la célébration des jeux pythiques. « Les érudits savent, dit de Pauw, combien de rames « avait le navire des Argonautes ; un docteur anglais « sait combien de livres sterling valait la toison d'or : « mais toute l'histoire, et surtout celle de la guerre du « Péloponèse, dément les éloges que ces savants prodi« guent à l'institution amphictyonique, chef-d'œuvre, « selon eux, de la plus sublime politique, et l'enthou« siasme avec lequel ils parlent des avantages qui en « résultèrent pour le maintien de l'équilibre des États. » Enfin Sainte-Croix lui-même, dans le volume qu'il a publié en 1799 sur les anciens gouvernements fédératifs, a été forcé d'adopter les conclusions de de Pauw ; et il s'est, dit-il, proposé de prouver qu'il n'y avait jamais eu de gouvernement fédératif chez les Grecs, avant la Ligue achéenne (en 280). Le livre de Sainte-Croix est si confus et si négligemment rédigé, qu'il semble assez peu propre à dissiper aucune erreur ; mais, parmi les citations qui le remplissent, il en est qui peuvent servir de preuves à l'opinion que je viens d'exposer. Ce

qui est du moins incontestable, c'est que les Amphictyons n'ont apporté aucun obstacle ni à la naissance ni à la prolongation de la fatale guerre du Péloponèse.

Cette guerre fut entretenue pendant vingt-huit ans par les ambitions et les factions dominantes, qui ne connaissaient nulle part ni une division précise des pouvoirs, ni un exercice régulier de la puissance souveraine. Dans Athènes et ailleurs, on semblait croire qu'il n'y avait à choisir qu'entre la démocratie et l'aristocratie; et l'on trouvait tour à tour d'excellentes raisons pour ne vouloir ni de l'une ni de l'autre. Il était assez prouvé par les faits que des milliers d'hommes rassemblés pour délibérer en commun se laissaient trop aisément entraîner à des résolutions funestes; multitude mobile et passionnée, terrible en sa fureur, inconsidérée même dans ses repentirs, tantôt avide d'innovations, tantôt obstinée dans ses superstitions surannées. Mais il n'en était pas moins évident que lorsqu'au mépris de l'équité naturelle, on concentrait la toute-puissance dans un petit nombre de privilégiés, ils ne tardaient point à se créer des intérêts spéciaux, à sacrifier l'intérêt national, et à soutenir leur domination par des excès plus violents que ceux mêmes de cette multitude, par des proscriptions plus vastes et plus irrévocables. La démocratie pure et la pure aristocratie ne sont que des formes diverses de tyrannie. Entre elles s'est placé beaucoup trop tard le système représentatif, où le peuple exerce ses droits par des délégués qu'il a librement et régulièrement choisis dans son sein, et qui forment des assemblées assez nombreuses pour que les intérêts spéciaux n'y doivent pas prévaloir, assez resserrées pour que les délibérations y soient assujetties à des méthodes

tutélaires. Ce système, qui, lorsqu'il est réel et non simulé, établi et maintenu avec loyauté, suffit pleinement à la garantie des droits individuels et des intérêts communs, a manqué tout à fait aux peuples libres de l'antiquité. Car ce serait trop s'abuser que de prétendre le retrouver dans les élections des magistrats chargés de l'exécution des lois; le caractère de représentants appartient surtout à ceux qui font les lois mêmes; il peut s'étendre aux personnes qui, sur des détails d'administration ou bien sur des faits contestés, énoncent, au nom du peuple, des opinions que les lois n'ont point établies, et qui sont encore à puiser dans la conscience. Chez les anciens, le peuple a souvent exercé immédiatement ces fonctions diverses : non-seulement il faisait les lois, mais il administrait; il accusait, il déclarait qu'un accusé, en matière politique, était innocent ou coupable; il condamnait à des amendes, à l'emprisonnement, à l'exil, à la mort. De là, Messieurs, tant de décisions injustes, déraisonnables, calamiteuses : la seule histoire de la guerre du Péloponèse vient de vous en offrir beaucoup d'exemples. Il est vrai qu'en certains lieux, en certains temps, quelques actes de cette souveraine puissance ont été réservés à des corps privilégiés ou à d'éminents personnages; mais ces attributions, presque toujours fortuites, indécises, ne tenaient à aucun système : c'était aristocratie, oligarchie, tyrannie, dictature. Cependant, je dois l'avouer, dans ce désordre extrême, dans cet oubli profond des garanties privées et publiques, l'énergie des sentiments civiques de plusieurs anciens peuples n'en est que plus admirable à mes yeux. La liberté se suffisait en quelque sorte à elle-même, vivait, renaissait, triomphait par ses

propres forces : la patrie, toujours en péril, en était plus tendrement chérie, plus héroïquement défendue. Il n'existait qu'un bien petit nombre d'institutions pures et sages : les fruits en étaient immenses; ainsi qu'on voit une terre naturellement féconde se couvrir encore, au sein des orages, et malgré l'imperfection de sa culture, de florissantes et riches moissons. Cette Grèce antique, si agitée, si désordonnée même et souvent si malheureuse, était alors sur le globe, de toutes les contrées connues, celle où l'espèce humaine jouissait le mieux de la vie, et avait atteint le plus haut degré d'activité, de puissance et de gloire.

Thucydide a donc traité un sujet plein d'instruction, et il n'en a point affaibli l'intérêt, du moins dans ses sept premiers livres. Il a fidèlement observé, en l'étudiant, en l'approfondissant, toutes les règles que la saine critique prescrit à l'historien. Jamais on n'a recherché, reconnu, vérifié les faits avec plus d'exactitude, et l'on a bien rarement réussi à les exposer avec autant d'énergie et d'éclat. Cet écrivain est l'un des grands modèles de l'art historique. Vous savez, Messieurs, à quel point cet art s'est dégradé depuis le milieu du second siècle de notre ère jusque vers la fin du quinzième. La paresse, l'ignorance, la superstition, l'ont rendu méconnaissable. Clio n'a plus fait entendre ses accents divins. L'histoire a parlé un langage ignoble; ou plutôt la muse a été remplacée par des sibylles. On a fait, dans l'âge moderne, d'honorables efforts pour retrouver le style historique de l'antiquité. Mais qu'ont de commun pourtant la plupart des annales composées dans le cours des trois derniers siècles, avec l'ouvrage immortel que nous venons d'étudier? Que de

chroniqueurs, encore restés, comme des traîneurs, sur la route des temps, et que revendiquent les siècles barbares! La critique historique s'était perfectionnée durant plus de cent années; elle a fort rétrogradé depuis : mais, au surplus, ce serait peu de mieux vérifier les faits, il faut aussi savoir les peindre; et c'est un art qui ne s'apprend que par l'étude des modèles, décourageants, je l'avoue, mais les seuls vrais et purs qui nous sont offerts dans la littérature classique des anciens.

Je n'ai point dissimulé, Messieurs, les reproches qu'on peut adresser à Thucydide, soit à cause du nombre et de l'étendue de ses harangues, soit à raison de quelques passages obscurs ou tout à fait indéchiffrables, qu'il ne faut peut-être imputer qu'à ses copistes. Le petit nombre de difficultés réelles et graves que sa diction présente appartient de droit à ceux qui ont le loisir de s'exercer à les résoudre, et aux yeux de qui ces énigmes sont précisément les articles les plus précieux d'un grand ouvrage. Il est bon que tous les goûts innocents trouvent à se satisfaire; et Thucydide, il le faut avouer, a eu aussi le mérite de préparer aux érudits quelques-unes de ces tortures dans lesquelles ils se complaisent.

Hérodote, en ouvrant la carrière historique, avait tout à coup transporté ses lecteurs ou ses auditeurs au centre d'un vaste horizon. Quoique son sujet principal ne comprît strictement que vingt-cinq années de la guerre entre les Perses et les Grecs, depuis l'an 504 avant l'ère vulgaire jusqu'en 479, il a recherché les causes de cette guerre dans les annales de plusieurs autres peuples, tels que les Lydiens, les Assyriens, les Mèdes, les Égyptiens et les Scythes. Thucydide, au con-

traire, s'est borné à vous tracer le tableau de la Grèce durant vingt et une années, de 431 à 411 : il n'est presque jamais sorti de ce pays et de cette matière; et il lui a suffi de vous y préparer par une exposition courte et précise, qui encore n'a eu pour objets que les origines et les progrès des Grecs avant la guerre du Péloponèse, et qui, se dégageant le plus possible des fictions vulgaires, s'est réduite à de bien modestes conjectures; mais, dans le cours de ces vingt et un ans, de nombreux et féconds détails ont amené des leçons mémorables, et, pour ainsi dire, un cours entier de morale publique. Hérodote rapporte ce qu'il sait, ce qu'il croit, ce qu'ont cru ses prédécesseurs et ses contemporains : nous apprenons de lui quelles traditions s'étaient répandues sur la terre, et passaient pour des souvenirs : Thucydide y regarde de plus près; il se prescrit d'écarter les fables et de discerner la vérité. Le père de l'histoire s'applique à fixer des époques dans le cours entier des âges, et il établit les meilleures notions chronologiques auxquelles on pût alors aspirer : son successeur ne les trouve point assez constantes, et ne date que les faits récents au moment où il les raconte. L'un nous décrit un grand nombre de contrées; il crée la géographie; il la compose à la fois de ses observations immédiates, des renseignements bien moins précis qu'il recueille de toutes parts, de quelques notions plus vagues encore et plus erronées, qui, avant lui, tenaient lieu de science. Nous ne parcourons avec l'autre que la Grèce, la Thrace et la Sicile; encore ne s'arrête-t-il point ordinairement à mesurer les distances, à déterminer des positions; mais tous ses récits se trouvent géographiquement exacts; et la lecture atten-

tive de son ouvrage est l'un des moyens de bien connaître l'ancienne Grèce. Il règne une morale douce et pure dans les livres d'Hérodote : celle de Thucydide est plus austère, et s'applique davantage aux choses politiques. L'un fait beaucoup de contes et peu de harangues ; l'autre, concis dans ses narrations, n'est diffus qu'au nom de ses personnages. Le style d'Hérodote a plus d'abandon, peut-être en effet plus de grâce : celui de Thucydide, plus d'énergie et de grandeur. Hérodote, lu le premier, inspire mieux le goût de l'histoire ; il en dévoile tous les charmes, et ne craint pas d'y mêler ceux de la fiction : Thucydide imprime à cette étude un caractère plus sévère ; mais, en même temps, il s'élève à un plus haut degré d'intérêt.

Un troisième historien grec, Xénophon, va se présenter à nous. Il a continué Thucydide, non-seulement en achevant l'histoire de la guerre du Péloponèse depuis l'an 411 jusqu'en 403, mais en prolongeant les annales grecques après cette guerre jusqu'en 362. Cet ouvrage, qui correspond ainsi à un demi-siècle, n'est pas le plus célèbre de ceux qu'a laissés Xénophon. Nous avons, sous le nom de cet auteur, une histoire plus soigneusement écrite de l'expédition de Cyrus le Jeune, en 401, contre son frère le roi de Perse, Artaxerce Mnémon, et de la retraite des dix mille Grecs qui avaient accompagné ce Cyrus. Xénophon était lui-même l'un des chefs de ces guerriers. Il a composé de plus la *Cyropédie*, histoire romanesque de Cyrus l'Ancien, le plus fameux conquérant du sixième siècle avant notre ère ; un éloge du roi de Sparte Agésilas ; des tableaux de la république de Sparte et de la république d'Athènes ; un traité des revenus de l'Attique ; une apologie de So-

crate, dont il avait été le disciple, et quatre livres sur les actions et les paroles mémorables de ce philosophe; un traité d'économie domestique et rurale; des traités de la chasse, de l'équitation, et du commandement de la cavalerie; un banquet philosophique; un dialogue, intitulé *Hiéron*, sur les inconvénients et les malheurs de la puissance. Quoique ces derniers écrits n'appartiennent point au genre historique, nous aurons besoin d'en prendre quelque connaissance, parce qu'ils concourent à caractériser l'esprit et le talent de l'auteur, et qu'ils renferment des détails où se peignent l'esprit et les mœurs de son temps. Mais nous devrons une attention plus profonde aux livres véritablement historiques que j'ai d'abord désignés, surtout à ceux qui continuent l'ouvrage de Thucydide. Il se pourra que toutes ces productions réunies ne vous paraissent point avoir autant d'importance que l'unique et grande composition dont nous venons d'être occupés durant dix séances. Mais par cela même qu'elles sont plus nombreuses et plus variées, elles nous arrêteront un peu plus longtemps encore. Aujourd'hui, Messieurs, je ne vous entretiendrai que de la personne même de Xénophon. Nous recueillerons ce qu'on sait, et nous discuterons ce qu'on rapporte, de sa vie et de ses travaux.

Ce qu'il nous en apprend lui-même, ce qu'en a écrit Diogène Laerte, et quelques textes épars en divers livres classiques, voilà les sources où peut se puiser une notice biographique sur cet historien, qui fut aussi philosophe et homme de guerre. Il a ces trois titres de gloire, et par cette raison Lamothe le Vayer veut qu'on le qualifie trismégiste, comme Mercure : malgré cette

triple célébrité, nous allons trouver dans sa vie bien des lacunes, bien des incertitudes. Une première difficulté concerne la date de sa naissance, date qui n'est établie immédiatement par aucun texte. Pour la déterminer, on a besoin de recourir à celle de sa mort, que Diogène Laerte, d'après le chroniqueur Stésiclès ou Stésiclicès, fixe à la première année de la cent cinquième olympiade, année 360 à 359 avant notre ère. Nous sommes sûrs au moins que Xénophon vivait encore deux ou trois ans auparavant, savoir en 363 et 362; car il parle de faits arrivés en ces années. Mais il y a plus, il fait mention de la chute d'Alexandre, tyran de Phères; et cet événement, si nous en croyons Diodore de Sicile, est de l'an 4 de cette même olympiade 105; c'est trois ans au delà du terme assigné par Diogène; la vie de Xénophon se prolongerait jusqu'en 357 ou 356. Ceux qui, malgré cette observation, s'en tiennent à la date 360, en infèrent qu'il était né vers 450; en quoi ils se fondent non-seulement sur l'autorité de Diogène, qui dit, en citant Démétrius Magnès, que Xénophon est mort fort vieux, mais sur celle de Lucien, selon lequel il a vécu plus de quatre-vingt-dix ans. Voici pourtant, Messieurs, une objection assez grave : s'il est né vers 450, il était à peu près quinquagénaire en 401, au temps de l'expédition de Cyrus le Jeune contre Artaxerce; et cependant, en parlant de la part qu'il prit à cette guerre, il se traite lui-même de *jeune homme*, νεανίας, νεανίσκος, νεώτατος. Foster et Larcher ont conclu de ces expressions qu'il ne devait avoir alors que vingt-sept à trente ans : Voltaire en a déduit la même conséquence, au milieu de quelques autres observations critiques sur la Retraite des dix mille. J'avoue, Messieurs, que je ne suis point

satisfait des réponses que l'on a faites à cet argument : je le trouve beaucoup plus sérieux qu'il ne l'a paru à quelques érudits, et particulièrement à M. Letronne. En vain disent-ils qu'il est possible de donner un sens figuré à chacun de ces termes, qu'ils désigneront un homme encore novice dans sa profession ; qu'Agésilas, parvenant au trône de Sparte à quarante-trois ans, est appelé νέος par Xénophon, παῖς par Plutarque : toujours est-il bien étonnant que Xénophon épuise comme à dessein, pour se désigner lui-même, toutes les expressions, qui, prises dans leur sens immédiat et naturel, peuvent le plus nous empêcher de le regarder comme âgé d'un demi-siècle à l'époque dont il s'agit. Je crois, Messieurs, que, lorsque nous en serons à cette partie de ses ouvrages, les détails que nous aurons à y remarquer confirmeront de plus en plus l'opinion de Voltaire et de Larcher. En attendant, nous pouvons tenir pour certain que Xénophon vivait pendant les soixante-sept années comprises entre 427 et 360, et pour fort probable qu'il a vécu vingt-trois ou vingt-quatre ans de plus. Maintenant comment faut-il compter ou répartir ces vingt-trois années, soit avant 427, soit après 360? Je laisserai cette question encore indécise, et par conséquent je m'abstiendrai de déterminer, en ce moment, les dates de la naissance et de la mort de cet écrivain. M. Letronne fixe la première à 445, la deuxième à 355 ou 354 : je viens de vous exposer quelques-uns des motifs qui ne me permettent point d'accepter ces résultats.

Xénophon était Athénien, de la tribu Égéide, du bourg ou dème d'Erchies. On sait que son père s'appelait Gryllus : on ignore si sa famille était riche ou

pauvre, distinguée ou obscure; il l'a lui-même illustrée. Mais ce qu'il dit des anciennes relations d'hospitalité qui existaient entre lui et Proxène, Béotien d'un très-haut rang, a donné lieu de présumer qu'il appartenait à l'une des classes supérieures de la société. La grâce et la beauté de ses traits sont vantées par Diogène Laerte, et par un néoplatonicien qui le qualifie *κομήτης*, *le chevelu*. Ce sont là des points que nous n'avons aucun moyen de vérifier : il n'existe pas de portraits authentiques de Xénophon ; ceux qu'on a placés à la tête des manuscrits, des éditions, des traductions de ses œuvres, sont de pure imagination. Diogène raconte que, fort jeune encore, il fut rencontré dans une rue par Socrate, qui lui barra le chemin, et lui demanda où se vendaient certaines denrées. Xénophon ayant répondu fort pertinemment à cette question, Socrate lui en adressa aussitôt une autre; c'était de savoir en quel lieu on rendait les hommes honnêtes et sages. Le jeune Athénien hésita : « Suivez-moi, lui dit « le philosophe, et commencez à vous instruire. » Depuis ce moment, Xénophon devint le disciple de Socrate, recueillit sa doctrine, et le premier écrivit l'histoire des philosophes. Stanley et Brucker ont répété ce conte puéril, que d'autres modernes ont négligé, aussi bien que ce qu'on lit dans Diogène sur la liaison peu honorable du jeune Xénophon avec Clinias. Mais tous disent qu'il a suivi Socrate à la guerre du Péloponèse, qu'il s'est trouvé à la bataille de Délium en 424, et qu'étant tombé de cheval, il fut ramassé par Socrate, qui le porta sur ses épaules hors de la mêlée. Ce fait, rapporté pour la première fois par Strabon, quatre siècles et demi après cette époque, n'est conciliable qu'a-

vec l'hypothèse qui fait naître Xénophon vers 450 ou 445 : s'il n'était né, comme je crois permis de le supposer, que de 430 à 427, il n'eût été qu'un enfant de trois à six ans à l'époque du combat de Délium. Je n'examine pas d'ailleurs si Socrate a réellement assisté à cette bataille et à celles de Potidée et d'Amphipolis : quoique Démocharis le nie dans Athénée, je le veux croire, puisque Platon et Cicéron l'assurent. Je n'élève de doute que sur la milice de Xénophon en 424. M. Letronne présume qu'il s'est trouvé, peu après, à quelque autre engagement, où il a été pris par les Béotiens; et ce qui donna lieu à cette conjecture, c'est que, selon Philostrate, il reçut, étant prisonnier en Béotie, quelques leçons de Prodicus de Céos. Mais ce fait pourrait bien n'être pas exact; M. Letronne en convient.

Je ne trouve, Messieurs, rien de très-constant à placer dans la vie de Xénophon jusqu'à l'expédition de Cyrus le Jeune. On croit qu'auparavant il avait continué, sous Socrate, le cours de ses études et de ses travaux philosophiques. Photius le fait disciple d'Isocrate, et M. Letronne ajoute que c'était entre 406 et 401 qu'il prenait les leçons de ce rhéteur. Isocrate, né en 436, aurait eu neuf ou dix ans de moins que Xénophon, si la naissance de celui-ci remontait à 445; il est vrai qu'on rencontrerait dans l'antiquité d'autres exemples d'élèves plus âgés que leurs maîtres. Mais, à s'en tenir au cours ordinaire des choses humaines, ce serait là une raison de plus de retarder jusque vers 430 ou 427 la naissance de Xénophon. Une citation hasardée par Athénée est la seule trace d'un voyage qu'il aurait fait en Sicile, et qu'on veut placer aussi, fort gratui-

tement, à l'année 405 ou dans l'une des trois suivantes. Je ne les regarderais pas non plus, quoi qu'on en ait dit, comme l'époque où il a recueilli les huit livres de Thucydide; et je ne m'arrête point à cet article, parce que j'ai déjà eu occasion de vous rendre compte des motifs qu'on a de penser que l'historien de la guerre du Péloponèse a vécu au delà de ce terme.

Xénophon, à l'âge de quarante-cinq à cinquante ans, selon les uns, de vingt-sept à trente, selon les autres, s'engage dans le parti du jeune prince Cyrus, qui a pris les armes contre son frère Artaxerce Mnémon, roi de Perse. Cyrus, accusé par Tissapherne d'avoir conspiré contre la vie du monarque, avait été jeté dans une prison: il n'en sortit que par l'effet des instantes prières de sa mère Parysatis. Dès qu'il se vit libre, il résolut de se venger, et de s'emparer du trône. Il ne négligea rien pour s'attacher de toutes parts des guerriers habiles, sur la bienveillance desquels il pouvait compter. Il rassembla jusqu'à treize mille Grecs, armés pour sa cause. Proxène, qui lui en avait amené deux mille à Sardes, écrivit à Xénophon pour le presser de se rendre aussi auprès du jeune prince, dont il obtiendrait bientôt la faveur et l'amitié. Xénophon communiqua cette épître à son maître Socrate, qui lui conseilla de consulter auparavant l'oracle de Delphes, disant que, dans une affaire aussi grave, la prudence humaine ne suffisait pas; qu'Apollon seul pouvait servir de guide au milieu des circonstances obscures et incertaines. Apparemment Socrate voulait détourner son disciple de cette entreprise, qui ne plaisait point aux Athéniens, et qui devait être en conséquence désapprouvée

par l'oracle. Mais Xénophon ne demanda point au dieu s'il était à propos ou non de prendre les armes : il s'enquit seulement des sacrifices et des prières qu'il convenait de faire pour obtenir un heureux voyage. Socrate le réprimanda de n'avoir pas mieux posé la question. « Mais enfin, lui dit-il, puisque « c'est ainsi que vous avez interrogé le dieu, accomplis« sez les devoirs religieux qu'il vous a prescrits, et par« tez sous d'heureux auspices. » Je ne me serais point, Messieurs, arrêté à ces détails, s'ils ne nous étaient donnés en partie par Xénophon lui-même. Il sacrifia, s'embarqua, et joignit, à Sardes, Proxène et Cyrus. Quoiqu'il fût simple volontaire et qu'il n'eût pris d'abord aucun commandement, il était un des plus intimes confidents de Cyrus le Jeune. Comment ce prince conduisit son expédition; comment il fut tué à la bataille de Cunaxa, aux bords de l'Euphrate, à cinq cents stades de Babylone; comment Xénophon, dont on avait distingué la bravoure et l'habileté, se chargea depuis de ramener les dix mille Grecs qui restaient; comment et à travers quels périls leur retraite s'opéra sous ses ordres, c'est lui qui nous l'apprendra dans l'un de ses ouvrages; je m'abstiens d'anticiper sur ses récits. Les détails de cette partie importante de sa vie publique se confondront avec ses travaux littéraires, et se développeront plus utilement à nos yeux quand nous étudierons ses livres. Qu'il nous suffise de dire, avec Appien, que Marc-Antoine, traversant, depuis, les mêmes contrées à la tête d'une armée romaine, s'écriait à chaque pas : « O les dix mille! » Il admirait avec quel courage et quel bonheur ils avaient triomphé de tant d'obstacles

et de difficultés. Leur retraite dura quinze mois : ils rentrèrent dans leur patrie vers la fin de l'an 400 avant l'ère vulgaire.

Après avoir, au mois de mars 399, remis les restes de son armée entre les mains du Lacédémonien Thymbron, qui se préparait à combattre les généraux perses Tissapherne et Pharnabaze, Xénophon revint à Athènes, et y passa quatre à cinq ans. C'est peut-être dans cet intervalle qu'il convient de placer son mariage avec Philésia, et la naissance de ses deux fils Gryllus et Diodore, que Diogène, Suidas et Eustathe appellent Dioscures. Étaient-ils jumeaux comme Castor et Pollux, ou bien ont-ils mérité ce surnom par l'intimité de leur amitié fraternelle, ou par leur habileté dans l'art de l'équitation? Nous n'en pouvons rien savoir. Leur père se rendit, en 394, auprès du roi de Sparte, Agésilas. Il ne faut pas dire avec Diogène qu'il remit à ce prince les troupes qui avaient servi sous Cyrus; car il les avait livrées, cinq ans auparavant, à Thymbron. Mais Agésilas avait persuadé à ses concitoyens d'envoyer une armée en Asie, et de porter la guerre dans les États d'Artaxerce; nous devons laisser encore à notre historien le soin de nous raconter cette expédition nouvelle. Cependant les Athéniens, soit parce qu'ils avaient embrassé ou favorisé, en 401, le parti d'Artaxerce contre Cyrus, qui, durant la guerre du Péloponèse, s'était allié aux Spartiates, soit, comme le suppose Diogène Laerte, parce qu'ils s'indignaient de voir un de leurs concitoyens s'attacher au roi de Sparte, prononcèrent contre Xénophon la peine de l'exil. Stanley prétend que ce décret fut rendu immédiatement après l'expédition de Cyrus, et avant l'époque où les dix mille

2.

Grecs passèrent sous le commandement de Thymbron; mais Diogène ne parle du bannissement de Xénophon qu'après avoir dit qu'il était allé joindre Agésilas en Asie; et Xénophon nous apprend lui-même qu'il n'était point encore banni d'Athènes, lorsqu'il rentrait en Grèce avec les compagnons de sa célèbre retraite. Ses compatriotes ne l'ont puni que de son *laconisme*, c'est-à-dire de son attachement à Lacédémone, de son dévouement au roi Agésilas, dans l'armée duquel se retrouvaient, comme un corps distinct, ces mêmes troupes que Xénophon avait remises à Thymbron, puis celui-ci à Dercyllidas, et enfin Dercyllidas au prince lacédémonien. Ce corps servit, en 393, à Coronée, où Xénophon se trouvait aussi en personne, armé contre des Athéniens. On voudrait douter de ce fait; mais il est presque avoué par lui-même, et formellement affirmé par Plutarque.

Exilé de sa patrie, et ligué contre elle avec les rivaux et les ennemis qui la menaçaient, il suivit Agésilas à Lacédémone, et se retira, en 392, à Scillonte, ville peu distante d'Olympie. Son épouse et lui s'y établirent avec leurs deux fils, qu'il renvoya, peu après, à Sparte pour y être élevés à la manière du pays, et en prendre les mœurs austères. Un prêtre du temple de Diane à Éphèse vint assister aux jeux olympiques, et y rendit à Xénophon une somme d'argent que l'Athénien banni avait déposée entre ses mains avant la bataille de Coronée. Xénophon s'en servit pour acheter un domaine qu'il s'empressa de consacrer à Diane. Il y bâtit un temple, y érigea un autel; et, chaque année, il y venait offrir à la déesse le dixième du revenu de cette propriété. Cette dîme s'employait à l'entretien du culte et à un

pompeux sacrifice. Une colonne, sur laquelle étaient inscrites ces fondations pieuses, s'élevait auprès du temple, qu'environnaient les eaux limpides du Sélinus, petite rivière abondante en poissons. On parcourait, dans le voisinage, des vergers, une riche colline, des prairies couvertes de troupeaux. Au dedans, au dehors de la terre sacrée, dit Barthélemy d'après Pausanias, des bois, distribués dans la plaine et sur les montagnes, servaient de retraite aux chevreuils, aux cerfs et aux sangliers. Xénophon possédait à Scillonte un autre domaine, qu'il tenait de la libéralité des Lacédémoniens. Philopidas de Sparte lui avait envoyé en présent des esclaves dardaniens. Dans ce délicieux exil, renonçant à la guerre et aux démêlés politiques, il partageait ses loisirs entre l'étude, la chasse et l'administration de ses biens.

Pausanias écrit que les Spartiates ôtèrent aux Éléens la ville de Scillonte, et la donnèrent à Xénophon : il y a sûrement là quelque erreur; Pausanias en a commis plus d'une de cette espèce, en recueillant des traditions vulgaires sans les vérifier ou même sans les bien comprendre. Nulle part Xénophon ne fait entendre qu'il ait possédé cette ville entière, où l'on avait fondé une colonie. Tout au plus serait-il permis de supposer qu'on lui en avait confié la direction, ce qui encore n'est aucunement attesté. Bientôt la guerre s'alluma entre les Spartiates et les Éléens, qui prirent et dévastèrent Scillonte. Les deux fils et quelques serviteurs de Xénophon se réfugièrent à Léprée. Il ne tarda point à les y rejoindre, après s'être d'abord rendu à Élis, à ce que dit Diogène Laerte; et il s'enfuit avec eux à Corinthe, où il forma un nouvel établissement. Cette retraite à Corinthe peut se placer vers l'an 368, quand

Épaminondas entreprenait son expédition en Laconie. Les Achéens, les Argiens, les Arcadiens, les Thébains, s'étaient ligués contre Lacédémone, lorsqu'enfin les Athéniens résolurent de venir au secours de cette république, dont ils avaient été si longtemps les ennemis. Alors Xénophon envoya ses deux fils Gryllus et Diodore à Athènes, pour y prendre les armes en faveur de Sparte. Ils combattirent l'un et l'autre à Mantinée, où triompha et périt Épaminondas, en 362. On dit même que cet illustre chef des Thébains avait été blessé par Gryllus. Pausanias cite, en témoignage de ces faits, un tableau qui se voyait à Athènes, et une colonne érigée à Mantinée. Mais Gryllus, enveloppé par la cavalerie thébaine, reçut la mort sur le champ d'honneur. Xénophon, son père, quand il apprit cette nouvelle, offrait un sacrifice, au milieu de ses domestiques et de ses amis. « Comment est-il mort, demanda-t-il? » et, en proférant ces mots, il ôtait la couronne qui lui ceignait le front. « Après les plus glorieux exploits, » répondit le messager. « Je savais, reprit-il, que je l'avais engendré « mortel; » et, remettant la couronne sur sa tête, il acheva le sacrifice; plus ravi, dit Valère-Maxime, de la gloire de son fils, qu'affligé de l'avoir perdu. Les anciens, et, à leur exemple, les modernes, ont fort admiré ces triomphes remportés sur les sentiments que la nature inspire. J'avouerai, Messieurs, que ces actions ou ces attitudes théâtrales, que ces vertus surhumaines ou inhumaines me paraissent assez peu dignes de tant de pompeux éloges. Ce qu'il y a de plus honorable à un père qui apprend soudainement la mort de son fils, est d'en ressentir une douleur profonde, de ne point la dissimuler, et de ne pas s'en distraire.

Les épitaphes, les oraisons funèbres de Gryllus, furent, selon Diogène Laerte, innombrables; mais, parmi ceux qui l'ont loué, Diogène nomme Socrate, qui était mort depuis trente-huit ans. Ce serait plutôt Isocrate; on aura écrit le nom du philosophe au lieu de celui de l'orateur.

J'ai dit, Messieurs, d'après le même Diogène, que Xénophon, en se retirant à Léprée et à Corinthe, avait passé par Élis; et je n'ai point ajouté que c'était pour y plaider sa cause, et pour se faire restituer au moins l'un de ses domaines, celui qu'il avait acheté de ses deniers et consacré à Diane. Ce motif de son séjour à Élis, séjour qui n'est d'ailleurs pas très-certain, n'est qu'une conjecture toute moderne. Cependant Pausanias rapporte, sur la foi des exégètes interrogés par lui dans cette ville, que les Éléens, quand Scillonte leur eut été rendue, citèrent Xénophon devant le tribunal olympique, lui reprochèrent d'avoir accepté le don que lui avaient fait les Spartiates, lui pardonnèrent néanmoins cette prétendue faute, et le laissèrent en possession de ses biens. C'est encore un article que je ne voudrais pas garantir. Quelques mots du commentaire de Simplicius sur Épictète ont donné lieu de dire et que Xénophon a été exclu des jeux olympiques, et qu'il y a été proclamé le sauveur des Grecs, dont il avait si bien dirigé la retraite. Il était difficile que Simplicius eût énoncé ou supposé deux faits si contradictoires : aussi a-t-on reconnu qu'il ne les attribue point au même personnage, depuis qu'on a recouvré un feuillet de son commentaire que les premiers manuscrits ne contenaient point, et qui, d'après celui de Paris, a été imprimé pour la première fois dans l'édition donnée par

M. Schweighæuser. Du reste, ce sont là, dans la vie de Xénophon, des détails qui me paraissent assez mal établis.

Nous lisons ailleurs qu'après ces guerres et ces troubles de la Grèce, il revint à Scillonte ; que ce fut alors que les Lacédémoniens lui firent présent d'un domaine considérable; qu'auparavant il ne possédait que celui dont il avait fait l'acquisition de son propre argent. Il est, ce me semble, plus croyable que la donation des Lacédémoniens, si elle est réelle, est antérieure à cette époque. On place aussi quelquefois après sa rentrée à Scillonte ce voyage en Sicile dont je vous ai déjà parlé, et qui doit vous paraître de plus en plus invraisemblable, quand vous voyez qu'on ne sait s'il faut le dater de 405, ou d'une année postérieure à 362. Dans cette seconde hypothèse, ce serait à la cour de Denys le Jeune et non de Denys l'Ancien qu'aurait figuré Xénophon. Athénée, le seul auteur qui fasse mention de ce voyage, dit seulement Denys le tyran, dénomination qui convient trop bien à l'un et à l'autre.

Xénophon était, comme nous l'avons vu, banni d'Athènes depuis 394 ; il y a été rappelé un peu avant ou un peu après 362. Selon M. Letronne, ce serait en 367, cinq ans avant la bataille de Mantinée : l'exil aurait duré trente ans, et le rappel aurait précédé l'enrôlement des deux fils de Xénophon dans l'armée athénienne, auxiliaire des Spartiates. Il se peut cependant que les Athéniens aient eu un peu plus de peine à pardonner au père son *laconisme* invétéré, son excessive *spartomanie*, et que l'arrêt de son bannissement n'ait été révoqué que vers 360. Chez Diogène Laerte, qui cite Ister, un même personnage, nommé Eubulus, fait

rendre en 394, et abroger environ trente ans après, ce décret injuste ou sévère. Cette identité a de quoi nous surprendre; et l'on peut conjecturer, avec M. Letronne, que l'orateur Eubulus, à qui Xénophon dut la révocation de ce long bannissement, était distinct de l'Eubulus ou Eubulide qu'on sait avoir été, en 394, l'archonte éponyme d'Athènes. A ces circonstances près, l'exil et le rappel sont deux faits indubitables, ou suffisamment attestés; et l'on convient de plus que Xénophon ne profita point de la permission de rentrer dans sa patrie.

La question la plus controversée est de savoir si c'est à Corinthe ou à Scillonte qu'il a vieilli et qu'il est mort. Diogène Laerte, qui le fait mourir à Corinthe, se fonde sur l'autorité de Démétrius de Magnésie; et Stanley, Rollin, presque tous les modernes, y compris M. Letronne, ont adopté cette opinion. Barthélemy n'a pas craint de la contredire; et je pense qu'il a eu raison, parce que, dans les écrits de Xénophon, tout porte à croire, comme nous le verrons en les étudiant, qu'il a passé une très-grande partie de sa vie, et surtout ses dernières années, à Scillonte. C'est d'ailleurs ce qu'on a droit de conclure d'un passage de Pausanias, où nous lisons que son tombeau se voyait sur le territoire de cette ville. Je sais que, sur un tel point, l'autorité de Pausanias n'est point irréfragable; mais je m'en rapporterai beaucoup moins encore à Diogène Laerte, dont la notice sur Xénophon fourmille, dans un court espace, de méprises et d'inepties.

Ainsi nous supposerons avec Barthélemy qu'à l'exception de quelques mois passés à Élis, à Léprée et à Corinthe, après l'invasion de Scillonte par les Éléens,

Xénophon a résidé dans cette ville depuis 394 jusqu'à sa mort, dont nous ne déterminons pas encore l'époque. C'est là que le jeune Anacharsis le trouve occupé de la composition de ses ouvrages, coulant des jours paisibles, consacrés à l'étude, à la bienfaisance, à l'agriculture, à la chasse, à tous les exercices qui entretiennent la santé et la liberté. « Ses premiers soins, dit « le voyageur scythe, furent de nous procurer les amu- « sements assortis à notre âge... Il nous montrait ses « chevaux, ses plantations, les détails de son ménage; « et nous y vîmes presque partout réduits en pratique « les préceptes qu'il avait semés dans ses livres. D'au- « tres fois il nous exhortait d'aller à la chasse, qu'il ne « cessait de recommander aux jeunes gens comme « l'exercice le plus propre à les accoutumer aux tra- « vaux de la guerre. Diodore nous menait souvent à « celle des cailles, des perdrix et de plusieurs sortes « d'oiseaux. » Vous vous souvenez, Messieurs, que Diodore est le nom de l'un des fils de Xénophon, de celui qui lui restait après la mort de Gryllus. Ce Diodore s'était distingué aussi à Mantinée, quoique avec moins d'éclat et moins de malheur que son frère. Du reste, les détails dans lesquels nous allons suivre un instant Barthélemy sont extraits du livre de Xénophon sur la chasse, et nous tiendront lieu, en partie, d'une analyse de ce livre.

« Nous tirions des oiseaux de leurs cages, dit Ana- « charsis, pour les attacher au milieu de nos filets. Les « oiseaux de même espèce, attirés par leurs cris, tom- « baient dans le piége, et perdaient la vie ou la liberté. « Ces jeux en amenaient d'autres, plus vifs ou plus va- « riés. Diodore avait plusieurs meutes de chiens, qu'il

« connaissait tous par leurs noms, leurs bonnes quali-
« tés ou leurs défauts. On donnait aux chiens des noms
« très-courts, composés de deux syllabes, tels que Thy-
« mos, Lochos, Phylax, Phonax, Psyché, Hélé, etc. »
Anacharsis décrit ensuite la chasse du lièvre : « Des
« filets de différentes grandeurs étaient tendus dans les
« sentiers et dans les issues secrètes où l'animal devait
« passer. On sortait habillé à la légère, un bâton à la
« main. Le piqueur détachait un des chiens : dès qu'il
« le voyait sur la voie, il découplait les autres ; et
« bientôt le lièvre était lancé. Dans ce moment, tout
« redoublait l'intérêt : les cris de la meute, ceux des
« chasseurs, les courses et les ruses du lièvre, qu'on
« voyait parcourir dans un clin d'œil la plaine et les
« collines, franchir des fossés, s'enfoncer dans des
« taillis, paraître et disparaître plusieurs fois, et finir
« par s'engager dans l'un des piéges. Quelquefois il
« échappait, en passant le Sélinus à la nage.

« A l'occasion du sacrifice que Xénophon offrait tous
« les ans à Diane, ses voisins, hommes et femmes, se
« rendaient à Scillonte. Il traitait lui-même ses amis.
« Le trésor du temple était chargé de l'entretien des
« autres spectateurs. On leur fournissait du vin, du
« pain, de la farine, une partie des victimes immolées ;
« on leur distribuait aussi les sangliers, les cerfs et les
« chevreuils qu'on avait pris à la chasse. » Anacharsis
explique, toujours d'après Xénophon, la chasse du
sanglier, pour laquelle on se servait d'épieux, de jave-
lots et de gros filets. « On détachait un chien de Laco-
« nie, qui, suivant la trace de l'animal, et parvenu au
« fort où il se tenait, en avertissait par un cri. Quel-
« quefois le sanglier se faisait battre pendant une jour-

« née entière. D'autres, poursuivis par des chiens, tom-
« baient dans des piéges qu'on avait couverts de
« branches. Quelques-uns, atteints à la jointure de l'é-
« paule par le fer des épieux, se défendaient encore
« avec fureur. Pendant tout le temps que durèrent ces
« chasses, continue Anacharsis, la conversation n'avait
« pas d'autre objet : on racontait les moyens imaginés
« par différents peuples pour prendre les lions, les
« panthères, les ours et autres animaux féroces. En
« certains endroits, on mêle du poison aux eaux sta-
« gnantes et aux aliments dont ils se nourrissent. En
« d'autres, des cavaliers forment une enceinte pendant
« la nuit autour de l'animal, et l'attaquent au point du
« jour, souvent au risque de leur vie. Ailleurs, on creuse
« une fosse vaste et profonde; on y laisse en réserve une
« colonne de terre sur laquelle on attache une chèvre,
« dont les cris attirent l'animal sauvage, qui s'élance,
« tombe dans la fosse, et ne peut plus en sortir. »

Barthélemy feint ensuite qu'Anacharsis, curieux d'étudier un grand homme dans sa retraite, passait une partie des journées à s'entretenir avec Xénophon, à l'écouter, à l'interroger, à le suivre dans les détails de sa vie privée : il retrouvait dans ses conversations la douceur et l'élégance de ses écrits. « L'esprit orné de
« connaissances utiles, et depuis longtemps exercé à la
« réflexion, Xénophon écrivit pour rendre les hommes
« meilleurs en les éclairant; et tel était son amour pour
« la vérité, qu'il ne travailla sur la politique qu'après
« avoir approfondi la nature des gouvernements; sur
« l'histoire, que pour raconter des faits qui, pour la
« plupart, s'étaient passés sous ses yeux; sur l'art mi-
« litaire, qu'après avoir servi et commandé avec la

« plus grande distinction; sur la morale, qu'après avoir « pratiqué les leçons qu'il en donnait aux autres. J'ai « connu, dit Anacharsis, peu d'hommes aussi aimables, « peu de philosophes aussi vertueux. » Telles sont en effet, Messieurs, les opinions exprimées dans les livres de l'antiquité sur l'esprit, les talents, les mœurs et le caractère de cet écrivain. Ces qualités s'annonçaient, dit-on, par les plus heureux dehors, une taille élevée, un port noble, une physionomie douce, une longue chevelure. On estimait en lui un homme actif et modéré, courageux et circonspect, sage sans affectation, religieux sans hypocrisie, remplissant ses obligations envers ses semblables aussi fidèlement que ses devoirs envers les dieux. J'ai déjà eu occasion de dire qu'il avait eu à sa disposition l'ouvrage de Thucydide, et que pouvant, du moins à ce qu'écrit Diogène, se l'approprier, il contribua de son mieux à le mettre en lumière. En ce point, Xénophon ne fit que s'abstenir d'une infidélité criminelle, dont il ne fut pas tenté sans doute : c'est à de tout autres titres qu'il a mérité des éloges.

Ceux de ses contemporains avec lesquels il paraît avoir eu les relations les plus intimes, sont, outre ses deux fils, dignes de lui l'un et l'autre, Socrate, qu'il a, comme nous le verrons, célébré; le Béotien Proxène, le prince Cyrus, et le roi de Sparte Agésilas, sur lequel il a composé un livre dont nous aurons à prendre connaissance. On a lieu de croire qu'il a peu vécu avec les philosophes et les littérateurs de son siècle. Il parle assez mal d'Aristippe, dans le second de ses livres sur Socrate; et toute l'antiquité a cru qu'il avait régné, entre lui et Platon, une rivalité assez malveillante, qui passait de beaucoup les bornes de la simple émulation. Aulu-

Gelle observe que Platon n'a pas une seule fois, dans ses livres, nommé Xénophon, ce qui est vrai; et il ajoute que Xénophon a gardé sur Platon le même silence, ce qui est fort inexact. Car, ainsi que Diogène Laerte et depuis Vossius l'ont remarqué, Platon est nommé dans le troisième livre sur Socrate, d'une manière, à la vérité, bien sèche. Si on tenait pour authentiques les épîtres de Xénophon, on y trouverait d'autres mentions du philosophe Platon; mais ce ne seraient pas là non plus des mentions honorables. Car, dans l'une de ces lettres, Platon est accusé d'avoir abandonné l'école et la doctrine de Socrate pour les rêveries des pythagoriciens, pour les impostures des prêtres d'Égypte, pour les faveurs et la table du tyran Denys. Il est vrai que le nom de Platon n'est pas écrit dans ce texte; mais Eusèbe, Théodoret, et tous les critiques, l'y ont parfaitement reconnu. Du reste, ces épîtres sont généralement rejetées comme apocryphes. Athénée trouve une preuve particulière de l'inimitié qui régnait entre ces deux philosophes, en ce que Platon affecte de ne pas comprendre Xénophon parmi ceux qui assistaient aux derniers moments de Socrate, et Muret semble croire que cet argument est décisif Vous n'en concevrez pas cette idée, Messieurs, si vous songez que Socrate mourut, selon les uns, en l'année 400, qui est précisément celle où Xénophon commandait, loin d'Athènes, la retraite des dix mille; selon les autres, en 399, quand Xénophon remettait à Thymbron le reste de l'armée grecque. On a soupçonné aussi que la *Cyropédie* avait été composée dans le dessein de contredire le système politique de Platon, et que celui-ci, à son tour, pour décrier la Cyropédie, avait

écrit que Cyrus, prince à la vérité juste et courageux, avait reçu une éducation déplorable. Aulu-Gelle, qui rapporte ou hasarde cette conjecture, ajoute qu'il a pourtant peine à croire que deux philosophes si célèbres aient été susceptibles d'une si basse jalousie. Mais enfin c'est un travers qui n'est, dit Rollin, que trop commun aux gens de lettres. Il y a d'ailleurs tant de dissemblance entre ces deux personnages dans leur manière de sentir, de concevoir, de s'exprimer, qu'il n'est point du tout étonnant qu'il n'ait pas régné entre eux une amitié très-intime. On s'aperçoit surtout de cette différence ou de cette opposition même, quand on compare ce qu'ils ont écrit l'un et l'autre sur Socrate. Xénophon expose la doctrine morale de ce philosophe sans mélange de dogmes étrangers, et sans lui prêter, comme a fait Platon, d'obscurs systèmes de métaphysique et de physique. Je pense, avec Barthélemy, que c'est dans Xénophon, bien plutôt que dans son rival, qu'il convient d'étudier les mœurs et les opinions de Socrate, si l'on veut en concevoir des notions exactes, claires et positives.

Il nous reste, Messieurs, à indiquer l'époque de la mort de Xénophon, en prenant pour une donnée ce que les anciens disent de sa longévité : il s'agit de dater le commencement et la fin des quatre-vingt-dix ans au delà desquels il a vécu, selon Lucien. Sur ce point, je vous l'ai déjà dit, les modernes se partagent entre deux systèmes : les uns le font naître vers 450; M. Letronne dit 445. Xénophon a vingt et un an, au moment de la bataille de Délium; quarante-quatre ans, lorsqu'il s'associe à l'expédition de Cyrus; cinquante et un, quand les Athéniens le bannissent; cinquante-trois,

quand il se retire à Scillonte. Son séjour dans cette ville ne dure que vingt-quatre ans, c'est-à-dire jusqu'à la soixante-dix-septième année de son âge; et son exil finit l'année suivante. Il passe les treize dernières années de sa vie à Corinthe, et y meurt en 355 ou 354. Diverses circonstances, et particulièrement la qualité de jeune homme qu'il s'attribue à l'époque de la retraite des dix mille, nous ont fait retarder sa naissance jusque vers 430. Nous avons supposé que l'arrêt de son bannissement, prononcé en 392, n'a été révoqué qu'après 362; et que son séjour à Scillonte a duré, sauf un voyage à Élis, à Léprée et à Corinthe, depuis 394 jusqu'à sa mort, dont nous ne pouvons fixer la date précise, mais qu'il faut placer vers 340 pour qu'il ait vécu quatre-vingt-dix ans.

Nous venons, Messieurs de recueillir tout ce qu'on sait de détails instructifs sur la vie de Xénophon, à l'exception néanmoins de ses exploits guerriers, qu'il nous racontera lui-même, et de ses livres, que nous allons bientôt étudier. Auparavant il peut n'être pas inutile de le distinguer de plusieurs personnages qui ont porté le même nom que lui. Diogène Laerte comptait sept Xénophons, et Ménage en a porté le nombre jusqu'à seize. Rien ne nous oblige d'épuiser cette nomenclature; mais, pour prévenir toute confusion, nous saurons que notre historien n'est ni le Xénophon que Thucydide a nommé dans son second livre, ni celui qui avait écrit les vies d'Épaminondas et de Pélopidas, ni celui qui est cité comme géographe. Un autre, né à Corinthe, et vainqueur aux jeux pythiques, a été célébré par Pindare. Ce même nom appartint à deux statuaires, l'un d'Athènes, l'autre de Paros, à un histo-

rien d'Annibal, à un médecin de l'empereur Claude, dont Tacite a fait mention; à un magicien, dont parle Athénée, à deux auteurs de romans intitulés les *Babyloniques* et les *Cypriaques*; enfin à un romancier plus connu, qui, au quatrième ou cinquième siècle de l'ère vulgaire, a composé les *Éphésiaques* ou les amours d'Abrocome et d'Anthia. De tous ces Xénophons et de quelques autres, il n'y en a que deux dont il subsiste des ouvrages, savoir, le romancier, que l'on distingue en l'appelant Xénophon le Jeune, et le grand historien, dont je continuerai de vous entretenir, Messieurs, dans notre prochaine séance.

DEUXIÈME LEÇON.

SUITE DE LA NOTICE SUR LA VIE ET LES TRAVAUX DE XÉNOPHON.

Messieurs, après avoir achevé les observations générales que j'avais à vous présenter sur la guerre du Péloponèse et sur son historien Thucydide, j'ai commencé de vous entretenir de Xénophon, qui a continué l'histoire de cette guerre depuis l'an 310 avant notre ère jusqu'à l'an 403, où ce long cours d'hostilités a pris fin, et qui même nous a laissé un tableau de ce qui s'est passé de plus mémorable chez les peuples grecs durant les quarante et une années suivantes. Je ne vous ai encore exposé que les faits dont se compose la vie de Xénophon lui-même. J'ai mis sous vos yeux tous les anciens documents qui la concernent, et je vous ai rendu compte des opinions diverses qu'ils ont suggérées aux savants modernes. Plusieurs le font naître dès 450 ou 445, et mourir à Corinthe en 355 ou 354. J'ai adopté un autre système et je vous ai dit par quels motifs. Né à Athènes vers 430, Xénophon s'est associé, en 401, à l'expédition de Cyrus le Jeune contre Artaxerce, a dirigé la retraite des Dix mille, et a remis à Thymbron, en 399, les restes de cette armée. Les Athéniens, mécontents de ses liaisons trop intimes avec le roi de Sparte, Agésilas, et avec d'autres Lacédémoniens, de son dévouement excessif aux intérêts de cette république, l'ont banni en 392 : il s'était déjà retiré à Scillonte, et son séjour dans cette ville, sauf un voyage de quelques mois à Élis, à Léprée, à Corinthe,

s'est prolongé jusqu'à la fin de sa vie. Rappelé dans Athènes après plus de trente ans d'exil, il s'abstint d'y rentrer, et mourut à Scillonte, vers 340, plus que nonagénaire. J'ai rattaché à ces faits principaux ce qu'on peut savoir de ses études, de ses relations avec Socrate et avec d'autres personnages, de son mariage, de ses fils Gryllus et Diodore, de ses mœurs domestiques, de ses occupations habituelles. Il nous racontera lui-même, avec une juste étendue, ses exploits guerriers des années 401, 400 et 399; et nous allons prendre, en étudiant ses livres, une connaissance immédiate et complète de ses travaux littéraires.

La *Cyropédie* ou l'éducation et la vie de Cyrus l'Ancien, en huit livres; l'Expédition de Cyrus le Jeune et la retraite des dix mille Grecs, en sept livres; l'histoire grecque commençant où finit Thucydide, et comprenant, en sept livres aussi, les dernières années de la guerre du Péloponèse et les quarante et une années suivantes; un éloge d'Agésilas; des tableaux de la république de Sparte et de la république d'Athènes; un traité des revenus de l'Attique; l'apologie de Socrate et quatre livres sur les actions et les paroles mémorables de ce philosophe; un traité d'économie domestique et rurale; des traités de la chasse, de l'équitation, du commandement de la cavalerie; un banquet philosophique, et un dialogue, intitulé *Hiéron*, sur les inconvénients et les malheurs de la puissance; des lettres enfin et des fragments de lettres : tels sont, Messieurs, les écrits qui existent sous le nom de Xénophon. Peut-être ne les trouverons-nous pas tous également authentiques; mais, en ce moment, nous en pouvons sans inconvénient rassembler tous les titres, afin d'avoir une

idée générale de la nature et de l'étendue des travaux de cet écrivain. Nous devrons une attention particulière à ceux de ses livres qui appartiennent exclusivement à l'histoire; et nous n'ouvrirons les autres que pour y chercher encore quelque instruction historique; car il n'en est presque pas un seul qui ne contribue à jeter du jour sur les coutumes et les fastes des anciens peuples.

Dans l'énumération que je viens de faire des ouvrages de Xénophon, j'ai commencé par les plus considérables, et j'ai fini par ceux qui ont le moins d'étendue. Je les aurais plutôt disposés dans l'ordre des temps où ils ont été composés, si j'avais pensé qu'on pût en effet leur assigner, à tous, des dates certaines ou probables. Quelques savants l'ont tenté; mais leurs conjectures me paraissent beaucoup trop hasardées, et seraient d'ailleurs fort souvent incompatibles avec le système chronologique que nous avons appliqué à la vie entière de cet écrivain. On suppose qu'il a débuté, en 420, par le *Banquet*, ce qui est inadmissible s'il n'était pas né avant 430. On lui fait composer l'*Hiéron* entre 406 et 401, peu après avoir suivi les leçons d'Isocrate, et vers le temps de son voyage en Sicile; mais nous avons vu que les époques et la réalité même tant de ces leçons que de ce voyage sont très-incertaines. Alors aussi, nous dit-on, il écrivait les deux premiers livres des *Helléniques* ou de l'Histoire grecque. Cette hypothèse se rattache à une autre que nous avons écartée, à celle qui fait mourir Thucydide vers 403, et qui veut que ses livres aient été recueillis et publiés dès cette époque par Xénophon. Celui-ci, poursuit-on, rédigea, de 399 à 394, ses livres sur Socrate, son

traité d'économie, son traité du commandement de la cavalerie, et commença ses deux grands ouvrages, la *Cyropédie* et l'Expédition de Cyrus le Jeune. Ce sont là, Messieurs, de pures suppositions qui ne se fondent sur aucune donnée positive, mais qui ne sont non plus démenties d'une manière très-expresse par aucun document. Cependant ces années 399 à 394 sont celles où Xénophon devait être le plus détourné des travaux littéraires par les difficultés et les dangers de sa position politique; et d'ailleurs l'un des écrivains les plus ingénieux et les plus érudits de nos derniers temps, Paul-Louis Courier, a trouvé dans plusieurs passages du traité du commandement de la cavalerie, des motifs au moins plausibles d'en retarder la rédaction jusqu'en 368. Quoi qu'il en soit, on ajoute que l'*Anabase* ou l'Histoire de l'expédition contre Artaxerce fut achevée à Scillonte, entre 392 et 368, que la *Cyropédie* et les *Helléniques* y furent continuées dans ce même intervalle, où l'auteur écrivit aussi ses traités de la *Chasse*, de l'*Équitation*, de la *République de Sparte* et de la *République d'Athènes*. On veut que la *Cyropédie* et l'Histoire grecque aient été achevées à Corinthe, la première en 360, la seconde en 357, et que le traité des *Revenus de l'Attique* ait été, à Corinthe aussi et en 356, la dernière production de Xénophon. Je crois, Messieurs, que c'est à Scillonte qu'il a ou entrepris ou revu et achevé la plupart de ses livres, et qu'il nous est à peu près impossible d'assigner avec quelque probabilité des dates précises à chacune de ces compositions.

Diogène Laerte, qui porte à quarante environ le nombre des livres, βιϐλία, de Xénophon, n'entend pas

sans doute parler de quarante ouvrages, mais des parties ou grandes sections qu'ils renferment; et, en ce sens, le calcul est à peu près exact. Car la *Cyropédie*, l'*Anabase*, les *Helléniques* et les *Choses mémorables*, que nous ne compterions que pour quatre ouvrages, donnent ensemble vingt-six livres; ajoutez-y onze traités particuliers, vous arrivez à un total de trente-sept, et de trente-huit si vous prenez les lettres pour un livre. D'ouvrages proprement dits, vous n'en compteriez que quinze qu'on a voulu partager en quatre catégories: 1° les historiques au nombre de quatre: *Cyropédie*, *Anabase*, *Helléniques* et *Vie d'Agésilas*; 2° trois didactiques, savoir, le *Maître de la cavalerie*, l'*Équitation*, la *Chasse*; 3° trois politiques : *Républiques de Sparte et d'Athènes*, et *Revenus de l'Attique*; 4° cinq philosophiques ou moraux : l'*Apologie de Socrate*; ses *Dits et faits mémorables*, l'*Économie*, le *Banquet*, et l'*Hiéron*.

Ceux qui, par une fausse interprétation du nombre que Diogène énonce, supposaient que Xénophon avait laissé quarante ouvrages, en concluaient qu'il s'en était perdu vingt-cinq. Nous avons lieu de croire au contraire qu'on les a tous conservés. Cependant Julien Pollux lui attribue un *Traité de la vérité et des préceptes de rhétorique*; Suidas, un recueil de notices biographiques sur des philosophes; Étienne de Byzance, un livre intitulé Ἀναμετρήσεις τῶν ὅλων, mdiensions, mesures de toutes choses ou de l'univers. Aucun de ces écrits ne subsiste, et il est permis de douter qu'ils aient jamais existé. Selon toute apparence, le dernier était une description de la terre ou de certaines contrées, composée par un autre Xénophon, savoir, par

celui que Pline et Solin ont cité plusieurs fois comme géographe et qui avait pour patrie la ville de Lampsaque; il se pourrait même que ce livre fût celui que Pline et Valère Maxime ont désigné sous le nom de Périple. La liste des ouvrages de Xénophon doit donc demeurer telle que je vous l'ai présentée, Messieurs; et personne surtout ne serait tenté aujourd'hui d'y comprendre le livre dont Annius ou Nanni de Viterbe a publié une prétendue traduction latine, intitulée *Æquivoca* ou *De æquivocis hominum nominibus*. C'est l'un des articles que renferme le recueil d'antiquités diverses mis au jour par ce Nanni, avec un commentaire, en 1498. J'ai eu, dans le cours des années précédentes, plusieurs occasions de vous parler, Messieurs, de cet amas d'écrits supposés. Quoique l'imposture fût grossière, la plupart des érudits du seizième siècle en ont été dupes. Ils étaient enchantés de trouver d'anciens textes à l'appui de leurs systèmes sur les origines des peuples et des cités. Au dix-huitième siècle encore, trois ou quatre savants, François Mariani, Jean-Baptiste Favre ont soutenu l'authenticité de ces livres; mais ils ont, dit Tiraboschi, perdu leur peine; la cause était désespérée, et il n'est plus un seul homme médiocrement versé dans la littérature et dans l'histoire qu'Annius de Viterbe puisse un instant séduire. Je dois pourtant dire qu'au dix-neuvième siècle, lorsqu'on a pris à tâche de remettre en crédit tous les prestiges que la critique éclairée du dix-huitième avait dissipés, il s'est élevé des réclamations en faveur des prétendues traductions publiées par Nanni. Du reste, les apologies nouvelles de ces vieilles impostures n'ont pas obtenu jusqu'ici un très-grand succès,

quoiqu'un homme, digne à tous égards de la plus haute estime, feu Lanjuinais, ait montré du penchant à tenir pour authentiques plusieurs des écrits contenus dans le recueil de 1498. Xénophon ne passe donc plus pour l'auteur des *Æquivoca*. Autant vaudrait-il prendre au sérieux un opuscule, publié par l'abbé Brizard, en 1783, sous ce titre : *Fragment de Xénophon trouvé dans les ruines de Palmyre par un Anglais et traduit du grec par un Français*, production allégorique sur la révolution qui s'achevait chez les Anglo-Américains.

Laissons ces fictions, et, nous bornant aux véritables ouvrages de Xénophon, voyons comment ils ont été jugés par les anciens et par les modernes. Isocrate, dit-on, avait de bonne heure discerné en lui le talent d'un historien. Les Grecs le trouvèrent plus laconique qu'Hérodote, plus poëte ou moins austère que Thucydide : son nom fut associé à celui de ces deux grands écrivains. Il a, selon Denys d'Halicarnasse, imité Hérodote dans le choix des matières, dans la disposition des récits, dans le caractère de l'élocution. D'abord, il a traité de grands sujets, l'éducation et la vie de Cyrus, l'un des plus imposants monarques, l'expédition de Cyrus le Jeune, les exploits et les destinées des Grecs. Il a continué, achevé l'ouvrage que Thucydide avait laissé imparfait. Il a su commencer, il a su finir à propos, assigner à tous les détails leurs places naturelles, les revêtir des plus convenables ornements. Tout chez lui porte l'empreinte d'une morale douce et forte, d'une sagesse aimable et des plus saintes vertus. Son style ressemble à celui d'Hérodote, quoique avec moins de fécondité ou de redondance. Sa diction est pure et

toujours claire, comme celle d'Hérodote encore. Il ne cherche pas des mots inusités; il tire ses expressions des choses mêmes, et les emploie avec grâce, toujours ainsi qu'Hérodote. Il n'a pourtant pas, continue Denys, la sublimité, l'éclat, l'ampleur du père de l'histoire. Il ne parvient point à lui emprunter son éloquence narrative. Quand il veut agrandir, élever sa phrase, il s'expose à perdre haleine; ce n'est en quelque sorte qu'un vent de terre qui bientôt s'amortit et s'éteint. Il est quelquefois prolixe, négligé même, et il s'en faut qu'il ait au même degré qu'Hérodote le bonheur d'atteindre et d'exprimer la dignité des personnages. Vous remarquez sans doute, Messieurs, que ce jugement de Denys d'Halicarnasse sur Xénophon tend à rehausser de plus en plus Hérodote, et à rabaisser Thucydide : ce sont là deux fins que Denys ne perd jamais de vue dans ses traités de critique.

Cicéron mêle aussi quelques censures littéraires aux éloges qu'il décerne à Xénophon. Il ne considère la *Cyropédie* que comme un roman philosophique ou politique : *Cyrus ille non ad historiæ fidem scriptus, sed ad effigiem justi imperii.* Il lui reproche ailleurs d'avoir exposé d'une manière ambiguë la doctrine de Socrate sur la divinité, et de ne pas dire clairement s'il faut admettre plusieurs dieux, ou n'en reconnaître qu'un seul. Il trouve trop peu de consistance, trop peu d'élan dans son style, plus de douceur que d'énergie : *Leniore quodam sono est usus, et qui illum impetum oratoris non habeat; vehemens fortasse minus, sed aliquanto tamen est, ut mihi videtur, dulcior.* Mais il loue dans la *Cyropédie* même la gravité des pensées et la grâce de l'expression. Il dit que le langage de Xénophon est

plus doux que le miel; *Xenophontis sermo melle dulcior.* Il nous apprend que Scipion l'Africain ne se lassait pas de lire les livres de cet historien; qu'il s'y instruisait dans l'art des combats et dans la science de l'administration publique. Il répète enfin, comme une opinion généralement établie, que les Muses semblaient avoir parlé par la bouche de Xénophon : *Xenophontis voce Musas quasi locutas ferunt.* De tels mots, de tels jugements, quand c'est Cicéron qui les prononce, suffisent pour établir ou pour maintenir et perpétuer à jamais une réputation littéraire.

Parlerai-je de Xénophon, dit Quintilien, de son élégance sans affectation, mais qu'aucune affectation ne saurait atteindre? on dirait que les Grâces elles-mêmes ont composé, dicté son langage; et l'on a droit de lui appliquer ce que l'ancienne comédie disait de Périclès, que la déesse de la persuasion habitait sur ses lèvres : *Quid ego commemorem Xenophontis jucunditatem illam inaffectatam, sed quam nulla possit affectatio consequi? Ut ipsæ finxisse sermonem Gratiæ videantur, et, quod de Pericle veteris comœdiæ testimonium est, in hunc transferri justissime possit, in labris ejus sedisse quamdam persuadendi deam.* Lui seul il suffirait, si nous en croyons Dion Chrysostome, pour former des hommes d'État. Aulu-Gelle, en parlant, comme nous l'avons entendu, de la rivalité qu'on suppose avoir existé entre Platon et Xénophon, les juge également dignes d'éloges, il les appelle *socraticæ amœnitatis duo lumina.* Athénée les représente aussi comme deux émules qui avaient la conscience de leurs forces et le droit de se croire égaux : il attache au nom de Xénophon l'épithète καλός, *beau, élégant,*

aimable. L'auteur de l'*Anabase* et des *Helléniques* est non moins honorablement cité dans le traité de Lucien sur la manière d'écrire l'histoire : Ξενοφῶν δίκαιος συγγραφεύς, Xénophon écrivain juste, et non pas, je crois, digne d'éloges, comme on a traduit quelquefois ; car ici et Thucydide et son continuateur sont loués de leur impartialité, de leur justice inflexible à l'égard de leurs ennemis et de leurs amis, et, sous ce rapport, ils sont mis en opposition avec les historiens passionnés ou mercenaires tels que Ctésias, et en un mot injustes. La simplicité est, selon Hermogène, le premier caractère du style de Xénophon, la source unique et pure d'où découlent les richesses et les agréments variés de ses ouvrages : il les puise dans la vérité, rarement dans la fiction. Il plaît, même dans son traité de la *Chasse*, par la naïve fidélité des détails ; il plaît dans l'épisode d'Abradate et de Panthée, parce que la narration, quoique fabuleuse, est encore naturelle. Souvent ses pensées s'étendent et s'élèvent ; mais il craint par-dessus tout l'emphase, et se hâte de reprendre un ton simple. Nul écrivain n'a plus de clarté : son style est parfois piquant, mais sa diction est toujours correcte. Il est plus simple que Platon, chez qui des idées plus recherchées appellent des expressions moins familières. Ils ont, l'un et l'autre, retracé l'image et les entretiens des festins philosophiques ; mais, dans ce genre d'écrits, la simplicité de Platon se confond avec la gravité des philosophes ; la simplicité de Xénophon reproduit les scènes de la vie commune. Ni dans ses histoires, ni dans ses autres livres, il n'évite les détails vulgaires ; il en conserve l'ingénuité et le charme ; surtout il excelle à peindre les personnages : il copie de près les mœurs

et les saisit sur le fait. Son talent, dans ces peintures, doit tout à la nature, à la vérité, rien à la fiction. Il a pourtant l'art d'employer, de temps en temps, des expressions poétiques et de les entremêler aux mots propres. Ces observations d'Hermogène méritent, Messieurs, votre attention; car il est, après Aristote, le plus habile des rhéteurs, celui qui a pénétré le plus avant dans les secrets de l'art d'écrire. Je saisis cette occasion de le citer, parce qu'il n'est point assez connu, et qu'on lit trop peu ses livres; je crois qu'ils n'ont été traduits qu'en latin.

Longin, qui a bien plus de célébrité, avait fait des commentaires sur Xénophon; il y renvoie ses lecteurs à propos du génie qu'il considère comme la première des cinq sources du sublime. Ces commentaires sont perdus, ainsi que ceux qu'avaient laissés Zénon de Citium, Héron, Héphestion, Harpocration, et peut-être d'autres grammairiens. Le dommage n'est pas considérable, et les œuvres de Xénophon n'en sont que plus accessibles, débarrassées de tant de scholies. Quoi qu'il en soit, cet historien est l'un des modèles que Longin aime à citer dans son traité du Sublime. Il admire particulièrement les métaphores et les autres figures qui rendent si pompeuse et si noble la description du corps humain dans le premier livre sur les paroles et les actions de Socrate. Il indique deux passages de la *Cyropédie*, l'un comme exemple de circonlocution : « vous voyez dans le travail le seul guide qui vous puisse « conduire à une vie heureuse et agréable, » au lieu de dire simplement, vous vous adonnez au travail; l'autre comme exemple de l'emploi du temps présent pour le temps passé : « un soldat, tombé aux pieds du cheval

« de Cyrus, perce d'un coup d'épée le ventre de cet « animal; le coursier blessé se démène, et secoue son « maître ; Cyrus tombe. » Dans le premier exemple, la périphrase étend et agrandit la pensée; dans le second, la narration se transforme en un spectacle, en une action qui se passe à l'heure même. Longin extrait du livre IVe de l'Histoire grecque la phrase que Boileau traduit ainsi : « Ayant approché leurs boucliers « les uns des autres, ils reculaient, ils combattaient, « ils tuaient, ils mouraient ensemble. » Ce qui est à remarquer ici, toujours selon Longin, c'est l'effet de l'omission des conjonctions. Le discours, que rien ne lie, que rien n'embarrasse, marche, coule de soi-même et va plus vite que la pensée. Mais Longin critique, et non sans raison, ce me semble, cet endroit du traité de la République des Lacédémoniens : « On ne les « entend non plus que si c'étaient des pierres, ils ne « tournent non plus les yeux que s'ils étaient de bronze; « enfin vous diriez qu'ils ont plus de pudeur que les « parties de l'œil que nous nommons en grec du nom « de vierges, ἐν τοῖς ὀφθαλμοῖς παρθένων. » Cette citation de Longin servirait à corriger la leçon θαλάμοις, *lits*, qui s'est introduite, au lieu d'ὀφθαλμοῖς, *yeux*, dans ce texte de Xénophon. Ce grand écrivain s'oublie ici au point de jouer misérablement sur le mot κόρη qui signifie à la fois *prunelle de l'œil* et *vierge*.

Tels sont, Messieurs, les principaux jugements des anciens sur Xénophon. Nous pourrions ajouter que, dans Photius, Helladius, auteur du quatrième siècle de l'ère vulgaire, dit qu'il ne faudrait pas le prendre pour un modèle ou un maître d'atticisme; mais Henri Estienne et d'autres ont montré que cette observation

ne saurait tomber sur le caractère général de la diction de Xénophon, mais seulement sur certaines contractions de voyelles, qui ne sont pas de l'usage attique. Encore ces contractions vicieuses ne lui sont-elles peut-être pas imputables : Helladius les a remarquées en de mauvaises copies que l'on ne suit plus; d'autres manuscrits, exécutés au moyen âge, se sont conservés, et ont servi aux éditeurs depuis le renouvellement des lettres. Ce n'est point encore le moment de parler de ces manuscrits; car il n'y en a pas un seul qui comprenne la totalité des œuvres de Xénophon; j'indiquerai les principaux, lorsqu'il sera question de chacun de ses ouvrages. Comme les autres classiques grecs, il a été peu lu en Europe entre les années 400 et 1400. Toutefois il est cité par Isidore de Péluse, solitaire du cinquième siècle; et l'on voit que certains auteurs ecclésiastiques des âges suivants avaient quelque idée de la *Cyropédie*. On n'a rien imprimé de lui en grec avant 1500, à l'exception pourtant de son livre intitulé *Hiéron* ou de la tyrannie. Léonard Bruni d'Arezzo avait traduit ce livre en latin; François Philelphe fit passer dans cette même langue la *Cyropédie*, et ces versions furent imprimées dès le quinzième siècle. Mais Xénophon n'était encore complétement connu que d'un très-petit nombre d'hommes de lettres : on ne pouvait étudier son texte que dans les manuscrits.

Le seizième vit paraître plusieurs éditions grecques de tous ses ouvrages ou de la plupart : la première sortit, en 1516, des presses de Philippe Junte à Florence. L'éditeur Bonino la dédia au neveu du pape Léon X, Laurent Salviati. Il y a des lacunes, de mauvaises leçons

dans ce premier travail, qui néanmoins est encore aujourd'hui fort recommandable. La seconde édition fut publiée par Alde à Venise, en 1525; la troisième, en 1527, à Florence, par les héritiers de Junte; la quatrième, en 1540, à Halle en Souabe, avec une préface de Mélancthon. Suivirent trois éditions de Bâle, et, en 1561, celle de Henri Estienne avec beaucoup de corrections et du texte et des versions latines. Une traduction nouvelle et complète, en cette langue, fut l'ouvrage de Lœwencklaw, plus connu sous le nom de Leunclavius, homme d'un très-vaste savoir : elle accompagne le texte dans les éditions données à Bâle, en 1560 et 1572. Henri Estienne reproduisit la sienne, mais fort améliorée, en 1581. De son côté, Lœwencklaw retoucha sa version, et augmenta ses notes : il mourut avant que Wechel en eût achevé l'impression à Francfort en 1595. Cette édition est la douzième et la dernière avant 1600. Déjà l'ensemble des œuvres de Xénophon avait été traduit en allemand, en 1540, et en italien par Gandini, en 1588. Outre les savants, qui s'étaient occupés de ces versions et de la révision du texte, les livres de l'auteur grec avaient attiré l'attention et obtenu les hommages des littérateurs les plus célèbres, entre lesquels je ne nommerai pour le moment qu'Érasme, Muret et Juste-Lipse. Muret composait un recueil de leçons nouvelles à introduire dans les futures éditions de ces textes, leçons dont la plupart annoncent une très-haute sagacité. Juste-Lipse cherchait dans l'historien des préceptes de politique et, s'il faut l'avouer, il en trouvait bien moins que dans Thucydide et dans Tacite. Il se plaint qu'il les faille arracher, en quelque sorte, à Xénophon, qui ne les

présente presque jamais immédiatement. Peut-être n'est-ce pas là un aussi grand défaut que Juste-Lipse semble le croire. Du reste, il ne parle que de l'*Anabase* et des *Helléniques*, il écarte la *Cyropédie* comme romanesque et presque étrangère au genre historique proprement dit.

Il est à remarquer, Messieurs, que de 1600 à 1700, il n'a paru qu'une seule édition complète des œuvres de Xénophon; ce qui vient à l'appui d'une observation générale que je vous ai déjà présentée, savoir, que des quatre siècles modernes, le dix-septième est celui où l'on s'est le moins occupé de la publication des monuments de la littérature ancienne. L'édition dont je parle est de 1625 et de l'imprimerie royale. C'est une simple copie des précédentes, sauf un plus grand nombre de fautes d'impression. Tous les ouvrages qu'elle contient venaient d'être traduits en français, en 1613, par Simon Goulart, déguisé sous le nom de Pyramus de Candolle; mais il y a longtemps qu'on ne fait aucun usage de cette version. Du reste, le talent de l'auteur grec continuait d'être apprécié par de meilleurs juges que Simon Goulart. Vossius le comparait à Jules-César, il les trouvait également purs, élégants, limpides; mais Xénophon lui semblait plus doux, César plus grave. Lamothe-le-Vayer s'est emparé de ce parallèle et l'a fort développé. Deux qualités, dit-il, leur sont communes : chacun d'eux est un grand capitaine et un grand historien; et ceux-là ne se trompent pas, qui trouvent dans leur style une troisième ressemblance, la pureté, l'élégance et la douceur étant naturelles à l'un comme à l'autre. Ils ont tous deux une agréable façon de s'exprimer sans art et sans affecta-

tion, quoique nulle sorte d'art ni d'affectation ne la puisse égaler. Mais le surnom d'abeille et de muse athénienne, dont tous les anciens ont honoré Xénophon, n'est pas seulement un témoignage de la beauté de son langage et de cette douceur de miel qu'il semble que les Grâces aient voulu répandre de leurs propres mains sur ses lèvres, pour parler comme Quintilien : c'est encore une marque particulière de son dialecte attique où il a été excellent. Lamothe-le-Vayer ajoute que Xénophon a été le premier des philosophes qui se soit appliqué à composer une histoire, mais qu'on ne doit pas mettre au nombre des livres historiques, la *Cyropédie,* ouvrage purement moral, où il nous a dépeint la figure d'un grand prince, sans se soucier des véritables événements. Hors deux ou trois, tels que la prise de Babylone et la captivité de Crésus, tout le reste est controuvé, et n'a que les agréments de la fable. Cependant toutes les compositions de Xénophon sont telles qu'elles peuvent servir de règle aux premiers hommes d'État, et former des généraux d'armée. Au jugement de Rapin, il est pur en son langage; naturel, agréable en son style, et dans le ton général de ses récits; il a l'esprit facile, riche, plein de beaucoup de connaissances; l'imagination nette; le tour juste; mais il n'a rien de grand ni d'élevé. La bienséance des mœurs n'est pas fort observée dans son histoire, où il fait parler des ignorants et des barbares en philosophes. C'est après tout un historien fort accompli; et c'est dans la lecture de son histoire que Scipion et Lucullus sont devenus si grands capitaines. Rapin dit ailleurs que Xénophon et Polybe moralisent trop et interrompent souvent le fil de l'histoire par leurs réflexions. Il

serait superflu de citer plusieurs autres écrivains du dix-septième siècle qui ont exprimé à peu près les mêmes opinions, en les empruntant presque toujours des littérateurs antiques dont nous avons d'abord recueilli les suffrages.

Xénophon a été l'objet d'un bien plus grand nombre de travaux dans le cours du dix-huitième siècle; je continue d'écarter les éditions et traductions particulières de chacun de ses ouvrages : nous n'en considérons encore que l'ensemble. Ils ont été tous réimprimés à Oxford, en 1703 : c'est la date commune que l'on a donnée à la réunion de plusieurs volumes publiés d'abord séparément dans le cours des années précédentes. Les exemplaires où rien ne manque sont assez rares et conservent par là un prix que d'elle-même cette édition ne mériterait plus aujourd'hui, car elle n'est ni très-belle ni très-correcte. Elle remplit, quand elle est complète, sept parties, qui ne forment le plus souvent que cinq tomes in-8°. L'éditeur, Edward Wells, a revu le texte et recueilli quelques variantes. Il y a joint les versions latines quelquefois corrigées, la dissertation de Dodwell sur la chronologie de Xénophon, quatre cartes géographiques et d'autres gravures. Vers le milieu du siècle, ce recueil a été reproduit à Glasgow avec plus d'élégance typographique dans une suite plus nombreuse de petits volumes, et en profitant des travaux de Thomas Hutchinson, qui, dans l'intervalle, avait donné de meilleures éditions de la *Cyropédie*, et de l'Expédition de Cyrus le Jeune. L'édition de Leipzig, en 1763, est plus commode, plus exacte, et même plus complète. Elle est due aux soins du professeur Thieme et précédée d'une préface d'Er-

nesti. On en a fait une publication nouvelle dans la même ville, en 1801. L'exécution typographique n'en est pas belle, mais on y trouve, en quatre volumes in-8°, tous les textes de Xénophon, la version de Leunclavius, les dissertations de Dodwell et de Hutchinson, des notes, des cartes, presque tous les documents et les secours que peuvent désirer ceux qui entreprennent une étude sérieuse de cet illustre historien. Il y manquerait du moins bien peu de chose, si l'on avait publié les tomes cinq et six qui étaient annoncés comme devant contenir des variantes et des tables. Du reste, je suis obligé d'avouer, Messieurs, que ni Wells, ni Hutchinson, ni Ernesti, ni leurs collaborateurs n'ont fait aucune observation nouvelle sur le talent de Xénophon et sur le fond de ses ouvrages : ils n'ont rien ajouté à ce qu'en avaient dit les anciens, et se sont scrupuleusement renfermés dans l'aride champ de l'érudition.

M. Benjamin Weiske semble vouloir en sortir, lorsqu'après la préface de son édition de toutes les œuvres de Xénophon, il s'engage dans une dissertation sur le caractère de cet écrivain et sur les fruits obtenus ou à obtenir de la lecture de ses livres : *Disputatio de ingenio Xenophontis scriptoris et de usu quem ejus libri et olim præstiterunt et nunc præstare possunt.* M. Weiske a déprécié avec tant de hauteur et d'injustice les travaux de quelques Français, qu'il devrait nous être permis de parler avec franchise de ses dissertations littéraires ; car il en a composé plus d'une. Je dirai seulement que la première et la plus générale, celle dont je viens de citer le titre, est immédiatement suivie d'un examen de la Cyropédie, *de natura et usu disciplinæ Cyri ;* qu'on rencontre ensuite un traité

concernant l'expédition de Cyrus le Jeune, *Tractatio de æstimanda Cyri expeditione*, des questions sur l'histoire grecque, une défense du livre intitulé *Agésilas*, et quelques autres discussions préliminaires. De pareils sujets admettaient ou exigeaient même des considérations sérieuses sur la nature des faits, sur leur vérité historique, sur leurs conséquences morales, sur le génie de l'historien, sur la liaison et le mouvement de ses récits, sur les caractères de son style. Au lieu de ces observations, vous trouverez chez M. Weiske beaucoup de remarques grammaticales. En procédant à l'examen général du talent de Xénophon, il annonce d'abord qu'il ne répétera point ce que les anciens en ont dit, et cependant il transcrit ensuite presque toutes les observations de Denys d'Halicarnasse, de Dion Chrysostome, de Quintilien, de Lucien, d'Hermogène; et c'est en effet ce qu'il y a de plus positif dans sa longue dissertation. Mais je dois dire qu'il y joint des réflexions qui lui appartiennent en propre sur les facultés intellectuelles de Xénophon. Il s'est aperçu, en y regardant de près, que cet historien n'avait pas une grande force de tête, qu'il était peu capable de concevoir des pensées profondes, et même de comprendre et d'apprécier celles d'autrui; en un mot, de soutenir l'effort d'une longue méditation. Car voilà, je crois, ce que signifient ces paroles qui vous donneront une idée de la latinité du savant éditeur : *Eum non habuisse magnam mentis vim ad res abditas et abstractas, ut vel ipse tales res inveniret, vel ab aliis inventas intelligeret et adjudicaret, simulque diuturnam in hoc genere cogitationem perferre posset.* D'où vient, Messieurs, cette découverte? de ce que Xénophon,

dans quelques-uns de ses livres, laisse voir le goût qu'il a pour les exercices corporels et le prix qu'il y attache. Il est démontré par là que ses penchants et son éducation l'avaient plus disposé à exercer ses bras et ses mains que son esprit, et qu'il était trop habile à se mouvoir, à chasser, à courir, pour l'être assez à penser. Direz-vous qu'il avait pourtant étudié, tout guerrier et tout chasseur qu'il était, la philosophie de Socrate? On vous répondra qu'il n'eût jamais inventé ni compris celle de Kant; que, lorsqu'il trouve la vérité, c'est qu'il la rencontre, par hasard, sur sa route ou dans ses courses : il la saisit par une sagacité naturelle, par instinct et non par une dialectique savante; il ne sait point lier des syllogismes à des idées universelles; il ne procède que par des notions particulières, qui s'appliquent immédiatement aux lieux et aux personnes : *non sententiis universe prolatis syllogismos nectit, sed definita omnia locis et personis exequitur*; il ne connaît que des formes vulgaires d'argumentations, par exemple celle qu'on désigne dans les écoles par le nom de sorite : *inter argumentationes seu formas argumenti tractandi, Xenophonti maxime probatus fuit sorites.* Si je pouvais, Messieurs, parcourir ici tous les détails scholastiques de cette dissertation, peut-être auriez-vous peine à comprendre comment elle est datée de 1798; mais c'était déjà ainsi qu'on raisonnait et qu'on écrivait en Allemagne : cette logique, ce goût et ce style n'ont pénétré en France que dix à douze ans plus tard. Dans l'édition à laquelle appartiennent ces étranges préliminaires, le texte grec n'est accompagné d'aucune version latine, mais d'un grand nombre de notes philologiques et même philosophiques dans le

genre dont nous venons de prendre une idée. Le sixième et dernier volume n'a paru qu'en 1804 : il convient d'observer qu'à mesure que l'éditeur avançait dans son travail, ses remarques devenaient un peu plus instructives, sa critique plus modérée et presque polie : il a fini par rendre plus de justice à certains hellénistes français, particulièrement à trois anciens professeurs au collége de France, Clavier, Bosquillon et Gail, qu'il avait d'abord indécemment censurés. Cette édition de M. Weiske s'est terminée en Allemagne en même temps que la publication du *Lexicon Xenophonteum* de M. Sturz qui remplit quatre tomes, et qui se joint à l'édition de 1801 ; c'est un supplément plus volumineux et plus dispendieux qu'utile. Je sais qu'il est de mode aujourd'hui parmi nous de préconiser toute cette érudition germanique; mais je crois que ces éloges ou ces hommages deviendront beaucoup moins fréquents, et surtout plus modestes, lorsque avant de les répéter ou d'y souscrire, on s'avisera d'examiner les travaux auxquels ils ont été si complaisamment décernés.

L'Allemagne a produit encore une édition de la plupart des livres de Xénophon, donnée par Zeune, de 1778 à 1785, et revue par Schneider de 1791 à 1815; les commentaires y occupent un grand espace. Celle de 1811, à Édimbourg, se fait distinguer par sa correction; elle comprend, en dix petits volumes, le texte grec et la version latine de Lœwencklaw. Feu M. Gail s'est livré, plus que personne, dans ces derniers temps à tous les genres de recherches et de travaux qui pouvaient tendre à faciliter la lecture de cet auteur classique : révision du texte et de la version

latine, confrontation des manuscrits, préliminaires historiques, observations littéraires, traduction française complète et souvent nouvelle. Il est difficile qu'il ne se glisse pas quelques inexactitudes au milieu de tant de détails. Celles qui ont dû échapper à M. Gail ont été relevées en Allemagne et en France avec une amertume extrême. Nous n'avons pas, dans notre langue, d'autre version générale de ce classique, que celle qui lui est due. L'italienne, composée au seizième siècle, comme nous l'avons vu, par Gandini, a été réimprimée au dix-huitième; mais il en a paru une autre par M. Viviani, de 1791 à 1794.

Vous voyez, Messieurs, qu'en aucune des parties éclairées de l'Europe, on n'a négligé, au dix-huitième siècle et durant les premières années du dix-neuvième, l'étude des livres de Xénophon; et il s'en présentera beaucoup d'autres preuves, quand nous aurons à reconnaître ce qu'on a fait pour répandre, interpréter, éclaircir chacun de ses ouvrages en particulier. Les hommes les plus habiles en l'art d'écrire révéraient en lui l'un de leurs maîtres. Entre les hommages qu'ils lui ont rendus, je vais citer celui de Thomas, parce que je n'en connais point de plus étendu, et que ce sera pour vous une occasion d'apprécier les idées et le système d'un des écrivains français du dernier siècle, qu'on s'acharne le plus à diffamer aujourd'hui. « Xénophon, dit-il, avait été, comme Platon, le disciple « et l'ami de Socrate; mais l'un se contenta d'éclairer « les hommes (c'est, Messieurs, juger bien favorablement Platon), et l'autre voulut encore les servir. On « sait qu'il commanda les Grecs dans la retraite des « Dix mille; mais on ne sait pas également que, pour

« récompense, il fut exilé de son pays. Son caractère « avait cette espèce de physionomie antique que nous « ne connaissons plus. C'est lui à qui l'on vint annon- « cer au milieu d'un sacrifice que son fils venait de « mourir... (Je vous ai, Messieurs, rapporté ce fait.) « Tour à tour guerrier et philosophe, il écrivit dans « son exil plusieurs ouvrages de politique, de morale « et d'histoire. Celui qui avait dans l'âme toute la vi- « gueur d'un Spartiate, eut dans l'esprit toutes les grâ- « ces d'un Athénien. Cette grâce, cette expression douce « et légère, qui embellit en paraissant se cacher, qui « donne tant de mérite aux ouvrages et qu'on définit « si peu; ce charme, qui est nécessaire à l'écrivain « comme au statuaire et au peintre; qu'Homère et « Anacréon eurent parmi les poëtes grecs, Apelle et « Praxitèle parmi les artistes; que Virgile eut chez les « Romains, et Horace dans ses odes voluptueuses, et « qu'on ne trouva presque point ailleurs; que l'Arioste « posséda peut-être plus que le Tasse; que Michel-Ange « ne connut jamais, et qui versa toutes ses faveurs sur « Raphaël et le Corrége; que, sous Louis XIV, la Fon- « taine presque seul eut dans ses vers (car Racine « connut moins la grâce que la beauté), dont aucun « de nos écrivains en prose, ne se douta, excepté Fénelon, « et à laquelle nos usages, nos mœurs, notre langue, no- « tre climat même se refusent peut-être, parce qu'ils ne « peuvent nous donner ni cette sensibilité tendre et pure « qui la fait naître, ni cet instrument facile et souple « qui la peut rendre; enfin cette grâce, ce don si rare, « et qu'on ne sent même qu'avec des organes si déliés et « si fins, était le mérite dominant des écrits de Xéno- « phon. Il n'est pas inutile d'observer que c'était alors

« dans la Grèce le caractère général des arts. Depuis « peu de temps, la grâce avait introduit dans les ou« vrages des artistes ces formes douces et arrondies, « et cette expression de la nature qui plaît dès qu'on « peut la connaître. Il s'était ouvert une école, où la « grâce adoucissait les beautés sévères que la correction « sublime de Phidias avait données à ses dessins. Par« rhasius avait commencé, ses successeurs l'avaient « suivi, et le plus célèbre de tous, Praxitèle, répandait « alors sur ses ouvrages cette grâce inimitable qui fesait « le caractère de son génie. Les grâces, dans le même « temps, avaient, au rapport des anciens, embelli l'es« prit, le caractère et l'âme de Socrate; il allait quelquefois « les étudier chez Aspasie, il les enseignait à ses disciples, « et probablement Xénophon et Platon les reçurent de « lui; mais Platon, né avec une imagination vaste, leur « donna un caractère plus élevé, et associa, pour ainsi « dire, à leur simplicité un air de grandeur : Xéno« phon leur laissa cette douceur et cette élégante « pureté de la nature qui enchante sans le savoir, qui « fait que la grâce glisse légèrement sur les objets et « les éclaire comme d'un demi-jour, qui fait que peut« être on ne la sent pas, on ne la voit pas d'abord, « mais qu'elle gagne peu à peu, s'empare de l'âme par « degrés, et y laisse à la fin le plus doux des senti« ments.... Telle était l'impression que firent autrefois « sur les Grecs les écrits de Xénophon. Il a fait, comme « Platon, une apologie de Socrate; et de plus quatre « livres sur l'esprit, le caractère et les principes de « son maître. C'est un véritable éloge, sans en avoir « la forme. Platon est plus éloquent sans doute; Xé« nophon peut-être persuade mieux. L'un élève davan-

« tage; il dessine sa figure avec plus de hardiesse;
« dans l'autre on croit voir Socrate même, et le peintre
« disparaît. Enfin si Socrate lui-même avait pu lire les
« ouvrages de ses deux disciples, il eût peut-être plus
« admiré l'un, mais il eût plus tendrement aimé l'au-
« tre. Ce même Xénophon, Athénien et panégyriste
« de Socrate, a fait aussi le panégyrique d'un roi : ce
« roi était Agésilas. On sait qu'il était né dans cette
« ville (de Sparte) où la plus étonnante des institutions
« avait créé une nature nouvelle; où l'on était citoyen
« avant que d'être homme; où le sexe le plus faible était
« grand; où la loi n'avait laissé de besoins que ceux
« de la nature, de passion que celle du bien public;
« où les femmes n'étaient épouses et mères que pour
« l'État; où il y avait des terres et point d'inégalités,
« des monnaies et point de richesses; où le peuple
« était souverain quoiqu'il y eût deux rois; où les rois,
« absolus dans les armées, étaient ailleurs soumis à
« une magistrature terrible; où un sénat de vieillards
« servait de contre-poids au peuple, et de conseil au
« prince; où enfin tous les pouvoirs étaient balancés,
« et toutes les vertus extrêmes. Xénophon, passionné
« pour ce gouvernement et pour les vertus, avait suivi
« Agésilas en Asie, lorsque ce prince y alla combattre
« et vaincre. Il vainquit avec lui; et l'amitié la plus
« étroite unit ensemble le philosophe et le roi. Dans
« la suite, il célébra les vertus dont il avait été le té-
« moin. Ce prince, par un sentiment ou bien vain
« ou bien grand, avait défendu qu'on lui élevât aucune
« statue : Xénophon lui éleva un monument plus du-
« rable. Son éloge d'Agésilas est divisé en deux parties
« La première n'est qu'une espèce de récit historique :

« l'orateur parcourt toutes les grandes actions de ce
« prince, ses guerres, ses victoires, et les principaux
« événements de sa vie. La seconde est consacrée à
« célébrer les qualités de son âme : on y voit tour à
« tour la justice d'un homme d'État, le courage d'un
« héros, la fierté d'un républicain, la sensibilité d'un
« ami, et surtout la simplicité de ces hommes antiques
« qui faisaient de grandes choses sans faste, tandis
« que depuis on en a fait de petites et quelquefois même de
« viles avec orgueil. Il n'y a dans tout cet éloge nul mou-
« vement d'orateur : c'est la marche simple d'un homme
« vertueux qui parle de la vertu avec ce sentiment doux
« qu'elle inspire. En général, c'est là le mérite des an-
« ciens : nous mettons plus d'appareil à tout, et dans
« nos actions comme dans nos écrits. Serait-ce parce
« que nous nous efforcerions d'autant plus de paraître
« grands que nous aurions moins de grandeur réelle?
« ou parce que le luxe de nos mœurs, se communi-
« quant à nos esprits comme à nos âmes, nous ôterait
« ce goût précieux et pur de simplicité? ou parce que
« l'inégalité, plus marquée dans les monarchies, mettant
« plus de distinction entre les rangs, il doit nécessaire-
« ment y avoir plus d'affectation, plus d'efforts, plus de
« désir de paraître différent de ce que l'on est, et par consé-
« quent quelque chose de plus exagéré dans les manières,
« dans les mœurs et dans la tournure générale de l'es-
« prit? ou enfin parce que, chez un peuple indifférent
« et léger, qui peut-être voit tout avec rapidité, et ne
« s'arrête sur rien, il faut, pour ainsi dire, que tous
« les objets soient en relief pour être aperçus? Si, parmi
« nos écrivains modernes, il y en a quelqu'un à qui Xé-
« nophon puisse être comparé, c'est Fénelon. On trouve

« dans tous les deux la même douceur de style, les « mêmes grâces, des vues de politique profonde, l'amour « des lois et des hommes, un goût de vertu sans effort, « et ce naturel touchant qui gagne la confiance du lec« teur et le persuade sans le fatiguer. Il y a sûrement « du rapport entre le Télémaque et la *Cyropédie* ou « l'institution de Cyrus. Enfin, si on voulait, on en « trouverait peut-être entre les personnes mêmes. Il « est vrai que l'archevêque de Cambrai ne commanda « point les armées comme le philosophe athénien; mais « l'un fut le conseil et l'ami d'un roi de Sparte vertueux « et austère : le duc de Bourgogne, l'ami et l'élève de « l'autre, eut à peu près le même caractère. Tous deux « essuyèrent des disgrâces, et tous deux vécurent exilés « et tranquilles, cultivant jusqu'au dernier moment « les trois choses les plus douces de la vie, la vertu, « l'amitié, et les lettres. »

C'est dans son *Essai sur les éloges* que Thomas explique ou recherche ainsi en quoi consistaient le talent et la grâce de Xénophon : il s'arrête particulièrement au livre sur Agésilas, qui semble tenir au genre des panégyriques, et il donne moins d'attention, trop peu sans doute, à de plus importants ouvrages, aux *Helléniques*, à l'*Anabase*. La Harpe qui, dans l'une des parties de son *Cours de littérature*, entreprend de faire connaître les historiens antiques, grecs et latins, était plus obligé d'envisager sous leurs divers aspects les grandes compositions de celui qui nous occupe. Que fait La Harpe? Il rédige en quelques lignes une notice, où rien n'est instructif, où presque tout ce qui n'est pas emprunté, copié, est inexact. Vous connaissez son article sur Thucydide : il le termine en disant

que cet historien est lu avec moins de plaisir que Xénophon, qui écrivit quelque temps après lui et qu'on a surnommé l'abeille attique pour désigner la douceur de son style. « Ce fut lui, ajoutait-il, qui publia et con-« tinua l'histoire de Thucydide, à laquelle il ajouta sept « livres. Il avait été disciple de Socrate, et comman-« dait dans cette mémorable retraite des Dix mille, l'une « des merveilles de l'antiquité et dont il a écrit l'his-« toire. Il fut, comme César, l'historien de ses propres « exploits : comme lui, il joignit le talent de les écrire « à la gloire de les exécuter; comme lui il mérite une « entière croyance, parce qu'il avait des témoins pour « juges. Ce dernier mérite n'est pas celui de la *Cyro-« pédie,* dans laquelle, au jugement de Cicéron, il a « moins consulté la vérité historique que le désir de « tracer le modèle d'un prince accompli et d'un gou-« vernement parfait. Si les gens de l'art l'étudient « comme général dans la retraite des Dix mille, on « l'admire comme philosophe et comme homme d'État « dans ce livre charmant de la Cyropédie, qu'on peut « comparer à notre Télémaque. » Thomas vous a déjà, Messieurs, présenté cette comparaison, mais en l'appliquant aux formes plutôt qu'au fond des deux ouvrages; et lorsque vous examinerez la Cyropédie, sans doute vous en sentirez les charmes, mais peut-être n'en pourrez-vous pas admirer sans réserve la philosophie et les théories politiques. La Harpe continue en répétant que les Grâces reposaient sur les lèvres de Xénophon, et en ajoutant qu'elles y étaient tout près de la sagesse; que, depuis lui jusqu'à Fénelon, nul homme n'a possédé au même degré le talent de rendre la vertu aimable.... C'est encore Thomas qui

a rapproché, avec bien plus de détails et de justesse, le caractère moral de notre historien de celui de Fénelon; mais il n'a point dit que les Grâces étaient sur les lèvres de Xénophon tout près de la sagesse : elles s'y confondaient avec cette sagesse même, qu'elles embellissaient. « Les anciens, poursuit La Harpe, ne « parlent de lui qu'avec vénération, et l'on sait que « Scipion et Lucullus faisaient leurs délices de ses ou- « vrages. Cet homme, qui eut dans ses écrits tout le « charme de l'élégance attique, avait dans l'âme la force « d'un Spartiate. » Ici, Messieurs, c'est la pensée de Thomas; et l'expression, bien qu'affaiblie et moins précise, n'est pas assez défigurée pour qu'il n'y eût pas lieu de citer l'auteur à qui l'on faisait cet emprunt. La Harpe rapporte ensuite le fait du sacrifice interrompu par la nouvelle de la mort glorieuse de Gryllus, et il finit par ces mots : « Nous avons de lui beaucoup « d'autres ouvrages, un éloge d'Agésilas, roi de Lacé- « démone, un recueil des paroles mémorables de So- « crate et l'apologie de ce philosophe. Mais ses deux « chefs-d'œuvre sont la Retraite des Dix mille et la Cy- « ropédie. » Voilà, Messieurs, toutes les observations que les écrits de Xénophon suggèrent à La Harpe; et c'est de cette manière qu'il nous enseigne à étudier la littérature ancienne. A peine indique-t-il l'une des principales compositions de Xénophon, son Histoire grecque en sept livres : il ne la désigne qu'en disant que cet écrivain a continué Thucydide; et il le fait en des termes si vagues et si obscurs qu'il serait permis de le soupçonner d'avoir confondu cet ouvrage avec les sept livres sur l'expédition de Cyrus le Jeune. Plus on doit d'estime à certaines parties du Cours de La

Harpe, spécialement à celles qui concernent la littérature française du dix-septième et de la première moitié du dix-huitième siècle, plus il importe de reconnaître combien sont futiles, et le plus souvent fausses, les notions qu'il donne de presque toutes les productions en prose que l'antiquité nous a laissées.

Au surplus, en recueillant les jugements portés sur Xénophon depuis son siècle jusqu'au nôtre, nous n'avons pas promis de les adopter sans examen. Au contraire, nous avons voulu être avertis des points qu'il nous conviendrait d'examiner avec le plus de scrupule. La seule conséquence à déduire de tant de témoignages est que cet écrivain est digne de notre attention, puisqu'il a mérité celle d'un si grand nombre d'hommes éclairés. Ce que nous lui devons, ce que nous nous devons encore plus à nous-mêmes, est d'étudier mûrement ses écrits : c'est ainsi seulement qu'ils peuvent nous devenir utiles et obtenir de nous des hommages qui soient de quelque valeur. Nous nous arrêterons de préférence, comme je l'ai dit, à ceux qui sont à la fois historiques et bien authentiques; et, dès ce moment, nous écarterons comme n'ayant ni l'un ni l'autre de ces caractères, les cinq lettres qui se lisent sous son nom dans un recueil publié en 1637 par Léon Alacci. On les a d'abord reçues avec beaucoup d'empressement et de vénération, ainsi qu'il ne manquait guère d'arriver toutes les fois que de prétendus débris de l'antiquité se produisaient au grand jour. Mais ensuite on s'est demandé où Alacci avait pris ces épîtres, et, lorsqu'on sut qu'elles ne se retrouvaient dans aucun manuscrit, on les examina de plus près. On n'eut pas de peine à s'apercevoir qu'elles étaient fort peu dignes du nom si

recommandable qui leur avait été imposé. Bentley, au commencement du dix-huitième siècle, acheva de dissiper cette erreur, qui, à vrai dire, était bien grossière. Dans l'une de ces lettres, Xénophon écrit à ses amis qu'on a fort bien fait de composer des éloges de son fils Gryllus, mais qu'on fera encore mieux de célébrer la mémoire de Socrate, si injustement condamné. Il se propose de se livrer lui-même à ce travail, quoiqu'il vienne de lire le traité de Platon sur le même sujet. Je n'aurai point, dit-il, les mêmes choses à rapporter; car je n'ai jamais rien entendu de pareil à ce que Platon raconte; c'est un poëte, je suis un historien. L'idée de fabriquer cette lettre a été évidemment suggérée par la tradition relative à une rivalité entre Platon et Xénophon. Ce dernier parle encore, ou plutôt on le fait parler de ses mémoires sur Socrate, dans une autre épître où il invite ses amis à la fête qu'il doit célébrer en l'honneur de Diane. Il leur décrit les charmes de son habitation à Scillonte, et les prie de faire ses compliments à Simon le corroyeur, l'un des disciples de Socrate. Cette pièce est encore composée de renseignements puisés çà et là en d'anciens livres. Une troisième est un billet à un jeune homme, ami de Gryllus : il y est question aussi des délices de Scillonte et du temple de Diane qui vient d'être achevé. Dans une quatrième, Xénophon annonce à Xanthippe, veuve de Socrate, les secours qu'il lui envoie pour passer l'hiver, et il l'exhorte à bien élever ses enfants. Celle qui est adressée à Cébès et à Simmias est dénuée de tout intérêt. Si Alacci n'a pas lui-même composé ces cinq épîtres, elles sont probablement l'ouvrage de quelque rhéteur ou sophiste, postérieur au troisième siècle de l'ère vul-

gaire. A partir de cette époque, on a fabriqué dans les écoles beaucoup de lettres semblables. Celles-ci pourraient bien n'avoir été inventées qu'après le sixième siècle; car il paraît qu'elles n'ont pas été connues de Stobée, qui a consigné dans ses recueils cinq autres fragments d'épîtres attribuées aussi à Xénophon, et qui ne méritent peut-être pas plus de confiance, quoique la plupart des savants leur en accordent davantage. Le plus long de ces fragments est adressé à Eschine le Socratique, qu'on ne peut confondre avec l'orateur du même nom; et, comme cette lettre est citée par Eusèbe, on s'est plu à la déclarer authentique. Il y est dit que nous ne pouvons pas découvrir, et que nous ne devons pas rechercher, qui sont et quels sont les dieux : des serviteurs n'ont point intérêt à connaître la nature et l'histoire de leurs maîtres; il leur suffit de les bien servir. Ce sont là des idées fort anciennes que Socrate paraît avoir eues : reste à savoir s'il ne les exprimait pas d'un ton moins absolu et avec plus de justesse. Xénophon, dans Stobée, écrit à son ami Criton qu'il vaut bien mieux laisser à ses enfants une éducation excellente que de riches domaines; autre maxime qui s'est fort souvent reproduite, et qui, pour être devenue presque triviale, n'en est ni moins vraie, ni mieux mise en pratique. Il n'y a guère rien de plus neuf dans celle qui concerne la mort, et qui la déclare l'une des conditions naturelles, et non pas l'un des malheurs de la vie humaine. Gryllus est ici proclamé heureux d'avoir, en si peu de temps, vécu avec tant de gloire. En un autre fragment, Xénophon enseigne, d'après Socrate, qu'on ne possède de richesses que celles dont on jouit, et que, de toutes les manières d'être pauvre, l'avarice est la plus réelle

et la plus incurable. Sans doute, Messieurs, il n'est pas impossible que Xénophon ait écrit ces maximes; et tout annonce qu'il les professait; mais quelque utiles que soient en général les extraits de Stobée, il en est dont la fidélité n'est point à l'abri de tout soupçon. C'en est trop peut-être sur des fragments d'une si mince importance, et d'une si douteuse authenticité. Je termine ici des préliminaires que vous avez peut-être trouvés longs et arides, mais qui nous étaient nécessaires pour étudier, avec plus d'intérêt et plus de fruit, les ouvrages de Xénophon.

Ce n'est qu'après avoir achevé cette étude que nous aurons le droit de nous former des idées générales sur le caractère de cet historien, sur le mérite de ses livres, sur les faits et les doctrines qu'il y expose. Je n'ai voulu aujourd'hui que raconter ce qu'en ont pensé les hommes de lettres dans le cours des siècles anciens et modernes. Je n'ai prétendu ni adopter ni rejeter aucune de ces opinions. Pour en compléter le tableau historique, je dois dire que les derniers jugements prononcés sur lui tendent à lui refuser toute *faculté transcendante*, c'est l'expression que l'on emploie. Il n'a, dit-on, ni l'esprit d'observation de Thucydide, ni la puissance de réflexion et l'activité intellectuelle de Platon, ni le style nerveux du premier, ni le style élevé, varié, entraînant du second. Il n'écrit pas pour répandre au dehors les créations ou les combinaisons de la pensée. Il ne s'est formé, par ses méditations personnelles, aucune doctrine qui lui appartienne en propre; on veut même qu'il ne se soit tracé aucun plan de composition historique. On ne lui accorde ainsi que de la clarté, de l'abandon, de la grâce. Quoiqu'il

écrive sur la philosophie et sur l'histoire, on trouve qu'il n'est, à proprement parler, ni un historien, ni un philosophe, ni un très-grand écrivain; mais, s'il ne possède qu'à un degré ordinaire les facultés de l'esprit dont se compose le talent d'écrire, on convient qu'il a le rare bonheur de les réunir toutes dans un parfait équilibre. Encore une fois, Messieurs, il ne s'agit point de souscrire en ce moment à ces sentences, et je n'entends pas non plus protester d'avance contre elles : je les considère comme des questions posées à l'entrée de l'étude que nous allons entreprendre, et que des observations attentives devront résoudre. Du reste, apprécier l'historien n'est pas l'unique ni le principal but de cette étude : le soin le plus important sera de reconnaître les faits qu'il raconte, d'en saisir l'enchaînement, de recueillir l'instruction morale et politique qui s'y rattache. Nous aurons à considérer surtout comment les annales de la Grèce, conduites par Thucydide jusqu'à l'an 311 avant notre ère, se continuent dans les *Helléniques* et l'*Anabase* de Xénophon; mais, avant d'aborder ces deux grands ouvrages, et pour mieux nous réserver les moyens de les examiner avec l'attention qu'ils méritent, nous commencerons par prendre connaissance de quelques écrits, moins étendus, de ce même auteur.

TROISIÈME LEÇON.

LE COMMANDEMENT DE LA CAVALERIE ET AUTRES OPUSCULES DE XÉNOPHON. — SES QUATRE LIVRES SUR SOCRATE.

Messieurs, dans notre dernière séance, nous avons recueilli les jugements portés sur Xénophon par un assez grand nombre de littérateurs anciens et modernes. J'ai ensuite essayé de tracer l'histoire des éditions et des traductions du recueil entier de ses œuvres, depuis le renouvellement des lettres jusqu'à nos jours. En énumérant ses livres, je vous en ai présenté trois classifications différentes, d'abord selon les degrés de leur importance ou la mesure de leur étendue, puis dans l'ordre des temps où l'on conjecture, mais sur de bien légers indices, que chacun d'eux a été composé; enfin en les divisant, d'une manière aussi un peu arbitraire, en historiques, didactiques, moraux et politiques. Nous avons écarté comme apocryphes les cinq épîtres qui lui ont été attribuées par Alacci, et comme d'une trop faible valeur, les cinq fragments de lettres qui se rencontrent sous son nom dans le recueil de Stobée. Son traité de la chasse nous est déjà connu par l'espèce d'analyse que nous en a offerte l'auteur du *Voyage d'Anacharsis*. Ce traité d'ailleurs ne nous intéresserait que par le caractère historique des détails qu'il renferme. C'est le plus ancien monument de la théorie d'un art destructeur que dès lors on considérait comme un apprentissage de la

guerre. On s'exerçait, en tuant des oiseaux et des quadrupèdes, à exterminer l'espèce humaine. Il est vrai que divers besoins de la vie conseillaient cet exercice : la chair de certains animaux pouvait servir d'aliments, et leurs peaux de vêtements ; il fallait d'ailleurs préserver les troupeaux et les maisons du ravage des bêtes féroces. Aussi la chasse apparaît-elle dès les premières lignes de l'histoire : même elle caractérise l'un des premiers états par lesquels les peuples ont passé ; et elle est restée partout d'autant plus commune, que la civilisation avait fait moins de progrès. Elle aurait pu devenir une profession particulière, comme la pêche : mais, en divers lieux et à plusieurs époques, elle a été, pour les classes les moins sociables, un plaisir privilégié. Les opinions des anciens n'étaient pas très-arrêtées sur cet article. Platon a loué et blâmé la chasse, Salluste en parle avec mépris, Horace avec éloge :

> Romanis solemne viris opus, utile famæ
> Vitæque et membris...

La mythologie l'avait consacrée, Diane était la déesse des chasses ; nous avons vu Xénophon lui élever un temple et lui rendre un culte particulier. Apollon, le dieu des arts, partageait les goûts et les exercices de sa sœur Diane, et recevait comme elle les hommages et l'encens des chasseurs. On attribuait à ces deux divinités l'invention de tous les procédés de cet art, toutes les manières d'employer contre les quadrupèdes et les oiseaux les armes, les chiens et les faucons. Diane et Apollon avaient enseigné à surprendre les animaux dans des embûches, à les forcer à la course, à les percer de dards et de flèches, à chercher les plus farouches au fond des forêts, à les enfermer dans des

parcs, à les poursuivre dans les campagnes et les plaines. On faisait venir des chiens de toutes les contrées, et on les dressait selon leurs différentes aptitudes. L'ardeur de la proie a établi de bonne heure et constamment maintenu une sorte de société entre le cheval, le chien, l'homme et les oiseaux carnassiers.

Après une notice historique sur les chasseurs célèbres depuis Apollon et Diane jusqu'à Énée et Achille, Xénophon expose assez méthodiquement les détails des différentes chasses, principalement de celles du lièvre, du cerf et du sanglier. Il s'occupe longtemps de la manière de choisir et d'élever les chiens, ce qui l'engage dans des observations d'histoire naturelle que Buffon et d'autres naturalistes ont ignorées ou dédaignées : en général les notions de ce genre sont chez lui beaucoup moins exactes et moins précises que dans Aristote. Mais il a soin d'expliquer tous les avantages de la chasse, et il ne manque point de l'envisager dans ses rapports avec l'art militaire. Il finit par une déclamation contre les sophistes qui pourrait sembler elle-même aussi sophistique que déplacée. Les chasseurs, dit-il, apportent au public et mettent en commun les fruits de leur industrie; les sophistes ruinent les particuliers et l'État : ils attaquent leurs amis, leurs semblables; tandis que les chasseurs ne font la guerre qu'aux bêtes et surtout à celles qui sont les ennemies des hommes. Or, ajoute-t-il, attaquer ses amis est une chose infâme, et l'on doit au contraire des éloges à ceux qui, sans porter préjudice à personne, et sans être entraînés par le désir d'un gain sordide, travaillent à délivrer la cité de ses ennemis féroces. Arrien a fait un supplément à ce traité :

d'autres anciens ouvrages sur le même sujet ont été réunis sous le titre de *Cynégétiques*, et commentés par divers modernes. Entre les observations sur ces livres de Xénophon et d'Arrien, on estime celles que M. William Blane a publiées en anglais en 1788. Avant Lowencklaw, et dès 1502, Ognibene da Lonigo avait traduit ce traité en latin. Mais il ne tient point assez à nos études historiques, pour qu'il y ait lieu de nous y arrêter plus longtemps.

Vous n'attendez pas non plus, Messieurs, un examen très-développé des deux traités intitulés περὶ ἱππικῆς, *de l'Équitation*, et ἱππαρχικός, *Commandement* ou *Commandant de la cavalerie*. Une version latine de l'un et de l'autre par Joachim Camérarius avait précédé aussi celle de Lowencklaw. Plusieurs hommes de guerre les ont publiés avec des éclaircissements et des versions en langues modernes. C'est ce qu'ont fait en France, Joly de Maiseroy dans son *Tableau général de la cavalerie grecque*, mis au jour en 1780, et auparavant dans les Mémoires de l'académie des Inscriptions, et Paul-Louis Courrier en 1808. L'excellente traduction de ce dernier est accompagnée du texte plus correctement imprimé qu'il ne l'avait été encore, et de notes philologiques très-précises et très-savantes. « Croyant, « dit Xénophon, avoir acquis par une longue prati- « que quelque connaissance de l'équitation, nous « voulons montrer à nos jeunes amis comment ils « pourront se rendre habiles dans cet exercice. » Un nommé Simon avait déjà composé un traité sur le même sujet. Xénophon annonce qu'il en profitera, mais en ajoutant ce que cet auteur a omis. Après cet exorde, il donne des renseignements pour n'être pas trompé dans l'ac-

quisition des chevaux, enseigne la manière de les élever, de les nourrir, de les panser et de les conduire; décrit la meilleure construction d'une écurie, et l'armure d'un cavalier en guerre. On a remarqué dans l'expression de ces détails, une élégance scrupuleuse, portée au point d'éviter même les mots propres, quand ils manquent de noblesse. L'opuscule se termine de cette manière : « Tout ceci soit dit pour l'instruction et « l'exercice du simple cavalier. Quant au colonel, ce qu'il « devrait savoir et pratiquer a été expliqué en un autre « discours, ἐν ἑτέρῳ λόγῳ δεδήλωται. » Ces paroles donnent lieu de croire que ce traité n'a été composé qu'après l'ἱππαρχικός, ou le *Commandement de la cavalerie*. L'un des devoirs du commandant était de faire des revues, pour compléter le nombre de cavaliers prescrit par la loi; Xénophon lui recommande d'enrôler les jeunes gens les plus riches et les mieux faits, et de s'adjoindre des officiers habiles avec lesquels il partagera les soins d'une vigilance assidue. Il explique l'ordre des marches, soit pour célébrer avec pompe des fêtes publiques, soit pour engager avec succès des combats; comment on use de stratagèmes et comment on évite les surprises, dans les plaines ou dans les défilés; comment on obtient la soumission des cavaliers en méritant leur bienveillance; et par quels talents on se rend capable de vaincre des ennemis supérieurs en nombre. Tous ces préceptes sont précédés d'une exhortation religieuse. « Avant tout, dit l'auteur, il faut sa- « crifier, et prier les dieux que tu puisses penser, parler, « agir dans ton commandement de manière à leur plaire, « ayant pour but le bien et la gloire de l'État et de tes « amis. » A la fin du traité, Xénophon revient sur cette

nécessité d'obtenir le secours des dieux. « Si, dit-il, « quelqu'un s'étonne que je répète sans cesse d'agir avec « Dieu, c'est qu'il n'a point encore fait la guerre. Il ne « s'en étonnera plus, quand il aura vu que les deux « partis, par cela même qu'ils se tendent continuelle- « ment des embûches, ne peuvent savoir quel en sera « le succès. Il n'y a là-dessus à consulter que les dieux, « qui savent tout, et donnent des avis à qui il leur plaît, « soit en songe, soit en des sacrifices, soit par les au- « gures ou par les oiseaux. Or, on sent bien qu'ils con- « seilleront plus volontiers ceux qui ne les invoquent « pas seulement dans le danger, mais qui dans la pros- « périté ont accoutumé de leur rendre, autant qu'il est « en eux, les hommages et le culte dus à la divinité. » Vous voyez, Messieurs, que ces premiers traités commencent à nous montrer déjà la teinte des idées et des sentiments de Xénophon.

Hiéron ou *le Tyrannique* est le titre d'un dialogue entre le roi de Syracuse, Hiéron, et le poëte Simonide, sur les inconvénients et les malheurs de la puissance. Le roi syracusain le plus célèbre sous le nom d'Hiéron est celui qui régna au troisième siècle avant l'ère vulgaire, et que les historiens ont mis au rang des bons princes. Un Hiéron, plus ancien de deux siècles, avait succédé à son frère Gélon, sur le trône de Syracuse, et s'était attiré la haine publique par son avarice et ses violences. Il a été néanmoins, comme vainqueur aux jeux Olympiques et Pythiques, chanté par le divin Pindare : hélas! on est forcé d'avouer qu'il n'y a pas eu un seul tyran ancien ou moderne, qui n'ait été, lorsqu'il prospérait, célébré par des poëtes. C'est cet Hiéron, mort l'an 461 avant Jésus-Christ, qui figure

dans ce dialogue de Xénophon, et qui vient y peindre avec une vérité profonde les dégoûts, les chagrins, les malheurs attachés à la puissance absolue. Employer un tyran à déplorer sa condition, à révéler l'infortune des oppresseurs de l'espèce humaine, est une idée si heureuse, et l'auteur a si habilement traité ce sujet, que je ne comprends pas pourquoi cet opuscule est si peu connu. M. Weiske y voudrait plus de réserve, plus de ménagements. Il prétend que les limites de la vérité y sont dépassées : *ultra veri limitem*. Cependant Xénophon, loin de se livrer à aucun mouvement de haine ou de colère contre les despotes, s'intéresse au contraire à leur sort, il compatit à leur misère, et en vérité, Messieurs, il serait bien étrange qu'on n'eût pas même le droit de les plaindre. Depuis, je le sais, ils ont fait ajouter à leurs qualités éminentes, celle de toujours heureux, *semper felices;* mais il ne paraît pas que ce titre fût encore inventé au temps de notre historien; on pouvait en pleine liberté s'affliger de leurs tourments, ils n'avaient pas renoncé à la commisération des esprits sages et des cœurs sensibles. Hiéron invoque donc, au faîte de ses grandeurs, la pitié de Simonide : il lui apprend d'abord, il lui prouve que les tyrans reçoivent par chacun de leurs sens moins de plaisir et plus de douleurs que les hommes privés. Simonide ne l'aurait pas cru, il supposait le contraire : Hiéron daigne le détromper en parcourant avec lui tous les genres d'affections physiques. Il lui explique comment des organes énervés par l'excès des jouissances ne sont plus émus que par la douleur; comment il ne leur reste que l'alternative du dégoût et des souffrances. Entrant bientôt plus avant dans le sujet, il démontre

que le ciel n'a départi aux potentats que la plus petite part dans les biens de ce monde, en leur assignant la plus grande dans les maux extrêmes, et que la paix est pour eux aussi calamiteuse que la guerre. Ils sont, dit-il, partout en pays ennemi. Aussi jugent-ils nécessaire de marcher toujours armés, toujours escortés, comme dans les batailles. Au retour d'une campagne, un particulier rentre avec sécurité dans ses foyers : un tyran n'a d'asile que son palais, citadelle assiégée et gardée sans cesse, que nul retranchement ne garantit ni des agressions de ceux qui l'environnent ni des trahisons de ceux qui la gardent. Pour lui, point d'alliance, point de paix, point d'amitié. Il est, durant sa vie entière, condamné à vaincre et à craindre : tous ses triomphes sont odieux, aucun n'est décisif, et ses défiances sont d'autant plus cruelles qu'il a besoin de les dissimuler pour ne pas les accroître. Être aimé, poursuit Hiéron, est le bien suprême, et c'est une malédiction que de n'y pouvoir prétendre. Or, vous avez vu, Simonide, entre les hommes privés, des amitiés tendres et sincères. Vous verrez, chez les tyrans, des pères qui proscrivent leurs fils, des fils qui égorgent leurs pères, des frères qui s'entre-tuent, des femmes et des favoris qui se baignent dans le sang de leurs maîtres. On monte sur les trônes, on s'y maintient, on en tombe par des crimes; on y cherche le bonheur, et l'on n'y trouve pas même la richesse; on y demeure pauvre, après avoir dépouillé les hommes et les dieux, car l'opulence ne se détermine point par la quantité des choses que l'on possède, elle se mesure sur les besoins. Ce qu'on a au delà de ce qui suffit est beaucoup ; ce qui reste en deçà de ce qu'on désire est peu ; et ce der-

nier état est toujours celui des tyrans; ils n'atteignent jamais l'immense nécessaire que leurs passions réclament, que leur sécurité seule exigerait. Et ce n'est point encore là, Simonide, le plus grand de leurs malheurs. Croyez qu'ils discernent aussi bien que vous les bons citoyens, les braves, les hommes habiles et vertueux; mais ils les redoutent, et sont forcés de s'en défaire. Il faut à la tyrannie des serviteurs qui soient ses complices; elle ne peut avoir confiance qu'en ceux qu'elle mésestime, qu'en des esclaves déréglés et pervers. N'est-ce pas, je vous prie, une calamité de connaître des gens de bien, et de n'oser les employer; d'avoir tant de concitoyens recommandables, et d'être servi, gardé par des étrangers; de sentir quelquefois que la prospérité publique veut naître, et de s'alarmer des signes qui l'annoncent, parce qu'on voit dans la pénurie générale un gage de la soumission des peuples, et qu'il est plus facile en effet d'opprimer ceux que la misère accable? Telles sont les infortunes de mes pareils, et j'ai par-dessus eux, le souvenir déchirant des douceurs de la vie privée, que j'ai senties autrefois et que j'ai perdues sans retour. A présent j'ai des esclaves au lieu d'amis; je ne connais plus personne qui se plaise avec moi; je ne trouve ni n'apporte aucun charme dans les entretiens; je me défie du plaisir et du sommeil; ils ne me semblent plus que des piéges. Je crains également la foule et la solitude; j'aime à me voir gardé, et je redoute mes gardes; je ne veux pas qu'ils soient sans armes, et je tremble en les voyant armés; je ne souffre point de citoyens auprès de moi, et je méprise ces étrangers, je hais ces barbares qui m'entourent. En un mot, Simonide, il n'y a plus qu'un seul sentiment dans mon

âme : c'est la peur ; et vous ne savez pas quel est ce supplice, quand il ne cesse et ne s'interrompt jamais. Peut-être avez-vous quelquefois campé près des phalanges ennemies. Souvenez-vous des terreurs nocturnes qui vous obsédaient alors, et qui vous rendaient incapable de toutes les jouissances de la vie. Telle et plus horrible est l'inquiétude des tyrans ; car ce n'est pas seulement en face, c'est de toutes parts qu'ils aperçoivent et sentent des ennemis implacables ; et ne croyez pas que nous puissions nous attacher par des bienfaits nos vils satellites, et que la reconnaissance les puisse jamais rendre fidèles. Quelle reconnaissance voulez-vous qu'ils aient pour des dons qu'à chaque instant nous pouvons leur reprendre, et comment seraient-ils fidèles à qui dispose arbitrairement de leur fortune et de leur vie? Ils n'ont de sûreté que loin de leurs prétendus bienfaiteurs, et ne possèdent réellement ce qu'ils ont reçu de nous que lorsqu'ils sont sortis des lieux où notre volonté règne. On n'aime jamais ceux que l'on craint : je le sais trop par ma propre expérience. Simonide demande cependant si la vaste gloire des maîtres du monde n'est pas la suprême félicité, si tant d'hommages, de respects, d'honneurs, ne compensent pas les inconvénients de la puissance. Non, répond Hiéron, les hommages de la crainte n'ont rien de flatteur pour un homme sensé ; et il reste aux tyrans, pour leur malheur, plus de raison que vous ne leur en supposez. Ils apprécient ces respects, signes de l'effroi qu'ils inspirent. J'avoue qu'il existe de véritables honneurs publics, mais ils sont réservés à ceux qui ont rendu des services à leur patrie, conquis l'estime, obtenu la bienveillance, mérité et non com-

mandé la louange. Vous honorez ainsi les grands hommes; mais il est question des hommes puissants que vous haïssez toujours, et que vous méprisez souvent en vous prosternant devant eux. Ce sont des condamnés à qui vous ne lisez pas leur sentence, mais qui la peuvent lire, si leurs yeux sont pénétrants, dans vos regards, vos attitudes, et jusque dans vos hommages. Puisqu'il en est ainsi, reprend Simonide, puisque la tyrannie est si déplorable, comment se fait-il que vous n'y renonciez pas? C'est, dit Hiéron, que nous ne gagnerions pas plus à l'abdiquer qu'à la retenir. Il n'est pas moins triste, moins périlleux d'avoir été tyran que de l'être; et le comble de notre malheur, est de ne pouvoir pas nous en délivrer. Où trouverions-nous assez de richesses, assez de puissance pour réparer les maux que nous avons faits? et quelle serait notre sûreté, lorsque, toujours haïs, nous cesserions d'être craints? Ceci amène la question sur un terrain où Hiéron ne semblait pas soupçonner qu'elle pût s'établir. Il s'agit de savoir si, au lieu de mal user du pouvoir et au lieu d'y renoncer, il n'y aurait pas moyen de l'employer au bonheur des peuples, et si le chef d'un État ne serait pas heureux lui-même des biens que produirait un gouvernement juste et sage. Voilà ce que Simonide examine dans les dernières pages de ce dialogue. Les détails dans lesquels il entre prouvent jusqu'à l'évidence qu'il suffit presque toujours aux princes, pour se préserver de tant de chagrins, de souffrances et de désastres, de ne pas les mériter. Il leur recommande d'être équitables, bienfaisants, généreux; de prodiguer les encouragements et non les rigueurs; d'exciter l'émulation; de favoriser et de récompenser

les progrès de toutes les industries sociales; d'employer la force armée à défendre la cité et non pas seulement le trône, les revenus publics à fonder ou entretenir, non le faste des palais, mais les institutions utiles et la prospérité nationale. Prenez courage, Hiéron, dit en finissant le poëte; augmentez la puissance de vos sujets, et ne la distinguez plus de la vôtre. Regardez votre patrie comme votre maison, les citoyens comme vos amis, vos amis comme vos enfants, vos enfants comme vous-même. Régnez, triomphez par la bonté: quels ennemis vous résisteront, quand vos bienfaits auront tout vaincu! Obtenez ainsi un bonheur pur qui ne vous sera point envié, parce que chacun le partagera autour de vous. Ce dialogue n'est pas sans doute un morceau d'histoire, mais il peut nous indiquer d'avance quel est le caractère des idées et du talent de l'historien. C'est, comme je l'ai déjà remarqué dans la dernière séance, le seul ouvrage de Xénophon qui ait été imprimé en grec avant 1500. Léonard Arétin en avait fait une version latine qui a eu plusieurs éditions au quinzième siècle et au seizième. Entre les autres traductions en latin celle d'Érasme est la mieux écrite. Nous en avons aussi plusieurs versions françaises, par Jacques Milsant en 1550, par Simon Goulart en 1613, par Coste en 1711, enfin par M. Gail. L'une des meilleures éditions du texte est due à Zeune, qui a compris l'*Hiéron*, ainsi que les traités de la chasse et de la cavalerie, dans les recueils d'opuscules de Xénophon, imprimés à Leipzig en 1778 et en 1782.

Le Συμπόσιον est aussi du nombre de ces opuscules. C'est le tableau d'un banquet, des amusements et des

entretiens des convives. L'antiquité nous a laissé plusieurs ouvrages de ce même genre; celui de Xénophon est l'un des moins étendus et n'a point paru le plus important. Il n'a pas excité bien vivement l'attention des philologues. Toutefois le texte en a été imprimé à part en 1530 à Louvain, en 1531 à Haguenau; Cornarius et Ribitt en ont fait des versions latines; Tanneguy Lefèvre une traduction française imprimée à Saumur en 1666 et 1670; et Seybold une traduction allemande en 1773. M. Weiske préfère le Συμπόσιον à l'Hiéron et même à tous les autres opuscules de notre historien : « Aucun, dit-il, ne resplendit de tant de beau« tés diverses : *inter minores Xenophontis libros nullus « tam multis et tam multiplicis generis, quam Convi« vium, splendet virtutibus.* » Je ne sais pas, Messieurs, si vous partagerez cette opinion. A la fête des Panathénées, Callias, homme opulent, donne un festin en l'honneur du jeune Autolycus qui venait de remporter le prix du pancrace. Socrate, Antisthène, Critobule et d'autres philosophes sont au nombre des convives. Tous admirent en silence la beauté d'Autolycus. *Omnes*, dit le sommaire de M. Weiske, *omnes, capti forma Autolyci, vel admirationem suam vel amoris quemdam sensum taciti vultu et gestis ostendebant* En vain l'on introduit un bouffon nommé Philippe; il ne parvient pas à les distraire; ils demeurent sérieux et silencieux jusqu'à la fin du repas. On dessert, et, après qu'on a terminé les libations et le chant du pæan, arrive un bateleur syracusain, suivi d'une joueuse de flûte, d'une danseuse et d'un jeune musicien. Pour le coup, Socrate complimente l'amphitryon Callias sur sa magnificence et son bon goût. Ce n'est

pas tout, dit Callias, on va nous apporter des parfums, et nous aurons un plaisir de plus. Socrate n'est point d'avis que les hommes se parfument : selon lui, cela ne convient qu'aux femmes. La conversation s'engage sur ce point; et, de propos en propos, on en vient à la question de savoir si la sagesse ou la vertu peut s'enseigner. Alors les philosophes se mettent à parler tous ensemble : pour les faire taire, Socrate les invite à se souvenir que la danséuse attend le moment de commencer ses exercices. Elle s'en acquitta parfaitement; et Socrate en conclut que les femmes ne le cédaient en rien aux hommes. Il exhorte ses amis à enseigner à leurs épouses tout ce qu'ils voudraient qu'elles sussent. Pourquoi donc, répondit Antisthène, n'enseignez-vous rien à Xanthippe et comment vous accommodez-vous de la plus acerbe créature qui soit au monde et qui puisse exister jamais? — Je fais, répliqua Socrate, comme ceux qui veulent devenir bons écuyers; ils se procurent, non les chevaux les plus dociles, mais les plus indomptés : je voulais apprendre l'art de vivre en société; j'ai épousé Xanthippe, sûr que, si je la supportais, je ne trouverais plus rien d'intolérable. La danseuse n'avait pas fini : elle fit admirer, toujours de plus en plus, sa force et sa dextérité. Le jeune musicien se mit à danser aussi, et Socrate débita un magnifique éloge de la danse. Je danserai, disait-il, dans la plus étroite maison; je danserai à couvert durant la saison des frimas; à l'ombre des bois en été. L'un des convives attesta qu'en effet il l'avait un jour trouvé dansant tout seul, et Callias lui dit : Mon cher Socrate, une autre fois avertissez-moi; quand vous voudrez vous exercer à danser, j'étudierai avec vous, nous figure-

rons ensemble. Le bouffon Philippe voulut danser à l'instant même; il imita, d'une manière grotesque, les pas et les gestes du jeune homme et de la jeune fille; il reproduisit, par des attitudes ridicules, chacun de leurs plus gracieux mouvements. Je vois, dit-il, quand il eut fini, que la danse est un excellent exercice, car elle m'a disposé à boire. Callias déclara que Philippe ne boirait pas seul. Amis, s'écria Socrate, je suis fort d'avis que nous buvions tous. Le vin arrose les esprits, assoupit les chagrins, éveille et entretient la joie, comme l'huile anime la flamme. Il est vrai que les semences, quand la pluie surabonde, lèvent mal, et ne reçoivent plus le souffle des airs; mais, imbibées modérément, on les voit élever une tige vigoureuse, se couvrir de fleurs et de fruits. On applaudit, on but à la ronde, et les échansons, imitant la légèreté des conducteurs de chars, faisaient courir rapidement les coupes. Le jeune musicien chanta; et sa voix, accompagnée du son des instruments, ravit les convives. Après cette musique, on voulut faire aussi de la philosophie: chacun fut invité à dire quelle était, à son gré, entre les choses de ce monde, la plus excellente. Il se trouva que l'un estimait le plus la probité, l'autre les vers d'Homère, quoique les rapsodes, qui les savent tous par cœur, n'en soient pas plus habiles; celui-ci la beauté, celui-là les richesses, un autre la pauvreté, Lycon son fils Autolycus, et Socrate la fonction d'entremetteur, μαστροπεία (*lenocinium*). Chacun, à son tour, expose les motifs de ces préférences; et ces discussions, si j'ose l'avouer, ne présentent guère qu'un tissu de sophismes, d'équivoques, d'idées incohérentes, au milieu desquelles on ne démêle aucune pensée profonde ou origi-

nale, mais bien plusieurs traits infiniment peu honorables aux mœurs des Grecs. Il s'élève ensuite entre Socrate et Critobule une dispute qu'Athénée trouvait plus inconvenante que facétieuse; il s'agit de savoir lequel des deux convives est le plus beau; Socrate soutient qu'avec des yeux saillants, un nez épaté, une large bouche et des lèvres épaisses, on ne peut manquer d'obtenir en tous lieux le prix de la beauté. Quand il a perdu une si bonne cause, il déclare que les juges se sont laissé corrompre, et il demande à l'un d'eux ce que veut dire le mot παροινία. C'est l'ivresse, l'abus du vin, la pétulance des buveurs, παρ'οἶνον λυπεῖν τοὺς συνόντας, *in vino molestum esse coadstantibus*. Eh bien, reprend Socrate, voilà précisément le tort de ceux qui ne disent rien dans un repas. Ils importunent par leur silence. On lui répond que tout au contraire c'est le tort des babillards tels que lui, qui ne laissent à personne le temps de proférer, d'intercaler une syllabe. Cependant le bateleur syracusain s'amusait fort peu de ces propos philosophiques; il s'offensait de se voir négligé pour de si fastidieux contes. Il osa s'en plaindre; le bouffon Philippe le traita d'insolent. La querelle s'échauffa; la conversation n'était plus qu'un tumulte. « Mes bons amis, s'écria Socrate, puisque nous voulons « tous parler, que ne chantons-nous tous ensemble? » et il entonna une chanson qui fut achevée en chœur. Après quoi, le bateleur, la danseuse et le jeune acteur annoncèrent qu'ils voulaient recommencer à divertir la compagnie, mais qu'ils avaient besoin de se retirer pour préparer un spectacle plus étonnant que tout ce qu'ils avaient jusqu'ici fait admirer. Durant l'entr'acte, le philosophe Socrate disserta sur l'amour, mais en pro-

cédant, selon sa méthode, par une série de questions, et en se donnant ainsi des interlocuteurs. Il s'en faut qu'il règne dans ce morceau autant de sagesse et de gravité que les commentateurs le prétendent. Nous aurions quelque peine à justifier la scène entre Ariane et Bacchus qui termine cet opuscule et que viennent représenter la danseuse et le jeune musicien, après que le bateleur syracusain en a expliqué le sujet. Observons seulement que cette pantomime ne commence qu'après que le jeune Autolycus est sorti, emmené par son père Lycon. Voilà, Messieurs, quel est le Συμπόσιον ou *Banquet* de Xénophon. On y peut puiser des notions historiques sur les mœurs de l'antiquité, particulièrement sur les détails des festins et des divertissements domestiques.

Comme Socrate vient d'être le principal personnage de ce tableau, nous allons immédiatement considérer les livres que Xénophon a consacrés à l'apologie de ce philosophe, au récit de ses actions, à l'exposition de sa doctrine. L'apologie ne consiste qu'en un très-petit nombre de pages qui se retrouvent en grande partie dans le quatrième livre des *Faits et dits mémorables*. Socrate accusé refuse de se défendre; un dieu lui a prescrit de s'en abstenir, il ne cédera point aux conseils de ses amis. Le silence est un hommage qu'il doit à l'innocence de sa vie entière. Sa gloire est de n'avoir besoin d'aucune justification. Il n'a d'ailleurs nul intérêt à échapper aux poursuites de ses ennemis. Il va mourir sans regrets comme sans remords, dispensé de vieillir, de sentir plus longtemps, dans le cours des années qui lui resteraient, l'affaiblissement de plus en plus rapide de ses organes, de sa mémoire et de sa

pensée. Et pourquoi vivrait-il encore? pour ne jouir d'aucun bien, pour souffrir tous les maux de la vie, pour subir les infirmités d'une seconde enfance, qui ne doit pas, comme la première, tendre par des progrès à la force, mais décroître et décliner jusqu'au tombeau? S'il daigne répondre aux deux accusations intentées contre lui, ses réponses sont si fières qu'elles irritent ses juges et provoquent sa condamnation. Il n'est point un impie, il révère le souverain maître du monde; il a offert des sacrifices dans les temples. Il n'a point introduit de divinités nouvelles; il a rendu des hommages à celles de ses concitoyens; il a honoré les dieux en s'efforçant d'imiter leur équité, leur bienfaisance; et Apollon l'a proclamé, à Delphes, le plus juste et le plus sage des mortels. Ses leçons comme ses exemples ont été utiles à toutes les générations avec lesquelles il a vécu : les jeunes gens ont appris de lui à fuir les excès et les molles voluptés, à chérir le travail, et l'honneur et la patrie. Apollodore, un de ses disciples, s'affligeait de le voir périr injustement. « Aimeriez-vous mieux, lui dit-il, me voir justement condamné? » Heureux jusqu'à son dernier moment, il mourut en paix et sans douleur, n'ayant à renoncer qu'à la partie la plus triste et la plus amère de la vie : Τοῦ βίου τὸ χαλεπώτατον.

Cet opuscule n'a point été compris dans les premières éditions des œuvres complètes de Xénophon données par les Juntes et par les Aldes. Louis Walckenaer, Heumann et d'autres savants l'ont déclaré apocryphe; mais il est cité par Athénée, Stobée, Diogène Laerte; il en existe d'anciens manuscrits. On pourrait le regarder comme une première esquisse

que Xénophon avait tracée avant de traiter plus amplement le même sujet dans les quatre livres intitulés: Ἀπομνημονεύματα, *Choses mémorables* : ce titre a été appliqué à quelques autres écrits et même par saint Justin aux quatre évangiles. Les divers éditeurs de cet ouvrage de Xénophon en ont indiqué vingt et un manuscrits, dont les principaux se conservent dans les bibliothèques du Vatican, de Florence, de Vienne, d'Augsbourg, et surtout de Paris. On compterait environ trente éditions particulières de ces quatre livres. La plus ancienne est de Louvain, en 1529; les plus correctes ont paru en Angleterre et en Allemagne, depuis 1720 jusqu'en 1801, par les soins et avec les notes de Bolton Simpson, Edwards, Walckenaer, Ernesti, Ruhnken, Zeune et Schneider. Dans la plupart, le texte est accompagné d'une version latine, soit de celle que fit, au quinzième siècle, le cardinal Bessarion, soit de celle de Lowencklaw plus ou moins modifiée. Ces livres ont été traduits en français par Charpentier en 1650, et par Lévesque en 1782. Les traductions allemandes sont plus nombreuses. L'apologie dont j'ai parlé se trouve souvent jointe aux quatre livres de *Faits et dits mémorables;* mais elle a été aussi imprimée, soit avec d'autres opuscules de Xénophon, soit toute seule, à Haguenau en 1520, à Paris en 1579, et depuis 1700 avec une plus grande correction due aux soins des éditeurs, Gillman, Simpson, Bach et Zeune. Traduite autrefois en latin par Léonard Bruni d'Arezzo, elle a passé dans presque toutes les langues modernes. On la peut lire surtout avec beaucoup de fruit dans la nôtre, depuis que M. Thurot a mis au jour, en 1806, le volume intitulé : Apologie de Socrate, d'après

Platon et Xénophon, avec des remarques sur le texte grec.

Le premier livre des Ἀπομνημονεύματα n'est guère qu'un développement de l'apologie. Socrate y est pleinement justifié d'abord du reproche d'irréligion, puis de celui de corrompre la jeunesse. Il croyait à l'existence et à la providence des dieux; il ne supposait pas, comme le vulgaire, qu'on pût les tromper, leur dérober la connaissance de certaines actions : ils voient tout, entendent tout, pénètrent jusqu'aux pensées les plus secrètes. Quelques-uns de ses disciples, comme Critias et Alcibiade, sont devenus des hommes déréglés, de mauvais citoyens. Leurs vices ont triomphé de ses leçons et de ses exemples; mais ses efforts pour les rendre sages n'en demeurent pas moins honorables pour avoir été impuissants. Critias réprimandé par lui a fini par le haïr : Alcibiade a renoncé en même temps à la vertu et à Socrate. De plus véritables élèves de ce philosophe, Criton, Chéréphon, Chérécrate, Phédon, Cébès, Simmias, ont commencé dès leur jeunesse, et n'ont pas cessé durant leur vie entière d'honorer son école par la pureté de leurs mœurs privées et publiques. Celles de Socrate lui-même ont été constamment irréprochables. Xénophon le représente comme exempt de tous les vices, et même de toutes les faiblesses. Indulgent pour les autres, il n'aurait pu se rien pardonner; il n'eût jamais retrouvé le bonheur hors de l'innocence. Nul n'a enseigné une morale plus pure, nul n'en a pratiqué une plus austère. On voit au second livre ce qu'il fit pour détourner Aristippe de l'amour des voluptés. Ici, Messieurs, se rencontre un récit poétique, que Socrate emprunte, dit-il, à Prodicus, et qui passe

pour l'un des plus brillants morceaux des ouvrages de Xénophon. Hercule sortait de l'enfance : il entrait dans cet âge où l'on commence à se conduire soi-même, et où l'on montre, par les premiers pas qu'on fait, si l'on suivra dans le cours de la vie les routes du vice ou le sentier de la vertu. Assis dans un lieu solitaire, il ne savait quel chemin prendre. Deux femmes, d'une taille plus qu'humaine, lui apparurent. L'une portait une robe blanche; sa beauté noble, ses grâces naturelles, sa parure élégamment décente, la modestie de ses regards et la sagesse de son maintien inspiraient un tendre respect. L'autre avait cet embonpoint que produit l'intempérance, et qui cache la faiblesse : la blancheur et l'incarnat de son teint étaient des couleurs empruntées; elle ne devait rien de cet éclat à la nature. Ses yeux s'ouvraient avec impudence; sa démarche exhaussait sa taille, et ses charmes brillaient par ses atours. Elle se contemplait, mesurait son ombre et comptait les regards fixés sur elle. La première, d'un pas majestueux, s'avançait vers Hercule; mais, empressée de la prévenir, la seconde accourut effrontément, et prit aussitôt la parole : « Je te vois incertain, mon « cher Hercule, sur la route que tu dois prendre dans le « voyage de la vie; c'est moi qui enseigne la plus déli« cieuse et la plus facile, si tu veux que je sois ton amie. « Non, tu ne manqueras d'aucun bonheur, tu ne con« naîtras aucun chagrin, point de guerres, point d'af« faires, pas d'autre soin que de savourer les mets ex« quis, les douces liqueurs, les plus flatteuses jouissances « de la vie, des oreilles, de tous les organes; je te pro« mets un sommeil paisible, des jours bienheureux au « milieu de beautés dignes de toi, toujours des plaisirs

« nouveaux et surtout jamais de travail. Crains-tu que ces « biens ne t'échappent, ou qu'il ne faille, pour les ac- « quérir, pour les conserver, te condamner à des fatigues « de corps ou d'esprit? Non, tu profiteras des peines des « autres; ils travailleront, tu jouiras; car j'investis mes « bien-aimés du pouvoir de tout faire servir à leurs in- « térêts. — Femme, dit Hercule, comment t'appelles-tu? « Mes amis, répondit-elle, m'appellent Félicité, le nom de « Mollesse ne m'est donné que par mes envieux. » Alors l'autre femme s'approcha, et parla en ces termes : « Je « viens à toi, parce que tes parents ne me sont point in- « connus, et qu'ayant observé les progrès de ton pre- « mier âge, j'ai conçu de toi quelque espoir. Tu peux, « en suivant la route qui conduit jusqu'à moi, t'illustrer « par de grandes actions. J'en partagerai la gloire, et tu « me vaudras de nouveaux hommages. Mais je ne veux « pas te tromper par des promesses séduisantes. N'at- « tends de moi que la vérité, je te montrerai les choses « de ce monde, telles que les dieux veulent qu'elles « soient. Ils accordent leurs bienfaits aux mortels qui « les leur arrachent par un travail assidu. Si tu veux que « ces dieux te favorisent, apprends à les honorer; que « tes amis te chérissent, enchaîne-les par tes bienfaits; « que la patrie te comble d'honneurs, mérite-les par tes « services; que la Grèce entière t'admire, obtiens des « droits à sa reconnaissance; que la terre te prodigue « ses fruits, arrose-la de tes sueurs. Si tu recherches la « gloire des combats, s'il te plaît de rendre à tes amis « la liberté, de ravir le pouvoir aux méchants, étudie, « sous des maîtres expérimentés, l'art de la guerre, hâte- « toi d'en commencer le pénible apprentissage. Le corps « n'acquiert de force qu'en obéissant à la raison, qu'en

« se soumettant à toutes les fatigues qu'elle lui prescrit. « — En faut-il plus? interrompit la deuxième femme; tu « vois, mon cher Hercule, par quel affreux et long che-« min celle-ci prétend te conduire. J'ai ouvert devant « toi une voie courte et facile, une carrière enchantée. — « Malheureuse! », répliqua la Vertu (c'était le nom de la première femme) « quels biens peux-tu posséder, de quels « plaisirs peux-tu jouir, toi qui ne sais jamais les atten-« dre, toi qui éprouves la satiété avant de sentir le be-« soin, toi qui manges avant d'avoir faim, qui bois avant « d'avoir soif, et qui ne parviens à vaincre ou suspendre « tes dégoûts qu'en épuisant à grands frais tout l'art « des cuisiniers et toutes les productions de la terre? Le « sommeil est sans attraits pour toi, si tu n'es étendue « sur un lit de duvet, enveloppée de rideaux somptueux; « car il te faut non du repos après la fatigue, mais de « l'engourdissement après l'ennui. Rebut des dieux, op-« probre des hommes, tu te dis immortelle! où sont tes « prérogatives divines? jamais tes oreilles n'ont entendu « de sons flatteurs, puisque personne n'a pu te louer; « jamais tes yeux n'ont été frappés du spectacle le plus « consolant, puisqu'ils n'ont pu se reposer sur aucune « bonne action qui t'appartînt. Tu parles et ne persuades « pas; tu supplies et n'es pas secourue. Quel homme « sensé voudrait s'associer à tes ignobles serviteurs, à ces « jeunes efféminés qui deviendront des vieillards frivoles; « brillants et nonchalants dans leurs belles années, pâles « et nécessiteux dans leur précoce décrépitude, rougis-« sant alors de ce qu'ils ont fait, incapables de ce qui « leur resterait à faire; ayant, dans la fleur de l'âge, tra-« versé plutôt que senti les plaisirs, et ne s'étant réservé, « pour le soir de la vie, que des repentirs et des dou-

« leurs? Pour moi, continue la Vertu, on me voit assise « auprès des dieux, assise auprès des hommes sages. « Sans moi, ne s'accomplit aucune belle action, divine « ni humaine. Honorée dans l'Olympe, je reçois les « hommages de la terre, parce que je prends part à l'in- « dustrie des artistes, aux soins vigilants des pères de fa- « mille, aux travaux des serviteurs, aux exploits des « guerriers, aux négociations pacifiques, et aux senti- « ments des cœurs unis par l'amitié. Les repas délicieux « sont pour ceux que j'aime; la nature et le besoin en « font tous les apprêts. La fatigue a préparé les charmes « de leur sommeil, et le sommeil ceux de leurs travaux; « aucun chagrin ne les attend à leur réveil, et la fainéan- « tise n'abrége aucune de leurs journées. Jeunes, ils ob- « tiennent les éloges des vieillards; vieux, ils jouissent « des honneurs que leur rend la jeunesse. Ils se plaisent, « à la fin de leur carrière, à s'en retracer tous les sou- « venirs, et sont heureux surtout de n'être pas inutiles « encore : j'entretiens leur ardeur laborieuse, en leur « montrant qu'ils sont aimés des dieux, chers à leurs « amis, révérés de leurs concitoyens. Et, quand ils sont « parvenus au terme marqué par les destins, ils ne tom- « bent pas sans honneur, leurs noms échappent à l'oubli, « et je consacre leur mémoire. Voilà, jeune Hercule, « si tu es digne en effet de ta race antique, voilà les « travaux, le bonheur et la gloire qui t'attendent. » Après avoir terminé ce récit, Socrate ajoute qu'il a rendu les pensées de Prodicus, mais qu'il n'a pu reproduire les richesses de son style. Nous serions bien plus autorisés à craindre d'être restés trop au-dessous de Xénophon; car il n'a réellement rien négligé de ce qui pouvait conserver à ce tableau tout son éclat et toute

sa simplicité. Silius Italicus l'a imité, mais non sans en affaiblir les couleurs, dans le quinzième chant de son poëme sur les guerres puniques, où la Vertu et la Volupté viennent se disputer le cœur de Scipion l'Africain.

Le livre de Xénophon qui contient ce morceau, est rempli de divers entretiens de Socrate avec ses disciples; c'est une suite de leçons morales, présentées sous des formes quelquefois un peu sophistiques, plus souvent naïves et gracieuses. La morale dans le livre III est plus particulièrement appliquée aux choses politiques. Voici un article qui pourra, Messieurs, vous donner une idée du ton et de l'intérêt de tous les autres. Il prit fantaisie au jeune Glaucon de parler dans l'assemblée du peuple. Quoiqu'il n'eût pas vingt ans, il aspirait à gouverner l'État: des railleries, des affronts ne l'avaient pas guéri de ce travers. Socrate se chargea de le rendre sage. « Vous avez donc résolu, « mon cher Glaucon, de prendre en main les rênes de « notre république. Vous ne pouviez concevoir un plus « beau projet; car, dès que vous l'aurez accompli, vous « obligerez vos amis, vous illustrerez votre famille, vous « accroîtrez la puissance de votre patrie. Votre nom « sera célèbre dans la cité, votre gloire va retentir dans « la Grèce entière, et s'étendre, comme celle de Thémis-« tocle, jusque chez les barbares. Les regards de l'univers « resteront fixés sur vous. » Glaucon ne perdait aucune de ces douces paroles; il n'avait encore rencontré personne qui entrât si bien dans ses vues. « Après tout, con-« tinua le philosophe, pour obtenir de si grands hon-« neurs, il ne s'agit jamais que de rendre des services à « la république. De grâce n'ayez pas de secret pour

« moi; et, entre tous les services que vous devra le peu-« ple athénien, dites-moi quel est celui par lequel vous « comptez commencer? » Glaucon gardait le silence, et cherchait une réponse; Socrate ne voulut pas le retenir dans cet embarras. « Je vois bien, dit-il, que vous « allez d'abord augmenter la richesse d'Athènes. — C'est « cela même. — Et le moyen de l'enrichir est de multi-« plier ou d'étendre ses revenus. — Précisément. — Ces « revenus, je ne sais pas, dit Socrate, d'où ils se tirent à « présent ni à quelle somme ils montent. Mais vous, « Glaucon, vous savez parfaitement cela; vous en avez « fait une étude profonde. — A vrai dire, je n'y ai pas « trop songé encore. — Si cela vous est échappé, c'est « que votre attention se sera portée sur les dépenses pu-« bliques; vous supprimerez celles qui sont inutiles. « — Ai-je eu le temps de descendre à de si minces dé-« tails? — Eh bien! puisque nous ne connaissons ni les « dépenses ni les revenus de la république, remettons à « un autre moment le soin de la rendre plus opulente. « — Eh pourquoi donc? répond le jeune Athénien; nous « l'enrichirons immédiatement des dépouilles de ses en-« nemis. — Vraiment, dit Socrate, vous avez trouvé là « le meilleur moyen. Il ne faut, pour dépouiller les en-« nemis, qu'être plus fort qu'eux; et sur ce point on sait « à quoi s'en tenir, quand on a, comme vous l'avez fait, « calculé, mesuré ses propres forces et les leurs. Je se-« rais curieux d'apprendre de vous en quoi consistent « aujourd'hui les unes et les autres. — On ne saurait, « mon cher Socrate, répondre sur-le-champ à de pareil-« les questions. — Effectivement; il vous suffit d'avoir « recueilli là-dessus d'excellents mémoires; serez-vous « assez bon pour me les communiquer, afin que je

« m'instruise? — Bien volontiers, quand je les aurai mis « en ordre. — Alors, ne nous pressons pas de délibérer « sur la guerre; véritablement ce sujet entraîne aussi « de longs détails, auxquels vous n'avez pu vous livrer « dans les premiers moments de votre administration. « Mais je vois bien que vous avez pris des mesures pour « la défense du pays : vous connaissez parfaitement l'é- « tat des garnisons, vous augmenterez celles qui ne sont « pas assez fortes, vous retirerez celles qui sont inutiles. « — Je les supprimerai toutes, dit Glaucon; car à la « manière dont elles gardent le pays, on peut dire que « l'ennemi n'y ferait pas plus de ravage. — Cependant, « repartit Socrate, si le pays n'est plus du tout gardé, « ne deviendra-t-il pas la proie du premier occupant? « D'ailleurs je voudrais savoir si vous avez visité les « garnisons, ou comment vous avez appris qu'elles font « si mal leur devoir. — C'est, dit le jeune homme, le ré- « sultat de mes conjectures. — Des conjectures? Vous « verrez que le peuple ne voudra point s'en contenter; « nous ferions mieux d'attendre que nous ayons des ren- « seignements positifs, avant de lui proposer la suppres- « sion des garnisons. Je sais que vous n'avez pas non « plus visité les mines d'argent; il serait à propos néan- « moins que vous pussiez dire pourquoi elles rapportent « moins qu'autrefois. Mais l'air de ces mines est mal- « sain, et ce sera votre excuse quand il s'agira de délibé- « rer sur cet article. Du moins je suis sûr que vous avez « soigneusement examiné combien l'on recueille et com- « bien on consomme de blé dans l'Attique. Vos lumières « et votre vigilance nous préserveront de la disette; « vous préviendrez nos besoins et nous vous devrons « notre salut. » Il se trouva que Glaucon n'était pas très-

au fait de la balance des récoltes et des consommations. «Nous n'en finirions jamais, disait-il, s'il nous fallait entrer «dans ces menues particularités.» A quoi Socrate répondait qu'on ne devient pourtant capable d'administrer sa propre maison, que lorsqu'on en connaît les besoins et les ressources, tous les éléments de la recette et de la dépense. « Or, ajouta-t-il, ce n'est point une seule « maison, mais les dix mille maisons et plus renfermées « dans notre ville que vous prétendez gouverner. Que « n'avez-vous essayé d'abord de rétablir les affaires do-« mestiques de votre oncle? Elles en avaient grand be-« soin. — Je l'aurais déjà fait, dit le jeune homme, si « mon oncle avait voulu m'écouter. — Comment! vous « n'avez pu vous faire écouter de votre oncle ; et vous « espérez de soumettre à vos conseils tous les Athéniens, « y compris votre oncle lui-même. Ah! mon cher Glau-« con, croyez-moi, préparez mieux vos succès : il est « dangereux de parler de ce qu'on ne sait pas, d'entre-« prendre ce qu'on n'a point médité. Tandis que les par-« leurs inconsidérés se couvrent de honte, regardez les « hommes sages; ils ne disent et ne font rien dont ils « n'aient prévu les conséquences. Si vous aimez la gloire, « si vous désirez d'être admiré de vos concitoyens, in-« struisez-vous avant d'entreprendre; n'entrez dans les « affaires publiques qu'en y apportant des lumières « mûrement acquises, et alors sans doute il ne vous « manquera rien pour réussir.» Un conte de M. Andrieux imité, presque traduit de ce dialogue, se termine par ces vers :

Pour savoir quelque chose, il faut avoir appris.
De régir les États la profonde science
Vient-elle sans étude et sans expérience?

Qui veut parler sur tout souvent parle au hasard.
On se croit orateur; on n'est que babillard.
.........................Glaucon sut se connaître :
Il devint raisonnable, et, depuis ce jour-là,
Il écouta, dit-on, bien plus qu'il ne parla.

Les entretiens de Socrate dans le quatrième livre touchent quelquefois à des questions de métaphysique ou de physique générale. On y a cherché, mais assez vainement, le système entier de sa doctrine et de ses connaissances. Ce n'est au fond qu'une suite de considérations particulières. Rencontrait-il des jeunes gens, qui, fiers des dons naturels dont ils se croyaient comblés, méprisaient l'instruction, dédaignaient la science; il leur prouvait par des exemples que la plus heureuse nature a pourtant besoin d'être cultivée; que les hommes, nés avec une âme fière, ardente, énergique, sont prédestinés à rendre d'éclatants services, quand l'éducation leur a donné la connaissance de leurs devoirs, et leur en a inspiré l'amour, mais à devenir les fléaux de la société, si l'ignorance et l'erreur transforment leurs talents en vices. Il ne se récriait pas moins contre ceux qui se croyaient fort habiles et parfaitement bien élevés, parce qu'ils avaient lu tous les livres des poëtes et des sophistes. Il leur montrait qu'il n'y a de vraie science que celle qui aboutit à la justice; mais, il faut l'avouer, il n'arrivait à cette conclusion que par des questions captieuses, et par des déductions un peu sophistiques. Lors même qu'il développe cet excellent précepte qui se lisait sur la façade du temple de Delphes, « Connais-toi toi-même, » il semble s'arrêter un peu trop longtemps à des idées, il est vrai fort saines, mais qui n'ont rien de profond ni d'original. Quand il exa-

mine si le bonheur est un bien, on ne voit guère là qu'une question de mots. Il parle avec plus de dignité, plus d'éloquence, du pouvoir et des bienfaits de Dieu, ou plutôt des dieux; car cet étrange pluriel est ici le plus souvent employé, soit par prudence, soit par quelque reste d'inexactitude dans les idées et dans le langage. On a peine surtout à comprendre comment Socrate peut dire que les dieux, s'ils ne nous ont pas accordé le don de prévoir l'avenir, nous dévoilent les événements futurs par la divination, qu'ils daignent répondre à nos demandes, et nous diriger par leurs oracles.

Xénophon annonce qu'il va rapporter comment Socrate formait ses disciples à l'art de raisonner. Persuadé qu'il faut avoir observé les choses telles qu'elles sont en effet pour être en état de les faire connaître aux autres, il n'était pas surpris qu'avec des notions vagues et imparfaites on commençât par se tromper, et qu'on finît par entraîner les autres dans l'erreur. Voilà bien le principe de toute bonne philosophie, l'observation immédiate. Mais Xénophon ne nous apprend rien de plus sur la méthode de son maître. On ferait, dit-il, un très-long recueil des définitions établies par Socrate. L'historien en rapporte quelques-unes qui retombent, pour la plupart, dans le cercle de ces notions incomplètes et vagues d'où il s'agissait de sortir. Quoique ces définitions soient amenées par des séries de questions, il n'y a là que l'appareil de l'analyse; toutes les idées demeurent générales; les abstractions usurpent la place des faits; et l'argumentation devance l'expérience. Cependant Socrate définissait, d'une manière assez positive, les différentes espèces de

gouvernement. Il pensait (j'emprunterai pour cette fois seulement la traduction de Lévesque), il pensait que, dans la monarchie, les peuples obéissent de leur propre consentement à une autorité toujours conforme aux lois, mais que, sous la tyrannie, ils se courbent malgré eux sous le joug d'un homme, qui gouverne suivant son caprice et sans consulter les lois. Il appelait aristocratie, la république gouvernée par des citoyens qui ne veillent qu'à l'observation des lois; gouvernement de Plutus ou des richesses, *plutocratie*, celle où dominent les citoyens qui ne doivent leur élévation qu'à leurs richesses; et démocratie celle où tout le peuple se partage la puissance; malheureusement, Messieurs, ces définitions ne sont précédées ni suivies d'aucun développement; mais la distinction qu'établit Socrate entre l'aristocratie et la plutocratie est ici fort remarquable : ὅπου δ'ἐκ τιμημάτων, πλουτοκρατίαν, *ubi vero ex censibus, plutocratiam.* Les traductions latines qui rendent ici τίμημα par *census, cens pécuniaire,* sont très-précises. J'ignore pourquoi l'on n'a point conservé la plutocratie dans les énumérations de systèmes politiques. L'expression d'aristocratie des richesses, qui a été employée quelquefois, est mal formée et tend à confondre des idées tout à fait distinctes. L'aristocratie n'est en soi que la puissance des meilleurs, des plus sages, soit qu'on les trouve assez désignés comme tels par l'avantage de leur naissance, par les services ou par l'éclat de leurs aïeux, soit plutôt que les suffrages de leurs concitoyens attestent leur sagesse et leur fidélité aux lois fondamentales du pays, ce qui pouvait bien être la pensée de Socrate. Mais il n'en donne, dans Xénophon, ni cette applica-

tion ni aucune autre. Toujours met-il à part le système qui réserve la puissance aux favoris de Plutus, et qui ne cherche que dans les rôles du fisc l'échelle des droits de cité, ὅπου δ' ἐκ τιμημάτων, πλουτοκρατίαν.

Nous lisons encore dans ce quatrième livre que Socrate, lorsqu'il voulait établir un sentiment, procédait par des principes généralement avoués, persuadé que cette méthode portait la démonstration jusqu'à l'évidence. Aussi n'ai-je connu personne, dit Xénophon, qui sût mieux amener ses auditeurs à convenir de ce qu'il voulait leur prouver. Ainsi Ulysse déduisait ses preuves des idées reçues par ceux qui l'écoutaient, et Homère dit de lui que c'était un orateur sûr de sa cause. Cette méthode peut bien convenir aux orateurs et leur garantir des succès, aux dépens de la vérité : mais la philosophie doit exiger plus de rigueur et soumettre surtout à un examen scrupuleux les idées généralement reçues en un pays ou en un siècle; car elles n'ont été quelquefois que des erreurs convenues, que des illusions dominantes, ou même que des prestiges du langage, des formules que l'on croyait claires parce qu'elles étaient familières, et parce qu'on ne s'appliquait point à en éclaircir le sens. Nous avons vu, il y a peu d'instants, Xénophon attribuer à Socrate une méthode diamétralement opposée à celle-ci, savoir, celle qui remonte non à des maximes générales, mais à des observations particulières. Il ne nous sera pas possible d'admirer sa sagesse, lorsqu'il conseillera de n'étudier de géométrie que ce qu'il en faut pour arpenter un champ, diviser un héritage ou distribuer le travail aux ouvriers; d'astronomie, que ce qui suffit pour reconnaître les heures de la nuit, les jours du mois, les saisons de l'année, le

moment de relever les sentinelles. Le surplus n'est, selon lui, d'aucune utilité, et il n'approuve pas qu'on mesure, comme il l'a fait pourtant lui-même, les orbites des corps célestes, la grandeur des planètes, les distances des astres, leurs révolutions : études orgueilleuses, dit-il, qui outragent les dieux, en sondant leurs œuvres, en essayant de pénétrer leur secret. Il ne veut pas non plus que l'arithmétique s'élève au-dessus des comptes du ménage; la solution des problèmes compliqués lui déplaît. Mais il nous recommande, si nous avons du goût pour les hautes sciences, de nous appliquer à l'art de la divination. Quand on connaît, dit-il, les signes que les dieux nous donnent de leurs volontés, on reçoit d'eux une instruction pure et utile. Tels étaient, Messieurs, les déplorables préjugés de l'un des hommes les plus sages et les plus vénérables de l'antiquité; et c'est son éloquent panégyriste, Xénophon, qui nous les expose et qui les admire.

Nous terminerons l'étude de ce quatrième livre dans notre prochaine séance, où nous examinerons ensuite les traités d'économie privée et publique de Xénophon.

QUATRIÈME LEÇON.

TRAITÉS D'ÉCONOMIE ET DE LA RÉPUBLIQUE DE SPARTE.

Messieurs, les écrits de Xénophon, qui nous ont occupés dans notre dernière séance, ses traités de la *Chasse*, de l'*Équitation*, du *Commandement de la cavalerie*, l'*Hiéron*, le *Banquet*, l'*Apologie de Socrate*, les paroles et actions mémorables de ce philosophe, quoique spéciaux ou didactiques, tiennent à l'histoire générale de la Grèce par un grand nombre de détails, relatifs soit aux coutumes, aux mœurs, aux croyances des Athéniens, des Spartiates et de quelques autres anciens peuples, soit aux destinées de certains personnages célèbres, et particulièrement de celui qu'Apollon, ou pour mieux dire, l'antiquité entière a proclamé le plus sage des humains. J'avoue que ces livres de Xénophon appartiennent plus à la philosophie morale qu'à toute autre branche des connaissances. Mais ils sont du moins à compter parmi les sources les plus fécondes et les plus pures où se puise l'histoire personnelle de Socrate, l'un des Grecs les plus illustres du cinquième siècle avant notre ère. Il n'a point été roi ni général d'armée; il s'est peu mêlé des affaires publiques. Content d'obéir aux lois, de jouir de la liberté, de chérir et de défendre sa patrie, il n'aspira ni aux honneurs populaires, ni aux faveurs des gouvernants. On l'avait remarqué dans les rangs des plus braves guerriers d'Athènes aux journées de Potidée et de Délium. Il avait

donné, en plusieurs campagnes, l'exemple de l'obéissance et de la valeur : il eût porté, dans les fonctions civiles, la même exactitude et le même courage; car un jour le sort l'ayant désigné pour présider avec d'autres sénateurs les assemblées du peuple, il résista de tout son pouvoir au jugement inique et irrégulier qu'il s'agissait de prononcer contre des généraux. Les autres présidents, ses collègues, cédèrent aux vœux impatients de la multitude : lui seul, intrépide au milieu des clameurs et des menaces, protesta qu'ayant fait le serment de juger conformément aux lois, rien ne le forcerait à les violer. Du reste, sa gloire immortelle n'est pas celle d'un capitaine, ni d'un homme d'État, mais d'un philosophe. On a coutume de le considérer comme le chef de l'école qui a pris le nom d'académique : il est indubitable que sa doctrine a eu, de son temps et après lui, une grande influence; et néanmoins, aucun écrit, aujourd'hui subsistant, ne lui est attribué, sinon des lettres dont la supposition n'est pas douteuse. Nous avons même tout lieu de présumer qu'il n'a composé aucun livre, quoiqu'on dise qu'il avait mis en vers les fables d'Ésope, et qu'il aidait Euripide à composer des tragédies.

Socrate nous est connu par les écrits de Xénophon beaucoup mieux, comme l'a observé Barthélemy, que par ceux de Platon. Toutes les idées que Platon empruntait des écoles diverses de Pythagore, de Xénophane, d'Aristippe, il les attribuait à Socrate qu'il citait sans cesse, et qui, dit-on, se plaignait quelquefois des sottises que ce jeune homme débitait sous son nom. Plus de six siècles après, est venu Diogène Laerte qui a écrit une vie de Socrate; mais on a, pour com-

pléter, après Xénophon, le tableau des actions, des mœurs et de la doctrine de ce philosophe, un grand nombre de passages de Cicéron, de Sénèque, de Pline, de Plutarque, et de plusieurs autres écrivains antérieurs à Diogène Laerte. Voilà, Messieurs, après les livres de Xénophon, les différentes sources auxquelles nous pouvons recourir pour étudier ce sujet : malheureusement elles sont encore insuffisantes : on s'en aperçoit trop par l'amas, l'obscurité, les contradictions ou les variantes des dissertations modernes destinées à éclaircir l'histoire de la vie de Socrate et de sa philosophie. Il est fort probable qu'il n'avait inventé ni adopté aucun système de cosmogonie, ni d'ontologie, ni de physique ou métaphysique universelle. C'était, selon lui, être sage que de ne pas se trouver instruit sur de telles matières. Il méprisait la vaine science des sophistes encore plus que les superstitions du peuple; cultivant d'ailleurs et chérissant toutes les connaissances qu'il jugeait accessibles et profitables, mais ne reconnaissant point assez l'utilité de quelques-unes, ainsi que nous l'avons remarqué à l'égard de la géométrie et de l'astronomie. Ses dogmes ont pu être l'unité de Dieu, la providence, la vie future, et des principes de morale puisés dans les relations de l'homme avec l'Être suprême. Vous en trouverez, Messieurs, un exposé dans le soixante-septième chapitre du jeune Anacharsis : c'est non le plus savant, mais le plus clair que je connaisse : il est fait d'après Xénophon surtout, quoique avec quelque mélange des idées de Platon et des conjectures de Cudworth.

Si nous en croyons d'anciens auteurs, et Xénophon lui-même, Socrate disait qu'un génie lui révélait, par

des signes certains, ce qu'il devait faire ou éviter en chaque conjoncture; et l'on a disserté en tout sens sur ce génie ou démon familier, occupé à diriger, immédiatement, une vie entière. Dès qu'une fois les hommes renoncent à l'observation, lorsqu'au lieu de s'étudier eux-mêmes, ils vont chercher, hors de leur propre organisation, les causes de leurs pensées et de leurs volontés, il faut bien que leur imagination les transporte en des mondes surnaturels, et qu'ils s'envisagent comme placés sous l'influence de toutes sortes d'agents invisibles. Où l'expérience cesse, le roman commence; et l'esprit humain a trop d'activité, surtout dans l'état social, pour ne point remplir par des fictions les lacunes de ses connaissances. On trouve pénible d'étudier, plus incommode encore de douter : il faut bien croire... Nous avons pour moyens de nous instruire, nos sens, notre mémoire, les facultés d'exprimer nos idées, de les comparer, de les mettre en ordre : mais ces procédés de l'expérience et de l'analyse sont d'une lenteur extrême, c'est plus court d'avoir auprès de soi un génie propice de qui l'on apprenne à chaque instant ce qui est, ce qui n'est pas, ce qui sera bon ou mauvais, utile ou nuisible. Les renseignements que nous avons sur la droiture de Socrate, les témoignages, presque unanimes, rendus à sa probité, ne nous permettent pas de supposer qu'il ait voulu tromper ses contemporains et fasciner leurs esprits d'illusions qu'il n'éprouvait pas lui-même. Si donc il est vrai qu'il leur ait parlé de son démon familier, ainsi que Xénophon l'atteste, c'est qu'il aura exprimé d'une manière quelconque, précise ou figurée, l'une de ses affections habituelles, l'origine et le caractère de ses persuasions.

Chez les hommes dont la pensée est active, et l'imagination ardente, il n'est pas rare que le résultat des méditations et des délibérations auxquelles ils veulent se livrer, se présente soudainement à leurs esprits, avant les séries d'idées élémentaires et les déductions progressives d'où les résultats devraient sortir. Ils ne se sont point encore rendu compte des motifs de leurs déterminations. Ils n'ont pas démêlé les fils qui doivent les y conduire, ils n'ont qu'un sentiment confus de tant de pensées : ils ne conçoivent clairement que celle à laquelle toutes les autres aboutissent ; mais elle les a si fortement frappés que toutes les objections, tous les doutes cèdent d'avance à l'enthousiasme qu'elle leur inspire; et, pour justifier à leurs propres yeux, aux yeux d'autrui, ce qui reste de vague et de gratuit dans la confiance qu'ils s'empressent d'accorder à de telles doctrines, ils se figurent aisément qu'une lumière surnaturelle vient d'éclairer leur intelligence, et qu'un esprit distinct du leur a pensé pour eux dans eux-mêmes. Ils donneront à cet esprit des noms et des attributs divers, selon les pays, les temps, les habitudes, les croyances. Ce sera le démon de Pythagore et de Socrate, le λόγος des Platoniciens, le maître intérieur de Malebranche, l'Apollon ou la muse des poëtes. Le nom de génie serait encore le plus juste de tous; car ce n'est jamais là que la force ou l'impétuosité de la pensée humaine qui s'élance ou qui s'égare. Quand Mahomet atteste son ange, il est permis de croire que c'est imposture; mais, encore une fois, si Socrate s'est dit éclairé par un démon, ce mot devait être l'équivalent d'inspiration soudaine et de persuasion invincible.

Quoi qu'il en puisse être, il paraît assez bien établi

par les témoignages historiques, que Socrate, né l'an 469 avant J. C., d'un sculpteur nommé Sophronisque et d'une sage-femme appelée Phénarète, parvint, après avoir exercé et quitté la profession de son père, à obtenir l'estime et l'admiration même de ses plus illustres contemporains. On compte parmi ses disciples, beaucoup d'hommes célèbres, Xénophon, Platon, le philosophe Eschine, Cébès, Lysias, Euripide, même Alcibiade et Critias; mais quand ces deux derniers s'abandonnèrent à leur ambition et à bien d'autres vices, ils prirent le parti de le fuir, de peur qu'il ne les rendît vertueux. Les circonstances de sa mort au printemps de l'année 399, à l'âge de soixante et dix ans, ne sont ignorées de personne : elles ont été dignement racontées, surtout par Platon. Seulement, il n'est pas encore très-facile de démêler les véritables causes qui ont entraîné ses accusateurs et ses juges à commettre un si odieux attentat : vingt-trois ans auparavant, Aristophane l'avait joué sur la scène : deux autres poëtes comiques, Eupolis et Amystias, l'avaient accablé du même genre d'outrage. Mélitus, poëte encore plus inhabile et par conséquent plus pervers, présenta aux archontes une dénonciation conçue en ces termes : « Socrate est coupable en ce qu'il introduit parmi nous « des divinités nouvelles sous le nom de génies; il est « coupable en ce qu'il corrompt la jeunesse d'Athènes : « pour peine, la mort. » Deux accusateurs plus puissants se joignirent à Mélitus : c'étaient Lycon et Anytus; Lycon, démagogue forcené; Anytus, personnage considérable par ses richesses, ses dignités et son crédit. Fréret pense que ces trois personnages voulurent proscrire dans Socrate un ennemi de la faction démocratique à la-

quelle ils étaient attachés : c'est le sujet d'un mémoire qui n'a été imprimé qu'en 1799, cinquante ans après la mort de Fréret, mais dont Barthélemy avait consigné les résultats dans le chapitre que j'ai cité. Il est vrai qu'après la chute des trente tyrans, Anytus devint l'un des chefs du parti démocratique, qui alors dominait dans Athènes et qui était fort ombrageux. Mais on ne voit pas trop comment Socrate pouvait inspirer à cette faction des ressentiments si violents et une si vive inquiétude. Quoiqu'il détestât l'anarchie, la licence, les excès, auxquels la multitude se laisse entraîner, il n'avait d'aucune manière favorisé l'établissement des trente, ni servi leur tyrannie. Tout au contraire, il avait résisté plus énergiquement que personne à Critias l'un d'eux, son ancien disciple. Ses mœurs paisibles et modestes l'éloignaient des intrigues politiques. La liberté et les lois antiques n'avaient pas d'ami plus sincère, et ce n'était point de lui qu'on pouvait craindre des révolutions favorables aux usurpateurs du pouvoir suprême. Xénophon se borne à dire qu'il soutint avec un courage héroïque les approches et la longue attente de la mort. Il fut obligé de vivre trente jours entiers après sa condamnation; car les fêtes de Délos tombaient dans ce mois, et nul condamné ne devait périr que le vaisseau sacré ne fût revenu de cette île : tous ceux qui virent Socrate pendant ce délai reconnurent qu'il n'avait rien changé à sa manière de vivre. On admirait sa gaîté, sa sérénité inaltérable. « Oui, dit Xénophon en finissant le quatrième « livre des Ἀπομνημονεύματα, oui, tous ceux que leurs « penchants entraînent à la vertu, et qui ont approché « de lui, le regretteront toujours. Je l'ai bien connu, et

« je viens de le dépeindre tel qu'il s'est montré cons-« tamment à mes regards, si religieux qu'il n'osait rien « entreprendre sans un avis du ciel (c'est-à-dire appa-« remment sans une réponse de sa conscience), si juste « qu'il n'a fait tort à qui que ce soit, si tempérant que « jamais il n'a préféré le plaisir à l'honnêteté, si prudent « qu'il n'a eu à se repentir d'aucune résolution, si éclairé « qu'il portait la lumière dans les questions les plus « épineuses, comme il pénétrait dans les replis les plus « cachés des esprits et des cœurs. Tel j'ai vu le meilleur « et le plus heureux des humains. »

Le traité d'économie domestique et rurale qui se trouve entre les œuvres de Xénophon a été considéré par Galien et par plusieurs modernes comme le cinquième livre des dits et faits mémorables de Socrate. En effet, ce philosophe y est encore mis en scène et sans aucun préambule. J'ai entendu aussi, dit l'auteur, Socrate raisonner sur l'administration domestique : Ἤκουσα δέ ποτε τοῦ Σοκράτους καὶ περὶ οἰκονομίας τοιάδε διαλεγομένου. Ce sont les premiers mots du livre : il y a même des manuscrits et des éditions où le nom de Socrate est remplacé par le pronom αὐτοῦ, ce qui indiquerait nécessairement une continuation. Toutefois ce traité existe à part dans plusieurs manuscrits, et il en a été publié des éditions particulières. On l'a souvent imprimé, non avec les quatre livres d'Ἀπομνημονεύματα, mais avec les opuscules sur la *Chasse*, l'*Équitation*, la *Tyrannie*. Il a eu, pour lui seul, quelques traducteurs latins, dont le plus ancien et le plus célèbre est Cicéron. C'est de ce grand écrivain que nous apprenons qu'il s'est livré dans sa jeunesse à ce travail. Vers la fin du second livre du *de Officiis*, il dit à son fils : *Has*

res commodissime Xenophon Socraticus persecutus est in eo libro qui OEconomicus inscribitur : quem nos, ista fere ætate quum essemus qua es tu nunc, e græco in latinum convertimus. Cicéron avait composé un traité d'économie en trois livres; il n'en reste que des fragments cités par Columelle, Macrobe, Nonius et Priscien. On y reconnaît des traductions presque littérales et plusieurs morceaux de celui de Xénophon qui n'est pourtant pas divisé en trois livres, et qui ne serait guère susceptible d'une distribution bien méthodique, quoique M. Weiske y veuille distinguer une partie générale et deux parties spéciales, l'une d'économie militaire et l'autre d'économie rurale. Outre Lowencklaw, trois modernes ont composé des versions latines de ce traité : ce sont Raphaël de Volterre, Stobée et Joachim Camérarius. Nous en avons en français une traduction d'Étienne de la Boétie, au seizième siècle, publiée par son ami Michel Montaigne, une de Dumas en 1768, et celle de M. Gail. Ce traité méritait d'être étudié, et je ne comprends pas pourquoi M. Weiske est persuadé que Xénophon l'avait composé pour l'amusement plutôt que pour l'instruction des lecteurs. Il est vrai que plusieurs des notions qu'il renferme sont devenues très-familières; il en est qu'on trouverait aujourd'hui incomplètes ou inexactes. On donnerait des directions plus sûres aux travaux agricoles; on en détaillerait avec plus de précision les procédés. Ce qui en est dit dans les derniers chapitres de ce livre n'instruirait plus personne. Mais on y peut recueillir, non sans quelque intérêt, les résultats de l'expérience d'un homme éclairé, qui, après avoir servi sa patrie et commandé une armée, avait le bonheur de

posséder un domaine rural, et d'y partager ses honorables loisirs entre les lettres et l'agriculture. Du reste, cette partie technique a trop peu d'étendue pour être fort utile. Elle est précédée d'un plus véritable traité de la famille, de la maison, du ménage, où l'auteur a su rendre sensibles les liens naturels qui unissent et confondent les intérêts avec les devoirs. Je ne connais pas sur cette matière importante d'ouvrage plus moral, ni plus éloquent, excepté certaines lettres qui font partie d'un des ouvrages de Jean-Jacques Rousseau : ce philosophe moderne a visiblement emprunté plusieurs idées à l'auteur antique. Mais celui-ci s'était ouvert une carrière plus libre : il s'était emparé des considérations générales, et avait choisi, entre les détails, ceux qui pouvaient le plus s'embellir des grâces de la pensée et de l'expression. Socrate s'entretient d'économie domestique avec Critobule : il lui prouve, un peu subtilement, que c'est un art, une science, une vertu. Critobule était opulent : Socrate le plaint de sa pénurie extrême, et se prétend plus riche que lui. C'est qu'il n'y a point sans économie de vraie richesse. Socrate ne se donne pas cependant pour un très-grand maître dans cette science; mais il connaît des hommes sages et des fous de qui on la peut apprendre. Les uns jouissent, les autres dépensent : une fortune modique est inépuisable, administrée par les premiers; les seconds dissipent d'immenses trésors. Des terres, des maisons, des meubles, une femme, des enfants, des esclaves servent également à enrichir les uns, à ruiner les autres. Il faut, dans les soins du ménage et des champs, le même ordre qu'à la guerre, tout autant de vigilance, d'activité, d'habileté. Xénophon,

qui avait été d'abord guerrier, puis agriculteur, saisit l'occasion d'établir des rapports entre ces deux professions honorables. C'est Socrate qui est censé faire ce parallèle, qui se termine par un récit que Cicéron a traduit et inscrit dans le livre de la Vieillesse. « *Socrates in eo* (*Xenophontis*) *libro qui OEconomicus inscribitur loquitur cum Critobulo, Cyrum minorem, regem Persarum, præstantem ingenio atque imperii gloria, quum Lysander Lacedæmonius, vir summæ virtutis, venisset ad eum Sardis,... ei quemdam conseptum agrum, diligenter consitum ostendisse; quum autem admiraretur Lysander et proceritates arborum, et directos in quincuncem ordines, et humum subactam atque puram, et suavitatem odorum, qui afflarentur e floribus: tum eum dixisse mirari se non modo diligentiam, sed etiam solertiam ejus, a quo essent illa dimensa atque descripta; et ei Cyrum respondisse : Atqui ego omnia ista sum dimensus; mei sunt ordines, mea descriptio; multæ etiam istarum arborum mea manu sunt satæ. Tum Lysandrum intuentem ejus purpuram, et nitorem corporis, ornatumque persicum multo auro, multisque gemmis, dixisse : Recte vero te, Cyre, beatum ferunt, quoniam virtuti tuæ fortuna conjuncta est.* » Tous ces détails, Messieurs, appartiennent à Xénophon, c'est lui qui peint Cyrus le Jeune montrant ses plantations, son parc, παράδεισον, à Lysandre de Lacédémone; Lysandre admirant la beauté des arbres, leur disposition en quinconces, les allées si unies et si bien battues, les odeurs si suaves que les fleurs exhalent, l'art et le travail de celui qui a conçu le plan et qui l'a exécuté; Cyrus répondant qu'il a tout mesuré, tout conduit lui-même,

que ces alignements, ces dessins, sont ses ouvrages; que plusieurs de ces arbres ont été plantés de sa main; Lysandre jetant les yeux sur la pourpre, l'or et les pierreries dont le prince est couvert, s'étonnant de trouver un laboureur sous cette magnificence asiatique, et le félicitant de conserver tant de vertu au milieu d'une telle fortune.

Cependant Socrate, ne voulant pas traiter plus longtemps une matière dont il n'a point fait une étude particulière, cesse de parler en son propre nom, et se met à rapporter les entretiens qu'il a eus avec Ischomachus, l'un des plus sages pères de famille qui ait existé. Nous n'avons d'ailleurs aucun renseignement historique sur ce personnage, et il se peut qu'il soit imaginaire. N'importe : c'est Ischomachus qui, décrivant l'intérieur de son ménage, expose fort en détail comment il convient qu'un honnête homme instruise son épouse, élève ses enfants, gouverne ses serviteurs et régisse son bien. On y remarque un long article sur la parure des femmes, contre l'usage du fard et de tous les ornements artificiels. On y voit que dès lors l'art de peindre les visages était porté au plus haut degré, mais qu'aussi tous les motifs qui le condamnent étaient parfaitement connus. La mère de famille est ici comparée à la reine des abeilles : son empire ne s'étend pas hors de l'enceinte de la maison, mais elle distribue les travaux, et s'en réserve une part. Elle réprimande, encourage, prend soin des malades, répand les consolations et les bienfaits. Tout ce qu'elle regarde, s'anime, et son pouvoir se confond avec le charme de sa bonté. Elle n'est pas seulement chargée du soin des personnes; elle conserve aussi les choses, et les maintient dans un ordre qui les rend tou-

jours disponibles. A ce propos Ischomachus décrit tout l'arrangement de son mobilier; et Cicéron n'a pas dédaigné de traduire ces détails. Il les a fait entrer dans le premier livre de son traité d'économie; et ce morceau est l'un de ceux que Columelle nous a conservés. Vous y lirez fort au long comment chaque objet, selon sa nature, son espèce et les époques des usages qu'on en fait, occupe dans la maison une place invariable, et y est toujours reporté après qu'on s'en est servi. Cette énumération, en apparence si minutieuse, ce sont deux des plus grands écrivains de l'antiquité, Xénophon et Cicéron, qui s'y complaisent et y emploient les richesses et les grâces des deux plus belles langues qui nous soient connues.

Ischomachus expose ensuite quelles sont ses propres fonctions de père et de maître : son premier devoir est d'honorer, de prier les dieux, de qui tous les succès dépendent, de mériter leurs bienfaits par ceux qu'il verse lui-même sur les faibles et les indigents. Il s'applique en second lieu à entretenir et à fortifier sa santé, sans laquelle il serait incapable des travaux agricoles et administratifs qu'il doit se prescrire, et des services que la patrie peut exiger de lui. Il a besoin d'être dispos et robuste pour acquérir, produire, échanger, et s'enrichir de plus en plus. Car toute fortune qui ne s'accroît pas commence à décroître. Avant d'entrer dans les détails de l'exploitation rurale, il s'arrête à prouver la toute-puissance et la nécessité de l'œil du maître. Il s'engage enfin dans ces préceptes particuliers d'agriculture dont j'ai déjà remarqué l'imperfection.

Quatre autres traités de Xénophon se rattachent plus immédiatement à l'histoire de la Grèce, ou du

moins de Sparte et d'Athènes. L'un en effet a pour matière la République de Lacédémone; l'autre la République des Athéniens, et l'on pourrait considérer comme appendices du premier la vie d'Agésilas; du second le livre sur les Revenus de l'Attique. Nous ne nous occuperons aujourd'hui que de celui qui est intitulé Λακεδαιμονίων Πολιτεία, *République des Lacédémoniens*.

Le séjour de Xénophon à Sparte et ses relations avec Agésilas semblent donner une grande autorité à ce livre. On a l'espoir d'y trouver les dépositions d'un témoin véridique, les lumières d'un observateur, l'impartialité d'un étranger. Il dira ce qu'il a vu, jugera ce qu'il a examiné, ne sera intéressé ni à exagérer le bien ni à dissimuler le mal. Cependant, Messieurs, cet opuscule répond si peu à l'idée favorable qu'on avait le droit d'en prendre d'avance, que l'authenticité en a été révoquée en doute. Diogène Laerte nous apprend que Démétrius Magnès soutenait que ce livre n'était point de Xénophon. Ce Démétrius vivait au temps de Jules César; mais, un siècle auparavant, Polybe avait exprimé l'opinion contraire, suivie depuis par Plutarque, Longin et Jules Pollux. Quelques modernes, et particulièrement Heyne, rejettent cette production comme apocryphe : ils la jugent telle, parce qu'ils croyent y démêler des observations inexactes et des expressions étrangères à la diction de l'auteur à qui on la veut attribuer. Ce second motif a peu de valeur; les observations grammaticales sur lesquelles il repose sont trop peu nombreuses et seraient d'ailleurs fort contestables. D'un autre côté, Xénophon avait de bonne heure conçu un tel enthousiasme pour

les institutions lacédémoniennes qu'il n'y a pas lieu de s'étonner des erreurs qu'il commet en les préconisant. On étudie mal ce qu'on a résolu d'admirer, et il est rare qu'on s'en forme des idées précises. Cet écrivain, quoique véridique et instructif, ne porte pourtant pas une rigueur extrême dans les sujets qu'il traite : il a d'autres talents; ses ouvrages se recommandent par des qualités et des charmes d'un autre genre. Il a fort bien pu, en se dispensant de recherches qui lui auraient été pénibles, attribuer à Lycurgue des institutions qui n'ont été imaginées qu'après lui, et, traitant Sparte comme Agésilas, composer un panégyrique plutôt qu'une notice exacte. Je crois donc, Messieurs, que nous pouvons adopter avec une parfaite sécurité le sentiment qui est resté le plus commun et qui maintient ce traité au nombre des écrits authentiques de Xénophon. Du reste, il n'est peut-être pas sans lacune ni sans interpolation ; ce sont là des malheurs que bien d'autres livres antiques ont essuyés. A la fin de l'examen que nous allons en faire, nous nous arrêterons particulièrement au chapitre XIV, celui de tous qui est le plus soupçonné d'avoir été ajouté par une main étrangère.

Le premier commence par cet exorde : « Un jour je « considérais que Sparte, l'une des cités les moins po- « puleuses de la Grèce, était la plus puissante et la plus « illustre. En cherchant la cause de ce phénomène, je la « découvris dans la sagesse des lois de Lycurgue. Ce « grand législateur, au lieu d'imiter ses voisins, a pris « un système opposé ; et il a élevé sa patrie au plus haut « degré de splendeur. Afin de reprendre les choses dès « le principe, je dirai d'abord quels soins il prit des

« enfants, même avant leur naissance. » Voilà déjà, Messieurs, le ton de l'admiration bien établi, et l'auteur engagé à louer le régime de vie auquel étaient assujetties les filles lacédémoniennes destinées à devenir mères; les exercices gymnastiques et militaires qu'on leur prescrivait, les habitudes viriles qu'elles devaient contracter, et les modifications étranges que subissaient quelquefois les lois conjugales. Tout était calculé pour procurer à l'État des races vigoureuses : la famille, l'industrie privée, l'association domestique, tous les éléments naturels du corps social, étaient à peu près tenus pour nuls; le législateur en avait disposé à son gré pour je ne sais quel intérêt commun qu'il croyait distinct de tous les intérêts individuels et qu'il regardait comme bien plus sacré. C'est là en effet le principe de plusieurs législations longtemps révérées, et l'un des plus antiques égarements de la science des mœurs et des sociétés. Mais quand les hommes, dans leurs combinaisons politiques, refusent de tenir compte de leur propre organisation, de leurs besoins, de leurs facultés, des caractères particuliers de chaque sexe et de chaque âge, la nature, dont ils ont dédaigné les leçons, ne manque pas de s'en venger tôt ou tard. Ils font, s'il est permis de le dire, des tours de force, qui peuvent bien leur réussir durant quelque temps, si l'on prend pour des succès un éclat artificiel acheté par une contrainte générale, et par un malaise vainement dissimulé; mais le prestige se dissipe enfin, et il ne reste qu'une société affaiblie, épuisée, menacée d'une rapide décadence, dès qu'elle n'est plus soutenue par des triomphes extérieurs. La destination naturelle d'un peuple est de se fortifier, au dedans, par le

progrès des travaux, par le renouvellement et l'accroissement des produits.

Ailleurs, dit Xénophon, les enfants sont élevés par des esclaves, et fréquentent des écoles, où ils apprennent la grammaire, la musique et les exercices palestriques; on attendrit leurs pieds par de molles chaussures; on énerve leurs corps par des changements d'habits selon les saisons; on fatigue leur estomac par des nourritures trop abondantes. Assurément, Messieurs, cette intempérance et cette mollesse sont pernicieuses: il n'est pas bon non plus que l'éducation du premier âge soit confiée à des esclaves, d'abord parce qu'il serait fort à désirer qu'il n'y eût pas du tout d'esclaves, ensuite parce que des hommes si dégradés sont à coup sûr de très-mauvais instituteurs. Mais l'enseignement des langues et des arts n'a rien en soi de répréhensible, et semble au contraire indispensable chez tout peuple qui se civilise. Si la raison, si les talents ne sont pas cultivés et dirigés à mesure qu'ils se développent avec les organes, si les élèves ne contractent pas de très-bonne heure l'habitude du travail, s'ils ne font pas l'apprentissage des professions diverses auxquelles ils sont destinés, la constitution du corps social restera toujours imparfaite et deviendra bientôt vicieuse. Cependant apprenons de Xénophon comment les enfants sont éduqués à Lacédémone. On ne les laisse point approcher par des esclaves; c'est une précaution fort sage; ils ont pour gouverneur commun un magistrat nommé *pédonome;* c'est une institution au moins bizarre. La nature n'a-t-elle pas placé un pédonome en chaque maison, le père ou la mère de famille? Quand vous aurez détruit leur puissant et doux empire, que sera cet

instituteur général de tous les élèves de vos cités? un véritable tyran de l'enfance. Xénophon, qui le révère, n'en fait réellement pas autre chose. Ce magistrat n'instruit point, il commande; il ne persuade pas, il exige; il obtient l'obéissance par l'effroi plutôt que par le respect qu'il inspire; l'unique ressort de son gouvernement est la crainte. Ne voilà-t-il pas une étrange manière de former les citoyens d'une république! Il est vrai que le pédonome vient à bout de réprimer la mollesse et le luxe; mais ces vices ne sont point naturels à l'enfance; elle en serait préservée par sa propre activité; il suffirait de ne point les lui communiquer; tant d'art ne serait pas nécessaire pour l'en guérir. L'un des artifices du gouverneur des enfants est de ne pas toujours pourvoir à leurs besoins, afin qu'ils soient forcés quelquefois de recourir à la ruse, et, puisqu'il faut le dire, au larcin, pour se procurer des aliments, à condition néanmoins de n'être pas pris sur le fait; car en ce cas ils sont sévèrement punis. Selon Xénophon, il n'y a point là de contradiction : ce que Lycurgue a voulu punir, ce n'est point le vol, c'est la maladresse. Un voleur doit veiller la nuit, imaginer des stratagèmes durant le jour. En dressant les enfants à ces manœuvres, le but du législateur a été de les rendre hardis, adroits et propres à la guerre. Il eût valu au moins autant leur apprendre à respecter les lois de la paix, et le droit sacré des propriétés, l'une des premières conditions de l'état social. Rollin, qui a excusé ou même loué cette institution, ne l'a point envisagée telle que Xénophon la présente : il ne cite point cet auteur, et, selon toute apparence, il ne l'a point consulté sur cet important article. Il aurait vu que cette

pratique tendait véritablement à autoriser, à recommander les larcins heureux; qu'elle déclarait le bien d'autrui de bonne prise, toutes les fois qu'on ne serait pas découvert en le dérobant; qu'elle disposait à ne point écouter la voix de la conscience, et à ne redouter que la vengeance des hommes; qu'en un mot, elle formait, autant qu'il était en elle, des filous et des voleurs. Entre les raisonnements de Rollin, il en est un qui peut mériter quelque attention. « C'est, dit-il, un « principe constant que, depuis le premier partage des « biens, nous ne possédons plus rien que dépendam« ment des lois et selon la disposition des lois, et « qu'en abandonnant à chaque particulier la jouissance « de la portion du bien qui lui est échue, elles peu« vent y faire les réserves, les restrictions, et y impo« ser les servitudes et les charges qu'elles jugent con« venables. Or tout le corps de l'État de Sparte, en « acceptant les lois de Lycurgue, était convenu solen« nellement que, sur les trente neuf mille lots distribués « aux Spartiates, il serait permis aux jeunes gens de « prendre parmi les légumes et les vivres ce que le « possesseur ne garderait pas avec assez de soin, sans « qu'il pût se plaindre de la rapine ni avoir action « contre le ravisseur. » Messieurs, quand de pareilles notions se rencontrent dans un ouvrage aussi répandu, aussi estimable que le *Traité des études* (car c'est là que Rollin s'exprime ainsi), il importe de les examiner sérieusement. En premier lieu, l'argument de Rollin est de telle nature qu'il s'emploierait à excuser toutes les mauvaises lois; il n'y aurait jamais qu'à dire que les choses ont été réglées de cette manière, que l'État y a consenti, que tous ont accepté tacitement ou

expressément ces conditions. Mais il est fort possible qu'avec ou sans ce consentement, on établisse de très-mauvaises lois, de très-pernicieuses coutumes; et c'est la question qui demeure tout entière à l'égard de ces vols permis ou conseillés aux enfants de Lacédémone. En second lieu, c'est une grave erreur que de penser que toutes les propriétés individuelles soient, à tous égards, à la disposition de la loi. Elles ont pour origine bien moins un premier partage, difficile à vérifier, que le travail et l'industrie. Elles sont, quelles que soient leurs formes, des produits accumulés de travaux antérieurs. La loi intervient pour déclarer comment elles se transmettent ou passent d'une main à l'autre par succession, par donation, par contrats ou ventes. La loi détermine encore la part que chaque propriétaire doit fournir aux dépenses communes de l'État : mais voilà toutes les modifications et toutes les réserves légitimes. Sous tout autre rapport, la propriété est un droit antérieur à la loi, indépendant d'elle, et qu'elle ne ne peut restreindre par des servitudes, ou des dispositions arbitraires, que parce que les injustices légales sont des faits malheureusement fort possibles. Avant d'imposer des devoirs, le législateur en a lui-même à remplir : le premier est de reconnaître et de respecter tous les droits personnels, pour la garantie desquels la société est instituée. Il devient coupable, dès qu'il y porte atteinte; et il manque à ses obligations, s'il ne s'efforce pas de les préserver de toute espèce de préjudices. Chacun doit sans doute garder avec soin ce qu'il possède; hors de l'état social, cette vigilance serait l'unique moyen de conserver les propriétés : mais la société existe pour qu'il y en ait un autre, plus puis-

sant et plus efficace. C'est un contre-sens à l'hypothèse d'une association politique que de dire avec Rollin, qu'il y aura certains genres privilégiés de rapines adroites, dont on ne pourra pas se plaindre, et qui ne donneront lieu à aucune action contre le ravisseur. Toutefois, comme les larcins commis par les enfants de Sparte étaient probablement d'une assez légère importance, le moindre tort du législateur était de nuire aux propriétaires qui essuyaient ces dommages : il nuisait bien plus aux élèves qu'il encourageait à la filouterie, et qu'il pervertissait, tant qu'il pouvait, par de fausses théories et par des habitudes insociales.

De la classe des enfants, ils passaient à celle des adolescents, il n'est pas dit à quel âge. Mais on les assujettissait à une discipline plus sévère, à de plus pénibles exercices. L'adolescence est fière, dit Xénophon, impétueuse, insolente; il convenait d'enchaîner étroitement les passions de ces élèves. Il faut donc qu'ils marchent dans les rues en silence, les mains sous la robe, les yeux immobiles, et sans tourner la tête de côté et d'autre. Lycurgue veut que la modestie soit l'apanage de l'homme encore plus que de la femme. Je vous ai déjà cité cet endroit tel que le lisait et le critiquait Longin : on n'entend pas plus ces jeunes Spartiates que si c'étaient des pierres; ils ne tournent non plus les yeux que s'ils étaient de bronze, enfin vous diriez qu'ils ont plus de pudeur que ces parties de l'œil que nous nommons en grec du nom de vierge (κόρη signifie à la fois *vierge* et *prunelle*). Ce jeu de mots n'existe plus dans le texte de Xénophon, quand on imprime θαλάμοις, *lits*, au lieu de ὀφθαλμοῖς, *yeux*. M. Gail traduit : « Ils sont plus modestes que les vierges elles-

« mêmes dans la chambre nuptiale. » Je doute que ce soit là le vrai sens. Au surplus, Lycurgue, et Xénophon au commencement de ce livre, ont prescrit aux jeunes filles tant d'exercices virils et si peu de modestie, qu'il n'est pas étonnant qu'ils en exigent davantage des jeunes garçons. Mais la nature, telle au moins que nous la concevons, indiquerait plutôt le système inverse, et nous avons peine à comprendre que la perfection suprême de l'adolescence doive consister dans des bras croisés, des regards baissés, et des têtes fixes, surtout lorsque nous songeons que ces nourrissons, si graves et si taciturnes, vont peut-être dérober en passant quelques marchandises, s'ils espèrent n'être point aperçus. Mais il y a dans ce livre des détails bien plus étranges. Aujourd'hui nous demanderons des mœurs moins affectées et plus innocentes, une éducation moins sombre et plus pure, moins d'observances et plus d'études ou de travaux. Il me semble, Messieurs, que la théorie et la pratique même de la saine morale ont fait trop de progrès parmi nous, pour qu'il nous soit permis d'admirer encore ces antiques artifices.

Un troisième ordre d'élèves se composait, à Lacédémone, de ceux qui avaient atteint l'âge de puberté. Parmi eux, les trois plus robustes ou plus vaillants étaient choisis par les éphores pour commander, sous le titre d'*hippagrètes*, chacun un corps de cent cavaliers. Il fallait pour être admis dans ces corps avoir été désigné par les hippagrètes; mais les jeunes gens exclus par ces trois chefs demeuraient leurs ennemis, et les dénonçaient eux et les simples cavaliers, s'il se commettait dans ces escadrons quelque action lâche ou malhonnête. Ce système de rivalités et de délations paraît à

Xénophon un merveilleux secret pour entraîner toute la jeunesse dans les voies de la plus haute vertu. Mais ce qui, à ses yeux, met le comble à la sagesse de cette institution, c'est qu'à défaut de la guerre, on s'exerçait à la chasse, et qu'ainsi l'élite des Spartiates passait tout le temps de la vie à cheval et les armes à la main. Rien de mieux sans doute, si les hommes ne sont réunis en société que pour faire la guerre; mais si la vie sociale devait être un cours de travaux utiles, et de services réciproques, il faudrait un tout autre apprentissage.

Voilà, dit Xénophon, ce qui concerne les trois ordres d'élèves; voici maintenant ce qu'a établi Lycurgue à l'égard des différentes classes de citoyens. Avant lui les Spartiates vivaient dans l'intérieur de leurs familles. Il a trouvé que c'était là un très-grand désordre qui énervait les âmes, qui amollissait les mœurs : il a imaginé les repas publics, réglé la nourriture de telle sorte qu'il n'y eût jamais trop ni trop peu, et n'a permis d'y ajouter que le gibier que chacun rapporterait de la chasse. Ces banquets communs ont de plus l'avantage de mettre en contact toutes les conditions et tous les âges. Les jeunes gens profitent de l'expérience des vieillards : on raconte à table tout qui s'est fait de glorieux dans la république; c'est un cours d'histoire nationale; on n'y tolère point les injures, ni les querelles, ni les paroles indécentes; enfin l'obligation de retourner chez soi après les repas impose celle de ne pas s'enivrer; car on ne marcherait point d'un pas ferme, et l'on s'exposerait au mépris public; on pourrait même ne plus retrouver sa route, n'étant pas permis de se faire éclairer par des flambeaux. D'ailleurs cette promenade est, après qu'on a mangé, un excellent exer-

cice qui éclaircit le teint et fortifie les membres; Lycurgue n'avait négligé aucune de ces observations. J'avouerai, Messieurs, que cette vie commune pouvait bien avoir, au milieu de beaucoup d'inconvénients, quelques bons effets; mais on sacrifiait les avantages bien plus sûrs de la vie domestique, qui est l'une des données naturelles sur lesquelles l'ordre social doit s'établir. Lycurgue, au contraire, avait tellement pris en aversion l'état de famille et les relations privées, qu'il voulut que tout citoyen eût sur tous les enfants d'autrui la même autorité que sur les siens propres. Si un enfant se plaignait à son père d'avoir été frappé par un autre citoyen, le père devenait répréhensible, s'il ne faisait subir à son fils une correction nouvelle.

La loi la plus importante, celle qui caractérisait le mieux la cité lacédémonienne, était celle qui interdisait aux hommes libres toute industrie, tout commerce, toute profession lucrative: pourvoir, non pas au maintien de leurs droits et de leurs intérêts individuels, mais à la sûreté et à l'indépendance de l'État par le service militaire et par l'exercice des magistratures, était la seule occupation digne d'un Spartiate. Cependant, même en retranchant le luxe, et en comprenant sous ce nom jusqu'aux agréments et aux commodes jouissances de la vie, il reste des besoins à satisfaire, auxquels la nature ne pourvoit pas ou pourvoit mal sans le travail humain. Dans le système lacédémonien, qui a été celui de plusieurs autres peuples, il faut de nécessité que, pour vivre noblement, les prétendus hommes libres emploient l'un de ces trois moyens : ou d'aller s'emparer par droit de conquête des produits de l'industrie de quelque autre nation qu'ils déclareront

ennemie; ou d'avoir des esclaves, autre espèce d'ennemis vaincus qu'ils feront travailler à leur profit; ou de se partager tout le territoire de l'État, d'affecter exclusivement le terme de propriété aux possessions territoriales, et, à titre de propriétaires, de s'attribuer, moyennant des salaires modiques et plus ou moins précaires, les fruits des travaux quelconques auxquels les habitants réputés ignobles se livreront sur toute la surface de ce territoire. Ces trois systèmes sont si peu sûrs qu'il a fallu souvent en employer deux concurremment, quelquefois même les réunir tous les trois. Le premier, si ce n'est assez de son iniquité palpable, est extrêmement aventureux; il expose chaque citoyen et tout l'État aux chances si variables des combats. Les Spartiates et bien d'autres nobles peuples, paresseux et belliqueux, ont assez fait l'expérience des désastres qu'il amène. Le second, celui où tous les produits s'obtiennent par les travaux forcés d'une partie de l'espèce humaine, réduite au pur esclavage, n'est encore que l'injustice même, autrement dite le droit du plus fort; mais il a de plus pour effet ordinaire, de retenir les arts, les lumières, les facultés des maîtres, autant que celles des esclaves, dans un perpétuel état d'enfance; il ne les prive pas seulement de presque tous les agréments de la vie; il les prépare à tomber un jour sous la puissance de quelque peuple voisin qui aura fait plus de progrès. Le troisième système, plus indécis que les précédents, a besoin pour se soutenir de beaucoup d'artifices et d'impostures. Les progrès qu'il permet aux classes ouvrières sont des révolutions tantôt lentes, tantôt brusques et orageuses. La population industrieuse y acquiert par degrés une valeur qui dément sa dégrada-

tion politique : les concessions qu'elle obtient successivement l'enhardissent à en réclamer de plus étendues; les droits qu'on lui accorde et ceux qu'on lui refuse contribuent au malaise général, il reste toujours des questions à décider pour elle ou contre elle; et la paix intérieure est sans cesse menacée par tant de procès ajournés. Telles ont été, dans ce système, les destinées de plusieurs républiques antiques, par exemple de celle des Romains, et de plusieurs royaumes modernes. Ainsi le cours naturel des choses ramène au travail la classe qui a prétendu s'en affranchir. Des Lycurgues ont eu beau l'interdire comme une dérogation à la dignité d'homme libre ou d'homme noble; on finit par s'apercevoir qu'il peut seul garantir la liberté, même les possessions acquises; on reconnaît qu'en politique générale, comme en économie privée, la maxime la plus sûre est celle de la Fontaine :

> Travaillez, prenez de la peine;
> C'est le fonds qui manque le moins.

Considérée sous son point de vue le plus vaste et le plus vrai, la question est de savoir si les principaux ou les seuls membres de la cité sont ceux qui ne subsistent que par les travaux des autres. Sans doute l'avantage de ne rien faire, si c'est là un avantage, est acquis de plein droit et doit être garanti à quiconque possède assez de propriétés pour vivre du revenu qu'il en obtient, en en cédant ou louant l'usage. C'est un homme qui a beaucoup travaillé, qui a accumulé, au delà de ses consommations, une grande quantité de produits, ou bien qui succède légalement à de tels producteurs, et qui les représente au sein de la société.

Voilà le droit sacré, naturel, nécessaire, et à jamais inviolable, de propriété, et spécialement de la propriété territoriale. Mais prétendre que ces propriétaires territoriaux, dispensés de tout travail, ou même condamnés par la loi, comme à Sparte, à n'exercer aucune sorte d'industrie lucrative, doivent jouir seuls des droits politiques, c'était une erreur, déjà bien grave au temps de Xénophon, ce serait aujourd'hui un démenti à toutes les données positives de l'état social. Un corps politique se compose de personnes associées aussi bien et encore plus que de choses mises en commun. Les hommes en sont les premiers et les plus essentiels éléments; ils y entrent avec leurs besoins et leurs facultés, par conséquent avec des droits individuels, et avec ce pouvoir de travailler et de produire que nous appelons industrie. Les choses ne sont pas seulement des fonds de terre, mais toutes les espèces possibles de produits conservés et accumulés. Le nom de propriétés s'applique à tous les capitaux, quelles que soient leurs matières et leurs formes : monnaies, marchandises, instruments, machines, habitations et domaines. Plus l'État prospère par l'activité des travaux, par le cours libre des échanges, plus on voit tous les genres de propriétés se transformer rapidement l'un en l'autre; chacune de ces choses va, pour ainsi dire, d'elle-même chercher les mains qui sauront en tirer le plus grand parti. Dès lors la société ne peut plus être conçue, ainsi que nous l'avons déjà dit plusieurs fois, que comme un immense laboratoire, où figurent avec les possesseurs de terres, et aux mêmes titres qu'eux, tous les autres capitalistes et tous les producteurs immédiats: agriculteurs, manufacturiers, marchands et négociants,

artisans ou artistes. Il faut, Messieurs, ou désorganiser tout le système d'affaires sociales, ou renoncer à l'idée d'attacher exclusivement aux portions du sol les droits de cité : cette usurpation ne serait plus seulement injuste, je crois qu'il deviendrait impossible de la maintenir longtemps.

Pour la soutenir dans Lacédémone, Lycurgue avait senti la nécessité d'empêcher les citoyens d'acquérir de grandes richesses; car autrement les conditions se seraient confondues; ou bien l'État entier aurait fini par appartenir à un trop petit nombre de familles ou de personnes. En conséquence, il dut proscrire l'or et l'argent, condamner à des amendes ceux chez qui l'on en trouverait. Il fit frapper des monnaies si lourdes, qu'on ne pouvait en posséder beaucoup à l'insu de ses concitoyens et de ses esclaves. Il fallait un chariot pour transporter, et un vaste emplacement pour contenir dix mines, c'est-à-dire environ de neuf cents à mille francs. Il entre dans le plan de Xénophon d'admirer cette institution, ainsi que toutes celles qui diminuaient, au profit de la puissance publique, les libertés et les jouissances individuelles.

Les détails qu'il donne ensuite sur le régime militaire sont précieux par leur caractère historique. Les éphores font publier par un héraut à quel âge on doit servir soit parmi les hoplites, soit dans la cavalerie; ils fixent pareillement l'âge des artisans qui suivront l'armée, afin qu'on trouve dans le camp les mêmes ressources qu'à la ville. Il est ordonné de porter tous les instruments nécessaires. Les guerriers ont des vêtements rouges et des boucliers d'airain; leurs cheveux sont longs, afin que leur aspect soit plus mâle

et plus terrible. Les hoplites et la cavalerie sont partagés en six divisions. Chaque division est commandée par un polémarque, qui a sous ses ordres quatre centurions, huit chefs de pentécostes ou cinquantaines, seize chefs d'énomoties ou de vingt-cinq hommes. Il est à propos d'observer, Messieurs, que ces noms sont restés appliqués à de plus grands nombres, qu'il y a eu des pentécostes composées de plus de cent hommes, des énomoties de plus de cinquante. L'énomotie, rangée tantôt sur une seule file, tantôt sur trois, tantôt sur six, recevait immédiatement de l'énomotarque l'ordre de toutes les évolutions, et concourait ainsi aux mouvements divers que le polémarque imprimait à la division entière. Lycurgue (car c'est toujours à lui que l'invention de ces pratiques est attribuée), Lycurgue avait imaginé aussi un système de castramétation. Comme les angles d'un quadrilatère résistent mal à l'ennemi, l'armée campait en cercle, à moins qu'elle ne fût défendue par une montagne, ou que les derniers rangs ne s'appuyassent à une place forte ou à un fleuve. Pendant le jour on établissait des sentinelles en face du camp, pour veiller non sur l'ennemi, mais sur l'armée. L'ennemi était observé par des cavaliers postés sur quelque éminence. Des Scirites, ou soldats tirés de Sciros en Arcadie, gardaient le camp durant la nuit, et empêchaient qu'aucun Spartiate ne s'éloignât de sa phalange. Dans la suite, les Lacédémoniens partagèrent ce service avec les troupes mercenaires. On changeait souvent de camp, tant pour nuire à l'ennemi que pour être utile aux alliés. On s'y livrait à des exercices gymniques; mais, dans les promenades et les courses, aucun soldat ne dépassait les limites de sa division,

personne ne s'éloignait de ses armes. Après les exercices du matin, le premier polémarque ordonnait de s'asseoir, et faisait une sorte de revue. On dînait, on relevait les sentinelles, on s'amusait, ou l'onse reposait. Après le souper, et les hymnes chantés en l'honneur des dieux, on se couchait sur ses armes. Voilà, dit Xénophon, bien des détails; mais on ne doit pas les trouver déplacés; car de toutes les pratiques militaires qui sont dignes d'attention, pas une seule n'a échappé aux Lacédémoniens.

La république nourrit, à la guerre, le roi et sa maison; les polémarques logent avec lui dans la même tente, et l'aident de leur conseil. Trois autres citoyens homotimes, ou de la classe des égaux, ont aussi place sous la tente royale, et y remplissent les fonctions d'économes. Avant de se mettre en marche avec l'armée, le roi offre dans la ville un sacrifice à Jupiter conducteur et aux autres dieux. Si les signes sont favorables, le prêtre prend le feu sacré, et précède l'armée jusqu'aux frontières de Laconie. Là se fait un nouveau sacrifice à Jupiter et à Minerve : si les présages sont heureux, on franchit les limites de l'État; le feu sacré précède toujours et ne s'éteint jamais. L'armée est suivie de victimes de toute espèce. Chaque fois que le roi en immole une, les polémarques, les centurions, les commandants de pentécostes, les généraux des troupes mercenaires et des troupes alliées, assistent à la cérémonie, qui commence avant le jour, et où se trouvent aussi deux éphores. Ces deux magistrats ne se mêlent de rien à l'armée, à moins que le roi ne les emploie; mais ils inspectent toute chose et toute personne. Le sacrifice fini, le roi appelle ses officiers et leur donne

ses ordres. Tant qu'il ne paraît pas d'ennemis en avant, le roi demeure à la tête de l'armée : il n'est précédé que des Scirites, et des cavaliers envoyés à la découverte. Mais prévoit-on qu'un combat va se livrer, le roi, en tête de la première division, se transporte entre deux autres. Le plus ancien des trois économes que nous avons remarqués sous la tente royale, range en ordre tout ce qui doit suivre l'armée : devins, médecins, musiciens et autres. Voici encore, dit Xénophon, une pratique belle et utile, Μάλα δὲ καὶ τάδε ὠφέλιμα : quand on est en présence de l'ennemi, on immole une chèvre, on joue de la flûte, et chaque Lacédémonien se ceint le front d'une couronne. Le roi décide des temps et des lieux favorables pour asseoir un camp. Il lui appartient d'envoyer des ambassades aux peuples amis et ennemis. Toutes les affaires sont portées en première instance à son tribunal : il les renvoie, selon qu'il y a lieu, aux hellanodiques, présidents des jeux sacrés, aux trésoriers, aux commissaires chargés de vendre le butin; déchargé ainsi de ces soins, il n'en a plus d'autre que de présider, comme prêtre, au culte des dieux et de commander les troupes comme général.

Nous arrivons, Messieurs, à ce chapitre XIV que je vous ai annoncé comme le moins authentique; il est fort court; et vous allez juger vous-mêmes jusqu'à quel point on peut le croire intercalé par quelque scholiaste. « Les lois de Lycurgue se sont-elles con« servées intactes jusqu'à nos jours? je n'oserais l'affir« mer. Les premiers Spartiates aimaient mieux vivre « chez eux, dans une heureuse médiocrité, que de gou« verner des villes conquises, et que de se laisser cor« rompre par de vaines adulations. Il fut un temps

« où c'était un crime que de posséder de l'or; on s'en « fait gloire à présent. Lycurgue chassait les étrangers « de Sparte, et ne permettait point aux Lacédémo- « niens de voyager en d'autres pays, d'en rapporter des « mœurs licencieuses; aujourd'hui les principaux ci- « toyens se plaisent hors de leur patrie. Maintenant on « veut commander; jadis on n'aspirait qu'à s'en rendre « digne. De là vient que ces mêmes peuples grecs qui « autrefois réclamaient le secours de Sparte contre « leurs oppresseurs, réunissent actuellement leurs for- « ces pour empêcher Sparte de reprendre l'empire de « la Grèce. Ne nous étonnons pas que les Lacédémo- « niens essuyent tant de reproches, puisqu'ils n'ont « obéi ni à l'oracle ni aux lois de Lycurgue. » Il est certain, Messieurs, que ce chapitre s'accorde assez mal avec les précédents, où les Spartiates sont loués constamment, non de ce qu'ils ont été, mais de ce qu'ils sont encore. Dès son début l'auteur les a représentés comme toujours puissants et illustres. A la fin du chapitre qu'on a numéroté X, il s'exprime en ces termes : « Ces lois, quoique d'une antiquité très-reculée, puisque « Lycurgue a été le contemporain des enfants (des des- « cendants) d'Hercule, ont encore à présent un air de « nouveauté, aux yeux des autres nations qui les admi- « rent sans avoir le courage de les adopter. » Partout l'auteur a employé les expressions et les constructions qui indiquent le temps présent, un régime qui subsiste; jusqu'ici rien n'a donné lieu de soupçonner qu'il retrace ce qui n'est plus. On est donc bien autorisé à présumer que ce chapitre XIV n'est qu'une addition maladroite; et ce qui achèverait de le persuader, c'est que le chapitre quinzième et dernier se rattache na-



turellement au treizième, et nous en offre la suite. Xénophon vient de parler du roi de Sparte, dans le chapitre XIII, et au quinzième il continue en disant : « Je veux aussi faire connaître les engagements que « le monarque prenait avec la république. Lycurgue « a ordonné que le roi, comme vrai descendant d'Her-« cule, sacrifiât dans toutes les cérémonies publiques, et « qu'il marchât à la tête des armées, partout où la ré-« publique l'enverrait. Il a une part de chaque victime « immolée; un domaine lui a été assigné, qui, sans le « rendre opulent, le met à l'abri de l'indigence. Il a, « dans les repas publics, une double portion, non pour « qu'il mange autant que deux hommes, mais par « honneur, et afin qu'il ait quelque mets à distribuer « aux convives qu'il distingue. Il est permis à chacun « des deux rois d'avoir dans la société deux hommes « appelés pythiens (πύθιοι). » On demande ce qu'étaient ces deux commensaux. Zeune les prend pour deux jeunes gens couronnés aux jeux Olympiques, et cite Plutarque qui ne dit rien de pareil. Le renseignement le plus positif sur ce point est, ce me semble, celui que nous fournit Hérodote. Ce grand historien dit aussi que chaque roi de Lacédémone choisit deux pythiens, et il ajoute : « Tel est le nom qu'on donne aux « députés qui vont à Delphes consulter le dieu. » Pourquoi ne pas s'en tenir à cette explication? n'est-il pas tout simple que chaque roi ait eu auprès de lui deux hommes qui, au besoin et par ses ordres, allaient interroger l'oracle? Mais voici d'autres prérogatives de l'un et de l'autre monarque. Pour qu'ils ne manquassent jamais de victimes, il leur appartenait, à chacun, un porc sur chaque portée de truie. Ils disposaient d'un étang, qui leur fournissait de l'eau en abondance. On

se tenait debout en leur présence, à l'exception pourtant des éphores qui restaient assis sur leurs siéges. Les rois et les éphores renouvelaient chaque mois leurs serments. Les premiers s'engageaient à régner conformément aux lois : les seconds promettaient, au nom de l'État, de conserver intacts tous les droits du prince, tant qu'il respecterait ceux de ses concitoyens : ces distinctions, ajoute notre historien, ne mettaient pas un roi de Lacédémone fort au-dessus des autres Spartiates; Lycurgue n'avait pas voulu que l'autorité royale pût dégénérer en tyrannie. Mais, quand le prince mourait, les honneurs rendus à sa cendre montraient assez qu'on le regardait comme un fils d'Hercule, comme un demi-dieu.

Les manuscrits de ce traité de Xénophon sont nombreux ; M. Gail en indique onze, dont trois appartiennent à la bibliothèque du Vatican, et la plupart des autres à celle du roi, à Paris. Outre la version latine de Lowencklaw, on a celles d'Ognibene de Vicence (*Omnibonus Vicentinus*), de François Philelphe, et de Joachim Camérarius. La première est datée de 1467, mais c'est la date de sa composition ; elle n'a été imprimée qu'à la fin du quinzième siècle ; les autres ont paru au seizième. Le texte grec se trouve et dans les éditions complètes des œuvres de Xénophon, et en plusieurs éditions particulières, soit seul, soit avec d'autres opuscules du même auteur, surtout avec son traité sur le gouvernement d'Athènes, soit aussi avec les livres de politique d'Aristote.

Nous étudierons dans notre prochaine séance ce que Xénophon a écrit sur la vie du roi de Sparte Agésilas, et l'opuscule qui concerne la république des Athéniens.

CINQUIÈME LEÇON.

VIE D'AGÉSILAS. — RÉPUBLIQUE D'ATHÈNES.

Messieurs, les quatre ouvrages de Xénophon où Socrate est mis en scène comprennent sept livres, savoir, le *Banquet*, où figure particulièrement ce philosophe, le livre consacré à son apologie, les quatre livres de ses actions et paroles mémorables, et le traité d'économie domestique et rurale, où c'est lui encore qui, d'après ses propres idées, et en se fondant avec plus de confiance sur les leçons et les exemples d'Ischomachus, donne des préceptes ou des conseils que Cicéron n'a pas dédaigné de recueillir et de traduire. J'ai rapproché des récits de Xénophon ce que d'autres écrivains nous apprennent des principales circonstances de la vie et de la mort de Socrate. Dans une autre série de traités ou opuscules de Xénophon se présentent les deux qui concernent les républiques de Sparte et d'Athènes, le premier pouvant avoir pour appendice la Vie d'Agésilas; et le deuxième, un tableau des revenus de l'Attique. De ces quatre livres, nous n'avons encore étudié que le premier, et nous n'y avons trouvé qu'un panégyrique des institutions et des mœurs de Lacédémone. Nous pourrions commencer aujourd'hui par mettre en opposition à ces hommages solennels et au moins exagérés, la critique amère que l'auteur a faite des lois et du gouvernement de sa propre patrie, du caractère et des habitudes de ses concitoyens. Mais, pour achever d'exposer les idées qu'il avait conçues de

la prééminence des Spartiates, nous ouvrirons d'abord la vie ou plutôt l'éloge de leur roi Agésilas.

Ce fut, selon le major Rennell, et c'est l'hypothèse qui s'accorde le mieux avec la suite des récits, ce fut, dis-je, le 5 mars de l'an 399 avant J. C. que Xénophon remit son armée au Lacédémonien Thymbron. Aussitôt après, il se rendit à Sparte auprès du roi Agésilas, qui venait de persuader à ses concitoyens d'envoyer des troupes en Asie et de porter la guerre dans les États d'Artaxerce. L'attachement de Xénophon à ce roi de Sparte est assez attesté par le livre intitulé. Ξενοφῶντος λόγος εἰς Ἀγησίλαον, *Discours de Xénophon sur Agésilas*. C'est un éloge, divisé toutefois, comme l'a dit Thomas, en deux parties, dont l'une retrace toutes les actions de ce prince, ses guerres, ses victoires, les principaux faits de sa vie : l'autre peint son caractère, célèbre ses talents politiques et militaires, ses vertus privées et publiques. Cependant on a douté de l'authenticité de cet opuscule. Louis Walckenaer, homme instruit et judicieux, qui avait su reconnaître, dans quelques écrits ornés de noms antiques, des productions de sophistes postérieures au troisième siècle de l'ère vulgaire, a jugé ainsi l'*Agésilas* attribué à Xénophon. Son opinion ne me paraît point cette fois appuyée sur des preuves suffisantes. « Le style est froid, dit-il, affecté « et emphatique. » D'abord quand il serait vrai que le ton de cet éloge fût plus oratoire que celui de l'*Histoire grecque* ou de l'*Anabase*, cette différence pourrait naître de la nature même des genres et des matières. Mais, loin que cet opuscule manque en effet de chaleur et de simplicité, je crois, Messieurs, qu'en le lisant avec attention, vous n'y trouverez, comme Tho-

mas, que le ton simple d'un homme vertueux qui parle de la vertu avec le sentiment doux qu'elle inspire. Les remarques de Walckenaer sur la diction de ce panégyrique ne sont pas non plus concluantes; car outre qu'elles ont été contestées par plusieurs hellénistes, spécialement par MM. Zeune et Weiske, elles sont trop peu nombreuses pour autoriser une décision si générale. Ce n'est point sur trois ou quatre expressions ou constructions extraordinaires, altérées peut-être par les copistes, peut-être aussi mal comprises par les interprètes, qu'on peut se fonder, pour prétendre qu'un ouvrage n'appartient point à l'auteur dont il a toujours porté le nom; il faudrait que la diction offrît, dans tout son cours, un autre caractère, et c'est ce qu'on ne saurait soutenir ici. On argumente encore de certaines lignes, qui au contraire se retrouvent presque littéralement dans l'*Histoire grecque*. Il est visible, dit-on, que pour attacher à cet opuscule le nom de Xénophon, et faire illusion aux lecteurs, le faussaire y a inséré çà et là des phrases empruntées d'un ouvrage de cet historien, et les a cousues, comme il a pu, à ce qu'il y devait ajouter. Mais ces emprunts, Messieurs, qui ne sont pas fréquents, Xénophon avait bien le droit de se les faire à lui-même. Il n'est pas le seul écrivain qui ait reproduit les mêmes idées, les mêmes expressions dans deux compositions distinctes, lorsqu'elles y étaient ramenées par les sujets à traiter. Selon toute apparence, il avait écrit ce discours sur Agésilas avant ses sept livres d'Histoire grecque. Agésilas reparaissait naturellement, nécessairement dans cette histoire : est-il étonnant que l'auteur ait des réminiscences, et, que sans le vouloir, ou en le faisant exprès, il répète quelquefois ce qu'il

a dit ailleurs de ce personnage? Est-ce là une raison de contredire la tradition antique et constante qui compte cet éloge au nombre des écrits de Xénophon? Cicéron en a parlé en plusieurs endroits. Je ne citerai que sa lettre à Luccéius, où, après avoir rappelé qu'Agésilas avait défendu de lui élever des statues, il ajoute que le seul opuscule de Xénophon a été un monument plus durable de la gloire de ce roi de Sparte. *Unus Xenophontis libellus in eo rege laudando facile omnes imagines omnium statuasque superavit.* Cornélius Népos, ou Emilius Probus, commence sa notice sur Agésilas en disant que ce Spartiate a été célébré par plusieurs écrivains, mais surtout par Xénophon le Socratique avec lequel il était lié d'une étroite amitié. *Quum a cæteris scriptoribus, tum eximie a Socratico Xenophonte collaudatus est; eo enim ille usus est familiarissime.* J'aurais à citer de pareils textes de Denys d'Halicarnasse, de Plutarque, d'Athénée, de Thémistius. Il est indubitable que les anciens avaient entre les mains un éloge d'Agésilas par Xénophon, et nous n'avons aucun motif raisonnable de penser qu'il différait essentiellement de celui qui nous est parvenu. Nous en pourrions au contraire reconnaître l'identité, par les passages que Cornélius Népos en a extraits.

On en indique cinq manuscrits, l'un au Vatican, l'autre à Oxford, deux à Paris à la Bibliothèque du roi, et un cinquième qui appartient à une bibliothèque particulière et qui a été collationné par M. Gail. Je ne reviendrai pas sur les éditions des seizième, dix-septième et dix-huitième siècles, dans lesquelles l'éloge d'Agésilas se trouve compris, soit dans la collection

complète des œuvres de Xénophon, soit seulement avec plusieurs autres de ses livres. La première édition remarquable est celle que Thomas Hutchinson publia en 1735, à Oxford, en joignant au texte grec la version latine de Lowencklaw corrigée, les notes de Henri Estienne et de Porto, de nouvelles remarques et des tables. Elle a été reproduite à Glasgow en 1745, à Oxford en 1754. Depuis ce temps, les deux éditeurs les plus distingués de cet opuscule, hors du recueil de tous les livres de notre historien, sont Zeune en 1782, et Schneider en 1805. Entre les traductions particulières de ce même livre, il suffira de désigner celle de François Philelphe, en latin, publiée à Bologne en 1502, celle de Charpentier, en français, en 1659 et 1661, celle de Goldhagen, en allemand, à Berlin, en 1762. J'ai indiqué les autres en parlant de la collection des écrits de Xénophon.

Maintenant, Messieurs, si nous entreprenons l'examen de ce discours, en voici le très-court exorde : « Je « sais qu'il faut de grands efforts pour célébrer digne- « ment la gloire d'Agésilas : j'oserai pourtant l'entre- « prendre. Car il ne serait pas juste qu'il ne fût pas « du tout loué, parce qu'il est difficile qu'il le soit as- « sez. » De là l'historien ou l'orateur remonte immédiatement à l'origine antique de son héros. C'est un descendant d'Hercule : son éloge doit commencer par celui de ses ancêtres; ils lui ont transmis une puissance qu'ils ont conservée intacte, qu'ils n'ont jamais aspiré à étendre au delà des limites posées par les lois; et tandis qu'ailleurs, démocratie, anarchie, despotisme, tout a subi de perpétuelles vicissitudes, à Sparte la royauté s'est maintenue immortelle et invariable dans

la famille d'Hercule. Monarque héréditaire, Agésilas a eu encore l'honneur d'une élection publique. Léotychide et lui prétendaient en même temps au trône, lui comme fils d'Archidamus, l'avant-dernier roi; Léotychide comme fils d'Agis, qui venait de mourir : les citoyens choisirent le plus digne, ce fut Agésilas. Il était dans la force de l'âge : on apprit que le roi de Perse, Artaxerce Mnémon, en 399, se disposait à fondre sur la Grèce par terre et par mer. Le roi de Sparte offrit de passer en Asie, pourvu qu'on lui donnât trente Spartiates (cinquante selon quelques manuscrits), trois mille (ou deux mille) jeunes soldats, et six mille alliés : avec ces forces, il réduirait Artaxerce à demander la paix, ou l'occuperait assez pour l'empêcher de marcher contre les Grecs. On applaudit au projet d'attaquer un barbare jusqu'alors agresseur, d'aller au-devant des ennemis au lieu de les attendre, de vivre sur leur territoire, en les combattant, de mettre en question l'indépendance de l'Asie et non plus celle de la Grèce. Tissapherne proposa une trêve; Agésilas accorda un délai de trois mois. Le général perse avait promis de solliciter la paix, il demanda de nouveaux renforts : il oubliait ses serments; le roi de Sparte resta fidèle aux siens, il respecta la trêve. Quand les barbares reparurent plus nombreux et plus menaçants, il les remercia de lui avoir rendu propices les dieux, qui sont les garants des serments et les vengeurs du parjure. J'abrége le récit de Xénophon, mais le voici presque littéralement traduit en latin par Cornélius Népos : *Tissaphernes, qui summum imperium tum inter præfectos habebat regios, inducias a Lacone petivit, simulans se dare operam ut Lacedæmoniis cum rege conveniret; re autem vera,*

ad copias comparandas; easque (inducias) impetravit trimestres. Juravit autem uterque se sine dolo inducias conservaturum; in qua pactione summa fide mansit Agesilaus : contra ea Tissaphernes nihil aliud quam bellum comparavit. Id etsi sentiebat Laco, tamen jusjurandum servabat, multumque in eo se consequi dicebat, quod Tissaphernes perjurio suo et homines suis rebus abalienaret, et deos sibi iratos redderet; se autem, servata religione, confirmare exercitum, quum animadverteret deorum numen facere secum, hominesque sibi conciliari amiciores, quod his studere consuessent quos conservare fidem viderent.

Agésilas feint de vouloir traverser la Carie. Tissapherne, qui a dans cette province le siége de son gouvernement, y envoie son infanterie, entoure de sa cavalerie les plaines voisines du Méandre. Mais le roi de Sparte s'avance vers la Phrygie, reçoit les renforts qu'il a mandés, prend les villes, fait un butin immense. Il use des artifices permis à la guerre, et se montre à la fois plus loyal et plus rusé que son ennemi. Il savait en quels lieux devaient passer les tributs des villes engagées dans le parti des Perses, il procurait aux cités alliées de Sparte les moyens de s'en emparer Ceux qu'il avait vaincus par les armes, il les subjuguait par la modération, ménageait les prisonniers comme ses semblables, ne souffrait pas qu'on vendît les fils de commerçants; il les faisait conduire en lieu sûr. Il n'exigeait, dans les villes conquises, que la déférence de l'homme libre pour les magistrats. C'était un bonheur que de tomber sous sa puissance. On succombait sous ses armes, on ne résistait pas à sa bonté. A l'ouverture du printemps (394), il rassembla toute son ar-

mée à Éphèse, dans le dessein de l'exercer. Des prix étaient proposés aux cavaliers, aux fantassins, aux archers, aux troupes légères. Il fallait voir les gymnases peuplés d'hoplites, l'hippodrome couvert de cavaliers, les marchés remplis de chevaux et d'instruments de guerre, tous les ouvriers employés à fabriquer des armes : la ville n'était plus qu'un vaste arsenal. Agésilas et ses compagnons sortaient des gymnases couronnés de fleurs qu'ils consacraient à Diane. Cornélius Népos a encore emprunté une partie de ce morceau, mais en indiquant l'hiver au lieu du printemps : *Ephesum hiematum exercitum reduxit; atque ibi officinis armorum institutis*, etc. Bientôt les troupes sont averties qu'elles vont être menées par le plus court chemin dans la partie la plus fortifiée du pays; à cette nouvelle, elles se préparent, s'animent aux combats; et Tissapherne, persuadé qu'on veut le tromper de nouveau, qu'on va fondre en effet cette fois sur la Carie, y fait passer encore sa cavalerie et son infanterie. Mais Agésilas dirigeait réellement sa marche vers le territoire de Sardes. Il s'avance durant trois jours sans rencontrer d'ennemis, son armée s'approvisionne librement. Enfin la cavalerie des Perses paraît : il l'attaque avec toutes ses forces, avant qu'elle puisse être rejointe, et, secondé par l'infanterie, il la met en déroute, enveloppe le camp ennemi, brûle et ravage les environs de Sardes, annonçant enfin aux habitants de cette ville qu'il est temps qu'ils se joignent à lui, s'ils veulent être libres. C'est le parti qu'ils se hâtent de prendre. Tout cède au roi de Sparte. Il n'y a pas deux ans qu'il est en campagne, et déjà il a envoyé au temple de Delphes plus de cent talents, dîme des dépouilles. Artaxerce im-

pute les revers des Perses aux fautes de Tissapherne, et charge Tithrauste de lui trancher la tête.

Agésilas concevait l'espoir de renverser enfin l'empire des ennemis de la Grèce. Tout à coup, au milieu de son éclat et de ses prospérités, il reçoit l'ordre de quitter l'Asie et de revenir dans sa patrie. Il obéit sans délai et sans murmures, comme s'il se fût trouvé seul et désarmé dans le conseil des éphores : *Ut si privatus in comitio esset Spartæ*, traduit le prétendu Cornélius Népos qui ajoute : Plût à Dieu que nos généraux eussent voulu suivre cet exemple! *Cujus exemplum utinam imperatores nostri imitari voluissent!* Le vrai Cornélius Népos vivait au temps de Jules-César et d'Antoine. L'armée grecque passa l'Hellespont : à peine eut-elle quitté la Macédoine que les Thessaliens vinrent fondre sur son arrière-garde; ils furent défaits et poursuivis. Agésilas continua sa route, par des pays alliés, jusqu'aux frontières de la Béotie. Là il trouva une armée ennemie rangée en bataille, composée de Thébains, d'Athéniens, de Corinthiens, d'Argiens, d'habitants de l'Eubée et des deux Locrides; tous ces peuples venaient de se liguer contre Lacédémone, dont la tyrannie était véritablement insupportable. Xénophon décrit ici la bataille livrée en 393 à Coronée. Les deux armées s'ébranlent et marchent en silence. Arrivées à un stade l'une de l'autre, elles jettent des cris guerriers, et prennent un impétueux élan. Les Argiens, ne pouvant soutenir le choc de la phalange d'Agésilas, s'enfuyaient vers l'Hélicon. Le roi de Sparte était déjà proclamé vainqueur : mais, sur un autre point, les Thébains obtenaient des avantages. Il fallut courir sur eux; on les attaqua de front. Les boucliers s'entre-choquent : les combattants

se pressent, sont poussés, donnent et reçoivent la mort : καὶ συμβαλόντες τὰς ἀσπίδας ἐθοῦντο, ἐμάχοντο, ἀπέκτεινον, ἀπέθνησκον. Ce n'était pas tumulte, ce n'était pas silence, mais le bruit sourd et confus d'un combat acharné. Les Thébains succombèrent. Agésilas victorieux et blessé, la terre teinte de sang, jonchée de cadavres, les amis et les ennemis étendus pêle-mêle, des boucliers percés, des piques rompues, des épées brisées ou enfoncées dans les corps, ou restées en des mains coupées, voilà le spectacle qu'offrait le champ de bataille; le monarque vainqueur partit pour Lacédémone, plus glorieux d'obéir dans la ville, ou d'y commander selon les lois, que de régner sur l'Asie en maître absolu. Cornélius Népos s'est encore emparé de cette pensée : *Opulentissimo regno præposuit bonam existimationem, multoque gloriosius duxit, si institutis patriæ paruisset, quam si bello superasset Asiam.* Les Achéens offraient de s'allier à Sparte et lui demandaient des secours contre des troupes d'Acarnanie qui les attaquaient dans les défilés. Agésilas part, occupe les hauteurs avec des troupes légères, et défait les Acarnaniens. Les ennemis de Lacédémone demandent enfin la paix; il s'y oppose jusqu'à ce que Thèbes et Corinthe aient rouvert leurs portes aux citoyens exilés pour avoir épousé les intérêts des Spartiates; jusque-là il avait joui d'un bonheur sans mélange. Si Lacédémone éprouva depuis des malheurs, il ne commandait pas ses troupes. Les Thébains, après leur victoire de Leuctres, en 311, avaient condamné à mort les Tégéates, amis de Sparte. Agésilas en tira vengeance par le ravage des terres ennemies. Bientôt les Béotiens, les Arcadiens, les Thessaliens et d'autres peuples prirent les armes contre lui :

malgré la défection de plusieurs villes, malgré la révolte des esclaves, et quoique Sparte fût sans murailles, il sut encore la défendre, et forcer tant d'ennemis à se retirer. Quand son âge avancé ne lui permit plus de combattre, il entreprit encore de longs voyages pour conserver des alliés, pour recueillir des subsides. Ne pouvant plus servir sa patrie, en qualité de général, il la sert comme ambassadeur, et, sous ce titre, il saisit encore les occasions de redevenir guerrier. A son approche, Autophradate, Cotys, Mausole, princes armés contre les Lacédémoniens, se déconcertent et prennent la fuite. Il était octogénaire : instruit que le roi d'Égypte veut faire la guerre au roi de Perse, il demande et on lui promet le commandement des troupes. Mais le prince égyptien manque à cette promesse, et une guerre civile éclate en Égypte. Deux monarques rivaux s'y établissent : Agésilas sentit que, s'il restait neutre, ni l'un ni l'autre de ces rois ne fournirait aux Grecs de l'argent et des vivres : il seconda celui qu'il jugea le mieux disposé pour la Grèce, vainquit et détrôna son compétiteur. Ayant acquis ainsi à sa patrie un allié dont elle devait tirer de grands secours pécuniaires, il pressa son retour, quoiqu'au plus fort de l'hiver, afin que, dès le printemps, Lacédémone eût les moyens de mettre ses guerriers en campagne. Tel est, Messieurs, le tissu de la partie historique du discours sur Agésilas.

La seconde partie est en quelque sorte descriptive : elle énumère et dépeint l'une après l'autre chacune des vertus ou des qualités du héros; d'abord sa piété envers les dieux, et sa religieuse fidélité à ses serments; puis son désintéressement austère et magnanime; sa

probité incorruptible, sa noble libéralité. Il aimait mieux se départir généreusement de ses droits que d'en user à la rigueur : après qu'on lui eut adjugé la succession entière d'Agis son frère, il en abandonna la moitié à ses parents les moins riches. Quand Tithrauste lui offrit des présents considérables, s'il voulait se retirer de l'Asie, « A Sparte, répondit Agésilas, il est glorieux à un général d'enrichir son armée, et de rester pauvre, de rapporter non les dons, mais les dépouilles de l'ennemi. » On loue ensuite sa tempérance, son aversion pour les excès, son mépris pour les voluptés; il eût rougi de n'être pas plus mal couché que ses soldats, de ne pas se distinguer par un plus dur régime de vie. Nul ne supportait mieux que lui les veilles, les fatigues, les ardeurs de l'été, les rigueurs de l'hiver. Son plus vif plaisir était le travail; l'oisiveté eût été son plus cruel tourment. Après le récit qu'on a déjà fait de ses exploits, il ne restait plus rien à dire pour vanter son courage : aussi ne retrouvons-nous ici, sous ce titre, que des généralités, à vrai dire, assez oiseuses; il en est à peu près de même à l'égard de sa prudence; mais, qu'il ait maintenu dans son armée la discipline, en donnant lui-même l'exemple de la plus prompte obéissance aux lois de son pays et à l'autorité civile, c'est une réflexion qu'il n'était pas superflu de recueillir. Xénophon n'entreprend point l'éloge du patriotisme d'Agésilas, de peur de recommencer toute l'histoire de sa vie. Quand il croyait pouvoir être utile à sa patrie, il ne se refusait à aucun travail, ne ménageait ni sa fortune ni sa santé, ne prétextait pas sa vieillesse, et ne croyait point sa dette acquittée par tant de services déjà rendus. Il ne voulait connaître aucun ennemi

parmi ses concitoyens, son bonheur était de les pourvoir tous estimer et chérir. Lorsqu'on lui apporta la nouvelle de la bataille de Corinthe, où dix mille ennemis et seulement huit Spartiates avaient péri, on l'entendit soupirer et se plaindre que cette victoire eût coûté si cher. « S'il est beau, dit Xénophon, de haïr les barbares, dont les ancêtres ont menacé la Grèce, dont les rois, encore aujourd'hui, arment contre nous leurs esclaves, et, tant qu'ils peuvent, nos propres alliés, soudoient des traîtres, sèment dans nos cités la discorde, et cherchent à nous tromper par de fallacieux traités, qui mieux qu'Agésilas a détesté les farouches ennemis des nations libres? qui a plus ardemment combattu ces tyrans du monde? qui a plus fait pour leur ruine, pour les frapper de terreur, pour les reléguer et les occuper au sein de leurs incultes États? »

Sa bonté, la douceur de son caractère, la modestie de ses mœurs ne devaient pas être oubliées; comblé d'honneurs, jouissant d'une puissance affermie, puisqu'elle était encore plus chérie que respectée, il ne donna jamais aucun signe d'ostentation ni d'orgueil. Il prenait part aux amusements de ses amis, et s'occupait sérieusement de leurs affaires. Une gaîté douce, entretenue par la bienveillance de ses sentiments, donnait à son commerce un charme extrême. On trouvait, en abordant un roi, le plus aimable des hommes privés. Il ne savait point parler avantageusement de lui-même; mais il écoutait avec complaisance, presque avec plaisir, ceux qui se prodiguaient des louanges; c'étaient, selon lui, des engagements qu'ils prenaient avec la vertu; ils promettaient expressément de devenir tels qu'ils se vantaient d'être déjà; ὑπισχνεῖσθαι δὲ ἄνδρας

10.

ἀγαθοὺς ἔσεσθαι. Cette bonté, du reste, n'excluait point une fierté noble et inflexible. Un jour on lui apportait une lettre où le roi de Perse lui offrait, disait-on, son amitié : il refusa l'amitié et la lettre. « Si ton maître, « dit-il au porteur, devient jamais l'ami de la Grèce, je « serai le sien ; jusque-là, toutes les lettres qu'il pourrait « m'écrire, me le feraient haïr et mépriser davantage. » Agésilas était fier de commander à des hommes vertueux et de l'être lui-même. « Voulez-vous savoir, con- « tinue Xénophon, quelle était la modestie d'Agésilas, « visitez son humble demeure, considérez-en les portes, « vous croirez voir celles qu'y plaça, de retour dans sa « patrie, Aristodème, fils d'Hercule. Examinez son ameu- « blement, demandez quels étaient ses plus solennels fes- « tins ; et souvenez-vous que sa fille prenait place dans « une voiture publique pour aller à Amyclée. » La plupart des manuscrits ne portent point les mots ἡ θυγάτηρ αὐτοῦ, en sorte que c'est Agésilas lui-même, et non sa fille, qui voyage si modestement. Les maximes que l'auteur ajoute ne sont plus très-neuves ; mais le goût de les pratiquer n'a pas perdu le mérite de la nouveauté. Les voici : en proportionnant ses dépenses à son revenu, on n'est pas obligé de commettre des injustices pour les soutenir. S'il y a de l'honneur à fortifier assez une place pour qu'elle devienne inexpugnable, il est encore plus beau d'avoir une âme imprenable aux richesses, aux voluptés et à la crainte. ψυχὴν ἀνάλωτον... ὑπὸ χρημάτων, καὶ ὑπὸ ἡδονῶν καὶ ὑπὸ φόβου. Les mœurs d'Agésilas sont ensuite mises en contraste avec le fastueux orgueil du souverain de l'Asie. Celui-ci demeure invisible : Agésilas aime à se produire, n'ayant aucun opprobre à cacher. L'un repousse loin de lui les prières,

et croit de sa dignité de faire attendre longtemps ce qu'il a promis : l'autre, toujours accessible, est pressé de jouir du bonheur de faire des heureux. On parcourt toute la terre pour apporter au roi de Perse des vins exquis, et des milliers d'hommes sont occupés à satisfaire ou à réveiller sa dédaigneuse sensualité. Le travail a suffi au roi de Sparte pour lui rendre délicieuses les nourritures et les boissons les plus communes, et pour lui assurer partout un sommeil profond et tranquille. Il a sous sa main tout ce qui convient à ses goûts, tandis que l'autre envoie chercher ses plaisirs aux extrémités du monde; débile animal qui ne peut vivre pour lui-même, et qui ne subsiste ou ne dure que par des secours étrangers.

Vous savez, Messieurs, quels charmes avaient pour Xénophon, l'équitation, la chasse et les exercices gymnastiques; il ne peut manquer de louer particulièrement Agésilas d'avoir eu les mêmes goûts; et c'est encore une preuve de l'authenticité de ce discours. Le roi de Sparte entretenait un fort grand nombre de chiens et de chevaux : c'était la richesse et l'éclat de sa maison. Cynisca, sa sœur, brillait aux jeux de la Grèce, par les coursiers et les chars qu'elle y conduisait, et qui obtenaient des triomphes. Mais il estimait bien davantage les victoires qu'il remportait sur les cœurs par la clémence et par les bienfaits. Si l'on eût décerné des couronnes au plus infatigable dans les travaux, au plus brave dans les combats, au plus sage dans les conseils, il les aurait toutes méritées. Voilà le digne citoyen, le grand homme, plus jaloux de régner sur lui-même que sur les autres, et plus glorieux encore de leur enseigner à bien vivre que de les entraîner à vaincre les

ennemis. « Je le loue, dit Xénophon, après sa mort « (par conséquent après l'an 362), et cependant je ne « fais pas son oraison funèbre, je chante plutôt un hymne « à sa gloire. Je répète ce qu'on disait de son vivant. « Me conviendrait-il de pleurer une si belle vie et une « mort si honorable? Non, il ne nous a laissé aucun « triste souvenir : ses exploits et ses triomphes nous « demeurent et vivent à jamais. Ah! sans doute, il jouit « du bonheur suprême, puisqu'il a vécu célèbre, ver- « tueux, invincible, et qu'il est mort irréprochable. » Cet éloge se termine par une sorte de récapitulation, mais dans laquelle il est possible de recueillir quelques nouveaux traits encore. Le religieux Agésilas redisait sans cesse que les dieux n'aiment pas moins les bonnes actions que les victimes pures. Dans la prospérité, il ne méprisait pas les hommes, mais il remerciait les dieux. Il haïssait plus les ingrats que les vindicatifs. Il enrichissait les gens de bien, afin que la probité fût toujours plus heureuse que l'injustice. Par le bien et le mal qu'on disait d'autrui, il jugeait ceux qui faisaient ces rapports, encore plus que les personnes qui en étaient l'objet. Les gens qui semaient la discorde par de faux récits lui étaient plus odieux que les voleurs mêmes, parce qu'il regardait comme un plus grand dommage, la perte d'un ami que celle d'une somme d'argent. Il excusait volontiers les fautes des hommes privés, jamais celles des hommes publics; simple en ses vêtements, il se complaisait dans l'appareil magnifique de son armée. Nul n'a si bien montré que lui que, si le corps s'affaiblit par le cours des ans, l'âme ne vieillit point dans les grands hommes. Il a su même forcer son corps à seconder la vigueur de ses pensées. Non,

la jeunesse n'est pas plus robuste que ne l'a été sa vieillesse. Qui jamais à la fleur de l'âge a été aussi redoutable aux ennemis qu'il l'était en ses derniers jours? Quelle mort les a plus réjouis, que la fin de sa longue carrière? Il a été si utile à sa patrie que, même après son trépas, il la sert encore, par les monuments de vertu qu'il a laissés sur la terre en se rejoignant aux dieux.

Si cet opuscule est authentique, ainsi qu'on n'en peut guère douter, s'il est réellement de Xénophon, je crois, Messieurs, qu'il est digne d'une attention particulière, comme l'un des plus anciens essais de ce genre de composition. L'éloge funèbre des guerriers d'Athènes par Périclès, dans Thucydide, n'est, vous l'avez vu, qu'une harangue politique. Ce n'est nullement un tableau de la vie et des mœurs d'aucun de ces braves Athéniens; pas un seul d'entre eux n'y est même nommé. Xénophon et Platon ont loué Socrate, mais leur but principal était d'exposer et de recommander la doctrine de ce philosophe. Isocrate, né en 436, quelques années avant Xénophon, si celui-ci n'avait que vingt-sept ans à la bataille de Cunaxa, a composé de plus véritables éloges. Il nous en reste six, ou du moins quatre, si nous tenons pour nuls ceux d'Hélène et de Busiris, purs exercices de rhéteur, et, comme dit Thomas, misérable abus de l'esprit. Ensuite Isocrate a fait son propre panégyrique et deux fois celui de la ville d'Athènes. Ces trois pièces sont plus sérieuses; mais, par l'étendue de la matière, par le caractère des intentions et des détails, elles sortent souvent du genre que nous avons en vue. L'éloge le plus proprement dit que nous ait laissé cet orateur est celui du roi de Chypre, Éva-

goras, mort en 374. « Accoutumons, dit Isocrate, les « hommes et l'envie à entendre louer ceux qui l'ont mé-« rité et pardonnons aux grands hommes d'avoir été nos « contemporains. » Ce panégyrique, écrit avec élégance, a du précéder d'environ douze ans celui d'Agésilas : nous les pouvons prendre pour les deux premiers monuments de cette espèce. Il y a beaucoup plus d'art dans celui dont Isocrate est l'auteur. Celui de Xénophon laisse plus apercevoir les défauts naturels du genre, ce qu'il y a toujours de vague et d'exagéré dans ces admirations. Mais je crois aussi qu'il montre ou qu'il établit mieux les rapports de ce genre avec la science morale tout entière, c'est-à-dire, d'une part, avec l'observation attentive des inclinations et des mœurs humaines, de l'autre, avec les règles à suivre dans les affaires privées et publiques, dans toute la conduite de la vie. Il y a toujours du profit à bien exposer ces observations et ces préceptes, à les rattacher à des faits, à les rendre sensibles par des exemples. Alors même que les héros n'auraient pas mérité tant de louanges, ce seraient encore des hommages rendus à la vertu elle-même; et, sous ce rapport, le discours de Xénophon sur Agésilas doit conserver une place parmi les écrits instructifs; et je n'ai pas pensé qu'il fût possible de lui en refuser une dans un cours consacré à la morale en même temps qu'à l'histoire.

Mais il est juste de le considérer comme historique; et, sous ce point de vue, je dois avouer qu'il n'est ni complet ni toujours exact. Cornélius Népos ne nous en apprend pas davantage, pas même autant : sa courte notice sur Agésilas est une sorte d'abrégé du livre de Xénophon, et ressemble presque à un article

de nos dictionnaires biographiques. En général, cet auteur latin connaît peu de faits, ne les choisit pas toujours bien, et ne s'applique jamais à les peindre. Il n'approfondit rien : ses récits manquent de couleur; ses pensées, d'originalité; son style, d'énergie. C'est apparemment pour ces raisons qu'on se presse de mettre ses notices superficielles entre les mains des jeunes élèves; j'ignore si ce n'est pas une grave erreur que de rabaisser à ce point l'instruction. Les esprits sont bien plus tôt qu'on ne pense capables et avides d'une nourriture forte; ils en ont besoin; et la lenteur de leurs progrès n'a, le plus souvent, d'autre cause que la puérile insignifiance et la stérilité des leçons qu'ils reçoivent. Quoi qu'il en soit, Plutarque, après Cornélius Népos, ou plutôt avant le compilateur à qui l'on a donné le nom de cet auteur latin, Plutarque, dis-je, a puisé non-seulement dans Xénophon, mais en des sources plus fécondes, et qui se sont perdues depuis, les détails de la vie d'Agésilas qu'il a mis en parallèle avec Pompée. Le moment n'est pas venu pour nous d'étudier cet excellent morceau d'histoire; seulement il ne sera pas inutile d'en extraire ce qui peut achever ou éclairer le tableau que vient de nous tracer Xénophon. Agésilas était boiteux, mais, dit Plutarque, « il « portoit si patiemment et si gayement cette défectuosité « qu'il s'en gaudissoit le premier; elle faisoit davantage « apparoir la gentillesse de son courage. » Toutefois son père, le roi Archidamus, fut condamné par les éphores à une amende pour avoir épousé une petite femme, qui engendrait des roitelets. Le jeune Agésilas, ayant un frère aîné, et n'étant pas destiné à régner, reçut l'éducation commune et dure de tous les Spartiates; ce

qui fut cause, selon Plutarque, qu'il sut beaucoup mieux que nul autre roi s'accommoder et se comporter avec ses sujets. Ce frère aîné, Agis, parvint au trône après Archidamus, et eut un fils nommé Léotychide, mais que Timéa, femme d'Agis, appelait tout bas Alcibiade; l'Athénien fameux sous ce nom était en ce temps-là à Sparte; Agis ne reconnut qu'en mourant Léotychide pour son fils. Lysandre, général alors très-puissant chez les Spartiates, leur prouva qu'Agésilas était le seul successeur légitime d'Agis, et le fit proclamer roi. Dans Xénophon cette succession demeure fort obscure, et l'on ne comprend pas pourquoi Léotychide est écarté, pourquoi il se fait une élection pour décerner une couronne héréditaire. Plutarque ajoute: « Et quant à ce que Xénophon escrit qu'en obéissant à « son païs, Agésilas acquit si grande puissance... voici « que c'estoit... Il suivit un chemin totale mentcontraire « à ses prédécesseurs; car, au lieu de prendre querelle « avec les éphores, il leur porta tout honneur et toute « révérence, n'entreprenant jamais rien, qu'il ne leur « eust communiqué premièrement; et, quand il estoit « mandé par eux, y allant plus viste que le pas. Toutes et « quantes fois qu'il estoit en sa chaire royale à donner « audiance, si d'avanture les éphores y survenoient, il se « levoit au-devant d'eux.... Par tous lesquels moyens, il « sembloit qu'il honorast et qu'il augmentast la dignité « de leurs offices, là où il adjoustoit à la royauté une « grandeur procédante de la bienveillance que l'on lui « portoit. » Le biographe explique comment Agésilas se comportait envers les autres citoyens, méritait et gagnait leurs bonnes grâces. Il devint si populaire que les éphores le condamnèrent à l'amende « pour ce qu'il pos-

« sédoit lui seul les cœurs... qui devoyent estre communs. » Cependant le roi de Perse levait une armée de terre « pour débouter et déposséder les Lacédémoniens « de la seigneurie de la marine : » Agésilas fut envoyé en Asie avec six mille alliés, deux mille hilotes affranchis, et trente capitaines, dont l'un était Lysandre. À Éphèse, le roi de Sparte vit avec déplaisir les honneurs qu'on rendait à Lysandre. Xénophon n'a fait aucune mention de cette jalousie, si vive pourtant qu'il suffisait que Lysandre ouvrît un avis, pour que le monarque embrassât l'opinion contraire. Tous ceux que Lysandre n'aimait pas, gagnaient leurs procès; ceux auxquels il s'intéressait, étaient condamnés à des amendes, ou éloignés de tous les postes honorables. Agésilas finit par envoyer à l'Hellespont ce général illustre, auquel il devait en partie le trône, mais qui peut-être, se voyant si maltraité, avait conçu d'ambitieux desseins. « M'est « avis, dit le judicieux Plutarque, que tous deux, aveu« glez d'une mesme passion, faillirent, l'un de ne conois« tre pas la puissance de son supérieur, et l'autre de ne « pouvoir suporter l'imperfection de son ami. » La guerre contre Tissapherne est racontée à peu près comme dans Xénophon. Agésilas traite avec Tithrauste, il s'engage à se retirer hors de la Lydie; mais il est chargé par les éphores de prendre le commandement de l'armée de mer, en même temps que de l'armée de terre : c'est un nouvel honneur, et jusqu'alors inouï, qu'on lui fait. Il marche contre Pharnabaze. Il détache de ce satrape deux princes nommés Cotys et Spithridate; ce sont deux des personnages de la tragédie de Corneille intitulée *Agésilas*, pièce d'ailleurs purement romanesque, et qui

n'emprunte à l'histoire que des noms propres, sauf pourtant un fait que j'indiquerai bientôt.

Plutarque rend compte d'une entrevue entre Agésilas et Pharnabaze, laquelle n'eut aucun résultat, malgré les efforts du roi de Sparte pour déterminer le satrape à trahir son maître Artaxerce. Agésilas n'est point représenté comme exempt de toutes les faiblesses, ni de tous les vices alors trop répandus chez les Grecs; mais les sentiments d'honneur et de patriotisme, profondément gravés dans son âme, le rappellent toujours à ses devoirs. Nous relisons ici qu'il quitta l'Asie, où il triomphait, pour obéir aux éphores et voler au secours de Sparte. Au moment où il arrivait à Corcyre pour y camper, il apprit la nouvelle d'une bataille navale gagnée par Pharnabaze sur les Grecs, près de l'île de Cnide, et en même temps il vit le soleil s'éclipser, perdre sa lumière, prendre la forme de la lune quand elle est en son croissant. C'est apparemment l'éclipse marquée dans la table de Pingré au 14 août 394. Pour dissiper l'effroi que ce présage et cette nouvelle pouvaient exciter, il fit répandre le bruit d'une victoire remportée par la flotte lacédémonienne, et se couronna de fleurs. Dans le récit de l'affaire de Coronée, Plutarque fait une mention particulière de Xénophon, qui s'y trouvait et qui s'y distingua. Le résultat de cette bataille était au fond un peu plus douteux qu'il ne paraît l'être dans l'éloge d'Agésilas; mais ce grand capitaine, malgré ses blessures, prit tellement l'attitude d'un vainqueur, que ses ennemis mêmes lui en ont peu contesté la gloire. En dressant un trophée, en accordant une trêve, en frappant les regards de la solennité des processions et

des sacrifices, en apportant de riches offrandes au dieu de Delphes, il persuada qu'il avait complétement triomphé. Rentré à Sparte, il se montra plus modeste et plus simple que jamais. Il n'est plus dit que sa fille voyageait dans les voitures publiques, mais seulement que le canathre dont elle faisait usage n'était en rien plus magnifique que ceux des autres. Sur quoi, Plutarque nous donne l'explication que voici : « On apelloit cana« thres en Lacédémone des figures de gryphons, de cerfs « ou de boucs, dessus lesquelles on portait les jeunes « filles en certaines processions solennelles que l'on fai« soit par la ville. Xénophon n'a point escrit comme s'a« pelloit ceste fille d'Agésilaus; et Dicæarchus se plaint « et se courrouce que l'on ne sait le nom d'elle : toutes« fois nous avons trouvé ès registres de Lacédémone, « que la femme d'Agésilaus se nommait Cléora, l'une de « ses filles Apollia et l'autre Prolyta; et void-on encore « jusques aujourd'hui en la ville de Sparte, sa lance qui « n'est point diférente des autres. »

Lysandre était mort; mais on avait trouvé dans ses papiers une harangue que le rhéteur Cléon d'Halicarnasse avait composée, et que Lysandre devait prononcer devant le peuple, pour l'entraîner à réformer le gouvernement: dans l'*Agésilas* de Corneille, Lysandre dit à Cléon :

Ma ligue est déjà forte, et ta harangue est prête
A faire éclater la tempête,
Sitôt qu'il aura mis ma patience à bout.

Agésilas est instruit de ce projet par Xénoclès :

Apprenez qu'il conspire :...
Ce confident choisi, Cléon d'Halicarnasse,
Dont l'éloquence a tant d'éclat,
Lui vend une harangue à renverser l'État,

Et le mettre bientôt lui-même en votre place.
En voici la copie, et je viens de l'avoir
D'un des siens, sur qui l'or me donne tout pouvoir,
De l'esclave Damis, qui sert de secrétaire
A cet orateur mercenaire,
Et plus mercenaire que lui,
Pour être mieux payé, vous la livre aujourd'hui.
On y soutient, seigneur, que notre république
Va bientôt voir ses rois devenir ses tyrans,
A moins que d'en choisir de trois ans en trois ans,
Et non plus suivant l'ordre antique,
Qui règle ce choix par le sang;
Mais qu'indifféremment elle doit à ce rang
Élever le mérite et les rares services.

Dans Plutarque, Lysandre ne vit plus quand la harangue est découverte; Agésilas, dont les ressentiments se réveillent, est tenté de faire exhumer ce général; mais un ami prudent lui conseille d'enterrer plutôt la harangue, de peur que le peuple ne soit frappé de la vivacité des raisons qui y sont alléguées et déduites. L'un des soins d'Agésilas était de ne laisser aucune influence à son collègue, l'autre roi de Sparte : c'était un jeune homme nommé Agésipolis, prince débonnaire, dont il fut aisé de faire un roi fainéant. Quoi que nous ait dit Xénophon de l'extrême affabilité d'Agésilas, il paraît que ce monarque ne permettait point à ses sujets de l'approcher si familièrement. Un célèbre acteur tragique, renommé dans toute la Grèce, l'ayant abordé, il feignit longtemps de ne pas l'apercevoir « Quoi, lui « dit l'acteur, ne me reconnaissez-vous pas ? — Ne serais- « tu point, répondit le roi, l'histrion Callipide? » Il eût été digne de Plutarque de blâmer tant d'injustice et de hauteur; il a plutôt l'air de l'approuver. Une autre fois, Agésilas, invité à venir écouter un homme qui s'était exercé à imiter parfaitement le chant du rossignol,

dit qu'il avait souvent entendu le rossignol même. Un médecin avait sauvé tant de malades qu'on l'avait surnommé Jupiter, et il s'était habitué à prendre lui-même ce surnom : une lettre qu'il adressa au prince, commençait par ces mots : « Ménécrates Jupiter, au roi « Agésilas, salut. » La réponse fut : « Agésilas à Ménécrates, santé (c'est-à-dire bon sens). » Il est à propos quelquefois de reprendre les hommes égarés par des mouvements de vanité; mais les rois sont dispensés de rendre de pareils services; ils se rabaissent quand ils humilient leurs sujets, et se nuisent à eux-mêmes, toutes les fois qu'ils les blessent. Humilier le roi des Perses, voilà ce qui était digne d'Agésilas.

Cléombrote, successeur d'Agésipolis, n'ayant point voulu commander l'armée lacédémonienne contre les Thébains, Agésilas, que son âge en eût dispensé, s'en chargea, fit du mal aux Béotiens, mais en essuya beaucoup lui-même; les Thébains, tant de fois attaqués par les Spartiates, étaient devenus belliqueux; et ce n'était point sans raison que Lycurgue avait jadis prescrit de ne pas faire souvent la guerre à un même peuple, de peur de l'instruire dans l'art des combats. Agésilas, beaucoup trop guerrier, devenait odieux aux alliés de sa république. Déjà d'ailleurs s'élevait dans Thèbes le sage et valeureux Épaminondas, qui devait éclipser tous les capitaines lacédémoniens; la philosophie et les lettres, négligées à Sparte, le préparaient à la victoire. En 371, il vainquit, à Leuctres, Cléombrote, le collègue d'Agésilas. A cette nouvelle, les Spartiates prirent d'abord une attitude fière : ils ne voulurent pas interrompre les jeux qui se célébraient dans leur ville; mais, le lendemain, ils imaginèrent que

ce désastre leur arrivait en punition de la faute par eux commise, quand ils avaient préféré, au mépris d'un ancien oracle, un roi boiteux à Léotychide, dont l'allure était droite et ferme. Il fallut, pour soutenir Agésilas, toute la considération qu'il avait acquise par ses mœurs privées, par ses vertus publiques. Ce fut sans doute ce qui le détermina peu après à reprendre les armes, il entra en Arcadie; mais il n'y eut point de succès; il n'osait surtout se mesurer avec Épaminondas. Il craignait même de ne pouvoir défendre la Laconie, où jusqu'alors on n'avait pas vu la fumée d'un camp ennemi. « Ce lui estoit une grande destresse de « douleur quand il venoit à penser en lui-mesme, qu'estant « venu à la royauté lorsque sa ville estoit la plus puis- « sante et la plus florissante, il voyoit de son règne sa « dignité ravalée et sa gloire retranchée. » En s'abstenant d'engager un combat, il força les Thébains à se retirer du pays qu'ils avaient dévasté. Mais, dans la ville, deux cents mutins se saisirent d'un quartier ; il employa la ruse pour les disperser, et craignit de les punir. Une autre conspiration fut découverte avant d'avoir éclaté : quand il la crut tout à fait déconcertée, il résolut d'user de rigueur : un procès en forme eût été difficile; par son ordre et avec le concours des éphores, tous les conjurés perdirent la vie, « là, dit Plutarque, où ja- « mais auparavant homme spartiate n'avoit esté exécuté « à mort, que premier il n'eust été condamné judicielle- « ment. » Beaucoup de citoyens et d'hilotes, qui craignaient d'être enveloppés dans cette proscription, s'enfuirent de Lacédémone. Quant aux Thébains, on dit, et Théopompe le rapporte, qu'Agésilas leur envoya dix talents, pour les décider à s'éloigner de la Laconie. « Bien

« est-il certain, ajoute Plutarque, et confessé de tous, « qu'il sauva seul la ville de Sparte, pour ce que, laissant « à part son ambition et son opinistreté, qui estoyent « passions nées avec lui, il entendit à prouvoir aux « afaires seurement : toutefois jamais depuis ceste lourde « cheute, il ne la peut relever ni remettre sus en la « réputation ni en la puissance, où elle avoit aupara-« vant esté. »

Il vieillissait: son fils Archidamus le remplaça dans une campagne contre les Arcadiens, et remporta un avantage dont les Lacédémoniens firent grand bruit, tant ils avaient perdu l'habitude des succès! Peu s'en fallut qu'Épaminondas ne surprît Lacédémone; Agésilas eut encore l'honneur de la sauver de ce péril. Mais peu de jours après, le héros thébain gagna la bataille de Mantinée, où il périt blessé par un Laconien nommé Anticrates, selon Plutarque, ou, comme nous l'avons dit suivant une autre tradition, par Gryllus, l'un des fils de Xénophon. Agésilas, délivré de l'ennemi qu'il redoutait le plus, employa les derniers mois de sa vie à mettre obstacle à la paix de la Grèce : « Il fut adonc « estimé par les Grecs homme violent, cruel et insatiable « de guerres ; et d'autre costé, estant contraint de fascher « ses citoyens,... il se mit en mauvaise opinion de tout le « monde, là où il valoit mieux imposer fin à tous ces « malheurs. » Mais il acheva de perdre sa réputation, lorsqu'à l'âge de quatre-vingts ans passés, il vendit ses services à un prince égyptien nommé Tachos. Capitaine mercenaire il arrive en Égypte; son austère simplicité n'y paraît que ridicule; on ne lui laisse prendre qu'un rang subalterne dans l'armée qui marche contre les Phéniciens. Il trahit Tachos, il sert Nectanébos, neveu rebelle de

cet Égyptien. Nectanébos le renvoie avec un présent de deux cent trente talents, dont Sparte avait grand besoin pour subvenir aux frais de la guerre qu'elle soutenait contre ses voisins. Agésilas se rembarque, et meurt en chemin, au port de Ménélas, lieu désert de la côte de Libye. Il avait quatre-vingt-quatre ans; il régnait depuis quarante et une années : à défaut de miel, on enduisit son corps de cire, et on le rapporta à Sparte. Son fils Archidamus lui succéda sur le trône.

Vous voyez, Messieurs, qu'il y a des correctifs à mettre aux éloges dont Xénophon a comblé Agésilas. Il ne faut jamais espérer de trouver dans un panégyrique la pure et simple histoire. Du reste, Xénophon lui-même vous reparlera d'Agésilas avec plus d'exactitude dans l'ouvrage intitulé *Helléniques*, et divisé en sept livres. Mais, en ce moment, c'est de son traité de la *République d'Athènes* que je dois vous entretenir.

Ce livre-là, Ἀθηναίων πολιτεία, *police ou gouvernement des Athéniens*, est fort court et on le croit mutilé. M. Gail n'en cite que quatre manuscrits, l'un du Vatican, deux de la bibliothèque royale, et le quatrième d'une bibliothèque particulière. Il en existe au moins un cinquième indiqué par Iriarte dans le *Catalogue des manuscrits de Madrid*, et qu'il serait, ce semble, utile de collationner; car on dit qu'il diffère des éditions. Celles-ci ne sont nombreuses qu'en comptant celles où ce traité est réuni à celui qui concerne les Spartiates ou bien à plusieurs ou à tous les ouvrages de Xénophon. Il a paru à part, en grec et avec une traduction allemande de Walker, à Dresde, en 1744. Quoique si imparfait, ce livre est remarquable par un ton satirique qui ne se retrouve au même degré dans

aucun des autres livres du même écrivain. Je vais d'abord, Messieurs, vous en présenter l'analyse entière sans l'interrompre par des remarques, et en laissant parler l'auteur en son propre nom.

La constitution politique des Athéniens n'est pas ce que j'admire; en la choisissant, ils ont plus favorisé les hommes vicieux que les bons. En cela je ne les loue point : Διὰ τοῦτο οὐκ ἐπαινῶ. Mais, puisqu'il leur a plu d'adopter ce système, on va voir qu'ils emploient les vrais moyens de le maintenir, et qu'ils ont leurs raisons de faire bien des choses que les autres Grecs leur reprochent comme des fautes. Le peuple fournit des marins; par là il constitue la force d'Athènes : les constructeurs de vaisseaux, les pilotes, les inspecteurs de rames, les pentécontarques, voilà les soutiens de la grandeur athénienne; les nobles et les riches y contribuent beaucoup moins. On a donc trouvé juste que ce peuple prît part à la discussion publique des affaires, qu'il ne fût point exclu des charges déférées par le sort ou par voie d'élection. Il se soucie peu des premiers grades dans l'infanterie et la cavalerie : il aime mieux les abandonner aux nobles; mais il intrigue pour les magistratures qui apportent des émoluments. La démocratie se fortifie par le nombre toujours croissant des plébéiens et des hommes de la dernière classe; il les faut rendre heureux, afin qu'ils se multiplient. Vous direz qu'ils sont ignorants, turbulents, pervers, et qu'il vaudrait mieux n'accorder le droit de haranguer et de délibérer qu'à ceux qui ont des talents et des vertus; mais l'intérêt suprême, celui du peuple, n'est senti assez vivement que par le peuple même, et serait compromis

entre les mains des citoyens plus distingués. Cet orateur populaire est insensé, je l'avoue; ses idées manquent de justesse autant que d'élévation; mais son zèle pour la démocratie n'est pas suspect. Une sage administration rendrait le peuple esclave; il veut être libre et souverain. Qu'ensuite sa constitution soit vicieuse, c'est le moindre de ses soucis. Dans Athènes les étrangers vivent en pleine licence; il n'est pas permis de les frapper; un esclave même vous disputera le pas. Cela vous étonne, en voici la raison : c'est qu'il n'y a dans le maintien, dans l'habillement, presque aucune différence entre un esclave et un plébéien d'Athènes, en sorte que, si vous pouviez frapper un esclave ou un étranger, vous risqueriez de maltraiter par méprise un membre du peuple souverain. Notez d'ailleurs que les Athéniens ont besoin, pour leur marine, et d'étrangers et d'esclaves : c'est un motif de les ménager, de tolérer leur insolence et leur luxe. Je reviens au peuple : il ne conduit point les chœurs de danse et de musique; il n'entretient point des troupes d'athlètes; il ne commande point de galères : ce sont des fonctions dispendieuses qu'il abandonne volontiers aux riches; mais il forme les chœurs, combat dans les gymnases, conduit les vaisseaux; et, dans tous ces emplois, il gagne de l'argent, il s'enrichit aux dépens des nobles. Quand il aspire à rendre des jugements, c'est aussi pour vendre la justice. Il persécute les gens de mérite; tout supérieur lui est odieux; il dégrade, il condamne à l'exil ou à la mort les plus illustres personnages; il confisque leurs biens, et comble d'honneurs les hommes de néant, le tout pour la plus grande gloire de la démocratie. S'il oblige ses alliés à venir défendre leurs causes à

Athènes, cette pratique est fort raisonnable encore. Les parties ont déposé des sommes qui produisent, durant une année, des intérêts dont on profite; sans sortir de ses foyers, on gouverne ses amis, et l'on écrase ses ennemis par des sentences judiciaires. Songez de plus que les habitants d'Athènes ont des maisons et des chambres à louer, et qu'il y a dans cette ville une multitude d'huissiers et de gens d'affaires qui ont besoin de voir affluer les plaideurs. Considérez enfin combien il est doux à ce peuple tout-puissant de recevoir les hommages de tant d'alliés, ses justiciables; voyez comme ils se présentent devant lui avec un air suppliant, comme ils s'empressent de prendre la main du premier venu.

Quant à l'infanterie pesante (quoique nous ayons renoncé, Messieurs, à interrompre cette analyse par des observations, il est impossible de ne pas remarquer qu'il y a probablement ici une lacune); quant à l'infanterie pesante des Athéniens, elle n'est pas la meilleure possible; et, pour être supérieure à celle de leurs alliés, elle est bien loin de valoir les hoplites de Lacédémone. Mais enfin ils sont les maîtres de la mer, et, par des descentes sur les côtes où ils savent qu'il n'y a point de forces ennemies, ils ravagent à leur aise des campagnes; il leur suffit de se rembarquer prestement avant qu'il faille combattre. Une armée de terre est lente dans sa marche; elle n'a pas de provisions pour longtemps, il lui faut traverser des pays ennemis. Dans une expédition maritime, se croit-on le plus fort? on débarque; le plus faible? on côtoie les rivages jusqu'à ce qu'on en trouve de mal gardés. Toutes les régions sont tributaires d'un peuple de ma-

rins. Chypre, l'Égypte, la Lydie, le Pont, le Péloponèse l'approvisionnent; leur fertilité s'épuise pour ses besoins et pour ses plaisirs. Comme il entend parler toutes sortes de langues, il emprunte à chacune ses plus heureuses expressions; et, tandis que les autres pays de la Grèce conservent leurs idiomes, leurs mœurs, leurs costumes, il enrichit son langage et ses arts de tout ce qu'il trouve de parfait ailleurs. Dans la plupart des États, les pauvres n'ont pas le moyen de célébrer des fêtes, d'offrir des sacrifices, d'entretenir des chapelles, d'habiter une grande et belle ville : le peuple athénien s'est avisé d'immoler des victimes aux frais de la république, et de se les partager en des banquets. Il a de la même manière des bains et des gymnases, dont il jouit plus que les grands. Enfin il a trouvé le secret de rassembler entre ses mains ce qui n'abonde qu'en certains lieux et manque dans les autres : c'est de lui qu'il faut acheter du bois de construction, du lin, du fer, du cuivre. Tout autre peuple n'aurait qu'une seule de ces productions à vous offrir; il les tient toutes, et vous soumet à son monopole.

Un avantage manque pourtant aux Athéniens : ce serait d'habiter une île. Ils ne verraient pas si souvent leur territoire saccagé, l'ennemi dans l'enceinte de leurs murs. Mais encore qu'importe au peuple? il n'a pas de biens à défendre, point de moissons à regretter : c'est l'affaire des riches, de ceux qui possèdent des domaines. Toutefois il arrive de temps en temps à ces riches de favoriser l'irruption soudaine de l'ennemi, de lui ouvrir les portes de la ville, et de faire cause commune avec lui contre la démocratie. De là des factions, des troubles et d'assez grands dommages pour les plé-

béiens. Que fait alors le souverain peuple? il transige, il traite; mais, dès qu'il le peut, il annule les traités conclus en son nom. Chaque membre de la cité vient dire qu'il n'y était pas, qu'il n'a consenti à rien. L'orateur qui a proposé cette transaction fatale, ou l'homme public qui l'a rédigée, en demeure seul responsable. Tout ce qui est bien, le peuple l'a fait; tout ce qui est mal est l'ouvrage de quelque magistrat inhabile ou infidèle. Jaloux de son honneur, ce peuple ne souffre pas qu'on le joue ou qu'on le censure sur les théâtres; mais il y encourage la plus licencieuse satire, pourvu qu'elle tombe sur les nobles, sur un riche, sur un homme célèbre. Ce n'est pas qu'il méprise ces personnages; il les hait, parce qu'il les estime et ces craint. Pardonnons-lui, félicitons-le même, d'entendre si bien ses intérêts. Il fait ce qui lui est le plus utile.

Je n'approuve point, répète Xénophon, la constitution des Athéniens; mais j'avoue qu'ils se conduisent conformément à l'esprit et aux véritables principes de ce gouvernement. Vous vous plaignez d'eux, parce qu'ils vous font attendre une année entière avant que vous puissiez présenter votre requête au sénat et au peuple. Que voulez-vous? ils ont tant d'affaires et si peu de loisir! Ne savez-vous pas qu'ils célèbrent deux fois plus de fêtes qu'aucune autre cité? n'est-il pas juste d'ailleurs que la discussion de leurs intérêts publics passe avant celle de vos intérêts privés? Dès qu'ils n'auront plus de lois à décréter, de guerres à déclarer, d'alliés à morigéner, de comptes à recevoir, d'arsenaux à entretenir, de solennités à régler, vous verrez qu'ils s'occuperont de votre requête. Peut-être auriez-vous abrégé ces délais si vous vous étiez présenté l'argent

à la main. Je ne sais rien de plus propre à rendre ces hommes expéditifs. Mais je dois convenir qu'ils sont surchargés, embarrassés de tant d'affaires qu'il vous faudra beaucoup de soins, beaucoup de moyens persuasifs pour accélérer la marche de la vôtre. Voici un homme qui devait radouber un vaisseau de l'État, il ne l'a point fait, c'est un procès. Cet autre s'est chargé de la construction d'un édifice public; il a un compte à rendre. Par surcroît, il reste à juger des démêlés entre les choréges, à l'occasion des fêtes Thargélies et des Panathénées, de celles de Bacchus, de Prométhée et de Vulcain. De plus, ils ont à nommer quatre cents triérarques, commandants de galères ou armateurs de vaisseaux, à examiner des magistrats désignés, à prononcer sur des causes d'orphelins, lesquels sont privilégiés, et à choisir des préposés à la garde des prisonniers. Ce sont là les affaires courantes : peut-être en est-il survenu d'extraordinaires ou imprévues, comme des délits militaires ou des sacriléges. Je passe sous silence, dit Xénophon, beaucoup d'autres détails; cependant je n'en ai point omis d'essentiels, si ce n'est la répartition des subsides qui se fait tous les cinq ans. Vous me direz qu'il faudrait moins de juges; mais il deviendrait facile de les circonvenir et de les corrompre. D'ailleurs on serait entraîné par ces réformes à altérer la démocratie. Si les Athéniens embrassaient le parti des grands, ou dans leur ville ou chez leurs alliés, ils favoriseraient les ennemis du peuple, qui n'a de partisans qu'en son propre sein. Toutes les fois qu'ils se sont écartés de ce système, ils ont eu à s'en repentir. La noblesse de Milet a payé leurs services par une défection funeste. Quand ils ont préféré les Spartiates

aux Messéniens, Sparte a subjugué Messène, et aussitôt menacé l'Attique. Tout est donc bien chez eux dans leur mauvais système.

Voilà, Messieurs, le plan et la substance de ce livre; voilà tout ce qu'il renferme d'aperçus historiques de quelque importance. On croit y remarquer les traces des ressentiments profonds que l'auteur nourrissait contre sa patrie, à laquelle il avait à reprocher la mort de son maître Socrate, et son propre bannissement. Il aurait pu se souvenir, par compensation, des secours que, durant sa jeunesse, il avait trouvés dans Athènes pour son instruction, pour le progrès de ses talents et le développement de toutes les facultés de son esprit. Né à Sparte, élevé à la manière lacédémonienne, il n'eût point acquis, à beaucoup près, autant de connaissances; il eût conçu et combiné moins d'idées; surtout il n'aurait pas su les exprimer avec tant de grâce. Il eût moins disposé de lui-même, moins joui de la vie; ses loisirs auraient été plus vides; il n'eût pas vieilli si délicieusement à Scillonte, et nous ne posséderions probablement pas les ouvrages qui honorent à jamais sa mémoire. Mais, en laissant à part les motifs qui ont pu lui dicter cette critique amère des lois de son pays, il importe d'observer ce qu'elle a de vrai ou d'instructif. Nulle part les effets déplorables de la démocratie pure n'ont été plus sensibles que dans Athènes. Comment approuver ou excuser un système politique où l'on condamne Socrate; où l'on exile Aristide, Thucydide et Xénophon; où l'on rappelle Alcibiade; où les résolutions les plus sérieuses se prennent et se révoquent avec une égale légèreté; où il suffit de flatter les passions de la multitude pour diriger ses délibérations; où

l'intrigue et la corruption s'introduisent jusque dans les rangs les moins élevés; où toutes les ambitions hardies et toutes les volontés opiniâtres sont sûres de l'emporter sur les vertus modestes et sur les conseils de la sagesse! Xénophon, quelque satirique qu'il veuille être, en dit moins contre ce monstrueux gouvernement que les récits de Thucydide. Seulement il nous fait remarquer davantage que les propriétés territoriales, que les grandes richesses, que les distinctions légitimes acquises par d'éminents services, y manquaient de garanties; vice assurément non moins funeste que celui qui consiste au contraire dans la dégradation politique des classes industrieuses. Ces deux vices opposés découlent par deux routes diverses d'une même origine; c'est-à-dire de l'idée abstraite d'un intérêt général, auquel tous les intérêts et tous les droits individuels peuvent et doivent être sacrifiés. De cette illusion fatale dérivent, en tous les sens, des injustices et des malheurs, d'innombrables infortunes particulières, et tôt ou tard des désastres publics. Un État ne se maintient florissant que par l'association étroite des hommes riches et des hommes laborieux; que par des distinctions sans priviléges, l'émulation sans guerre intestine et l'égalité sans confusion; que par des lois impartiales qui protégent efficacement les rangs supérieurs contre l'envie, les autres contre l'orgueil usurpateur; en un mot, que par la pleine garantie de toutes les possessions personnelles et naturelles qui ont été mises en société. Dans Athènes, tout était calculé pour les intérêts apparents et mal conçus de la multitude; et ce désordre n'était suspendu que lorsque ses excès intolérables amenaient des révolutions éphémères, en faveur d'une oli-

garchie non moins pernicieuse. Cependant, Messieurs, cette constitution athénienne si défectueuse a produit de grands hommes et un peuple illustre; nous ne pouvons le nier, car les faits parlent. Malgré tant d'iniquités révoltantes commises contre les généraux, les administrateurs et les philosophes, par un bonheur bien peu mérité, le peuple, qu'il était si dangereux de bien servir, n'a jamais manqué de personnages éminents, capables de l'éclairer, de le gouverner et de le conduire à la victoire. Dans toutes ces carrières, ses fastes nous présentent durant près de trois siècles des noms immortels, des listes plus longues et plus brillantes que celles dont se sont enorgueillis de bien plus vastes États. Cette Attique, envisagée en elle-même, sans ses colonies et ses alliés qui se détachaient souvent d'elle, n'équivaut encore en surface qu'à un de nos départements; elle occupe une place immense dans l'histoire, dans les grands souvenirs du genre humain. Nous lui devons nous-mêmes encore presque tous nos arts, nos sciences, nos lumières, les germes de tout ce que nous pouvons faire ou espérer de progrès. Démêler, au sein de tant de troubles et de désordres, les causes de tant de grandeur et de gloire, est un problème difficile que nous ne pourrons tenter de résoudre que lorsque nous aurons recueilli par d'autres lectures un plus grand nombre de données. Il s'en faut qu'à cet égard Xénophon nous ait fourni assez de renseignements.

Pour bien connaître une cité, on a besoin d'avoir obtenu des réponses précises à beaucoup de questions. Sa population est-elle divisée en classes? Quelles sont ces classes? Quel est, en chacune, l'état des personnes?

Jusqu'à quel point la fertilité du territoire et l'activité naturelle des habitants ont-elles développé l'industrie agricole, manufacturière, commerçante? Quelles sont les productions et les consommations? Comment les pouvoirs publics sont-ils exercés, organisés, divisés? Quel est le système des magistratures? Connaît-on les principales lois civiles et pénales de ce peuple, son régime militaire, ses forces de terre et de mer, ses finances, c'est-à-dire les dépenses et les recettes de son gouvernement? En quoi consistent ses croyances et ses pratiques religieuses, ses fêtes, ses solennités, le culte de ses dieux, l'influence de ses prêtres? A-t-il un système général d'éducation? Par quels moyens et en quelles mesures l'instruction se répand-elle dans les différentes classes de la population? Quel est chez lui l'état des arts, des lettres, des sciences, des lumières et des mœurs? Quels travaux publics fait-il entreprendre? Quels soins prend-il des indigents? A-t-il des colonies? Comment sont-elles traitées ou administrées? Enfin quelles relations entretient-il avec les autres peuples? A peine Xénophon a-t-il répondu, et bien incomplétement encore, à deux ou trois de ces interrogations. Il critique, il censure, propose des apologies dérisoires : son but n'est point du tout d'approfondir la matière, de rassembler les détails qui composeraient le tableau de la constitution politique d'Athènes.

Nous chercherons, dans notre prochaine séance, des notions plus positives dans le livre qui doit traiter des revenus de l'Attique.

SIXIÈME LEÇON.

REVENUS DE L'ATTIQUE.

Messieurs, deux opuscules de Xénophon présentent ou promettent des tableaux de la république de Sparte et de celle d'Athènes. Nous avons rattaché au premier de ces livres celui qui contient une vie ou plutôt un panégyrique d'Agésilas, roi de Lacédémone. En étudiant le traité intitulé *République des Athéniens*, nous n'y avons trouvé qu'une critique amère des institutions et des mœurs de ce peuple. Cette satire, ingénieuse et piquante, n'est pas toujours injuste; on y rencontre, sur les abus et les excès de la démocratie athénienne, des observations qui sont quelquefois trop bien fondées; mais l'instruction qu'on y peut recueillir n'est après tout, ni assez étendue, ni assez précise pour excuser le caractère incivique de ce pamphlet. L'intention trop manifeste de l'auteur est de flétrir sa patrie, de dénigrer ses concitoyens au profit de leurs rivaux. Trouverons-nous aujourd'hui une compensation à une action si peu honorable, dans l'opuscule sur les revenus de l'Attique? Vous allez en juger, Messieurs, par une analyse détaillée de ce livre.

Le titre promet des notions positives, πόροι ἢ περὶ προσόδων, *viæ sive de reditibus*, *voies ou des revenus*. Ces mots correspondent presque à l'expression de *voies et moyens*, l'une de celles que nous avons empruntées, assez inutilement, des Anglais (*ways and means*). Mais Xénophon va-t-il mettre en effet sous

nos yeux le tableau des recettes du gouvernement d'Athènes? Non, Messieurs; son dessein n'est pas de nous exposer ce qui existe, mais de proposer à ses concitoyens ce qu'il croit utile d'établir. Toujours faudra-t-il bien, pour développer le plan qu'il a conçu, qu'il nous donne au moins quelques notions des revenus ordinaires du peuple athénien. Il veut examiner s'il ne serait pas possible aux habitants de l'Attique de subsister par les ressources de leur propre pays, sans recourir à des moyens injustes, et sans alarmer leurs voisins. Or, est-il sous le ciel un plus heureux climat que le leur? une plus douce température? qu'on en juge par les productions du sol. Ce qui germe à peine ailleurs mûrit autour d'Athènes; les fruits précoces et les fruits tardifs y abondent; dans les entrailles de cette terre s'engendrent des marbres dont les architectes et les sculpteurs font des temples superbes, des autels magnifiques, des statues dignes des dieux. Au moyen des fouilles, les terrains qui se refusent à la culture, nourrissent plus de monde que s'ils portaient du blé Par une protection spéciale de la divinité, l'Attique recèle des trésors : seule entre les contrées grecques intérieures ou maritimes, elle possède des mines d'argent. Xénophon en conclut qu'il est raisonnable de croire qu'Athènes occupe précisément le point central de la Grèce, et même de l'univers : à mesure qu'on s'en éloigne, on est plus incommodé ou du chaud ou du froid. Sans être de toutes parts environnés d'eau, les Athéniens disposent autant que les peuples insulaires de tous les vents, pour exporter et importer des marchandises; ils sont entre deux mers; et, par terre, ils font encore un très-grand commerce. Ils sont loin des barbares qui

avoisinent d'autres peuples grecs. « Favoris de la nature, « poursuit l'auteur, à notre tour favorisons les métèques, « c'est-à-dire les étrangers qui viennent s'établir chez « nous. Ce sera l'un de nos plus beaux revenus; car ces « métèques se nourrissent eux-mêmes, nous apportent « l'abondance; et, loin de nous être à charge, nous payent « des tributs. Dispensons-les de servir dans l'infanterie « pesante; il est vrai que par là nous leur épargnerons « des dangers, mais en quittant leurs domiciles et leurs « familles, ne nous ont-ils pas fait un assez grand sacri- « fice? D'ailleurs il vaut mieux que la république ne soit « défendue que par ses propres enfants, et qu'elle ne les « confonde point avec des Lydiens, des Phrygiens, des « Syriens et autres étrangers. Hors de l'armée, donnons « une part aux métèques dans toutes les fonctions hono- « rables, permettons-leur de monter à cheval. Nous « avons dans Athènes des quartiers vides, des maisons « vacantes : adjugeons-leur la propriété de ces terrains « afin qu'ils y puissent bâtir ou réparer. Je voudrais « aussi qu'ils eussent des patrons comme les orphelins; « et que des récompenses fussent décernées à tout citoyen « qui aurait attiré d'honnêtes étrangers dans notre ville. « Ils n'ont point ailleurs le droit de bourgeoisie, ils s'em- « presseront de venir en jouir parmi nous, et leur af- « fluence nous enrichira. » Vous remarquez, Messieurs, que Xénophon confond toujours la richesse publique avec les revenus particuliers du gouvernement. Ce sont deux choses fort distinctes : le système entier des lois doit tendre à seconder ou du moins à ne pas empêcher l'accroissement de la prospérité nationale; mais les voies et moyens que le gouvernement doit prendre pour se procurer des recettes égales à ses dépenses, sont une

tout autre chose. Cette économie purement politique, selon qu'elle sera bonne ou mauvaise, aura sans doute de l'influence sur l'économie publique, mais elle a infiniment moins d'étendue.

En continuant l'énumération des avantages commerciaux d'Athènes, Xénophon fait mention de ses ports, de ses rades, des abris sûrs et commodes qui sont offerts aux navigateurs contre les tempêtes des hivers. Ailleurs ils sont obligés, faute d'espèces ayant cours, de prendre une cargaison nouvelle pour celles qu'ils débarquent : ici, quand ils ne veulent point d'échanges par marchandises, ils reçoivent de l'argent, et sont sûrs de s'en défaire partout avec profit; proposez donc, dit l'auteur, des gratifications aux juges de commerce qui termineront les procès avec le plus de justice et de célérité; en sorte qu'un navigateur qui veut repartir ne soit jamais arrêté par de longs délais. Faites mieux encore : accordez le droit d'hospitalité et une place honorable dans les spectacles aux marchands et aux capitaines de vaisseaux qui se distingueront par un négoce plus actif, par des équipements considérables; vous ne pourrez jamais trop multiplier les exportations et importations, les achats et les ventes : il en résultera plus de salaires distribués et plus d'impôts perçus. D'autres moyens exigeront un peu plus de dépenses ou d'avances; mais chacun s'empressera d'y contribuer. C'est l'espoir que l'on conçoit, lorsqu'on songe aux sacrifices que la république a déjà faits et réitérés, lorsqu'elle volait au secours des Arcadiens, d'abord sous la conduite de Lysistrate, puis sous celle d'Hégésiléus. Ce dernier nom a donné lieu à de très-longs commentaires. Quelques-uns pensent qu'il faut lire dans le

texte grec Ἀγησίλαος, et qu'il s'agit du roi de Sparte Agésilas. On répond que Xénophon n'aurait pas mal écrit le nom d'un personnage célèbre dont il a si souvent parlé. Mais les copistes ont fort bien pu défigurer ce mot comme tant d'autres. Agésilas a commandé les Arcadiens et les Lacédémoniens contre Épaminondas. Toutefois ceci retarderait la composition de ce livre jusqu'après l'an 363; et, comme nous le verrons bientôt, on a des raisons de croire qu'il a été rédigé avant le départ de l'orateur pour l'expédition de Cyrus le Jeune. Il reste à dire qu'il a pu y ajouter cette phrase après coup, et vers la fin de sa vie. Ce qui est certain, c'est que les commentateurs ne trouvent rien de précis et de clair sur le nommé Hégésiléus. Ce nom se lit, à la vérité, dans la vie de Xénophon par Diogène Laerte; mais il y remplace évidemment Agésilas; Ménage n'en a point douté. Quant à l'Hégésiléus dont parle Démosthène, il est d'une époque postérieure, et n'a rien de commun avec les Arcadiens et les Spartiates : c'était un Athénien qui avait été accusé de malversations. Il semble donc convenable, ou du moins fort permis de lire Ἀγησίλαος, au lieu d'Ἡγησίλεος, dans le texte de Xénophon qui vient de passer sous nos yeux; mais ce n'est qu'un incident d'une assez mince importance : reprenons le fil des idées de l'auteur.

« Souvent, dit-il, on a mis à grands frais des ga-
« lères en mer, sans savoir si ces entreprises auraient
« assez de succès pour couvrir la dépense. Dans mon pro-
« jet, le gain est aussi sûr que légitime. Celui qui aura
« prêté dix mines, en retirera chaque année à peu près
« deux mines; celui dont la mise ne sera que de cinq
« mines, recevra par an un intérêt égal au tiers de ce ca-

« pital. Ceux qui n'en auront pu fournir qu'une de plus, et ce « sera la classe la plus nombreuse, en obtiendront presque deux, et, chaque année, leur mise leur rentrera dou-« ble. » Ce passage n'est pas non plus trop clair ; il a fort tourmenté Saumaise, qui a cherché à l'expliquer dans son traité *De modo usurarum*. Beaucoup d'autres savants ont disserté sur ce même texte. Voici les conjectures les plus plausibles : on distinguait, à Athènes, deux genres d'intérêts, l'un terrestre et l'autre naval. Le terrestre se retirait par mois, le prêt n'avait que cette durée; le capital rentrait avec un surcroît d'un pour cent; ce qui revenait à douze pour cent par an; l'intérêt naval ou nautique était annuel, plus considérable, mais inégal, et croissant en raison inverse des capitaux prêtés. La république ayant à former beaucoup d'entreprises navales, on avait soumis les citoyens les plus riches à des emprunts forcés, qui d'ailleurs leur rapportaient un intérêt plus élevé que celui qu'on appelait terrestre. La classe moyenne était assujettie aussi à de pareils emprunts, mais avec de plus grands avantages pour elle. Enfin les citoyens moins riches, qui prêtaient volontairement de moins fortes sommes, en retiraient proportionnellement encore plus de profit. Cette combinaison était tout à fait dans l'esprit de la démocratie athénienne, qui favorisait en tout point les classes inférieures; et Xénophon, si éloigné de ce système dans ses autres écrits, s'en rapproche, en celui-ci, le plus qu'il lui est possible; il propose une échelle particulière à ces intérêts annuels; vingt ou plus exactement dix-huit pour cent par an à ceux qui auront prêté dix mines; trente-trois ou trente pour cent à ceux qui n'en auront dû prêter que cinq; cent ou quatre-vingt-

dix pour cent à ceux de qui l'on n'en aura pu emprunter qu'une seule mine (c'est-à-dire qu'environ quatre-vingt-dix francs). Apparemment la république gagnait ou pouvait gagner assez, par les entreprises navales, pour payer de tels intérêts à ces différentes classes de prêteurs, et il n'en faut pas plus pour nous donner une haute idée de la prospérité commune, dans les temps où ces entreprises avaient de l'activité et des succès.

Avant de terminer l'article de la navigation et du commerce, Xénophon conseille encore d'ajouter, en faveur des capitaines de vaisseaux, quelques édifices publics à ceux que l'on a déjà; de construire, pour les marchands et les étrangers, des hôtelleries, des magasins, des halles au Pirée et dans la ville : par là on embellirait Athènes, en même temps qu'on l'enrichirait. La république entretient des vaisseaux de guerre : pourquoi n'aurait-elle pas aussi des vaisseaux marchands, qu'elle affermerait sous de bons cautionnements, comme les autres parties des revenus publics? Le reste du traité n'a plus guère pour objet que l'exploitation des mines d'argent.

Pour bien comprendre ce que l'auteur propose, il convient de connaître d'abord l'état positif de cette branche d'administration dans l'Attique. J'emprunterai l'exposé succinct qu'en donne Barthélemy, d'après quelques textes de Démosthène, mais surtout d'après le livre même de Xénophon qui nous occupe en ce moment. « Nous nous rendîmes, dit Anacharsis, au mont « Laurium, où sont des mines d'argent, qu'on exploite « depuis un temps immémorial. Elles sont si riches « qu'on n'y parvient jamais à l'extrémité des filons, « et qu'on pourrait y creuser un plus grand nombre

« de puits, si de pareils travaux n'exigeaient de fortes « avances. Outre l'achat des instruments et la cons« truction des maisons et des fourneaux, on a besoin « de beaucoup d'esclaves, dont le prix varie à tout mo« ment. Suivant qu'ils sont plus ou moins forts, plus « ou moins âgés, ils coûtent, trois cents ou six cents « drachmes (deux cent soixante-dix ou cinq cent « quarante francs) et quelquefois davantage. Quand « on n'est pas assez riche pour en acheter, on fait « un marché avec des citoyens qui en possèdent un « grand nombre, et on leur donne pour chaque es« clave une obole (environ trois sous) par jour. Tout « particulier qui, par lui-même ou à la tête d'une « compagnie, entreprend une nouvelle fouille, doit en « acheter la permission que la république seule peut ac« corder. Il s'adresse aux magistrats chargés du dépar« tement des mines. Si sa proposition est acceptée, on « l'inscrit dans un registre, et il s'oblige à donner, ou« tre l'achat du privilége, la vingt-quatrième partie du « profit. S'il ne satisfait pas à ses obligations, la con« cession revient au fisc, qui la met à l'encan. Autre« fois les sommes provenues soit de la vente, soit de « la rétribution éventuelle des mines, étaient distri« buées au peuple; Thémistocle obtint de l'assemblée « générale qu'elles seraient destinées à construire des « vaisseaux. Cette ressource soutint la marine pendant « la guerre du Péloponèse. On vit alors des particu« liers s'enrichir par l'exploitation des mines. Nicias, si « malheureusement célèbre par l'expédition de Sicile, « louait à un entrepreneur mille esclaves, dont il retirait « par jour mille oboles ou cent soixante-six drachmes « deux tiers (cent cinquante francs). Hipponicus, dans

« le même temps, en avait six cents, qui, sur le même « pied, lui rendaient six cents oboles, ou cent drachmes « (quatre-vingt-dix francs) par jour... Vers la fin de cette « guerre, on s'aperçut que les mines rendaient moins « qu'auparavant. Divers accidents peuvent tromper les es- « pérances des entrepreneurs : plusieurs s'étaient ruinés « faute de moyens et d'intelligence. Cependant les lois « n'avaient rien négligé pour les encourager. Le revenu « des mines n'est point compté parmi les biens qui « obligent un citoyen à contribuer aux charges extraor- « dinaires de l'État. Des peines sont décernées contre « les concessionnaires qui l'empêcheraient d'exploiter « sa mine, soit en enlevant ses machines et ses instru- « ments, soit en mettant le feu à sa fabrique ou aux « étais qu'on place dans les souterrains, soit en anti- « cipant sur son domaine; car les concessions faites à « chaque particulier sont circonscrites dans des bornes « qu'il n'est pas permis de passer. Nous pénétrâmes « dans ces lieux humides et malsains. Nous fûmes té- « moins de ce qu'il en coûte de peines pour arracher « des entrailles de la terre ces métaux, qui sont desti- « nés à n'être découverts (et même possédés) que par « des esclaves. Sur les flancs de la montagne, auprès « des puits, on a construit des forges et des fourneaux « où l'on porte le minerai pour séparer l'argent des « matières avec lesquelles il est combiné... On est frappé, « quand on voyage dans l'Attique, du contraste que pré- « sentent les deux classes d'ouvriers qui travaillent à la « terre. Les uns, sans crainte, sans danger, recueillent sur « sa surface le blé, le vin et les autres fruits auxquels il « leur est permis de participer : ils sont en général bien « nourris, bien vêtus, ils ont des moments de plaisir,

« et au milieu de leurs peines, ils respirent un air libre « et jouissent de la clarté des cieux. Les autres, en« fouis dans les carrières de marbre et dans les mines « d'argent, toujours près de voir la tombe se fermer « sur leurs têtes, ne sont éclairés que par des clartés « funèbres, et n'ont autour d'eux qu'une atmosphère « grossière et souvent mortelle. Ombres infortunées, « à qui il ne reste de sentiments que pour souffrir, et « de forces que pour augmenter le faste des maîtres qui « les tyrannisent. »

Tels sont, Messieurs, les faits que Xénophon suppose ou rappelle, et nous n'aurons plus qu'à recueillir les idées nouvelles qu'il conçoit et qu'il suggère pour agrandir cette source de revenus publics. Dans les mines, dit-il, aucun ouvrier ne reste sans travail; ce sont plutôt les hommes qui manquent à l'ouvrage. Un cultivateur vous dira qu'il lui faut tant de travailleurs, tant de paires de bœufs, et pas davantage; s'il en avait plus, l'excédant serait préjudice : ceux qui exploitent les mines vous disent au contraire qu'ils n'ont point assez d'ouvriers. Ce genre d'entreprise est le seul, que je sache, où un nouvel entrepreneur ne fasse aucun ombrage aux anciens. Que les autres marchandises soient en grand nombre : les voilà réduites à un vil prix; voilà ceux qui les vendent ruinés. C'est ce qui arrive quelquefois pour le vin et pour le blé. Jamais le minerai ne surâbonde : jamais on ne possède assez d'argent pour n'en plus désirer; ceux qui en ont beaucoup trouvent du plaisir à enfouir le superflu. On pourrait dire à Xénophon qu'en ce cas il valait autant ne pas se donner tant de peines pour l'exhumer. Mais il ajoute que, plus ordinairement, on s'en sert pour acheter ce qu'il

y a de plus précieux en armes, en chevaux, en maisons, en meubles, pour monter un grand train et parer magnifiquement les femmes. Il avoue que la valeur de l'or baisse, quand il devient commun; mais il ne soupçonne pas qu'il puisse en arriver autant à l'argent. Il ne prévoit point le cas où l'argent, circulant en plus grande quantité, pourrait n'être pas plus demandé que lorsqu'il abondait un peu moins. Il n'examine pas si la valeur de ce métal, considéré ou comme marchandise ou comme monnaie, ne dépend point des usages qu'on en fait, du besoin qu'on en doit avoir; il croit que, par la nature même des choses, ce besoin est illimité. En conséquence, il conseille à la république d'acheter le plus grand nombre possible d'esclaves destinés aux mines; et il montre que, lorsqu'elle en aura dix mille, il en résultera pour elle un bénéfice annuel de cent talents (cinq cent cinquante mille francs). Il veut qu'elle ne discontinue d'acheter de ces esclaves à son compte, que lorsque chaque Athénien en aura trois à lui. Ceux de l'État porteront une marque distinctive; il sera défendu, sous des peines rigoureuses, de les acheter ou de les vendre; personne ne les pourra dérober, et il n'y aura aucune fraude à craindre.

Xénophon se demande pourquoi l'on ne voit plus s'ouvrir de nouvelles mines. C'est, répond-il, parce que les entrepreneurs particuliers sont trop pauvres. S'ils en veulent reprendre d'anciennes, il faut recommencer les dépenses de la première ouverture. S'ils tentent de nouvelles fouilles, ils courent le risque de ne rien trouver, et de perdre leurs avances. Comment donc faire? Athènes est composée de dix tribus : que l'État accorde à chacune d'elles un même nombre d'es-

claves, et qu'elles fassent l'entreprise en commun; ce qui sera trouvé par une seule fera le profit des dix. Voir les dix fouilles manquer à la fois, c'est ce que l'expérience des temps passés ne permet point d'appréhender : il y aura plutôt, deux, trois, quatre, six tribus qui réussiront ensemble; ce qui sera pour toutes un grand avantage. Si l'on est effrayé de l'étendue de ces entreprises, il n'y a qu'à les diviser, qu'à les former successivement. Au fond, si l'on construisait en même temps trop d'édifices, ils coûteraient plus cher et seraient moins beaux. Si l'on demande partout et au même instant beaucoup d'esclaves, on les payera au poids de l'or, et la marchandise sera moins bonne; il la faudra prendre sans choix, vicieuse ou non. Procédons par degrés; le profit que nous retirerons des premiers établissements nous aidera pour ceux qui resteront à former. La condition principale que le plan de l'auteur exige est qu'on augmente progressivement le nombre des esclaves. En général, Messieurs, tous les systèmes politiques des anciens obligeaient à réduire en servitude une partie plus ou moins considérable de la population. Ils n'ont presque pas tenté de résoudre autrement le problème de l'organisation sociale : ils ne concevaient pas l'idée d'une assimilation universelle, d'une association proprement dite de toutes les classes d'hommes, telle qu'elle existe ou tend à exister aujourd'hui dans la plupart des États de l'Europe.

Xénophon prévoit une objection : on lui dira que son projet doit entraîner l'établissement de nouveaux impôts, chose impossible après les charges énormes qu'on a supportées durant la guerre qui vient de se terminer. Ceci, Messieurs, fixe l'époque de la composition

de ce livre : l'auteur écrit peu après la fin de la guerre du Péloponèse, en 403 ou 402, fort peu de temps avant son départ pour l'armée du prince Cyrus, en 401. Il est encore tout Athénien, il a besoin de voir prospérer sa patrie. Il lui offre le tribut de ses méditations, de ses lumières, de ce qu'il a d'expérience. Rien encore, dans cette production, n'annonce de prédilection pour les institutions lacédémoniennes. Rien n'y exprime le mécontentement : rien n'y décèle l'intention de vivre sous d'autres lois, sous un régime plus austère et moins démocratique. L'auteur est jeune encore : probablement il n'a pas atteint sa trentième année, ainsi que nous l'avons déjà conclu de plusieurs autres circonstances. Il aura un jour plus d'habitude des choses humaines; ses idées seront plus étendues, ses talents plus exercés et plus flexibles; mais il ne sera jamais un meilleur citoyen, jamais plus dévoué aux intérêts de son pays. Il est dans cet âge heureux où les facultés intellectuelles et morales achèvent de se développer et n'ont pas eu le temps de se flétrir; où l'on n'est point désabusé par le savoir, découragé par l'expérience; où déjà la pensée est active et pénétrante; où les sentiments sont encore ardents et purs, les volontés droites autant qu'énergiques. L'ordre social, par sa nature même, garantit une influence prédominante à des générations plus mûres, plus éclairées sans doute, et plus dépravées quelquefois. Mais l'exemple de Xénophon est l'un de ceux qui prouvent qu'on peut aussi, en un âge moins avancé, offrir à sa patrie des services et des conseils même qui ne sont pas toujours à dédaigner. Pour répondre à l'objection qu'il s'est proposée, il trace le tableau des avantages qui vont naître de la paix nouvellement con-

clue, de ceux qu'amèneraient infailliblement l'accueil à faire aux métèques et aux navigateurs étrangers, la liberté des importations et des exportations, l'activité de toutes les industries. Craint-on que la guerre ne vienne mettre obstacle à ces projets? il répond, que si l'on commence de les exécuter, la guerre sera plus funeste aux ennemis qu'aux Athéniens. Athènes aura plus d'hommes, plus de vaisseaux, plus d'argent : elle ne sera pas même obligée d'interrompre le travail des mines. Elle aura, pour la défendre, la forteresse d'Anaphlyste sur les côtes méridionales, la forteresse de Thorisque vers le nord : elles ne sont éloignées l'une de l'autre que d'environ soixante stades. Rien n'empêchera d'en élever une troisième au milieu de cet espace. Au moindre mouvement, les travailleurs se retireraient en lieu de sûreté. Mais comment les ennemis se porteraient-ils vers les mines? la ville de Mégare, qui en approche le plus, en est éloignée de cinq cents stades; Thèbes, qui en est, après Mégare, la plus voisine, en est distante de cent stades de plus. Pour arriver aux mines, quelque chemin qu'ils prennent, ils passeront nécessairement près d'Athènes. Combien de temps resteraient-ils autour du mont Laurium, dénués de subsistances? s'ils fourragent par pelotons, ils exposeront leurs soldats et leur butin : s'ils réunissent leurs forces, ils seront moins assiégeants qu'assiégés.

Ainsi le grand nombre d'esclaves et les produits de leurs travaux augmenteront les ressources d'Athènes. Les environs des mines se peupleront, s'animeront; on y tiendra des marchés; on y bâtira et l'on y louera des maisons; la valeur de ces emplacements égalera celle des territoires qui touchent à la ville; et la popula-

tion de l'Attique s'accroîtra dans une progression rapide. Avec l'abondance, on verra renaître la subordination et la valeur guerrière. Les garnisons deviendront plus vigilantes; les peltastes, ou soldats armés à la légère, plus expéditifs dans leurs excursions; les intendants des exercices gymniques, plus assidus à leurs fonctions, parce qu'ils se verront mieux traités que ceux qui président aux exercices des torches. Pour entendre ce dernier trait, on a besoin de le rapprocher d'un texte de Pausanias, que Clavier traduit ainsi : « On « voit, dans l'Académie, un autel de Prométhée, qui « est le point de départ d'une course qu'on fait en « tenant des flambeaux allumés. On court du côté de la « ville; et il ne suffit pas, pour remporter le prix, d'arriver « le premier, il faut encore conserver son flambeau allumé. Si le premier le laisse éteindre, il perd « ses prétentions à la victoire, elles passent au second, « puis au troisième, si le second ne conserve pas son « flambeau allumé; enfin le prix n'est donné à per« sonne, si tous les flambeaux s'éteignent. » Il paraît que l'on confondait avec les officiers chargés de surveiller ce jeu, ceux qui présidaient aux autres exercices gymnastiques et qui méritaient, selon Xénophon, d'être plus honorablement traités.

Au surplus, il avoue que la paix est nécessaire à la pleine garantie de tous les revenus de l'Attique, et il en conclut qu'il serait à propos de créer des magistrats chargés du soin de prévenir les guerres. Une telle institution ferait chérir Athènes, et attirerait des hommes de tous les pays dans son sein. Voilà, Messieurs, le projet de la paix perpétuelle énoncé pour la première fois peut-être. Aux yeux de notre écrivain, ce n'est point une

illusion : il y aurait au contraire une erreur grave à imaginer que cette paix dût affaiblir la puissance, la célébrité, la gloire que les Athéniens ont acquises. Quelles sont les villes dont on vante la prospérité? celles qui ont su se maintenir longtemps paisibles. Athènes surtout doit son agrandissement à ce qu'elle a fait dans les moments de repos dont elle a pu jouir. Est-il en effet un seul peuple grec qui puisse se passer d'elle en temps de paix? Il faut compter comme ayant besoin d'Athènes ceux qui font le commerce de terre et de mer; qui possèdent de grandes quantités de blé, de vin, d'huile, de bestiaux; qui ont une industrie ou des fonds à faire valoir; ceux qui s'adonnent aux arts, à la philosophie, à la littérature; les poëtes et ceux qui cherchent à s'instruire dans les ouvrages du génie; ceux aussi qui veulent étudier la politique, ou approfondir les doctrines religieuses. C'est par la paix qu'Athènes recouvrera cet empire de la mer qu'elle a perdu par la guerre. Quand elle s'est montrée orgueilleuse, on s'est ligué contre sa puissance; dès qu'elle est redevenue juste, on s'est replacé sous ses lois. Ses bienfaits seuls lui ont attiré, à différentes époques, la confiance des Thébains et les hommages même de Sparte. La reconnaissance, et non la crainte, lui rendra sa suprématie maritime. Il ne tient qu'à elle de regagner l'affection des Grecs, en conciliant les villes armées les unes contre les autres, en essayant même de rétablir la concorde entre les citoyens d'une même cité, en assurant, non par les armes, mais par de sages négociations, l'indépendance du temple de Delphes. On la secondera contre ceux qui ont tenté d'usurper l'intendance de ce temple, depuis l'abandon qu'en ont fait les Phocéens; et,

dès qu'on la verra tendre à une paix universelle sur terre et sur mer, on formera des vœux pour elle, parce que ce sera en former pour la Grèce entière. Que la guerre épuise les finances de l'Attique, et qu'elles prospèrent par la paix, l'expérience du passé le démontre. La guerre avait coupé plusieurs branches de revenus, et absorbé en pure perte celles qui subsistaient encore : depuis que la paix est rétablie sur mer, tous les produits se sont renouvelés et accrus; les citoyens en jouissent en pleine liberté. Cependant, si Athènes reçoit quelque outrage, si elle est menacée d'une agression, ne lui faudra-t-il pas reprendre les armes? Ah! qu'elle commence par être juste; elle aura plus d'alliés que d'ennemis. Ces idées qu'on a traitées de chimériques, toutes les fois qu'elles se sont reproduites, ont séduit dans le cours des siècles de grandes âmes et des esprits éclairés. Elles ont, dans nos temps modernes, occupé Henri IV et Sully avant l'abbé de Saint-Pierre. En parlant du système de ce dernier, Rousseau ne veut pas qu'on dise qu'il n'a point été adopté, parce qu'il n'était pas bon, mais qu'il était trop bon pour être adopté; car le mal et les abus dont tant de gens profitent s'introduisent d'eux-mêmes, au lieu que ce qui est utile ne s'introduit guère que par la force, attendu que les intérêts particuliers y sont presque toujours opposés. Il y avait chez les anciens encore plus d'obstacles qu'aujourd'hui à la paix perpétuelle, et même à une paix de quelque durée. Les despotes ou rois absolus, les tyrans ou usurpateurs, généralement les gouvernements spéciaux étaient sans cesse entraînés à la guerre par leurs passions ambitieuses, par la crainte de voir éclore, au sein du repos, quelque esprit de liberté, enfin par l'extrême facilité qu'ils

trouvaient à mettre en mouvement la multitude de leurs esclaves. Les républiques n'étaient pas moins guerroyantes : il suffisait, dans les assemblées populaires, d'une harangue démagogique, pour provoquer des expéditions insensées. Les conseils paisibles y semblaient timides ou même lâches; et chacun s'estimait valeureux, en prenant une résolution qui obligeait les autres à l'être; on votait avec enthousiasme l'effusion du sang humain. Presque partout la civilisation avait fait assez de progrès pour qu'on eût beaucoup de besoins, et trop peu pour que l'industrie nationale les pût satisfaire : on trouvait plus court et même plus honorable de conquérir les produits des travaux d'un autre peuple. Les nations cupides et paresseuses se faisaient guerrières, comme les hommes avides et fainéants se font voleurs; et, par la plus déplorable illusion, une sorte de convention universelle attachait la gloire suprême à de si criminelles et si honteuses entreprises. On confondait avec le vrai courage, avec cette intrépidité, en effet héroïque, qui défend la liberté commune, la fureur qui l'attaque, et qui dévaste la terre, ne sachant la féconder. Il est certain, Messieurs, que si ce fléau avait pu cesser dans les temps antiques, c'eût été par les progrès de toutes les industries légitimes, et précisément par des moyens pareils à ceux que Xénophon vient de proposer aux Athéniens. Henri IV concevait le plan d'une guerre qui eût été la dernière, qui devait aboutir à une paix immortelle. L'abbé de Saint-Pierre tendait au même but par une sorte de congrès ou arbitrage européen. Je pense qu'on doit des hommages à la grandeur de l'un et de l'autre de ces projets : ils étaient calculés sur les données positives qu'offraient

les États modernes. Les vues de Xénophon sont moins vastes et moins élevées. Il n'envisage qu'Athènes : mais s'il eût réussi à persuader à cette république de ne plus chercher sa prospérité ni sa gloire que dans le travail, les arts et la paix, il eût contribué au bonheur de toute la Grèce, et sinon éteint, du moins amorti, dans cette contrée, le flambeau de la discorde.

Il est lui-même si convaincu de l'excellence de son projet, qu'il invite ses concitoyens à n'en pas retarder d'un seul instant l'exécution. « Que je voie, avant de « mourir, dit-il, ma patrie tranquille et florissante, ἵνα « ἔτι ἐφ ἡμῶν ἐπίδωμεν τὴν πόλιν μετ' ἀσφαλείας εὐδαιμο- « νοῦσαν. » On emploie ce passage, ainsi que celui où il est question d'Agésilas sous le nom d'Hégésiléus, à prouver que Xénophon n'a composé ce livre qu'à la fin de sa vie. Nous avons dit que la ligne où ce nom se trouve peut avoir été ajoutée après coup : la même conjecture ne s'appliquerait point à la phrase que je viens de citer; elle se fond trop bien dans le contexte du discours, elle y tient trop étroitement. Mais il n'y a rien d'étonnant que l'auteur, quoique jeune encore, exprime le desir de voir, avant la fin de sa carrière, le succès du plan qu'il expose; car enfin ce succès ne devait pas être soudain; la détresse des Athéniens était extrême en 403; et, avec le meilleur régime, il leur eût encore fallu bien du temps pour atteindre un si haut degré de prospérité. Xénophon, s'ils adoptent ses idées, veut que, sans tarder, ils envoient des députés à Delphes et à Dodone, pour savoir des dieux eux-mêmes si ses institutions sont les meilleures possibles, celles qui assureront le mieux la félicité de la génération présente et des générations à venir. Si l'oracle est favorable, on

lui demandera quelles divinités on doit spécialement invoquer pour le succès de l'entreprise; on rougira leurs autels du sang des victimes, et, aussitôt après, on commencera d'exécuter. Est-ce une complaisance de l'auteur pour les superstitions de ses contemporains, ou l'expression sincère de sa propre croyance? J'adopterais plutôt cette seconde hypothèse, comme plus conforme à l'esprit de tous ses ouvrages. Les sacrifices, les présages, les oracles y reviennent sans cesse. Un sentiment religieux, extrêmement honorable dans son principe, y prend avec excès, mais avec franchise, ces teintes superstitieuses. En louant les anciens de ces pieux hommages qu'ils voulaient rendre à la sagesse divine dans les plus graves circonstances de leur vie privée et publique, je ne crois pas qu'il convienne d'excuser, comme on le fait quelquefois, les erreurs de leur grossier paganisme. Les sages devaient consulter Dieu, mais savoir qu'il ne leur répondait que par la voix de leur conscience et de leur raison. Le premier service à rendre aux Athéniens, après la guerre du Péloponèse, eût été de leur apprendre, enfin, à ne plus chercher les règles de leur conduite politique dans les entrailles des victimes, dans le vol des oiseaux, dans les réponses des devins ou des pythies, ni dans les harangues démagogiques de leurs orateurs. L'oracle le plus raisonnable qui leur ait été rendu à cette époque est ce traité même de Xénophon, dont il paraît qu'ils n'ont tenu aucun compte. Ce n'est pas son plus brillant ouvrage, c'est l'un des plus estimables, et, de tous, le plus patriotique. On n'y remarque aucun germe, aucun symptôme de la *spartomanie* qui règne plus ou moins dans tous les autres.

Vous venez de voir, Messieurs, que ce traité contient bien moins la description ou l'énumération des divers produits de l'Attique, que l'exposé des moyens propres, selon l'auteur, à les multiplier et à les accroître. C'est pourtant l'une des sources où l'on a puisé le plus de notions relatives aux dépenses et surtout aux recettes de la république athénienne. Plusieurs savants modernes ont traité cette matière, dont l'extrême difficulté me semble assez prouvée par la diversité ou l'opposition des résultats de leurs recherches. Les deux derniers ouvrages publiés sur ce sujet sont un mémoire de M. Letronne, inséré dans le recueil de l'académie des Inscriptions, et un traité beaucoup plus étendu de M. Boeckh, académicien de Berlin, traduit en français par M. Laligant, sous le titre d'*Économie politique des Athéniens*. Ce traité est divisé en quatre livres, dont le premier n'a point de titre spécial; mais il y est question des monnaies, de la population, du commerce, de l'état des fortunes privées. Le second est intitulé *De l'administration des finances et des dépenses ;* et ce titre, assez peu précis, est littéralement répété en tête du livre troisième, répétition qui n'est pas le signe d'une méthode très-rigoureuse. Le quatrième livre s'annonce comme devant concerner les revenus extraordinaires des Athéniens et particulièrement les mesures de finances des Grecs. Si cette disposition, Messieurs, vous semble pénible et un peu confuse, vous en devez seulement conclure que les éléments d'un tel travail n'ont pu être assez bien connus, assez complétement rassemblés pour être mis dans un ordre exact. Nous ne diviserons qu'en deux parties le petit nombre de résultats réellement historiques qu'il nous sera per-

mis de recueillir sur cette matière difficile. Dans la première, il ne s'agira que des productions et des consommations domestiques; dans la seconde, des recettes et des dépenses de l'État. Mais comme, dans l'une et dans l'autre, les résultats ne se pourront quelquefois exprimer qu'en sommes de monnaies, il nous est indispensable de prendre d'abord une idée du système monétaire des Athéniens; c'est une partie du vocabulaire dont nous aurons à faire usage.

Jusqu'à l'ouverture du cinquième siècle avant notre ère, l'or avait été rare dans la Grèce, quoiqu'il y en eût des mines en Thessalie, en Thrace, en Macédoine, au mont Pangéique, à Scapté-Hylé. Le territoire de l'Attique comprenait les mines d'argent de Laurium; cette possession, la prise de Scapté-Hylé et les progrès du commerce accrurent à tel point les richesses privées et publiques des Athéniens, qu'à certaines époques ils déposèrent dans leurs citadelles des sommes considérables qu'on évalue à plus de cinquante-trois millions de nos francs. Ce qu'on raconte des trésors du temple de Delphes, pillés à plusieurs reprises, montre à quel point les diverses contrées de la Grèce s'étaient peu à peu enrichies. Les grandes sommes se comptaient par talent : le talent valait soixante mines; la mine, cent drachmes; la drachme, six oboles; l'obole, huit chalchus; et le chalchus, sept leptons. D'après les évaluations aujourd'hui convenues, le lepton équivaudrait à deux septièmes de centime, le chalchus à deux centimes, l'obole à quinze, la drachme à quatre-vingt-douze, la mine à quatre-vingt-onze francs soixante-six centimes, et le talent à cinq mille cinq cents francs. En général, les monnaies athéniennes étaient

d'argent; les oboles mêmes avaient été de ce métal; plus tard on en frappa de cuivre. Mais, fixer pour chaque époque le poids et le titre de chacune de ces monnaies, ce sont là des questions si délicates et si litigieuses qu'il est plus court, et presque aussi sûr, de s'en tenir à de simples approximations, telles que celles que je viens d'énoncer. Il y avait sans doute quelques inégalités entre le talent attique et les talents appelés euboïque, alexandrin, égyptien, babylonien; mais les différences en moins ou en plus ne paraissent pas avoir été fort considérables. L'expression talent d'or s'applique souvent à une quantité de ce métal, équivalente à un talent d'argent; elle a quelquefois des valeurs moins déterminées et plus variables. L'expression mine d'or n'a pas non plus un sens très-fixe. On connaît un peu mieux le statère d'or, monnaie réelle, qu'on peut estimer à vingt drachmes d'argent, ou dix-huit francs quarante centimes. Tels sont, Messieurs, les termes les plus usités dans le système monétaire d'Athènes: j'écarte ceux qui se rencontrent moins fréquemment dans les anciens livres, et dont l'explication est beaucoup plus controversée. Considérés comme marchandises, l'or et l'argent ont eu entre eux des rapports qui ont varié selon les circonstances. Il a été ordinairement de dix à un, s'est abaissé à huit, s'est élevé à onze, douze, treize, quatorze, et chez les Romains à dix-sept et dix-huit. Dans l'Attique, une pièce d'or vaut communément un peu plus de dix fois une pièce d'argent du même poids. A l'égard des monnaies de cuivre, assez rares chez les Athéniens, excepté pour les plus modiques échanges, leur valeur nominale était, comme presque partout, exagérée par les conventions ou par les lois.

13.

Ces notions supposées, nous avons à considérer le territoire et la population de l'Attique relativement aux productions et à la consommation. La superficie de l'Attique, y compris les deux îles de Salamine et d'Hélène, est à peine de trente-six myriamètres carrés dans la dernière carte de feu M. Barbié du Bocage; un de nos départements a, comme je vous l'ai dit, Messieurs, autant ou plus de surface. Le sol, pierreux en plusieurs endroits, couvert de rochers en d'autres, portait de l'orge, et avec plus de peine du froment. La douceur du climat y faisait mûrir et y conservait des fruits savoureux : ce terrain si maigre devenait favorable à toute espèce de plantes et d'animaux : on y récoltait des raisins, des olives, des figues et du miel. On élevait des abeilles dans les cantons montueux, particulièrement dans celui de l'Hymette; ailleurs des moutons, des chèvres, des porcs, des ânes et des mulets. Les chevaux et les bœufs, qui d'abord y avaient été fort rares, s'y acclimatèrent. La pêche était abondante dans les rivières et sur les côtes : les forêts fournissaient le bois de chauffage; les mines donnaient, outre l'argent, du plomb, des couleurs minérales et terreuses, peut-être aussi du cuivre; et les carrières de très-beaux marbres, celui de l'Hymette et du Pentélique. Ainsi les sources les plus naturelles des richesses de l'Attique étaient l'agriculture, l'éducation du bétail, l'exploitation des mines et des carrières. Les fortunes particulières pouvaient se diviser en trois classes : l'inférieure, depuis le capital d'un talent ou même au-dessous jusqu'à cinq, c'est-à-dire jusqu'à vingt-sept mille cinq cents francs; la seconde, entre cette somme et quarante talents ou deux cent vingt mille francs. Démosthène, par exemple,

nous apprend lui-même qu'il était riche de quinze talents, et nous donne les détails de cette fortune, qui serait d'environ quatre-vingt-deux mille cinq cents francs dans notre langue. Au-dessus de quarante talents, commence la classe opulente, où l'on distingue les familles des Nicias, des Hipponique, des Callias. Quelques personnages de ces familles nous sont connus comme ayant possédé de cent à deux cents talents, ou de cinq cent cinquante mille francs à plus d'un million. Il est probable que certaines fortunes athéniennes ont excédé ce terme; mais l'histoire ne les a point déterminées d'une manière précise, ni même approximative. Aux meilleures époques, les richesses, quoique fort inégalement distribuées, l'étaient de telle sorte, que tous les habitants avaient au moins de quoi pourvoir à leurs besoins; nul ne manquait du strict nécessaire; et le spectacle de la mendicité n'affligeait pas les regards. La propriété foncière demeurait fort morcelée : les plus riches ne possédaient pas plus de trois cents plèthres carrés, qui ne feraient guère que trente-deux hectares. Mais, après Alexandre, les classes inférieures de la population athénienne s'appauvrirent à tel point que, sous Antipater, on compta douze mille habitants dont le capital n'atteignait pas deux mille de nos francs.

Il existe un texte de Polybe où tout l'avoir de l'Attique entière, terres, maisons et autres biens, n'est estimé qu'à six mille talents, ou même qu'à cinq mille sept cent cinquante, trente et un million six cent vingt-cinq mille francs. Ce total est si faible que Samuel Petit, Saumaise, Meursius, Winckelmann, ont pensé qu'il s'agissait du revenu. Polybe parle réellement du capital, et son calcul se rapporterait à l'an 376 avant notre ère ou en-

viron. Mais il y a là certainement quelque erreur, ainsi qu'on peut s'en assurer par l'addition des sommes partielles que divers historiens, y compris Polybe lui-même, nous fournissent. On comptait dans l'Attique plus de neuf cent mille plèthres de terres labourables, et chaque plèthre valait au moins cinquante drachmes; voilà déjà sept mille cinq cents talents. Ajoutez dix mille maisons dans l'enceinte d'Athènes, estimées chacune à dix mines; c'est encore seize cents talents; et il en faut bien mettre quatre cents autres pour les bâtiments situés hors de cette ville, sur divers points du territoire de l'Attique. Nous aurions ainsi en propriétés foncières des particuliers, et sans tenir compte des domaines publics, un total de neuf mille cinq cents ou dix mille talents, ou cinquante-cinq millions de francs au lieu de trente et un millions. Joignez-y la valeur des bestiaux, et, puisqu'il faut le dire, de trois cent soixante mille esclaves, estimés à une mine ou cent francs par tête, et les propriétés mobilières de toute nature; vous arriverez, pour la totalité des fortunes privées, à un capital de trente à quarante mille talents, et il le faudra bien élever à cinquante mille, si vous faites entrer dans le calcul les domaines, le mobilier, les armées, les flottes de la république; ce sera deux cent cinquante-cinq millions. Nous aboutissons à ce résultat en n'employant que des données positives, fournies par l'histoire. Deux hypothèses, plus ou moins plausibles, tendraient presque à le doubler. L'une consiste à dire qu'outre les terres labourables et les habitations, il restait des portions considérables du territoire de l'Attique, qui, à raison de leurs produits divers, pouvaient être estimées à deux mille talents : de cette manière le total des propriétés particulières au-

rait été, non de quarante mille talents, mais de quarante-deux. L'autre hypothèse attribue une valeur égale à l'ensemble des propriétés publiques. La richesse de tout le pays devient alors de quatre-vingt-quatre mille talents, ou quatre cent soixante-deux millions de notre monnaie. En ce cas, les trente et un millions de Polybe n'excéderaient guère le revenu, ou du moins s'en rapprocheraient beaucoup plus que du capital.

On croit que le nom d'Attique dérivait du mot grec 'Ακτή, désignant une terre bordée par la mer. C'est une presqu'île, séparée de la Béotie par la chaîne du Cithéron; d'Anville l'étend jusqu'à l'isthme de Corinthe, en y comprenant la Mégaride, qui néanmoins prétendait n'en pas dépendre. La ville d'Athènes, située à quelque distance de la mer, avait trois ports, nommés Phalère, Munichie, et le Pirée; celui-ci, le plus considérable des trois, communiquait avec la ville, au moyen de deux murs longs de quarante stades. Au nord-ouest d'Athènes, se trouvait Éleusis, célèbre par ses mystères de Cérès; au nord-est Marathon, théâtre de la première victoire des Grecs sur les Perses; non loin de là, et sur le bord de la mer, Rhamnus, où Némésis avait un temple. En allant d'Athènes à Chalcis en Eubée, on passait à Décélie. J'ai déjà indiqué les mines de Laurium et les deux montagnes d'Hymette et de Pentélique, renommées l'une par son miel, l'autre par ses marbres. Ce sont là les principaux lieux de l'Attique qui, rétrécie entre deux rivages, se termine au midi par le promontoire Sunium. Près de ce cap est l'île d'Hélène; celle de Salamine est à l'ouest et à peu de distance d'Athènes.

Vous voyez, Messieurs, que l'Attique, qui occupe un

si grand espace dans l'histoire, n'en couvre qu'un fort petit sur le globe. Elle a passé pour le pays le plus peuplé de la Grèce. Mais le nombre de ses habitants a été fort variable, et n'est d'ailleurs exprimé nulle part avec assez de précision. Lorsque Athénée dit que, dans le dénombrement ordonné par Démétrius de Phalère, vers l'an 310, on trouva trente et un mille citoyens, dix mille métèques ou étrangers domiciliés, et quatre cent mille esclaves, outre que des nombres si ronds ne sont probablement qu'approximatifs, on a lieu de croire que les trente et un mille hommes libres sont des pères de famille, auprès de chacun desquels il faut placer au moins trois autres personnes libres. Wallace substitue donc aux trente et un mille cent vingt-quatre mille; et avec les quatre cent mille esclaves, il a un total de cinq cent vingt-quatre mille. Portant ensuite le nombre des membres libres de chaque famille à six au lieu de quatre, il compte en tout cinq cent quatre-vingt-six mille habitants. Hume efface un zéro des quatre cent mille esclaves d'Athénée; il les réduit à quarante mille, qu'il ajoute à cent vingt-quatre mille personnes libres, et la population totale n'est plus que de cent soixante-quatre mille. Cependant il veut bien considérer aussi chaque esclave comme un père de famille, auquel il donne une femme et deux enfants; et, par ce moyen, il retrouve deux cent quatre-vingt-quatre mille habitants dans l'Attique. Sainte-Croix multiplie les trente et un mille hommes libres, citoyens et métèques, pères de famille, par quatre et demi et non pas simplement par quatre; d'une autre part, aux quatre cent mille esclaves capables de travailler, il ajoute cent mille enfants ou vieillards invalides : ces hypothèses lui fournissent six cent

trente-neuf mille cinq cents têtes. Vous noterez, Messieurs, qu'Athénée n'applique ses quatre cent mille esclaves qu'au travail des mines, εἰργάζοντο τὰ μέταλλα, ce qui permettrait d'en supposer deux cent mille de plus, employés à tous les autres services; et ce nouveau moyen, combiné avec les précédents, élèverait à huit cent cinquante-neuf mille cinq cents le nombre que nous cherchons. La superficie de l'Attique, y compris les deux îles, étant à peu près de quatre-vingts lieues carrées, il y aurait eu sur chaque lieue carrée environ onze mille habitants. M. Letronne est persuadé que c'est beaucoup trop : il abandonne ce texte d'Athénée, qui vient d'essuyer tant de commentaires; il choisit et rapproche plusieurs autres documents, qui, à vrai dire, ne sont guère plus instructifs, mais qui lui servent à réduire les Athéniens de tout âge et des deux sexes à soixante-dix mille, leurs métèques des deux sexes et de tout âge à quarante mille, tous leurs esclaves à cent dix mille; la population entière de l'Attique à deux cent vingt mille : tel en a été, selon lui, le terme moyen depuis l'an 431 avant notre ère jusqu'à 338. L'un des textes qu'il cite pour établir ce résultat est tiré du livre de Xénophon sur les revenus de l'Attique. Xénophon y conseille d'acheter des esclaves jusqu'à ce qu'il y en ait trois pour un Athénien : ἕως γίγνοιτο τρία ἑκάστῳ Ἀθηναίων. Sous ce nom d'Athéniens, M. Letronne veut qu'on ne comprenne que les vingt mille citoyens, et non leurs femmes ni les enfants, non plus que les métèques. Le nombre des esclaves n'était donc pas de soixante mille au temps de Xénophon. Supposons qu'il s'approchait déjà de ce terme, ou qu'il s'y est bientôt élevé; et, comme il ne s'agit là que des

esclaves travailleurs, tenons compte de leurs enfants, de leurs femmes, de leurs vieillards; leur classe entière ne dépassera pas cent dix mille. Si les deux autres classes, Athéniens et métèques, n'atteignent que ce même nombre, l'Attique n'a que deux cent vingt mille habitants en tout, sauf pourtant les étrangers non domiciliés qui viennent y faire quelque séjour.

Je n'ai pas besoin de vous faire observer, Messieurs, que ce ne sont là que des conjectures, que des hypothèses : il n'en saurait être autrement, vu l'imperfection des documents que l'antiquité nous a laissés sur une matière fort difficile en elle-même. Il me semble néanmoins que les faits dont se compose l'histoire de l'Attique, au cinquième et au quatrième siècle avant l'ère vulgaire, ne permettent guère de réduire à deux cent vingt mille personnes sa population totale. M. Boeckh la porte à cinq cent mille, savoir, trois cent soixante-cinq mille esclaves, quarante-cinq mille métèques et quatre-vingt-dix mille Athéniens, y compris, en chacune de ces trois classes, les enfants, les vieillards et les femmes. Ceci est encore fort arbitraire, mais, à mon avis, plus vraisemblable. De ces cinq cent mille individus, M. Boeckh en loge cent quatre-vingt mille dans les dix mille maisons d'Athènes, dans les autres maisons louées chacune à plusieurs familles, συνοικίαι, dans les contours de la ville et des trois ports; vingt mille aux mines de Laurium; trois cent mille dans les petites villes, bourgs, villages et habitations diverses qui couvraient le territoire de l'Attique. Ces trois cent mille se trouvent là distribués à raison de deux mille huit cent quarante et un par lieue carrée. Ce terme moyen serait presque triple de celui qu'on obtiendrait en

comparant la population de la France à sa superficie, sans tenir compte de Paris et de ses plus voisines dépendances. Je croirais qu'Athènes était plus peuplée, et le reste de l'Attique moins que ne le suppose M. Boeckh; mais, encore une fois, nous manquons des données positives qui sont nécessaires pour résoudre avec quelque exactitude de pareilles questions; et, en vous exposant ces opinions des savants modernes, j'ai voulu seulement vous offrir les moyens d'apprécier à leur juste valeur les recherches de cette espèce.

L'agriculture était fort en honneur dans l'Attique, si nous en jugeons par les éloges que lui décernent Xénophon et Aristote. Les plus pénibles des travaux qu'elle exige étaient dévolus aux esclaves sous la direction des maîtres, qui, vu la modicité des frais de culture, obtenaient dans les temps de cherté des gains considérables au delà de leur propre consommation. On n'estimait point à beaucoup près l'industrie manufacturière autant que l'industrie agricole. On voit néanmoins des fabricants, tels que Cléon, acquérir un très-grand crédit; et d'éminents personnages, comme Périclès, Alcibiade, Callias, surveiller des fabriques établies pour leur propre compte. En général, il n'y avait que des métèques et des Athéniens pauvres qui exerçassent des métiers et se livrassent à des travaux manuels, pareils à ceux des esclaves; mais le concours de ces différentes classes d'ouvriers suffisait pour perfectionner les arts, enrichir la république. Tous les produits des manufactures d'Athènes, étoffes, meubles, ouvrages en métal, y compris les armes, avaient de la renommée au dehors. Tous les artisans qui excellaient dans leur profession, armuriers, tan-

neurs, tisserands, lampistes, vivaient dans l'aisance, dans l'abondance même. Si l'emploi des esclaves comme ouvriers et quelquefois comme chefs d'ateliers tendait à diminuer les salaires des travailleurs libres et les prix des marchandises, ils s'élevaient par d'autres causes, entre lesquelles il faut compter l'étendue des demandes et des exportations, et le taux de l'intérêt de l'argent. Quoiqu'il y eût aussi des meuniers et même des boulangers fort accrédités, le pain se faisait, ainsi que les vêtements, dans l'intérieur de la plupart des ménages.

La position presque insulaire de l'Attique, l'heureuse situation de ses ports accessibles par tous les vents, et le bon aloi de ses monnaies, facilitaient à tel point son commerce qu'on lui apportait de toutes parts les objets que son sol et ses arts ne produisaient pas. Quand la guerre ou la piraterie n'entravait point les transports, elle tirait des côtes de la Méditerranée du blé, des vins, de l'airain, du fer; des bords du Pont-Euxin, aussi bien que de la Thrace et de la Macédoine, des bois de construction, du goudron, des cordages, du cuir, des peaux de chèvres, des poissons salés et des esclaves; de la Phrygie et de Milet, des tapis et de la laine. Toutes ces marchandises, ailleurs éparses, se rassemblaient, comme d'elles-mêmes, au Pirée. En échange, les Athéniens livraient les produits de leur territoire et de leurs fabriques; ils transportaient les vins qu'ils allaient prendre sur les côtes et dans les îles de la mer Égée. Leurs vaisseaux marchands avaient une telle capacité qu'ils contenaient quelquefois trois cents personnes libres, outre les esclaves, l'équipage et la cargaison.

Chez les Athéniens et chez les autres anciens peu-

ples, les prix des choses étaient en général fort inférieurs à ce qu'ils sont aujourd'hui. Les causes de cette différence sont faciles à reconnaître : moins de monnaie en circulation, plus de fécondité dans les territoires méridionaux, habités et fréquentés par les Grecs, moins de communications avec les contrées lointaines, par conséquent plus de concurrence entre les producteurs, et moins entre les consommateurs. On a supposé que les prix antiques des denrées n'équivalaient qu'au dixième des prix moyens établis en Europe dans le cours du dix-huitième siècle. Si cette hypothèse était admise, voici quelles en seraient les conséquences par rapport aux Athéniens. Un capital de cent mille francs eût produit, chez eux, à raison de douze pour cent d'intérêt terrestre, un revenu annuel de douze mille francs. Réduisons ce revenu à dix mille, attendu que, selon toute apparence, on n'obtenait pas toujours un profit aussi considérable des fermages, des loyers d'habitations et de quelques autres emplois des capitaux. Mais avec dix mille livres de rente, on aurait, selon l'opinion qui vient d'être énoncée, fait face aux jouissances et aux consommations qui en exigeraient cent mille aujourd'hui; en sorte qu'en général, nous pourrions prendre le capital de chaque Athénien, pour l'expression ou la traduction, en notre langue, de la dépense réelle qu'il avait le moyen de faire en chaque année. J'avoue, Messieurs, que ce résultat me paraît exagéré, et peu conciliable avec les renseignements particuliers relatifs aux divers degrés d'aisance dont jouissaient en ce pays les classes supérieures, moyennes et inférieures de la société. Mais il est indubitable que des sommes monétaires, égales en poids et en titres à celles auxquelles

nous appliquons aujourd'hui les mêmes noms, correspondaient à de beaucoup plus grandes quantités de choses, c'est-à-dire de denrées et de services. Pour procéder à un examen rigoureux de cette matière, il faudrait, Messieurs, rassembler tous les documents relatifs aux prix des divers objets de commerce dans l'ancienne Attique, depuis les propriétés territoriales jusqu'aux plus simples meubles ou ustensiles. C'est un détail que je suis obligé de renvoyer à notre prochaine séance, où j'exposerai ensuite ce qu'on sait des recettes et des dépenses du gouvernement athénien.

SEPTIÈME LEÇON.

ÉCONOMIE PUBLIQUE DE L'ATTIQUE.

Messieurs, le livre de Xénophon sur les revenus de l'Attique nous a offert l'occasion de recueillir des renseignements un peu plus étendus concernant la statistique de cette contrée et l'économie publique du peuple qui l'habitait. Il a eu fort peu de monnaies d'or, il n'eu subsiste guère de réelles que des statères valant dix-huit francs quarante centimes; mais on a conservé assez de ses monnaies d'argent pour qu'il ait été possible d'en reconnaître les valeurs et d'en établir les rapports. Il est vrai que les recherches de Barthélemy, d'Eckhel et de quelques autres savants sur cette matière n'aboutissent pas tout à fait aux mêmes résultats. Cependant nous avons cru pouvoir évaluer le talent (monnaie de compte) à cinq mille cinq cents francs; la mine à quatre-vingt-onze francs soixante-six centimes; la drachme (monnaie réelle) à quatre-vingt-douze centimes; l'obole à quinze; le chalchus à deux, et le lepton à deux septièmes de centime. Les oboles, quoiqu'il y en ait d'argent, ont été souvent de cuivre; à plus forte raison les pièces inférieures, chalchus et lepton. Je vous ai rapporté plusieurs textes relatifs à la population de l'Attique : M. Letronne soutient qu'elle n'était, sur un territoire d'environ quatre-vingts lieues carrées, que de deux cent vingt mille habitants : nous avons préféré l'hypothèse de cinq cent mille, savoir, quatre-vingt-dix mille personnes athéniennes, quarante-cinq mille métèques ou étrangers domiciliés, et trois cent soixante-

cinq mille esclaves de tout âge et des deux sexes : bien entendu que ces nombres ne peuvent être donnés que pour approximatifs. Un texte de Polybe réduit toute la richesse effective de l'Attique à six mille talents ou trente et un millions six cent vingt-cinq mille francs. J'ai exposé les observations diverses par lesquelles on a été conduit à un total plus que décuple, quatre cent soixante-deux millions ; c'est trop peut-être ; mais le terme de trois cents millions serait plutôt au-dessous qu'au-dessus de la vérité, c'est-à-dire de la somme de tous les capitaux privés et publics. Les fortunes particulières pouvaient se diviser en trois classes : l'inférieure, au-dessous d'un capital de vingt-sept mille cinq cents francs; la moyenne, entre ce terme et deux cent vingt mille; l'opulente, au-dessus jusqu'à un million ou même au delà. Pour prendre une idée juste de ces différentes fortunes privées, il faut songer que, chez les Athéniens et chez les autres anciens peuples, les prix des choses étaient, en général, fort inférieurs à ce qu'ils sont aujourd'hui. On a même prétendu qu'ils n'équivalaient qu'au dixième des prix moyens établis en Europe dans le cours du dernier siècle. J'ai exprimé des doutes sur ce résultat à la fin de notre dernière séance, et je vous ai annoncé que, pour le vérifier, du moins autant qu'il est possible, avec si peu de documents positifs, nous entrerions aujourd'hui dans quelques détails sur les valeurs de tous les objets de commerce dans l'Attique, depuis les propriétés territoriales jusqu'aux plus simples meubles. M. Boeckh a rassemblé tout ce qu'il a pu trouver de renseignements ou d'indices relatifs à ces valeurs. Je n'extrairai de ce long travail que les articles qui me paraîtront avoir le plus de précision et d'exactitude.

L'hectare de terre se vendait cinq cent cinquante-cinq francs dans l'Attique. On a des exemples de maisons vendues, selon leur grandeur, leur situation, leur manière d'être, depuis trois mines jusqu'à cent vingt; c'est-à-dire depuis deux cent soixante-quinze francs jusqu'à près de onze mille francs. Le prix d'un esclave n'était pas moins variable : Xénophon le porte, suivant les qualités du sujet, à la moitié d'une mine, à une mine, à une mine et demie, à deux mines, à cinq, à dix. Les extrêmes sont là quarante-cinq francs quatre-vingt-trois centimes et neuf cent seize francs soixante centimes. Lucien, dans l'opuscule où il met les philosophes à l'encan, estime un pythagoricien douze talents, Socrate deux talents, Dion de Syracuse deux mines, et Philon le sceptique une mine, parce qu'il est destiné au moulin; d'où l'on conclut, peut-être un peu légèrement, que la mine, quatre-vingt-onze francs soixante-six centimes, est le minimum du prix d'un esclave. Si l'on ne tient pas compte des sommes considérables exigées pour le rachat de certains captifs d'une très-haute importance, nous trouverons cent quatre-vingt-dix mines ou dix-sept mille quatre cent quinze francs pour maximum; mais il paraît que, dans l'usage commun, les prix moyens n'étaient que de cinq mines, et de dix, lorsqu'il s'agissait d'un sujet promu à quelques services particuliers, quatre cent cinquante-huit et neuf cent seize francs. On s'étonne pourtant de ces bas prix, lorsqu'on songe au profit annuel que les maîtres tiraient d'un esclave : l'argent employé à l'acheter rapportait par an quinze pour cent, trente pour cent, quelquefois davantage. Les anciens livres ne fournissent pas assez de textes relatifs au commerce du bétail, pour qu'il

soit possible d'en tracer un tableau réellement instructif. Charès dit, dans Aulu-Gelle, que Bucéphale a été payé treize talents, soixante-onze mille cinq cents francs, et nous lisons dans un des plaidoyers d'Isée qu'on avait un cheval pour deux cent soixante-quinze francs, ou trois mines. Chez le même orateur, cent chèvres, soixante brebis, un cheval et des meubles sont évalués à trente mines, deux mille sept cent quarante-huit francs, ce qui ne saurait nous éclairer sur la valeur particulière de chaque article d'un tel lot.

Il importerait davantage de bien connaître le prix des blés, puisqu'on a coutume de le prendre pour mesure commune. Les calculs que M. Boeckh établit, d'après les renseignements fort incomplets qu'il rapproche, sont tant soit peu aventurés; il en fait lui-même l'aveu. Quoi qu'il en soit, il en résulterait que tous les habitants de l'Attique consommaient ensemble annuellement trois millions de médimnes de blé; que le pays n'en produisait que deux millions; qu'il en fallait donc importer un million, et, sauf les surhaussements occasionnés par diverses circonstances, parmi lesquelles l'académicien de Berlin compte les manœuvres des accapareurs, car il n'adopte point les théories françaises d'économie publique, le médimne, mesure équivalente à cinquante et un litres six décalitres, coûtait, en Sicile, soixante et un centimes. Ainsi l'Attique achetait à l'étranger pour six cent dix mille francs de blé par année, en récoltait pour une valeur de un million deux cent vingt mille francs, et en consommait pour un million huit cent trente mille francs. La consommation moyenne de chaque habitant se borne, dans ce système, à six médimnes, ou trois cent neuf litres

six décilitres, ou environ vingt-quatre boisseaux, et ne donne lieu qu'à une dépense de trois francs soixante-six centimes. Il n'y a pas moyen de croire à la justesse de ce dernier résultat, qui ne porterait la valeur du setier de blé qu'à un franc quatre-vingt-trois centimes. Le prix de soixante et un centimes par médimne, qui a duré en Sicile jusqu'au temps de Polybe, est sans doute beaucoup trop faible pour l'Attique, où, dès le siècle de Solon, c'était déjà une drachme, quatre-vingt-douze centimes, si nous en croyons Plutarque. Je ne veux point parler des époques de disette, où ce prix s'est élevé à dix drachmes, à douze, à trente-deux et fort au delà, mais Aristophane le porte à trois, Démosthène à cinq et à six. Je crois qu'on pourrait s'en tenir au terme moyen de cinq drachmes, quatre francs soixante centimes, ou, si l'on veut, quatre francs cinquante centimes. Alors, les trois millions de médimnes consommés dans l'Attique coûtent treize millions cinq cents francs, somme dont un tiers est à payer aux étrangers de qui l'on achète l'un de ces trois millions de médimnes, et la dépense moyenne que fait annuellement, en blé, chacun des cinq cent mille habitants est de vingt-sept francs pour ses six médimnes ou environ deux setiers. Ces résultats sont plus acceptables, et je ne voudrais pas toutefois les donner pour très-constants. Peut-être y a-t-il un cinquième à retrancher de ces sommes, pour le temps où écrivait Xénophon.

Le prix ordinaire du vin était de quatre drachmes, ou trois francs soixante-huit centimes par métrète, mesure qu'on fait correspondre à trente-neuf litres à peu près. Le minimum du prix de cette denrée paraît avoir été de trente centimes pour les trente-neuf litres, et le

maximum de sept francs, ou même de onze, apparemment pour des qualités supérieures ou bien en des temps de disette. Je ne parle pas du vin de Chio qui, à l'époque de Socrate, se vendait une mine, quatre-vingt-onze francs, le métrète. Le prix moyen de la même mesure d'huile peut se porter à trente-trois francs douze centimes. C'est beaucoup, comparativement au vin, et pour une denrée que le pays produisait en abondance; mais il faut songer qu'il s'en faisait une consommation très-considérable en aliments, en éclairage, et pour le service des gymnases.

On donnait aux Athéniens la qualification de μικροτράπεζοι à cause de la modicité de la dépense de leur table. Ils ne faisaient par jour que deux repas, et les gens riches qu'un seul, soit à midi, soit plutôt avant le coucher du soleil. Les prix des denrées qu'ils y consommaient, même des oiseaux et des poissons, sont ordinairement exprimés en oboles ou pièces de trois sous : j'en supprime les détails : les festins qui passaient pour magnifiques et dispendieux, coûtaient de cent à deux cents francs; ce qui n'approchait point de la profusion des princes étrangers, d'Alexandre par exemple, qui, au rapport d'Athénée, dépensait chaque jour neuf mille francs pour sa nourriture et celle d'environ soixante-dix personnes; c'est environ cent vingt-huit francs par tête; mais les peuples vaincus ou vainqueurs étaient là pour en faire les frais.

Il y avait entre les habits des Athéniens une grande diversité d'étoffes, de couleurs et de formes, selon l'âge, le sexe, les conditions, les saisons et la mode, qui était déjà une puissance. En général, les hommes portaient des vêtements de laine, et les femmes de lin.

Socrate dit, dans Plutarque, qu'une exomide, vêtement qui n'avait qu'une manche et qui laissait un bras nu, était à bon marché quand elle ne coûtait que dix drachmes, neuf francs vingt centimes : l'exomide servait aux hommes du peuple. La chlamide des chevaliers ou des jeunes gens est estimée à onze francs dans Julius Pollux. Un surtout plus élégant en valait de quinze à dix-neuf. Mais les étoffes faites du byssus, qui croissait en Achaïe, se payaient au poids de l'or. Il est fort question dans Aristophane, dans Athénée, dans Lucien, dans Pollux, du luxe des souliers, particulièrement des souliers à l'Alcibiade, Ἀλκιβιάδεια. Cependant nous voyons des exemples d'une paire de souliers de femme à deux drachmes ou un franc quatre-vingt-quatre centimes, et d'une paire de souliers d'homme à huit drachmes, sept francs trente-six centimes; différence assez difficile à expliquer. Les Athéniens dépensaient le plus qu'ils pouvaient en parfums; mais les parfums de premières qualités coûtaient de quatre cent cinquante à neuf cents francs le cotyle, mesure qui n'équivaut qu'à deux décilitres et à peine deux tiers de décilitre : il fallait en employer de beaucoup plus communs.

Nous manquons de renseignements sur le prix des meubles : nous voyons pourtant qu'une petite table à écrire coûtait deux chalchus, quatre centimes, un aviron ou une ancre quatre francs soixante centimes, un casque quatre-vingt-onze francs, une cotte d'armes de la plus riche condition neuf cent dix francs, un vaisseau de commerce plus de cinq mille. En ne considérant que les détails le mieux connus, et que les choses les plus nécessaires à la vie, on trouve qu'une famille athénienne, composée de quatre personnes libres, pouvait vivre

avec un franc dix centimes par jour, environ quatre cent douze francs par année. Socrate, d'après les récits de Xénophon, n'avait guère plus à dépenser pour lui, sa femme Xanthippe, son fils adulte Lamproclès et deux autres enfants encore en bas âge, au moment de sa mort. Mais on ne vivait que bien chichement avec de telles sommes. Un client de Démosthène se trouve fort à l'étroit avec un revenu d'environ cinq cents francs. L'aisance ne commençait qu'au-dessus de six cent cinquante, et s'accroissait par degrés jusqu'à trois mille trois cents. Entre ce terme et vingt-six mille cinq cents s'élevaient les dépenses des familles qui passaient pour riches, et au delà celles des maisons opulentes. A proprement parler, il n'y avait point d'indigents parmi les citoyens; mais la classe obligée à réduire ses consommations au strict nécessaire, et celle qui ne jouissait que d'une aisance médiocre, étaient beaucoup plus nombreuses que celle des riches, et à plus forte raison que celle des opulents.

Une ressource de la classe inférieure devait consister dans les salaires des travaux; mais les prix s'en trouvaient fort abaissés, tant par l'emploi des esclaves que par la concurrence des métèques et des thètes, espèce de serviteurs qui n'avaient aucune sorte de propriétés territoriales. La journée d'un laboureur, d'un jardinier, d'un portefaix, d'un manœuvre, est de quatre oboles, ou soixante centimes, dans Aristophane et dans Lucien. Toutefois les philosophes Ménédème et Asclépiade, qui, dans leur jeunesse, avaient travaillé au moulin, y gagnaient chacun deux drachmes, un franc quatre-vingt-quatre centimes par nuit; il est fait quelquefois mention de salaires plus élevés. Les

voyages et les transports par mer coûtaient fort peu : on allait d'Athènes à Égine pour douze sous; un bain ne se payait que six. Mais les gains des artistes, des musiciens, des acteurs, sont calculés par mines et quelquefois par talents : ceux des rhéteurs et des philosophes, seulement par drachmes. Aristippe et d'autres disciples de Socrate enseignèrent pour de l'argent; et Prodicus se faisait payer de un à quarante-six francs ses leçons particulières.

Quoiqu'il y ait des exemples d'intérêts à seize, dix-huit, vingt-quatre, trente-six, pour cent, le taux le plus fréquent est d'un pour cent par mois, de douze à treize pour l'année, pour l'intérêt appelé terrestre, c'est-à-dire sans risques de mer. Les intérêts maritimes sont à la fois plus hauts et plus compliqués, parce qu'on y tient compte, non-seulement des dangers, mais aussi de la durée et de quelques autres circonstances de la navigation. Démosthène en cite des exemples dans ses plaidoyers pour Lacrite et contre Dionysodore; mais les actes qu'il y cite offrent des difficultés presque inextricables, et ont été fort diversement interprétés par les savants. Le loyer des maisons et les fermages devaient se régler plus ou moins sur le taux de l'intérêt. Xénophon dit que l'on peut s'enrichir en construisant avec intelligence des maisons à louer aux métèques et aux étrangers non domiciliés. Un discours d'Isée nous apprend que deux maisons, valant l'une un capital de trente mines et l'autre de cinq, étaient louées ensemble trois mines par année, deux cent soixante-quinze francs pour trois mille deux cent huit; ce n'est guère que huit et demi pour cent, moins par conséquent que l'intérêt terrestre ordinaire.

Les fermages étaient encore un peu inférieurs, à huit seulement, selon le même Isée.

S'il était permis de tirer quelques conséquences générales de ces détails si divers, de ces renseignements si variables, nous pourrions conjecturer d'une part, qu'avec un capital de cent mille francs, on avait dans l'ancienne Attique un revenu de huit mille au moins, mais réduisible peut-être à sept mille à raison des impôts, des frais d'entretien et des non-valeurs; de l'autre, qu'avec ce revenu annuel de sept mille francs, on était en état d'acheter des choses et des services qui en coûteraient de vingt à trente mille aujourd'hui.

Jusqu'ici, Messieurs, je n'ai envisagé que l'état naturel ou immédiat des choses et des personnes qui composaient le corps social dans l'Attique. J'ai fait abstraction des lois, des magistratures, des institutions politiques destinées à régler ou à modifier le système des productions et des consommations, des travaux et des jouissances. Maintenant nous devons recueillir ce qu'on peut savoir des recettes et des dépenses de la république. Par leur nature même ces dépenses et ces recettes du gouvernement supposent ou entraînent des restrictions à l'usage des facultés et des propriétés individuelles.

Les lois défendirent d'arracher des oliviers, et probablement aussi, quoi qu'en dise M. Boeckh, d'exporter des figues. Les métèques ne pouvaient posséder aucune maison, aucun fonds de terre, ni rien vendre dans les marchés publics, qu'en vertu d'une permission particulière qu'ils achetaient. Dix magistrats surveillaient les marchés : il y avait cinq agoranomes dans la ville, et cinq au Pirée; cinq métronomes dans ce port,

et dix dans la ville, vérifiaient les mesures, et avaient sous leurs ordres des mesureurs salariés, appelés prométrètes. On connaît peu de lois qui aient été, plus que celles de l'Attique, favorables aux créanciers, rigoureuses envers les débiteurs : elles punissaient de mort la soustraction d'un gage. Il y avait des tribunaux de commerce où les procès étaient instruits et jugés par des officiers spéciaux, nommés thesmothètes et nautodiques. Les autres cités entretenaient dans Athènes, des proxènes, dont les fonctions ressemblaient, sous quelques rapports, à celles des consuls modernes. Le commerce extérieur ne jouissait pas d'une pleine liberté, puisqu'il existait des douanes : il est vrai qu'elles semblaient destinées à devenir une branche de revenus publics plutôt qu'à favoriser l'industrie nationale par l'exclusion des produits étrangers. Du reste, l'exportation des matières brutes demeurait permise, sauf néanmoins des exceptions que j'ai déjà indiquées. Ces restrictions auraient été, selon Plutarque, bien plus nombreuses : elles se seraient étendues au blé, aux bois de construction, à tous les produits peu abondants au sein de l'Attique, à presque toutes les denrées, hormis l'huile; mais il se peut que ces interdictions n'aient eu lieu que dans le cours de la guerre du Péloponèse et en d'autres conjonctures critiques. D'une autre part, on prohibait certaines importations, en haine des peuples ennemis qui en auraient profité. Dans l'intérieur même du pays, on a quelquefois taxé des marchandises, pris des mesures contre les prétendus accaparements et réservé à l'État des monopoles, au moins momentanés. Ainsi, Messieurs, il s'en faut que le commerce, pris dans toute son étendue, ait été chez les

Athéniens, aussi libre que l'ont prétendu des écrivains modernes, et particulièrement M. Heeren.

Athènes avait des dépôts publics de grains dans l'Odéon et en d'autres édifices. On y vendait au peuple du blé, du pain, des denrées de première nécessité, à de très-bas prix sans doute; peut-être même les distribuait-on quelquefois gratuitement. Il n'est pas dit clairement si tout ce blé appartenait à l'État, ou si l'on n'y mesurait pas aussi celui des marchands, ce qui n'est point invraisemblable. Mais enfin ces magasins contenaient des provisions achetées aux frais du trésor public, ou par les contributions volontaires des citoyens riches. On remarque dans plusieurs cités grecques des registres pour l'inscription des dettes ou des hypothèques : nous ne lisons nulle part qu'il y en ait eu dans l'Attique, mais les fonds engagés étaient indiqués sur place par des tables de pierre, où s'inscrivait la dette avec les noms du débiteur et du créancier. Du reste, il importe d'observer qu'aucune disposition légale n'avait déterminé le taux des intérêts, ni limité la faculté de placer son argent comme on voulait. Seulement, dans le cas où un mari se séparait de sa femme, sans rendre la dot au moment même, la loi l'obligeait à en payer un intérêt annuel de dix-huit pour cent.

Telles sont, Messieurs, les principales dispositions par lesquelles les lois attiques intervenaient dans les affaires, les entreprises et les transactions privées. L'étude qui nous reste à faire est celle de l'avoir et des revenus de l'État, et des consommations de son gouvernement. Sous ce rapport un État est à considérer comme une grande maison de commerce qui possède,

reçoit et dépense. Encore faut-il pour acquérir une connaissance précise de tout ce matériel, prendre d'abord une idée du personnel d'une si vaste administration, c'est-à-dire du système d'officiers publics, supérieurs et subalternes, chargés de faire ces recettes et ces dépenses. Or ce système ne laisse pas d'être assez compliqué chez les Athéniens, ainsi qu'il l'a été et l'est encore presque partout.

Le peuple, en qualité de souverain ou seigneur, κύριος, votait les lois de finances : mais ses délibérations étaient préparées par le conseil des cinq cents, qui en surveillait aussi l'exécution. Depuis la guerre des Perses, l'aréopage intervenait fort peu dans la législation et l'administration financière. Tous les impôts réguliers s'affermaient; et partant il ne fallait point d'employés du gouvernement pour les lever : c'était l'affaire des fermiers ou entrepreneurs, τελῶναι; mais l'adjudication de ces fermes s'opérait par le ministère des dix *polètes*, officiers nommés chacun par une des tribus. D'autres étaient chargés d'affermer les domaines publics, les biens des temples, des branches particulières de revenu; d'autres de percevoir les amendes, les frais de justice, de prendre possession des choses confisquées. Les épiscopes ou inspecteurs veillaient au recouvrement des sommes dues par les cités tributaires. On a de plus institué, en certaines circonstances, des syndics, des commissaires, des commissions temporaires, pour faire rentrer les contributions soit extraordinaires, soit arriérées, ou pour rechercher les malversations. Les sommes reçues de toutes ces différentes manières se versaient entre les mains des apodectes, ou trésoriers, qui étaient aussi au nombre de dix, un par tribu,

et dont il paraît que l'office s'est quelquefois borné à faire une recette provisoire, ou même à prendre de simples notes de ce qui devait être versé en chacune des caisses publiques, et dévolu à chaque espèce de service. Le temple de Minerve et quelques autres temples avaient leurs trésoriers particuliers, et la république un trésorier général dont il serait difficile d'énumérer et de bien déterminer les attributions. On pourrait le considérer comme un ministre des finances, chargé de la direction suprême des recettes et à la fois des dépenses de l'État; Aristide a rempli cette fonction, la plus considérable de toutes dans l'administration financière. Conférée par les suffrages du peuple, elle durait quatre ans, et non cinq, quoiqu'elle soit quelquefois qualifiée quinquennale ou pentétérique, parce que le renouvellement se faisait en chaque cinquième année. On a vainement essayé de tracer le tableau des employés, sans doute assez nombreux, que ce grand trésorier avait sous ses ordres.

Le nom d'hellénotames a désigné des trésoriers de la Grèce, auxquels l'administration du trésor de Délos était confiée, et qui n'ont été d'abord choisis que parmi les Athéniens. Ce trésor même fut, au temps d'Aristide, transporté dans les murs d'Athènes, et y resta jusqu'au temps de Périclès. Mais l'hellénotamie ayant été successivement supprimée, rétablie, modifiée, abolie, c'est une institution peu connue et sur laquelle on n'a recueilli, dans les historiens et les grammairiens grecs, que des notions vagues, confuses et contradictoires. Elle a été remplacée, à ce qu'il semble, par celles du trésorier de la guerre et de l'intendant du théoricon, c'est-à-dire des fonds destinés aux jeux publics. Ceux

qui ont parlé des hellénotames les ont probablement confondus plus d'une fois avec les polètes et d'autres agents de finances. Barthélemy pense qu'ils étaient au nombre de dix, ce qui est fort admissible; mais il ajoute qu'ils correspondaient aux dix tribus, ce qu'on aurait droit de contester.

Les livres et les monuments font mention de greffiers, de contrôleurs, ἀντιγραφεῖς, dont quelques-uns, ceux de l'ordre inférieur, étaient des esclaves dressés à ce travail; d'euthynes ou de logistes, qui, avec leurs assesseurs et des procureurs publics, συνήγοροι, recevaient, examinaient, apuraient les comptes. En un mot, il y avait autant de registres, de calculs et de vérifications qu'il en fallait pour établir une comptabilité fort rigoureuse; mais cet appareil n'empêchait pas qu'il ne se commît, dans presque toutes les branches de l'administration, beaucoup de dilapidations et d'infidélités.

Nous n'apercevons guère dans l'Attique d'autres préposés ou employés aux recettes et aux dépenses de l'État que ceux que je viens de désigner; et ceux-là mêmes, comme vous venez de le voir, Messieurs, ne sont pas, à beaucoup près, aussi bien connus qu'on pourrait le désirer, et que certains érudits le prétendent. Vous ne devez pas vous attendre non plus à un exposé très-exact et très-complet de ces recettes et de ces dépenses : on ne prenait pas le soin de les régler pour chaque année : rien ne ressemble chez les Athéniens à ce que nous appelons un budget. Ils ne songeaient pas surtout à prévoir et à circonscrire leurs dépenses même ordinaires : elles variaient inopinément selon les circonstances, les besoins, les caprices et les

facultés. Il y avait un peu plus de régularité ou d'uniformité dans les recettes; et c'est de celles-ci que je vous entretiendrai d'abord, parce que je crois que tel est l'ordre naturel. Une république doit, comme une famille, commencer par savoir de quel revenu elle pourra disposer, avant de régler l'emploi qu'elle en devra faire.

Le premier chapitre des revenus de l'Attique consistait dans les produits des domaines ou propriétés territoriales de l'État, et surtout des mines tant du Laurium que de pays étrangers, comme la Thrace, Thasos, Scapté-Hylé. Celles du Laurium s'affermaient à perpétuité : le droit d'en exploiter des portions déterminées se vendait moyennant un prix principal, et une redevance annuelle égale au vingt-quatrième du produit. Il paraît qu'au temps de Thémistocle ce revenu annuel de la république s'élevait à trente ou quarante talents, de seize mille à vingt et un mille francs; mais il avait fort diminué, lorsque Xénophon écrivait le traité de finances dont je vous ai offert l'analyse. Les mines étrangères, quand les Athéniens les ont possédées, ont pu leur rapporter quarante mille francs ou même davantage. Leurs autres domaines nationaux, y compris ceux qui appartenaient à des temples ou à des communautés, étaient des ports, des maisons, des terres labourables, des pâturages, des forêts, des eaux, des salines. Nous ne savons pas bien comment s'affermaient ces domaines, quelles étaient la durée et les diverses conditions des baux. Nous voyons seulement que les sommes à payer par les fermiers n'étaient exprimées qu'en mines, ou même qu'en drachmes. Peut-être le produit total des propriétés publiques, en y comprenant les mines, n'excédait-il pas

deux cent mille francs par année. Mais encore une fois les renseignements nous manquent sur ces articles comme sur bien d'autres.

Un second chapitre de recettes consisterait en impôts directs, et ne serait pas non plus considérable; car les Athéniens ne connaissaient ni l'imposition foncière ni la capitation, du moins à l'égard des citoyens. Mais nous pouvons considérer comme directe la taxe de douze drachmes, onze francs quatre centimes, par an, que payait chaque métèque, et qui était de moitié pour les femmes; ce n'était qu'un produit de cent quatre-vingt-six mille trois cents francs, en supposant qu'il n'y eût rien à payer pour les enfants. Quelques-uns ajoutent trois oboles par tête; mais, comme il y avait aussi des métèques tout à fait exempts de la taxe, la somme que je viens d'énoncer est au moins suffisante. M. Boeckh la réduit à vingt-cinq talents, qui ne font que cent quinze mille cinq cents francs. Il reste des traces d'une taxe de trois oboles sur chaque esclave, et même sur chaque affranchi. Voilà, Messieurs, à raison de quatre cent mille esclaves ou affranchis, une recette d'environ cent quatre-vingt-deux mille cinq cents francs; et si vous y ajoutez les taxes sur les charlatans, les jongleurs, les diseurs et diseuses de bonne aventure, les courtisanes, les marchandes non citoyennes et les étrangers non domiciliés, vous compterez au moins deux cent mille francs, quoique nous n'ayons sur chacun de ces derniers articles aucune donnée positive. C'est, avec la taxe des métèques, un total présumé de plus de trois cent quatre-vingt mille francs; mais il faut retrancher de ce produit brut le bénéfice des fermiers, et nous ignorons quelle en pouvait être la quotité.

Quoique les tributs payés par les alliés puissent passer pour des impôts directs, nous en ferons un troisième chapitre, qui surpassera de beaucoup les deux précédents. Ces tributs, d'abord établis en échange de services militaires, puis exigés comme des hommages à la puissance, se sont, depuis l'époque d'Aristide jusqu'à celle d'Alcibiade, élevés de quatre cent soixante talents à douze cents, de deux millions et demi à plus de six millions et demi par année.

Du mot grec κλῆρος, *sort, partage, héritage*, on appelait *clérouquies* les lots obtenus dans les terres des vaincus, et *clérouques* les colons qui les possédaient. Ceux qu'Athènes avait ainsi installés et enrichis en divers lieux, ou lui payaient immédiatement des tributs, ce qui n'est pourtant pas généralement reconnu, ou l'aidaient au moins à s'en faire payer par les autres habitants. C'est une des considérations dont on peut se servir pour expliquer ces exactions. Au temps de Xénophon, le montant des tributs annuels de tous les alliés se trouvait réduit à six cents talents, trois millions trois cent mille francs.

Nous prendrons pour quatrième chapitre de recettes, les liturgies, services ou prestations, plus ou moins régulières, soit en argent, soit plus souvent en nature, tantôt annuelles, tantôt seulement biennales, quelquefois purement volontaires, et plus habituellement ordonnées par des lois. Quelques auteurs les ont prises mal à propos pour des impôts sur les biens : c'étaient plutôt des contributions personnelles à percevoir de certaines classes de citoyens et d'habitants. On place au nombre des liturgies, la chorégie, c'est-à-dire l'obligation de contribuer immédiatement aux frais des

fêtes publiques, d'en supporter une partie plus ou moins forte; l'hestiasis ou le devoir de faire la dépense des repas communs, dépense qui n'est évaluée, chaque fois, qu'à six cent trente-sept francs pour deux mille convives; la gymnasiarquie ou la charge de diriger et de défrayer en partie, pendant douze ou treize mois, les exercices gymnastiques; et la triérarquie ou la construction et l'équipement d'un certain nombre de vaisseaux de guerre. Des règlements successifs ont modifié la condition des triérarques, et distribué ces contribuables en symmories ou classes, puis en plus petites compagnies appelées syntélies. On leur a ensuite permis l'échange, c'est-à-dire, de forcer un citoyen qu'ils jugeaient plus riche que l'un d'eux, ou à changer de biens avec lui, ou à se charger de la triérarquie. On tendait ainsi à régulariser ce genre d'impôt, à le faire supporter moins inégalement aux citoyens riches, et à n'en exempter complètement que ceux qui étaient réputés pauvres. Mais il restait évidemment trop d'arbitraire dans cette liturgie comme dans presque toutes les autres; et cependant, Messieurs, deux causes concouraient à les maintenir : ces prestations accroissaient, dans les circonstances difficiles, les facultés de la république; et, en second lieu, elles offraient aux citoyens ambitieux des occasions d'acheter, par des sacrifices, les faveurs de la multitude. Du reste, vous voyez assez qu'il serait impossible de représenter, même approximativement, par des sommes d'argent, la valeur moyenne que des contributions si variables pouvaient ajouter annuellement à la fortune publique. Ce quatrième chapitre ne peut guère entrer que pour mémoire dans le tableau des revenus de l'Attique. C'était moins une recette de l'É-

tat qu'une partie de sa dépense mise à la charge des particuliers.

Toutefois, il serait permis aussi de ranger ces prestations parmi les impôts extraordinaires; car il y en a eu de tels chez les Athéniens, et je vais en indiquer de beaucoup plus réguliers, assis, contre l'usage le plus fréquent, sur la propriété foncière. C'est, au surplus, une matière difficile et controversée, qui n'admet que des résultats approximatifs ou indécis. Avant Solon, la population de l'Attique était partagée en quatre tribus ou classes : celle des hoplètes, seuls propriétaires, seuls investis de droits ou de pouvoirs politiques, et seuls contribuables; celle des cultivateurs ou thètes, payant des redevances aux hoplètes, ne payant rien à l'État, non plus que les bergers et les ouvriers, qui formaient les deux classes inférieures. Solon, pour établir un régime plus démocratique, introduisit une autre division : 1° les pentacosiomédimnes, récoltant de leurs terres cinq cents mesures de produits; 2° les chevaliers, récoltant trois cents mesures, et nourrissant un cheval pour la guerre; en troisième lieu, les zeugites, ayant un attelage de culture, et tirant de leur champ deux cents médimnes de produits secs, ou deux cents métrètes de produits liquides; enfin, les simples thètes, sans propriétés, ou n'obtenant que de très-modiques récoltes. On suppose que les trois premières de ces quatre classes ont payé, pendant quelque temps, un impôt ordinaire et foncier, qui, dans la suite, n'a plus été qu'un impôt de guerre, et qui, en général, était censé équivaloir au cinquantième de chaque capital. Mais le capital réel n'était pris pour imposable en totalité qu'à l'égard des pentacosiomédimnes; on le réduisait aux cinq sixièmes pour les chevaliers, aux cinq

neuvièmes pour les zeugites. Ainsi un zeugite, possédant un fonds estimé dix-huit cents drachmes, n'était taxé qu'au cinquantième de mille : il payait vingt drachmes, dix-huit francs quarante centimes. Un chevalier, pour un fonds de trois mille six cents drachmes, réduit à trois mille, payait soixante drachmes, cinquante-cinq francs vingt centimes; et un pentacosio-médimne, pour sept mille deux cents drachmes, cent quarante-quatre, ou cent trente-trois francs quarante-huit centimes. C'est un des exemples les plus sensibles d'impôt progressif, puisque, les propriétés étant entre elles dans les rapports d'un, deux, quatre, les taxes étaient dix-huit, cinquante-cinq, cent trente-trois. Le nom de cens, τίμημα, s'appliquait au capital ainsi imposable, plutôt qu'à la taxe elle-même, et pour le régler on avait formé un cadastre que l'on modifiait tous les deux ou quatre ans, d'après les mutations et les diverses vicissitudes. Le produit total de cette taxe ne nous est point indiqué; mais nous avons évalué à dix mille talents la totalité des propriétés foncières des particuliers; et par la réduction d'un sixième sur un tiers au moins de ce total, de quatre neuvièmes sur un autre tiers, il ne doit rester, en capitaux imposables, qu'environ sept mille talents, dont la cinquantième partie est cent quarante talents ou sept cent soixante-dix mille francs. Vers l'an 375 avant notre ère, Nausinique fit établir un nouveau cens, qu'on suppose égal seulement au cinquième du capital réel pour la première classe, au sixième pour la seconde, au huitième pour la troisième, au dixième pour une dernière, et dont il s'agissait de lever le vingtième comme taxe de guerre. Si le capital imposable était alors de six mille ta-

lents, comme l'évalue Démosthène, un calcul pareil à celui que je viens d'indiquer ne donnerait pour produit total de la taxe, d'après le cens de Nausinique, que quarante talents, ou deux cent vingt mille francs; c'est bien peu, et l'on aurait lieu de craindre ici quelque erreur assez forte. Il faudrait savoir aussi d'une manière plus positive à quel point contribuaient à cette taxe de guerre et aux liturgies, certains métèques privilégiés, qualifiés isotèles, exempts de la taxe ordinaire des métèques, et admis à posséder des maisons ou des fonds de terre. Nous ne savons pas très-bien non plus en quoi consistaient les atélies, ou immunités qu'on accordait à des citoyens. Par toutes ces causes, et parce qu'il s'agit ici d'une taxe de guerre ou extraordinaire, nous serions autorisé à ne placer encore ici que pour mémoire ce quatrième chapitre des recettes de la république. Cependant, comme l'état de la guerre ne lui a été que trop habituel, rien n'empêcherait de tenir compte d'un impôt foncier de deux cent vingt mille francs, somme que je ne crois pas fort inférieure à celle que produisait cet impôt, lorsqu'il était réellement perçu.

Cinquième chapitre se composera d'impôts indirects: il comprendra les douanes ou le cinquantième levé sur les objets importés ou exportés par mer, et les droits de stationnement dans les ports, qui en étaient peut-être distincts; l'accise d'un dixième prise sur les choses vendues dans les marchés; le vingtième à payer sur les marchandises importées ou exportées sur le territoire des alliés. Il paraît que le premier de ces impôts s'affermait de trente à trente-six talents, de cent soixante à deux cent mille francs. En portant à une somme égale

l'ensemble des autres droits, ce serait un total de quatre cent mille francs, dont il y aurait à défalquer le bénéfice des fermiers. Ce sont là toujours des conjectures plutôt que des résultats.

Nous aurons pour sixième chapitre, les amendes, les prytanies, ou sommes déposées en justice, et, en plusieurs cas, perdues par les parties, les frais judiciaires, les taxations de délits, les peines pécuniaires, les confiscations. Qu'entrait-il de toutes ces recettes au trésor public, déduction faite de ce qui en restait aux officiers de justice et aux parties gagnantes? Nous n'avons encore sur ce point que des indications très-vagues. Alcibiade, au livre VI de Thucydide, compte l'inaction des tribunaux parmi les causes qui diminuent, pendant la guerre, les revenus de la république; et l'histoire, en effet, nous offre plusieurs exemples d'amendes excessives, comme celle de cinquante talents, deux cent soixante-quinze mille francs, à laquelle fut condamné Miltiade. Estimer tout ce dernier chapitre de recettes à plus de un million et demi, ce serait une pure hypothèse, mais qui ne serait peut-être pas exagérée.

Ainsi, en produits de propriétés publiques, deux cent mille francs; en impôts directs, trois cent quatre-vingt mille ou du moins trois cent cinquante mille francs versés par les fermiers; en tributs de villes alliées, trois millions trois cent mille francs; en prestations ou liturgies, en taxe de guerre sur les biens-fonds, deux cent cinquante mille francs; et en impôts indirects, quatre cent mille francs, ou seulement trois cent mille francs, afin de laisser aux fermiers un fort bénéfice; enfin en confiscations et amendes, un million cinq cent mille

francs : total : six millions quatre cent mille francs. Ce résultat diffère peu des douze cents talents ou six millions six cent mille francs, auxquels monta la recette sous l'administration de l'orateur Lycurgue, l'un des plus habiles financiers d'Athènes. Je dois dire pourtant qu'on a présenté de bien plus forts calculs : Meursius et Samuel Petit comptent six mille talents, qui font trente-trois millions; d'autres disent onze millions, en se fondant sur un texte d'Aristophane. Mais l'examen des détails me porte à trouver dans les six millions et demi une approximation plus plausible. Je sais qu'un tel budget doit nous sembler misérable; mais il faut songer que l'Attique n'équivaut qu'à un de nos plus forts départements; que sa population ne paraît pas excéder cinq cent mille habitants; que sa superficie n'est que de quatre-vingts lieues carrées; que les valeurs de toutes ses propriétés privées et publiques n'ont été estimées, en capital, qu'à quatre cent soixante-deux millions, en revenus qu'à vingt-trois, ou, si l'on veut, à trente-sept; qu'enfin cette recette annuelle de six millions suffisait à des dépenses qui en absorberaient aujourd'hui plus de vingt. C'était en réalité plus de la cinquantième partie de ce que nous appelons un milliard. Or, en territoire et en population, la France vaut plus de cinquante fois l'Attique.

Le trésor public d'Athènes était déposé dans l'Opisthodome, espèce de chapelle attenante à un temple de Minerve. On y a quelquefois accumulé des sommes assez considérables, qui provenaient de l'excédant des recettes sur les dépenses. Mais ces réserves, destinées à des besoins extraordinaires, ont été souvent épuisées d'avance par de vains caprices, par le goût des fêtes

magnifiques plutôt que des beaux-arts. Ces profusions déplorables, ces solennités somptueuses vont former, presque à elles seules, l'un des chapitres de la dépense publique, dont il me reste, Messieurs, à vous présenter le tableau : il n'embrassera point des détails aussi compliqués et aussi nombreux que ceux qui viennent de composer le tableau des recettes.

En effet, la dépense pourrait se diviser en deux chapitres seulement, l'un pour les établissements ou besoins intérieurs, l'autre pour les services militaires sur terre et sur mer.

Les fêtes Panathénées, Dionysiaques et autres, beaucoup plus multipliées en Attique que dans tout le reste de la Grèce, les ambassades sacrées ou théories, qui se transportaient pompeusement à Délos, et aux jeux Olympiques, Isthmiques, Pythiques, Néméens, les représentations théâtrales, les chœurs de musique, les combats gymniques, les jeux solennels de toute espèce, les processions, les sacrifices et les festins religieux, coûtaient chaque année des sommes énormes dont le total n'est exprimé nulle part. Il est vrai que les particuliers supportaient une partie de cette dépense, ainsi que nous le disions en parlant des liturgies et spécialement des chorégies et des gymnasiarquies. Mais nous voyons qu'on égorgeait quelquefois jusqu'à trois cents bœufs aux frais du gouvernement; qu'on immolait à Diane trois cents jeunes chèvres, en mémoire de la victoire de Marathon; que le dermatique, c'est-à-dire l'argent provenant des peaux de tous les animaux sacrifiés, s'élevait en sept mois à quatre mille sept cent trente-quatre francs deux centimes; que le prix d'un sacrifice, fixé à trois talents par Solon, a été depuis porté à neuf,

quarante-neuf mille cinq cents francs; que l'archithéore de Délos recevait cinq mille cinq cents francs du trésor public pour les frais de son voyage, et qu'y compris cette somme, la dépense de la théorie était, en chaque quatrième année, de vingt-deux mille trente-neuf francs trente-six centimes. Je ne veux tirer de ces faits particùliers aucune conçlusion générale, mais je ne serais pas surpris qu'en certaines années ces profusions eussent coûté près d'un million.

Le théoricon ou l'argent distribué au peuple dans les jeux et les fêtes, pour payer ou l'entrée au spectacle, ou quelques repas; les distributions de blé; les partages extraordinaires du produit des confiscations; les salaires ou droits de présence que recevaient les citoyens pour assister aux assemblées; les membres du conseil des cinq cents; les honoraires des juges composant les grands et petits tribunaux, des administrateurs, des orateurs, des ambassadeurs, lorsque la république en expédiait au dehors, et de plusieurs autres officiers, commissaires ou agents publics; les secours accordés, sous le nom de salaires, aux nécessiteux ou invalides; les récompenses pécuniaires, les couronnes, les statues décernées à certains personnages : tous ces articles devaient entraîner ensemble une dépense annuelle peu inférieure à deux millions, si l'on en juge par ceux sur lesquels on a quelques données. Des vingt mille citoyens d'Athènes, ayant droit de voter dans les assemblées du peuple, on a lieu de supposer que cinq mille en usaient quarante fois par an, et recevaient chacun trois oboles ou quarante-cinq centimes par séance : c'est en tout quatre-vingt-dix mille francs; le conseil des cinq cents s'assemblait trois cents fois par an; et à raison d'une drachme

ou quatre-vingt-douze centimes à chacun de ses membres en chaque séance, c'est cent trente-cinq mille francs. Un texte d'Aristophane porte les salaires annuels des juges à cent cinquante talents, huit cent vingt-cinq mille francs. Ces trois sommes réunies font un million cinquante mille francs; à laquelle somme totale il faut joindre le théoricon, les autres distributions, les secours et les récompenses.

Les constructions et réparations d'édifices, ports, murailles, temples, théâtres, les gains des entrepreneurs, directeurs, inspecteurs de ces travaux, donnaient lieu à une dépense trop variable pour qu'il soit facile d'en déterminer le terme moyen. Mais en la joignant aux trente-six talents ou cent quatre-vingt-dix-huit mille francs que coûtait une garde de sûreté, on peut bien compter trois cent mille francs. Du reste, il n'existait rien de semblable à la police secrète ni à la haute police des temps modernes. Ainsi, Messieurs, nous évaluerons les dépenses intérieures à un million pour les fêtes et leurs détails; deux millions pour les salaires civils, récompenses, distributions et secours; trois cent mille francs pour les édifices publics et la sûreté commune : total : trois millions trois cent mille francs ou près de trois millions et demi, un peu plus de la moitié de la recette générale.

A l'égard de l'autre grand chapitre de dépenses, je veux dire de la guerre, on y peut considérer successivement la cavalerie, l'infanterie et la marine militaire.

Il paraît qu'en temps de paix on n'entretenait que six cents cavaliers, dont la solde, appelée catastasis, est estimée à trente-six talents pour trois cent soixante jours, ou si l'on veut, quarante talents, deux cent vingt-deux

mille francs. En temps de guerre, la cavalerie pouvait être de mille à douze cents hommes, dont chacun coûtait par jour trois oboles pour la solde, et une drachme pour la nourriture, en tout un franc trente-sept centimes, treize cent soixante-dix francs pour les mille; et par an, cinq ou six cent mille francs pour douze cents cavaliers, y compris, selon toute apparence, la dépense des chevaux.

L'infanterie athénienne est de dix mille hommes à Marathon, de huit mille hoplites à Platée. Ailleurs l'Attique arme soixante mille, quatre-vingt-onze mille soldats, y compris sans doute des mercenaires, et même des esclaves, puisqu'il n'y a que vingt mille citoyens capables du service militaire. Il se peut même que les cavaliers soient compris dans ces nombres de quatre-vingt-onze mille et soixante mille, aussi bien que les archers, les frondeurs et les troupes légères. La solde de l'infanterie, d'abord nulle, a été portée à quatre oboles, ou soixante centimes, pour un hoplite, en y comprenant sa nourriture, puis à six oboles, ou quatre-vingt-dix centimes, ensuite à deux drachmes, un franc quatre-vingt-quatre centimes, somme sur laquelle l'hoplite entretenait son valet. Mais, en général, la dépense d'un fantassin n'est évaluée qu'au tiers de celle d'un cavalier, partant qu'à quarante-six centimes par jour. Sur ce pied, il fallait encore un million sept cent soixante-quatorze mille huit cents francs, ou près de deux millions par an, pour solder et nourrir une infanterie de douze mille hommes.

On manque de données précises sur les dépenses de la marine militaire de l'Attique, d'abord parce qu'il faudrait pouvoir en séparer la solde et la nourriture

des troupes de terre embarquées sur les vaisseaux; et en second lieu, parce que les liturgies ou prestations de l'espèce appelée triérarquie, acquittaient une partie des frais de la construction, de l'équipement et de l'entretien des galères. Ce serait beaucoup que de mettre à la charge du trésor public la dépense annuelle d'un talent par vaisseau de guerre. Si l'on admettait cette hypothèse, et si l'on prenait pour terme le nombre de deux cents vaisseaux, on aurait à demander une somme de un million cent mille francs, laquelle, ajoutée au million sept cent soixante-quatorze mille huit cents francs de l'infanterie, et aux six cent mille francs de la cavalerie, porterait le total du chapitre des dépenses de guerre à trois millions quatre cent soixante-quatorze mille huit cents francs. Le chapitre des dépenses intérieures étant supposé de trois millions trois cent mille francs, c'est en tout six millions sept cent soixante-quatorze mille huit cents francs, somme qui n'excède que de deux cent soixante-quatorze mille huit cents francs, la recette de six millions et demi, différence assez légère qu'un modique surcroît dans l'un des impôts ou dans les prestations ou bien quelque autre cause pouvait aisément faire disparaître.

Vous voyez donc, Messieurs, que l'équilibre n'était pas très-difficile à établir entre les recettes et les dépenses, mais à la condition de limiter les forces de terre et de mer à douze cents cavaliers, douze mille fantassins et deux cents galères. Aussitôt que les conjonctures forçaient à dépasser ces termes, les embarras de finances commençaient et s'aggravaient rapidement. Il en était de même quand on avait mal calculé les revenus, et lorsqu'on ne portait pas dans les dépenses une économie sévère.

La république athénienne éprouvait souvent de ces crises, et n'avait point, pour en sortir, la fatale ressource des emprunts et d'une dette publique. Son trésor n'avait point de crédit; le taux de l'intérêt était, comme nous l'avons vu, très-haut. On n'aurait eu, dans les années suivantes, aucun moyen ni de payer des rentes aux créanciers, ni de rembourser les capitaux. Les emprunts ont donc été rares et modiques : ce n'étaient guère que des avances d'impôts, demandées ou exigées dans des circonstances difficiles.

Les Athéniens n'ont pas eu non plus recours à l'altération des monnaies : leurs pièces d'or et d'argent se sont maintenues très-pures. Le seul artifice a été de multiplier quelquefois les émissions des pièces de cuivre, dont la valeur nominale excédait le rapport réel de ce métal à l'argent et à l'or, et qui avaient ainsi, comme elles l'ont partout, le caractère d'assignats. Mais, dès que leur surabondance devenait sensible, le public s'en plaignait, et il fallait employer d'autres moyens.

La ressource la plus simple et la plus fréquente consistait en incursions sur des territoires ou des rivages ennemis. On enlevait du butin, on levait des contributions, et l'on exerçait la piraterie. Dans l'intérieur de l'Attique, le gouvernement tâchait de se procurer de l'argent par quelques monopoles, par des ventes de propriétés publiques, mobilières ou immobilières, par des anticipations sur les fermages, par la vente des droits de cité à certains métèques et à d'autres personnes. Tous ces expédients étaient d'un faible secours dans les grandes crises.

Vous avez pu remarquer, Messieurs, les défauts du système financier des Athéniens. Ils ne tiraient point

assez de profit de leurs mines et de leurs autres domaines nationaux; ils avaient négligé d'établir un système ordinaire et régulier d'impôts directs, tant fonciers que personnels; ils s'étaient mis dans la nécessité d'exiger de leurs alliés des tributs énormes, trois millions trois cent mille francs, qui formaient la moitié de la recette annuelle de l'État. C'était une cause toujours subsistante de dissensions, de défections, d'hostilités et de guerres dispendieuses. Il eût été possible, et bien plus avantageux, de porter le revenu des propriétés territoriales de l'État à cinq cent mille francs, le produit des impôts directs à quatre millions, celui des impôts indirects, y compris les amendes, à deux millions. On aurait ainsi retrouvé les six millions cinq cent mille francs, auxquels on eût ajouté, au besoin et en temps de guerre, des tributs modérés, payables par les alliés.

Dans la dépense, la suppression ou la réduction des fêtes, l'abolition du théoricon et de plusieurs autres abus, auraient économisé un million qui se serait transporté aux frais de guerre, en sorte qu'on eût disposé, pour l'entretien des forces de terre et de mer, de quatre millions et demi dans les temps ordinaires, de cinq millions et demi et presque de six millions, quand il l'eût fallu. Les finances se seraient ainsi maintenues dans une situation avantageuse et souvent très-prospère pour une si petite république.

De tous les genres d'études et de recherches historiques, celui qui vient de nous occuper serait sans contredit le plus profitable, s'il était toujours facile d'en rassembler les éléments. Mais, par les incertitudes, les nuages, les lacunes, que nous n'avons cessé de rencon-

tuer, vous avez pu juger de l'extrême difficulté de ces matières, de l'insuffisance et de la rareté des documents qui la devaient éclairer. Ce n'est pas d'aujourd'hui, Messieurs, qu'on en a senti l'importance : plusieurs savants s'y sont livrés dans le cours des trois derniers siècles, autant que le permettait l'état des témoignages ou des rapports qu'ils pouvaient consulter. Ils avaient connu et recueilli presque tous les faits essentiels que M. Boeckh vient de reproduire et de rapprocher. Toutefois il en a pu ajouter un certain nombre que lui fournissait une collection d'inscriptions grecques qu'il publie depuis quelques années. J'avoue que j'ai souvent écarté, comme par trop hasardés, les résultats qu'il en tire. En profitant de son estimable travail, je me suis permis d'en modifier l'ordre et quelquefois le système, et de ne pas adopter toutes les opinions politiques de cet écrivain. Quoiqu'il y ait des défauts, ou même, si l'on veut, des vices à reprendre dans les lois et les mœurs d'Athènes, je crois que la civilisation était infiniment plus avancée en ce pays qu'on ne paraît le supposer aujourd'hui en Allemagne et ailleurs. C'est le peuple le plus ingénieux, le plus aimable de l'antiquité; et, quoi qu'on en dise, ce n'est pas toujours le moins sage. Son organisation et son économie politique, que nous avons trouvées si imparfaites, étaient encore moins mal entendues, mieux combinées, que ne l'ont été celles de plusieurs grands empires avant l'ère vulgaire, et surtout au moyen âge.

HUITIÈME LEÇON.

HELLÉNIQUES. — LIVRE PREMIER.

Messieurs, les sept livres d'*Histoires grecques*, Ἑλληνικῶν ἱστοριῶν, de Xénophon étaient connus de Diodore de Sicile, qui les désigne comme embrassant un espace de quarante-huit ans, depuis l'époque où finissent les récits de Thucydide jusqu'à la bataille de Mantinée, où périt Épaminondas. L'ordre chronologique y est observé avec soin; on y remarque toutefois quelques déplacements; mais la plupart sont fort légers et du genre de ceux qu'un historien peut se permettre, ou doit se prescrire, pour enchaîner les faits et ne pas morceler les narrations. Ainsi, après avoir suivi le cours des combats livrés sur terre durant les olympiades quatre-vingt-seize et quatre-vingt-dix-sept, l'auteur revient sur ses pas, à une distance de quatre ou cinq ans, pour raconter les expéditions maritimes. Parmi ces interversions, il en est peut-être qui ont donné trop de travail au chronologiste Dodwell. Mais on a peu contesté la véracité des relations contenues dans cet ouvrage, quoiqu'elles ne soient pas toujours conformes à celles de Diodore de Sicile, et qu'on y aperçoive de temps en temps l'empreinte de la partialité de Xénophon pour Lacédémone, de ses préventions contre Argos et Athènes. On voudrait le voir aussi plus disposé à rendre justice à Épaminondas. Il évite le plus qu'il peut de faire mention des exploits de cet illustre Thébain et même de le nommer. Cependant les sept livres de cette histoire, car il

n'y en a bien que sept, et c'est par erreur que M. Letronne en compte huit dans la Biographie universelle, les sept livres, dis-je, sont écrits avec une simplicité qui exclut tout soupçon de fiction ou d'artifice. Les harangues, les digressions et les autres genres d'embellissements y sont assez rares. On croit souvent lire de simples mémoires où l'auteur a consigné naïvement ses souvenirs et quelquefois même une chronique tant soit peu aride. Il ne peint pas, durant ces quarante-huit années, la Grèce entière : il s'attache ou se borne aux faits dont il a eu particulièrement connaissance; et son ouvrage est loin d'avoir, comme celui de Thucydide, ni comme l'*Anabase* ou la *Cyropédie*, cet intérêt soutenu qui naît de l'unité du sujet et de la perfection du plan. Il y reste néanmoins assez d'élégance et de grâce pour qu'on y reconnaisse encore Xénophon, quoique affaibli peut-être par les années; car on a lieu de penser que c'est une production de sa vieillesse, non-seulement parce que les faits y descendent au-dessous de l'an 362 avant notre ère, mais aussi parce que la composition n'a plus autant de verve, le style autant d'éclat que dans ses premiers écrits. Il se pourrait encore que cet ouvrage eût essuyé plus de dommages en traversant les siècles; qu'il ait été plus maltraité par les copistes, plus mutilé par les bibliothécaires; qu'il y ait plus de lacunes : c'est l'opinion de plusieurs des savants qui l'ont interprété.

On en connaît neuf manuscrits; l'un est indiqué dans le catalogue de la bibliothèque de Saint-Marc, à Venise; et M. Schneider en a tiré de très-bonnes leçons. M. Gail en a examiné, à Paris, sept autres, dont cinq appartiennent à la Bibliothèque du roi, et avaient été déjà décrits par Béjot. Le plus ancien, mais le

plus défectueux, est du quatorzième siècle; les quatre autres ne sont que du quinzième et du seizième. La première édition est sortie des presses d'Alde, en 1503. Les quatre premiers livres seuls ont été imprimés à Venise, en 1529; et, depuis lors, on ne rencontre plus qu'au dix-huitième siècle d'éditions particulières du texte grec des *Helléniques* qui soient dignes de quelque attention. Je vous indiquerai seulement celles de Glasgow chez les Foulis en 1762, de Leipzig en 1778 par les soins de Morus, et en 1790 d'après le travail de M. Schneider. N'ayant plus à parler des collections complètes des œuvres de Xénophon avec ou sans traduction latine, je ne remarquerai ici, en cette langue, que la version des sept livres d'*Histoires grecques*, composée par Craneveld, et publiée en 1530. Soldo Strozzi les traduisait en italien vers le même temps. Il ont trouvé deux traducteurs allemands au dix-huitième siècle, Goldhagen et Borheck. Nous avions en français les versions de Goulart et de Perrot d'Ablancourt, avant celle de M. Gail qui leur est, à tous égards, préférable : c'est la seule dont on puisse faire usage aujourd'hui.

Le texte grec commence par ces mots : Μετὰ δὲ ταῦτα, οὐ πολλαῖς ἡμέραις ὕστερον, ἦλθεν ἐξ Ἀθηνῶν θυμοχάρης, ναῦς ἔχων ὀλίγας, mots dont la traduction latine la plus littérale serait : *Inter ea autem, non multis diebus ulterius, venit ex Athenis Thymochares, naves habens paucas*. « Peu de jours après ces choses, « Thymocharès vint d'Athènes avec quelques vaisseaux. » Sur ce début, on a élevé la question de savoir si le véritable commencement du livre premier des *Helléniques* n'était pas perdu, et si, dans son état actuel,

ce livre ne devait pas être regardé comme acéphale. C'est le sentiment de Samuel Petit et d'Ussérius, qui pensent qu'entre la fin de Thucydide et ce qu'on lit ici de Xénophon, il y a une interruption qui correspond à peu près à deux années. Selon Pétau, il ne manque rien au texte du second de ces historiens. Xénophon continue ou veut continuer les annales de la guerre du Péloponèse, et il les reprend en effet au milieu de la vingt et unième année de cette guerre, où s'est arrêté Thucydide; mais, après les premières pages, au lieu de la vingt-deuxième année, il entreprend aussitôt la vingt-quatrième, et omet ainsi de compter deux ans. Marsham, Dodwell et Corsini ont montré que cette omission n'existe pas réellement, que Xénophon achève rapidement l'an 21, s'arrête peu à l'an 22, et arrive à l'an 23 dès les mots τῷ δὲ ἄλλῳ ἔτει, *anno autem altero*, qui dans les éditions ouvrent le second chapitre de ce livre. Ces mots sont immédiatement suivis de ceux-ci : ἦν ὀλυμπιὰς τρίτη καὶ ἐνενηκοστή... olympiade 93 où l'Éléen Évagoras et le Cyrénéen Eubotas vainquirent, l'un à la course, jusqu'alors inconnue, du char attelé de deux chevaux, l'autre dans le stade, sous l'éphorat d'Évarchippe à Sparte et sous l'archontat d'Euctémon à Athènes. Voilà, Messieurs, des indications qui s'adaptent mal à la vingt-troisième année de la guerre du Péloponèse, laquelle correspond, non à l'an 1er de l'olympiade 93, mais à l'an 3 et à l'an 4 de la 92e. C'est pourtant de cette vingt-troisième année de la guerre qu'il s'agit ici véritablement : le défaut consiste dans une fausse application des années olympiques; et cette erreur s'étendra sur la suite de l'ouvrage. Comme il paraît difficile que Xéno-

phon ait pu la commettre, on a mieux aimé l'attribuer à ses copistes et supposer que toutes ces indications d'olympiades sont des additions fort inexactes qu'il leur a plu de faire au texte. Cette hypothèse est extrêmement vraisemblable : en l'adoptant, je serai dispensé de rentrer dans ces discussions chronologiques, et je substituerai toujours aux olympiades les années avant l'ère vulgaire. Mais j'ai dû vous avertir de l'embarras qui résulte de ces dates si mal exprimées dans les manuscrits et dans les éditions de l'ouvrage, embarras qui se complique, en certains endroits, par la liberté que prend l'auteur d'altérer tant soit peu l'ordre chronologique des faits pour mieux représenter leur enchaînement naturel. Dodwell, qui a voulu en rétablir la chronologie rigoureuse et les dates précises, n'y est parvenu que par un très-long travail; il a écrit sur ce seul sujet un traité qui porte le titre d'*Annales Xenophontei*, et qui équivaut en étendue à plus d'un quart de l'ouvrage même de Xénophon : c'est une analyse fort aride, mais plus savante et plus instructive que celles de cette même histoire qui ont été composées par Léonard d'Arezzo et par Ubbo Emmius en latin, par Ellies Dupin en français.

Ainsi donc les mots μετὰ δὲ ταῦτα οὐ πολλαῖς ἡμέραις ὕστερον, *peu de jours après ces choses*, rappellent la bataille gagnée par les Athéniens sur l'Hellespont, et servent à lier le dernier récit de Thucydide à ceux que son continuateur va nous offrir. Nous ne sommes qu'au mois d'août de l'an 411 avant J. C., au milieu de la vingt et unième année de la guerre du Péloponèse; et Xénophon va d'abord achever le tableau des événements de cette année-là. Thymocha-

rès arrive d'Athènes à l'Hellespont avec quelques vaisseaux : un nouveau combat s'engage où les Spartiates, commandés par Hégésandride, sont vainqueurs. Doriée, autre général lacédémonien, passe de Rhodes dans ce même Hellespont avec quatorze galères. Les Athéniens l'aperçoivent, le poursuivent, l'atteignent près du Rhétée, n'obtiennent pourtant aucun avantage décisif et se retirent à Madyte. Un troisième commandant spartiate, Mindare, qui, du haut d'Ilium où il sacrifiait à Minerve, a vu cette bataille, sort du port à la tête de ses galères, et se joint à Doriée. Les Athéniens s'avancent contre eux à pleines voiles : l'action se rengage sur le rivage d'Abydos, et, à la fin du jour, la victoire était encore incertaine, lorsque Alcibiade survint avec dix-huit vaisseaux. Les Péloponésiens s'enfuirent : le Perse Pharnabaze accourut à leur secours et poussa le plus avant qu'il pût son cheval dans la mer, en exhortant son infanterie et sa cavalerie à le suivre. Alors les Péloponésiens rassemblent et rangent leurs vaisseaux : on se bat le long du rivage. Les Athéniens s'emparent de trente navires, reprennent ceux qu'ils ont perdus, se retirent à Sestos, et se répandent dans les lieux voisins pour lever des contributions. Thrasyle, l'un de leurs généraux, va porter ces nouvelles à Athènes et demander des renforts. Cependant Tissapherne (vous savez que c'est un Perse) aborde l'Hellespont : Alcibiade se rend auprès de lui avec une seule trirème, lui apportant les présents de l'hospitalité. Le satrape le fait arrêter; mais, après trente jours de détention à Sardes, Alcibiade s'évade et passe de nuit à Clazomène. Voilà, Messieurs, tous les faits qui dans Xénophon se rapportent à ce qui restait de la vingt et unième année

de la guerre du Péloponèse, année qui n'est point comptée au nombre des quarante-huit dont il va écrire l'histoire, à partir de l'an 410 avant notre ère vulgaire.

Quarante vaisseaux athéniens s'étaient rassemblés à Sestos : Alcibiade s'y rendit et y fit arriver cinq galères et un bâtiment de transport. Théramène ramena vingt autres vaisseaux de la Macédoine, et Thrasybule vingt encore de Thasos; en sorte que la flotte athénienne était de quatre-vingt-six voiles. Alcibiade la conduisit vers Cyzique contre Mindare, qui n'en avait que soixante. De part et d'autre, on mit des troupes à terre : une bataille se livra, où Mindare fut vaincu et tué. Les Athéniens s'emparèrent de toutes les galères ennemies, à l'exception de celles des Syracusains, qui lesbrûlèrent eux-mêmes. Maître de Cyzique, Alcibiade, après y avoir demeuré vingt jours, se rendit à Proconèse, et de là à Sélymbrie : la première de ces villes le reçut; l'autre aima mieux le payer que de lui ouvrir ses portes. Il fortifia le port de Chalcédoine, y laissa trente navires et y établit un bureau chargé de prendre le dixième de toutes les marchandises venant du Pont-Euxin. Les citoyens de Syracuse, quand ils eurent appris le désastre de leur flotte, condamnèrent leurs généraux à l'exil. A Thasos, des troubles s'élevèrent, et l'on chassa ceux qui avaient épousé le parti de Lacédémone. Agis, l'un des deux rois de cette dernière république, sortit de Décélie et s'avança jusqu'aux portes d'Athènes : Thrasyle mit tous les habitants sous les armes, et les rangea en bataille près du Lycée. Dans un léger engagement, Agis perdit quelques soldats : aussitôt il fit retraite, et envoya Cléarque avec quinze galères vers l'Hellespont. En ce même temps,

les Carthaginois, conduits par Annibal (l'ancien,) entraient en Sicile, et y prenaient Sélinonte et Himéra, deux villes grecques. Ce sont là les événements de cette première année de l'Histoire hellénique de Xénophon.

Thrasyle, à la tête d'une flotte, fait voile vers Samos, y reste trois jours, vogue vers Pygèle, et assiége cette place, après en avoir dévasté les environs. En vain des troupes milésiennes accourent à l'aide des Pygéliens : Thrasyle est vainqueur. Il cingle vers Notium, s'y rafraîchit, et gagne Colophon, dont les habitants embrassent son parti. Dès la nuit suivante, il descend en Lydie : c'était le temps de la moisson ; il brûla plusieurs villages, enleva de l'argent, des esclaves et divers effets. Il se rembarquait pour Éphèse : Tissapherne, devinant son projet, rassembla des forces considérables, et appela les peuples voisins au secours des Éphésiens ; Thrasyle succomba, et perdit trois cents hommes. Les Éphésiens et leurs auxiliaires, surtout des Syracusains et des Sélinontains, avaient fait des prodiges de valeur : on éléva deux trophées, on distribua des prix, on accorda les droits de cité à plusieurs guerriers étrangers. A la faveur d'une trêve, les Athéniens emportèrent leurs morts et reprirent la route de Notium, où ils les enterrèrent ; puis ils firent voile vers Lesbos et l'Hellespont. Comme ils entraient au port de Méthymne dans l'île de Lesbos, ils aperçurent vingt-cinq galères syracusaines, les attaquèrent à l'instant même, en prirent quatre et poursuivirent les autres jusqu'à Éphèse, d'où elles étaient parties. Thrasyle ensuite rejoignit à Sestos le reste de la flotte athénienne, et de là il passa, avec elle, à Lampsaque.

L'hiver commençait : ce fut alors que des prisonniers syracusains, enfermés dans les carrières du Pirée, s'évadèrent de nuit, et se réfugièrent les uns à Décélie, les autres à Mégare. Cependant Alcibiade prenait le commandement de l'armée réunie à Lampsaque : les soldats de Thrasyle, qui arrivaient vaincus, essuyèrent quelques injures; on ne voulait point se confondre avec eux; mais, après qu'ils eurent concouru à la victoire qu'on remporta sur Pharnabaze, on les traita honorablement. On fit des excursions sur le continent de l'Asie, on ravagea des terres du grand roi. C'était le temps où les Mèdes rebelles rentraient sous l'obéissance de Darius, et où les Lacédémoniens transigeaient avec une partie de leurs hilotes.

La vingt-quatrième année de la guerre du Péloponèse s'ouvre au printemps de l'an 408 avant l'ère chrétienne. Le temple de Minerve en Phocide est frappé de la foudre et réduit en cendres. Les Athéniens se transportent à Proconèse, à Byzance, et enfin à Chalcédoine, qu'ils assiégent. Au bruit de leur arrivée, les Chalcédoniens avaient déposé ce qu'ils possédaient de plus précieux chez leurs voisins, les Bithyniens de Thrace. Alcibiade somme les Bithyniens de lui livrer ce mobilier; ils s'empressent de le mettre à sa disposition. Dès qu'il s'en est emparé, il environne Chalcédoine de hautes palissades, et ferme, autant qu'il peut, le canal. Pharnabaze et le Spartiate Hippocrate lui livrent bataille : Hippocrate est tué; Alcibiade, encore vainqueur, va lever des impôts dans l'Hellespont et la Chersonèse. Les autres généraux athéniens traitent avec Pharnabaze, qui s'oblige à payer vingt talents et à faire acquitter des tributs par les Chalcédoniens. Pendant cette

négociation, Alcibiade prenait Sélymbrie : il déclara que, n'ayant contracté pour son propre compte aucun engagement, il ne se croyait tenu à rien, à moins qu'on ne traitât particulièrement avec lui. Selon toute apparence, il obtint qnelques profits pour lui-même, soin qu'il ne négligeait nulle part. Tandis que Pharnabaze conduisait en Perse des ambassadeurs grecs, les Athéniens assiégeaient Byzance, et, ne pouvant prendre cette place de vive force, parce qu'elle était défendue par le Lacédémonien Cléarque, ils persuadèrent aux Byzantins de la leur livrer. Il y a toujours eu, pour des assiégeants habiles, un grand profit à tirer des mécontentements, des intérêts et de la peur des habitants d'une ville étroitement investie. Cléarque se douta trop tard de ces menées, et, lorsqu'il essaya d'y mettre obstacle, il n'était plus temps. Entre les Byzantins qui livrèrent cette place aux Athéniens, l'un se nommait Anaxilaüs : il fut depuis, pour ce fait, mis en jugement à Sparte; et il échappa, dit-on, à la peine de mort, en représentant que, n'étant point Lacédémonien, il ne pouvait être déclaré coupable de trahison. Il avait, au contraire, sauvé son pays que dépeuplait la famine, Cléarque distribuant tout le blé à ses propres troupes. En de si pénibles conjonctures, Anaxilaüs avait, sans intérêt personnel, disait-il, sans animosité contre Lacédémone, servi ses compatriotes, en mettant fin à un siége qu'ils ne pouvaient plus soutenir, et en les préservant d'un dernier désastre. Il est fort étonnant, Messieurs, que les Spartiates aient trouvé ces raisons bonnes : nous avons vu des défections, bien plus excusables, punies par eux avec une rigueur extrême; mais il n'y avait pas plus à Sparte qu'ailleurs, de

maximes constantes de droit public; la haine, la faveur, les circonstances, décidaient en tout sens ces questions épineuses.

Avant les Athéniens, les Spartiates avaient envoyé au roi de Perse des ambassadeurs. Ceux de Sparte, en revenant, rencontrèrent ceux d'Athènes et leur annoncèrent que le grand monarque s'était déclaré pour Lacédémone : c'était le but des instructions données au prince Cyrus le Jeune, qui venait gouverner toutes les provinces maritimes, et qui apportait une lettre munie du sceau royal. « J'envoie, disait cette lettre, j'envoie Cy- « rus dans les pays-bas de l'Asie, pour être le Caranus « des troupes rassemblées dans le Castole. » Or, dit Xénophon, Caranus signifie seigneur : τὸ δὲ κάρανόν ἐστι κύριον. Le nom de Castole n'est point expliqué : c'était un canton de l'Asie Mineure. Cyrus fit dire à Pharnabaze de lui livrer les ambassadeurs athéniens : Pharnabaze les retint trois ans, leur disant tantôt qu'il les accompagnerait jusqu'à la cour du grand roi, tantôt qu'il les renverrait à Athènes. Alcibiade se rendit à Samos, y recueillit vingt navires, vogua jusqu'au golfe Céramique en Carie, et revint à Samos avec cent talents, produit de toutes les contributions qu'il avait levées. Thrasybule, à la tête de trente vaisseaux, alla en Thrace, reconquit les places qui avaient quitté le parti des Athéniens, entre autres Thasos, que la famine, la guerre et les factions avaient désolée. Thrasyle conduisit vers Athènes le surplus de la flotte : quand il arriva, les Athéniens venaient d'élire trois généraux : Alcibiade, Thrasybule et Conon. Alcibiade, avec ses vingt galères et son argent, vint de Samos à Paros, puis à Gythie pour épier à la fois les mouvements de

trente navires lacédémoniens et les dispositions du peuple d'Athènes à son égard. Dès qu'il les crut favorables, il aborda au Pirée, le jour de la fête des Plyntéries, où l'on voilait la statue de Minerve; circonstance qui semblait de mauvais augure; car ce jour-là nul Athénien n'eût osé entreprendre une affaire importante. Cependant tout le peuple, tant du Pirée que de la ville, accourait, se précipitait sur le passage d'Alcibiade. Les uns le proclamaient l'honneur du pays, l'exemple des citoyens, le modèle des braves. Il avait triomphé d'une faction anarchique, et il ne fallait craindre de lui aucune innovation dangereuse; il n'en avait pas besoin dans l'éclat de sa puissance et de sa gloire. Les autres voyaient en lui l'auteur des désastres passés, et un chef ambitieux qui deviendrait l'artisan de tous les malheurs futurs. Pour lui, il songeait à ses ennemis; il crut prudent de ne pas descendre aussitôt de sa galère : debout, sur le tillac, il cherchait des yeux ses amis dans la foule. Ayant aperçu ses parents, il met pied à terre, monte à la ville escorté de ses partisans, il se présente au sénat et devant le peuple, se défend avec audace, et se plaint avec amertume des accusations dont on l'a chargé : il les déclare injustes, il assure qu'il n'est pas un profanateur. Personne n'ose le contredire; on n'aurait pu le faire qu'en s'exposant à périr sur l'heure. Le voilà proclamé généralissime et investi d'un pouvoir absolu; lui seul était, disait-on, capable de rendre à la république sa splendeur ancienne. Depuis la prise de Décélie par les Spartiates, la procession n'allait plus que par mer d'Athènes à Éleusis : il voulut qu'elle se fît par terre et il l'escorta de toutes ses troupes. Bientôt il leva quinze cents hoplites, cent cin-

quante chevaux, équipa cent vaisseaux; et, six mois après son retour, il fit voile sur Andros, qui avait secoué le joug des Athéniens. Les Andriens s'opposaient à sa descente : il les repoussa, les poursuivit, les enferma dans leur ville, en tua plusieurs, ainsi que ce qu'il trouva de Lacédémoniens avec eux. D'Andros il repassa à Samos : il ne se fiait pas au séjour d'Athènes, malgré la réception brillante qu'il y avait reçue de ses amis. Lysandre commandait la flotte de Sparte : il la grossit à Rhodes, d'où il se porta successivement à Cos, à Milet, à Éphèse. Il joignit à Sardes Cyrus le Jeune, dont Lacédémone sollicitait l'assistance depuis longtemps promise. Cyrus répondit qu'il venait avec cinq cents talents; que, lorsqu'ils seraient épuisés, il emploierait ses propres fonds, et que, si c'était trop peu, il mettrait en pièces de monnaies le trône d'or et d'argent où il siégeait. On le priait d'assigner une drachme attique à chaque matelot; c'était un moyen sûr de déconcerter les Athéniens qui ne pourraient payer de si forts salaires. « Vous avez raison, répliquait Cyrus, mais « je ne puis dépasser les ordres du roi, ni le taux fixé « par le traité, trente mines par mois pour chaque vais- « seau. » Tout ceci se traitait à table : sur la fin du repas, Cyrus offrit la coupe à Lysandre, en exprimant le désir de faire quelque chose qui lui fût agréable. « Eh bien, « répondit Lysandre, que les soldats aient désormais qua- « tre oboles par jour au lieu de trois. » Cyrus y consentit, paya de plus l'arriéré et un mois d'avance. Il n'admit point à son audience les députés d'Athènes, quoiqu'il en fût instamment prié par le satrape Tissapherne, qui, se souvenant des leçons d'Alcibiade, jugeait imprudent d'accorder tant de faveur, tant de prépondé-

rance aux seuls Spartiates. Lysandre, après avoir rassemblé à Éphèse sa flotte de quatre-vingt-dix vaisseaux, les mit à sec pour les radouber et pour donner du repos aux équipages. Alcibiade, qui ne pouvait longtemps rester en place, s'éloigna de son armée navale; il en laissait le commandement à son vice-amiral, Antiochus, avec défense d'attaquer Lysandre. Au mépris de cet ordre, Antiochus part, arrive à Éphèse, rase les proues lacédémoniennes, et provoque un ennemi redoutable. Il perd une bataille, beaucoup de monde et quinze galères. Les Spartiates, peu de temps après, s'emparèrent de Delphinion et d'Éïoné. A ces nouvelles, on s'indigna dans Athènes contre Alcibiade : on imputa, et non sans raison, ces nouveaux revers à sa négligence et à ses débauches. On nomma dix généraux; Conon et Thrasyle étaient du nombre. Alcibiade, qui n'en était point, et contre lequel l'armée murmurait aussi, se retira dans la Chersonèse, où il possédait un château. Arrivé à Samos, Conon trouva la flotte en désordre, l'armée navale découragée; de plus de cent galères, il n'en restait que soixante-dix; il se mit en mer avec les autres généraux, et ravagea quelques côtes ennemies, tandis qu'en Sicile les Carthaginois prenaient Agrigente, après un siége de sept mois. Ils y étaient descendus avec cent vingt galères et cent vingt mille combattants. Ces récits, Messieurs, nous conduisent à la fin de la vingt-cinquième année de la guerre du Péloponèse (en mars 406 avant notre ère).

En la suivante, Xénophon fait mention de l'incendie du temple antique de Minerve à Athènes, et d'une éclipse de lune observée un soir. La table de Pingré offre en effet une éclipse totale de lune à huit

heures et demie du soir du 15 avril de l'an 406; et c'est un des plus sûrs renseignements pour reconnaître, avant et après 406, les années que veut indiquer et distinguer notre historien. Callicratidas, qui avait succédé au général lacédémonien Lysandre, ne pouvant tirer d'argent de Cyrus, déplorait la folie et le malheur des Grecs, soudoyés par des barbares et obligés de leur faire la cour, de supporter leurs délais, d'essuyer leurs refus. « Pour moi, disait-il, si je retourne jamais dans « ma patrie, je ferai tout pour réconcilier Athènes et « Sparte. » Ces réflexions et ce projet étaient de fort bon sens, mais Callicratidas ne devait plus revoir ses foyers. Il leva des tributs à Milet, occupa Méthymne, poursuivit Conon, et l'assiégea par terre et par mer dans Mitylène. Conon, se voyant sans vivres et sans espérances de secours, envoya porter à Athènes, à travers les ennemis, la nouvelle du siége qu'il soutenait avec si peu de ressources. Pour le délivrer plus vite, Diomédon, autre général athénien, entra, avec douze galères, dans le golfe de Mitylène, tentative inconsidérée qui entraîna la perte de dix de ces vaisseaux. Les Athéniens, dès qu'ils eurent reçu le message de Conon, équipèrent soudainement cent dix galères, sur lesquelles s'embarquèrent tous les citoyens en état de porter les armes. Cette flotte, accrue dans sa route de quarante autres vaisseaux, fut rencontrée aux Arginuses par celle de Callicratidas. La bataille resta indécise, mais Callicratidas tomba dans la mer et s'y noya. Cet accident causa un désordre extrême dans la flotte péloponésienne : elle perdit ce jour-là plus de soixante et dix trirèmes, y compris neuf trirèmes appartenant aux Spartiates, qui n'en avaient en tout que dix. Sur cent

cinquante vaisseaux d'Athènes, vingt-cinq seulement avaient péri, mais avec les hommes qu'ils portaient. En partant pour cette bataille, Callicratidas avait laissé devant Mitylène, et pour en continuer le siége, cinquante galères commandées par Étéonice : celui-ci ayant appris le désastre essuyé aux Arginuses, renvoya les messagers qui lui en apportaient la nouvelle, et leur enjoignit de revenir couronnés de fleurs, d'annoncer que Callicratidas était vainqueur et avait détruit toute l'armée navale des Athéniens. Ils reviennent en effet proclamant ce prétendu triomphe : Étéonice offre des sacrifices d'actions de grâce, fait souper les soldats, ordonne d'embarquer sans bruit les marchandises, met à la mer, par un bon vent, ses cinquante voiles, brûle son camp et gagne Méthymne avec son armée de terre. Conon, trompé par ce stratagème, resta renfermé dans Mitylène; mais, dès qu'il sut qu'Étéonice s'était retiré, il alla se joindre, avec ses galères, à la flotte victorieuse de ses concitoyens, et regagna Samos avec elle. Les neuf généraux, ses collègues, avaient presque tous combattu aux Arginuses; le commandement général était échu, en cette journée, à Aristocrate. Quelle fut, Messieurs, la récompense du service éminent qu'ils venaient de rendre à leur patrie? Le peuple d'Athènes les condamna à la mort. Leur crime était de n'avoir point fait recueillir les corps des guerriers morts et naufragés dans la bataille. Ils en avaient donné l'ordre, et une violente tempête avait empêché de l'exécuter. Deux de ces généraux, Protomachus et Aristogène, eurent le bonheur de ne pas revenir à Athènes : six autres, Aristocrate, Thrasyle, Diomédon, Périclès, fils du personnage célèbre sous ce nom, Lysias, Érasinide,

ne furent pas plutôt entrés dans les murs de la ville, qu'on les accusa. Érasinide fut poursuivi le premier, et emprisonné sous des prétextes vagues de malversations; les cinq autres expliquèrent au sénat comment il avait été impossible de retrouver et d'enterrer les morts. Un décret du sénat les fit charger de chaînes, et les traduisit devant l'assemblée du peuple, sans leur donner le temps de préparer leur défense. Ils se justifièrent néanmoins parfaitement, et de la manière la plus noble, évitant d'inculper les officiers qu'ils avaient envoyés à la recherche des cadavres. La franchise de leurs paroles produisait une vive impression sur l'esprit de la multitude; mais leurs ennemis proposèrent de remettre la décision à une autre séance, attendu qu'il se faisait tard, et qu'on ne distinguerait plus de quel côté serait la majorité. Survint la fête des Apaturies, où, dit Xénophon, l'on s'assemble par familles. Il y a, Messieurs, diverses opinions sur l'objet de cette fête et sur l'étymologie du nom qu'elle porte; pour n'entrer ici dans aucune controverse, nous dirons seulement qu'elle se célébrait en novembre, et, à ce qu'il paraît, en l'honneur de Bacchus. Elle fut fatale aux six généraux, et ce n'est pas la seule fois qu'une solennité publique a servi à des machinations perfides. On fit paraître aux Apaturies des hommes rasés et vêtus d'habits de deuil, qui se déclarèrent parents de ces morts non inhumés. Un nouvel accusateur, nommé Callixène, se présenta et obtint des sénateurs un décret portant que les citoyens d'Athènes seraient convoqués pour aller aux voix par tribus; que deux urnes seraient placées dans chaque tribu; que ceux qui jugeraient les généraux coupables jetteraient un caillou dans la première

de ces urnes, et ceux qui seraient d'un avis contraire, dans la seconde; que, si les généraux étaient déclarés criminels, ils subiraient la peine de mort avec confiscation de leurs biens, dont le dixième se verserait dans le temple de Minerve. En même temps qu'on publiait ce décret, un homme parcourait les quartiers de la ville, se disant sauvé du naufrage sur un tonneau de farine, et attestant que ses infortunés compagnons l'avaient chargé, s'il échappait, d'avertir le peuple que les généraux ne prenaient point la peine d'ensevelir les corps des braves défenseurs de la patrie. Quelques citoyens raisonnables s'efforçaient de prouver que cette forme de jugement offensait les lois, et la justice, et l'humanité : on leur répondit que, puisqu'ils prétendaient ravir au peuple ses droits souverains, ils allaient être jugés eux-mêmes avec les six accusés et enveloppés dans la même sentence. On adressa de semblables menaces à ceux des prytanes ou chefs de tribus qui refusaient de recueillir de pareils suffrages : l'effroi saisit bientôt tous ces prytanes : ils obéirent aux ordres qu'on leur intimait au nom des turbulents qui s'intitulaient le peuple; ils obéirent tous, hormis un seul : c'était Socrate, fils de Sophronisque, Socrate que ce trait d'équité recommanderait assez à l'estime de tous les siècles. Un autre citoyen s'illustra dans cette même journée : il s'appelait Euryptolème, et c'est une grande injustice que son nom ne soit pas devenu célèbre, s'il a réellement prononcé le discours qui remplit les dernières pages de ce premier livre des *Helléniques*. Euryptolème, que Rollin n'a pas daigné nommer, voulait d'abord qu'on jugeât séparément chacun des six accusés; il citait les lois qui ne permettaient pas de les

condamner tous ensemble par un seul caillou. Nous apprenons de son discours que, pour procéder régulièrement, il fallait diviser ce jour d'assemblée publique en trois parties : « Dans la première, disait-il, vous « vous rassemblerez pour prononcer s'il y a lieu ou non « à accusation contre le prévenu. » Voilà, Messieurs, dans une bien haute antiquité, à deux mille deux cent trente-six ans du point où nous sommes, voilà déjà la fonction du jury d'accusation distinguée de celle du jury de jugement. Toute une multitude est sans doute un fort mauvais jury, soit de première, soit de seconde instance; mais on sentait déjà qu'il y avait de très-bons motifs de faire exprimer, au nom du peuple, une première opinion sur la probabilité ou l'invraisemblance des inculpations, et d'écarter ainsi les plus mal fondées. « La seconde partie du jour, conti« nue Euryptolème, est pour entendre les charges, et la « troisième pour la défense. » Ainsi, c'est la défense qui doit être entendue la dernière, et laisser dans les esprits les impressions les plus récentes. Après que l'accusé a fini de se justifier, il n'est plus permis qu'aucune voix se fasse entendre contre lui; il est abandonné à la conscience de ceux qui doivent, après avoir tout entendu, déclarer non plus la simple probabilité, mais l'évidence de son crime, ou si ce crime n'est pas constant, l'absoudre. « Athéniens, poursuit Euryptolème, « en suivant cette marche, vous jugerez conformément « à la loi et à l'éternelle équité, et vous ne serez pas « exposés à vous constituer les vengeurs des Lacédé« moniens, en faisant périr, contre vos lois et sans vé« ritables jugements, ceux qui les ont vaincus et leur « ont enlevé soixante-dix vaisseaux. Qui vous force à

« tant de précipitation? Par hasard, craindriez-vous « d'être humains et justes, si vous attendiez le moment « où vous ne serez plus passionnés? Pressentez-vous que, « pour qu'il soit possible de vous faire commettre une « énorme iniquité, vous aurez besoin qu'on vous la fasse « en quelque sorte improviser? Prévoyez-vous que la ré« flexion vous montrerait combien est irrégulière la forme « de jugement que vous propose le sénat, à l'instigation « d'un Callixène? Aimez-vous mieux vous préparer, « quand votre injustice sera consommée, quand elle « sera irréparable, de tristes et inutiles repentirs? Quoi! « une seule sentence, un seul caillou contre huit hom« mes! Quoi! il ne saurait y avoir à l'égard de l'un « d'entre eux aucune circonstance particulière! et « vous n'avez pas le loisir de discerner un innocent! « Quand Aristarque eut renversé vos anciennes insti« tutions populaires, quand il eut livré OEnoé aux « Thébains, vos ennemis, vous l'avez jugé seul; vous « lui avez laissé un jour entier pour sa défense; vous « ne lui avez refusé aucune des garanties dues à tout « accusé qui peut se justifier. Mais, parce que vos gé« néraux ont vaincu Sparte, parce qu'ils ont rempli, « surpassé vos espérances, vous avez peur de ne pas « les trouver coupables! Pour les perdre, vous ren« versez vous-mêmes vos lois, sans doute aussi parce « que ces lois vous ont défendus jusqu'à ce jour, et « qu'elles sont les premières causes de votre puissance. « Vous savez bien que l'ordre d'enlever les débris et « les corps a été donné; vous n'en pouvez douter : s'il « y avait des coupables, ce seraient ceux qui n'ont pas « exécuté ce commandement; mais la tempête y a mis « un obstacle invincible; et vous seriez aussi insensés

« qu'injustes, si vous reprochiez à des hommes de n'a-
« voir pas été plus forts que les dieux, et si vous pu-
« nissiez vos concitoyens du crime des vents et des flots. »
Tacite a exprimé la même idée : *quem adeo iniquum, ut sceleri assignet quod venti et fluctus deliquerint?* Euryptolème concluait que le seul jugement à rendre sur les généraux était de leur décerner des couronnes; il demandait qu'au moins ils fussent jugés individuellement. On mit cette dernière proposition aux voix, et elle passa d'abord d'un consentement presque unanime; car le premier mouvement du peuple est toujours vers l'équité; mais il se trouva un orateur, appelé Ménéclès, qui protesta contre une résolution si sage, et fit si bien qu'à la suite d'une délibération nouvelle, on adopta les formes prescrites par le décret du sénat. On vota donc collectivement sur les huit généraux vainqueurs aux Arginuses, et probablement on ne leur permit pas de reprendre la parole, pour reproduire ou achever la réfutation des griefs allégués contre eux : on les condamna tous au dernier supplice, et les six qui étaient présents le subirent à l'instant même. L'un d'eux, Xénophon ne dit pas lequel, avait fait lui-même naufrage dans la bataille, et ne s'était sauvé du sein des flots que par un hasard inespéré : l'aveugle fureur des Athéniens ne l'épargna pas plus que les autres. C'était sans doute une institution respectable que celle qui recommandait, après les batailles, le soin de recueillir et d'enterrer les victimes du carnage : un général, qui négligeait réellement ce devoir, se rendait coupable d'une faute grave, ou si l'on veut, d'un délit punissable par une amende, par un exil ou un emprisonnement limité; mais, en ce cas même, la peine de mort

était excessive, et n'avait pu être réclamée que par la superstition, qui est partout sanguinaire, et qui se mêlait à la pratique des sépultures. Ces six généraux sont des victimes d'un fanatisme aveugle et cruel : quand le peuple les eut immolés sans pitié, dès le lendemain, il s'en repentit avec fureur. Il ordonna des informations contre les délateurs qui l'avaient trompé, en repoussant l'excuse si légitime qu'alléguaient les accusés, Il exigea que ces promoteurs de proscription, traduits à leur tour devant le sénat et devant les tribus, fournissent des cautions jusqu'au jugement définitif. Quelques-uns furent emprisonnés, mais ils s'évadèrent à la faveur d'un tumulte excité par leurs complices. Callixène se cacha dans le Pirée : depuis, il revint dans l'enceinte d'Athènes; il y mourut de faim, universellement abhorré. Telle est, Messieurs, la démocratie pure : c'est ainsi qu'elle décrète et qu'elle juge; et il faut bien que ce délire, que ces fureurs tiennent à sa nature même, puisqu'elle a conservé cet affreux caractère chez les peuples les moins barbares, les plus civilisés, les plus doux, les plus aimables que nous présente le corps entier de l'histoire ancienne et moderne. Quand surtout la superstition se combine avec la démagogie, avec l'exercice immédiat du pouvoir judiciaire par tout un peuple assemblé, il n'y a plus de droits garantis, ni d'iniquités impossibles.

Les institutions démocratiques, pour peu qu'elles soient mal combinées, disposent également la multitude aux plus cruels emportements, et à prodiguer ses faveurs à ses plus dangereux ennemis. Vous venez d'en voir un exemple dans Alcibiade. Les Athéniens, qui l'avaient proscrit, l'ont accueilli avec enthousiasme,

quand il est rentré dans leurs murs : son retour a été un pompeux triomphe. Et cependant il n'a fallu qu'une vaine circonstance, que la coïncidence des Plyntéries avec son arrivée au Pirée, pour modérer ces transports et inspirer des alarmes superstitieuses. Le Parthénon, monument de la magnificence de Périclès, était consacré par la présence d'une Minerve d'or et d'ivoire, haute de vingt-six coudées, et revêtue de tous ses attributs, le casque, le bouclier, la lance. Rien ne manquait de ce qui pouvait faire prendre cet ouvrage de Phidias pour la déesse même qui s'était élancée tout armée du cerveau de Jupiter. Il paraît que cette statue, afin de conserver ou de reprendre tout son éclat, avait besoin d'être lavée et réparée une fois en chaque année; et l'on aurait compromis l'illusion qu'elle devait produire, si l'on avait permis au peuple d'assister à ces ablutions et à cette toilette. Les prêtres avaient donc inventé une fête annuelle durant laquelle Minerve demeurait voilée, son temple fermé et environné de gardes, qui en défendaient l'approche aux indiscrets et aux profanes. Une telle solennité commandait plus de respect qu'elle n'inspirait d'allégresse : c'était une sorte d'éclipse de la déesse d'Athènes.

Alcibiade n'en conduisit pas moins la procession Éleusinienne, instituée en l'honneur de Cérès. Minerve, après tout, n'avait donné à l'Attique que l'olive : on devait à Cérès bien d'autres bienfaits; et comme si ce n'était assez de tous ses dons terrestres et sensibles, on révérait en elle le type d'une sagesse profonde, la source d'une philosophie mystérieuse. Elle avait, dix siècles auparavant, communiqué ses divins secrets à Eumolpus et à Cérix, en récompense de la pieuse hospita-

lité avec laquelle ils l'avaient accueillie, lorsqu'elle voyageait incognito. Leurs descendants ont continué d'être les dépositaires et les ministres de ces redoutables mystères, qui se sont perpétués jusqu'à la fin du quatrième siècle de l'ère chrétienne, et sur lesquels, après beaucoup de recherches, on n'a point encore acquis de notions précises. On sait du moins qu'au temps de la guerre du Péloponèse, la procession d'Athènes à Éleusis, espace d'environ dix milles, se pratiquait avec une pompeuse solennité, mais que, depuis la prise de Décélie, la route sacrée n'étant plus tenable, il fallait aller par mer au temple de Cérès. Alcibiade pensa qu'il n'y aurait plus moyen de l'accuser d'impiété, s'il parvenait à rétablir le pèlerinage par terre et l'antique régularité d'une si religieuse cérémonie. En disposant de la cavalerie sur les bords du chemin, de l'infanterie sur les hauteurs, il protégea si bien la marche et le retour des Athéniens, qu'ils n'essuyèrent aucune agression de la part des Spartiates qui craignirent probablement de s'exposer au reproche, alors très-commun et très-périlleux, de sacrilége. On sut un gré infini à Alcibiade de cette heureuse et facile expédition; mais vous avez vu que la reconnaissance ne fut pas plus durable qu'elle n'était fondée.

La rentrée d'Alcibiade dans Athènes, la procession d'Éleusis, la nouvelle disgrâce d'Alcibiade, la bataille des Arginuses, et le jugement prononcé contre les amiraux, sont les articles les plus importants que nous ayons remarqués dans le premier livre des *Helléniques* de Xénophon. Les Athéniens étaient mécontents de ce que leur flotte avait gagné Samos, sans profiter assez de sa victoire. La superstition fournit un prétexte d'ac-

cuser les généraux. Depuis longtemps on avait persuadé aux peuples grecs que les ombres des guerriers privés des honneurs de la sépulture erraient cent ans sur les bords ténébreux du Styx, avant de parvenir aux régions de la lumière et de la félicité. Cette croyance coûta la vie aux six généraux qui pourtant avaient fait, à ce qu'il semble, tout ce qui était en leur pouvoir pour ne pas la blesser. Vous avez entendu leur défense; ils s'abstenaient d'inculper les triérarques Théramène et Thrasybule qu'ils avaient chargés de recueillir les cadavres : ces deux officiers, loin d'avoir la même générosité, se rangèrent parmi leurs accusateurs, de peur de se compromettre eux-mêmes; lâcheté insigne dont l'histoire ancienne et moderne offre trop d'exemples. Je ne sais s'il y aurait de la témérité à soupçonner Alcibiade d'avoir secrètement contribué à cette iniquité : les historiens ne le disent pas; mais il conservait un ressentiment profond d'avoir été exclu du commandement; il lui restait des partisans dans Athènes; et il était méchant, vindicatif, implacable, comme le sont tous les ambitieux qui se tiennent pour offensés. Xénophon ne rapporte point un discours que Diodore de Sicile prête à Diomédon, l'un des six généraux condamnés, et que je crois à propos d'ajouter, dès ce moment, aux récits que vous venez d'entendre. « Athéniens, « s'écria Diomédon, je souhaite qu'il vous tourne à bien, « cet arrêt, que vous rendez contre nous; mais puis-« que la fortune qui nous trahit, ne nous laisse pas les « moyens de rendre aux dieux de solennelles actions « de grâce pour la victoire dont ils nous ont favorisés, « c'est à vous de remplir ce devoir. Ne manquez pas « de vous en acquitter envers Jupiter Sauveur, le divin

« Apollon, et les augustes déesses; car c'est un vœu que « nous avons fait avant la bataille. » Il y a bien quelque teinte de superstition dans ces paroles; mais la victime qui les profère, en doit inspirer plus d'intérêt.

Nous étudierons, dans notre prochaine séance, le second livre des *Helléniques*.

NEUVIÈME LEÇON.

HELLÉNIQUES. — LIVRE DEUXIÈME.

Messieurs, nous avons recueilli les faits racontés dans le premier livre des *Helléniques* de Xénophon, et nous y avons principalement observé la rentrée d'Alcibiade dans Athènes, les soins qu'il prit pour rétablir la procession d'Éleusis, la nouvelle disgrâce qu'il ne tarda point à s'attirer, l'élection de dix autres généraux, leur victoire aux Arginuses, et la condamnation de six d'entre eux au dernier supplice, parce que plusieurs guerriers d'Athènes, qui avaient péri dans cette bataille, étaient restés sans sépulture. J'ai rassemblé la plupart des détails qui tiennent à ces faits, et j'y ai joint quelques-unes des réflexions qu'ils pouvaient suggérer. Les autres récits de l'historien grec ont dû vous sembler plus arides : ce ne sont plus les vives descriptions, les tableaux animés, les observations profondes, les développements instructifs de Thucydide : c'est un exposé beaucoup plus succinct : les huit livres de Thucydide ont deux fois et demie plus d'étendue que les sept des *Helléniques* de Xénophon, quoique les premiers n'embrassent que vingt et une années, et que les seconds correspondent à près de cinquante. Celui que nous avons étudié dans notre dernière séance a conduit l'histoire de la guerre du Péloponèse depuis sa vingt et unième année jusqu'à l'ouverture de la vingt-septième, de 411 à 405 avant l'ère vulgaire.

Les annales de cette guerre vont s'achever dans le second livre. En effet, il ne reste que la vingt-septième

année et la dernière ou vingt-huitième qui ne sera pas complète. Lysandre reprend le commandement de l'armée lacédémonienne. Il vient à Éphèse, il y mande Étéonice avec ses galères; il rassemble celles qui sont éparses en différents parages, pour les radouber, tandis qu'on en construirait d'autres. Il demande de l'argent à Cyrus le Jeune, qui n'était jamais pressé d'en donner. Ce prince, sur ces entrefaites, apprend que son père est malade, et qu'il l'appelle auprès de lui; il ordonne à Lysandre de se rendre à Sardes, et il lui défend (car les Péloponésiens avaient consenti à recevoir les ordres des Perses qui les soudoyaient) de livrer aucune bataille, à moins qu'il ne soit de beaucoup le plus fort: il lui prescrit de se tenir en repos jusqu'à l'arrivée de la flotte puissante que la Perse doit armer. En attendant néanmoins, il lui délègue les tributs à payer par les villes soumises à son gouvernement, et lui cède quelques fonds restés entre ses mains. Lysandre paye ses troupes, se met en mer, aborde en Carie vers le golfe Céramique, assiége Cédrée, ville alliée des Athéniens et à demi peuplée de barbares, la prend et la livre au pillage. De leur côté, les Athéniens partis de Samos ravageaient les côtes d'Asie, et se disposaient à une action décisive. Ménandre, Tydée et Céphisodore venaient d'être associés aux généraux qui leur restaient. Les courses de Lysandre étaient rapides : de Rhodes, il s'avançait le long des côtes de l'Ionie vers l'Hellespont; d'Abydos il abordait à Lampsaque, et emportait d'assaut cette cité opulente, alliée aussi d'Athènes. Les Athéniens, qui observaient et suivaient sa marche, mouillèrent au port d'Éléonte, dans la Chersonèse, avec cent quatre-vingts vaisseaux, gagnèrent Sestos, s'y approvi-

sionnèrent et se rendirent à Ægos Potamos, où l'Hellespont n'a que quinze stades de largeur. Alcibiade, qui épiait toutes les occasions de se remettre en scène, vint les avertir qu'ils étaient là mal postés, et leur conseilla de regagner Sestos qui leur offrait un port. Ménandre et Tydée lui ordonnèrent de se retirer, disant que le commandement leur appartenait et non pas à lui. Durant quatre jours, Lysandre différa de livrer bataille : le cinquième, au moment où les Athéniens, persuadés qu'il n'osait se mesurer avec eux, débarquaient et se répandaient dans les villages, il donne tout à coup le signal du combat, vogue à toutes rames et déploie ses forces navales, en même temps que Thorax, son lieutenant, s'avance par terre à la tête d'une infanterie formidable. Conon s'aperçoit trop tard de ce mouvement; il fait sonner l'alarme, mais les équipages sont dispersés : il ne se trouve sur chaque vaisseau que deux rameurs ou qu'un seul; plusieurs galères sont tout à fait abandonnées. Lysandre s'en empare : il extermine, prend ou dissipe tout ce qu'il rencontre d'Athéniens sur le rivage. Conon s'est échappé avec neuf vaisseaux : l'un va porter à Athènes la nouvelle de cette défaite, les huit autres se retirent en Chypre auprès d'Évagoras; et Lysandre emmène à Lampsaque les galères, le butin et les prisonniers. Ceux-ci furent mis aussitôt en jugement : on les accusait d'avoir commis d'impardonnables excès, et d'en avoir projeté de plus horribles; ils avaient, après avoir pris deux galères, l'une d'Andros, l'autre de Corinthe, précipité les hommes dans la mer; ils devaient, s'ils eussent vaincu à Ægos Potamos, couper la main droite à quiconque serait tombé vif en leur puissance. Tous furent condamnés à mort, except

seul Adimante, qui, disait-on, n'avait point partagé leurs crimes, et s'était opposé à leurs résolutions inhumaines. Peut-être Adimante avait-il mieux mérité la grâce qu'il obtint des Lacédémoniens; car le bruit courut qu'il leur avait livré la flotte athénienne. Les excès reprochés aux Athéniens ne sont pas certains : l'atrocité avec laquelle les traita Lysandre est indubitable. C'était un Spartiate plus dur qu'austère, habile guerrier, homme sans pitié, moins jaloux de servir ses compatriotes que de nuire à leurs ennemis. Il vogue vers Byzance et Chalcédoine, qui lui ouvrent leurs portes, à condition qu'il ne fera aucun mal aux garnisons athéniennes. Il laisse en effet à un très-grand nombre de fugitifs la faculté de retourner à Athènes, espérant que leur affluence amènera la famine dans cette ville. La désolation y était à son comble : on sentait que ce dernier désastre était irréparable; on se souvenait des rigueurs qu'Athènes avait exercées jadis contre les Méliens et quelques autres peuples; on s'attendait à des représailles. On se préparait néanmoins à soutenir un siége, tandis que Lysandre détachait des Athéniens tout ce qui leur restait de villes alliées à Lesbos et en Thrace; il établissait partout l'oligarchie, asservissait tout à la domination lacédémonienne. Les Samiens seuls maintinrent chez eux le régime démocratique. Lysandre avait une flotte de cinq cents voiles; Agis, l'un des rois de Sparte, occupait Décélie; Pausanias, l'autre roi, faisait reprendre les armes à tous les Péloponésiens, et venait, à leur tête, camper auprès d'Athènes dans le gymnase appelé Académie. Des révolutions en faveur de Sparte s'opérèrent à Égine, à Mélos, à Salamine : quand tout fut consommé hors de

l'Attique, Lysandre aborda, avec cinquante galères, au Pirée, où dès lors aucun navire athénien ne put entrer non plus qu'en sortir. Assiégés par terre et par mer, dénués de vaisseaux, d'alliés et de vivres, les Athéniens refusèrent longtemps de capituler. Enfin, lorsque la famine eut fait d'énormes ravages, et que le blé vint à manquer tout à fait, on envoya des députés vers le roi Agis, qui leur dit d'aller trouver les éphores, n'ayant pas lui-même le pouvoir de traiter. Ces députés, arrivés à Sellasie, ville frontière de la Laconie, demandent la paix, et n'y mettent d'autres conditions que la conservation du Pirée et des murs d'Athènes. Ils ne reçurent pour réponse que l'ordre de se retirer, et le conseil de réfléchir plus mûrement sur ce qu'ils avaient proposé. La détresse était extrême : Théramène assura que, si on lui permettait d'aller trouver Lysandre, il saurait pénétrer les desseins des Spartiates, et viendrait en instruire ses concitoyens. Il partit et resta absent trois mois : Lysandre et peut-être aussi Théramène attendaient le moment où les Athéniens, dépourvus de tout moyen de subsistance, souscriraient à tout ce qu'on voudrait leur prescrire. C'est dans le cours de ces trois mois que finit la vingt-septième année de la guerre du Péloponèse, année durant laquelle Denys, fils d'Hermocrate, était parvenu au pouvoir suprême chez les Syracusains, qui venaient de vaincre les Carthaginois.

Théramène revint au commencement du mois munichion, milieu d'avril de l'an 404 avant notre ère. Il déclara que Lysandre, après l'avoir retenu jusqu'alors, venait de le renvoyer, en lui disant, pour toute réponse, que le droit de conclure la paix n'appartenait qu'aux

éphores. Dix députés, y compris Théramène, furent donc envoyés à ces magistrats. Ils arrivent à Sellasie; on les interroge sur l'objet de leur mission; ils se disent munis de pleins pouvoirs pour traiter de la paix. On les introduit dans une assemblée composée de Lacédémoniens et des députés de toutes les cités alliées de Sparte. Les Corinthiens, et les Thébains surtout, sont d'avis, non de traiter avec Athènes, mais de la détruire et d'exterminer tous ses habitants. Les Spartiates, au contraire, protestent qu'ils ne consentiront jamais à la ruine d'une république qui, en d'autres temps, a bien mérité de la Grèce. La paix fut donc conclue à condition qu'on démolirait les fortifications du Pirée et les longs murs qui joignaient ce port à la ville, que les Athéniens livreraient toutes leurs galères à la réserve de douze, rappelleraient leurs bannis et s'engageraient à suivre, en alliés soumis et fidèles, les Lacédémoniens en toute expédition, par terre et par mer. En apportant ce traité, le zélé Théramène signifia qu'il fallait obéir, et sans délai procéder à la démolition des murs. Quelques citoyens osèrent encore conseiller une résistance courageuse; mais la famine était intolérable: on accepta la paix; Lysandre s'empara du Pirée, et ramena les bannis. On abattit les murs au son des flûtes; c'étaient en quelque sorte des jours de fêtes, et l'on croyait voir, dit Xénophon, l'aurore de la liberté générale de la Grèce. Ainsi se terminait, Messieurs, au détriment d'Athènes, et sans profit véritable pour ses ennemis, cette longue guerre dont Thucydide et Xénophon vous ont raconté les vicissitudes désastreuses. Elle n'a duré réellement que vingt-sept ans et quelques mois, mais on pourrait comprendre encore dans son

histoire quelques-unes des suites qu'elle a eues avant la fin de cette vingt-huitième année.

Trente Athéniens furent chargés de rédiger des lois nouvelles. Théramène était un de ces trente tyrans; car c'est le nom que l'histoire équitable leur a donné. Xénophon nomme les vingt-neuf autres; nous ne distinguerons en ce moment que Critias, disciple de Socrate. Le Sophocle qui figure dans cette liste n'est point le poëte tragique qui, selon toute apparence, était mort depuis deux ans. Elle contient aussi les noms de Théognis, Eschine, Aristote, Euclide, Ératosthène, Érasistrate, mais appliqués à des personnages qu'on ne peut confondre avec ceux qui ont rendu ces noms-là célèbres. Il restait à soumettre Samos. Ce fut l'objet et le résultat d'une expédition de Lysandre. L'éclipse de soleil dont Xénophon fait ici mention est celle du 3 septembre 404, dans la table de Pingré. Denys de Syracuse perdit une bataille contre les Carthaginois, qui lui enlevèrent Géla et Camarina. Cependant les trente ne publiaient point de lois; mais ils nommaient des sénateurs et des magistrats de leur faction, qui emprisonnaient et tuaient volontiers les démocrates, c'est-à-dire ceux qu'on soupçonnait de ne pas aimer l'oligarchie. Ils sentirent bientôt le besoin d'être soutenus par une garnison étrangère. Ils en demandèrent une à Lysandre, qui leur envoya une troupe lacédémonienne. Les trente s'engagèrent à la nourrir et à la solder aux dépens de leurs concitoyens. La discorde éclata de bonne heure entre Critias et Théramène. Le premier, persuadé que le pouvoir absolu ne pouvait se soutenir que par l'extermination de tous ses ennemis, publics ou secrets, ne mettait aucune borne aux proscriptions :

Théramène osait distinguer des innocents parmi tant de victimes; il invitait les trente à se souvenir qu'ils avaient eux-mêmes parlé autrefois le langage de la démocratie; il prétendait qu'un gouvernement odieux à la plupart de ses sujets n'était jamais durable. Il demandait qu'on accordât aux citoyens une part quelconque, réelle ou apparente, à la puissance souveraine. Critias, appréhendant que Théramène ne se fît un parti, consentit à choisir trois mille Athéniens, qui seraient appelés à sanctionner par leurs suffrages les volontés de leurs trente maîtres. Théramène n'approuva point cette mesure : il représenta qu'on laissait trop de bons citoyens hors de ces trois mille, et qu'on y admettait trop d'hommes corrompus. Les trente prirent le parti de désarmer à l'improviste tous les Athéniens qu'ils n'avaient pas compris dans le rôle de ces trois mille. Après ce coup d'État, les proscriptions et les confiscations redoublèrent. Théramène fut sommé par ses collègues de s'adjuger à lui-même, ainsi que chacun d'eux l'avait fait, les biens d'un proscrit. « Quoi ! s'écria-« t-il, je frapperais un innocent pour ravir sa fortune! « Les plus misérables délateurs sont des brigands moins « déhontés que vous ne voulez l'être : ou bien ils lais-« sent la vie à ceux qu'ils dépouillent, ou bien ils n'hé-« ritent pas de ceux qu'ils assassinent. Ils ne sont point « à la fois homicides et voleurs. » Critias comprit qu'il était temps de perdre Théramène, de le dénoncer comme un factieux qui aspirait à bouleverser l'État. On convoqua les sénateurs, on les environna de jeunes satellites armés de poignards cachés. Théramène comparut dans cette assemblée, et Critias prononça un long discours dont voici les principaux traits : « Séna-

« teurs, si quelqu'un de vous pense que nous prononçons trop d'arrêts de mort, qu'il sache que les révolutions ne s'opèrent point, et surtout que l'oligarchie ne s'établit pas sans ces rigueurs. Vous êtes au sein d'une ville populeuse, qui s'est longtemps nourrie d'idées et d'habitudes démocratiques. Si vous n'éteignez pas cet esprit de liberté qui souffle encore dans vos murs, vous n'avez rien fait pour votre propre puissance. Vous et Sparte, vous n'avez de sûreté que par l'oligarchie, que vous avez fondée de concert avec elle. Quiconque redemande ou regrette un autre régime est votre ennemi et le sien. Pourquoi laisseriez-vous vivre ceux qui veulent vous perdre? Or le plus dangereux et le plus coupable de ces conspirateurs est en ce moment devant vous; c'est Théramène. Il serait moins inexcusable s'il s'était d'abord montré tel qu'il est; mais il a tout entrepris avec nous et même avant nous. Les Spartiates nous ont été amenés par lui, pour détruire l'anarchie populaire, et quand nous sommes, comme il l'était, les ennemis du peuple, ἐχθροὶ τῷ δήμῳ, quand nous ne voulons et ne pouvons plus être autre chose, notre administration vigoureuse commence à lui déplaire. Il se ménage des chances, dans le cas d'une catastrophe dont nous serions les victimes. Sénateurs, on peut pardonner quelquefois à ceux qui ont fait une guerre ouverte : on ne doit jamais épargner un traître, et vous en avez un sous les yeux. Ignorez-vous combien versatile a été jusqu'ici sa conduite politique? Jeune, il était, comme son père Agnon, fort considéré du peuple. Que fit-il? Il concourut à ruiner la démocratie par l'établissement des quatre cents. Bientôt l'oligarchie

« chancela; il redevint démocrate. Aussi lui a-t-on « donné le surnom de *Cothurne*, chaussure qui s'ajuste « également à l'un et à l'autre pied : καὶ γὰρ ὁ κόθορνος « ἁρμόττειν μὲν τοῖς ποσὶν ἀμφοτέροις δοκεῖ. Non, je ne « saurai compter combien il a fait tomber, tour à tour, « d'oligarques sous les coups du peuple, d'amis du « peuple sous les coups de l'aristocratie. Il était, aux « Arginuses, l'un des officiers à qui les généraux avaient « commandé d'enlever les corps submergés. Qu'a-t-il « fait? Il n'a point exécuté cet ordre, et il est venu « accuser les généraux : il ne s'est cru en sûreté que « lorsqu'il eut vu couler leur sang. J'ajouterai, séna- « teurs, une réflexion décisive. Sparte est notre modèle; « Sparte nous a précédés dans le gouvernement aris- « tocratique; Sparte a une constitution excellente, καλ- « λίστη πολιτεία, dont nous devons, de plus en plus, « rapprocher la nôtre. Eh bien! à Sparte, si un des « éphores critiquait, contrariait, entravait les actes de « ses collègues, il serait à l'instant sacrifié à la sûreté « publique. Voilà la sentence que vous avez à pronon- « cer contre Théramène. »

Celui-ci prit la parole à son tour. « Je commence- « rai, dit-il, par où Critias a fini. A l'entendre, j'ai tué « les généraux en les accusant : je réponds qu'ils se « sont compromis eux-mêmes en parlant d'un ordre « donné par eux à leurs subalternes. Que ne se bor- « naient-ils à dire que la tempête avait empêché « même de concevoir l'idée de recueillir des cadavres? « le système de leur défense me mettait en cause et en « péril, moi que personne n'avait inculpé. J'ai dû « me garantir. Je me suis défendu contre eux, je ne les « avais point attaqués. Mais Critias est mal informé de

« ces faits; il était absent alors. Il fondait en Thes-
« salie des gouvernements populaires : zélé républi-
« cain, il armait les pénestes, les serviteurs contre
« leurs maîtres. Aujourd'hui que je lui suis associé
« pour rétablir l'ordre dans Athènes, je sers beaucoup
« mieux que lui les intérêts de l'aristocratie, car j'em-
« pêche, autant qu'il est en moi, qu'il ne la déshonore
« et ne la rende à jamais odieuse. Tant qu'il n'a été
« question que de poursuivre de véritables factieux,
« nous avons pensé de même. Mais, lorsque j'ai vu ar-
« rêter les meilleurs citoyens, je m'y suis opposé. Je
« savais qu'en proscrivant Léon de Salamine, homme
« d'une probité parfaite, d'une réputation intacte, on
« révolterait tous ses pareils; qu'en frappant l'opulent
« Nicératus, qui jamais, non plus que son père Nicias,
« n'a favorisé les fureurs démocratiques, on indispo-
« serait la classe des hommes riches; que la mort
« d'Antiphon, qui a fourni, dans la dernière guerre,
« deux vaisseaux bien équipés, serait pleurée par tout
« ce qui reste d'amis à notre patrie malheureuse. Je
« n'étais pas d'avis de tuer les métèques, tout exprès
« pour les dépouiller; je n'ai point approuvé non plus
« le désarmement général de nos concitoyens. Je ne
« fais point à Lacédémone l'injure de croire qu'elle ait
« voulu nous effacer de la liste des nations guerrières et
« nous mettre hors d'état même de la secourir, de com-
« battre avec elle les ennemis de la Grèce. Enfin j'ai vu
« avec douleur mes collègues s'environner de satellites
« étrangers : j'ai pensé que nous pouvions trouver
« dans notre propre cité une garde beaucoup plus sûre.
« Je désirais qu'on rappelât Thrasybule, Anytus, Alci-
« biade, parce qu'il ne nous convient point d'avoir pour

« ennemis au dehors ceux qui pourraient le mieux « nous seconder au dedans. Critias, tu m'appelles *Co-* « *thurne*, parce que je tâche de concilier les deux par- « tis qui divisent notre république. Quel nom te don- « nerai-je, à toi qui n'as jamais voulu de concorde, ni « connu d'autre intérêt que le tien; à toi l'ennemi du « peuple sous le régime populaire, des grands sous l'a- « ristocratique, des citoyens vertueux et des hommes « de mérite sous tous les gouvernements? On m'a vu « tendre au bien par tous les moyens praticables, par « toutes les routes qui se sont ouvertes : tes pas, dans « tous les temps, ne se sont dirigés que vers le crime. « Si je m'étais ligué avec les partisans effrénés de la « démocratie ou de l'aristocratie, pour déclarer la « guerre aux citoyens fidèles, et les éloigner des affai- « res, j'aurais en effet mérité la mort. »

Vous voyez, Messieurs, quels étaient les deux chefs des Trente : ils viennent de se rendre pleinement justice l'un à l'autre. Théramène a sacrifié à sa propre sécurité, ou plutôt à ses vaines terreurs, des généraux qui ne le compromettaient point, quoiqu'il n'eût pas exécuté leurs ordres, et qu'on pût lui reprocher, bien plus qu'à eux, l'abandon des corps naufragés. Après avoir provoqué, sollicité une si odieuse sentence, il a trahi, livré, vendu peut-être sa patrie aux Lacédémoniens; il s'est ligué avec eux pour établir dans Athènes l'oligarchie, le fléau le plus funeste qui puisse affliger un peuple. Investi par des étrangers d'un pouvoir illégal, il est entré avec ses vingt-neuf collègues dans la carrière de la tyrannie; il a participé à leurs premiers crimes, et ne s'est arrêté que lorsqu'il s'est vu surpassé par l'un d'eux en audace et en puissance. Maintenant la cause qu'il

embrasse est sans doute la meilleure ou la moins inique; mais il s'est rendu d'avance indigne de la défendre, et incapable de la faire triompher. Critias doit en ce moment prévaloir, parce qu'il est encore plus pervers. Critias, disciple, qui le croirait? de Socrate, s'accommode indifféremment de tout système politique où il peut dominer et proscrire : il est tour à tour démagogue et oligarque, mais constamment injuste et cruel; il n'aime que le pouvoir arbitraire; il ne hait que la liberté publique, et ce qui la pourrait garantir ou rétablir, la modération et les lumières. Cependant le discours de Théramène avait obtenu quelque succès : on entendait un murmure favorable dans l'assemblée. Critias annonça qu'il allait répondre; mais auparavant il sortit, et rentrant aussitôt avec ses jeunes satellites qui ne cachaient plus leurs poignards, il s'exprima en ces termes : « Sénateurs, un magistrat attentif, qui voit « qu'on abuse ses amis, doit les préserver de toute sur« prise : je vais remplir ce devoir. Voici des citoyens « qui ne souffriront pas qu'on laisse échapper un fac« tieux qui sape ouvertement les fondements de l'o« ligarchie. Je sais qu'un homme inscrit sur le rôle des « trois mille ne doit être condamné à mort que de l'a« vis du sénat; le sort de ceux qui ne sont pas de ce « nombre est abandonné aux Trente. Eh bien! j'efface « de ce rôle des trois mille le nom du perfide Théra« mène : je l'en efface de votre consentement; qui peut « en douter, puisque vous ne réclamez pas? et main« tenant, au nom du collége des Trente, j'ordonne qu'il « soit mis à mort. Qu'y a-t-il de plus légal? » A ces mots, Théramène s'élance vers l'autel de Vesta. « Sénateurs, « s'écrie-t-il, Critias n'a pas le droit de me retrancher

« d'une classe de citoyens à laquelle j'appartiens ; s'il « l'avait, il ne tiendrait qu'à lui de traiter de même le « premier d'entre vous dont il aurait juré la perte ; dé- « fendez vos droits, veillez à vos intérêts ; vos noms ne « sont pas plus difficiles à rayer de la liste des trois mille « que celui de Théramène. » Les sénateurs se turent ; toute l'assemblée resta immobile : les undécemvirs (espèce de licteurs) entrèrent ; l'effronté Satyrus marchait à leur tête : Théramène est saisi, arraché de l'autel, traîné hors du sénat. On le force à boire la ciguë ; il la boit, et avertit qu'il en laisse une part pour le beau Critias, Κριτίᾳ τοῦτ' ἔστω τῷ καλῷ. Il est étonnant que Xénophon, élève et admirateur de Socrate, néglige de dire que ce philosophe osa seul, dans Athènes, entreprendre, avec deux de ses serviteurs, de sauver Théramène. Cette circonstance est énoncée dans la relation, d'ailleurs beaucoup plus succincte, du même fait qui se trouve au commencement du quatorzième livre de Diodore de Sicile.

Cet événement produisit l'effet qu'en attendait Critias ; cette profonde terreur, seule capable, aux yeux des tyrans, de commander l'obéissance. Les supplices et les spoliations se multiplièrent dans une progression rapide ; mais l'émigration croissait aussi : Thèbes et Mégare se remplissaient d'Athéniens fugitifs. Thrasybule sortit de Thèbes avec soixante-dix hommes, et s'empara de la forteresse de Phylé. Mais il se présente ici une question de chronologie. Le père Petau ne place que sous l'an 401 avant notre ère cette entreprise de Thrasybule et le renversement de la tyrannie des Trente, établie en 404. Il suppose que Xénophon, entraîné par sa matière, a voulu achever dans la dernière partie de son

second livre l'histoire de ces trente proscripteurs, et qu'il a, sans égard à la durée des temps, rapproché tous les faits qui les concernent. Les récits de Diodore de Sicile favoriseraient ce système; mais vous savez, Messieurs, qu'on ne doit pas une très-grande confiance à la chronologie de cet écrivain; et d'ailleurs il me paraît impossible qu'un si horrible régime ait subsisté pendant trois années entières. Dodwell se borne à huit mois, et cette opinion est beaucoup plus vraisemblable. Le seul point qui reste indécis est de savoir si c'est aux derniers mois de 404, ou aux premiers de 403 qu'appartiennent les détails qui vont remplir les dernières pages du second livre des *Helléniques*.

Dès que les Trente surent que Thrasybule était à Phylé, ils y accoururent avec leurs trois mille et de la cavalerie. Ils voulaient bloquer cette forteresse; mais il tombait tant de neige, que, vaincus par les frimas, ils s'enfuirent et perdirent une partie de leur bagage. Pour empêcher Thrasybule de s'approvisionner dans le plat pays, ils envoyèrent à quinze stades de Phylé toute leur garnison lacédémonienne avec deux corps de cavalerie. Mais Thrasybule avait déjà rassemblé sept cents hommes : il descendit de nuit, fondit au point du jour sur le camp ennemi, tua plus de cent vingt hoplites, fit des prisonniers et dispersa le surplus de cette troupe. Alors les Trente songèrent à se ménager un asile à Éleusis, et commencèrent par charger de chaînes les Éleusiniens, afin d'être plus sûrs d'eux. Ils firent plus : ne pouvant s'arrêter dans ce cours d'iniquités, ils conçurent l'idée de les mettre à mort. En conséquence, les trois mille sont convoqués, et Critias leur dit : « Athé-« niens, c'est pour vous, autant que pour nous, que nous

« fondons ce gouvernement. Appelés aux mêmes hon-
« neurs, partagez les mêmes dangers; condamnez les
« Éleusiniens. » Cependant Thrasybule, qui avait alors mille guerriers sous ses ordres, profite des ténèbres d'une nuit pour entrer au Pirée; nouveau sujet d'effroi pour les Trente : ils mettent sur pied tout ce qu'ils ont de combattants. Thrasybule resserre sa troupe sur la colline Munychie, dans un petit espace : « Citoyens, dit-il à ses
« soldats, voilà les Trente et leurs esclaves, ils nous
« ont bannis, ils ont proscrit nos frères; vous savez
« leurs forfaits; si vous ne doutez pas de la justice des
« dieux, vous êtes sûrs de votre triomphe. Ces dieux
« les ont déjà repoussés par des frimas inattendus :
« ces dieux vous ont déjà donné la victoire, quand
« vous étiez en plus petit nombre. Voilà qu'en ce mo-
« ment ils vous placent sur un poste élevé; vos ennemis
« sont sous vos pieds; les pierres et les traits que vous
« leur lancerez iront les chercher et les frapper jusque
« dans leurs derniers rangs. Les voyez-vous entassés
« dans le chemin, et comme il convient qu'ils soient
« pour qu'aucun de vos coups ne porte à faux? Vous
« combattez pour votre patrie, pour vos maisons, vos
« femmes, vos enfants, votre liberté; heureux si vous
« les vengez, heureux encore si vous mourez au champ
« d'honneur, car où trouverez-vous un tombeau plus
« magnifique! Je commencerai, quand il en sera temps,
« l'hymne du combat, nous invoquerons le dieu Mars,
« et nous nous vengerons de tant d'outrages. » Il dit et se tourna vers les ennemis, sans faire encore aucun autre mouvement, car le devin (pourquoi faut-il que Xénophon nous parle d'un devin dans une si grave circonstance?), le devin avait défendu d'entamer le

combat, avant qu'il y eût, dans la troupe de Thrasybule, quelqu'un de tué ou de blessé. « Alors, avait-il « dit, vous marcherez, vous combattrez, vous triompherez; je prévois seulement que je vais périr moi-même. » En effet, il reçut les premiers coups, et ils furent mortels. On en vient aux mains, l'armée des Trente est vaincue : deux d'entre eux, Hippomaque et le barbare Critias, tombent et demeurent étendus sur la place avec dix généraux et environ soixante-dix hommes. Thrasybule ne souffrit point qu'on les dépouillât, c'étaient des concitoyens; on se contenta de prendre leurs armes. Le héraut de Thrasybule avait la voix forte; elle fit entendre des paroles fraternelles : « Nous « sommes vos amis; nous avons, vous et nous, fréquenté « les mêmes écoles, les mêmes chœurs, les mêmes temples, combattu jadis les mêmes ennemis pour notre li« berté commune. Au nom de nos dieux paternels et ma« ternels, cessez d'obéir à ces trente scélérats qui en huit « mois, ἐν ὀκτὼ μησίν (ceci dément expressément le « récit de Diodore et l'hypothèse de Petau), qui en huit « mois ont fait périr plus d'Athéniens qu'il n'en est tombé « en dix ans sous les armes des Péloponésiens. Ah! nous « pleurons ceux qui viennent de succomber sous les nô« tres. Redevenez donc nos frères. » Voilà, Messieurs, la voix sainte de l'humanité qui retentit sur un champ de bataille; c'est un phénomène peu commun dans l'histoire. Craignant l'effet de ce discours, les Trente, ou plutôt les vingt-sept, puisque Critias, Hippomaque et Théramène n'en étaient plus, se hâtèrent de faire rentrer leurs troupes dans la ville. Le lendemain ils convoquèrent les trois mille. Après beaucoup de disputes et de reproches mutuels, on décréta seulement la des-

titution des Trente et la nomination de dix nouveaux magistrats. Les tyrans dépossédés se retirèrent à Éleusis, et y avisèrent aux moyens de ressaisir le pouvoir dans Athènes. Les Dix étaient maîtres de la ville, et Thrasybule du Pirée. Les Trente et les trois mille envoyèrent demander du secours à Lacédémone ; car l'oligarchie ne pouvait se soutenir ou se relever que par une force étrangère. Lysandre crut qu'il lui serait facile de bloquer le Pirée par terre et par mer; bientôt, en effet, les assiégés manquèrent de vivres. La présence des Spartiates encourageait les oligarques au sein de la ville; mais le roi de Sparte, Pausanias, jaloux des succès et de l'ascendant de Lysandre, engagea dans son parti trois des éphores, et se mit en marche avec ses troupes, résolu de protéger l'indépendance des Athéniens, tant qu'ils ne violeraient pas le traité. Il commença par ordonner à ceux du Pirée de se retirer dans leurs maisons. Comme ils n'obéissaient point, il s'approcha de leurs murs, et prit une attitude menaçante, qui dissimulait l'affection qu'il leur portait. Il y eut entre sa troupe et celle de Thrasybule quelques engagements, où, malgré leur petit nombre, les alliés eurent l'avantage. Enfin pourtant Pausanias se vit contraint de les attaquer vivement : ils soutinrent le premier choc, mais ils furent ensuite repoussés et perdirent cent cinquante guerriers. Alors il les fit secrètement avertir de lui envoyer des députés ainsi qu'aux éphores : ils suivirent ses instructions. En même temps Pausanias semait la division dans la ville ; il y manœuvra si bien qu'une députation fut aussi expédiée de là aux éphores, et chargée de déclarer que rien n'obligeait à faire la guerre au Pirée ; qu'il importait aux deux par-

tis de se réconcilier; qu'ils étaient également amis de Sparte. Les éphores, qui n'aimaient pas Lysandre, après avoir entendu les députés du Pirée et ceux de la ville, proposèrent à l'assemblée des Spartiates d'envoyer à Athènes des plénipotentiaires, qui, de concert avec Pausanias, arrangeraient définitivement les affaires. Un accord fut conclu à la satisfaction de Thrasybule. Les partisans de l'oligarchie s'étaient réfugiés auprès des Trente à Éleusis : la nouvelle se répandit qu'ils levaient des troupes; tous les habitants d'Athènes prirent les armes, marchèrent contre eux et les vainquirent, moins par les combats que par des négociations pacifiques. Une amnistie célèbre, efficace parce qu'elle était sans réserve, calma les ressentiments et recomposa la nation athénienne. Xénophon rapporte à la fin de ce livre un discours adressé par Thrasybule à ceux de ses compatriotes qui avaient soutenu les Trente. « Vous « qui n'avez pas quitté la ville, je vous conseille d'ap- « prendre à vous connaître vous-mêmes, d'examiner « quels avantages pourraient vous inspirer de l'orgueil « et quels titres vous auriez à nous commander. Se- « rait-ce votre intégrité? mais la classe laborieuse vous « a-t-elle jamais persécutés pour envahir vos biens? et « vous, le plus vil intérêt n'a-t-il pas toujours suffi « pour vous entraîner à commettre des crimes? Vous « prévaudrez-vous de votre valeur? Qu'on en juge par « l'issue de nos combats. Comment dire que vous nous « surpassez en habileté, lorsque avec des murailles, des « armes, de l'argent, des alliés, vous n'avez été déli- « vrés de l'oppression que par ceux à qui tous ces « moyens manquaient? Seriez-vous fiers de votre al- « liance avec Lacédémone? voyez comme elle vous

« abandonne au peuple que vous avez offensé, presque « ainsi qu'on livre des chiens muselés à ceux qu'ils « ont mordus. Quoi qu'il en soit, je ne conseillerai ja- « mais aux généreux compagnons de mes périls d'élu- « der le traité dont ils viennent de jurer le maintien : « on comptera parmi leurs vertus une religieuse fidé- « lité à leurs engagements. » En effet, Messieurs, le parti populaire tint ses promesses; il est vrai qu'on avait tué, dans une entrevue, les généraux oligarques, genre d'attentat qu'il ne faut pas plus pardonner à leurs adversaires qu'à eux-mêmes; mais l'amnistie une fois proclamée demeura inviolable. Aujourd'hui encore, écrit l'historien, elle est fidèlement respectée; tous les torts sont oubliés, et tous les Athéniens vivent sous l'empire des mêmes lois.

Les faits qui viennent de vous être exposés, Messieurs, sont à placer sous les années 405, 404 et 403 avant l'ère vulgaire. Quant à l'an 402, il reste tout à fait vide, lorsqu'on réduit à huit mois, comme nous avons dû le faire, la tyrannie des Trente. Petau lui-même, qui la prolonge jusqu'en 401, ne trouve presque aucun fait qui corresponde à 402. *Archon Euclides; Dionysius in Carthaginem bellum meditatur* : « Euclide « archonte; Denys (de Syracuse) se prépare à la guerre « contre Carthage; » voilà dans les grandes tables de Petau l'unique article appliqué à cette année-là, tandis que les précédentes et les suivantes y sont pleines d'événements et de détails. Lenglet du Fresnoy y met de plus le retour du roi Pausanias à Lacédémone, pure hypothèse, qui s'accorde mal avec la suite naturelle des récits historiques. L'an 402 vaque absolument dans la table de Larcher, dans celle de Barthélemy, dans plu-

sieurs autres, y compris même celles qui ont été publiées en 1801 par M. Thouret fils, et qui ont été rédigées avec un grand soin par son illustre père. La tyrannie des Trente y finit en 403, et aucun événement n'y est placé sous l'an 402. A la vérité, les noms d'Isocrate et du rhéteur Alcidamas s'y trouvent attachés à cette date : ces deux écrivains vivaient alors; mais, au fond, leurs travaux n'appartiennent pas plus à cette année qu'à celles qui précèdent ou qui suivent : leurs noms ne sont là plutôt qu'ailleurs, qu'afin de remplir le vide réel que l'histoire civile de la Grèce et même des autres contrées laisse ici dans la chronologie positive. M. Buret de Longchamps place ici des articles d'histoire chinoise, les préparatifs de guerre de Denys, et ces mots : *Pausanias, roi de Lacédémone, va soutenir les trente tyrans d'Athènes.* Mais il y a là une erreur sensible, puisque, d'une part, Pausanias n'a pas soutenu les Trente, et que, de l'autre, M. Buret de Longchamps vient d'inscrire, sous l'année 403, la révolution opérée par Thrasybule. Je n'ai pas cru inutile de vous faire observer cet embarras ou cette lacune dans les dates : vous en pouvez conclure qu'entre la fin de la guerre du Péloponèse et l'expédition de Cyrus le Jeune, il reste de l'obscurité dans la succession des faits.

Xénophon ne nous a rien dit de la mort d'Alcibiade, qui est pourtant l'un des événements mémorables de l'an 404. Nous allons, pour réparer cette omission, recourir à Plutarque qui nous a déjà fait connaître les premières parties de la vie de ce personnage célèbre. Nous avons suivi le cours des actions et des aventures d'Alcibiade jusqu'en 407, jusqu'à la bataille navale

perdue par son lieutenant Antiochus, près d'Ephèse. Cet Antiochus n'était qu'un très-bon pilote, d'ailleurs étourdi, entreprenant et novice dans l'art des combats. Mais il avait jadis rapporté à Alcibiade une caille que celui-ci avait laissé échapper, et dont il regrettait amèrement la perte. Ce grand service fut payé par un commandement et bientôt par une défaite des Athéniens. Lysandre vainquit Antiochus, le tua, prit des navires, des matelots, des guerriers, et dressa un trophée. Alcibiade, de retour à Samos, voulut avoir sa revanche et alla présenter la bataille à Lysandre, qui, satisfait de sa victoire, méprisa cette nouvelle provocation. En même temps, Thrasybule, le plus mortel ennemi d'Alcibiade, vint l'accuser devant le peuple d'Athènes; « donnant à entendre qu'il gastoit tout (c'est la traduc« tion d'Amyot), et qu'il avoit jà perdu plusieurs « vaisseaux, pour desdaigner sa charge, et en faire trop « peu de compte, en commettant en son lieu des gens « qui avoyent crédit autour de luy, pour ce qu'ilz « estoyent bons compagnons, et qu'ilz luy faisoyent pas« ser le temps à yvrogner, et à dire mots de gaudisserie... « pendant qu'il alloit à son plaisir çà et là amasser de « l'argent, et se donner du bon temps à faire banquets « avec les courtisanes abydénienes et ionienes, mes« mement en temps que l'armée des ennemis estoit si « près de la leur. » On lui faisait aussi un crime des châteaux qu'il avait construits et fortifiés en Thrace, près de la ville de Bisanthe, aujourd'hui Rodosto, afin de s'y préparer un asile, n'osant plus, disait-on, ou ne voulant vivre au sein de sa patrie. Ces plaintes indisposèrent de plus en plus contre lui les bons et les mauvais citoyens : voilà comment ils ne le comprirent

point au nombre des dix généraux qu'ils élurent avant la bataille des Arginuses. Instruit et irrité de sa disgrâce, il quitta son camp, rassembla quelques troupes étrangères, alla faire la guerre à ses dépens dans les cantons de la Thrace qui ne reconnaissaient point de roi, et se mit en mesure d'y envahir le pouvoir suprême. Il y amassa du moins un butin considérable, qui lui valut de grandes sommes d'argent, et s'attacha les Grecs qui habitaient cette contrée, en les aidant à repousser les incursions hostiles des barbares.

Dans Plutarque, comme dans Xénophon, Alcibiade va trouver les généraux athéniens à Ægos-Potamos. Il leur remontre qu'ils se tiennent sur une côte fort incommode, où ils n'ont ni ports ni asile en des villes voisines; qu'ils sont obligés de faire venir leurs provisions de Sestos, lieu beaucoup trop éloigné; que d'ailleurs ils ont tort de permettre aux gens de leurs équipages descendus à terre, de se disperser et de se débander à la vue d'une armée ennemie accoutumée à exécuter avec une obéissance ponctuelle les ordres de ses généraux. Il leur conseille donc de changer de position et de gagner Sestos. Mais ils ne prirent pas ses avis en bonne part, ils refusèrent d'en faire usage; et Tydée lui ordonna de se retirer. Il s'en retourna plus mécontent que jamais, en disant que, selon toute apparence, Athènes était trahie, et que, si on ne l'avait pas si mal reçu, il aurait, sous peu de jours, forcé les Spartiates ou d'accepter le combat ou d'abandonner leurs vaisseaux. Ce propos ne parut aux uns, et je crois, Messieurs, aux plus sensés, qu'une vaine fanfaronnade : les autres y trouvaient de la vraisemblance, et Plutarque embrasse cette opinion. En effet, dit-il, Alci-

biade n'avait qu'à embarquer beaucoup de Thraces, bons cavaliers, excellents archers, et qu'à se mettre à leur tête : il opérait une descente, il allait par terre attaquer les Lacédémoniens, il mettait leur camp en désordre, leurs troupes en déroute. Il est toujours facile, Messieurs, de former de pareilles conjectures sur ce qui serait arrivé en certaines hypothèses non réalisées; mais en fait Alcibiade s'est montré plus souvent inconsidéré qu'habile. On fait surtout valoir en sa faveur le désastre d'Ægos-Potamos dont il eût, dit-on, préservé la flotte athénienne. Quoique cette réflexion ait plus d'importance, et qu'elle se rattache à un fait positif, c'est encore là un problème que chacun peut résoudre à sa guise.

En voyant les Lacédémoniens victorieux sur mer et sur terre, Alcibiade craignit de tomber en leur puissance : il partit pour la Bithynie; il y transportait d'immenses richesses, mais il en laissait encore plus dans ses châteaux forts. Arrivé chez les Bithyniens, il perdit la meilleure partie de ses trésors; les Thraces les lui enlevèrent. Cette perte lui inspira la résolution de se réfugier à la cour du roi de Perse, Artaxerce Mnémon : il espérait que ce prince aurait pour lui autant de considération et de bienveillance qu'en avait eu jadis pour Thémistocle un autre Artaxerce. Plutarque suppose ici qu'Artaxerce Longue-Main régnait déjà en 474, lorsque Thémistocle se retirait chez les Perses; et c'est ainsi que nous en a aussi parlé Thucydide, à la fin de son premier livre. Mais je vous ai avertis, Messieurs, de la difficulté chronologique que ce rapprochement présente. Xerxès n'est mort qu'en 465; c'est l'opinion la plus probable; et Artaxerce ne pourrait être qualifié

roi dès 473 ou 474, qu'autant qu'on supposerait que son père l'avait associé à l'empire; ce qui n'est attesté nulle part. Quoi qu'il en soit, Plutarque ajoute que la retraite d'Alcibiade auprès d'Artaxerce avait un motif plus légitime que celle de Thémistocle : il n'allait pas, comme celui-ci, armer contre ses concitoyens une puissance étrangère : au contraire, il implorait des secours en faveur de sa patrie et contre ses oppresseurs. Pour apprécier, Messieurs, le civisme d'Alcibiade, il faut se souvenir qu'après le désastre des Athéniens en Sicile, désastre dont il était la principale cause, il courut se liguer avec leurs ennemis. S'il a d'autres vues, s'il tient une autre conduite en 405, c'est parce qu'il juge autrement des circonstances et de sa position personnelle. Persuadé que Pharnabaze s'empressera de le faire conduire auprès du grand roi, il va trouver le satrape en Phrygie, lui fait la cour pendant quelque temps, et reçoit de lui un accueil honorable.

On le regrettait dans Athènes, si nous en croyons Plutarque; on se repentait de s'être privé du plus habile général, de l'avoir écarté sans autre prétexte que l'imprudence d'un pilote et la perte de quelques navires; et, si l'on ne désespérait pas du salut de la république, c'était parce qu'Alcibiade respirait encore. Il eût été, il serait bientôt peut-être le libérateur de la cité opprimée par Lacédémone, et par ces trente tyrans, qui redoutaient par-dessus tout son retour, et qu'épouvantait son génie. Je n'oserais affirmer, Messieurs, que, sans son absence, il eût été lui-même un des Trente; mais je me chargerais encore moins de contredire ceux qui hasarderaient cette conjecture; car avec plus de talents, il avait les sentiments, les mœurs,

les habitudes des Théramène et des Critias. Cependant Plutarque et, d'après lui, plusieurs écrivains modernes racontent que Critias pressa Lysandre de se défaire d'Alcibiade, qui ne laisserait pas l'oligarchie en repos, tant qu'il verrait le jour. Ni Xénophon, ni Diodore de Sicile n'attribuent à Critias cette démarche, qui, au surplus, resta inefficace, à ce que dit Plutarque lui-même. Il fallut, selon lui, que les éphores écrivissent à Lysandre, et lui ordonnassent de faire périr, à quelque prix que ce fût, l'Athénien fugitif. Ils redoutaient apparemment son intrigue, son activité, son courage; peut-être voulaient-ils seulement complaire à leur roi Agis. Lysandre transmit cet ordre à Pharnabaze; et celui-ci chargea de l'exécution son frère Bagée et son oncle Sysamithrès. Alcibiade était alors dans une bourgade de Phrygie, avec une femme nommée Timandra. Il y eut un songe : il rêva que, revêtu des habits de cette femme, il reposait entre ses bras et qu'elle lui fardait le visage; ou bien, selon une autre tradition, il rêva que Bagée lui coupait la tête et faisait brûler son corps. Mais tous conviennent, dit Plutarque dans la traduction de Dacier, qu'il eut quelque vision de cette espèce, fort peu de temps avant sa mort. Le seul point dont il faille convenir, c'est que plusieurs historiens ont inséré, le plus qu'ils ont pu, de prétendus songes prophétiques dans leurs récits.

Les sicaires envoyés pour tuer Alcibiade n'eurent pas le courage de l'aborder; ils investirent la maison où il était et y mirent le feu. Dès qu'il se sentit en péril, il ramassa tout ce qu'il put de hardes, de tapisseries, de couvertures, en fit un paquet énorme et serré qu'il jeta au milieu des flammes; puis, enveloppant de son

manteau son bras gauche, et tenant son épée de la main droite, il s'élança dans l'incendie, et le traversa sans dommage, le paquet n'étant pas encore entièrement consumé. Son aspect étonna, écarta les assassins; pas un d'eux n'osa l'attendre et se mesurer avec lui : tous reculèrent; mais, en fuyant, ils l'accablèrent de dards et de flèches; il tomba mort sur la place. Timandra releva son corps, le couvrit de ses plus belles robes, et lui fit des funérailles aussi magnifiques que le permettait l'état présent de sa fortune. Timandra passait pour la mère de Laïs, courtisane célèbre, qu'on appelait la Corinthienne, et qui fut réduite à l'esclavage dans Hiccara, petite ville maritime en Sicile. Laïs était née vers 420 : elle devait avoir seize ans en 404, et sa mère ne pouvait plus être aussi jeune que Timandra paraît l'être dans le récit de Plutarque. Mais on a distingué deux Laïs, et ce serait la moins ancienne et la moins fameuse qui aurait eu Timandra pour mère. L'une des deux demanda dix mille drachmes à Démosthène, qui lui répondit : « Je n'achète pas si cher un repentir. » Ce ne saurait être la première; car elle aurait eu environ quarante ans de plus que Démosthène. Il faut que ce soit la seconde : celle-ci a été déclarée fille d'Alcibiade par quelques auteurs. Mais Bayle a réfuté cette opinion, et rapproché tous les anciens textes qui concernent ces deux courtisanes, et qui ne laissent pas d'offrir beaucoup de difficultés. Cependant un académicien de Dijon, Legouz de Gerland, a publié une histoire de Laïs ou des Laïs, en 1756.

Parmi les notices biographiques attribuées à Cornélius Népos, celle qui concerne Alcibiade dit que Pharnabaze lui avait fait présent du château de Grunium

en Phrygie, rapportant un revenu de cinquante talents (deux cent soixante-quinze mille francs); que l'Athénien voulait avoir accès auprès du roi de Perse, afin de lui révéler la conspiration que tramait déjà le prince Cyrus; que le satrape, à la sollicitation de Lysandre excité lui-même par Critias, chargea Sysamithrès et Bagoas (ce n'est plus Bagée) de tuer Alcibiade; que ces deux officiers donnèrent cette commission à des Phrygiens voisins du lieu qu'il habitait; qu'éveillé par le bruit de l'incendie de son petit logement, et s'apercevant qu'on lui avait soustrait son épée, il s'empara du poignard d'un domestique arcadien, donna ordre à ce serviteur de le suivre, s'élança au milieu des flammes, et périt percé de traits; que les barbares portèrent sa tête à Pharnabaze, et que la femme qui vivait avec lui, jeta son corps dans le feu qui avait été destiné à le brûler vif. C'est, à quelques variantes près, le récit de Plutarque. Justin nous dit que les Trente commencèrent leurs proscriptions par Alcibiade, qu'ayant appris qu'il s'acheminait vers la cour d'Artaxerce, ils dépêchèrent des assassins qui l'atteignirent, le surprirent, ne purent cependant l'attaquer à force ouverte, et le brûlèrent vif dans le logis où il dormait, *a quibus occupatus, quum occidi aperte non posset, vivus in cubiculo, in quo dormiebat, crematus est.* Voilà Plutarque encore, sinon quant aux circonstances du fait, du moins quant au fond.

Mais l'auteur grec finit par avouer qu'il existe une autre tradition, selon laquelle ni les éphores, ni Lysander, ni Pharnabaze n'ont contribué à la mort d'Alcibiade. Il avait séduit une jeune Phrygienne, née au sein d'une des premières familles du pays : les frères

de cette femme se vengèrent de cet affront, en mettant le feu, durant la nuit, à la maison de l'Athénien, et en le tuant après qu'il eut traversé les flammes. Je ne prétends point préférer cette version; il me semble seulement qu'elle n'est point inadmissible, et qu'elle offre bien moins d'embarras que celle qui a prévalu dans les livres. Alcibiade, né dans le cours de la quatre-vingt-deuxième olympiade (année 452 à 449), mourait en 404 à l'âge de quarante-quatre à quarante-huit ans. Athénée a vu son tombeau dans le bourg de Mélissa, tombeau sur lequel l'empereur Adrien avait fait élever, dit-on, une statue du mort, en ordonnant qu'on lui immolât tous les ans un taureau.

Le prétendu Cornélius Népos, après avoir dit que la plupart de ceux qui ont parlé de ce personnage, ont flétri sa mémoire, *hunc a plerisque infamatum*, ajoute qu'il a été comblé d'éloges par trois historiens des plus graves, *tres gravissimi historici*, savoir, Thucydide son contemporain, Théopompe qui parut peu de temps après, et Timée qui, satirique de profession comme Théopompe, s'est accordé avec lui à ne louer qu'Alcibiade, *qui quidem duo maledicentissimi, nescio quo modo in uno illo laudando consenserunt*. Je vous ai rapporté, Messieurs, tout ce qui est dit du fils de Clinias dans les livres de Thucydide, et nous n'y avons trouvé, au lieu d'hommages, qu'une censure très-sévère de son ambition, de son faste et de ses déréglements. Ce n'est pas l'unique exemple des citations infidèles ou erronées du compilateur inhabile à qui l'on a donné le nom, d'abord d'Æmilius Probus, puis de Cornélius Népos. N'ayant plus les ouvrages de Timée et de Théopompe, nous ne pouvons pas vérifier si ces deux au-

teurs ont préconisé Alcibiade, et s'il est le seul Athénien qu'ils se soient accordés à louer. Mais enfin, on leur fait dire ici qu'il imitait, avec une souplesse extrême, les mœurs de toutes les nations; que les Spartiates admiraient sa frugalité, lés Thraces son intempérance, les Béotiens son aptitude aux exercices gymnastiques, les Ioniens sa mollesse voluptueuse, les satrapes de l'Asie son luxe qu'ils ne pouvaient égaler. Cette flexibilité, portée à un haut degré, n'est sans doute pas très-commune; et je conçois qu'en certaines conjonctures, elle peut devenir utile, sinon à une république, du moins au personnage qui en est si bien doué. Cependant j'ai peine à croire que ce soit là précisément la qualité la plus recommandable dans les hommes d'État, quoiqu'on en ait vu plusieurs, surtout dans les temps de troubles, s'exercer et réussir assez facilement à l'acquérir. Il me semble que des sentiments élevés, des mœurs pures et la fermeté du caractère méritent beaucoup plus d'estime. Du reste, il est certain que les talents et les vices d'Alcibiade ont brillé d'un très-vif éclat dans le monde. Les Romains eux-mêmes paraissent en avoir été frappés ou éblouis. On raconte que, pendant la guerre des Samnites, l'oracle de Delphes leur ayant ordonné d'élever au sein de leur ville une statue au plus sage des Grecs, et une autre au plus vaillant, ils placèrent dans les comices les images de Pythagore et d'Alcibiade. Ils n'avaient guère alors de notions précises des titres que l'un et l'autre pouvaient avoir à cet honneur. On croit avoir conservé le portrait du second : Visconti l'a inséré dans le premier volume de son *Iconographie grecque* : il se voyait déjà au tome deux des *Antiquités grecques* de Gro-

novius, d'après des pierres gravées et une statue. Le nom de cet Athénien fameux a servi de titre à des romans : le plus historique, écrit en allemand par Meissner, et traduit en français par M. Delamarre, est intitulé *Alcibiade enfant, jeune homme, homme fait et vieillard*, quoique Alcibiade n'ait jamais été vieillard. Mais disons avec Cornélius Népos, quelque banale et puérile que soit cette transition, *sed satis de hoc, reliquos ordiamur*; « c'en est assez sur celui-là, venons aux autres « grands hommes de la Grèce. »

Les deux plus célèbres dans Athènes étaient alors Conon et Thrasybule. Le premier, fils de Timothée, a commandé une armée à Naupacte. Ayant pris ensuite la conduite d'une escadre mal équipée, il a réformé plusieurs vaisseaux et n'en a gardé que soixante et dix. Avec si peu de forces, il évitait de rencontrer les Lacédémoniens et se contentait de ravager les terres de leurs alliés. Mais Callicratidas est parvenu à le joindre : Conon, malgré sa bravoure et ses efforts, a perdu trente galères, et s'est réfugié dans un des ports de Mitylène, où le général spartiate l'a bloqué. Pour instruire ses compatriotes de sa position critique, il a expédié deux vaisseaux légers, que d'habiles rameurs ont fait sortir de ce port, vers le milieu du jour, au moment où les Lacédémoniens étaient le moins sur leurs gardes. L'un de ces navires a été pris; l'autre est arrivé à Athènes, d'où est partie sur-le-champ la flotte qui a remporté aux Arginuses une victoire éclatante. Cet événement a dégagé Conon, qui n'était pas du nombre des dix généraux vainqueurs en cette journée, mais qui a été l'un des dix qui les ont remplacés, après l'odieuse condamnation dont vous avez, Messieurs, en-

tendu le récit. Conon s'est rendu avec ses collègues vers l'Hellespont, où le Spartiate Lysandre, après avoir plusieurs fois refusé le combat, a fini par gagner la bataille décisive d'Ægos-Potamos. Si l'on avait suivi les avis de Conon, Athènes n'aurait pas essuyé ce désastre. Désespérant de rétablir, au moment même, des affaires si compromises, il conduisit les huit galères qui lui restaient à l'île de Chypre, et attendit, auprès du roi Évagoras, de plus heureuses conjonctures. Cette première partie de l'histoire de Conon nous a été, Messieurs, exposée ou indiquée par Xénophon, et ne dépasse point l'an 404 avant notre ère. La carrière de Conon se prolongera jusqu'en 390; et voici quels en seront les traits les plus remarquables. Il ira trouver Pharnabaze, et lui suggérera l'idée de contraindre les Lacédémoniens à rappeler leur roi Agésilas, envoyé en Asie avec une armée pour faire la guerre au roi de Perse; il proposera d'opérer une diversion, en faisant déclarer une autre guerre à Sparte par des cités grecques et surtout par les Thébains. Il montrera la nécessité d'avoir une escadre, et sera chargé du soin de la former. Pour obtenir les fonds nécessaires, il se transportera auprès du monarque, et lui inspirera tant de confiance, que ce prince le proclamera généralissime de ses forces navales. Pharnabaze recevra l'ordre de lui fournir tout l'argent nécessaire à cet armement. En 394, il vaincra près de Cnide les Lacédémoniens, qui dès lors perdront l'empire de la mer. Les îles se détacheront d'eux, et obtiendront, par son entremise, la garantie de leur indépendance. Il dévastera les côtes de la Laconie, prendra Cythère, et y laissera une garnison, rentrera dans Athènes, en fera rétablir les murs et ceux

du Pirée avec l'argent fourni par Pharnabaze, et donnera, pour célébrer ces succès, un festin splendide. Les Spartiates, consternés, enverront Antalcidas vers Tiribaze, l'un des généraux perses, pour demander la paix, en offrant d'abandonner les villes grecques de l'Asie, sauf la liberté des îles. Conon sera l'un des députés athéniens chargés de s'opposer à ce traité : et Tiribaze osera le faire arrêter, en l'accusant de chercher à soulever l'Ionie et l'Éolide. Nous aurons à distinguer des traditions diverses relatives à la mort de Conon; et nous adopterons celle qui le fait mourir de maladie en 390, dans l'île de Chypre, où il se sera retiré après avoir recouvré sa liberté. Les détails de ces événements seront à puiser dans Xénophon et dans Diodore de Sicile, plutôt que dans la notice biographique attribuée à Cornélius Népos.

Il se présentera aussi quelques difficultés à l'égard de Thrasybule, fils de Lycus, et confondu quelquefois avec un autre Thrasybule, fils de Thrason. Le premier, plus justement renommé, a commencé de se faire connaître à Samos en 411; il a eu, comme nous l'avons vu, la principale part au renversement de la tyrannie des Trente. Sa carrière ne se terminera qu'en 390 ou 389; et nous le retrouverons dans les livres III et IV des *Helléniques* de Xénophon, qui doivent nous occuper dans notre prochaine séance. Le livre III comprendra l'année 401 et les suivantes jusqu'en 394; et le quatrième descendra jusqu'à la fin de 389. Ce sera en tout treize années.

DIXIÈME LEÇON.

HELLÉNIQUES. — LIVRES TROISIÈME ET QUATRIÈME.

Messieurs, la guerre du Péloponèse s'est terminée dans le second livre des *Helléniques* de Xénophon. Les récits y ont atteint l'an 403 avant l'ère vulgaire. Aucun événement mémorable n'étant à placer en 402, je vous ai annoncé que le livre III contiendrait l'histoire de l'année 401 et des suivantes jusqu'en 394. Cyrus presse les Lacédémoniens qu'il a secourus contre Athènes de l'aider à détrôner son frère Artaxerce Mnémon, qui venait de succéder en 405 à leur père Darius II. Les éphores trouvent cette demande parfaitement juste; ils ne mettent pourtant aucun corps de troupes à la disposition de Cyrus; mais ils permettent et favorisent les enrôlements volontaires; ils ordonnent à leur navarque ou amiral, Samius, de seconder l'entreprise. La flotte de Samius et celle du prince font voile en Cilicie et rendent inutiles les efforts du gouverneur Syennésis qui veut mettre obstacle à cette expédition. Ici Xénophon renvoie ses lecteurs à l'histoire écrite par le Syracusain Thémistogène, pour tout ce qui concerne le rassemblement des troupes de Cyrus, la bataille qu'il livra au roi son frère, la défaite du prince rebelle, sa mort et le retour des Grecs par le Pont-Euxin. On a conclu de ce renvoi que Xénophon n'est point le véritable auteur des sept livres sur l'expédition et la retraite des Dix mille. C'est une question, Messieurs, que nous examinerons dans quelques jours, lors-

que nous entreprendrons l'étude de ces sept autres livres. En ce moment, je me bornerai à dire que, si Xénophon n'eût pas déjà traité ce sujet, il serait bien étonnant qu'il ne s'y fût pas arrêté un peu plus longtemps dans ses *Helléniques ;* car, outre l'intérêt personnel qu'il y pouvait prendre, c'était là partie la plus importante et la plus brillante de l'histoire grecque en 401 et 400. Après avoir cité Thémistogène, il ajoute seulement qu'à la prière des villes ioniennes, qui craignaient d'être maltraitées par Tissapherne, Sparte envoya en Asie Thymbron avec quatre mille Péloponésiens, mille nouveaux affranchis, et trois cents cavaliers d'Athènes, qui furent choisis spécialement parmi ceux qui avaient servi les Trente. Arrivé en Asie, Thymbron fit encore des levées dans les villes alliées de la Grèce ; car, dit notre historien, dès qu'un Spartiate parlait, toutes les cités obéissaient. Quand les troupes qui avaient accompagné Cyrus se furent jointes à celles de Thymbron, celui-ci s'empara de Pergame, de Teuthranie, d'Halisarne : il assiégea Larisse, qui lui opposa une longue résistance. Les éphores, voyant qu'il y perdait son temps, l'obligèrent de lever ce siége et lui donnèrent pour successeur Dercyllidas, surnommé Sisyphe à cause de son esprit fertile en inventions. Thymbron, accusé d'avoir laissé trop de liberté aux soldats sur les terres des alliés, fut condamné à une amende et au bannissement. Pour Dercyllidas, il profita de la mésintelligence qui existait entre les deux généraux perses, Tissapherne et Pharnabaze, traita avec le premier et ne fit la guerre qu'au second. L'Éolie était comprise dans le gouvernement de Pharnabaze; mais elle avait eu pour vice-satrape un Dardanien nommé Zenis. Ce pré-

posé mourut, et sa veuve, Mania, apprenant qu'il allait être remplacé, accourut à la cour du satrape, apportant des présents pour lui, pour ses favoris, pour ses concubines. « Seigneur, lui dit-elle, vous aimiez mon « mari : il était si exact à vous payer ses tributs ; je ne « vous serai pas moins fidèle. Pourquoi nommeriez-vous « un autre sous-gouverneur? vous serez toujours à temps « de me destituer, si jamais j'ai le malheur de vous « déplaire. » Pharnabaze n'hésita point à la faire sous-gouvernante; et il n'eut pas à s'en repentir; car elle lui prodiguait les présents, le traitait avec magnificence quand il venait en Éolie, l'accompagnait dans ses expéditions militaires, et contribuait à lui soumettre des places maritimes. Elle avait quarante ans, lorsque Midias, son gendre, écoutant les conseils des flatteurs, qui lui disaient qu'il n'était point fait pour dépendre d'une femme, la tua, elle et son fils âgé de dix-sept ans, s'empara de Scepsis et de Gergithe, places fortes où elle renfermait ses trésors, et osa demander à Pharnabaze de le reconnaître pour vice-satrape. Dercyllidas, qui arrivait dans cette conjoncture, en profita pour se rendre maître de Larisse, d'Hamaxite, de Colones, et pour s'attacher plusieurs autres villes; mais le commandant de Cébrène lui ferma ses portes. Une attaque fut résolue : les sacrifices du premier jour ne présageant rien de bon, le lendemain Dercyllidas en offrit d'autres, qui ne furent pas plus favorables, non plus que ceux des deux journées suivantes. A la fin pourtant, les entrailles des victimes donnèrent d'heureux pronostics. Dercyllidas entra dans Cébrène, y établit garnison, et marcha droit à Scepsis et à Gergithe. Ayant traité avec Midias, il fut reçu à Scepsis où il offrit un sacrifice à Minerve; et,

après avoir exhorté les habitants à se gouverner ainsi qu'il convenait à des Grecs et à des hommes libres, il se rendit à Gergithe, que Midias pourtant le priait de lui laisser. « Faites-moi toujours ouvrir les portes, lui dit « Dercyllidas, et croyez qu'un Spartiate ne vous refusera « rien de ce qui est juste. » Le Spartiate entra, sacrifia, désarma les gardes de Midias, leur disant qu'ils seraient désormais à sa solde, et que Midias n'avait du reste rien à craindre. Celui-ci, fort peu rassuré, annonça qu'il allait se retirer pour préparer un banquet. « Non, de « par Jupiter, s'écria Dercyllidas, je ne vous laisserai « pas un soin qui me regarde, moi qui viens de sacri- « fier. Restez ici; et, tandis que le banquet s'apprêtera « par mes ordres, nous causerons ensemble. Dites-moi, « votre père vous a-t-il laissé du bien? — Assurément. « — Que pouvait-il bien avoir en maisons, en terres, « en prairies? » Midias en fit sommairement le compte. Des Scepsiens qui se trouvaient là, l'accusèrent de mensonge. « Eh bien! dit-il, puisque vous voulez des dé- « tails, en voici; » et procédant article par article, il récita un inventaire des biens de son père. « Et Ma- « nia, reprit Dercyllidas, à qui appartenait-elle? — A « Pharnabaze, répondirent tous les assistants. — A « Pharnabaze appartiennent donc aussi les biens de Mania, « poursuivit le rigoureux Lacédémonien. Et, puisque la « victoire me les donne, vous allez me conduire au « lieu qui renferme le trésor de Mania. » A l'instant même il s'y transporte, mande les trésoriers, les constitue ses prisonniers, leur signifie que, s'ils ont détourné la moindre chose, leur tête en répond. Après avoir tout visité, reconnu, inventorié, il appose les scellés, ferme les portes et dit à ses officiers qu'il a maintenant

de quoi entretenir, pendant un an, une armée de huit mille hommes. « Et moi, dit Midias, quel sera le lieu « de ma retraite? — La maison de feu votre père à « Scepsis, » répliqua le vainqueur.

L'heureux Dercyllidas, qui venait de prendre neuf places en huit jours, craignait d'incommoder les alliés en hivernant dans leur pays comme avait fait Thymbron, et voulait empêcher la cavalerie de Pharnabaze de ravager les villes grecques. Il conclut une trêve avec ce satrape, et alla prendre ses quartiers d'hiver dans la Thrace bithynienne. Le roi Seuthès lui envoya cent cavaliers odrysiens et trois cents peltastes, qui demandèrent quelques hoplites grecs pour garder leur camp, et se répandirent dans les campagnes, où ils prirent des esclaves et des vivres. Mais les Bithyniens tuèrent ou mirent en déroute un grand nombre de ces Odrysiens. Dercyllidas partit pour Lampsaque : trois envoyés de Sparte y arrivèrent en même temps que lui; ils venaient voir l'état des affaires de l'Asie. Ils prolongèrent pour une année son commandement. La trêve avec Pharnabaze fut aussi continuée. L'Asie étant en paix, Dercyllidas traversa l'Hellespont avec ses troupes, et passant par la Thrace, où Seuthès lui donna l'hospitalité, il entra dans la Chersonèse. Apprenant qu'elle contient onze ou douze villes, que le sol en est excellent, mais que les Thraces le ravagent, il mesure l'isthme, qu'il trouve large de vingt-sept stades, sacrifie aux dieux, partage le terrain à ses soldats, et ordonne la construction d'une muraille. Quand elle fut achevée, il retourna en Asie. Jusque-là, Tissapherne et Dercyllidas, les barbares et les Grecs avaient vécu en bonne intelligence; mais les éphores prescrivirent d'entrer dans la Carie et d'en

infester les côtes. Tissapherne venait d'être investi par le roi de Perse d'une autorité supérieure à celle de Pharnabaze, qui fut obligé de se joindre à lui pour défendre la Carie contre les Grecs. Une bataille allait se livrer, lorsqu'une conférence entre Dercyllidas et les satrapes amena une trêve nouvelle jusqu'à ce qu'on eût reçu d'autres ordres tant des éphores que du grand roi. Nous venons de suivre, sans distinction d'années, le cours des récits de Xénophon. Cet historien a passé soudainement de l'entreprise de Cyrus le Jeune en 401 aux opérations de Thymbron en 399 et à celles de Dercyllidas en 398, 397 et 396. De là, il remonte, sans en avertir assez, à 401, pour parler de la guerre déclarée par les Spartiates aux Éléens. D'anciens ressentiments divisaient ces deux peuples. Les Éléens, dans la guerre du Péloponèse, s'étaient armés pour la cause d'Athènes; et, sous prétexte d'une amende non payée par les Lacédémoniens, ils les avaient exclus des combats gymniques; ils avaient empêché le roi Agis de sacrifier à Jupiter et de consulter l'oracle; ils prétendaient qu'un usage antique défendait d'interroger les dieux sur une guerre entre des peuples grecs. Pour se venger de ces affronts, les éphores et l'assemblée générale de Sparte sommèrent les Éléens de permettre aux cités voisines de la leur de se régir par leurs propres lois. Les Éléens ayant répondu que ces villes leur appartenaient par droit de conquête, les éphores ordonnèrent une levée de troupes. Agis les conduisit; mais il survint un tremblement de terre; le roi de Sparte y vit un prodige, un avis du ciel, qui ordonnait de se retirer. Encouragés par cette retraite, les Éléens soulevèrent contre Lacédémone plusieurs villes déjà

mécontentes. Nouveau décret des éphores contre l'Élide. Cette fois les Athéniens et les autres alliés, à l'exception des Béotiens et des Corinthiens, se joignirent à l'armée d'Agis. Il vint à Olympie, et sacrifia sans obstacle à Jupiter. Tandis qu'il ravageait le pays, un certain Xénias, espérant de forcer les Éléens à se déclarer pour Lacédémone, se mit à la tête de quelques brigands armés, qui tuèrent, entre autres personnes, un homme qui ressemblait à Thrasydée, magistrat suprême de l'Élide. Mais, au moment où ils se croyaient les maîtres, et où chacun tremblait devant eux, on apprit que Thrasydée n'était pas mort; il dormait assoupi par le vin; de toutes parts, on accourut autour de lui, comme un essaim d'abeilles autour de son chef, dit notre historien. Il se met à la tête de ses troupes, engage un combat, et force les assassins de gagner le camp des Spartiates. De nouveau, Agis licencie son armée et revient à Lacédémone. Cependant l'Élide continue d'être attaquée et ravagée, à tel point que Thrasydée demanda la paix, consentant à laisser démanteler Élis et à rendre la liberté à Cyllène et à plusieurs autres villes. Les Éléens conservèrent toutefois l'intendance du temple de Jupiter Olympien. Cette guerre s'étend de la fin de 401 jusqu'au commencement de 398.

Agis, en 397, se rendit à Delphes, où il offrit la dîme des dépouilles. Il était vieux, il tomba malade à Hérée, et se fit transporter à Lacédémone, où il mourut. Il eut pour successeur, non son fils Léotychide, mais son frère Agésilas, ainsi que l'expose aussi Plutarque, dont j'ai eu occasion de citer le récit fort circonstancié. Xénophon explique plus brièvement, et sans parler d'Alcibiade, comment la légitimité de Léotychide fut ré-

voquée en doute, et comment Lysandre interpréta l'oracle qui recommandait de se garder d'une royauté boiteuse. Suivant Lysandre, tout était perdu, si l'on avait un roi qui ne descendît pas d'Hercule, et non point si l'on prenait un monarque boiteux tel qu'était Agésilas. Celui-ci régnait à peine depuis un an lorsqu'au milieu d'un sacrifice, le devin lui annonça une horrible conjuration. La seconde victime fut encore plus menaçante; les entrailles de la troisième disaient « Agésilas, voilà l'ennemi. » On sacrifia aux dieux sauveurs, aux dieux redresseurs des mauvais présages : à la fin et avec bien de la peine, on en obtint d'heureux. Les éphores découvrirent une conspiration, dont Cinadon était le chef. Sur la foi d'un seul dénonciateur, les éphores, sans consulter ni la grande, ni la petite assemblée, jugèrent Cinadon coupable; mais ils ne voulurent pas l'arrêter dans la ville, de peur d'avertir ses complices de se tenir sur leurs gardes : ils le chargèrent d'une mission; ils l'envoyèrent à Aulone pour en ramener des prisonniers, et particulièrement une très-belle femme, qui débauchait des Spartiates jeunes et vieux. Quelques autres commissaires, adjoints à Cinadon et moins âgés que lui, semblaient choisis au hasard, et néanmoins étaient chargés de l'arrêter; ce qu'ils firent. Il avoua ses desseins, indiqua des conjurés, au nombre desquels il nommait le devin Tisamène. Reconduit à Sparte, il fut condamné avec eux. Ainsi s'affermit l'autorité jusqu'alors chancelante d'Agésilas : ce fait appartient, selon toute apparence, à l'année 396, ainsi que ceux qui vont suivre.

Hérodas de Syracuse, qui se trouvait en Phénicie, y vit arriver, construire, équiper quantité de galè-

res. Il apprit que cette flotte phénicienne devait être portée à trois cents voiles. Il monta sur le premier vaisseau qui allait en Grèce, et vint informer les Lacédémoniens de cet armement, ne sachant pas d'ailleurs contre qui le roi de Perse et Tissapherne le destinaient. A cette nouvelle, les Spartiates s'éveillent, assemblent leurs alliés, délibèrent. A la sollicitation de Lysandre, Agésilas offre de passer en Asie, pourvu qu'on lui donne trente Spartiates, deux mille recrues et trois cents alliés; on les lui accorde, et on lui fournit de plus des vivres pour six mois. Après avoir offert les sacrifices prescrits par la loi, il sort de Sparte. Arrivé en Aulide, il y veut sacrifier encore, à l'exemple d'Agamemnon allant à Troie; mais les magistrats béotiens s'y opposent, comme à une violation de leurs usages. Agésilas remonte sur son vaisseau, prenant les dieux à témoin de l'affront qu'il vient d'essuyer. A Géreste, il assemble le plus de troupes qu'il peut, et fait voile vers Éphèse. Au moment où il aborde au port de cette ville, Tissapherne lui envoie demander quel est l'objet de son voyage. « Je viens, dit-il, assurer aux « Grecs d'Asie la liberté dont jouissent ceux d'Europe. » Tissapherne consent à une trêve jusqu'au retour des courriers qu'il expédie au roi Artaxerce, pour obtenir des ordres définitifs. Mais, au mépris de ses serments, le satrape se met aussitôt à rassembler une armée formidable. Agésilas, fidèle, malgré cet exemple, aux engagements qu'il a pris, reste à Éphèse. Lysandre était auprès de lui, et jouissait d'une plus grande considération : les villes grecques d'Asie, qui le connaissaient, s'adressaient à lui de préférence; on eût pris Lysandre pour le roi, Agésilas pour un simple officier. Le roi de

Sparte en conçut une jalousie qu'il ne put longtemps dissimuler. Il éloigna son rival, qui consentit à partir pour l'Hellespont, probablement en 395.

Le Perse Spithridate, qui avait à se plaindre de Pharnabaze, fut débauché par Lysandre, et conduit au roi de Sparte. Mais la volonté d'Artaxerce s'était déclarée; il ordonnait la guerre contre Agésilas, si les Lacédémoniens ne se hâtaient de sortir de l'Asie. Les Grecs étaient consternés : ils pensaient que leurs troupes ne tiendraient pas contre les forces imposantes du grand roi. Agésilas seul conservait un visage riant et une pleine confiance. Il dispose son armée, la met en marche, n'entre point dans la Carie, où Tissapherne l'attendait et s'apprêtait à le combattre, passe en Phrygie, prend les villes qu'il trouve sur sa route, et, par cette irruption, amasse un butin immense. Il ne rencontra d'ennemis qu'auprès de Dascylie : là, s'engagea un combat. La cavalerie grecque fut d'abord mise en déroute, mais les hoplites lacédémoniens firent reculer les barbares. Le lendemain, Agésilas, avant de passer outre, offrit des sacrifices : les entrailles des victimes se trouvèrent sans fibres. En conséquence, dit notre historien, il retourna vers la mer : il sentait le besoin de renforcer sa cavalerie. Ces derniers faits entament l'année 394.

Au printemps, le roi de Sparte rassemble toutes ses troupes à Éphèse : pour les exercer, il propose des prix aux compagnies d'hoplites qui montreront le plus de vigueur, aux cavaliers qui excelleront dans les évolutions, aux peltastes et aux archers qui rempliront le mieux leurs devoirs. Xénophon peint les gymnases remplis d'hoplites, l'hippodrome couvert de cavaliers,

les frondeurs manœuvrant dans la plaine, les places publiques encombrées de chevaux et d'armes à vendre, toutes les classes d'ouvriers occupées des travaux que la guerre exige, la ville entière devenue une école de Mars, Agésilas se montrant partout, suivi de guerriers dont les fronts sont ceints de guirlandes qu'ils vont suspendre aux voûtes du temple de Diane. Nous avons retrouvé cette description reproduite presque littéralement dans l'éloge d'Agésilas. « Comment, dit ici l'auteur, « ne pas concevoir les plus brillantes espérances, lors- « qu'on voit les dieux honorés, l'art des batailles floris- « sant, et la discipline en vigueur ? » Enfin l'armée quitte Éphèse, elle s'avance dans la Sardie. Durant trois jours, elle trouve partout des vivres en abondance et ne rencontre d'ennemis nulle part. Le quatrième jour, paraît une cavalerie barbare qui tue quelques fourrageurs grecs qui se sont écartés. Agésilas vole à leur secours avec ses cavaliers, que suit, à peu de distance, son armée entière. Il livre inopinément près du Pactole une bataille où les Perses sont défaits. Les uns tombent dans le fleuve, les autres prennent la fuite : les Grecs les poursuivent, s'emparent de leur camp, et d'un butin estimé à plus de soixante-dix talents (trois cent quatre-vingt-cinq mille francs). Tissapherne, qui se trouvait ce jour-là à Sardes, fut accusé de trahison ; il était coupable de négligence et d'imprudence : Artaxerce chargea Tithrauste de lui couper la tête. Après s'être acquitté de cette commission, Tithrauste envoya dire au roi de Sparte que l'auteur de la guerre avait subi un juste châtiment, que la liberté allait être rendue aux villes grecques, dès que l'armée lacédémonienne reprendrait le chemin de Sparte. Agésilas déclara qu'il ne pouvait rien conclure

que du consentement des éphores, que néanmoins il se retirerait provisoirement en Phrygie, si on voulait l'approvisionner. Tithrauste, à cet effet, lui compta trente talents. Sur ces entrefaites, arriva un envoyé des éphores, porteur d'un ordre qui conférait à Agésilas le commandement de la flotte, avec pouvoir d'y désigner à son gré l'amiral. Alors, il ordonna aux villes maritimes tant des îles que de terre ferme, d'équiper des vaisseaux; et l'armée navale fut ainsi renforcée de cent vingt galères. Il en confia la conduite à son beau-frère Pisandre, guerrier plein de bravoure et d'honneur, mais peu habile et trop au-dessous d'une si grande fonction. Agésilas marcha vers la Phrygie.

Tithrauste se figura que le roi de Sparte, méprisant la puissance d'Artaxerce, songeait à conquérir toute l'Asie, et, pour y mettre obstacle, il envoya en Grèce le Rhodien Timocrate, chargé de distribuer de l'or aux hommes influents dans chaque ville, afin de susciter une guerre générale contre les Lacédémoniens. Ainsi furent gagnés, à Thèbes, Androclide, Isménias et Galaxidore; à Corinthe, Timolaüs et Polyanthe; à Argos, Cylon et ses amis. Les Athéniens, sans profiter de ces largesses, inclinaient fort pour cette entreprise, qui favorisait leurs ressentiments et leur ambition; ils espéraient d'en devenir les chefs. Toute la Grèce retentissait donc d'invectives contre les Spartiates; jamais ils n'avaient paru plus généralement odieux. Des hostilités commencèrent, sur un léger prétexte, entre les Phocéens, que soutenait Sparte, et les Locriens, alliés des Thébains. De là une guerre entre Thèbes et Lacédémone. Les Spartiates saisirent avidement cette occasion de ressusciter d'anciennes querelles : les Thébains s'étaient

approprié à Décélie la dîme d'Apollon; ils avaient refusé de concourir à l'affaire du Pirée, ensuite débauché les Corinthiens, plus récemment empêché Agésilas de sacrifier en Aulide, et n'avaient point voulu le suivre en Asie. Les éphores ordonnent une levée d'hommes; ils envoient Lysandre au secours des Phocéens. Ce général exécute rapidement les ordres qu'il a reçus et détache les Orchoméniens du parti de Thèbes. Informés que leurs terres vont être envahies, les Thébains envoient des ambassadeurs à Athènes. La harangue de ces députés est la seule qui se rencontre dans ce troisième livre des *Helléniques*. « Athéniens, disaient-ils, vous « vous plaignez de ce qui a été résolu contre vous à la « fin de la guerre du Péloponèse. Non, le corps entier « des Thébains n'a point commis cette injustice; elle « est le fait d'un seul d'entre eux, qui siégeait dans « l'assemblée des confédérés. Sparte nous a proposé de « marcher contre le Pirée : nous lui avons répondu par « un refus, qu'elle nous reproche et dont elle prétend se « venger aujourd'hui. C'est elle qui vous a livrés suc- « cessivement aux Trente, et ensuite au peuple, dont elle « vous avait fait méconnaître les droits. Vous seuls « êtes dignes d'exercer en Grèce une honorable prépon- « dérance. Voici le moment de recouvrer votre empire : « soyez avec nous les libérateurs et les appuis de tous « les Grecs. Dès qu'Athènes et Thèbes se seront asso- « ciées contre les Spartiates, toutes les cités s'empres- « seront d'entrer dans cette ligue. Argiens, Éléens, « Corinthiens, Arcadiens, Achéens, tous, comme vous « et nous, aspirent en secret à renverser la tyrannie « lacédémonienne. Ils ont, dans la guerre que Sparte « vous a faite, partagé ses fatigues, ses périls, ses

« dépenses : quelle part leur a-t-elle laissée dans les « profits, les honneurs et la puissance? Ils s'aper- « çoivent qu'elle les a employés à forger les chaînes « dont elle a voulu les accabler. Ce roi de Perse lui- « même, dont elle s'est servie pour vous vaincre, est « maintenant son ennemi, et sera, si vous le voulez, « votre auxiliaire. Athéniens, il est bien plus facile de « ruiner la domination de Sparte qu'il ne l'a été d'af- « faiblir votre ascendant. Vous aviez des flottes : elle « est inhabile sur mer. Vous défendiez vos alliés : elle « opprime les siens. Nous vous conjurons de redevenir « les garants de la liberté commune. » A l'unanimité, le peuple d'Athènes résolut de porter des secours aux Thébains, et Thrasybule répondit à leurs ambassadeurs par la lecture de ce décret. Cependant les Lacédémoniens entraient en Béotie, sous la conduite de Pausanias, l'un de leurs rois : ils avaient entraîné avec eux toutes les troupes du Péloponèse, excepté celles de Corinthe. Lysandre approchait des murs d'Haliarte ; il y fut tué dans le premier combat qu'il livra. Ses gens se sauvèrent sur la montagne : les Thébains, qui les y poursuivirent, s'engagèrent dans des défilés impraticables, essuyèrent une décharge terrible, et furent précipités l'un sur l'autre ; il en périt plus de deux cents. C'était pour les Thébains une victoire et une défaite en un même jour. L'arrivée des Athéniens ranima leur courage. Pausanias ne paraissait point encore ; il ne savait trop s'il livrerait bataille, ou si, à la faveur d'un armistice, il enlèverait le corps de Lysandre et ceux des guerriers morts avec lui. Les Thébains ne consentirent à la trêve qu'à condition qu'on sortirait de leur territoire, qui fut en effet évacué. De retour à

Sparte, Pausanias est accusé : son crime est de ne s'être approché des portes d'Haliarte qu'après Lysandre, quoiqu'il se fût engagé à s'y trouver en même temps que lui, et d'avoir consenti à se retirer honteusement. On rappelait d'ailleurs sa conduite au Pirée où il aurait pu écraser la troupe de Thrasybule. Condamné à mort, il se réfugia à Tégée, où une maladie termina ses jours.

Dans ce troisième livre de Xénophon, nous avons parcouru un espace d'environ huit années, depuis l'entreprise de Cyrus le Jeune en 401, jusqu'à la mort de Lysandre et à la condamnation du roi de Sparte, Pausanias, en 394. L'historien n'a pas tracé un tableau complet des affaires de la Grèce, durant cet intervalle; il ne nous a rien dit de la situation intérieure d'Athènes, rien des deux factions qui continuaient de la diviser, rien surtout de la condamnation et de la mort de Socrate. Il est vrai qu'il a traité ce sujet ailleurs, savoir, dans l'Apologie de ce philosophe, et dans les quatre livres sur ses actions et ses paroles mémorables; mais ces livres laissent beaucoup à désirer sur les causes réelles de cet affreux jugement et sur les vrais motifs des accusateurs et des juges. Après quelques mots sur Cyrus le Jeune et sur les Grecs qui s'étaient associés à lui, Xénophon, de 399 à 394, ne nous a guère entretenus que de Lacédémone des expéditions de Thymbron et de Dercyllidas contre Tissapherne et Pharnabaze, de celle du roi Agis contre les Éléens, de l'avénement d'Agésilas en 397 au préjudice de son neveu Léotychide, de ses exploits en Asie pendant les trois années suivantes, de la ligue formée en 394 entre plusieurs cités grecques contre les Spartiates,

du commencement des démêlés et de la guerre de Sparte avec les Thébains. Sa narration, quoique toujours assez élégante, a perdu, s'il faut l'avouer, son mouvement et ses vives couleurs, excepté néanmoins en trois morceaux, qui sont, premièrement, la mort de la sous-gouvernante Mania et les mésaventures de son assassin Midias, puis le tableau de la ville d'Éphèse lorsque Agésilas exerce son armée et la prépare à la guerre, enfin, le discours adressé aux Athéniens par les ambassadeurs de Thèbes. Il y a quelque aridité dans tout le reste : c'est presque une simple chronique, où encore la succession chronologique n'est pas constamment suivie et n'est pas non plus rétablie par des dates précises ni par d'autres indications suffisantes. Xénophon ne marque plus d'époques olympiques, ne rattache plus ses récits à des éphorats, à des archontats ; et ses copistes ne cherchent plus à y suppléer : de quoi il n'y a pas lieu de se plaindre, car ils ne le font ailleurs que d'une manière fort inexacte. Toujours la distribution des événements dans le cours de ces huit années demeure-t-elle fort difficile : elle a exigé de Dodwell un très-long et très-pénible travail, dans lequel il a été souvent obligé, de son aveu, de se borner à de simples conjectures. Avant lui, tous les chronologistes, y compris Petau, avaient laissé une extrême confusion et de graves erreurs dans cette partie de leurs tables. Xénophon, nous en devons convenir, en est un peu la cause ; et Diodore de Sicile, loin d'éclaircir ces dates, y a jeté un peu plus d'obscurité. Cependant, Messieurs, des notions historiques ne sont assez nettement énoncées, assez bien transmises que lors-

qu'elles s'attachent à des points déterminés dans le cours des temps, comme dans l'espace des lieux.

Malgré ces embarras, les faits que Xénophon nous a exposés dans ce troisième livre conservent encore de l'importance. Rollin en trouve même dans ce qui concerne Mania, veuve du satrape Zénis. D'avance il excite l'attention qu'il croit due à cet article, par le sommaire qui l'annonce : *Rare prudence d'une dame conservée dans le gouvernement de son mari après sa mort ;* et, lorsqu'il en vient aux détails, il dit « qu'elle se « conduisit avec toute la sagesse et toute l'habileté « qu'on aurait pu attendre de l'homme le plus consom« mé dans l'art de commander; qu'elle montra que la « prudence, le bon esprit et le courage sont de tout « sexe; que Pharnabase la traitait avec une distinction « qui aurait été capable d'exciter la jalousie, si la « modestie et la douceur de cette dame n'en eussent « prévenu les tristes effets, en jetant, pour ainsi dire, « un voile sur toutes ses vertus, qui en amortissait l'é« clat et ne les laissait entrevoir que pour les faire ad« mirer. » Ces réflexions, Messieurs, et ce panégyrique sont tout à fait de la façon de Rollin. Il ne les emprunte point à Xénophon. C'est Rollin qui conçoit cet enthousiasme pour la sous-gouvernante Mania. L'historien grec ne parle point des vertus de cette femme ni de la modestie qui les voilait. Il dit seulement que, pour conserver le pouvoir, elle s'empressa de gagner les bonnes grâces de Pharnabaze; qu'elle fit, aux dépens des administrés, de riches présents à ce satrape, aussi bien qu'à ses favoris et à ses concubines; qu'elle se résignait à être destituée dès l'instant où elle aurait le malheur

de lui déplaire; qu'elle secondait fidèlement tous ses projets, quels qu'ils fussent; et qu'à force de dévouement et d'obéissance, elle obtenait de lui un accueil favorable et quelquefois l'honneur d'entrer dans son conseil; qu'elle avait amassé, pour lui et pour elle, un trésor considérable; que d'ailleurs elle était extrêmement ombrageuse, et se défiait de tous ceux qui l'environnaient, excepté de son gendre Midias, qui l'étrangla. Elle mérite de l'intérêt sans doute, comme victime de cet attentat; mais je ne comprends point quels sont ses droits aux éloges que Rollin lui prodigue, à moins que l'ambition, la cupidité, la soif d'un pouvoir subalterne, la servilité, l'habitude d'opprimer et d'appauvrir une province au profit d'un satrape, ne soient en effet des qualités recommandables; du moins elles n'ont jamais été assez rares pour être si magnifiquement célébrées. Artaxerce, Pharnabaze et leurs pareils n'ont manqué, en aucun lieu, à aucune époque, de sous-gouverneurs tout aussi fidèles; et, s'il est arrivé qu'une femme ait montré dans cette fonction autant de zèle qu'on en pourrait attendre d'un homme, je ne vois pas que ce soit là précisément l'occasion d'admirer la rare prudence et le bon esprit dont l'un et l'autre sexe sont capables. Les satrapes et sous-satrapes, quel que soit leur sexe, ne méritent d'éloges dans l'histoire qu'autant qu'ils en ont obtenu de la reconnaissance de leurs administrés. Or Xénophon ne nous dit pas que Mania ait reçu de son vivant d'autres louanges que les témoignages de satisfaction que daignait lui accorder, de temps en temps, son maître Pharnabaze, quand elle lui envoyait de l'argent.

Vous avez vu le Spartiate Dercyllidas s'emparer du

trésor de Mania, et les rois Agis et Agésilas saisir en Asie de riches butins, et rapporter de leurs expéditions de très-fortes sommes. C'était là, n'en doutons point, le principal but des entreprises guerrières de Lacédémone : on alléguait un motif plus honorable, qui pouvait bien avoir aussi quelque réalité ; on semblait ne prendre les armes que pour rétablir les villes grecques dans leurs droits antiques ; mais on était bien plus entraîné par l'espoir de conquérir en Asie les richesses que l'industrie nationale ne produisait pas à Sparte. Quand un peuple ne sait pas vivre de son travail, il a beau être sobre et austère, il ne subsiste que par des rapines. La guerre est sa principale ressource, et la seule industrie qui fasse des progrès dans son sein. Dès l'an 399, cinq ans à peine après la conclusion de la paix avec les Athéniens, Sparte sentit le besoin de recommencer la guerre. Il ne lui était pas difficile de se plaindre du roi de Perse ; elle s'était mise à sa solde, elle l'avait eu pour auxiliaire : de telles relations laissent toujours matière à des réclamations et à des querelles. Aussitôt qu'elle put espérer que la proie surpasserait la dépense des armements, elle se rouvrit la carrière des combats, forçant ses alliés, anciens et nouveaux, de la seconder, et employant avec eux ce qui restait des dix mille hommes qui avaient accompagné Cyrus le Jeune. Thymbron, Dercyllidas, Lysandre, Agis, Agésilas, furent mis successivement à la tête des armées, sans autre plan de campagne que de piller les provinces où ils pourraient pénétrer. Ils avaient des commissaires particuliers et de nombreux inspecteurs chargés d'observer le moment favorable pour tomber sur le bagage ; d'en donner le signal dès

qu'ils voyaient l'ennemi en déroute et hors d'état de revenir à la charge pour s'opposer à l'enlèvement du butin. Ainsi Agis s'empara en Élide d'une telle multitude d'esclaves et de troupeaux qu'après la vente qu'on en fit, tout le Péloponèse en regorgeait, parce qu'il en restait beaucoup encore de ceux qu'on avait pris durant la guerre contre Athènes. Agésilas emporta de la Sardie en Phrygie cent talents (cinq cent cinquante mille francs). Platon, qui écrivait à cette époque, dit que la ville de Lacédémone renfermait plus d'argent et d'or qu'il n'en existait dans tout le reste de la Grèce. De Pauw calcule, d'après un passage d'Isocrate, qu'elle avait tiré, pendant la guerre du Péloponèse, plus de vingt-deux millions de ces Perses contre qui, cinq ans après, elle tournait ses armes. Aristote peint les éphores comme des âmes vénales, ὤνιοι, et qui ne portaient, au moins dans les opérations militaires, aucun sentiment de probité ni d'honneur. Ce vice, quoi qu'en dise de Pauw, était tempéré par quelques institutions; l'intérêt national était rarement trahi par les hommes publics; mais la nation, par la nature même de son système social, ne pouvait se passer de guerres et de brigandages.

Elle avait atteint, en 404, un si haut degré de puissance, qu'elle devait immanquablement exciter bientôt contre elle la jalousie de toutes les villes de la Grèce. Aussi avez-vous vu, en 394, un personnage assez obscur, le Rhodien Timocrate, agent secret du général perse, réussir par quelques manœuvres à rallumer dans cette Grèce le flambeau des discordes intestines. Déjà les Thébains se sont déclarés les ennemis des Spartiates, et les Athéniens n'ont pas laissé échapper cette occasion de se venger de l'abaissement extrême où Sparte

les avait plongés. Tel est l'effet inévitable des traités qui placent un peuple actif et industrieux dans une dépendance qu'il ne peut supporter longtemps. Ceux qui, en 404, avaient proposé d'anéantir Athènes, raisonnaient, dans leur barbarie, avec plus de justesse. Se flatter de disposer d'elle à volonté, c'était trop méconnaître la mobilité des choses humaines, et trop ignorer combien les ressentiments nationaux sont vivaces. La guerre vient donc de renaître dans l'intérieur de la Grèce, et le livre IV de Xénophon va nous en exposer les événements depuis le milieu de l'an 394 jusqu'à la fin de 389.

Agésilas met tout à feu et à sang en Phrygie : τὴν χώραν ἔκαε καὶ ἐπόρθει. Un seigneur perse, Spithridate, s'attache à lui, et lui ménage l'alliance de Cotys, roi de Paphlagonie, qui lui fournit mille chevaux et deux mille peltastes. Cotys épouse la fille de Spithridate, et le roi de Sparte vient prendre ses quartiers d'hiver autour de Dascylie. Pharnabaze survient avec deux charriots armés de faux et quatre cents cavaliers : il rompt, il écrase un bataillon grec; mais, quatre ou cinq jours après, il est vaincu par Hérippidas, l'un des officiers d'Agésilas. Spithridate voulut une part du butin; on ne la lui laissa point; il se retira soudainement à Sardes avec Mégabate, autre Perse, et avec les Paphlagoniens. Dans le récit d'une entrevue de Pharnabaze et d'Agésilas, Xénophon ne manque pas de mettre en opposition le luxe du satrape avec la simplicité du roi de Lacédémone. On se fit réciproquement des promesses d'amitié : Agésilas consentit à sortir de la Phrygie, et remplit cet engagement. Son armée se grossissait de jour en jour, et se disposait à pénétrer en Asie,

lorsqu'il reçut l'ordre de revenir sans délai en Grèce pour défendre la république contre les Thébains et leurs alliés. La plupart de ses soldats aimaient mieux rester en Asie que d'aller faire la guerre à des Grecs, mais il en entraîna plusieurs par l'appât des récompenses.

Les éphores levaient une autre armée et en confiaient le commandement à Aristodème, tuteur du jeune roi Agésipolis. Cependant les peuples confédérés contre Sparte prenaient la résolution d'aller l'attaquer dans ses murs ou le plus près possible. Les Lacédémoniens avaient six mille hoplites de leur propre cité, six mille de l'Élide, de l'Épidaurie, et de quelques autres provinces, quinze cents Sicyoniens, trois cents archers crétois, quatre cents frondeurs et six cents cavaliers. Le total était de quatorze mille huit cents hommes. L'armée qu'ils allaient combattre se composait de six mille hoplites athéniens, sept mille Argiens, cinq mille Béotiens, trois mille Corinthiens et autant d'Eubéens, d'une infanterie légère d'environ quinze cents hommes, et du même nombre de cavaliers, en tout vingt-sept mille combattants. Il se livra une bataille sur le territoire de Némée, auprès d'Épiécie dans l'Argolide, et les Lacédémoniens la gagnèrent : ils ne perdirent, dit-on, que huit hommes, et tuèrent beaucoup d'Athéniens, de Corinthiens, surtout de Béotiens qui, par une mauvaise manœuvre, s'étaient laissé investir. Agésilas se trouvait à Amphipolis lorsqu'il apprit cette nouvelle : il traversa la Macédoine et la Thessalie, marchant en bataillon carré, une moitié de sa cavalerie en tête et l'autre en queue. Les Thessaliens harcelaient son arrière-garde : il la renforça et les mit en déroute.

Bientôt il a franchi les montagnes de Phthie en Achaïe, et s'est avancé jusqu'aux frontières des Béotiens. Xénophon l'y fait arriver au moment d'une éclipse, qu'on croit celle qui est marquée dans la table de Pingré au 14 août 394. L'armée navale de Sparte venait d'être vaincue par Conon près de Cnide, et le navarque ou amiral Pisandre avait péri. Agésilas, apprenant cette mauvaise nouvelle, jugea convenable de la dissimuler à ses troupes : il publia qu'à la vérité Pisandre était mort, mais après avoir triomphé. Il immola des bœufs en action de grâces, et, par ce spectacle, il encouragea si bien ses soldats qu'ils eurent l'avantage dans un nouvel engagement. Mais on approchait d'une journée plus décisive.

Je vais, dit Xénophon, décrire la plus célèbre bataille qui se soit livrée de nos jours. Il ne lui plaît pas de tenir compte de celles de Leuctres et de Mantinée, où ses amis, les Spartiates, furent vaincus; mais il va célébrer l'un de leurs triomphes. L'armée d'Agésilas, partie du Céphisse, et celle des Thébains, venant du mont Hélicon, se rencontrèrent dans la plaine de Coronée. De part et d'autre, on marchait dans un profond silence; mais, à la distance d'un stade, les Thébains se mirent à courir, en jetant des cris. Un bataillon, qui se détacha de la phalange d'Agésilas, les renversa du premier choc, et ce prince se croyait déjà vainqueur, lorsqu'on lui annonça que les Béotiens, plus heureux sur un autre point, pénétraient dans son camp et le pillaient. Il marcha contre eux. Que sa conduite ait été celle d'un vaillant guerrier, on ne le conteste point; mais, ajoute notre historien, elle ne fut pas celle d'un général prudent : il eût mieux fait de laisser fuir

les ennemis, pour les prendre en queue : il les attaqua de front. C'est ici que se lit un des passages que Longin admire : « Ayant rapproché les boucliers les uns des au« tres, ils reculaient, ils combattaient, ils tuaient, ils « mouraient ensemble : καὶ συμβαλόντες τὰς ἀσπίδας, ἐω« θοῦντο, ἐμάχοντο, ἀπέκτεινον, ἀπέθνησκον. » Ces mêmes paroles se retrouvent dans un autre écrit de Xénophon, dans la vie d'Agésilas, où je vous les ai fait remarquer. Ce prince reçut une blessure, et fut porté à sa phalange; mais les ennemis étaient en pleine déroute, et il apprit que quatre-vingts d'entre eux s'étaient réfugiés dans un temple. On lui demandait ce qu'il voulait qu'on en fît : n'oubliant pas le respect dû aux dieux, il ordonna de les laisser sortir sans les maltraiter. Le lendemain, ses soldats, rangés en bataille et couronnés de fleurs, dressèrent un trophée au son des instruments. Les Thébains lui demandèrent une trêve pour enterrer leurs morts. Après l'avoir accordée, il partit pour Delphes, où il offrit au dieu la dîme des dépouilles, dîme qui montait à cent talents. Il s'embarqua ensuite et revint à Sparte.

En 393, les hostilités recommencent. Plusieurs Corinthiens désiraient la paix; mais un parti puissant, entretenu par les Béotiens, les Argiens et les Athéniens, s'opposait à toute réconciliation avec Lacédémone, et projetait le massacre des hommes qui restaient dévoués à cette république. Le dernier jour de la fête des Euclées, les conjurés égorgèrent des citoyens sur la place publique et au théâtre, des juges sur leurs siéges, des vieillards dans les temples, aux pieds des statues et des autels. Quelques jeunes gens s'étaient réfugiés dans la forteresse : là, le chapiteau d'une colonne tomba,

quoiqu'il n'y eût ni vent ni tremblement de terre. On sacrifia : à l'inspection des entrailles, les devins annoncèrent que le plus sûr parti était de descendre de la citadelle. Sur l'assurance qu'on ne leur ferait aucun mal, ces jeunes Corinthiens rentrèrent dans leurs foyers; mais, voyant l'ascendant que le parti argien avait acquis, ils résolurent de tout entreprendre pour la cause de Lacédémone, qui leur semblait celle de leur patrie, opinion que notre historien partage. Ils s'entendirent avec le polémarque lacédémonien, Praxitas, qui commandait à Sicyone, et l'introduisirent dans Corinthe. Il y eut un combat entre les Spartiates, les Sicyoniens et quelques Corinthiens d'une part; et de l'autre le plus grand nombre des Corinthiens, avec les Argiens et les Athéniens commandés par Iphicrate. La victoire demeura encore aux Spartiates, quoique les Sicyoniens eussent été défaits. Xénophon admire ici la toute-puissante intervention des dieux : jamais, sans eux, Sparte n'aurait vu tomber sous ses coups tant d'ennemis; elle ne les eût pas vus fuir éperdus, tremblants, désarmés, n'imaginant rien pour leur défense, faisant tout pour leur propre ruine. En peu d'instants il périt tant d'hommes qu'on n'apercevait plus que des cadavres amoncelés, où l'on avait coutume de voir des monceaux de blé, de pierres et de bois. Les Béotiens, en garnison au port, périrent aussi, les uns sur le mur, les autres sur les toits des arsenaux. Un armistice permit aux Corinthiens et aux Argiens d'enlever leurs morts. Praxitas fit abattre une partie du mur, et prit avec ses troupes le chemin de Mégare : il s'empara de Sidonte et de Crommyon, laissa des garnisons dans ces deux places, fortifia Épiécie et rentra dans Sparte. Cependant Iphi-

crate, avec une poignée d'hommes, assaillit et pilla Phlionte; les Phliasiens ou Phliontins appelèrent les Spartiates, qui les défendirent. Alors les courses d'Iphicrate se dirigèrent sur divers lieux de l'Arcadie. De leur côté, les Lacédémoniens investirent Corinthe, et y seraient entrés sans peine, si les Athéniens ne s'y étaient portés en hâte, et n'avaient relevé, en peu de jours, les murs démolis par Praxitas. Renonçant pour quelque temps à Corinthe, les troupes lacédémoniennes attaquèrent les Argiens et ravagèrent leurs campagnes; mais, de là revenant sur Corinthe même, elles abattirent les murailles construites par Iphicrate. Agésilas conduisait cette expédition; et son frère Téleutias le rejoignait avec des vaisseaux et des armes qu'il venait de prendre aux Corinthiens. Quel étrange enchaînement de ravages sur tant de points de la malheureuse Grèce!

Au temps de la célébration des jeux Isthmiques, dans l'été de l'an 392, Agésilas, informé que les Corinthiens gardaient tout leur bétail dans leur port, se rendit à l'isthme, entra dans le temple, y sacrifia, et, quatre jours après, conduisit ses troupes vers le port des Corinthiens, qui alors appelaient Iphicrate à leurs secours. Le feu prit, on ne sut comment, au temple de Neptune, et cet incendie ayant fait apercevoir l'armée lacédémonienne qui occupait les hauteurs, le port fut à l'instant abandonné de tous ceux qui s'y étaient retirés. Corinthe se rendit à discrétion au roi de Sparte, qui n'usa d'aucune clémence : ils proscrivit les auteurs ou complices du massacre de 393, et vendit plusieurs autres habitants. Enflé de ce succès, il feignait de ne pas remarquer les ambassadeurs que les Béotiens lui envoyaient pour sa-

voir à quel prix ils pourraient obtenir la paix. On le voyait rayonnant de gloire sur son siége, lorsqu'un courrier hors d'haleine vint lui annoncer la défaite de la garnison lacédémonienne du Léchée, port corinthien. Il se lève, prend sa pique, ordonne à ses troupes, qui n'avaient pas dîné, d'emporter leurs viandes et de le suivre. Il part, sans prendre lui-même de nourriture. Mais trois cavaliers l'ayant informé que les morts avaient été rendus, il reprit le chemin du temple et rappela les députés de la Béotie, qui ne parlèrent plus de paix. Iphicrate, qui venait de remporter au Léchée cette victoire, ne borna point là ses exploits : il reprit Sidonte, Cronmyon, OEnoé, et rétablit dans Corinthe la puissance du parti ennemi de Sparte.

Au commencement de l'année 391, les Achéens établissent une garnison à Calydon; et fatigués, comme tous les Grecs, de la tyrannie de Lacédémone, ils lui adressent, par l'organe de leurs députés, ce discours : « Votre conduite à notre égard est injuste. Nous prenons « les armes avec vous, quand vous l'ordonnez; nous « vous suivons partout où il vous plaît de nous con« duire; et vous, lorsque vous nous voyez pressés « par les Acarnaniens et par leurs alliés, vous ne dai« gnez pas y prendre garde. Si vous persistez dans « cette indifférence, nous aviserons aux moyens de « nous défendre sans vous. » C'était annoncer l'intention de rompre l'alliance avec Sparte : pour prévenir cette défection, les éphores et l'assemblée générale chargèrent Agésilas de secourir les Achéens. Il ravagea l'Acarnanie; et, selon son usage, enleva et vendit un butin considérable. Il ne quitta ce pays qu'à l'ouverture de l'automne. Au fond, il laissait les Achéens ex-

posés aux mêmes périls : ils voulurent le retenir; mais il avait pillé, il partit.

Au printemps suivant, 390, pensant retrouver quelque nouvelle proie à saisir dans l'Acarnanie, il songeait à y retourner; mais les Acarnaniens s'arrangèrent avec les Achéens; et cette guerre cessa : il en restait assez d'autres. Sparte ordonna une levée de troupes contre Argos. Le roi Agésipolis reçut l'ordre de conduire cette expédition. Jupiter Olympien, qu'il alla consulter, l'ayant autorisé à refuser la trêve que les Argiens proposaient, il se rendit à Delphes pour demander à Apollon s'il était sur ce point du même avis que son père. Apollon jugea en effet comme Jupiter avait jugé, en sorte qu'Agésipolis entra par Némée dans l'Argolide, dévastant les campagnes, semant partout le trouble et l'épouvante. Le premier jour de cette invasion, tandis qu'il faisait, après souper, les libations accoutumées, la terre trembla. La plupart des soldats refusèrent de passer outre, disant qu'autrefois, ainsi que nous l'avons remarqué, Messieurs, un pareil présage avait fait reculer Agis, qui entrait en Élide. Agésipolis, très-versé dans ces matières, dit que, si la terre avait tremblé, comme au temps d'Agis, avant l'invasion, il aurait aussi rétrogradé, et se serait cru repoussé par les immortels, mais qu'une commotion terrestre qui suivait son entrée dans le pays, était un signe manifeste de l'approbation des cieux. Le lendemain donc, il offrit un sacrifice à Neptune et poursuivit sa route à petites journées. La foudre tomba dans son camp et tua quelques soldats : il en conclut qu'il fallait bâtir un fort; mais les victimes qu'il immolait, ayant manqué de fibres, il ramena et licencia ses troupes, content d'avoir tou-

jours pris les Argiens au dépourvu et ravagé leur territoire.

Pendant ces combats sur terre, il s'en livrait de plus mémorables sur mer et dans les villes maritimes. Xénophon nous avertit qu'il négligera, en les racontant, les détails de peu d'importance. Pour composer cette nouvelle suite de récits, il remonte à l'an 394. L'Athénien Conon et le Perse Pharnabaze, après avoir gagné, sur les Spartiates, près de Cnide, la bataille navale dont j'ai parlé, s'étaient portés avec leurs flottes vers les villes et les ports de mer, en avaient chassé les harmostes ou intendants lacédémoniens, et traitaient les habitants avec une modération qui attirait dans leur parti les villes que leurs armes n'avaient point encore soumises. Pharnabaze confia à Conon quarante galères, et lui manda de venir le joindre à Sestos. Cependant le Spartiate Dercyllidas avait réussi à se maintenir chez les Abydéniens; il occupait même Sestos, qui était en face d'Abydos. Conon et Pharnabaze tentèrent de l'en expulser : n'y réussissant point, ils résolurent, au commencement de l'année 393, d'aller dévaster les côtes de la Laconie. Leur flotte nombreuse aborda Mélos, puis le rivage de Phérès; et, après quelques descentes sur les pays maritimes, prenant tout à coup une route contraire, elle se retira dans le port de Cythérée, nommé Phéniconte. Pharnabaze y laissa une garnison, sous les ordres de l'Athénien Nicophème, et fit voile vers l'isthme de Corinthe. Là, voulant se retirer en Phrygie, il laissa à Conon de l'argent et la disposition de la flotte. Conon en profita pour revenir à Athènes, et y relever les murs de la ville et du Pirée. Voilà, Messieurs, au milieu de tant de ravages, un service éminent qu'un guerrier vic-

torieux rend à sa patrie. En même temps, les Corinthiens équipent des vaisseaux; mais, de leur côté, les Lacédémoniens mettent une flotte en mer; et, consternés surtout de la reconstruction des murailles et du port d'Athènes, ils députent Antalcidas vers Tiribaze, l'un des lieutenants du roi Artaxerce. Ils demandent la paix et consentent à toutes les conditions, pourvu qu'on ne souffre pas que leur rivale reprenne son indépendance et sa puissance. Athènes, instruite de cette négociation, se hâta d'envoyer aussi des ambassadeurs à Tiribaze : c'étaient Conon, Hermogène, Dion, Callisthènes, Callimédon, auxquels s'adjoignirent des députés de la Béotie, d'Argos et de Corinthe. Tiribaze n'osait rien conclure sans l'ordre du grand roi; mais il goûtait fort les propositions d'Antalcidas : il lui donna de l'argent, afin de mettre les Spartiates en état d'équiper de nouveaux navires; et il emprisonna Conon, sous prétexte que cet Athénien se montrait contraire aux intérêts du roi de Perse. C'était un insigne attentat, ainsi que M. Gail l'exprime dans sa traduction par ces mots : *Après cette violation du droit des gens.* Mais Xénophon n'est pas si équitable, il dit seulement : ταῦτα δὲ ποιήσας, *ayant fait ces choses,* Tiribaze se rendit à la cour du roi pour lui porter les vœux des Lacédémoniens, et lui apprendre qu'il avait incarcéré Conon, parce que celui-ci agissait avec déloyauté, καὶ ὅτι Κόνωνα συνειληφὼς εἴη ὡς ἀδικοῦντα.

En 392, Struthas est envoyé par Artaxerce pour traiter avec les Grecs. Ce Struthas se souvenait des ravages exercés par Agésilas sur les terres du grand roi : il arrivait disposé en faveur des Athéniens et de leurs alliés. Les Spartiates, qu'il n'aimait pas, n'hésitèrent

point à reprendre les armes contre lui. Thymbron fut chargé de cette entreprise, et la conduisit assez mal. Ses troupes marchaient le plus souvent en désordre avec une confiance présomptueuse. Struthas détacha un corps de cavalerie pour les envelopper. En ce moment là, Thymbron, après dîner, s'entretenait avec le joueur de flûte Thersandre, qui, ami des institutions de Sparte, se piquait de rigorisme et de bravoure. L'imprudent général et son vaillant musicien tombèrent les premiers sous les coups des cavaliers perses, qui dispersèrent toute l'armée lacédémonienne. L'année 391 tourna moins à l'avantage des Athéniens : les Rhodiens bannis implorèrent contre eux les secours du Péloponèse; ils supplièrent qu'on ne permît point à Athènes d'accroître sa puissance par l'occupation de Rhodes. Cette île devait recevoir les lois de Sparte, si le parti des riches s'y relevait; d'Athènes, si le peuple y obtenait la toute-puissance. Les Spartiates équipèrent donc dix vaisseaux dont Eudicus eut le commandement, tandis que Diphridas passait en Asie pour tenir les villes en respect, recueillir les débris de l'armée de Thymbron et marcher contre Struthas. Diphridas remplit parfaitement cette mission : il fit prisonnier le gendre de Struthas, Tigrane, et en tira une forte rançon. Pour Eudicus, il s'aperçut bientôt qu'il n'avait point assez de troupes : Téleutias, envoyé avec douze vaisseaux pour le remplacer, aborda à Samos, s'y renforça encore de quelques navires, gagna Cnide et se dirigea sur Rhodes avec vingt-cinq voiles. Sur la route, il s'empara de dix trirèmes athéniennes et d'un riche butin, ce qui était toujours un article important dans les expéditions lacédémoniennes. Sparte allait reprendre tout

son ascendant, si, en 390, les Athéniens ne s'étaient pressés de mettre en mer, sous les ordres de Thrasybule, une flotte de quarante vaisseaux. Thrasybule ne prit point la route de Rhodes : il craignait Téleutias; il tira vers l'Hellespont, où il ne rencontra point d'adversaires, négocia avec les Thraces, partit pour Byzance, y abolit l'oligarchie, releva la démocratie et afferma la dîme qui se prélevait sur les marchandises venant du Pont-Euxin. Après avoir ensuite traité avec les Chalcédoniens, il quitta l'Hellespont et se porta sur Lesbos. Ayant fait à Mitylène des enrôlements considérables, il attaqua Méthymne, vainquit le gouverneur Thérimaque, qui périt dans la bataille. Thrasybule reçoit plusieurs villes à composition, livre au pillage celles qui résistent, payent ses soldats et prend enfin la route de Rhodes. C'est encore là, Messieurs, une expédition glorieuse, tout à fait digne de l'habile général et du grand citoyen qui, treize ans auparavant, avait délivré sa patrie de la tyrannie des Trente. La célérité de ses opérations est vivement peinte par l'historien. Une même période remarquable par la hardiesse des contructions, par la multitude et la distribution des détails, représente l'audace, la souplesse et la promptitude des mouvements de Thrasybule. C'est celle qui commence par les mots ἐπιτυχὼν δὲ ἐν τῇ Λέσϐῳ, se continue par ceux-ci : πρὶν ἐν Μιτυλήνῃ συντάξας et se termine à la quinzième ligne par ἦγεν αὐτοὺς ἐπὶ Μήθυμναν. Weiske en admire avec raison la composition savante, l'unité, l'enchaînement, le cours rapide et en quelque sorte irrésistible : *In periodo ipsa quæ tam multa membra arctissimo nexu vincta tenet, et quam prope cogimur uno spi-*

ritu pronuntiare, exprimi videtur industria et celeritas Thrasybuli.

Les événements rapportés dans les dernières pages de ce livre appartiennent à l'année 389. Thrasybule tire des tributs de plusieurs places, particulièrement d'Aspende; mais ce goût général de spoliation, dont il méritait d'être exempt, causa sa perte. Les Aspendiens avaient payé la contribution à laquelle on les avait soumis, et l'on n'en continuait pas moins de ravager leur territoire. Indignés de cette iniquité, ils firent une sortie nocturne, et massacrèrent Thrasybule dans sa tente. Xénophon, qui ne prodigue pas les éloges aux Athéniens, ne peut s'empêcher de l'appeler un homme d'une très-grande vertu, μάλα δοκῶν ανὴρ ἀγαθὸς εἶναι. Il eut pour successeur Argyre. En même temps, les Lacédémoniens remplacèrent, par Anaxibius, Dercyllidas dont ils n'avaient pourtant pas lieu de se plaindre; mais Anaxibius promettait qu'avec de l'argent et des galères, il ruinerait les affaires des Athéniens dans l'Hellespont : il part avec trois vaisseaux et de quoi solder mille hommes; il arrive à Abydos, y trouve trois autres galères, et se met à intercepter les vaisseaux des Athéniens et de leurs alliés. Athènes, craignant de perdre les fruits des exploits de Thrasybule, envoie Iphicrate à la tête de huit vaisseaux et de douze cents peltastes, les mêmes, pour la plupart, qu'il avait commandés à Corinthe. Il surprit Anaxibius, qui périt les armes à la main avec un grand nombre de ses soldats. Après ce succès, Iphicrate se retira dans la Chersonèse.

La diction de ce livre est toujours élégante et gracieuse, quelquefois vive et pittoresque, ainsi que nous

venons de l'observer. Mais l'intérêt des narrations ne se soutient pas constamment : certains faits mémorables qui méritaient d'être décrits ne sont qu'indiqués; par exemple, la bataille navale de Conon près de Cnide. La chronologie est moins confuse que dans le livre précédent : si l'auteur remonte à 394 après avoir abouti à la fin de 390, c'est qu'il a voulu distinguer les combats sur terre et les expéditions maritimes; il y aurait bien de la rigueur à condamner cette division. Mais enfin ces déplacements et l'absence de presque toute indication précise ont donné lieu à des erreurs, et laissent encore des incertitudes; tous les chronologistes, avant Dodwell, s'y sont trompés. Petau place en 392, au lieu de 390, l'expédition de Thrasybule dans l'Hellespont et à Lesbos; il met deux années d'intervalle entre les exploits et la mort de ce général à Aspende. Dodwell ne rétablit un ordre plus satisfaisant que par des conjectures dont quelques-unes seraient contestables. Quant à l'importance des faits, ou à l'instruction morale et politique qui en dérive, elle consisterait surtout à montrer qu'il faut chercher dans l'activité des travaux industriels, et non pas dans des guerres agressives, les moyens de maintenir la liberté et la prospérité des États. L'imperfection du système social dans les cités grecques, et surtout à Lacédémone, les entraîne toutes à des querelles et des hostilités interminables : elles ne savent se défendre et s'agrandir qu'aux dépens les unes des autres. Ce déplorable système amène des traités frauduleux, des alliances mobiles, une discorde inextinguible. Il les retient plus ou moins sous la dépendance des barbares qu'elles ont jadis vaincus; il les expose à être sans cesse attaquées, menacées, ou, ce qui

est plus honteux, soudoyées par un potentat étranger et par ses satrapes. Si Sparte avait su honorer l'industrie, et Athènes enchaîner l'anarchie, la Grèce, paisible et florissante, se serait préservée des malheurs sous lesquels nous la verrons enfin succomber.

Arrêtons du moins un instant nos regards sur l'homme le plus illustre dans l'histoire civile et militaire de cette époque : c'est Thrasybule. Le prétendu Cornélius Népos a écrit sa vie en quatre pages, dont une grande partie n'est remplie que de réflexions communes, de sentences banales et de citations déplacées. Il y est dit que Thrasybule, quoique personne ne le surpassât en vertu, n'a point acquis autant de célébrité que bien d'autres. *Nescio quo modo, quum eum nemo anteiret his virtutibus, multi nobilitate præcucurrerunt;* et, comme si cet aperçu n'était pas déjà bien assez hasardé, on a traduit : « Je ne sais comment il est arrivé que, supé« rieur à tous les autres grands hommes par le « genre de vertus qu'il possédait, il ait eu moins de « célébrité qu'aucun d'eux. » L'auteur latin, qui mesure peu ses expressions, n'a pourtant pas le tort d'en employer en cet endroit de si générales : il ne déclare pas que Thrasybule est précisément le moins renommé de ces personnages, mais seulement que plusieurs le sont plus que lui. Faut-il donc, en traduisant pour l'usage de la jeunesse un livre qu'on suppose classique, rendre les notions qu'il renferme encore plus inexactes qu'elles ne sont ? Sans doute Thrasybule n'est pas le héros qu'on a le plus célébré ; et en cela il n'y a rien d'étonnant ni d'injuste ; car il n'est pas vrai, quoi qu'en dise Népos, que pas un seul n'ait eu plus de titres de gloire. Mais en effet il a droit à de grands hommages, et nous

voyons que l'antiquité ne les lui a pas refusés. Xénophon s'écarte en sa faveur de la règle qu'il semble s'être prescrite de ne louer que des Spartiates. Démosthène et plusieurs autres orateurs parlent de lui honorablement. Si Lysias lui reproche ce goût de rapine, alors si commun, et dont en effet il ne s'est pas préservé, c'est en regrettant de remarquer cette tache dans la vie d'un citoyen recommandable par les plus éminents services. Diodore de Sicile retrace les grandes actions de Thrasybule. Cicéron, Valère Maxime, Plutarque, les citent ou y font allusion. Le souvenir ne s'en est jamais éteint ni flétri. Sans parler des exploits militaires de Thrasybule, il y a deux traits dans sa vie qui doivent consacrer à jamais sa mémoire. L'un est d'avoir délivré sa patrie du joug des trente tyrans, et commencé par là d'affaiblir dans la Grèce entière l'influence de Lacédémone et le progrès du système oligarchique. L'autre est l'amnistie générale qu'il fit prononcer dans Athènes après l'expulsion des Trente. Il exigea de chaque citoyen le serment d'oublier toute injure, de n'en jamais poursuivre la vengeance, de ne connaître d'autres coupables que les Trente et les décemvirs qui leur avaient succédé, de pardonner même à ceux de ces magistrats qui pourraient apporter quelque raison ou quelque excuse de leur conduite. « Je ne puis m'empêcher, dit « Rollin, de faire remarquer ici la sagesse et la modé« ration de Thrasybule, si salutaire et si nécessaire « après de longs troubles : c'est l'un des beaux événe« ments de l'antiquité, digne de la douceur des Athé« niens, et qui a servi de modèle aux siècles suivants « dans les bons gouvernements. Jamais tyrannie n'avait « été plus cruelle ni plus sanglante que celle dont Athè-

« nes venait de sortir. Chaque maison était en deuil,
« chaque famille pleurait la perte de quelque parent.
« Ç'avait été un brigandage public où la licence et
« l'impunité avaient fait régner tous les crimes. Les
« particuliers semblaient avoir droit de demander le
« sang de tous les complices d'une si criante oppression;
« et l'intérêt même de l'État paraissait autoriser leurs
« désirs, pour arrêter à jamais, par l'exemple d'une sé-
« vère punition, de pareils attentats. Mais Thrasybule,
« s'élevant au-dessus de tous ces sentiments par les
« vues d'une politique plus éclairée et plus profonde,
« comprit que de songer à punir les coupables, ce se-
« rait laisser des semences éternelles de division et de
« haine, affaiblir par ces dissensions les forces de la
« république qu'elle avait intérêt de réunir contre l'en-
« nemi commun, et faire perdre à l'État un grand
« nombre de citoyens, qui pouvaient lui rendre d'im-
« portants services dans la vue même de réparer leurs
« premières fautes. Cette conduite, après de grands
« troubles, a toujours paru aux plus habiles politiques
« le moyen le plus sûr et le plus prompt de rétablir
« la paix et la tranquillité. » Rollin cite d'abord Cicéron, qui, voyant Rome partagée en deux factions après la mort de Jules-César, rappela le souvenir de l'amnistie de Thrasybule et proposa d'ensevelir, à l'exemple des Athéniens, dans un éternel oubli tout ce qui s'était passé. C'est, Messieurs, ce que l'orateur romain dit lui-même en ces termes : *In ædem Telluris convocati sumus, in quo templo, quantum in me fuit, jeci fundamenta pacis, Atheniensiumque renovavi vetus exemplum. Græcum etiam verbum* ἀμνηστεία *usurpavi, quod tum in secundis discordiis usurpaverat*

civitas illa, atque omnem memoriam discordiarum oblivione sempiterna delendam censui. Rollin cite ensuite le cardinal Mazarin, qui faisait observer à un ministre espagnol, qu'à l'avénement de Henri IV, et sous Louis XIV après la Fronde, des amnisties générales avaient extirpé en France les germes de la rébellion, tandis qu'ailleurs les rigueurs excessives ôtaient aux sujets sortis de leur devoir la confiance d'y rentrer. Honneur donc à Thrasybule qui est, Messieurs, à notre connaissance, le premier qui ait senti le péril des réactions ou vengeances politiques! Il a compris que, loin de mettre obstacle au renouvellement des désordres, elles raniment l'énergie des factions, et en prolongent les mouvements bien au delà du terme naturel, qu'elles n'abattent point le théâtre des séditions, qu'au contraire elles y font remonter les acteurs les plus impatients d'en descendre, en les avertissant qu'ils ne trouveront point ailleurs de sécurité : il a senti qu'en proscrivant les sectes, on prend le meilleur moyen de les éterniser, qu'on fait précisément ce qu'elles ont besoin qu'on fasse pour qu'elles ne s'éteignent pas d'elles-mêmes. Ceci, Messieurs, tient à une considération plus haute, c'est que les hommes n'ont pas, autant qu'ils s'en flattent, le pouvoir de détruire : ils n'opèrent, d'une manière sûre et durable, que des transformations lentes et progressives. La nature a réservé au temps seul une puissance que n'usurpent jamais impunément ceux qui veulent faire ou défaire subitement des révolutions. La mort de Thrasybule, en 389, est l'époque où nous nous arrêterons aujourd'hui. Dans notre prochaine séance, les livres V et VI des *Helléniques* de Xénophon conduiront l'histoire de la Grèce depuis ce terme jusqu'en 375.

ONZIÈME LEÇON.

HELLÉNIQUES. — LIVRES CINQUIÈME ET SIXIÈME.

Je crains, Messieurs, que vous ne trouviez quelque aridité dans les détails qui remplissent les livres V et VI des *Helléniques* de Xénophon, qui vont nous occuper aujourd'hui. Ce n'est pourtant qu'au moyen de pareils détails, fournis par un historien contemporain, qu'on peut pénétrer dans l'intérieur des affaires et des habitudes d'un peuple, et acquérir une véritable connaissance de son histoire. Le livre V comprend environ treize années des fastes de la Grèce, de l'an 388 jusqu'en 375. L'auteur attire d'abord nos regards sur les Éginètés, à qui Sparte avait permis de ravager l'Attique : assiégés eux-mêmes sur terre et sur mer par les Athéniens, ils sont secourus par le général spartiate Téleutias, frère d'Agésilas, puis par Hiérax, qui prit ce commandement. Après cinq mois de siége, les Athéniens se retirèrent. Les Spartiates, qui voulaient complaire au Perse Tiribaze, élurent Antalcidas pour amiral. Chabrias commandait les guerriers d'Athènes, qui, sous sa conduite, vainquirent ceux de Lacédémone et d'Égine : ce triomphe, quoique peu éclatant, valut à ceux qui l'obtinrent l'avantage de naviguer aussi librement qu'en temps de paix. Le courage des troupes lacédémoniennes ne se ranima que lorsqu'on leur eut rendu Téleutias. Ce général était fort aimé : « Soldats, dit-il, je « n'apporte pas d'argent ; mais, avec l'aide des dieux et « secondé par vous, je vous procurerai d'abondantes

« provisions; vous ne serez jamais traités plus mal que « moi-même. Si je vous disais que j'aimerais mieux « manquer du nécessaire, que de vous en voir privés, je « vous étonnerais peut-être; c'est la vérité pourtant. Je « supporterais plutôt la faim pendant deux jours, que « de vous laisser une seule journée sans nourriture. « Ma porte a toujours été, elle sera toujours ouverte à « quiconque aura besoin de moi. Si notre république « est parvenue au comble de la gloire et de la prospérité « (quelle prospérité!), songez qu'elle en est redevable « à ses travaux, à sa vaillance intrépide. Déjà vous « vous êtes montrés braves. Surpassez-vous aujourd'hui. « Vivez aux dépens de l'ennemi; et assurez ainsi en « même temps votre subsistance et votre gloire. » Après ce discours, il sacrifie, s'embarque, et, avec douze vaisseaux, court de nuit attaquer le port d'Athènes. Il croyait prendre ses ennemis à l'improviste, et, en effet, il n'était point attendu. Il s'empare de plusieurs barques, et enlève un butin dont la vente lui fournit de quoi payer un mois de solde à sa troupe.

Antalcidas revenait d'Asie avec Tiribaze : il avait obtenu l'alliance du grand roi, dans le cas où Athènes refuserait la paix. Pour la contraindre à l'accepter, il fit avec succès des courses maritimes, et parvint à réunir sous ses ordres plus de quatre-vingts voiles. Maître de la mer, il empêchait les vaisseaux de naviguer du Pont-Euxin à Athènes. L'alarme qu'excitait sa flotte inspira partout, à Corinthe, à Argos et dans l'Attique même, le désir de la paix. Des députés se rendirent près de lui, et il leur lut un acte conçu en ces termes : « Le roi Artaxerce trouve juste que les villes « d'Asie, les îles de Chypre et de Clazomène, et les

« autres villes grecques, grandes et petites, soient libres, « excepté Lemnos, Imbros et Scyros, qui appartiendront, « comme autrefois, aux Athéniens. De concert avec « ceux qui accepteront cette paix, je combattrai (dit le « roi) ceux qui la refuseront; je les combattrai par « terre et par mer, avec mes vaisseaux et mes trésors. » Ce traité fut ratifié par tous les peuples, hormis les Thébains. Agésilas, qui les haïssait, ne perdit point de temps : il gagna les éphores, et peut-être aussi les devins; car il eut des augures favorables. A la vue de ses préparatifs menaçants, les Thébains accédèrent au décret du grand monarque. Les Corinthiens ne se pressaient pas de congédier leur garnison d'Argos: Agésilas les intimida tellement, eux et les Argiens, qu'ils se soumirent. Les bannis rentrèrent dans Corinthe, et ceux qui les avaient chassés en sortirent. Athènes, contrainte de souscrire au prétendu pacte, dissimula encore une fois son ressentiment. Xénophon laisse ici éclater, en pleine liberté, sa prédilection pour Lacédémone. « Tant que dura cette guerre, dit-il, les « Spartiates eurent l'avantage sur leurs adversaires; mais « ils se couvrirent de bien plus de gloire par la paix « d'Antalcidas. Arbitres de cette paix accordée par le « grand roi, ils rétablirent l'indépendance des villes, « s'associèrent Corinthe, affranchirent les Béotiens, et « réprimèrent l'insolence des Argiens. » Xénophon s'abstient de parler d'Athènes, mais le principal but de cette négociation, ou de ces intrigues, avait été de la replacer sous le joug de Sparte.

La paix d'Antalcidas est, dit M. Gillies, une époque importante et honteuse dans l'histoire grecque : *an important and disgraceful æra in the grecian his-*

tory. Xénophon ne vous a point exposé, Messieurs, toutes les conditions de ce déplorable traité. Il en a supprimé le premier article, qui nous est connu par un texte d'Isocrate et par les récits de Diodore de Sicile et de Plutarque. Avant tout, il était déclaré que les villes grecques d'Asie, ainsi que les îles de Clazomène et de Chypre, resteraient dépendantes de l'empire perse. La liberté n'était rendue qu'aux autres villes grecques; et cette liberté ne consistait qu'à les détacher d'Athènes, excepté Scyros, Imbros et Lemnos. Ainsi, dit l'auteur anglais que j'ai cité, les belles colonies d'Asie, cause et théâtre de tant de guerres, étaient à jamais abandonnées à un barbare. Pour satisfaire leur jalousie, les Spartiates livraient ces villes asiatiques dont ils s'étaient déclarés si souvent les défenseurs, et ils compromettaient leur propre puissance, en accroissant celle de l'ennemi commun des Grecs. Mais comme cet ennemi les chargeait de surveiller et diriger l'exécution du traité, comme il leur promettait de leur accorder à cet effet des secours d'argent, ils avaient de quoi contenter leur cupidité, en même temps que leur ambition ressaisissait la prépondérance au sein de la Grèce: ils se flattaient d'y régner sous les auspices d'un despote formidable à eux-mêmes. Cette transaction fut conclue entre Antalcidas et Tiribaze vers la fin de l'an 388, et acceptée, de gré ou de force, par les peuples grecs dans le cours de l'an 387. Parvenue au comble de ses vœux, Sparte résolut de se venger de ceux qui durant la dernière guerre s'étaient le plus hautement prononcés contre elle. Les Mantinéens reçurent, en 385, l'ordre de démanteler leurs murs; ils n'obéirent point. On les y força. Agésilas, à cause des services

que Mantinée avait jadis rendus à son père, ne voulut pas se charger de la détruire. Agésipolis accepta cette commission, malgré les anciennes relations de son père Pausanias avec les principaux citoyens de cette ville. Il détourna le fleuve qui la traversait et réussit à rassembler une telle quantité d'eau sous ses murs, qu'ils en furent bientôt ébranlés. Les habitants consentirent à les abattre; mais les Spartiates exigèrent de plus la démolition de plusieurs maisons, la division de la ville en quatre bourgades, le bannissement de soixante citoyens qui avaient embrassé le parti d'Argos, enfin l'établissement d'un régime aristocratique. Ainsi se termina ce siége, qui doit apprendre, dit Xénophon, combien il est dangereux de laisser un fleuve traverser une ville. Les bannis de Phlionte, voyant que Sparte se vengeait des hommes qui l'avaient desservie, pensèrent qu'elle favoriserait ceux qui avaient épousé sa cause : ils lui demandèrent donc de les rétablir dans leur patrie; et aussitôt les éphores ordonnèrent aux Phliasiens de les rappeler; ce qui fut exécuté. On décréta même que ces exilés rentreraient dans la possession de leurs biens qui avaient été vendus, et que le trésor de Phlionte en rembourserait le prix à ceux qui les avaient achetés. En ce même temps, des députés d'Acanthe et d'Apollonie se présentèrent à l'assemblée générale de Lacédémone; et leur orateur, Cligène, parla en ces termes : « Spartiates et alliés, vous ne « faites pas attention à une nouveauté qui apparaît en « Grèce. Olynthe, vous le savez, est la ville la plus « puissante de la Thrace; mais vous ne remarquez « pas qu'elle s'est attaché d'autres villes, qui doivent « se gouverner par les mêmes lois, et former avec elle

« une seule république. Elle en a même détaché quelques-unes qui appartenaient à la Macédoine et « obéissaient au roi Amyntas. Pella est de ce nombre. « Amyntas perd successivement ses places et va être « bientôt dépouillé de ses États. Les Olynthiens viennent de nous signifier que, si nous ne nous pressons « pas d'entrer dans leur ligue, ils viendront nous attaquer. Ils ont huit cents hoplites, beaucoup de peltastes, mille cavaliers. Si nous ne sommes pas secourus, il nous faudra renoncer à nos lois, nous joindre à eux et augmenter leurs forces. En ce moment « même, ils négocient avec Thèbes et Athènes. Verrez-vous avec indifférence se former contre vous une « confédération nouvelle? Aujourd'hui les Olynthiens « possèdent Potidée, située sur l'isthme de Pallène : « croyez qu'ils ne tarderont point à s'attacher les villes « voisines, déjà si intimidées que, malgré leur aversion « pour ces nouveaux dominateurs, elles n'ont pas osé « envoyer avec nous des députés pour vous dévoiler « ces manœuvres. Vous qui travaillez à empêcher la « réunion des peuples de la Béotie, laisserez-vous « naître et s'accroître une ligue plus formidable, ayant « pour centre une cité qui a des bois de construction « dans son territoire, qui tire de ses ports et de ses « marchés des revenus considérables, et chez qui un « sol fertile entretient une population nombreuse? Sachez que les Thraces, voisins des Olynthiens, leur font « déjà la cour, et songez, s'ils finissent par s'allier à « eux, quelle puissance vous aurez à redouter. Tenez « compte aussi des ressources qu'ils trouvent dans « leurs mines du mont Pangée, et surtout de leur ambition qui croîtra rapidement avec leur fortune. Ils

« ne sont pas encore invincibles; leurs alliés les abandonneraient bientôt à la vue d'un ennemi tel que le « peuple de Sparte; mais, si vous tardez d'intervenir, « vous aurez d'audacieux rivaux. » Cette harangue, probablement concertée avec les éphores, produisit une vive impression. Il fut résolu que les villes du Péloponèse fourniraient ou dix mille hommes, ou leur solde à raison de trois oboles éginètes par fantassin, et de quatre par cavalier (nous avons évalué l'obole à quinze centimes). Les Acanthiens, en apprenant ces mesures, en sollicitèrent de plus promptes. Ils demandèrent qu'en attendant cette levée d'hommes, qui entraînerait des lenteurs, on envoyât sans délai contre Olynthe ce qu'on avait de troupes disponibles. Eudamidas partit en effet à la tête de deux mille soldats, détacha Potidée du parti des Olynthiens, et commença la guerre, quoique avec des forces inférieures. Son frère Phébidas le suivit de près avec une armée plus nombreuse; et, arrivé près de Thèbes, il trouva la discorde établie entre les deux généraux thébains, Isménias et Léontiade. Isménias haïssait les Lacédémoniens : Léontiade, qui leur était dévoué, se rendit auprès de Phébidas et lui dit : « Suivez-moi avec vos hoplites, je vous « introduirai dans la citadelle et vous disposerez des « Thébains. Ils viennent de prendre la résolution de « ne point marcher avec vous contre Olynthe. Mais « faites ce que je vous propose; vous réduirez d'abord « Thèbes, et vous serez plus sûr de soumettre les Olyn« thiens. » On était en été : on célébrait la fête de Cérès; les rues étaient désertes. A midi, Léontiade fait entrer Phébidas et ses soldats dans la citadelle, et court à la place publique, où, s'adressant aux séna-

teurs, il les invite à ne pas s'effrayer de voir la place occupée par les Lacédémoniens, qui, dit-il, ne sont ennemis que de ceux qui veulent la guerre. En même temps, il fait arrêter Isménias : la faction aristocratique ou lacédémonienne seconde cette entreprise ; les citoyens du parti contraire s'enfuient pour n'être pas massacrés, et se réfugient à Athènes. Au contraire, Léontiade part pour Lacédémone, où il trouve les esprits indisposés contre Phébidas, qui, au lieu de suivre les ordres donnés par la république, avait fait autre chose que ce qui lui était commandé. Agésilas calma ce courroux, qui tenait à un reste de sentiments républicains. « Toute « la question, dit-il, est de savoir si la prise de la ci- « tadelle de Thèbes nous est utile ou désavantageuse. « Dans ce dernier cas, Phébidas doit être puni ; dans « l'autre hypothèse, il est absous par un ancien usage, « qui autorise les services irrégulièrement rendus, quand « ils sont profitables. — Eh quoi ! s'écria Léontiade, vous « douteriez de l'avantage que vous venez d'obtenir ! « Phébidas a pris le seul moyen de vous soumettre une « ville où dominaient vos ennemis et qui allait se dé- « clarer pour les Olynthiens. » Il n'en fallut pas plus : l'assemblée décréta qu'on garderait la citadelle de Thèbes puisqu'elle était prise, et qu'on ferait le procès à Isménias, parce qu'il avait conspiré contre Sparte. On l'accusa même d'avoir intrigué à la cour de Perse et reçu des présents du grand roi. On le déclara l'auteur de tous les troubles de la Grèce. Le malheureux Isménias se justifia parfaitement ; Xénophon est obligé de convenir qu'il réfuta toutes les inculpations : ἀπολογεῖτο μὲν πρὸς πάντα ταῦτα. Il n'en fut pas moins condamné à mort. Léontiade et ses partisans, maîtres de

Thèbes, y établissaient la domination de Sparte avec plus de zèle encore qu'on ne leur en demandait, ἔτι πλείω ὑπηρέτουν ἢ προσετάττετο αὐτοῖς. Dès lors les Lacédémoniens s'occupèrent avec plus d'ardeur de la guerre d'Olynthe. Téleutias fit des levées, se mit en marche et adressa des messages au roi de Macédoine Amyntas, et à Derdas, prince d'Élymie. Il était à la tête d'une armée formidable, lorsqu'il arriva sous les murs des Olynthiens; et néanmoins il eût perdu la bataille qu'il leur livra, sans le secours et le courage de Derdas et de la cavalerie élymienne. Olynthe n'était pas prise; les Olynthiens y étaient rentrés sans grande perte. Téleutias se retira en coupant les arbres et en dévastant le pays.

A l'ouverture du printemps de l'an 381, six cents cavaliers olynthiens fourrageaient dans les campagnes d'Apollonie. Par hasard, Derdas était avec sa cavalerie dans cette ville. Peu après il en sortit, et les poursuivit jusque sous les murailles d'Olynthe; ils perdirent environ quatre-vingts hommes.

Entre les événements que Xénophon vient d'exposer, ceux qui concernent Mantinée et Phlionte sont à rapporter aux années 386, 385, 384 et 383. Les entreprises contre Olynthe et incidemment contre Thèbes sont de 382. Telles étaient les suites immédiates du traité d'Antalcidas. Sparte ne déguisait point son despotisme, et Xénophon ne le dissimule pas davantage. Il se montre dans tout son jour, précisément parce qu'il l'approuve. On ne peut étudier nulle part mieux que chez lui cette partie instructive des annales grecques. Non-seulement il en est l'unique historien original, mais sa véracité ne saurait être suspecte : elle est garantie par

sa partialité même. Comme il trouve excellent que Lacédémone et l'oligarchie prédominent, il n'omet, il n'altère aucun des faits qui tendent à ces deux fins. En recueillant ses récits, qui méritent une confiance parfaite, nous demeurons les maîtres d'adopter ou de contredire ses opinions : il nous met à portée de les apprécier en parfaite connaissance de cause. Athènes est sans force, Corinthe sans activité; Mantinée et Phlionte sont asservies, la Béotie subjuguée, Olynthe menacée. Isménias est mis à mort pour avoir défendu l'indépendance de Thèbes, sa patrie. Léontiade qui a livré la citadelle, en est loué comme d'une bonne action. Les Acanthiens, qui viennent allumer la guerre, sont accueillis avec faveur. Il n'y a plus qu'un seul mérite, qu'une seule vertu dans la Grèce, c'est de servir Lacédémone; et tous les moyens sont bons pour éteindre ailleurs l'esprit de cité. Aucune confédération, aucune alliance n'est légitime qu'avec le peuple régulateur. Voilà les opinions que des événements politiques peuvent amener et quelquefois accréditer assez pour que des hommes estimés sages, tels que Xénophon, les adoptent, les répandent dans leur siècle et les perpétuent dans la postérité. Mais le livre V des *Helléniques* va s'étendre encore sur sept années.

A l'ouverture du printemps, les Olynthiens perdirent environ quatre-vingts hommes. Peu après, Téleutias revint couper les arbres et ruiner les moissons sur leur territoire; ils attaquèrent et maltraitèrent une partie de sa troupe. Furieux de cet échec, il rassemble ses hoplites et ses peltastes et ses cavaliers. Le sort des combats favorisa encore les Olynthiens : Téleutias périt sur le champ de bataille; les Lacédémoniens en déroute s'enfuirent à

Spartole, à Acanthe, à Potidée. L'ennemi se partagea pour les suivre, et en fit un massacre horrible; il moissonna la fleur de leur armée. Xénophon fait pourtant ici une réflexion, non contre l'injustice de la guerre déclarée à Olynthe, mais sur le danger de l'emportement. « De pareilles catastrophes, dit-il, apprennent qu'on « ne doit pas châtier même des esclaves dans l'accès de « la colère, de peur de se faire à soi-même plus de mal « qu'à autrui. En guerre il faut prendre conseil de la « prudence et non du ressentiment; la colère ne voit « rien, au lieu que la raison calcule les dangers. » Quoi qu'il en soit, les Lacédémoniens, informés de cette défaite et de la mort de Téleutias, frère de leur roi Agésilas, envoyèrent contre Olynthe une armée nouvelle ayant à sa tête leur autre roi, Agésipolis. Il y avait des troubles à Phlionte. Les bannis rentrés prétendaient que leurs contestations avec leurs concitoyens, principalement avec ceux qui avaient acheté leurs biens, ne devaient pas être jugées dans la ville, mais par un tribunal impartial, c'est-à-dire par des étrangers. Ils s'adressèrent aux Lacédémoniens, qui trouvèrent leurs réclamations fort justes; mais à Phlionte on condamna à l'amende ceux qui sans mission étaient allés à Sparte. Pour punir les Phliasiens de ces injustices, selon le langage de Xénophon, les Spartiates levèrent des troupes, dont le commandement fut déféré au roi Agésilas. Malgré la soumission des Phliasiens, qui se résignaient à tout, pourvu qu'il n'entrât pas sur leur territoire, malgré les murmures de ses propres soldats, qui s'indignaient de ce que pour l'intérêt d'un fort petit nombre d'hommes il les exposait à l'inimitié de toute une ville, il assiégea Phlionte, tandis qu'Agé-

sipolis campait devant Olynthe, et y mourait d'une fièvre brûlante dont il avait été saisi dans l'été de l'an 380. On rapporta le corps d'Agésipolis embaumé dans du miel, à Sparte, où il eut une sépulture royale : Polybiade lui succéda. Les Phliasiens soutenaient le siége avec constance : quand leurs provisions furent tout à fait épuisées, ils demandèrent et obtinrent une trêve, durant laquelle on prit les ordres de l'assemblée souveraine de Sparte. Agésilas fut investi de pleins pouvoirs : on lui remit le sort de tous les Phliasiens, à l'exception d'une centaine, dans laquelle étaient compris cinquante anciens bannis. On lui donna le droit de désigner, entre les autres habitants, ceux qui méritaient ou de vivre ou de mourir, le droit aussi de publier des lois d'après lesquelles Phlionte serait gouvernée. Ce siége avait duré vingt mois : celui d'Olynthe par Polybiade se prolongeait aussi ; la famine devint si pressante que les assiégés envoyèrent des députés à Lacédémone pour implorer la paix. Elle leur fut accordée à condition qu'ils seraient inviolablement fidèles à Sparte, et n'auraient plus d'autres amis ni d'autres ennemis que les siens. Notre historien admire le bonheur et la gloire de cette république, qui voyait les Thébains et les Béotiens soumis, les Corinthiens alliés, Argos abattue, et Athènes abandonnée. Cependant il reproche aux Lacédémoniens leur conduite envers Thèbes dont ils occupaient toujours la citadelle, malgré l'engagement qu'ils avaient pris de laisser chaque ville sous ses propres lois. Il va raconter un événement qui prouvera, selon lui, que les dieux ont les yeux ouverts sur l'injustice et le parjure. Sept bannis vont suffire pour exterminer ceux des Thébains

qui, voulant asservir leur patrie et usurper la souveraineté, ont introduit les Lacédémoniens dans cette forteresse. Voilà Xénophon soudainement ramené, par une catastrophe, à des idées plus équitables sur les droits et les devoirs des citoyens. Un greffier thébain, nommé Phyllidas, était allé pour ses affaires à Athènes; il y rencontre un de ses compatriotes, un nouveau banni nommé Mellon : ils parlent ensemble de la situation politique de Thèbes et des moyens d'y opérer une révolution. Six autres bannis se joignent à Mellon : tous sept, sans autres armes que des poignards, se mettent en marche, regagnent la Béotie, entrent de nuit sur le territoire de Thèbes et se glissent dans la ville. Le greffier Phyllidas y était rentré avant eux, et s'y occupait, selon le devoir de sa charge, des préparatifs de la fête des Aphrodisies. Il avait promis aux polémarques sortant de charge, de leur amener les plus belles femmes : après leur souper, quand il les vit échauffés par le vin, il leur amena Mellon et ses six complices travestis, trois en servantes et trois en maîtresses. On avait congédié les gardes, sous prétexte que les femmes ne voulaient point paraître devant les officiers. Introduits sous ce déguisement, ou, suivant d'autres récits, comme de joyeux convives, les conjurés massacrèrent les polémarques. Ceci ressemble beaucoup à ce qu'Hérodote raconte de sept seigneurs perses tués par sept jeunes Macédoniens habillés en femmes. Quoi qu'il en soit, Phyllidas ne perd point de temps, il se transporte chez Léontiade, il vient lui donner un avis de la part des polémarques. Léontiade, après souper, était dans une chambre séparée : sa femme, assise à côté de lui, filait de la laine. Plein de confiance dans Phyllidas,

honnête greffier qu'il avait toujours estimé, il lui ouvre la porte : Phyllidas entre avec trois conjurés, et Léontiade tombe sous leurs poignards. Le greffier court à la prison ; il amène, dit-il, un prisonnier par ordre de Léontiade : accompagné de deux conjurés, il aborde le geôlier qui est aussitôt mis à mort. On délivre et l'on arme les prisonniers, on annonce que les tyrans ne sont plus. Dès que le jour paraît, tous les Thébains, hoplites et cavaliers, accourent et assiégent la citadelle. L'harmoste lacédémonien qui la gardait ne crut pas pouvoir la défendre contre les assaillants, surtout lorsqu'il les vit renforcés de troupes arrivées en diligence des frontières de l'Attique : il la rendit et en sortit avec la garnison. Les Athéniens empêchèrent le plus qu'ils purent les massacres ; mais beaucoup d'hommes du parti lacédémonien furent égorgés avec leurs enfants. Cet événement est de la fin de l'an 379, ou de janvier 378. Xénophon a omis dans le récit plusieurs circonstances qui sont rapportées par Plutarque ; il a négligé surtout de nommer Pélopidas, le plus illustre des sept conjurés, et celui qui, par son courage, car sa présence d'esprit et son habileté militaire, contribua le plus au succès. Épaminondas n'avait pas voulu entrer dans la conspiration ; ses principes de philosophie morale lui interdisaient les assassinats par lesquels elle devait commencer ; mais dès qu'elle eut éclaté, et lorsqu'il fut question de prendre ouvertement les armes contre les Lacédémoniens et leurs partisans, il se montra le plus intrépide défenseur de l'indépendance de son pays. Il concourut à rétablir dans Thèbes le système démocratique, qui certes n'était pas le plus propre à garantir

la liberté commune, mais hors duquel il n'existait pour les Thébains que la tyrannie oligarchique et la domination d'une puissance étrangère.

A ces nouvelles, les Spartiates punirent de mort l'harmoste qui avait rendu la citadelle, et ordonnèrent une levée. Cléombrote fut chargé de marcher sur Thèbes; c'était sa première campagne. Pour éviter Chabrias qu'il savait posté avec les peltastes athéniens sur la route d'Éleuthère, il monta par la voie Platée, mit en fuite cent cinquante Thébains qui défendaient les hauteurs, vint à Thespies, s'avança jusqu'à Cynoscéphale, ville thébaine, y campa seize jours et revint en Laconie. Sparte inspirait encore tant de terreur, qu'afin de ne point passer pour complices de la conjuration contre Léontiade, les Athéniens mirent en jugement deux de leurs généraux qu'on accusait d'y avoir trempé. L'un fut condamné à mort, l'autre à l'exil : c'était une insigne et atroce lâcheté. Que firent les Thébains? ne voulant pas que tout le poids de la guerre tombât sur eux, ils persuadèrent à Sphodrias, harmoste de Thespies, de fondre sur l'Attique et d'allumer ainsi une guerre entre les Athéniens et les Spartiates. Sphodrias se croit sûr de s'emparer du Pirée, qui n'est pas fermé, et se détourne de sa route pour enlever des troupeaux, piller des maisons. Les Athéniens, avertis, se tiennent sous les armes : ils arrêtent des députés de Sparte, qui se trouvent par hasard dans Athènes. Ces députés protestent que leur république n'a rien commandé à Sphodrias. En effet, cet harmoste fut cité en jugement par les éphores : il ne comparut point, et, quoique coutumax, il fut absous. Xénophon raconte au long comment il dut son salut à son fils Cléonyme, qui était

fort aimé d'Archidamus, fils d'Agésilas. Cette impunité mécontenta les Athéniens; ils fermèrent le Pirée, équipèrent une flotte et secondèrent les Béotiens. Nouvelle expédition des Spartiates contre Thèbes. Cette fois, en 377, Agésilas accepte le commandement : il franchit le Cithéron, il entre sur le territoire thébain; mais il en trouve divers lieux retranchés et palissadés. Ses exploits se bornèrent à ravager, çà et là, des campagnes et des habitations. Phébidas, qui commandait à Thespies d'autres troupes lacédémoniennes, fut moins heureux : il périt dans un combat contre la cavalerie thébaine. Les affaires de Thèbes reprenaient une meilleure face : cette cité devenait l'asile des citoyens qui émigraient des lieux où s'établissait l'aristocratie. Les Thébains menaçaient Thespies : Agésilas, chargé de veiller à la sûreté de cette place, en trouva les habitants divisés, comme ailleurs, en deux partis politiques; il essaya de les réconcilier, et ramena encore une fois ses troupes à Sparte, sans avoir obtenu aucun avantage important. Toutefois, il y avait deux ans que les Thébains ne recueillaient rien de leurs terres. Le Lacédémonien Alcétas s'empara du blé qu'ils avaient acheté, ainsi que des trirèmes qui le portaient, et de trois cents hommes qui montaient ces vaisseaux. Les prisonniers, enfermés par lui dans la citadelle d'Orée, profitèrent de sa négligence et de son absence pour se rendre maîtres du fort et de la place, en sorte que les Thébains recouvrèrent leur blé. Le boiteux Agésilas vieillissait. Un jour qu'il montait du temple de Vénus au Prytanée, une veine de sa meilleure jambe se rompit, la jambe s'enfla : un médecin syracusain le saigna près de la cheville du pied; il en résulta une hémorragie,

qui ne s'arrêta qu'après un évanouissement. Le roi de Sparte en resta malade une partie de l'été et tout l'hiver. Au printemps de 376, encore une levée contre les Thébains; mais la campagne, sous le commandement de Cléombrote, fut extrêmement courte. Arrivé au Cithéron, Cléombrote envoya les peltastes s'emparer des hauteurs. Une troupe de Thébains et d'Athéniens, qui les avait prévenus, les laissa passer et fondit sur eux. Cet échec suffit à Cléombrote : il licencia ses soldats. Les alliés, assemblés à Lacédémone, représentaient qu'on les ruinait, en traînant la guerre en longueur. Que ne les laissait-on, disaient-ils, équiper une flotte, assiéger Athènes, la prendre par famine, et harceler les Thébains? On arma soixante galères : Pollis les conduisait; Chabrias lui livra bataille et le défit. Timothée enfin mena soixante vaisseaux athéniens sur les côtes du Péloponèse : il n'eut qu'à se montrer pour prendre Corcyre; et, comme il eut la sagesse de ne bannir et de n'asservir personne, de ne rien changer aux lois du pays, il obtint l'affection des villes maritimes. Nicoloque, nouveau commandant lacédémonien, lui livra bataille et fut vaincu : les Athéniens reprenaient l'empire de la mer.

Ainsi se termine, Messieurs, le cinquième livre de Xénophon. Considérez, je vous prie, ce que devient cette Sparte qui se promettait de tirer un si grand parti de son traité d'Antalcidas, obtenu par tant d'intrigues, d'infidélités et de bassesses. Elle n'a plus voulu d'émules : elle a partout des ennemis; et, depuis qu'elle a proclamé son despotisme, il ne s'élève plus un seul grand homme dans son sein. Son roi Agésilas se déprave et vieillit comme elle. Ses annales, illustrées ja-

dis par les noms de Léonidas et de Brasidas, n'offrent plus même des Pausanias et des Lysandre : il ne lui reste que des Cléombrote. Sa tyrannie, qui fait encore des victimes, manque déjà d'instruments capables de l'exercer avec quelque apparence de grandeur. Tout se rapetisse dans les oppresseurs du monde; leurs talents, leur ambition même et jusqu'à leurs vices. La déloyale transaction d'Antalcidas n'a rendu de vigueur qu'à ceux dont elle abolissait la liberté et menaçait l'existence. Deux grands citoyens, Pélopidas, Épaminondas, ont apparu dans Thèbes; Xénophon ne les a point nommés : ils ne brillent dans son cinquième livre que par leur absence, et l'on pourrait dire, en leur appliquant une pensée de Tacite : *præfulgent eo ipso quod eorum nomina non leguntur*. Mais déjà leur patrie a rompu ses fers, et chaque année elle repousse énergiquement des agressions presque aussi timides qu'injustes. Chez les Athéniens, Iphicrate, Chabrias, Timothée continuent, après Thrasybule et Conon, la chaîne des guerriers illustres; et, malgré ce que les discordes civiles ont introduit de légèreté dans les caractères, de corruption dans les mœurs, le sentiment de la liberté, et par conséquent de la vertu, n'est pas éteint dans les âmes. Nulle part la dégradation n'est plus sensible, plus absolue qu'à Lacédémone : cette cité n'est plus que l'auxiliaire d'un tyran de l'Asie; elle est dans la Grèce une sorte d'exarchat de l'empire perse. Si les progrès de la civilisation s'arrêtent dans la contrée la plus avancée de la terre, il faut s'en prendre à la ville demi-barbare qui vient d'y usurper une prépondérance dont elle ne sait point user : elle fait assez pour qu'on souffre autour d'elle; elle ne sait rien faire pour prospérer elle-même.

Les Phocéens députèrent à Sparte pour annoncer que, faute de secours, ils seraient forcés de transiger avec les Thébains. On leur envoya par mer Cléombrote avec quelques troupes. Polydamas de Pharsale vint aussi faire des propositions : il jouissait d'une très-haute considération en Thessalie. « Lacédémoniens, « dit-il, ma famille est depuis longtemps amie de votre « république; elle vous a rendu d'éminents services. Je « viens vous avertir des orages qui vont éclater en « Thessalie, et s'étendre sur Lacédémone. Jason, tyran « de Phères, après avoir conclu une trêve avec moi, est « venu me communiquer ses projets : il veut devenir « l'unique chef des Thessaliens. Allié déjà aux Béotiens, « il le sera bientôt aux Athéniens et à tous vos autres « ennemis. Ou secourez Pharsale contre Jason, ou com-« prenez qu'il ne me restera d'autre parti à prendre « que de me liguer avec lui contre vous. » Après trois jours de réflexions et de calculs, les Spartiates répondirent à Polydamas que, pour le moment, ils n'avaient point de secours à lui fournir; ils l'invitèrent à se retirer chez lui et à pourvoir de son mieux à ses intérêts et à ceux de son pays. De retour à Pharsale, Polydamas pria Jason de lui laisser une citadelle, lui livra ses enfants en otage, et lui promit d'amener ses concitoyens à une sincère alliance et de le proclamer chef de la Thessalie entière. Revêtu de cette qualité, Jason enjoignit à chaque ville de lui fournir un contingent d'hoplites et de cavaliers : il eut bientôt une cavalerie de huit mille hommes, une infanterie de vingt mille, outre les peltastes.

Cependant les Athéniens se lassaient de travailler à l'agrandissement de Thèbes, qui ne contribuait pas aux

frais de la guerre, à la dépense de leurs armements. Ils envoyèrent une ambassade à Lacédémone pour traiter de la paix : elle fut conclue. On donna ordre à Timothée de ramener sa flotte : en revenant, il rétablit les bannis de Zacynthe; il n'en fallut pas plus pour irriter les Lacédémoniens et rallumer aussitôt la guerre en 373. Une flotte d'environ soixante galères, commandée par Mnasippe, s'empara de Corcyre au nom de Sparte, et dévasta cruellement cette île. Mnasippe fit un grand butin de bétail et d'esclaves. Timothée fut chargé d'y conduire soixante vaisseaux : comme il ne les rassemblait point assez vite, on le destitua sans ménagements. Iphicrate le remplaça, compléta rapidement une flotte de soixante-dix voiles. Mnasippe, qui se croyait sûr de réduire les Corcyréens par la faim et sans combat, traitait durement ses propres troupes, ne les payait pas, et frappait les soldats qui se plaignaient. Aussi fut-il mal secondé, mal obéi dans une action qu'il eut à soutenir contre les Corcyréens; il essuya une défaite honteuse, et y perdit la vie. Iphicrate n'était encore que sur les côtes de Laconie, lorsqu'il apprit la mort de Mnasippe : il craignait que cette nouvelle ne fût un stratagème; il ne donna de repos à ses soldats et à ses matelots que lorsqu'elle lui fut parfaitement attestée. Denys de Syracuse envoyait dix trirèmes aux Lacédémoniens. Iphicrate les surprit à leur arrivée à Corcyre, où bientôt il n'eut plus d'ennemis. A la tête d'une flotte qui, renforcée de galères corcyréennes, montait à quatre-vingt-dix vaisseaux, il aborda Céphallénie, d'où il tira beaucoup d'argent, et se disposa ensuite à ravager le territoire de Lacédémone. Xénophon loue particulièrement cette expédition d'Iphicrate, qui est ef-

fectivement très-glorieuse : les Spartiates n'en faisaient plus de semblables.

Les Athéniens étaient à la fois implorés par les Platéens chassés de la Béotie, par les Thespiens exilés, par les Phocéens en butte aux persécutions des Thébains. On pouvait s'attendre à une rupture ouverte entre Athènes et Thèbes. Athènes aima mieux négocier la paix générale de la Grèce; résolution extrêmement honorable après le triomphe d'Iphicrate. Des députés athéniens arrivèrent à Lacédémone, et l'un d'eux, Callias, ouvrit la conférence par ce discours : « Ma fa-« mille est, de temps immémorial, amie de Sparte. Mon « aïeul, héritier de cette antique amitié, l'a transmise « à ses enfants : c'est pour la troisième fois que je viens « vous porter des paroles de paix. Aujourd'hui nos sen-« timents et les vôtres ne sont plus opposés. Vous « êtes aussi mécontents que nous de la ruine de Platée « et de Thespies. Il serait étrange qu'étant si d'accord, « nous fussions toujours en guerre; nous n'aurions ja-« mais dû y être. Hercule, de qui vous descendez, Castor « et Pollux, deux de vos héros, ont été initiés aux « mystères de Cérès et de Proserpine par Triptolème, « un de nos ancêtres, qui a offert au Péloponèse les « premiers dons de Cérès. Pourquoi êtes-vous venus « dévaster les moissons d'un peuple à qui vous deviez « vos premières semences? » Après Callias, son collègue Autoclès parla un langage plus sévère. « Lacédémo-« niens, dit-il, vous réclamez sans cesse la liberté des « villes; et c'est vous qui les en privez. Vous imposez « à vos alliés l'obligation de vous suivre partout où il « vous plaît de les conduire. Est-ce donc là de l'indépen-« dance? Sans les consulter, vous déclarez des guerres,

« vous ordonnez des levées : vous les contraignez de « marcher contre leurs meilleurs amis. Vous les faites « gouverner, à votre gré, tantôt par dix hommes, tan- « tôt par trente. Que reste-t-il, sous un tel despotisme, « de cette autonomie dont vous vous prétendez les ga- « rants? Est-ce pour rendre les Thébains plus libres « que vous avez occupé leur citadelle? » Ce discours plaisait fort à ceux des alliés qui n'aimaient pas Lacédémone. Callistrate, troisième orateur athénien, se montra plus conciliant. « Nous et vous, dit-il aux « Spartiates, ἀφ' ἡμῶν καὶ ἀφ' ὑμῶν, nous avons commis, « je ne puis le nier, de grandes fautes. Mais faut-il que « nos erreurs soient un obstacle à notre réconciliation? « Non sans doute. Quel homme, quel peuple n'a ja- « mais failli? et d'où naît la sagesse des mortels, sinon de « leurs repentirs? Vous aussi, vous avez expié vos éga- « rements par des revers. En opprimant les Thébains, « vous vous êtes suscité d'autres rivaux. Je vous vois « si punis de votre ambition que je me confie pleine- « ment à votre équité future. On vous dira que nous « sollicitons la paix, parce que nous redoutons Antal- « cidas qui revient chargé de l'or du roi de Perse. Ce « roi veut l'indépendance des villes; nous n'avons rien « à craindre de lui. D'ailleurs, considérez nos forces « sur terre et sur mer; voyez toutes les cités grecques « se partager entre Athènes et Sparte. Que notre con- « corde soit celle de la Grèce entière. Je n'approuve « ni les athlètes qui, vingt fois couronnés, ne quittent « la lice que lorsqu'ils ont été vaincus, ni les joueurs « qui doublent leur mise chaque fois que le sort les a « trahis. Instruisons-nous par leurs exemples : ne ris- « quons pas comme eux de tout perdre, si nous ne ga-

« gnons pas tout. Saisissons l'instant où nous sommes « redevenus forts, pour prendre l'unique moyen de res« ter heureux : c'est la paix. » Je crois, Messieurs, que ce discours de Callistrate vous aura paru fort sensé. Je n'y trouverais à reprendre qu'un de ces mensonges de convention que l'on croit utiles et conseillés par les circonstances, mais qui répandent des illusions toujours funestes. Il n'était pas vrai qu'Artaxerce voulût l'indépendance des cités grecques; ambitieux et barbare, il ne pouvait être que leur ennemi commun. Selon les conseils jadis donnés par Alcibiade, il s'appliquait à les diviser, en choisissait quelqu'une qui devait lui servir d'auxiliaire; et Sparte, pour son malheur, pour celui de toute la Grèce, s'était laissé prendre plus qu'aucune autre à un piége si grossier. Le salut des Grecs eût été non d'attaquer le grand roi, mais de ne jamais traiter avec lui et de se tenir toujours prêts à lui résister, toujours ligués pour repousser ses agressions. Alors cet ennemi formidable leur aurait été utile par l'activité, la vigilance et la concorde qu'il leur eût commandées. Hors de ce système, ils n'ont jamais trouvé, ils ne pouvaient trouver que des périls et des désastres. Mais les autres raisonnements de Callistrate étaient si décisifs que la paix fut conclue. On convint que les Lacédémoniens retireraient des villes leurs harmostes ou gouverneurs; qu'ils licencieraient leurs armées terrestres et maritimes; que, dans les cas de contravention à cet accord, une ville opprimée serait secourue par toutes les autres. Tous les députés, y compris ceux de Thèbes, s'engagèrent par serment au maintien de ce traité; mais, le lendemain, les Thébains demandèrent que dans cet acte, dont Xénophon ne transcrit pas le texte,

on substituât le mot *Béotiens* au mot *Thébains*. Agésilas répondit qu'il ne changerait rien à un acte déjà consigné dans les registres publics, et que, si les Thébains n'étaient pas contents, il effacerait leur nom : ce fut la cause de la guerre que nous allons voir se rallumer.

Athènes retira ses garnisons, rappela Iphicrate, et lui ordonna de restituer tout ce qu'il avait pris depuis la conclusion du traité. Les Lacédémoniens rappelèrent aussi leurs harmostes; Cléombrote néanmoins restait en Phocide. Malgré l'avis de Prothoüs qui conseillait de licencier au plus tôt les troupes, et d'observer fidèlement le traité, un mauvais génie, un démon, δαιμόνιον, dit notre historien, entraîna Sparte à sa perte. Cléombrote reçut l'ordre de conserver son armée et même de marcher, au besoin, contre les Thébains. Il en eut bientôt trouvé le prétexte. Il entra sur leurs terres par des pays montueux, où il n'était point attendu, prit le port de Creusis et douze trirèmes, et gagna Leuctres. Les Thébains étaient campés sur une hauteur voisine et n'avaient d'autres troupes que celles de la Béotie. Les amis de Cléombrote lui disaient : « Si « vous n'attaquez pas les Thébains, attendez-vous au « dernier supplice; on se souviendra des ménagements « que vous avez eus déjà pour ce peuple; on vous oppo- « sera Agésilas, qui n'a jamais manqué de fondre sur « eux. » D'un autre côté les ennemis de Cléombrote se disposaient à l'accuser s'il refusait d'en venir aux mains. Ces motifs le déterminèrent à présenter la bataille. Les généraux thébains l'acceptèrent : ils considéraient que, s'ils ne tentaient point le sort des combats, Thèbes allait être abandonnée des villes voisines, assiégée,

réduite à la famine, exposée à des troubles intérieurs et à une révolution; qu'eux-mêmes ils seraient de nouveau bannis, et cette fois peut-être sans aucun espoir de retour. Pour encourager l'armée, on citait un oracle, qui menaçait Sparte d'une défaite auprès du tombeau des vierges qui s'étaient tuées pour ne pas survivre aux outrages de quelques Lacédémoniens. On orna ce tombeau avant la bataille, et le bruit se répandit qu'à Thèbes, tous les temples venaient de s'ouvrir d'eux-mêmes pour présager la victoire. On ajoutait que les armes d'Hercule ne se trouvaient plus dans son temple : le dieu en avait franchi l'enceinte pour venir combattre. Tout cela, dit Xénophon, n'était peut-être que stratagème. On sait parfaitement, Messieurs, que les anciens employaient volontiers de pareils artifices, quelquefois sans doute avec succès pour le moment même, mais toujours au préjudice des vrais intérêts de la société. Comme la bataille devait se livrer dans une plaine, les Béotiens rangèrent leurs cavaliers en avant de la phalange; les Thébains en firent autant; leur cavalerie était excellente, et celle des Spartiates misérable; l'infanterie lacédémonienne rangée sur douze hommes de hauteur; la béotienne, sur cinquante. Cléombrote se met en mouvement : sa cavalerie s'embarrasse parmi les hoplites, et le désordre augmente, à mesure qu'elle est chargée par l'ennemi. On croit pourtant que Cléombrote eut d'abord quelque avantage. Plusieurs de ses officiers se comportèrent avec bravoure, entre autres ce Sphodrias que nous avons vu échapper à une condamnation qu'il avait trop méritée; il périt avec honneur au champ de Leuctres. Les Spartiates, quoique vaincus, tentèrent d'enlever leurs

morts les armes à la main, et non à la faveur d'une trêve. Ces morts étaient au nombre de sept cents Spartiates proprement dits, citoyens de la ville, et mille Lacédémoniens ou habitants de la Laconie. Xénophon fait ici cette distinction, que nous avons autrefois remarquée aussi dans Hérodote. Il fallut pourtant demander un armistice; et les Thébains, en l'accordant, dressèrent un trophée. La nouvelle de cette défaite parvint à Sparte le dernier jour des Gymnopédies, fête en l'honneur d'Apollon et de Bacchus, où des jeunes gens imitaient, par des danses, les exercices de la lutte et du pancrace. Le chœur était sur la scène : les éphores ne le renvoyèrent pas et laissèrent achever la célébration des jeux. En communiquant la liste des morts, ils recommandèrent aux femmes qui devenaient veuves ou orphelines, de ne pousser aucun cri. Le lendemain, les parents des morts se montraient en public, parés et joyeux; les proches des guerriers qu'on disait vivants marchaient la tête baissée et l'œil morne, soit qu'en effet le patriotisme fût encore assez exalté pour comprimer ainsi les sentiments naturels, soit que la tyrannie des chefs de l'État commandât cette hypocrisie. On fit une levée nouvelle de tous les guerriers qui restaient en Laconie, jusqu'à ceux qui avaient quarante ans de service, et sans excepter ceux qui remplissaient des charges publiques. Agésilas n'étant point encore guéri, son fils Archidamus prit le commandement, et quand les alliés eurent fourni des troupes et des vaisseaux, il partit à la tête d'une armée encore imposante. Cependant les Thébains, aussitôt après leur victoire, avaient dépêché aux Athéniens un courrier couronné; il fut reçu froidement et renvoyé sans réponse. Alors

les Thébains, prévoyant qu'ils pourraient avoir besoin de secours, en demandèrent à Jason de Phères, leur allié. Ce prince équipa des galères, et vint lui-même par terre en Béotie, conduisant en diligence son infanterie et sa cavalerie soudoyées. Il n'approuva pas néanmoins le projet conçu par les Thébains d'un nouveau combat contre les Spartiates. « Ne voyez-vous pas, di« sait-il, que vous devez votre triomphe à la détresse « où vous étiez réduits? A leur tour, les Lacédémo« niens combattraient en désespérés. » En même temp, il avait des conférences avec les Lacédémoniens, et leur inspirait le désir de négocier. Il travaillait à se rendre nécessaire aux uns et aux autres. Une trêve se fit. Jason, se retirant par la Phocide, envahit les faubourgs d'Hyampolis, tua, pilla et parvint à Héraclée, qu'il démantela. Cette expédition, qui n'avait eu rien de périlleux, accrut la considération dont il jouissait en Thessalie; il venait d'être proclamé le chef de cette contrée. Jason aspirait à la surintendance des jeux Pythiques. Qu'aurait-il fait de l'argent consacré au dieu? C'est dit Xénophon, ce qu'on ignore. Ce personnage, qui se promettait bien plus de grandeur, passait la revue de sa cavalerie sur la place de Phères, lorsque sept jeunes gens (encore ce nombre de sept), feignant de se quereller entre eux, l'abordèrent et le tuèrent. Les gardes de Jason en massacrèrent deux; les cinq autres s'échappèrent, et furent honorablement accueillis dans les villes grecques. On leur savait gré d'avoir délivré le monde d'un nouveau tyran. Ses frères Polydore et Polyphron lui succédèrent. Le premier fut étranglé par l'autre, qui, après un an de tyrannie, périt aussi assassiné. Alexandre, sous les coups duquel il était tombé,

s'investit de l'autorité souveraine et ne tarda point à devenir odieux aux Thessaliens, aux Thébains, aux Athéniens, et encore plus à sa propre épouse, soit parce qu'il avait mis aux fers et ensuite à mort un jeune homme qu'elle aimait, soit parce que, n'ayant point d'enfant d'elle, il songeait à la répudier et à épouser la veuve de Jason. Pour prévenir cette disgrâce, elle appela ses frères auprès d'elle, leur persuada qu'Alexandre avait résolu leur perte et les tint cachés dans le palais. Alexandre y revient ivre; il s'endort à la lueur d'une lampe; sa femme approche et lui ôte son épée, puis elle introduit ses frères. Ils hésitent à consommer le crime qu'elle leur propose; mais elle les menace d'éveiller le tyran, s'ils ne se hâtent de le massacrer. L'aîné d'entre eux recueillit le fruit de cet assassinat : il monta sur le trône. « Il régnait encore, dit Xénophon, « lorsque je composais cet ouvrage. » Petau et Dodwell s'accordent à placer sous l'année 357 avant notre ère la mort d'Alexandre de Phères, qui avait régné onze ans : Xénophon écrivait donc après cette époque, et pendant que Tisiphon régnait. Par conséquent, il est fort permis de supposer que cet historien a vieilli au delà de l'an 350. Il vient d'être entraîné, par le cours de ses récits, à franchir un espace de quatorze ans entre la bataille de Leuctres et la catastrophe d'Alexandre le Phéréen. Nous l'avons suivi dans cette excursion, mais ce n'est cependant encore qu'aux suites immédiates de la journée de Leuctres que le corps de son histoire grecque est parvenu : or, cette journée est, selon Plutarque, le 5 hécatombéon de l'an 2 de la cent deuxième olympiade (8 juillet 371.)

Il importe d'observer, Messieurs, que le récit de la

bataille de Leuctres par Xénophon est fort incomplet. Diodore de Sicile et Plutarque nous fourniront d'autres détails. Ils nous parleront surtout d'Épaminondas que Xénophon n'a pas même nommé. On s'efforçait d'arrêter par de mauvais présages l'ardeur de ce général thébain; il répondit par ce vers d'Homère :

Εἷς οἰωνὸς ἄριστος, ἀμύνεσθαι περὶ πάτρης,

« il n'est qu'un seul bon augure, c'est de combattre pour « sa patrie. » Pélopidas, dont Xénophon ne parle pas non plus, commandait le bataillon sacré. Au moment de son départ, sa femme le conjurait de se conserver : « C'est, « dit-il, ce qu'il faut recommander aux jeunes gens; pour « les chefs, il faut leur prescrire de conserver les autres. » Ces deux grands généraux suffirent pour rétablir l'équilibre entre les deux armées : la leur était de six mille quatre cents hommes; celle des Lacédémoniens de vingt-six mille, mais conduite par le roi Cléombrote et par Archidamus, fils d'Agésilas. La cavalerie béotienne et le bataillon sacré tombèrent sur Cléombrote. Celui-ci, pour faire diversion, détache un corps de troupes, auquel il donne ordre de prendre Épaminondas en flanc et de l'envelopper. Pélopidas, qui s'aperçoit de ce mouvement, se précipite avec ses braves guerriers sur l'ennemi, et, par une attaque inopinée, il le met en désordre. Cléombrote déconcerté acheva du moins honorablement sa carrière; il périt couvert de blessures. En apprenant sa mort, l'aile gauche de son armée prit la fuite; Épaminondas en fit un horrible carnage. Xénophon n'a tenu compte que de mille Lacédémoniens et sept cents Spartiates tués dans cette bataille : il demeura sur la place plus de quatre mille hommes, parmi les-

quels on ne comptait que trois cents Béotiens. Jamais Lacédémone n'avait essuyé une si grande perte, une défaite aussi déplorable; on voit qu'il en coûte à Xénophon d'en tracer le tableau; il a pour les Spartiates une affection si vive qu'on peut lui pardonner de ne point arrêter ses regards sur leur désastre; mais, rien n'excuse son silence sur les deux Thébains illustres auxquels appartient l'honneur de cette mémorable journée. C'est bien ici qu'on a le droit de condamner l'excès de la partialité; nous n'en avons pas rencontré encore un si révoltant exemple. Au contraire, nous avons vu Thucydide, à propos d'une action bien moins éclatante, à l'occasion de la prise d'Amphipolis, qu'il avait été lui-même chargé de défendre, relever la gloire de son vainqueur Brasidas, et célébrer un succès cause de son propre exil. Et Xénophon, parce que les deux héros de Thèbes éclipsent son Agésilas, les retient dans l'ombre, se dispense de prononcer leurs noms; une telle omission équivaut presque à un mensonge. Déjà en rendant compte des négociations qui avaient précédé cette guerre, et qui avaient abouti au traité signé à Sparte, il a évité de nous montrer Épaminondas prenant part à ces conférences, et s'y distinguant par une sagesse profonde et par une parfaite loyauté. Il fut, parmi les députés, le premier qui osa contredire Agésilas, dont presque tous subissaient l'ascendant. Il parla, non pour les seuls Thébains, mais pour la Grèce entière. Il démontra que la guerre la décomposait, l'affaiblissait de plus en plus, l'assujettissait à Sparte, et dénaturait les institutions antiques. Il demanda une paix fondée sur la justice et l'égalité, et dont la durée fût garantie par les avantages qu'y trouveraient toutes les villes. Il

fit sentir que le nom d'alliés de Sparte cachait une dépendance absolue, une véritable servitude. Le projet d'Agésilas était de détacher de Thèbes tout le reste de la Béotie : c'était là ce qu'il entendait par la liberté des villes béotiennes; mais il jugeait nécessaire que Sparte demeurât la souveraine de toute la Laconie. Épaminondas voulait une même règle, les mêmes conditions des deux parts; et, lorsque Agésilas lui disait avec l'accent de la colère : « Laisserez-vous libre la Béotie, oui « ou non? » Épaminondas lui répondait avec dignité: « Laisserez-vous, oui ou non, la Laconie libre? » Agésilas répliqua par un très-long discours, et l'on disait à ce propos qu'Épaminondas avait forcé les Spartiates d'allonger leurs monosyllabes. Mais, comme nous l'a dit Xénophon, tout en omettant ces détails, le roi de Sparte effaça du traité le nom des Thébains; les députés des autres cités signèrent, entraînés par la terreur que Sparte inspirait encore; et il en résulta cette guerre avec Thèbes dont nous venons de suivre l'histoire jusqu'à la bataille de Leuctres.

Le reste du sixième livre de Xénophon et le livre septième et dernier descendront, comme je l'ai annoncé, jusqu'en 362. Déjà pourtant nous avons suivi notre historien dans sa digression sur les tyrans de Phères jusqu'en 357. « J'ai exposé, dit-il, les affaires de la Thes« salie sous Jason, et depuis lui jusqu'au règne de Ti« siphon : je reviens maintenant au point d'où je suis « parti; » c'est-à-dire, aux suites immédiates de la bataille de Leuctres, en 371. Quand Archidamus, fils d'Agésilas, eut ramené à Lacédémone ce qui restait des troupes péloponésiennes qui avaient combattu à Leuctres, les Athéniens rassemblèrent les députés des villes grecques,

et proposèrent une association entre toutes celles qui jureraient d'être fidèles au traité envoyé par le roi de Perse. C'était une étrange chose et un bien sinistre augure que l'intervention de ce monarque dans les affaires des cités qui voulaient être libres. Les Éléens prétendirent qu'il ne fallait accorder l'autonomie, ni à Margane ni à Scillonte, ni aux villes de la Triphylie; et cette restriction n'ayant point été acceptée, ils ne prêtèrent pas le serment. Les Mantinéens, qui, par ce traité, recouvraient leur indépendance, résolurent de rétablir et de fortifier leur ville. Sparte s'en alarme; elle leur députe Agésilas, leur ami de père en fils. Il se rend à Mantinée; et, sans assemblée du peuple, il traite avec les magistrats. Il leur promet que, s'ils consentent à un délai, leurs fortifications seront rétablies à peu de frais, de l'aveu de Lacédémone. Ce délai fut refusé, et le roi de Sparte se retira en dissimulant son mécontentement. Les Arcadiens et les Éléens secondèrent les habitants de Mantinée : ils leur fournirent, pour la reconstruction de leurs murs, des ouvriers et de l'argent. A Tégée, les citoyens se divisaient en deux factions : l'une, ayant pour chefs Callibius et Proxène, travaillait à former une diète générale de l'Arcadie; l'autre, conduite par Stasippe, voulait que les Tégéates restassent dans leurs murs et conservassent leurs anciennes lois. La première succomba d'abord au théâtre, puis dans une bataille : Proxène y perdit la vie; et, lorsque les vainqueurs eurent mis ses partisans en déroute, ils s'abstinrent de les poursuivre; Stasippe craignait de répandre le sang de ses compatriotes, sagesse peu commune aux chefs de parti. Callibius s'était retiré dans une forteresse, non loin de Mantinée : il aurait volon-

tiers traité avec Stasippe; mais ses soldats, se voyant secourus, renforcés par les Mantinéens, se hâtèrent de recommencer les hostilités. Cette fois les partisans de Stasippe succombèrent : on en condamna plusieurs à mort; huit cents se réfugièrent à Sparte. Ils étaient en effet une faction lacédémonienne : partout Lacédémone entretenait de pareilles discordes; elle soudoyait un parti aristocratique en chaque ville. Elle annonça qu'elle allait venger les Tégéates tués ou bannis, et marcher contre Mantinée : le vieux Agésilas se laissa charger de cette expédition. Après avoir sacrifié et obtenu d'heureux auspices, il entra sur le territoire de Tégée, puis sur celui de Mantinée, et campa près de cette dernière ville; mais il se crut bientôt forcé à la retraite. Il prenait volontiers ce parti, quand tout ne lui cédait pas du premier abord, et dès qu'il voyait des ennemis rassemblés; cette prudence entrait pour beaucoup dans son habileté militaire. Il regagna la Laconie, sans avoir pourtant l'air de fuir, et licencia ses soldats, qui avaient pillé et non combattu. Après son départ, les Arcadiens, les Argiens, les Éléens et les Béotiens crurent le moment arrivé d'envahir les terres de Lacédémone; on assurait que cette ville n'était plus qu'un désert. Cette confédération nouvelle s'accrut rapidement : les Phocéens, les villes de l'Eubée, les deux Locrides, les Acarnaniens, les Héracléotes et les Maliens y entrèrent Toutefois les Thébains considéraient que l'accès de la Laconie était difficile, que les passages en étaient bien gardés, que les forces de Lacédémone se rassemblaient promptement, et que, dans ses propres foyers, les chances seraient pour elle. Il leur fallut des rapports plus rassurants pour les déterminer à cette agression. A la

fin, ils y prirent part. Le Spartiate Ischolaüs, qui gardait un des défilés, fut attaqué par les Arcadiens et tué avec la plupart de ses soldats. Ce succès encouragea les Thébains : ils pillèrent et brûlèrent Sellasie, saccagèrent et incendièrent de riches maisons sur les bords de l'Eurotas. Les femmes de Sparte, qui n'avaient jamais vu la fumée d'un camp ennemi, ne contemplaient qu'avec un effroi mortel des habitations embrasées. Dans cette détresse, on arma les hilotes, en leur promettant la liberté pour prix de leur bravoure: cependant, à la vue de ces nouveaux enrôlés, leurs maîtres ne se défendaient pas d'un assez vif sentiment d'épouvante.

La cavalerie de Thèbes, de la Phocide, de la Thessalie, se développa et pénétra jusqu'à l'hippodrome et au temple de Neptune. Trois cents jeunes hoplites lacédémoniens, en embuscade dans la maison des Tyndarides, arrêtèrent ses progrès; mais elle dévastait les environs de Sparte. C'était, pour les Athéniens, le moment de prendre un parti : des députés lacédémoniens, qui se trouvaient à Athènes, disaient que les deux républiques n'avaient qu'un même intérêt; qu'elles s'étaient entr'aidées dans des circonstances graves, que Sparte avait délivré Athènes du joug des trente tyrans, qu'Athènes avait secouru Sparte assiégée par les Messéniens; que les deux cités prospéraient toujours, quand elles agissaient de concert; qu'elles avaient, d'un commun accord, chassé les Perses. Vous savez, Messieurs, ce qu'il y avait à répondre à ces beaux discours. Jamais Athènes n'avait eu de rivale plus dangereuse, de plus implacable ennemie que Sparte. Aussi beaucoup d'Athéniens murmuraient-ils contre les doucereuses impostures de ces ambassadeurs. « Voilà, disaient-ils, quel est

« leur langage dans l'adversité : il nous accablent quand « ils prospèrent. » Ce ressentiment pouvait sembler le guide le plus sûr dans cette conjoncture ; mais les hommes d'État se piquèrent d'une générosité, qui du moins était honorable : ils proposèrent de voter, en faveur de Sparte, des secours qu'on aurait pu trouver bien gratuits. Xénophon rapporte avec complaisance, ou peut-être il compose lui-même, une harangue de Proclès, où les Athéniens sont invités à redouter l'ambition de Thèbes, à se confier à la loyauté de Lacédémone, à saisir cette occasion d'acquérir des amis à jamais fidèles. Proclès rappelait surtout la journée des Thermopyles, et la résistance opposée par les Lacédémoniens seuls au projet de détruire Athènes à la fin de la guerre du Péloponèse. Ce dernier argument était le meilleur de tous : il devait avoir une grande puissance sur les âmes nobles et fières, qui sont toujours les plus reconnaissantes. Si, comme il y a quelque apparence, ce motif détermina la résolution du peuple athénien, Sparte dut son salut au seul acte éminemment équitable et généreux qu'elle eût encore accompli dans ses relations avec les autres cités de la Grèce. C'est pour nous une occasion d'observer que les actions justes et magnanimes ne restent pas sans fruit ; qu'elles reçoivent, même après trente-cinq ans, leur récompense : c'est là, sans doute, une des plus belles et des plus utiles leçons de l'histoire.

Les Athéniens donc, sans écouter les réclamations des opposants, décrétèrent qu'avec toutes les forces de leur république, ils secourraient leurs anciens ennemis, les Spartiates. On chargea Iphicrate de cette expédition : à son approche, les Arcadiens, Argiens et Thébains se retirèrent. Dès qu'il les vit éloignés de la

Laconie, il ramena son armée à Corinthe. Xénophon lui adresse ici des reproches : il ne lui pardonne pas d'avoir souffert la retraite des Thébains; il voudrait qu'il les eût accablés. Je crois, Messieurs, qu'il pouvait suffire à Iphicrate d'avoir délivré Lacédémone : le devoir, l'intérêt, la volonté des Athéniens n'allaient pas plus loin. Iphicrate, en sauvant Sparte du plus imminent péril, n'était point d'avis de servir ses injustes ressentiments, et d'écraser un peuple, qui, au fond, ne s'était armé contre elle que pour résister à sa tyrannie. Ce général athénien, nous en devons convenir, ne s'est point comporté précisément comme eût fait, comme aurait dû faire, si l'on veut, un général spartiate. Notre historien, dont les récits sont, en ce moment, parvenus à la fin de l'année 369, a négligé, selon son usage, beaucoup de détails importants, et particulièrement ceux qui honorent la mémoire de Pélopidas et d'Épaminondas. D'autres écrivains nous apprennent quels services ces deux généraux rendirent à Thèbes, en désolant la Laconie, en reconstituant l'Arcadie, en chassant de la Messénie les Lacédémoniens, qui l'occupaient depuis environ trois siècles. Tous deux, néanmoins, après tant de triomphes, se virent accusés par leurs ingrats concitoyens, et mis en justice comme criminels d'État, pour avoir retenu le commandement quatre mois au delà du terme prescrit. Il est probable, comme Rollin l'observe, qu'ils eussent été condamnés à Rome : ils faillirent l'être à Thèbes. Pélopidas, dans ce péril nouveau pour lui, soutint mal l'éclat de sa bravoure guerrière; mais Épaminondas parut tel qu'au front d'une armée, et sortit de ce jugement, comme d'une bataille, victorieux et couvert de gloire. Il ne craignit

pas de raconter magnifiquement ses propres exploits : il remercia ceux qui voulaient, en le condamnant lui et son collègue, leur en laisser toute la gloire et n'en rien réserver aux Thébains. Mais ces détails, où Xénophon ne daigne point entrer, nous éloigneraient trop de son ouvrage. A la fin de son sixième livre, il laisse Sparte enfin humiliée, orgueilleuse encore, vindicative et menaçante. Trois fléaux continuent d'affliger la Grèce : ce sont l'esprit démagogique, l'influence du roi de Perse, et l'ambition de Lacédémone. Le premier de ces fléaux, quoique fort amorti dans Athènes, qui en a été le foyer, n'est pas encore éteint : il se ranime, de temps en temps, au sein de quelques autres cités. Les armées perses, si glorieusement repoussées jadis, ne sont pas redevenues redoutables : le courage et l'union suffisaient encore pour les vaincre ; mais l'or du grand roi et les intrigues de ses satrapes ont semé la corruption et la discorde. On négocie avec Artaxerce ; de toutes parts, on lui envoie des députés ; on se dispute son alliance ; il est l'arbitre de la paix. Les traités arrivent de sa cour, presque sous la forme de lois. Nous ne tarderons point à le retrouver s'immisçant dans les querelles des Grecs. Enfin Lacédémone n'a pas renoncé à dominer la Grèce entière, à introduire partout un régime oligarchique, inconciliable avec les progrès de l'industrie et le développement des lumières. C'est pour cela qu'elle isole, le plus qu'elle peut, toutes les villes, excepté pourtant celles qu'elle retient immédiatement sous sa dépendance, soit comme laconiennes, soit comme alliées. Son plan est toujours le même, parce que ses habitudes et ses besoins n'ont pas changé. Elle ne sait point entretenir sa puissance et sa prospérité par les

arts : il faut bien qu'elle se ménage les moyens de s'emparer des produits de l'industrie des autres cités. Son système, au sein de la Grèce, est précisément celui que Virgile attribue aux Romains à l'égard de toutes les nations, et dont il déguise, par d'admirables vers, la révoltante iniquité :

Excudent alii spirantia mollius æra...
Tu regere imperio populos, Romane, memento;
Hæ tibi erunt artes; pacisque imponere morem,
Parcere subjectis, et debellare superbos.

D'autres avec plus d'art, cédons-leur cette gloire,
Coloreront la toile, ou d'une habile main
Feront vivre le marbre et respirer l'airain,
De discours plus flatteurs charmeront les oreilles,
Décriront mieux du ciel les pompeuses merveilles.
Toi, Romain, souviens-toi de régir l'univers;
Donne aux vaincus la paix, aux rebelles des fers.
Voilà les arts de Rome et des maîtres du monde.

Voilà, Messieurs, le brigandage et la tyrannie d'un peuple qui ne veut être que guerrier.

Nous étudierons dans notre prochaine séance le septième et dernier livre des *Helléniques* de Xénophon.

DOUZIÈME LEÇON.

HELLÉNIQUES. — LIVRE SEPTIÈME ET DERNIER.

Messieurs, Xénophon, dans les livres V et VI de ses *Helléniques*, a conduit l'histoire de la Grèce depuis l'an 388 avant notre ère jusqu'à 368. Parmi les nombreux événements que renferme cet espace de vingt années, les deux plus mémorables sont le traité d'Antalcidas, dicté en 388 par le roi de Perse Artaxerce, et la bataille de Leuctres, gagnée en 371 sur les Lacédémoniens par les deux généraux thébains Épaminondas et Pélopidas, que Xénophon s'est dispensé de nommer. Il a fait quelque mention de trois Athéniens illustres, Iphicrate, Chabrias et Timothée; mais il s'est complu bien davantage à nous raconter les exploits ou les entreprises des rois de Sparte, Agésipolis, Cléombrote et surtout Agésilas. Il y a joint une digression sur les tyrans de Phères, Jason et Alexandre, dans laquelle vous l'avez vu descendre jusqu'à l'an 357. Ce qui a le plus mérité notre attention dans ses autres récits, c'est l'ambition des Spartiates: il ne la dissimule point; car il l'approuve et la favorise de ses vœux. La défaite essuyée par cette orgueilleuse république dans les champs de Leuctres n'a point interrompu le cours de ses intrigues et de ses artifices pour asservir ou dominer toutes les cités grecques, et pour établir partout le régime oligarchique. Maintenant, Messieurs, exposer la situation de la Grèce et les principaux faits de ses annales depuis 368 jusqu'en 362, voilà quel va

être l'objet du septième livre des *Helléniques*, le dernier, selon toute apparence, qu'ait écrit Xénophon.

En 368, les Lacédémoniens envoient des plénipotentiaires à Athènes, pour conclure un traité général d'alliance entre tous les Grecs. Les Athéniens et d'autres peuples sentaient que ce pacte ne serait durable que par l'égalité des droits, que par l'équilibre des intérêts. Mais le Phliasien Proclès, dévoué aux Spartiates, ouvrit la discussion par un long discours dont voici en fort peu de mots la substance : « Athéniens, « tous les articles sont convenus ; il ne reste de difficultés que sur le commandement des armées communes. Or, déjà le sénat de Sparte a décidé qu'on vous « laisserait celui de la flotte, et que les Lacédémoniens « conserveraient celui des troupes de terre. Les dieux « et la fortune, plus encore que la volonté des hommes, « ont fait entre vous ce partage; vous êtes la première « puissance navale ; l'empire des eaux vous appar- « tient ; vous avez intérêt à soutenir votre marine : « votre salut en dépend. Mais, sur terre, ce sont les « Lacédémoniens qui prévalent : ils mettent sur pied « de grandes armées, auxquelles une discipline excel- « lente assure presque toujours la victoire. Longtemps « vous vous êtes mesurés avec eux : plus d'une fois « vainqueurs de leurs flottes, avez-vous jamais ruiné « leur puissance ? Leur défaite à Leuctres vient de la com- « promettre ; nouvelle raison pour eux d'entretenir et « de fortifier leurs phalanges. » Un Athénien, nommé Céphisodote, prit la parole : « Athéniens, dit-il, on « vous trompe. Quand vous équiperez des flottes, « les Spartiates vous enverront peu de soldats, beaucoup « d'hilotes et de mercenaires. Mais, quand ils annonceront

« une expédition sur terre, vous leur fournirez de la « cavalerie et des hoplites. Ainsi vous leur donnerez « des citoyens à commander ; et que mettront-ils sous « vos ordres? des aventuriers et des esclaves. Voilà « comment ils entendent l'égalité. Je la conçois autre- « ment : c'est que le commandement, tant sur terre que « sur mer, soit alternatif. » Le peuple d'Athènes adopta cet avis : les Lacédémoniens y accédèrent, parce qu'en ce moment il leur importait d'entraîner les Athéniens à une guerre offensive contre les Thébains. Les deux armées, athénienne et lacédémonienne, et les troupes alliées se rassemblèrent à Corinthe : on résolut de garder le passage d'Onée, où pourtant arrivèrent et triomphèrent les Thébains. C'est un exemple de l'avantage qu'un peuple qui sait se défendre obtient presque toujours sur des coalitions agressives. Renforcés ensuite par les Arcadiens, les Argiens et les Éléens, les Thébains assiégèrent Sicyone et Pellène, approchèrent d'Épidaure, en ravagèrent les environs et s'avancèrent jusqu'aux portes de Corinthe, d'où les habitants les repoussèrent. Les Lacédémoniens recevaient alors vingt trirèmes auxiliaires que leur envoyait Denys de Syracuse, et qui portaient des Celtes et des Espagnols, Κελτούς τε καὶ Ἴβηρας, avec une cinquantaine de cavaliers, καὶ ἱππεῖς ὡς πεντήκοντα. Il se livra un combat qui ne fut pas très-décisif, mais où les cinquante cavaliers de Denys se distinguèrent. Xénophon leur attribue plusieurs autres exploits : ils envahissent la Sicyonie; ils défont les Sicyoniens en pleine campagne; ils prennent des villes, et s'en retournent à Syracuse. Mais Xénophon ne dit rien de l'Athénien Chabrias, qui, selon Diodore et Plutarque, vainquit les Thébains et força

Épaminondas, qui n'est pas encore nommé, de ramener son armée dans la Béotie.

Un nouveau personnage, noble, riche, ambitieux, paraît sur la scène : c'est le Mantinéen Lycomède. Pour inspirer de la fierté aux Arcadiens, il leur disait qu'ils étaient, dans le Péloponèse, le seul peuple autochthone, le plus nombreux, le plus robuste, le plus vaillant; qu'il était indigne d'eux de marcher sous des chefs étrangers; qu'autrefois, en suivant l'étendard de Sparte, ils avaient accru la puissance de cette cité orgueilleuse; qu'aujourd'hui, en servant les Thébains, ils contribuaient à fonder une autre Lacédémone. Ces discours lui donnèrent un très-grand crédit; il devint l'idole des Arcadiens : il était à leurs yeux l'homme unique, μόνον ἄνδρα; et d'abord il justifia par des succès l'enthousiasme qu'il avait inspiré. Cependant les Lacédémoniens obtenaient de Denys un second renfort de troupes, et d'Artaxerce des secours d'argent. Ils firent, en 367, une heureuse campagne, dont le principal honneur appartient à Archidamus, fils d'Agésilas; sa victoire à Midée est particulièrement célébrée par notre historien. Quoique le ciel fût serein, des éclairs et le tonnerre annonçaient à Archidamus la protection des dieux. Le temple et la statue d'Hercule, duquel il descendait, se trouvèrent à sa droite : en fallait-il plus pour l'animer, lui et ses soldats, d'une audace invincible? Il fond sur les Arcadiens, tue les uns, disperse les autres; les cavaliers et les Celtes qui lui étaient venus de Sicile en exterminèrent une multitude. Lorsqu'à Sparte on apprit ce triomphe, les vieillards, les éphores et le roi Agésilas pleurèrent; sur quoi l'historien prend la peine de remarquer que la joie, aussi bien que la

douleur, fait verser des larmes. Ce qui est plus digne d'être observé, c'est que la défaite des Arcadiens réjouissait les Éléens et les Thébains, qui avaient pourtant la même cause à soutenir, mais à qui l'ambition de Lycomède portait ombrage. Les Thébains assemblèrent leurs alliés, et envoyèrent au roi de Perse des ambassadeurs, dont l'un était Pélopidas, que Xénophon nomme enfin. Les Athéniens, de leur côté, députèrent à ce prince Timagoras et Léon. Artaxerce accueillit favorablement Pélopidas. Ce général demandait que Messène demeurât affranchie du joug lacédémonien; qu'Athènes retirât ses galères ou qu'on lui déclarât la guerre, ainsi qu'aux villes qui refuseraient d'entrer dans la ligue contre Sparte. Ces propositions furent agréées : Timagoras, pour y avoir adhéré (du moins son collègue Léon l'en accusait), subit à Athènes la peine de mort. Cependant le grand roi avait paru donner la préférence à l'Élide sur l'Arcadie. Un député arcadien, Antiochus, revenait sans avoir reçu de présents : il se vengea de ce dédain, en disant que le roi de Perse possédait, à la vérité, un peuple de pâtissiers, de cuisiniers, d'échansons, d'huissiers, mais point de guerriers capables de tenir tête aux Grecs. Cette observation, fort juste, montrait à quel point s'égarait et se dégradait la Grèce, en présentant des suppliques à ce monarque barbare. Toutefois les Thébains convoquèrent leurs alliés pour leur communiquer la lettre d'Artaxerce. Le Perse qui la portait, montrait le sceau royal, et se disposait à recevoir, au nom de son maître, des serments de fidélité. Les Thébains déclaraient qu'on ne pouvait s'y refuser; mais les députés des autres villes répondirent qu'on les avait envoyés pour entendre

des propositions et non pour prêter des serments. Lycomède ajoutait qu'on avait eu tort de se rassembler à Thèbes, que cette ville n'était point le centre de la confédération; il se retira. D'autres députés l'imitèrent: les Corinthiens refusèrent d'engager leur parole; en un mot, à l'exception de Thèbes, aucune cité ne voulut à ce prix de l'alliance du grand roi. Ainsi s'évanouirent, dit l'auteur des *Helléniques*, les prétentions de Pélopidas et des Thébains à dominer la Grèce entière.

Ici, Messieurs, Xénophon, en commençant à exposer des faits qui se rapportent à l'année 466, se résigne à nommer, pour la première fois, Épaminondas. Il dit que ce général thébain, afin de contenir les Arcadiens et les autres alliés, entreprit une expédition contre l'Achaïe; qu'il vint à bout de persuader à Pisias, commandant des troupes d'Argos, de s'emparer d'Onée; que Pisias, sachant que cette place était mal gardée par Nauclès, chef des troupes soldées de Lacédémone, et par l'Athénien Timomachus, se mit à la tête de deux mille hoplites, munis de vivres pour sept jours, et prit de nuit les hauteurs qui dominent Cenchrées; qu'alors les Thébains arrivèrent et envahirent l'Achaïe. Épaminondas, fléchi par les prières des grands, n'en laissa exiler aucun, ne changea point le système politique, n'exigea des Achéens que le serment d'être fidèles aux Thébains. Voilà, Messieurs, une modération et une sagesse tout à fait dignes du plus illustre capitaine de cette époque. Épaminondas se vit bientôt accusé par les Arcadiens de soutenir les intérêts de Sparte. Les Thébains, trop disposés à recevoir de pareilles insinuations, envoyèrent en Achaïe des harmostes, qui ban-

nirent les principaux citoyens, et aidèrent le peuple à établir la démocratie. Qu'en arriva-t-il? Peu de temps après, les bannis revinrent et prirent ouvertement le parti de Lacédémone. Sicyone, jusqu'alors, s'était gouvernée selon les anciennes lois achéennes. Euphron tenait le premier rang dans cette ville; il devait son ascendant aux Spartiates. Croyant que les Arcadiens et les Argiens allaient devenir les maîtres, d'oligarque il se fit démagogue; car il n'y a jamais que les excès qui conviennent aux ambitieux : ils savent que les systèmes tempérés ne tourneraient qu'au profit de la société. Euphron assura qu'il était depuis longtemps fatigué de l'orgueil de Lacédémone; et que le jour où il pouvait se délivrer enfin de cette oppression était le plus heureux de sa vie. Il se mit facilement à la tête des affaires, investit son fils Adéas du commandement des troupes soldées, s'attacha une partie de ces troupes par des largesses, et multiplia le nombre de ses partisans, en leur distribuant, sans épargne, les deniers publics et sacrés. On lui avait donné des collègues : il tua les uns, exila les autres, jusqu'à ce qu'il fût seul maître absolu à Sicyone.

« Que tous les historiens, dit Xénophon, se plaisent « à célébrer les actions mémorables des grandes répu« bliques; je crois plus utile de raconter les faits honora« bles aux petites cités. » Il veut parler de Phlionte. Cette ville, alliée aux Lacédémoniens, lorsqu'ils étaient florissants, leur resta fidèle après le désastre de Leuctres, quand leurs ennemis, leurs amis et leurs hilotes se liguaient contre eux. On vit donc alors les Phliasiens accourir au secours de la Laconie envahie, et s'exposer à être attaqués eux-mêmes dans leurs murs. Une

troupe thébaine s'empara de leur citadelle, monta sur leurs remparts et leurs tours : ils se défendirent avec un courage héroïque, et digne du succès qu'il obtint. Ils réussirent à se débarrasser des assaillants ; ils en avaient tué plus de quatre-vingts. Délivrés de ce péril, les hommes se félicitaient, s'embrassaient ; leurs femmes leur apportaient des rafraîchissements, et pleuraient de joie. Mais, quelques mois après, ils essuyèrent une nouvelle attaque. Les Arcadiens et les Argiens bloquèrent Phlionte, espérant la réduire par la famine. La cavalerie phliasienne, soutenue des cavaliers athéniens, fit lever ce siége. Une autre fois, l'harmoste thébain établi à Sicyone, secondé par ceux des habitants de cette ville qui étaient partisans de Thèbes, entreprit une attaque plus sérieuse. Euphron, pour fortifier le parti de cet harmoste, amena ses deux mille hommes de troupes soudoyées. On se battit longtemps dans la plaine. La victoire couronna encore les efforts des Phliasiens amis de Sparte. Une de leurs plus belles actions est d'avoir, malgré leur pénurie, renvoyé sans rançon le Pellénien Proxène, qu'ils avaient fait prisonnier. Comme ils ne recueillaient rien de leurs terres, ils vivaient, à la manière lacédémonienne, en partie des fruits de leurs courses dans les pays qu'ils déclaraient ennemis, en partie des denrées qu'ils allaient acheter à Corinthe et qu'ils n'amenaient à Phlionte qu'à travers les obstacles et les dangers. Ils prièrent l'Athénien Conon d'escorter un de ces convois, qui ne manqua point d'être attaqué. Il fallut encore un combat et un triomphe ; mais le convoi entra intact dans Phlionte ; et le lendemain on fit une proposition à Charès. « Il ne tient qu'à vous, lui « dirent les Phliasiens, de vous illustrer. Les Sicyoniens

« bâtissent un fort sur nos frontières : ils ont là plus « d'ouvriers que de soldats. Nous marcherons les pre« miers avec notre cavalerie et l'élite de nos fantassins. « Suivez-nous avec vos troupes. Peut-être ne vous lais« serons-nous rien à faire ; mais si nos forces sont insuffi« santes, vous achèverez ce que nous aurons commencé. « Pourtant si vous voyez à cela des difficultés, consul« tez les dieux par un sacrifice. » Charès sacrifie : les présages sont favorables ; on part ; l'ennemi est surpris vers la fin du jour ; ouvriers et soldats se baignaient, ou pétrissaient le pain, apprêtaient leur souper et leur couche. Épouvantés d'une irruption soudaine, ils fuient abandonnant ces apprêts aux Phliasiens, qui firent double chère de ce qu'ils trouvaient et de ce qu'ils avaient apporté. Après des libations, des chants, des actions de grâces, ils posèrent des sentinelles et s'endormirent. « Voilà, dit l'historien, ce que j'ai dû ra« conter des habitants de Phlionte et de leur fidé« lité persévérante. » Il s'est, Messieurs, arrêté bien plus longtemps que je ne l'ai fait, à ces détails ; il les a entremêlés d'éloges : on voit combien il est reconnaissant de tout ce qu'on fait pour Lacédémone, il récompense de son mieux tous les services que l'on rend à cette république ; et la constance avec laquelle on demeure attaché à ses intérêts, est pour lui la vertu la plus-éminente.

Que deviendra cependant Euphron, le tyran de Sicyone ? Il a un nouvel ennemi dans Énée de Stymphale, qui rassemble des troupes et rappelle des bannis. Euphron effrayé descend au port de Sicyone, et le livre aux Spartiates, dont il a naguère trahi la cause. Tels ont été, dans tous les temps anciens et modernes, les hom-

mes dévorés d'ambition. Leur versatilité n'est que le mouvement que les circonstances impriment à leur intérêt personnel, bien mal entendu sans doute, mais seul écouté. En revenant aux Lacédémoniens, il osait se dire persévérant, effronterie fort ordinaire aussi à ses pareils, et dans laquelle il n'y a d'étonnant que le succès qu'elle obtient presque toujours. C'était, disait-il, afin de punir des traîtres qu'il avait établi la démocratie. « Qui persuada-t-il? je l'ignore, dit Xénophon, « mais puisque j'ai commencé son histoire, je la vais « achever. » La division continuant de régner à Sicyone entre le peuple et les grands, il soudoya des troupes, revint; et, secondé du parti démocratique, il s'empara de la ville. Les Thébains occupaient la citadelle. Euphron amasse de l'argent et se rend à Thèbes, espérant que, par des largesses, il convaincra les Thébains de la nécessité de rétablir son pouvoir à Sicyone. De leur côté, ceux de ses concitoyens qu'il avait bannis, arrivèrent aussi à Thèbes, et, y trouvant les magistrats déjà gagnés par son or et par ses intrigues, ils crurent que le seul parti à prendre était de l'égorger le plus tôt possible; ce qu'en effet ils exécutèrent à l'instant même, sous les yeux du peuple et du sénat thébain. On arrête ces meurtriers. Les magistrats les dénoncent comme dignes de mort. « Si, disait-on, ils ne subissent « pas ce supplice, qui osera, Thébains, venir séjourner « dans vos murs? Quelle cité voudra communiquer « avec vous, si le premier venu peut impunément « massacrer les étrangers avec lesquels vous traitez? « Exterminez donc ces impies, ces ennemis des lois, « qui vous ont bravés vous-mêmes par un tel attentat. « — Thébains, répondit l'un des meurtriers, comment

« ceux qui se voyaient au milieu de votre ville et en « votre puissance, auraient-ils songé à vous braver? « J'ai tué Euphron, parce que cette action était juste « et digne d'être approuvée par vous. C'est ainsi que « vous vous êtes défaits, sans formalités, d'Archias et « d'Hypate. Le procès des traîtres et des tyrans est « toujours tout fait. Ils sont condamnés à mort par la « conscience publique. Τῶν φανερῶς προδοτῶν καὶ τυραν- « νεῖν ἐπιχειρούντων ὑπὸ πάντων ἀνθρώπων θάνατον κατε- « γνῶσθαι. Euphron n'avait-il pas dépouillé les temples? « n'avait-il pas trahi Lacédémone pour Thèbes, Thèbes « pour Lacédémone? N'avait-il pas, accordant à des « esclaves les droits de cité, banni ou immolé les meil- « leurs citoyens? Rentré dans Sicyone par le secours des « Athéniens, n'a-t-il pas attaqué votre harmoste? et « serait-il venu répandre son or parmi vous, s'il avait « pu, à main armée, chasser vos soldats de la citadelle? « Ah! si je l'avais frappé, quand il portait ouvertement « les armes contre vous, vous m'en sauriez gré : je « l'ai frappé, lorsque, bien plus criminel, il versait « l'or pour vous corrompre. Il était venu, dira-t-on, « sur la foi publique. Pourquoi l'a-t-il violée par ses « coupables manœuvres? Je l'ai saisi au moment et au « lieu même de son crime. Est-il donc pour le crime « des garanties sacrées? Est-il une loi qui vous oblige « à venger la mort de votre plus perfide ennemi? » Je n'ai pas besoin, Messieurs, de vous faire observer qu'il faut avant tout qu'un crime soit vérifié; que jamais un coupable ne doit tomber que sous les coups de la loi; que, violer cette maxime, c'est sortir de la société, se mettre au moins en état de guerre. Un tel attentat, commis dans les murs des Thébains sur un

homme d'ailleurs bien coupable, était une offense à leurs propres lois. Mais ils trouvèrent les raisons des assassins excellentes, et prononcèrent qu'Euphron avait reçu un juste châtiment. Ses concitoyens réclamèrent son corps et lui élevèrent un tombeau sur la place publique. Ils le révérèrent comme protecteur de leur ville. Tant les idées étaient partout altérées, et les consciences égarées par les passions politiques!

Avec l'aide des Arcadiens, les Sicyoniens parvinrent à reprendre leur port. Les Athéniens avaient rappelé Charès, et dirigé leurs troupes sur Orope, que même ils délaissèrent bientôt. Ils se voyaient mal secondés par leurs alliés, et chargés seuls des frais de la guerre. Au fond, ils étaient désintéressés dans ces vains démêlés, et ne savaient plus même quelle cause ils devaient servir. Alliés de Sparte, ils répugnaient à se liguer avec les Arcadiens, ses ennemis; et cependant, en aidant les Arcadiens contre les Thébains, ils entraient encore dans les intérêts de Lacédémone. Lycomède, qui négociait l'alliance d'Athènes avec l'Arcadie, mourut subitement. La négociation n'en continua pas moins. Les Corinthiens eux-mêmes commençaient à ne plus trop savoir avec qui ils étaient en paix ou en guerre. Ils envoyèrent à Sparte des députés, qui s'exprimèrent à peu près en ces termes : « Nous venons, en qualité d'amis, vous « prier de nous indiquer ce qu'il faut faire. Mais, en « toute hypothèse, nous désirons de vivre désormais « en paix. Ce qui nous conviendrait le mieux, serait « de négocier de concert avec vous. Mais, si vous con« tinuez la guerre pour votre compte, notre intérêt, « et même le vôtre, est que nous ne la fassions plus; « car nous serions bientôt épuisés et hors d'état de vous

« rendre de longtemps aucun service. » Les Spartiates se montrèrent cette fois assez raisonnables pour conseiller aux députés de Corinthe de traiter avec les Thébains. Ceux-ci voulaient une alliance défensive et offensive : c'eût été, pour les Corinthiens, changer seulement de guerre. Ils insistèrent, et Thèbes consentit enfin à leur demande, sous la condition de la plus parfaite neutralité. Denys l'Ancien, tyran de Syracuse, était mort en 367. Son fils, Denys le Jeune, envoya douze galères aux Lacédémoniens, sous le commandement de Timocrate, qui les aida à reprendre Sellasie. En 365, les Éléens s'emparèrent de Lasione. A cette nouvelle, les Arcadiens ordonnent une levée, et se mettent en marche : les Éléens leur opposent quatre cents cavaliers et trois cents hommes d'infanterie; mais ils ne purent tenir contre un ennemi qui avait l'avantage du nombre et celui du poste; ils exécutèrent une retraite pénible, où ils perdirent des hommes et des armes. Les Arcadiens victorieux pénétrèrent, après divers ravages, jusqu'à la place publique d'Élis; la cavalerie éléenne les repoussa. Malheureusement cette ville était, comme tant d'autres, divisée en deux factions, l'oligarchique et la démagogique. Charopus, chef de la seconde, traita avec les Arcadiens, et, par leur secours, s'empara de la citadelle. Les cavaliers éléens le chassèrent et le bannirent, lui et quatre cents citoyens de son parti. Ces exilés, toujours avec l'aide des Arcadiens, occupèrent Pylos, où émigrèrent d'Élis beaucoup de leurs partisans. Tant d'émigrés et de bannis renforçaient les troupes arcadiennes; l'Élide souffrit plusieurs invasions. Une bataille se livra non loin de Cyllène, où les Éléens succombèrent : leur général Andromaque se donna la

mort, et ils se renfermèrent dans leurs murs. A leur prière, les Lacédémoniens mirent en campagne douze cohortes, qui, sous la conduite d'Archidamus, entrèrent en Arcadie. Archidamus y rencontra plus d'obstacles qu'il ne croyait. Les Éparites surtout qui combattaient dans les rangs arcadiens, lui résistèrent. Blessé à la cuisse, il vit périr son beau-frère et près de trente braves autour de lui. Il accepta une trêve, et les Arcadiens dressèrent un trophée. Leurs amis, émigrés et bannis d'Élée, étaient moins heureux à Pylos. Ils y furent vaincus, pris, égorgés, ou vendus par les troupes de l'aristocratie éléenne. Cet événement détermina les Spartiates à une nouvelle entreprise sur l'Arcadie; elle ne réussit pas mieux que la précédente. On se préparait en 364, première année de la cent quatrième olympiade, à la célébration des jeux. Les Éléens (il n'y a plus que ceux du parti oligarchique) s'adjoignent les Achéens et s'avancent vers Olympie. Les Arcadiens ne s'attendaient point à une telle irruption : ils venaient de régler avec les habitants de Pise les préparatifs des jeux sacrés, dont ils prétendaient avoir l'intendance. Déjà, conformément aux dispositions par eux prises, on avait achevé les courses des chars, celles des chevaux et les exercices du pentathle : il ne restait que la lutte, qui devait avoir lieu, non dans le stade, mais entre le stade et l'autel. Tout à coup les Éléens paraissent en armes près des bois sacrés. Pour leur résister, les Arcadiens, deux mille hoplites argiens et quatre cents cavaliers d'Athènes se rangent en bataille. Les Éléens eurent tout l'avantage, et se retirèrent néanmoins, pour éviter les traits qu'on leur lançait du grand temple, du sénat et du portique. On s'attendait, pour le lendemain,

à une nouvelle attaque de leur part; mais, voyant les moyens de défense qu'on avait préparés, ils s'en retournèrent dans leur ville.

Les chefs des Arcadiens employaient les deniers sacrés aux frais de cette guerre. Il y avait là une sorte de sacrilége, qui déplut aux Mantinéens d'abord, puis à l'assemblée générale de l'Arcadie. Toucher au trésor des dieux, c'était renoncer à leur protection, et attirer leur courroux sur le pays, sur la génération présente, sur la postérité la plus reculée. Les administrateurs tremblaient d'avoir des comptes à rendre; il y allait de leurs têtes : ils avertirent les Thébains que, s'ils ne se hâtaient de prendre les armes, l'Arcadie était sur le point de se rejeter dans le parti de Lacédémone. Le conseil arcadique, au contraire, invita les Béotiens à se tenir tranquilles, et à ne plus songer qu'à la paix. Ce système parut prévaloir; et la paix reçut les serments des Tégéates, et même du général thébain Épaminondas qui se trouvait à Tégée; mais, au moment où on la célébrait par des chants et par des festins, l'harmoste thébain établi dans cette ville, et les magistrats arcadiens, qui redoutaient le moment d'une reddition de comptes, troublèrent la fête par des actes d'hostilité. Ils fermèrent les portes de la ville, arrêtèrent et emprisonnèrent un grand nombre de citoyens. Les Mantinéens réclamèrent ces détenus. On les mit tous en liberté. Ceci se passait en 363, un an avant l'époque où doit se terminer l'ouvrage de Xénophon.

Dans le récit des combats que les Arcadiens viennent de livrer, l'historien a fait une mention particulière des Éparites qu'ils avaient à leur solde, et qui, loin de plier devant la troupe d'Archidamus, et de céder

le terrain, allaient au-devant des ennemis. Ce fut principalement pour payer leur solde qu'on osa toucher à l'argent consacré aux choses religieuses. Ces Éparites, quoique nommés dans les dictionnaires d'Étienne de Byzance et d'Hésychius, sont fort peu connus. Ce qu'en dit Étienne de Byzance n'est pas fort instructif. Ἐπαρίται, ἔθνος Ἀρκαδίας· ἡ δὲ πόλις αὐτῶν Ἔπαρις ἔδει· οὐχ εὕρηται δέ. « Les Éparites nation d'Arcadie : apparemment leur « ville était Éparis; on ne la retrouve point. » Hésychius écrit Ἐπαρόητοι, et dit que les Éparoètes sont une troupe, une garde arcadienne distinguée par sa bravoure. Diodore de Sicile, en des passages parallèles à ceux que nous lisons dans Xénophon, indique les Éparètes ou Éparites, mais sans les désigner par ce nom : il les appelle ἐπίλεκτοι, soldats d'élite. Ces textes de Xénophon, de Diodore, d'Étienne et d'Hésychius sont les seuls éléments d'une dissertation de Béjot, insérée dans les *Mémoires de l'académie des Inscriptions et belles-lettres*. Il y est établi qu'il n'a point existé de ville nommée Éparis, ni de peuple appelé Éparites; que ce nom s'appliquait à un certain corps de troupes; que la leçon Ἐπαρόητοι d'Hésychius vaut mieux que Ἐπαρῆται dans Étienne, et qu'Ἐπάριτοι dans Xénophon; qu'il conviendrait de corriger le texte de Diodore, d'y substituer une fois Ἐπαρόητοι à ἐπίλεκτοι; qu'il serait permis de penser qu'Ἐπαρόητοι est un mot composé de la préposition ἐπί et du verbe ἀρόω, en sorte qu'il signifierait *sur-laboureurs*, si l'on peut s'exprimer ainsi, *sur-travailleurs*, c'est-à-dire gens d'élite. Ἐπαρόητοι deviendrait ainsi presque synonyme d'ἐπίλεκτοι. Ce sont là, Messieurs, des conjectures qui, encore une fois, n'ont pas d'autres fondements que le petit nombre de textes ou de lignes

que je viens de mettre sous vos yeux, quoique la dissertation de Béjot remplisse au moins soixante pages in-12. Mais achevons de prendre connaissance du dernier livre des *Helléniques*.

Thèbes persistait à vouloir la guerre : les autres peuples lui attribuaient l'intention d'épuiser le Péloponèse pour l'asservir. Épaminondas sortit à la tête de tous les Béotiens, des Eubéens et de beaucoup de Thessaliens, envoyés les uns par Alexandre de Phères, les autres par les ennemis de ce tyran. Les Phocéens ne suivirent pas les Thébains; ils prétendaient que leur alliance n'était que défensive; mais Épaminondas espérait que, dans le Péloponèse, il trouverait les Messéniens et beaucoup d'Arcadiens disposés à le seconder. Il se met donc en campagne. Arrivé à Némée, il s'arrête, il se flatte qu'il saisira les Athéniens au passage : il lui importait de les vaincre, afin de rassurer son parti et de décourager ses ennemis. Informé qu'au lieu d'avancer par terre, ils songent à s'embarquer et à traverser la Laconie, il sort de Némée, et va camper devant Tégée. Xénophon applaudit à cette disposition. L'enceinte de Tégée était un asile plus sûr, où l'on pouvait plus facilement cacher ses desseins et se procurer les choses dont on avait besoin; tandis que les ennemis, campés dans la plaine, laissaient apercevoir leurs manœuvres et quelquefois leurs fautes. Quoique supérieur en forces, Épaminondas n'attaquait point, lorsqu'il ne croyait pas avoir l'avantage du lieu. A la fin pourtant, aucune ville ne se déclarant en sa faveur, il craignit de laisser écouler trop de temps, et résolut de tenter une action d'éclat. Il savait que les ennemis s'étaient fortifiés dans Mantinée; qu'Agésilas venait se joindre à

eux ; qu'il était à Pellène avec toutes ses forces. Soudain Épaminondas donne l'ordre du départ et va droit à Sparte. « Si par un bienfait des cieux, dit Xénophon, « un Crétois n'était venu avertir Agésilas de l'approche « des Thébains, Sparte sans défense allait être prise « comme un nid d'oiseaux, ὥσπερ νεοττιάν. » Le général thébain est près de Lacédémone : il craint d'attaquer par un terrain uni; les Spartiates, du haut de leurs murs, l'accableraient bientôt de leurs traits. Il évite aussi les défilés, où le grand nombre est souvent obligé de céder au petit : il prend un poste avantageux, et descend dans la ville au lieu d'y monter. Archidamus venait de traverser l'Eurotas avec moins de cent hommes. Un combat s'engage; les Thébains reculent; leurs premiers rangs sont mis en pièces. Enivrés de ce succès, les Lacédémoniens dépassent la limite assignée par la volonté divine à leur victoire. C'est la pensée et même l'expression de l'historien : ὑπὸ τοῦ θείου, μέχρι ὅσου ἡ νίκη ἐδέδοτο αὐτοῖς. Emportés par une trop vive ardeur, ils perdirent aussi beaucoup de monde. Épaminondas jugea prudent de revenir en toute hâte à Tégée. Ses hoplites y reprirent haleine, et sa cavalerie se porta sur Mantinée. L'historien admire ici le courage des Athéniens, qui vinrent camper dans cette place. Leur cavalerie avait essuyé un échec à Corinthe : elle osa pourtant se mesurer avec des Thessaliens et des Thébains plus nombreux qu'elle, plus renommés, plus habiles. Elle sauva aux Mantinéens ce qu'ils avaient hors de la ville. La réputation d'Épaminondas était compromise : ses hoplites venaient de plier devant Sparte, et sa cavalerie d'être maltraitée à Mantinée. Son expédition dans le Péloponèse avait ligué, contre Thèbes, l'Arca-

die, l'Achaïe, l'Élide, l'Attique et Lacédémone. Il lui fallait un triomphe: il pouvait succomber; mais, en périssant, il emporterait du moins la gloire d'avoir tenté d'acquérir à sa patrie l'empire du Péloponèse. Xénophon ne s'étonne point qu'il ait eu des sentiments si hauts, mais il s'étonne qu'il ait pu les inspirer à une armée entière, l'instruire à ne craindre aucune fatigue ni le jour ni la nuit, et à demeurer obéissante dans la détresse. Quand il eut donné l'ordre de se préparer au combat, les cavaliers s'empressèrent de polir leurs casques; les hoplites d'Arcadie d'orner et disposer leurs armes à la manière des Thébains; tous d'aiguiser leurs épées et leurs piques, de mettre en bon état leurs boucliers. Il les rangea bientôt en bataille; mais, après avoir établi dans leurs rangs l'ordre qu'il jugea convenable, au lieu de les mener droit à l'ennemi, il les dirigea vers des montagnes voisines de Mantinée, et laissa croire qu'il ne combattrait point ce jour-là. Parvenu au pied de ces monts, il déploya sa ligne: on eût dit qu'il voulait seulement asseoir un camp. Trompé par ce stratagème, l'ennemi cessa de se tenir en ordre, et se persuada que la bataille était ajournée: tout à coup, Épaminondas place au front de sa phalange les bataillons qui marchaient sur les flancs; il ordonne de reprendre les armes; et le voilà qui s'élance à la tête d'une armée compacte, masse impénétrable qui n'a qu'un même mouvement. Les ennemis, déjà vaincus par l'étonnement et l'effroi dont les a frappés ce spectacle imprévu, veulent se rétablir en corps de bataille, et ne savent plus retrouver leurs rangs. Les uns brident leurs chevaux, les autres endossent leurs cuirasses: ils font les apprêts de leur défaite. Pour le général thébain, il semble con-

duire une galère, qui se présente par sa proue, qui de son premier choc n'enfoncera que sur un seul point la flotte qu'elle attaque, mais qui est sûre de ce succès, et qui, après l'avoir obtenu, sera partout victorieuse. La cavalerie qui va combattre s'est formée sur un ordre profond : il fortifie la sienne, il la soutient d'une infanterie légère. S'il enfonce, comme il n'en doute point, les premiers escadrons, il aura vaincu une armée entière. Cependant il avait à contenir les Athéniens, qui étaient à l'aile gauche; il devait les empêcher d'aller au secours des autres corps : il y a pourvu, en leur opposant, sur les collines, des cavaliers et des fantassins, qui les prendront en queue, s'ils osent se mouvoir. Tel fut son plan d'attaque et rien ne manqua au succès; mais un coup mortel l'atteignit lui-même au moment de son triomphe. Vous savez, Messieurs, qu'on a quelquefois attribué à Gryllus, fils de Xénophon, l'honneur d'avoir porté ce mémorable coup. Il serait bien étonnant que notre historien eût négligé de remarquer une circonstance à laquelle il devait prendre tant d'intérêt. Il se borne à dire que cette mort d'Épaminondas empêcha les Thébains de profiter de leur victoire éclatante. Cette bataille ne décida rien; et l'on vit, après la journée de Mantinée (27 juin 362), plus de troubles et de confusion qu'auparavant. « Qu'il me suffise, ajoute « en finissant Xénophon, d'avoir conduit jusque-là cette « histoire : un autre peut-être prendra soin de la conti- « nuer : ἐμοὶ μὲν δὴ μέχρι τούτου γραφέσθω· τὰ δὲ μετὰ « ταῦτα ἴσως ἄλλῳ μελήσει. »

Il a omis, en racontant la bataille si célèbre de Mantinée, plusieurs détails que Diodore de Sicile va nous fournir. Épaminondas commandait trente mille

fantassins et trois mille cavaliers. C'étaient les meilleures troupes de l'Arcadie, de l'Achaïe, de la Béotie, du pays d'Argos, avec quelques Péloponésiens et d'autres alliés. Il avait placé ses Thébains à gauche, et auprès d'eux les Arcadiens de leur parti. Les Argiens formaient la droite : le milieu était occupé par des bataillons de l'Eubée, de la Locride, de Sicyone, par des Maliens ou Méliens, des Ænians, des Thessaliens et divers auxiliaires. La cavalerie s'avançait sur l'une et l'autre aile. Il avait à combattre vingt mille hommes d'infanterie et deux mille de cavalerie, armée dont les Athéniens composaient l'aile gauche; les Mantinéens et les Arcadiens la droite, que des Lacédémoniens soutenaient de fort près. A côté de ces Spartiates, paraissaient des guerriers tirés de l'Élide et de l'Achaïe; plus loin des troupes dont on espérait moins de secours. Les trompettes ayant sonné la charge, on y répondit des deux côtés par un cri général, qui annonçait une égale confiance. Le combat s'ouvrit par le choc des deux cavaleries. Celle des Athéniens s'élança la première, et se sentit bientôt inférieure à ses ennemis; non qu'elle fût moins brave, ou qu'elle eût des chevaux moins vigoureux ou moins bien dressés : en aucun de ces points, l'Attique, selon Diodore, ne le cédait à la Béotie; mais les Thébains avaient à leur service un fort grand nombre de gens de trait, venus de la Thessalie, où l'on exerce de bonne heure les enfants à ce genre de combat. Les Athéniens percés de flèches par ces Thessaliens, et accablés ensuite par la cavalerie thébaine, furent bientôt ébranlés et mis en fuite, sans néanmoins donner encore la victoire à l'ennemi; car ils se retiraient sans rompre les autres rangs de l'armée à laquelle ils appartenaient,

et même sans perdre leurs propres rangs. Ils tombèrent sur le bataillon eubéen, et tuèrent jusqu'au dernier des soldats mercenaires envoyés par Épaminondas pour occuper des hauteurs voisines. De leur côté, les cavaliers thébains, au lieu de se mettre à la poursuite de ceux qu'ils avaient enfoncés, fondirent sur l'infanterie qui se présentait devant eux. Il y avait aussi dans cette infanterie des Athéniens qui plièrent, et qui allaient tourner le dos, lorsque le commandant de la cavalerie éléenne se pressa de la mener à leur secours, et sauva par ce mouvement toute l'aile gauche des Péloponésiens. A la droite, les deux cavaleries étaient aux prises; et, après une lutte quelque temps incertaine, celle de la Béotie et de la Thessalie l'emporta sur les Mantinéens. Les deux infanteries se composaient principalement, l'une de Thébains, l'autre de Lacédémoniens, également renommés par leur bravoure aguerrie. Les lances se brisèrent; les épées se croisèrent dans une mêlée sanglante, où Épaminondas enfin, pour faire pencher la balance, s'environna de ses soldats les plus intrépides, et avec eux s'élança au milieu des Lacédémoniens, blessant les uns, épouvantant les autres, et les forçant tous à quitter leurs rangs et le champ de bataille. On les poursuivit; la campagne se couvrit de morts. Cependant, des Spartiates désespérés se précipitaient ensemble sur le général thébain, qui, évitant ou parant des coups innombrables, retirait de son corps les javelots qui l'avaient atteint et les renvoyait à ceux qui les avaient lancés. Il reçut enfin un coup mortel dans la poitrine, et tomba de son cheval, le fer étant resté dans la plaie. On combat autour de lui ; et c'est après de grands efforts que les Thébains l'arrachent aux mains

des Spartiates qui prennent la fuite. Chaque parti dressa un trophée : d'un côté, les Athéniens avaient vaincu les Eubéens et les mercenaires; de l'autre, les Béotiens restaient en possession des corps de la troupe de Spartiates qu'ils venaient de battre. Personne ne redemandait ses morts, de peur d'avouer une défaite. A la fin, les Lacédémoniens remplirent ce devoir; et, à leur exemple, les Thébains reprirent et ensevelirent les guerriers qu'ils avaient perdus. Épaminondas respirait encore, porté dans son camp; mais les médecins assuraient qu'il ne survivrait point à l'extraction du fer. Il appelle son écuyer, et demande si son bouclier est sauvé; on le lui montre. Il veut savoir si les Thébains sont vainqueurs; on lui en donne l'assurance. « Il est donc temps « de mourir, » s'écrie-t-il. Ses amis le plaignent de ce qu'il meurt sans laisser d'enfants. « Je laisse deux filles, « répondit-il, les batailles de Leuctres et de Mantinée. » Pour nous, continue Diodore de Sicile, qui nous sommes prescrit de joindre un éloge au récit de la mort des hommes illustres, nous mériterions un grave reproche, si nous ne rendions pas à celui-ci l'hommage qui lui est dû à tant de titres. Il a surpassé tous les capitaines de son temps, en expérience, en habileté, en grandeur d'âme, en loyauté, et le Thébain Pélopidas, et les Athéniens Timothée, Conon, Chabrias, Iphicrate, et le Spartiate Agésilas. Il soutiendrait non moins honorablement le parallèle avec les plus grands personnages des âges précédents, les Solon, les Miltiade, les Thémistocle, comme avec Cimon, Myronide, Périclès, et Gélon de Syracuse. Les avantages par l'un desquels chacun d'eux a brillé, il les a tous réunis : force du corps, noblesse du langage, douceur des mœurs, mé-

pris des richesses, élévation des sentiments. Tant qu'il vécut, sa patrie conserva, dans les armées grecques, une supériorité qu'elle perdit après lui. Depuis lors, elle n'a plus fait que déchoir, jusqu'à l'époque où l'imprudence de ses généraux a causé son asservissement et sa ruine. La journée de Mantinée amena, entre les Grecs, las de tant de discordes et de périls, une paix, un traité d'alliance dans lequel les Messéniens furent compris. Sparte, implacable ennemie de Messène, n'y voulut pas consentir, et demeura, en conséquence, exclue du traité. Diodore finit par indiquer les auteurs qui ont, avant lui, raconté les mêmes faits; Philistus, Anaximène de Lampsaque et Xénophon, qui tous trois terminaient leurs ouvrages à la bataille de Mantinée et à la mort d'Épaminondas.

La vie de ce général n'est point du nombre de celles que Plutarque a écrites, mais elle est le sujet d'une des notices attribuées à Cornélius Népos, et voici quelques détails historiques qu'on en peut extraire. Épaminondas était né au sein d'une famille honorable, mais depuis longtemps pauvre. Ici, Messieurs, nous remarquerons qu'Élien lui donne pour père Polymnis, descendant obscur des anciens rois de la Béotie. C'est un point qu'il ne serait pas facile et qu'il n'est aucunement nécessaire d'éclaircir : Épaminondas a trop bien servi son pays pour avoir besoin d'aïeux. Il fut, dit-on, élevé avec un grand soin. Denys, musicien aussi renommé que Damon et Lampus, lui apprit à toucher le luth et à mêler les accents de sa voix aux sons de cet instrument; Olympiodore, à jouer des airs sur la flûte; Calliphron, à danser. Il eut pour maître de philosophie le pythagoricien Lysis de Tarente, vieillard triste et

sévère, dont il préférait pourtant la société à celle des jeunes gens de son âge, et qu'il ne quitta qu'après avoir, mieux qu'aucun d'eux, profité de ses leçons. A quatorze ans, il fréquenta la palestre, où s'exerçaient les lutteurs, et s'y appliqua moins à fortifier ses membres qu'à les rendre agiles, jugeant que la force était convenable à l'athlète, et la souplesse au guerrier. Il devint un habile coureur; il excella dans la plupart des arts gymnastiques, à combattre debout, à lutter de pied ferme, à manier les armes. Je ne prétends pas, Messieurs, vous garantir ces premiers articles de la notice. Elle continue par une accumulation d'épithètes, où nulle vertu morale n'est omise : *Modestus, prudens, gravis, temporibus sapienter utens, peritus belli, fortis manu, animo maximo, veritatis diligens... continens, clemens, patiensque admirandum in modum... ferens injurias... commissa celans... studiosus audiendi.* Il aimait tellement à écouter, il était si persuadé que c'était le vrai moyen de s'instruire, que lorsqu'il se trouvait dans une compagnie où l'on agitait des questions politiques ou philosophiques, il ne se retirait que lorsque personne ne parlait plus : ce n'est pas le point où je conseillerais le plus de l'imiter. On célèbre avec plus de raison son désintéressement; et l'on ajoute que, supportant lui-même si facilement la pauvreté, il se montrait toujours empressé d'en préserver ses amis et ses compatriotes. L'un d'eux était-il prisonnier de guerre, ou bien dans l'impuissance de fournir une dot à une fille nubile? Épaminondas assemblait les plus riches de ses concitoyens, les taxait chacun suivant ses facultés, et après avoir recueilli la somme, la comptait à celui qui la devait recevoir, en

lui faisant connaître les bienfaiteurs auxquels il en était redevable. Diomédon de Cyzique, agent d'Artaxerce, vint à Thèbes chargé d'or, et tenta de corrompre Épaminondas, qui répondit : « Si le roi de Perse veut rendre « un service aux Thébains, je n'ai pas besoin d'être payé « pour y coopérer ; s'il veut nuire à leur république, il « n'est pas assez riche pour me séduire. » Il enjoignit à Diomédon de sortir à l'instant du territoire béotien, et lui donna une escorte jusqu'à la ville d'Athènes, en priant Chabrias de le faire embarquer sans le maltraiter. La notice parle ensuite de Ménéclide, qui, rival d'Épaminondas dans la carrière politique, l'accusait de se déclarer l'égal d'Agamemnon, et conseillait sans cesse la paix, afin de ne lui plus laisser d'occasions de s'illustrer par des exploits guerriers. Le général, dans la réponse qu'on lui prête, dit qu'une paix solide et glorieuse ne s'obtient que par des combats, et qu'au surplus il ne se compare point à un prince qui, à la tête de toutes les forces de la Grèce, n'a su prendre une seule ville qu'après dix années de siége : « Je n'avais, dit-il, que les « troupes thébaines, et la journée de Leuctres m'a suffi « pour mettre en fuite les Spartiates et affranchir la Grèce « entière. » Je suis, Messieurs, fort porté à soupçonner que de si vains discours n'appartiennent qu'au sophiste qui a composé cette vie et le recueil dont elle fait partie. J'en dis autant d'une réponse à Callistrate, qui, dans une assemblée générale des Arcadiens, avait, dit-on, reproché à la ville d'Argos d'avoir donné le jour aux matricides Oreste et Alcméon, à Thèbes d'être le berceau du parricide et incestueux OEdipe. « Admirez l'im« pertinence du rhéteur athénien, dit Épaminondas (ou « plutôt le rhéteur latin qui le fait parler); Athènes a

« reçu dans ses murs ces coupables personnages, bannis « de Thèbes et d'Argos, où ils étaient nés innocents. » Les derniers articles de la notice se rapprochent davantage des récits de Xénophon et de Diodore. Seulement Épaminondas, mis en jugement, borne sa défense à demander que l'arrêt à prononcer contre lui soit conçu en ces termes : « Épaminondas est condamné à mort par les « Thébains, pour les avoir forcés de vaincre à Leuctres « les Spartiates, dont aucun Béotien n'avait osé jusqu'a- « lors soutenir les regards dans une bataille ; pour avoir, « par cette victoire, non-seulement sauvé Thèbes de sa « ruine, mais rendu la liberté à toute la Grèce ; pour « avoir mis les affaires en un tel état, que les Thébains « ont depuis assiégé Sparte, et les Lacédémoniens vu blo- « quer leur ville. » Le biographe, s'il mérite en effet ce titre, termine cet écrit en disant qu'avant la naissance et après la mort d'Épaminondas, Thèbes a toujours été soumise à une puissance étrangère, et qu'au contraire, lorsqu'il l'a gouvernée, elle a dominé la Grèce entière; d'où l'on peut comprendre qu'un seul homme a eu plus de valeur que toute une cité.

Quoi qu'il en soit, Messieurs, tant d'expéditions et de combats, dont nous avons, avec Thucydide et Xénophon, suivi le cours durant soixante-neuf années, depuis l'ouverture de la guerre du Péloponèse en 431, jusqu'à la journée de Mantinée en 362, ont laissé la Grèce affaiblie, divisée, en proie aux manœuvres des ambitieux et aux agitations populaires. Il n'y avait, pour les cités qui la composaient, que deux manières de garantir leur indépendance et leur tranquillité : ou de se réunir par un lien fédéral en un seul corps de nation, ou de se rapprocher plus étroitement encore en vivant

sous l'empire des mêmes lois et d'un seul gouvernement. Ces deux systèmes étaient possibles; et les progrès de la civilisation semblaient demander l'un ou l'autre. Le premier aurait pu être préféré : il se serait mieux concilié avec les habitudes antiques, il eût rendu plus immédiates, et à la fois plus paisibles, les jouissances de la liberté : il eût mis un frein à ces ambitions de cités, qui souvent ne sont pas moins injustes ni moins entreprenantes que celles des individus. Mais, comme nous avons eu occasion de l'observer, ce système fédératif, dont la Grèce sentait le besoin, et qu'elle paraissait chercher, n'a commencé, de l'aveu de Sainte-Croix, à s'introduire chez elle qu'environ quatre-vingts ans après l'époque où le dernier livre des *Helléniques* de Xénophon vient d'aboutir, et lorsqu'il n'était plus temps de remédier à l'anarchie générale, aux maux invétérés que la tyrannie et la discorde, l'oligarchie et la démagogie avaient enfantés. Tous ces fléaux régnaient tour à tour, ou même à la fois, depuis 470, époque où s'était terminée la glorieuse guerre contre les Perses. Depuis lors, la Grèce s'était laissé corrompre par l'or des rois et par les intrigues des satrapes, dominer par l'orgueil de Lacédémone, agiter par d'effrénés démagogues, déchirer par de misérables rivalités de villes et de bourgades. Athènes, avant son abaissement, avant la destruction de ses murs et de son port, en 404, était devenue une puissance navale, genre de progrès qui en suppose toujours beaucoup d'autres. Elle méritait d'être le foyer des lumières : elle fut trop souvent celui de la licence et des désordres populaires. Sparte, demi-barbare, plus fière de ses succès, par cela même qu'elle en était moins digne, prétendit tout asservir autour

d'elle; mais, son habileté n'égalant point son ambition, elle vit bientôt s'affaiblir entre ses mains un pouvoir qu'elle espérait d'agrandir. Des traités de paix, qui ne profitaient qu'à elle seule, ne suspendaient que durant bien peu d'instants les dissensions et les vengeances. Les guerres à peine éteintes se rallumaient; et le sort des combats trahissait tour à tour la cause des oppresseurs et celle des opprimés. Athènes ne recouvrait pas son influence ni même toute son activité. Lacédémone perdait de plus en plus la confiance de ses alliés, et ne leur inspirait plus d'effroi. La suprématie restait vacante : des républiques qui n'y avaient point encore aspiré essayaient de la saisir. Corinthe, Argos, l'Arcadie, la Béotie, en défendant leur indépendance, menaçaient déjà celle d'autrui; et l'on ne pouvait prévoir pour l'âge suivant qu'un nouveau cours de querelles sanglantes et de révolutions inutiles ou désastreuses.

Le sujet traité par Xénophon dans ses *Helléniques* est donc fort triste : il est de plus compliqué d'un grand nombre de détails dont l'intérêt peut sembler au moins fort inégal. Les grands événements y sont assez rares; et, pour les bien comprendre, on a besoin de suivre le cours des faits intermédiaires, qui en eux-mêmes ont souvent peu d'importance. Les personnages du deuxième, du troisième ordre, et presque du dernier rang, se sont multipliés de toutes parts, ainsi qu'il arrive toujours au sein des troubles publics. Xénophon les a tous subordonnés au roi de Sparte, Agésilas, dont il voulait faire le héros de cette époque. Pour lui laisser plus d'éclat, il a fallu affaiblir celui dont brillaient Thrasybule chez les Athéniens, Épaminondas chez les Thébains. Mais du moins l'his-

torien ne dissimule pas sa partialité ; il la professe avec franchise ; et, si elle lui commande quelques réticences, elle ne l'entraîne à aucun mensonge positif. Il expose les faits comme il les conçoit; et ses récits sont encore la source la plus directe et la plus pure où il nous soit permis d'étudier l'histoire de ce demi-siècle. En les lisant avec attention, vous y suivez les mouvements des passions politiques; vous y démêlez les secrets de toutes les ambitions, même des plus obscures; et vous découvrez, dans les vices des institutions, les causes des égarements et des malheurs. Les observations que Xénophon ne fait pas lui-même, il ne tient qu'à ses lecteurs de les faire pour leur propre compte ; il leur en fournit la matière : il ne raconte presque rien dont il n'y ait à tirer immédiatement de graves et utiles leçons. Il est, pour ce temps, le seul témoin qui nous reste, l'unique historien original. Si nous voulons des suppléments à sa narration, qui en effet en a quelquefois besoin, Diodore de Sicile et Plutarque nous en offrent qu'ils ont extraits sans doute d'auteurs originaux que nous n'avons plus. Pour compléter l'étude des *Helléniques* de Xénophon, il est à propos d'en rapprocher les livres XIV et XV de Diodore, et les vies d'Alcibiade, de Lysandre, d'Agésilas, de Pélopidas par Plutarque. On y peut joindre les livres V et VI de Justin, l'abréviateur de Trogue-Pompée, et, si l'on veut, les notices de Cornélius Népos sur les quatre personnages que je viens de nommer, et de plus sur Thrasybule, Conon, Iphicrate, Chabrias, Épaminondas. Je vous ai présenté, Messieurs, plusieurs de ces rapprochements. En étendant ce travail, on trouverait dans Xénophon, dans les quatre historiens ou biographes qui ont traité les

mêmes sujets, et dans certains textes des orateurs, des philosophes et des géographes antiques, la matière d'un très-important ouvrage, je veux dire d'une histoire de la Grèce depuis les dernières années de la guerre du Péloponèse jusqu'à la bataille de Mantinée, où vainquit et périt Épaminondas. C'est bien ce qu'ont entrepris déjà quelques écrivains modernes, par exemple Rollin dans une partie des tomes IV et V de son *Histoire ancienne*, M. Gillies depuis le chapitre XXI jusqu'au XXXI[e] de son *Histoire de la Grèce*; mais je crois qu'il serait possible encore de traiter ce sujet avec plus de méthode, de critique, et d'intérêt.

Xénophon a suivi en général l'ordre chronologique; il ne s'est permis que d'assez légers déplacements : il néglige d'énoncer des dates précises; et l'on attribue à ses copistes des indications fort inexactes introduites dans son texte. Distribuer régulièrement tous ces faits entre les quarante-huit années qui les embrassent, a été pour Dodwell une tâche laborieuse. Cependant les récits s'enchaînent parfaitement dans l'ouvrage, s'éclairent l'un par l'autre, et se classent facilement dans l'esprit des lecteurs attentifs. On n'y remarque point de digression, à moins qu'on ne regarde comme ayant ce caractère, l'article qui concerne, à la fin du cinquième livre, les successeurs de Jason à Phères jusqu'en 357, article où l'auteur dépasse de cinq ans la limite de son histoire. Il n'est pas prodigue de réflexions. Le sentiment qu'il laisse le plus apercevoir est sa prédilection pour Lacédémone. Vous avez distingué la harangue d'Euryptolème pour les huit généraux athéniens qui furent condamnés à mort; celle de Critias, l'un des trente tyrans, contre Théramène son collègue; la ré-

ponse de Théramène; l'exhortation de Thrasybule à sa troupe sur la colline de Munychie; le discours des députés thébains au peuple d'Athènes; ceux de Téleutias à l'armée de Lacédémone; de Cligène aux Spartiates contre les Olynthiens; des Athéniens Callias, Autoclès et Callistrate pour la paix générale de la Grèce; du Phliasien Proclès en faveur de Sparte; des magistrats de Thèbes contre les meurtriers d'Euphron, et l'apologie de ceux qui avaient tué ce tyran de Sicyone. Ce sont là les principaux et presque les seuls morceaux oratoires répandus dans les sept livres des *Helléniques*. Le style en est si naturel, les idées et les sentiments tiennent de si près au caractère et à la situation des personnages, qu'on a peine à croire que ce soient là des harangues fictives; l'art ne s'y montre pas; et, s'il y a plus que la simple vérité, du moins la convenance est parfaite, et la vraisemblance incontestable. Ces discours, quelques descriptions, et presque partout les couleurs et les mouvements du style, soutiennent l'intérêt des récits, dont le fond serait par lui-même quelquefois un peu aride. Hors de ces discours, le mérite des *Helléniques* ne consiste point dans l'originalité, l'énergie, l'éclat des pensées; mais le talent de raconter et de peindre embellit la plupart des détails. La diction y est pleine de grâces, et par conséquent ne laisse rien à désirer en clarté, en simplicité, et en véritable correction. C'est l'ouvrage d'un vieillard, mais qui a conservé toutes les habitudes de son âge mûr, et qui ne saurait plus contracter celle de mal écrire.

Il avait achevé bien auparavant son *Anabase*, c'est-à-dire les sept livres historiques où il s'agit de la marche de Cyrus le Jeune contre son frère, le roi de Perse

Artaxerce, de la défaite de Cyrus à Cunaxa et de la retraite des dix mille Grecs, qui, s'étant associés fort imprudemment à cette expédition, eurent à regagner à travers l'Asie les rives du Pont-Euxin. L'historien nous y racontera souvent ses propres actions. Car il avait été l'un des généraux, et quelquefois le principal chef de cette armée grecque. Ces sept livres, où les événements correspondent aux années 401, 400 et 399 avant notre ère, nous occuperont, Messieurs, durant nos prochaines séances.

TREIZIÈME LEÇON.

ANABASE, OU EXPÉDITION DE CYRUS LE JEUNE ET RETRAITE DES DIX MILLE. — LIVRE PREMIER.

Messieurs, on a prétendu que Xénophon n'était pas l'auteur des sept livres sur l'expédition de Cyrus le Jeune et sur la retraite des Dix mille; c'est un texte de Xénophon lui-même qui a donné lieu à cette opinion. Ce texte vous est déjà connu; je vous l'ai fait remarquer au commencement du troisième livre des Helléniques : l'historien s'y exprimait en ces termes : « Comment « Cyrus a rassemblé des troupes et les a conduites con- « tre son frère, quelle bataille a terminé cette guerre, « comment Cyrus a péri, de quelle manière les Grecs « ont regagné les bords de la mer, c'est le sujet de « l'histoire qu'a écrite Thémistogène de Syracuse. » Θεμιστογένει τῷ Συρακοσίῳ γέγραπται. Plutarque voit dans ces paroles un mensonge, puisqu'il faut le dire. Selon lui, Xénophon, pour qu'on lise avec plus de confiance un ouvrage où sont racontés ses propres exploits, juge à propos de l'attribuer à un auteur désintéressé, à un Syracusain. Tzetzès adopte cette conjecture; mais, quoiqu'elle ne soit point dénuée de toute vraisemblance, elle a eu peu de partisans : on a mieux aimé dire qu'il existait deux ouvrages distincts sur l'expédition de Cyrus le Jeune; l'un par Xénophon, l'autre par Thémistogène, et que le premier seul s'est conservé. Si vous demandez pourquoi Xénophon ne cite que le deuxième, on peut vous répondre que c'est par modes-

tie, ou bien par artifice, afin de produire un témoin qui ne soit pas suspect. D'autres savants ont soutenu au contraire que jamais il n'a fait d'ouvrage sur cette matière; que celui qui subsiste sous son nom appartient réellement à Thémistogène. Suidas le dit ainsi, et c'est, parmi les modernes, le sentiment d'Ussérius, de Masius, même de Dodwell. Wesseling, en citant cette histoire, prend soin d'ajouter, « si pourtant c'est bien « Xénophon qui l'a écrite, *si tamen Xenophon libri* « *auctor est*. » Le principal motif de cette opinion ou de ce doute est le texte des *Helléniques* que je viens de rapporter; mais on a remarqué de plus des contradictions entre quelques passages de l'*Anabase* et certains endroits, soit de l'*Histoire grecque*, soit de la *Cyropédie*. Par exemple, les Ciliciens sont représentés d'un côté comme ennemis, de l'autre comme amis de Cyrus le Jeune. Voulez-vous une opposition encore plus marquée? Tandis qu'on voit dans la *Cyropédie* les Perses et les Mèdes demeurer toujours alliés, et se réunir sous le commandement du grand Cyrus pour renverser l'empire des Assyriens et celui des Lydiens, l'auteur des sept livres intitulés *Anabase* rappelle, dans le troisième, l'époque où les Perses, avant de prendre Babylone, envahirent la Médie et détrônèrent Astyage. Enfin l'on croit apercevoir des différences plus ou moins graves entre les formes de l'ouvrage qui va nous occuper et celles des autres écrits de Xénophon qui ont déjà passé sous nos yeux, ou qui nous restent encore à ouvrir. C'est, dit-on, une composition plus austère; les transitions y sont moins douces, les détails moins agréables. Mais les savants qui veulent qu'elle soit du même auteur, trouvent des réponses à toutes ces

observations. Ils reconnaissent parfaitement dans cet ouvrage le style, la diction, la philosophie de Xénophon, son goût pour la guerre, pour l'équitation, pour la chasse, exercices dont il parle en effet avec complaisance dans les livres I, III V et VII. Quant aux contradictions, il y a toujours des moyens de prouver qu'elles ne sont qu'apparentes, ou bien qu'elles sont trop légères pour qu'on en puisse rien conclure. La plus forte, celle qui existe entre le livre III et tout le système de la *Cyropédie*, n'embarrasse que ceux qui s'obstinent à conserver ce roman au nombre des histoires. Toujours demeure-t-il démontré aux yeux des éditeurs des œuvres de notre écrivain, aux yeux de ses traducteurs, de ses commentateurs et de la plupart des autres érudits, que c'est bien lui qui a composé les sept livres en question. Telle est la ferme croyance de Périzonius, d'Albert Fabricius, de Hutchinson, de Samuel Frédéric Morus, Zeune, Schneider, Weiske... et de M. Letronne. De tous leurs arguments, le plus décisif, à mon avis, est que ce livre a été attribué à Xénophon par presque tous les auteurs antérieurs au dixième siècle de l'ère vulgaire : Denys d'Halicarnasse, Cicéron, Strabon, Dion Chrysostome, Plutarque, Lucien, Athénée, Jules Pollux, Élien, Diogène Laerte, Harpocration, Ammonius, Hésychius, Photius. Je crois qu'il faudrait pour démentir une tradition si constante, des raisons plus positives que celles qu'Ussérius et d'autres ont alléguées.

Nous n'exclurons donc pas ces sept livres de la collection des œuvres de Xénophon : ils sont souvent cités sous le titre d'*Anabase*. Le premier est annoncé dans les copies manuscrites par l'inscription : Κύρου

Ἀναβάσεως ἱστοριῶν βιβλίον πρῶτον. Ἀνάβασις signifie *ascensus, montée, marche, expédition ;* et, à vrai dire, ce titre ne convient qu'au livre premier, ainsi que vous le reconnaîtrez bientôt. Quoique les anciens aient fait mention de cet ouvrage, ils l'ont beaucoup moins célébré que la *Cyropédie* et que les livres sur Socrate. Toutefois Denys d'Halicarnasse le comprend parmi ceux qu'il juge recommandables pour le choix de la matière et pour la beauté de l'élocution. Cicéron en parle en ces termes dans le traité *De Divinatione : Xenophon socraticus* (*qui vir et quantus!*), *in ea militia, qua cum Cyro minore perfunctus est, sua scribit somnia; quorum eventus mirabiles exstiterunt : mentiri Xenophontem an delirare dicemus?* « Le socratique « Xénophon (quel homme et quel écrivain!), dans son li- « vre sur l'expédition où il accompagna Cyrus le Jeune, « raconte les songes qu'il a eus, et qui ont été merveil- « leusement accomplis : dirons-nous qu'un Xénophon « ment ou qu'il extravague? » L'éloge n'est pas considérable, mais on voit toujours que l'*Anabase* est, aux yeux de Cicéron, un ouvrage dont il convient de tenir compte à Xénophon. Dion Chrysostome l'a loué beaucoup plus magnifiquement comme un modèle pour les écrivains, comme un recueil d'excellentes leçons pour les guerriers et pour les hommes d'État. Dans la vie d'Artaxerce, Plutarque dit de la bataille de Cunaxa : « Ayant esté ceste bataille descritte par plu- « sieurs historiens, spécialement par Xénophon, qui, « par manière de dire, la fait voir à l'œil, et la re- « présente à ceulx qui la lisent, non comme chose « passée, mais présente, en les passionnant ne plus « ne moins que si eulx-mesmes estoyent sur le faict,

« et au milieu du péril, tant il la descrit claire-« ment! ce ne seroit pas sagement fait à moy de la « vouloir descrire davantage, sinon quelques parti-« cularitez, dignes d'estre sçeues, qu'il a par adven-« ture omises, comme que le lieu où la bataille fut « donnée s'appelloit Counaxa, loing de Babylone un « peu plus de trente lieues. » Il serait superflu, Messieurs, de recueillir d'autres témoignages. L'*Anabase* a été jusqu'à la fin du neuvième siècle généralement estimée.

On en a cité huit manuscrits dont aucun n'est annoncé comme antérieur au douzième siècle. Deux existent en Italie, l'un à la bibliothèque du Vatican et l'autre à Turin; deux autres en Allemagne, savoir, celui qui se conserve à Vienne, et celui dont Zeune a fait usage et que M. Gail désigne par le nom de Manuscrit guelfe. Un cinquième est à Eton en Angleterre; et la Bibliothèque royale de Paris en possède trois; le plus ancien est du quatorzième siècle; le deuxième est daté de l'an 1447, et a été indiqué par Montfaucon; le troisième est de la main d'Apostolius, l'un des Grecs réfugiés après la prise de Constantinople, en 1453. Apostolius dit, dans une note, qu'il a fait cette copie pour gagner quelque argent et ne pas mourir de faim. Il y a joint des scholies grecques, que M. Gail a fait connaître. M. Gail a d'ailleurs rassemblé toutes les variantes des trois manuscrits de Paris, de ceux du Vatican et d'Eton, de celui qu'il appelle Guelfe, et d'un dernier possédé par un homme de lettres. Voilà, Messieurs, les sources où le texte de l'*Anabase* a été recherché par les éditeurs.

N'ayant point à revenir sur les éditions où cet ouvrage fait partie des œuvres complètes de Xénophon,

et ne voulant vous désigner que les éditions particulières qui ont conservé quelque utilité ou quelque importance, je n'en citerai point d'antérieures à l'année 1700. Mais, avant cette époque, il avait paru des traductions, des commentaires qu'il est à propos de connaître. Au seizième siècle, l'*Anabase* a été traduite en latin par Jean Lascaris, par Romolo Amaseo, par Castalion et par Lowencklau ou Leunclavius; en italien par Domenichi; en français par Jean de Seyssel. Ce dernier avoue qu'il n'a traduit qu'une version latine. Les premières notes qui tendent à éclaircir ce que le texte a d'obscur, ou à paraphraser ce qu'il a de clair, sont dues aux savants de ce même siècle, surtout à Henri Estienne, à Muret, à Lowencklau, et à Émile Portus. L'âge suivant n'a presque rien ajouté à leurs travaux. Toutefois la version française de Pyramus de Candole ou Goulart de Senlis parut en 1613, et celle de Perrot d'Ablancourt en 1648 : la première est plus fidèle; la seconde a été vantée pour sa prétendue élégance : Ménage n'a pas craint de la déclarer égale, sous ce rapport, ou même préférable au texte. *Eum librum adeo eleganter et pure et nitide interpretatus est gallice Nicolaus Perrotus Ablancurtius, ut Xenophontem ipsum, cujus sermonem Gratiæ finxisse dicuntur, elegantia vicisse videatur.* Il y a déjà longtemps que cette traduction a vieilli : si on la pouvait examiner encore, elle n'étonnerait plus que par l'énormité des contresens dont elle fourmille. Le dix-huitième siècle va nous offrir des travaux beaucoup plus recommandables sur ce même ouvrage de Xénophon : nous les pouvons diviser en trois classes : éditions, versions, et observations critiques.

Éditeur de la *Cyropédie*, Thomas Hutchinson l'est aussi de l'*Anabase*. Le manuscrit d'Eton lui fournissait quelques leçons nouvelles; Montfaucon lui communiquait celles du manuscrit de Paris daté de 1447. Un examen plus attentif du texte le mettait en état de corriger la version latine d'Amaseo, et d'apprécier les notes publiées au seizième siècle, de les choisir, de les modifier, souvent de les abréger, quelquefois de les étendre. C'était avec ces avantages que paraissait l'édition de Hutchinson, à Oxford en 1735, soigneusement imprimée, enrichie d'ailleurs de préliminaires instructifs, d'une carte géographique et de plusieurs tables. Elle a conservé du prix, quoique plusieurs fois reproduite, à Oxford en 1745, à Leipzig en 1775 avec des remarques de Samuel Frédéric Morus, à Oxford en 1785 avec une seconde carte. Morus n'est pas le seul savant d'Allemagne qui ait entrepris de rectifier et de compléter le travail de l'Anglais Hutchinson: d'estimables éditions de l'*Anabase* ont été données à Leipzig en 1785 par Zeune; en 1806 par M. Schneider; en 1824, 1825 et 1827 par MM. Dindorf, Frédéric Jacobs et Poppo. Je n'ai plus à parler de ceux qui, comme Thieme et Weiske, et en France M. Gail, ont appliqué leurs soins, non pas à l'*Anabase* seule, mais à la collection entière des œuvres de Xénophon.

Les traductions particulières de l'*Anabase*, au dix-huitième siècle, sont celles de Spelman en anglais, de Borheck et de Grillo en allemand, de la Luzerne et de Larcher en français. Les deux dernières parurent presque en même temps, l'une en 1777, l'autre en 1778. Elles avaient été précédées d'une réimpression de celle de Perrot d'Ablancourt, accompagnée d'un

commentaire par un capitaine de cavalerie, nommé Le Cointe. Ce commentateur, fort habile dans la science de la guerre, s'en était rapporté, n'entendant point assez le texte grec, à la version de Perrot d'Ablancourt, dont les parties les plus infidèles sont précisément celles qui contiennent des détails militaires. En voyant un homme du métier entraîné à tant de méprises par une mauvaise traduction, la Luzerne conçut l'idée d'en composer une qui fût scrupuleusement exacte. On dit que, lorsqu'il l'entreprit, il n'avait commencé que depuis huit mois à étudier la langue grecque; mais il avait appris, médité l'art des combats; il était lieutenant général; dans la suite il a été ministre de la guerre : c'est par erreur, et en le confondant avec son frère, que, dans la nouvelle édition de la Bibliothèque grecque de Fabricius, on a dit qu'il avait été ambassadeur de France aux États-Unis d'Amérique. Sa version de l'ouvrage de Xénophon est accompagnée de cartes, de plans et de notes instructives. J'aurai occasion d'en citer quelques articles, ainsi que de celle de Larcher, qui passe pour très-mal écrite.

Entre les observations faites sur l'*Anabase* depuis le milieu du dernier siècle, nous ne pouvons nous dispenser de nous arrêter au jugement très-rigoureux que Voltaire en a porté. Vous déciderez, Messieurs, si cette critique est équitable ou injuste, quand vous aurez examiné l'ouvrage qui en est l'objet; mais il vous importe de la connaître d'avance, afin d'être avertis des points sur lesquels votre attention devra particulièrement se diriger. « Quand Xénophon n'aurait eu d'autre mérite, dit « Voltaire, que d'être l'ami du martyr Socrate, il serait « un homme recommandable. Mais il était guerrier,

« philosophe, poëte, historien, agriculteur, aimable « dans la société, et il y eut beaucoup de Grecs qui « réunirent tous ces mérites. Mais pourquoi cet homme « libre eut-il une compagnie grecque à la solde du jeune « Cosrou, nommé Cyrus par les Grecs? Ce Cyrus était « frère puîné et sujet de l'empereur de Perse Artaxerce « Mnémon, dont on a dit qu'il n'avait jamais rien oublié « que les injures. Cyrus avait déjà voulu assassiner son « frère, dans le temple même où l'on faisait la cérémonie « de son sacre. Non-seulement Artaxerce eut la clémence « de pardonner à ce scélérat, mais il eut la faiblesse de « lui laisser le gouvernement absolu d'une grande par- « tie de l'Asie Mineure... Pour prix d'une si étonnante « clémence, Cyrus, dès qu'il put se soulever dans sa « satrapie contre son frère, ajouta ce second crime « au premier : il déclara, par un manifeste, qu'il était « plus digne du trône de Perse que son frère, parce « qu'il était meilleur magicien, et qu'il buvait plus « de vin que lui. Je ne crois pas que ce fussent « ces raisons qui lui donnèrent pour alliés les Grecs : « il en prit à sa solde treize mille, parmi lesquels se « trouva le jeune Xénophon, qui n'était alors qu'un « aventurier. Chaque soldat eut d'abord une darique de « paye par mois : la darique valait environ une guinée « ou un louis d'or de notre temps, comme le dit très- « bien M. le chevalier de Jaucourt, et non pas dix « francs, comme le dit Rollin. Quand Cyrus leur proposa « de se mettre en marche avec ses autres troupes, pour « aller combattre son frère vers l'Euphrate, ils deman- « dèrent une darique et demie; et il fallut bien la leur « accorder. C'était trente-six livres par mois, et par con- « séquent la plus forte paye qu'on ait jamais donnée.

« Les soldats de César et de Pompée n'avaient que « vingt sous par jour, dans la guerre civile. Outre cette « solde exorbitante, dont ils se firent payer quatre mois « d'avance, Cyrus leur fournissait quatre cents chariots « chargés de farine et de vin. Les Grecs étaient donc « précisément ce que sont aujourd'hui les Helvétiens, « qui louent leur service et leur courage aux princes « leurs voisins, mais pour une solde trois fois plus mo- « dique que n'était la solde des Grecs. Il est évident, « quoi qu'on en dise, qu'ils ne s'informaient pas si la « cause pour laquelle ils combattaient était juste : il « suffisait que Cyrus payât bien. Les Lacédémoniens « composaient la plus grande partie de ces troupes : « ils violaient en cela leurs traités solennels avec le roi « de Perse. Qu'était devenue l'ancienne aversion de « Sparte pour l'or et pour l'argent ? Où était la bonne foi « dans les traités? Où était leur vertu altière et incor- « ruptible? C'était Cléarque, un Spartiate, qui com- « mandait le corps principal de ces braves mercenaires. « Je n'entends rien aux manœuvres de guerre d'Ar- « taxerce et de Cyrus. Je ne vois pas pourquoi cet Ar- « taxerce, qui venait à son ennemi avec douze cent « mille combattants, commence par faire tirer des li- « gnes de douze lieues d'étendue entre Cyrus et lui; et « je ne comprends rien à l'ordre de bataille. J'entends « encore moins comment Cyrus, suivi de six cents che- « vaux seulement, attaque dans la mêlée six mille gar- « des à cheval de l'empereur, suivi d'ailleurs d'une ar- « mée innombrable. Enfin il est tué de la main d'Ar- « taxerce, qui, apparemment ayant bu moins de vin « que le rebelle ingrat, se battit avec plus de sang- « froid et d'adresse que cet ivrogne. Il est clair qu'il

« gagna complétement la bataille, malgré la valeur et « la résistance des treize mille Grecs, puisque la vanité « grecque est obligée d'avouer qu'Artaxerce leur fit dire « de mettre bas les armes. Ils répondent qu'ils n'en « feront rien, mais que, si l'empereur veut les payer, « ils se mettront à son service. Il leur était donc très-« indifférent pour qui ils combattissent, pourvu qu'on « les payât; ils n'étaient donc que des meurtriers à louer. « Il y a, outre la Suisse, des provinces d'Allemagne qui « en usent ainsi. Il n'importe à ces bons chrétiens de « tuer pour de l'argent des Anglais ou des Français, « ou des Hollandais, ou d'être tués par eux. Vous les « voyez réciter leurs prières et aller au carnage, comme « des ouvriers vont à leur atelier.... Il n'y a pas un « grand savoir-faire à tuer et à être tué pour six sous « par jour. — Artaxerce ne regarda ces Grecs que « comme des complices de la révolte de son frère; et « franchement c'est tout ce qu'ils étaient. Il se croyait « trahi par eux, et il les trahit, à ce que prétend Xéno-« phon. Car, après qu'un de ses capitaines eut juré en « son nom de leur laisser une retraite libre, et de leur « fournir des vivres, après que Cléarque et cinq autres « commandants des Grecs se furent mis entre ses mains « pour régler la marche, il leur fit trancher la tête, et « on égorgea tous les Grecs qui les avaient accompagnés « dans cette entrevue, s'il faut s'en rapporter à Xéno-« phon. Cet acte royal nous fait voir que le machiavé-« lisme n'est pas nouveau... — C'est ici que commence « la fameuse retraite des Dix mille. Si je n'ai rien com-« pris à la bataille, je ne comprends pas plus à la re-« traite. L'empereur, avant de faire couper la tête aux « six généraux grecs et à leur suite, avait juré de

« laisser retourner en Grèce cette petite armée réduite « à dix mille hommes. La bataille s'était donnée sur « le chemin de l'Euphrate ; il eût donc fallu faire re- « tourner les Grecs par la Mésopotamie occidentale, « par la Syrie, par l'Asie Mineure, par l'Ionie. Point du « tout : on les faisait passer à l'orient ; on les obligeait à « traverser le Tigre sur des barques qu'on leur fournis- « sait. Ils remontaient ensuite par le chemin de l'Arménie, « lorsque leurs commandants furent suppliciés. Si quel- « qu'un comprend cette marche, dans laquelle on tour- « nait le dos à la Grèce, il me fera plaisir de me l'expli- « quer. De deux choses l'une : ou les Grecs avaient « choisi eux-mêmes leur route ; et, en ce cas, ils ne sa- « vaient ni où ils allaient ni ce qu'ils voulaient ; ou « Artaxerce les faisait marcher malgré eux (ce qui est « bien plus probable), et, en ce cas, pourquoi ne les « exterminait-il point ? On ne peut se tirer de ces dif- « ficultés qu'en supposant que l'empereur persan ne se « vengea qu'à demi, qu'il se contenta d'avoir puni les « principaux chefs mercenaires qui avaient vendu les « troupes grecques à Cyrus,... qu'étant sûr que, de ces « Grecs, il en périrait un tiers dans la route, il aban- « donna ces malheureux à leur mauvais sort. Je ne « vois pas d'autre jour pour éclairer l'esprit des lecteurs « sur les obscurités de cette marche. On s'est étonné de « la retraite des Dix mille : on devrait s'étonner bien « davantage de ce qu'Artaxerce, vainqueur à la tête de « douze cent mille combattants, du moins à ce qu'on « dit, laissât voyager dans le nord de ses vastes États « dix mille fugitifs, qu'il pouvait écraser à chaque village, « à chaque passage de rivière, à chaque défilé, ou « qu'on pouvait faire périr de faim et de misère. On

« leur fournit... vingt-sept grands bateaux pour leur faire « passer le Tigre, comme si on voulait les conduire « aux Indes. De là on les escorte, en tirant vers le nord « pendant plusieurs jours, dans le désert où est au- « jourd'hui Bagdad. Ils passent ensuite la rivière de « Zabate, et c'est là que viennent les ordres de l'em- « pereur de punir les chefs. Il est clair qu'on pouvait « exterminer l'armée aussi facilement qu'on avait fait « justice de ces commandants. Il est donc très-vraisem- « blable qu'on ne le voulut pas. On ne doit donc plus « regarder les Grecs perdus dans ces pays sauvages que « comme des voyageurs égarés, à qui la bonté de l'em- « pereur laissait achever leur route comme ils pou- « vaient. — Il y a une autre observation à faire, qui « ne paraît pas honorable pour le gouvernement per- « san. Il était impossible que les Grecs n'eussent pas « des querelles continuelles pour les vivres avec tous les « peuples chez lesquels ils devaient passer. Les pillages, « les désolations, les meurtres étaient la suite inévitable « de ces désordres; et cela est si vrai que, dans une « route de six cents lieues, pendant laquelle les Grecs « marchèrent toujours au hasard, ces Grecs, n'étant ni es- « cortés, ni poursuivis par aucun grand corps de troupes « persanes, perdirent quatre mille hommes, ou assommés « par les paysans, ou morts de maladie. Comment donc « Artaxerce ne les fit-il pas escorter depuis leur passage « de la rivière de Zabate, comme il l'avait fait depuis « le champ de bataille jusqu'à cette rivière? Comment « un souverain si sage et si bon commit-il une faute si « essentielle? Peut-être ordonna-t-il l'escorte; peut-être « Xénophon, d'ailleurs un peu déclamateur, la passe-t- « il sous silence, pour ne pas diminuer le merveilleux

« de la retraite des Dix mille : peut-être l'escorte fut « toujours obligée de marcher très-loin de la troupe « grecque par la difficulté des vivres. Quoi qu'il en « soit, il paraît certain qu'Artaxerce usa d'une extrême « indulgence et que les Grecs lui durent la vie, puis- « qu'ils ne furent pas tous exterminés. — Il est dit dans « l'*Encyclopédie* à l'article Retraite, que celle des Dix « mille se fit sous le commandement de Xénophon : « on se trompe; il ne commanda jamais, il fut seule- « ment, sur la fin du voyage, à la tête d'une division de « quatorze cents hommes. — Je vois que ces héros, à « peine arrivés, après tant de fatigues, sur les bords « du Pont-Euxin, pillent indifféremment amis et en- « nemis pour se refaire. Xénophon embarque à Héra- « clée sa petite troupe, et va faire un nouveau marché « avec un roi de Thrace qu'il ne connaissait pas. Cet « Athénien, au lieu d'aller secourir sa patrie accablée « alors par les Spartiates, se vend donc encore une fois « à un despote étranger : il fut mal payé, je l'avoue, « et c'est une raison de plus pour conclure qu'il eût « mieux fait d'aller secourir sa patrie. Il résulte de « tout ce que nous avons remarqué, que l'Athénien Xé- « nophon, n'étant qu'un jeune volontaire, s'enrôla « sous un capitaine lacédémonien, l'un des tyrans d'A- « thènes, au service d'un rebelle et d'un assassin, et « qu'étant devenu chef de quatorze cents hommes, il « se mit aux gages d'un barbare. Ce qu'il y a de pis, « c'est que la nécessité ne le contraignait pas à cette ser- « vitude. Il dit lui-même qu'il avait laissé en dépôt dans « le temple de la fameuse Diane d'Éphèse une grande « partie de l'or gagné au service de Cyrus. Remarquons « qu'en recevant la paye d'un roi, il s'exposait à être

« condamné au supplice, si cet étranger n'était pas « content de lui.... Rollin, en parlant de la retraite « des Dix mille, dit que cet heureux succès remplit de « mépris pour Artaxerce les peuples de la Grèce, en « leur faisant voir que l'or, l'argent, les délices, le « luxe, un nombreux sérail faisaient tout le mérite du « grand roi, etc. — Rollin pouvait considérer que les « Grecs ne devaient pas mépriser un souverain qui avait « gagné une bataille complète ; qui, ayant pardonné en « frère, avait vaincu en héros ; qui, maître d'exterminer « dix mille Grecs, les avait laissés vivre et retourner « chez eux; et qui, pouvant les avoir à sa solde, avait « dédaigné de s'en servir. — Si j'osais attaquer le pré- « jugé, conclut Voltaire, j'oserais préférer la retraite du « maréchal de Belle-Isle, partant de Prague en 1742, à « celle des Dix mille... Que lui a-t-il manqué? une « plus longue course et des éloges exagérés à la grec- « que. »

Voltaire décide ici, Messieurs, beaucoup de questions qu'il est utile au moins d'élever. L'expédition de Cyrus le Jeune était-elle louable ou criminelle? Son frère Artaxerce Mnémon était-il un bon ou un mauvais prince? Doit-on des éloges, ou du blâme, ou de la pitié aux treize mille Grecs qui se sont mis à la solde de Cyrus? Xénophon explique-t-il assez clairement les circonstances de la bataille de Cunaxa et du retour des dix mille Grecs dans leur patrie? Leur retraite doit-elle conserver une place glorieuse dans les fastes militaires, ou bien n'est-elle qu'un triste et pénible pèlerinage, toléré par leurs ennemis? Quels droits Xénophon a-t-il acquis à l'estime de la postérité, soit en dirigeant cette marche, soit en la racontant? Est-il vrai qu'il en ait été

le principal commandant, ou n'a-t-il été chargé que de la conduite de quatorze cents hommes? Avait-il atteint un âge mûr à l'époque de l'expédition de Cyrus, ou n'était-il qu'un jeune volontaire? Cette dernière question est la seule que nous ayons pu encore discuter; et il nous a paru que Xénophon était alors âgé de vingt-sept à trente ans. Les autres questions ne pourront se résoudre qu'à mesure que nous étudierons les récits de l'historien.

Les difficultés qu'on y rencontre sont de plus d'un genre : il y en a surtout de géographiques, qui, après beaucoup de travaux, ne sont pas encore éclaircies. Dès 1650, Duval d'Abbeville avait publié une carte de l'*Anabase;* Guillaume Delisle composa sur ce sujet un mémoire inséré parmi ceux de l'Académie des sciences en 1721. D'Anville et Barbié du Bocage ont, dans leurs cartes, fort étendu les résultats de ces recherches. En Angleterre, Forster a joint à la traduction de Spelman, une dissertation où il est question de géographie; et le major Rennel, qui vient de terminer sa laborieuse et honorable carrière, a publié en 1816 un volume in-4° intitulé : *Illustrations chiefly geographical on the expedition of Cyrus*, Éclaircissements principalement géographiques sur l'expédition de Cyrus depuis Sardes jusqu'en Babylonie et sur la retraite des Dix mille jusqu'à Trébisonde et la Lydie, avec un appendice ou essai sur la meilleure méthode à suivre pour perfectionner la géographie de l'*Anabase.* Quelque recommandable que soit ce travail, il repose sur deux hypothèses qui peuvent être contestées : l'une, qu'il y a moyen d'attacher des idées précises aux expressions métriques employées par Xénophon; l'autre, que la géographie des

contrées asiatiques parcourues par Cyrus le Jeune depuis Sardes jusqu'à Cunaxa, et par les Grecs depuis Cunaxa jusqu'à Trébisonde, est aujourd'hui parfaitement connue. Or, d'une part, Xénophon a deux manières d'exprimer les distances, en stathmes ou journées de marche, et en parasanges, mesure de trente stades. Le major Rennell suppose que la parasange était constamment de trois milles romains, et le stade de cent quarante-huit de nos mètres. Mais rien ne garantit cette uniformité dans tout le cours des deux routes, et l'on est obligé d'y renoncer, quand on examine rigoureusement les détails. D'ailleurs plusieurs distances ne sont énoncées qu'en stathmes ou journées, expression qui de sa nature n'est pas susceptible d'une précision constante. Il s'en faut donc qu'on puisse dire partout, voilà exactement la longueur que Xénophon a prétendu indiquer. D'un autre côté, la géographie de l'Asie est-elle aujourd'hui assez avancée pour qu'on se tienne assuré de l'exactitude des cartes? Malgré les renseignements que le major Rennell a puisés de toutes parts, dans les observations de M. Beauchamps sur les côtes de la mer Noire; dans la carte de la Caramanie, levée par le capitaine Beaufort; dans une carte manuscrite de l'Asie Mineure, communiquée par M. Niebuhr; dans des extraits d'écrivains orientaux fournis par M. de Hammer; dans le journal de Sir John Sullivan, qui a essayé de suivre sur les lieux mêmes les traces des Dix mille, il est encore permis de penser que le nombre des notions positives demeure fort circonscrit. Les trois points d'Alep, de Bagdad et de Diarbekir Amed sont, dans toute la Turquie d'Asie, les seuls qu'on ait pu déterminer astronomiquement : encore les deux derniers

ne sont-ils peut-être qu'approximatifs. M. Letronne est persuadé qu'on est fort loin de posséder des connaissances suffisantes pour dresser des cartes comparatives de ces contrées. « Non, dit-il, toute la sagacité d'un « d'Anville, d'un Rennell, n'y peut rien encore. Ces cartes « seront exactes sur un petit nombre de points seulement, « fautives sur une multitude d'autres, conjecturales sur « tout le reste. » Le major Rennell rectifie plusieurs des mesures données par Xénophon. Il corrige, dans le texte grec, beaucoup d'expressions, soit géographiques, soit numériques, qu'il croit autant d'erreurs commises par les copistes ou par l'historien lui-même. Ces corrections n'étant fondées que sur la prétendue précision de la géographie actuelle de l'Asie, M. Letronne les trouve hasardées et prématurées. Cependant, Messieurs, faut-il croire à l'exactitude parfaite des détails énoncés textuellement dans l'*Anabase?* A vrai dire, et dans cet ouvrage, et dans ses autres livres, Xénophon est bien loin d'apporter à cette partie de l'histoire des soins pareils à ceux qu'y donne Hérodote, quand Hérodote a visité en effet les lieux qu'il décrit. On voit trop que Xénophon se contente volontiers d'approximations, et que, d'ordinaire, il dispose les détails selon le but qu'il se propose comme écrivain, comme guerrier, et comme homme d'État. Il a composé l'*Anabase* bien après les années 401 et 400, époque de ces événements. Il travaillait d'après ses souvenirs et quelques notes peut-être prises sur les lieux avec plus ou moins de négligence. C'est ce que présument MM. Forster et Rennell, et sur ce point je serais de leur avis plutôt que de celui de quelques autres savants, qui supposent que tous les matériaux de cette histoire étaient puisés avec un grand soin dans un

journal très-détaillé, où aucune circonstance n'avait pu être altérée. Rien, dans les écrits de Xénophon, ne nous donne l'idée d'une méthode si scrupuleuse.

Le major Rennell a terminé son ouvrage par une très-bonne discussion chronologique, où il s'est efforcé de fixer les dates des principaux faits de l'*Anabase*. Je vais en recueillir les résultats, parce qu'ils nous serviront de guides dans la lecture des sept livres de Xénophon. Cyrus le Jeune et les Grecs partent d'Éphèse le 7 février de l'an 401 avant notre ère, et de Sardes le 6 mars. Ils arrivent à Célænes le 20 mars, au Caystre le 1er mai, à Tarse le 6 juin, à Myriandrus le 6 juillet : ils passent l'Euphrate à Thapsaque le 5 août. La bataille de Cunaxa se livre le 7 septembre. Les Dix mille passent le Tigre à Sittace le 11 octobre; et le 29 du même mois, leurs généraux sont mis à mort au Zabate. Les Grecs entrent le 20 novembre dans les montagnes des Carduques; ils passent l'Euphrate en Arménie le 6 décembre. Ils arrivent le 19 janvier de l'an 400 à l'Harpasus, le 13 février à Trébisonde, enfin le 13 avril à Cotyora, où ils s'embarquent. Voilà, Messieurs, la double route et les quatorze mois que nous allons avoir à parcourir avec Xénophon.

Lucien fait observer que l'histoire de l'expédition de Cyrus le Jeune n'a point d'exorde. Elle commence par ces paroles : Δαρείου καὶ Παρυσάτιδος γίγνονται παῖδες δύο. De Darius et de Parysatis naquirent deux enfants. L'aîné se nommait Artaxerce, le plus jeune Cyrus. Le roi Darius, sentant sa fin prochaine, appela près de lui ses deux fils. L'aîné était à la cour. Cyrus revint de la province dont il était satrape; et il fut déclaré général de toutes les troupes qui s'assemblaient dans la

plaine de Castole. C'est ainsi du moins que traduisent d'Ablancourt et la Luzerne. Larcher entend autrement ces paroles : il y voit que Cyrus, avant son retour, était à la fois gouverneur d'une province et commandant d'une armée. Ce sens me semblerait le plus probable; mais il est à regretter que l'une des premières lignes de ce livre offre déjà une amphibologie. Quoi qu'il en soit, Cyrus rentre dans la haute Asie, accompagné de Tissapherne, qu'il regardait comme son ami, et de trois cents Grecs, commandés par Xénias et qualifiés hoplites, c'est-à-dire, pesamment armés. Darius mourut; Artaxerce devint roi; et, prêtant l'oreille aux discours de Tissapherne, qui accusait Cyrus de conspiration, il fit arrêter ce prince, dans l'intention de le mettre à mort. Mais Parysatis obtint sa grâce : elle avait de la prédilection pour lui. Renvoyé dans son gouvernement, il résolut de se venger des affronts qu'il venait d'essuyer à la cour, et de détrôner bientôt son frère. Xénophon, quoique attaché à Cyrus, ne dissimule point les projets ambitieux de ce prince : Diodore de Sicile et Plutarque, qui ont raconté les mêmes faits, l'inculpent bien davantage; et leurs récits justifieraient pleinement l'opinion de Voltaire. Cyrus pouvait bien être un plus habile et plus vaillant guerrier qu'Artaxerce; mais il le surpassait aussi en mauvaise foi, en cruauté, en habitudes tyranniques. Xénophon, à titre de contemporain et de témoin, aurait sans doute, en ce qui concerne cette histoire, beaucoup plus d'autorité que Diodore et Plutarque, s'il ne s'intéressait pas si vivement à Cyrus et à son expédition. Nous pourrions relever un assez grand nombre de différences entre sa relation et celles de ces deux historiens; j'en indiquerai du moins

quelques-unes. Par exemple, dès la première ligne où Xénophon dit ou laisse croire que Darius et Parysatis n'ont eu que deux fils, Artaxerce et Cyrus, on peut observer que Plutarque en nomme deux autres, Ostanès et Oxathrès. Ils ne jouèrent à la vérité aucun rôle dans les événements qui vont être racontés; mais cela montre toujours qu'on s'exposerait à des erreurs plus ou moins graves, si l'on attribuait une exactitude rigoureuse à tous les détails qu'énonce Xénophon.

Cyrus, dans son gouvernement, s'étudiait à gagner l'amitié de tous les officiers que le roi lui envoyait; ils repartaient plus attachés au gouverneur qu'au monarque. Cyrus s'assurait avec le même soin de l'affection des peuples. Il levait secrètement des troupes grecques, enrôlait les meilleurs soldats du Péloponnèse. Les villes ioniennes, excepté Milet, se donnèrent à lui. A Milet même, où commandait Tissapherne, une défection aurait bientôt éclaté, si ce satrape ne l'avait prévenue par le supplice de quelques rebelles et par l'exil de plusieurs autres. Cyrus recueillit ces derniers, forma une armée, assiégea Milet par terre et par mer. Il osa même prier le roi de lui confier ces villes plutôt qu'à Tissapherne. Parysatis ne manqua point d'appuyer de son crédit maternel une demande si effrontée; et l'imbécile Artaxerce, charmé de voir deux de ses satrapes en guerre l'un contre l'autre, ne mit aucun obstacle aux manœuvres du prince. On levait pour celui-ci une autre armée dans la Chersonèse; et voici de quelle manière : Cléarque, Lacédémonien, était banni de Sparte; Cyrus le rencontra, l'apprécia, et lui fit présent de dix mille dariques. Nous n'avons réellement aucun moyen de bien savoir ce que valait la darique ou le darique;

mais on estime que les dix mille pouvaient correspondre à cent cinquante mille francs environ de notre monnaie. Le Spartiate Cléarque les accepta, et s'en servit pour enrôler des soldats avec lesquels il fit la guerre aux Thraces. Une autre armée, commandée par Aristippe, en Thessalie, y était tenue à la disposition de Cyrus, qui chargeait en même temps Proxène de Béotie, Sophénète de Stymphale, et Socrate d'Achaïe, de lui lever le plus de troupes qu'il leur serait possible. Il couvrait ces demandes de divers prétextes, feignait l'intention tantôt de soumettre les Pisidiens, tantôt de secourir les bannis de Milet contre Tissapherne. Enfin il rassemble à Sardes ces différentes troupes; et de si grands préparatifs annoncent assez l'étendue de ses desseins. Tissapherne court en avertir le roi, qui conçoit enfin des alarmes et se dispose à la guerre. Heureusement pour lui, la marche de l'armée de Cyrus dura six mois.

De Sardes, elle se rendit en trois marches ou stathmes au fleuve Méandre; c'était une distance de vingt-deux parasanges (ou lieues quelconques). Ayant passé ce fleuve sur un pont de bateaux, elle gagna la ville de Colosses en Phrygie, où elle séjourna sept jours : là, Ménon de Thessalie joignit Cyrus; il lui amenait mille hoplites et cinq cents peltastes ou hommes armés à la légère. On s'avance, et l'on entre à Célænes, où coulent les eaux du Marsyas. Cette rivière, dit Xénophon, porte le nom du satyre qui avait osé disputer à Apollon le prix du talent. Le dieu le vainquit, l'écorcha, et suspendit sa peau dans l'antre où sont les sources de cette onde. Cyrus resta un mois entier à Célænes : il y fut rejoint par Cléarque, par Sosias de

Syracuse et par l'Arcadien Sophénète. Celui-ci conduisait mille soldats, Sosias mille autres, et Cléarque mille Spartiates, huit cents Thraces, et deux cents archers crétois. Cyrus fit la revue de ses troupes grecques, qui se montaient à onze mille hoplites et deux mille hommes moins pesamment armés. De Célænes à Peltes, une distance de dix parasanges fut parcourue en deux journées ; ce qui montre que les marches ou stathmes étaient fort variables, puisque, précédemment, vingt-deux parasanges n'avaient demandé que trois jours. On était au champ de Caystre, lorsque l'armée, à qui l'on devait plus de trois mois de solde, fit entendre des réclamations très-vives. Heureusement Cyrus avait gagné les bonnes grâces d'Épyaxa, femme de Syennésis, roi de Cilicie. Cette reine lui donna beaucoup d'argent, et le mit en état de payer quatre mois de solde à ses soldats. Il voulut, par reconnaissance, offrir à Épyaxa le spectacle d'une revue générale des troupes grecques et barbares. Ces dernières défilèrent d'abord devant elle et lui : il passa ensuite sur son char, et la princesse dans sa litière, le long du front des Grecs. Ceux-ci exécutèrent des mouvements militaires qui effrayèrent les barbares, et les marchands du camp, et la reine de Cilicie. On marcha vers Iconium, dernière ville phrygienne. On était encore en Lycaonie, et on y avait fait, en cinq jours, une route de trente parasanges, quand Cyrus renvoya Épyaxa, que le Thessalien Ménon, à la tête d'une troupe, était chargé de reconduire en Cilicie par le chemin le plus court. Avec le reste de l'armée, Cyrus traversa la Cappadoce, et passa trois jours à Dana, l'une des grandes villes de cette contrée. Là il punit de mort un teinturier perse et un autre officier de sa maison,

qu'il accusait de lui tendre des embûches. Il s'agissait de pénétrer en Cilicie par un défilé très-étroit et très-escarpé. Cyrus n'était pas à beaucoup près aussi bien avec le satrape ou roi Syennésis qu'avec la reine Épyaxa. Syennésis était maître des hauteurs; mais il abandonna ce poste, dès qu'il sut que Ménon s'était frayé un autre passage et avait déjà le pied en Cilicie. Cyrus s'empara du défilé, descendit dans une vaste plaine, et s'établit dans la ville de Tarse, où la princesse était arrivée cinq jours avant lui. On fit entendre raison à Syennésis, qui fournit complaisamment de l'argent et même aussi des troupes auxiliaires, si nous en croyons Diodore de Sicile : cet historien ajoute qu'en même temps Syennésis, pour se tenir en règle avec tout le monde, avertissait le roi Artaxerce des projets de Cyrus, et offrait de servir ceux du monarque, quels qu'ils pussent être, avec une fidélité inviolable : les Grecs commencèrent à soupçonner qu'on les menait contre le grand roi. Durant les vingt jours qu'ils passèrent à Tarse, ils déclarèrent qu'ils ne s'étaient point engagés pour cette entreprise, et qu'ils n'iraient pas plus loin. Cléarque, qui voulait forcer sa troupe d'avancer, faillit être lapidé. Il rassembla ses soldats, pleura, supplia, et finit par leur protester que, malgré son dévouement à Cyrus, il leur était encore plus attaché; qu'il les suivrait partout, alors même qu'ils prendraient le parti d'abandonner ce prince. Ce fut en effet ce qu'ils résolurent, et bientôt deux mille autres Grecs, commandés par Xénias et Pasion, vinrent se joindre à eux et se placer sous les ordres de Cléarque. Celui-ci les trompait : sa feinte rupture avec Cyrus masquait les manœuvres qu'il employait pour le mieux servir. Voilà, dit-il aux Grecs, un point décidé;

nous renonçons à l'expédition; mais il faut pourvoir à notre salut, il faut avoir, si nous restons ici, des moyens d'y camper avec sûreté, et si nous partons, un plan de retraite et des vivres. Une discussion s'engagea : des orateurs récitèrent les rôles qu'on leur avait distribués: on s'effraya des difficultés et des dangers d'une résistance ouverte aux volontés de Cyrus; on résolut de traiter avec lui, de lui envoyer des députés dont Cléarque fut le chef; et sur la promesse que fit Cyrus d'élever la paye du soldat d'une darique par mois à une darique et demie, on convint de le suivre, sans s'informer du but de son entreprise. Je vous ai déjà parlé des dariques; Rollin les évalue à dix francs; la Luzerne et récemment M. Félix de Beaujour à dix-huit francs un sou trois deniers; Larcher à quatorze livres treize sous quatre deniers; le major Rennell à treize schellings (quinze francs neuf centimes). Garnier a évité d'en proposer une détermination précise. Encore une fois on est réduit, en de telles matières, à des conjectures et à des approximations; mais quand Voltaire dit, d'après Jaucourt dans l'*Encyclopédie,* que la darique valait un louis ou une guinée, il y a de l'exagération. Quinze francs seraient une hypothèse plus probable; et alors la paye des soldats grecs aurait été d'environ dix sous par jour jusqu'à leur départ de Tarse, et ensuite de quinze sous. Ils étaient sans doute devenus des mercenaires; ils auraient beaucoup mieux fait de rester chez eux; mais on doit convenir qu'après s'être laissé entraîner jusqu'en Cilicie, il ne leur était pas très-aisé de se retirer. Xénophon va parler de quelques autres Grecs pour lesquels on ne peut pas alléguer la même excuse.

Issus, à l'extrémité orientale de la Cilicie, était une

ville peuplée, florissante et maritime. Là trente-cinq voiles abordèrent, venant du Péloponèse et commandés par Pythagoras de Lacédémone. Chirisophe, autre Lacédémonien mandé par Cyrus, lui amenait huit cents hoplites. Quatre cents Grecs encore, jusqu'alors soldés par Abrocomas, ennemi de Cyrus, vinrent se donner à ce prince. Non loin d'Issus se voyaient deux châteaux qu'on appelait les portes de la Cilicie et de la Syrie, et entre lesquels coulait le fleuve Carsus. Ce passage pouvait sembler périlleux; car Syennésis gardait l'un des châteaux, et une garnison envoyée par Artaxerce occupait l'autre. Mais cette garnison et Syennésis laissèrent défiler paisiblement toute l'armée de Cyrus. Elle aurait pu être arrêtée par celle d'Abrocomas, si ce général n'avait jugé plus à propos de rejoindre le roi. Cyrus donc s'avança sans obstacle vers Myriandre, port de mer habité par des Phéniciens. Deux généraux grecs, Pasion et Xénias, s'y embarquèrent secrètement : ils désertaient l'armée, mécontents de ce qu'on laissait sous les ordres de Cléarque les deux mille hommes de leurs troupes qui, à Tarse, avaient manifesté le désir de retourner en Grèce. Peu de jours après, on campa sur les bords du Chalus, où de grands poissons apprivoisés étaient respectés comme des dieux. Ici d'Ablancourt accuse Xénophon de crédulité; l'absurdité de ce culte le révolte; mais, dit Larcher, n'y en a-t-il pas encore à présent d'aussi extravagants? et d'ailleurs, dans le *Traité de la déesse de Syrie,* attribué à Lucien, dans les livres de Diodore de Sicile, d'Hygin, de Sextus Empyricus, du juif Philon et de saint Clément d'Alexandrie, il est question des poissons et des pigeons sacrés que les Syriens révéraient et ne mangeaient pas. Les villages

voisins du château appartenaient en propre à la reine Parysatis; on y campa, et de là, après cinq jours de marche, on atteignit les sources du Dardète, où Bélésis, gouverneur de la Syrie, avait un palais et un délicieux jardin ou paradis. Cyrus, en passant, dévasta le paradis, et brûla le palais. Il passa l'Euphrate à Thapsaque; et ce fut là qu'il déclara enfin expressément qu'il marchait contre Artaxerce, ce qu'il s'était abstenu de proclamer jusqu'alors. L'armée grecque, qui devait s'en douter depuis longtemps, fit semblant de s'en indigner, et se laissa calmer par l'engagement que prit le prince de donner cinq mines d'argent à chaque soldat, dès qu'on serait arrivé à Babylone, et de leur payer leur solde entière jusqu'à leur retour en Ionie. L'Euphrate se trouva guéable; on le passa sans ponts ni bateaux, ce qui ne s'était point, dit-on, encore vu. Ce fut donc un miracle; et il parut évident que le fleuve s'abaissait devant Cyrus, comme devant son roi futur. Sur les bords de l'Araxe et dans les plaines d'Arabie, l'historien, cédant à son goût particulier, s'amuse à décrire quelques chasses; après quoi il suit l'expédition, d'abord jusqu'au fleuve Mascas, dont les eaux environnent une cité vaste et déserte, nommée Corsote, puis jusqu'à Pyles. Là les vivres manquèrent: le prix du blé et de l'orge devint excessif. Les soldats ne se nourrissaient presque plus que de viandes. L'état des chemins offrait d'autres difficultés; ils étaient étroits, impraticables aux voitures. Malgré ces obstacles, Cyrus accélérait la marche, ne voulant pas laisser au roi le temps de se préparer à lui résister.

Sur l'autre rive du fleuve était une grande ville, nommée Charmande. Les soldats allèrent s'y approvisionner,

en passant le fleuve sur des radeaux construits avec les peaux qui leur servaient de tentes : ils remplissaient ces peaux de foin, et les recousaient d'une manière si serrée, que l'eau ne pénétrait pas jusqu'au foin. Une vive querelle s'alluma entre les soldats de Cléarque et ceux de Ménon. « Que faites-vous? s'écria Cyrus; si vous ne « restez amis, songez que, dès ce jour, il me faut périr, et « que tous les Grecs périront après moi. Car, dès que nos « affaires tourneront mal, ces barbares, que vous voyez « dans mon armée, se déclareront contre nous, avec plus « d'acharnement que ceux qui servent Artaxerce. » On ne tarda point à s'apercevoir, par plusieurs signes, qu'on était assez près de l'armée royale. Oronte, officier perse au service de Cyrus, jadis ennemi déclaré de ce prince, l'était encore au fond du cœur. Résolu de le trahir, il écrivit au roi qu'il allait passer dans son camp, avec le détachement qu'il commandait. La lettre, à peine expédiée, tomba entre les mains de Cyrus; Oronte fut à l'instant interrogé, jugé, condamné à mort par un conseil de guerre. Les assistants et ses parents mêmes se levèrent et le prirent par la ceinture, en signe de réprobation : en le voyant passer, ceux qui avaient coutume de se prosterner devant lui le firent encore, quoiqu'ils sussent qu'on le menait au supplice. Il fut conduit dans la tente d'Artapate, le plus fidèle des pages de Cyrus; et, depuis, personne n'a revu Oronte ni vif ni mort. Personne n'a su comment il avait péri; il ne parut aucun vestige de sa sépulture. Après s'être encore avancé en Babylonie de douze parasanges, Cyrus rangea son armée en bataille, et prononça des harangues militaires. Il dit aux Grecs : « Si je vous ai me-« nés avec moi, ce n'est pas que je manque de troupes

« barbares. Mais j'ai compté sur votre courage; je sa-« vais que vous valiez mieux que ces bandes d'escla-« ves. Voilà pourquoi je vous ai associés à mon expédi-« tion. Conduisez-vous comme des hommes libres : « montrez-vous dignes de ce bien que vous possédez, et « que je vous envie; car, n'en doutez point, je préfé-« rerais la liberté à tous les avantages dont je jouis, et « à beaucoup d'autres dont je ne jouis pas. Mais il « faut pourtant que vous sachiez à quel combat vous « marchez. La multitude de nos ennemis est immense. « Ils nous attaqueront en jetant de grands cris. Si vous « soutenez ce vain bruit, je rougis d'avance de l'opi-« nion que vous allez concevoir de mes compatriotes. « Quand vous aurez combattu vaillamment, je ren-« verrai en Grèce ceux d'entre vous qui voudront y « retourner; mais j'espère que ma conduite en déter-« minera un plus grand nombre à rester à ma cour, « et à y jouir de mes bienfaits. » Gaulitès de Samos lui répondit : « On prétend, mon prince, que vous pro-« mettez beaucoup, quand vous avez besoin d'être se-« couru dans vos périls, mais que la prospérité vous « fait oublier vos promesses. D'autres disent que, quand « même vous pourriez vous en souvenir et voudriez les « accomplir, jamais vous ne trouveriez les moyens de « satisfaire à la moitié des engagements que vous avez « pris. » A quoi Cyrus repartit : « L'empire de mes « pères s'étend au midi jusqu'en des climats que la « chaleur rend inhabitables, vers le nord jusqu'à des « contrées désertes par l'excès du froid. Le milieu a « pour satrapes des amis d'Artaxerce, mes ennemis par « conséquent, que je ne pourrai laisser en place. Vous « êtes mes amis; et, si nous remportons la victoire,

« vous voyez bien que c'est à vous qu'il faudra que je « confie ces gouvernements. Je ne crains pas de man« quer de biens à répandre : je craindrais plutôt de « n'avoir point assez d'amis pour toutes les récompen« ses que j'aurai à distribuer. Je promets de plus à « chacun des Grecs une couronne d'or. » Tous s'enivrèrent d'espérance : on fit le dénombrement de l'armée ; il se trouva douze mille huit cents Grecs, savoir, dix mille quatre cents hoplites, et deux mille quatre cents hommes de troupes légères. Les barbares qui servaient Cyrus montaient à cent mille, et ils avaient vingt chars armés de faux. Mais les troupes d'Artaxerce étaient, disait-on, de douze cent mille hommes. Diodore et Plutarque ne disent que quatre cent mille. Cette armée royale avait quatre généraux, Abrocomas, Tissapherne, Gobryas et Arbace. Chacun d'eux commandait, selon le calcul de Xénophon, trois cent mille soldats, et disposait de cinquante chars armés. Toutefois il ne parut à la bataille que cent cinquante de ces chars et neuf cent mille hommes, parce qu'Abrocomas, qui revenait de Phénicie, n'arriva qu'après l'affaire. Ceci est encore embarrassant; car il a été dit plus haut qu'Abrocomas avait pris les devants, et s'était hâté de conduire ses trois cent mille guerriers auprès du roi. N'importe; Cyrus fait une dernière marche : au milieu de la journée, il trouve un fossé large d'environ vingt-huit pieds, profond de dix-sept, et qui s'étendait jusqu'au mur de la Médie. Le roi l'avait fait creuser pour se retrancher. Entre ce fossé et l'Euphrate, un défilé de vingt pieds servit de passage à Cyrus, qui se persuadait de plus en plus que le roi ne viendrait point lui livrer bataille; il récompensa un devin, qui, onze jours

auparavant, avait prédit qu'il s'en passerait dix sans qu'on rencontrât l'armée royale. Mais, vers le milieu du douzième, on apprend soudainement qu'elle s'approche. On se forme à la hâte : Cléarque commande l'aile droite appuyée à l'Euphrate ; Proxène le joint ; Ménon se place à la gauche. A l'aile droite, près de Cléarque, sont les Grecs armés à la légère et mille cavaliers paphlagoniens. Ariée, qui commande les troupes barbares de Cyrus, s'appuie à Ménon. Cyrus est au centre, avec six cents autres cavaliers de Paphlagonie, revêtus de cuirasses, de cuissards et de casques : seul, il a la tête nue, selon l'usage des rois de Perse dans les combats. L'après-midi, on aperçut des tourbillons de poussière. Bientôt l'airain brilla : on découvrit la pointe des lances ; enfin on distingua les rangs. La gauche de l'armée d'Artaxerce était composée d'une cavalerie armée de cuirasses blanches ; on dit que Tissapherne la commandait. A cette troupe s'appuyait une infanterie légère qui portait des boucliers à la perse ; puis on discernait une autre infanterie avec des boucliers de bois : c'étaient, disait-on, les Égyptiens : ensuite d'autres cavaliers, des archers, tous rangés par nations et en colonnes pleines. En avant et à de grandes distances les uns des autres, étaient les chars armés de faux, destinés à se précipiter sur la ligne des Grecs et à la tailler en pièces. Quoi qu'eût annoncé Cyrus, les troupes d'Artaxerce ne poussèrent aucun cri : elles marchèrent en silence, lentement et sans se rompre. Cyrus ordonnait à Cléarque de déplacer le corps que celui-ci commandait, et de le porter au centre des ennemis, où était le roi : Cléarque ne voulut pas exécuter ce mouvement, de peur, s'il quittait les bords du fleuve, d'être enveloppé de tous cô-

tés. Tandis que Cyrus contemplait les deux armées, Xénophon d'Athènes (c'est, Messieurs, l'historien lui-même; et voici le premier moment où il se met en scène), Xénophon s'avança vers lui, et lui demanda s'il avait des ordres à donner. Cyrus lui recommanda de publier que les sacrifices étaient heureux; que les entrailles des victimes annonçaient des succès. Un mot de ralliement, que Cyrus n'avait point donné, courait dans les rangs: il apprit de Xénophon que c'était *Jupiter sauveur et victoire;* il le reçut avec transport. Il n'y avait plus qu'une distance de trois ou quatre stades entre les deux armées : les Grecs chantèrent le pæan, s'ébranlèrent et se mirent à la course. Quelques-uns rapportent, λέγουσι δέ τινες, expression assez remarquable, pour ne pas dire étrange, dans le récit d'un témoin oculaire, quelques-uns rapportent que les Grecs frappaient avec leurs piques sur leurs boucliers, pour effrayer les chevaux ennemis. Toujours est-il affirmé par notre historien que cette cavalerie perse, avant d'être à la portée du trait, plia et prit la fuite. Les Grecs la poursuivirent au pas redoublé, mais en gardant les rangs. Quant aux chars des barbares, les uns retournaient sur l'armée royale, les autres, n'ayant plus de conducteurs, traversaient la ligne des Grecs qui s'arrêtaient, et s'ouvraient pour les laisser passer. Cyrus se croit déjà vainqueur : les six cents cavaliers qui couvrent le roi sont en déroute. Leur général est tombé; mais c'est le roi que Cyrus cherche. Il l'aperçoit, s'élance, le frappe à la poitrine, le blesse à travers la cuirasse; du moins le médecin Ctésias l'assure, et prétend avoir lui-même pansé la plaie. Au même instant Cyrus est atteint à son tour, au-dessous de l'œil, d'un javelot

lancé avec force; il succombe, et huit des seigneurs les plus distingués de sa cour et de sa suite périssent avec lui.

Voilà, Messieurs, comment Xénophon présente les principales circonstances et les résultats de la bataille. Il ne nomme point le lieu où elle s'est livrée. Ce sont d'autres écrivains qui nous apprennent que ce lieu s'appelait Cunaxa. Du reste, ils en déterminent si peu la position, que c'est un sujet de controverse entre les savants modernes. Les uns le tiennent pour fort éloigné de Babylone, et d'Anville même le relègue hors de la Babylonie. D'autres le rapprochent au contraire de la capitale de cette contrée, et bornent à dix-huit ou vingt lieues la distance qui l'en séparait. C'est l'opinion de feu M. Barbié du Bocage et la plus accréditée aujourd'hui. M. Félix de Beaujour, qui la partage, avoue qu'il n'est pas possible de fixer d'une manière précise la position de Cunaxa, parce qu'il n'en existe plus de vestiges, et que les anciens livres ne fournissent pas assez de renseignements. « Au reste, « ajoute-t-il, toute cette plaine étant unie et rase, il « importe peu que la bataille ait été donnée un peu plus « près ou un peu plus loin, puisque la coupe du ter- « rain n'influa en rien sur le résultat de l'action. » Quoi qu'il en soit, Messieurs, si de Babylone, vous suivez, du sud au nord, le cours de l'Euphrate, vous rencontrez plusieurs canaux qui joignent ce fleuve au Tigre : c'est près du troisième de ces canaux que la carte de Barbié du Bocage place Cunaxa, à trois ou quatre lieues au delà du point qu'occupe aujourd'hui Féloudjeh. Bien d'autres articles du récit de Xénophon sont susceptibles d'un examen non

moins épineux, que nous n'avons plus le temps de poursuivre aujourd'hui. Nous l'étendrons un peu plus, dans notre prochaine séance, en continuant de rapprocher de cette relation, celles que nous ont laissées du même événement quelques autres écrivains de l'antiquité, Ctésias surtout et Plutarque. Nous étudierons ensuite le second livre de l'*Anabase*.

QUATORZIÈME LEÇON.

ANABASE, OU EXPÉDITION DE CYRUS LE JEUNE ET RETRAITE DES DIX MILLE. — LIVRE DEUXIÈME.

Vous avez vu, Messieurs, que Thémistogène, cité dans les *Helléniques* de Xénophon, a passé aux yeux de quelques savants modernes pour le véritable auteur des sept livres de l'*Anabase*. Nous avons préféré l'opinion plus générale qui attribue cet ouvrage à Xénophon lui-même, et qui se fonde sur une tradition si constamment établie dans l'antiquité que, depuis Cicéron et Denys d'Halycarnasse jusqu'à Photius, nous avons compté plus de douze auteurs classiques dont elle a obtenu les suffrages. Ils se sont accordés aussi à reconnaître, dans les sept livres dont il s'agit, un très-grand mérite de composition et de style. Il en a été fait, au moyen âge, plusieurs copies manuscrites. Je vous ai indiqué les huit d'après lesquelles l'ouvrage a a été, dans les derniers siècles, si fréquemment imprimé, soit à part, soit avec les autres écrits de Xénophon. Parmi les traducteurs en toutes langues, vous avez remarqué, dans la nôtre, Perrot d'Ablancourt, la Luzerne et Larcher. Les commentaires se sont aussi multipliés; et véritablement l'*Anabase* ne laissait pas d'avoir besoin de quelques éclaircissements, soit philologiques, soit chronologiques, soit surtout géographiques. En ce dernier genre, on doit au major Rennell un travail très-étendu, qui pourtant ne lève point, à beaucoup près, toutes les difficultés. Voltaire a soumis le fond

même des récits à une critique fort rigoureuse : il a, sinon résolu, du moins posé plusieurs questions d'une assez haute importance; celles de savoir si l'expédition de Cyrus le Jeune n'est pas essentiellement criminelle; si les treize mille Grecs qui se mettent à sa solde, et qui partagent sa défaite, ne sont pas de misérables aventuriers, des mercenaires dignes tout au plus de pitié; si Xénophon explique avec une clarté suffisante les circonstances de la bataille de Cunaxa, et du retour d'une partie de ces Grecs dans leur patrie; et si, après tout, leur retraite mérite une place glorieuse dans les fastes militaires, ou si elle n'est qu'un pénible pèlerinage, toléré par leur vainqueur, Artaxerce.

Pour acquérir sur ces divers points des notions précises, nous avons entrepris l'étude immédiate des sept livres de Xénophon, et déjà suivi dans le premier les mouvements de Cyrus le Jeune et la marche des dix mille Grecs, jusqu'à la bataille livrée en un lieu que d'autres écrivains appellent Cunaxa. C'était, selon toute apparence, un terrain distant de dix-huit à vingt lieues de Babylone, et situé sur les bords de l'Euphrate, près du troisième des canaux qui joignent ce fleuve au Tigre. L'auteur athénien vous a exposé, Messieurs, plusieurs circonstances de cette bataille à laquelle Voltaire déclare ne rien comprendre. Je crois qu'il y aurait de l'injustice à décider que ce récit est de tout point invraisemblable ou inintelligible; mais, il y reste bien aussi quelques embarras; et la Luzerne, homme du métier, est obligé d'en convenir. Plus de dix mille Grecs, fantassins pesamment armés, en ligne pleine, se mettent à la course sans se rompre, vont charger la cavalerie dans une plaine rase, la font plier et la poursuivent; c'est bien de

l'agilité. Plutarque, tout en louant le récit de Xénophon, en fait lui-même un fort différent. D'abord il nomme le lieu du combat Counaxa ou Cunaxa, et le place, assez inexactement, à trente lieues de Babylone; ce genre d'indications manquait tout à fait dans la relation originale. Nous remarquerons en second lieu que Plutarque ne parle point de cette charge si merveilleuse de l'infanterie grecque sur la cavalerie des Perses. Nous voyons encore, Messieurs, que, d'après Ctésias et Dinon, Plutarque raconte la mort de Cyrus plus au long que Xénophon n'a pu le faire, ne s'étant point trouvé au lieu où périt ce prince. Si le coup mortel lui fut porté par le roi son frère, ou par un Carien, Dinon ne le décide point : Ctésias en fait honneur à un Perse nommé Mithridates, dont l'historien athénien ne dit pas un seul mot. « De male-aventure, continue le « biographe traduit par Amyot, la tiare de Cyrus qui « est le haut chapeau royal à la persienne, lui tomba « de la teste. » (Ceci, Messieurs, contredit expressément Xénophon qui nous a peint Cyrus la tête nue, à la manière des rois de Perse.) « Et adonc un jeune « homme persien, nommé Mithridates, passant au long « de lui, lui lança un coup de javeline par l'une des « tempes assez près de l'œil, sans autrement savoir « qui il estoit. Il coula incontinent de cette playe grande « effusion de sang, à l'occasion de quoi Cyrus se pas- « mant tomba esvanoui en terre, et son cheval s'en- « fuit. » Dans Ctésias pourtant, et par suite dans Plutarque, Cyrus ne meurt pas de cette blessure; il revient de sa pâmoison; il est proclamé vainqueur, salué roi. Ceux qui viennent de combattre contre lui, implorent sa clémence, demandent ses bonnes grâces.

Mais il arrive qu'un pauvre Caunien, ne le connaissant pas, lui tire par derrière un coup de pertuisane, l'atteint au jarret, lui en coupe les nerfs. « Le prince « tomba par terre, et en tombant, encore de malheur « donna-t-il de la tempe où il avoit paravant esté blessé, « dessus une pierre, si rudement qu'il en rendit l'esprit « à l'heure. » Que penserez-vous, Messieurs, de ces relations diverses? N'en conclurez-vous pas qu'il est fort difficile de bien savoir les circonstances même les plus mémorables de l'histoire ancienne? Car voici une bataille où par hasard assistent, en personne, deux historiens célèbres, Ctésias et Xénophon, l'un comme médecin d'Artaxerce, l'autre comme officier dans l'armée de Cyrus : tous deux la racontent; et leurs récits non-seulement s'accordent mal, mais seraient encore susceptibles de plusieurs objections, quand on se bornerait à les considérer chacun isolément et sans les comparer entre eux.

Ce qui n'est l'objet d'aucun doute, c'est que Cyrus périt dans la journée de Cunaxa. Xénophon saisit ce moment pour composer son éloge; car ce n'est point là un portrait. Le prince qu'on vient de perdre, est de tous les Perses celui qui, depuis Cyrus l'Ancien, s'est montré le plus digne de l'empire et a le mieux pratiqué les vertus d'un grand roi. Il aimait la chasse avec passion; il s'est un jour battu contre un ours, qu'il a tué enfin, après en avoir reçu des blessures dont il portait de glorieuses cicatrices. Personne n'a su mieux monter à cheval; personne ne l'a égalé dans les exercices de l'enfance et de la jeunesse. Il comblait de récompenses et d'honneurs les chasseurs et les guerriers; il ne savait mettre aucun terme à ce qu'il faisait de bien

à ses serviteurs, de mal à ses ennemis : il voulait rendre au double tout service et toute offense. Jamais homme n'a reçu autant de présents que lui; mais il en distribuait aussi beaucoup. Il envoyait à ses amis des brocs à demi pleins de vin, leur faisant dire que depuis longtemps il n'en avait point trouvé de meilleur, et qu'il les priait de le boire, dans le jour, avec la société qu'ils aimeraient le mieux. Il leur envoyait des moitiés d'oies et d'autres mets, et chargeait le porteur de leur dire : « Cyrus a trouvé ceci excellent; il veut que « vous en goûtiez aussi. » Lorsque le fourrage était rare, et qu'il avait pu s'en procurer, il en faisait part à ceux de ses courtisans qui avaient les meilleurs chevaux. Au demeurant, il surveillait, dans sa satrapie, l'administration de la justice, et punissait sévèrement les iniquités et les friponneries. Aussi durant son expédition ne fut-il abandonné d'aucun des seigneurs perses qui avaient embrassé sa cause, à l'exception de cet Oronte condamné comme traître, dont nous avons fait mention. Au contraire, beaucoup de favoris d'Artaxerce ont quitté ce monarque, pour s'attacher à Cyrus, preuve évidente, dit Xénophon, qu'ils espéraient de l'un plus de largesses que de l'autre. De savoir ensuite si le prince Cyrus se conduisait en homme juste, en bon frère, en sujet fidèle, lorsqu'il tentait de détrôner et d'assassiner Artaxerce, c'est une question que notre historien n'aborde point, et à laquelle il ne paraît pas du tout songer.

Plutarque nous donne sur ce point un peu plus de renseignements. Après avoir attribué la rébellion de Cyrus à son caractère ambitieux et à d'anciens ressentiments, il ajoute : « Vrai est que ceux qui désiroyent

« les nouvelletés et qui ne pouvoyent demeurer en paix,
« alloyent disans que les affaires requeroyent un prince
« tel comme Cyrus, qui estoit libéral de sa nature, ai-
« moit les armes et faisoit de grands biens à ses ser-
« viteurs, et que la grandeur de l'empire de Perse
« avoit nécessairement besoin d'un roy qui fust convoi-
« teux de gloire.... Cyrus parlant de soi-mesme avan-
« tageusement disoit qu'il avoit le cœur plus hault
« que son frère, qu'il enduroit mieux toutes nécessitez
« que luy; qu'il entendoit mieux la magie, qu'il beu-
« voit plus de vin, et qu'il le portoit mieux, et que le
« roy son frère au contraire estoit si délicat et si
« couard que, quand il alloit à la chasse, à peine osoit-
« il monter sur un cheval et à la guerre sur un cha-
« riot. » Plutarque loue d'ailleurs la bénignité, la débonnaireté d'Artaxerce; et cependant il s'attache, encore plus que Xénophon, à peindre les mouvements de joie, de haine et de vengeance, auxquels s'abandonna ce monarque, lorsqu'il eut appris la mort de Cyrus. Artaxerce ne feignit pas du tout de plaindre le sort d'un ennemi qui n'était plus à craindre; il lui fit couper la tête et la main droite, « prit cette tête par les che-
« veux que Cyrus portoit longs et espès, et l'alloit
« lui-mesme monstrant à tout le monde. » Tels étaient, Messieurs, les sentiments humains et fraternels du plus débonnaire des rois de la Perse. On a peine à comprendre l'enthousiasme de Voltaire pour un tel potentat; mais on est forcé de convenir que Cyrus mérite encore moins les hommages que Xénophon lui prodigue. Voltaire assure que Cyrus fut tué par Artaxerce; cela est au moins fort douteux. Ce qui ne le semble pas, c'est que les deux princes étaient presque égale-

ment dépravés par la soif du pouvoir et par les habitudes des palais. Cependant Cyrus est encore le plus condamnable, puisque son entreprise, ambitieuse et cruelle, offensait à la fois les lois de la nature et celles de son pays.

Dès qu'Artaxerce se crut vainqueur, il mit tout au pillage, il s'empara d'une Phocéenne qui avait été attachée à Cyrus, et dont on vantait les talents et les charmes. Élien et Plutarque ont parlé plus au long de cette femme; et Bayle a rassemblé et discuté tout ce qu'ils en ont dit; c'est la matière de quatre des notes qu'il a jointes à l'article de son dictionnaire qui concerne Cyrus le Jeune. Elle s'appelait Myrto; Cyrus lui fit prendre le nom d'Aspasie qu'une Athénienne avait rendu célèbre. Plutarque vante aussi la beauté de Myrto, et prétend que Darius Ochus, fils d'Artaxerce, en fut ébloui vers l'an 360 avant notre ère; mais cette Phocéenne devait alors avoir soixante ans; car on ne saurait lui en donner moins de vingt en 401, à l'époque de la bataille de Cunaxa, puisqu'il est dit dans Xénophon qu'une Milésienne, plus jeune qu'elle, se trouvait aussi à la suite de Cyrus. Quant à la reine ou satrapesse Épyaxa, qui avait plu à ce même prince, elle était retournée en Cilicie. Les Grecs sauvèrent la Milésienne et une partie des bagages. Ils parvinrent même à reprendre leurs rangs, à se remettre en bataille; et, chantant de nouveau le pæan, ils rengagèrent l'action avec une telle ardeur, que les barbares s'enfuirent encore plus honteusement que la première fois. Le soleil se coucha : les Grecs s'arrêtèrent et revinrent dans leur camp. Ils n'avaient pas dîné, dit Xénophon; c'était l'heure du souper; mais l'ennemi, après la mort de Cyrus, était

entré dans les tentes, et y avait laissé peu de vivres. Vous voyez, Messieurs, que notre historien attribue à l'armée de Cyrus, sinon tout le succès, du moins tout l'honneur de cette journée. Il s'en faut que Plutarque accorde aux Grecs autant de lauriers; et néanmoins, à s'en tenir à son récit, il y aurait encore de l'inexactitude à dire avec Voltaire, qu'Artaxerce gagna complétement la bataille. Ce qui lui arrivait de plus heureux ce jour-là, c'était la mort de son frère; elle terminait irrévocablement la querelle et lui assurait la paisible possession de son trône.

Pour que vous preniez, Messieurs, une idée de la traduction de Perrot d'Ablancourt, qui a été si longtemps fameuse, je vais en extraire les articles qui terminent ce premier livre. « Le roy estoit alors esloigné « de leur bataille d'environ une lieue, et chacun croyoit « avoir remporté la victoire, parce que l'un poursui- « voit *son* ennemy et l'autre pilloit *son* camp. » (Le camp du sien aurait été moins louche, et par conséquent plus correct.) « Mais comme cela fut sçû de part et « d'autre, le roy rallia ses gens; et Cléarque demanda à « Proxène qui étoit le plus près de lui, s'il détache- « roit quelques troupes pour aller au secours du camp, « ou s'il y marcheroit en personne avec toute l'ar- « mée. » (Ce n'est pas encore dire assez clairement que Cléarque demande s'il doit marcher lui-même à la tête de l'armée entière, ou s'il suffira d'envoyer un détachement.) « Sur ces entrefaites, on vit le roi qui s'a- « vançoit en bataille, et les Grecs firent la conversion « pour l'aller recevoir; mais il alla passer au-dessus de « leur aile gauche, par où il étoit venu, emmenant « ceux qui s'étoyent rendus aux Grecs dans la bataille,

« avec les troupes de Tisaphernes. » (Pour qu'il n'y eût pas d'amphibologie, il eût fallu dire : et, reprenant ceux de ses soldats qui dans la bataille s'étaient rendus aux Grecs, il les emmena avec les troupes de Tissapherne.) « Car ce général ne s'enfuit pas avec le reste « de l'aîle gauche, mais donna le long du fleuve, à « travers l'infanterie légère des Grecs, qui s'ouvrit pour « luy faire passage, et fit sa décharge sur luy en pas- « sant (c'est-à-dire tandis qu'il passait), sans perdre « (sans qu'elle perdît) un seul homme. Elle était « commandée par Épisthène d'Amphipolis qu'on esti- « moit sage capitaine. Tisaphernes donc passa outre « sans retourner à la charge, comme se sentant trop « foible, et donna jusqu'au camp de Cyrus, où il trouva « le roy et lui dit que les Grecs étoient victorieux. « Cependant les Grecs, voyant le roy sur leur aîle « gauche, craignirent qu'il ne tournât les enve- « lopper, en sorte qu'ils la retirèrent le long du « fleuve pour la mettre à couvert de la rivière (on « croirait qu'il s'agit d'une rivière distincte du fleuve); « mais là-dessus le roy changea de forme à sa bataille « et se vint ranger devant eux, comme il étoit au « commencement du combat. Ils recommencèrent à chan- « ter l'hymne avec plus d'allégresse qu'auparavant, « mais les barbares lâchèrent le pied, comme la pre- « mière fois, et encore de plus loin, et furent poursuivis « jusqu'à un village qui étoit au pied d'une colline « sur laquelle leur cavalerie fit halte, couvrant de ses « escadrons toute l'étendue de la montagne. On dit « qu'on y remarqua l'étendart du roi, qui étoit un « aigle d'or au bout d'une pique avec les aîles dé- « ployées. Les Grecs s'arrêtèrent quelques temps à les

« contempler pour voir leur contenance et leur résolu-« tion ; mais comme ils recommencèrent à marcher, les « barbares s'écartèrent sans faire leur retraite en gros « comme auparavant. Cléarque, après avoir rangé ses « troupes au pied de la colline, fit monter Lycie de « Syracuse avec un autre pour voir ce qui étoit « au-delà, mais ils rapportèrent que les ennemis « fuyoient à toute bride. Comme il étoit presque nuit, « les Grecs mirent bas les armes pour se reposer, bien « étonnez de ce que Cyrus ne paroissoit point ni per-« sonne de sa part, et s'imaginant qu'il s'étoit engagé « à la poursuite des ennemis, ou qu'il se hâtoit de se « rendre maître de quelque place importante; car « ils ne sçavoient pas sa mort. On délibéra donc si l'on « feroit venir le bagage pour camper en cet endroit; « mais il fut trouvé plus à propos de retourner au « camp, où l'on arriva sur l'heure du souper, et l'on « trouva la plûpart du bagage pris avec tous les vi-« vres, et quatre cens chariots chargez de farine que « Cyrus faisoit mener pour les Grecs en une nécessité. « La plûpart donc demeurèrent tout le jour sans man-« ger; car, avant que l'armée eût ordre de repaître, « on avoit découvert l'ennemy. »

Il eût été trop long, Messieurs, de relever toutes les incorrections, les omissions, les négligences, les inexactitudes qui fourmillent dans cette version. Vous savez pourtant quel succès prodigieux elle a obtenu; quelle admiration elle a excitée; et je n'ai pas cru inutile de m'arrêter un instant à un si mémorable exemple des illusions grossières où l'opinion publique peut se laisser entraîner. Ce n'est pas, certes, l'unique fois que de bruyants hommages ont accueilli et accrédité les

plus déplorables productions littéraires. Mais reprenons l'étude de l'ouvrage de Xénophon.

J'ai mis sous vos yeux tout ce qui m'a paru essentiel ou remarquable dans le livre premier, le seul auquel le titre d'*Anabase* convienne; le second et les suivants racontent la retraite des dix mille Grecs; car on les suppose réduits à ce nombre par leur défaite à Cunaxa. On a vu dans le livre précédent, dit Xénophon en commençant le deuxième, on a vu comment Cyrus avait levé des troupes grecques, lorsqu'il entreprit son expédition contre Artaxerce; on y a lu tout ce qui s'était passé pendant la marche, les détails de la bataille, comment Cyrus avait été tué, comment les Grecs, revenus à leur camp, y avaient passé la nuit, croyant avoir battu toutes les troupes du roi, et ignorant la mort de Cyrus. Des résumés semblables se lisent à la tête de chacun des livres qui suivent, à l'exception pourtant du sixième.

A la pointe du jour, les généraux s'assemblèrent : ils s'étonnaient que Cyrus ne vînt pas, et n'envoyât personne leur donner des ordres; ils résolurent de continuer la poursuite des ennemis vaincus; mais on leur apprit enfin que Cyrus avait perdu la vie, et qu'Ariée, général des cent mille barbares armés pour ce prince, avait pris la fuite avec eux, et se disposait à retourner en Ionie. Cléarque proposa d'aller trouver Ariée et de le placer, au lieu de Cyrus, sur le trône de la Perse : car, disait Cléarque, c'est aux vainqueurs de décerner les empires. La Luzerne admire l'énergie de cette résolution : j'y verrais plutôt l'oubli ou le mépris de tous les droits sur lesquels repose l'ordre social. Arrivèrent des hérauts de la part d'Artaxerce et de Tissapherne : on enjoignait aux Grecs de mettre bas les armes, et de

venir, aux portes du palais, implorer la clémence du grand roi. « Si le roi est vainqueur, répondirent-ils, « pourquoi nous demande-t-il nos armes? Que ne vient-« il les prendre? » Xénophon se produit ici lui-même, prenant la parole à peu près en ces termes : « Si en ef-« fet nous avons été vaincus, nos armes sont la ressource, « le seul bien qui nous reste; comment espérez-vous que « nous consentions à nous en dépouiller? » Le héraut auquel il s'adressait était un Grec nommé Phalinus, qui lui répondit : « Jeune homme, vous croyez donc que « votre philosophie, votre vaillance et votre langage élé-« gant l'emporteront sur la force du plus grand des rois? » C'est, Messieurs, l'un des textes dont on se sert pour prouver que Xénophon était jeune encore, νεανίσκος; qu'il n'avait guère alors que vingt-six ans, trente au plus. Cette conférence n'eut à peu près aucun résultat. Les Grecs refusèrent d'expliquer clairement leurs résolutions. On prétend, dit notre auteur, qu'il y en eut quelques-uns qui montrèrent de la faiblesse, et qui déclarèrent que, si le roi les voulait employer, par exemple à une expédition en Égypte, ils lui seraient fidèles comme ils l'avaient été à Cyrus. C'est le fondement de l'une des observations critiques de Voltaire. Nous pourrions dire que Xénophon n'affirme pas que cette offre ait été faite; mais il est étrange qu'il laisse ainsi du doute sur une circonstance dont il a été immédiatement témoin, puisqu'il assistait à cet entretien, et qu'il y a pris la parole. Au surplus, les Grecs ne savaient guère encore eux-mêmes à quoi ils se détermineraient, ils attendaient le retour des députés qu'ils avaient envoyés à Ariée. Ce général des barbares persistait dans son projet de retraite en Ionie : il n'aspirait point au

trône; il savait que beaucoup de seigneurs perses, plus titrés que lui, ne lui permettraient pas d'y monter. Cléarque abandonna le dessein de marcher contre le roi : il avait consulté les dieux par des sacrifices; les entrailles des victimes n'avaient promis aucun succès, si l'on tentait de passer le Tigre sans bateaux, et de se mettre en campagne sans vivres; mais les entrailles étaient favorables au projet de rejoindre Ariée et les barbares du parti de Cyrus. Ici la narration est brusquement interrompue par un calcul de distances. Il y a, du lieu de la bataille jusqu'à Éphèse, quatre-vingt-treize stathmes ou cinq cent trente-cinq parasanges, c'est-à-dire seize mille cinquante stades; et de ce même champ de bataille à Babylone trois mille soixante stades. Ce dernier nombre paraît excessif : un manuscrit de Paris et celui d'Éton en Angleterre portent ἑξήκοντα καὶ τριακόσιοι, soixante et trois cents, et non καὶ τρισχίλιοι, et trois mille. Larcher et le major Rennell préfèrent donc trois cent soixante; Plutarque dit cinq cents; et ces variations nous montrent de plus en plus combien il est difficile d'avoir des idées précises des anciennes mesures itinéraires. Mais ceci est presque étranger au cours de la relation qui nous occupe en ce moment.

Conduits par Cléarque, les Grecs allèrent en effet rejoindre les barbares que commandait Ariée. On immola un sanglier, un taureau, un loup et un bélier : les Grecs plongèrent leurs épées, et les barbares leurs lances, dans un bouclier qui contenait le sang des victimes. D'Ablancourt est en peine de savoir comment on trouva si facilement et si promptement un loup et un sanglier autour des tentes; et d'ailleurs un casque lui semblerait plus propre qu'un bouclier à recevoir le sang

des victimes; mais Larcher prétend qu'on ne manquait point dans cette armée de chasseurs expéditifs, et que la partie concave d'un bouclier était précisément ce qui convenait le mieux pour recevoir le mélange du sang des quatre victimes, et pour y plonger des épées et des piques. Quoi qu'il en soit, l'historien nous assure que cette cérémonie consacra les serments mutuels par lesquels les barbares et les Grecs s'engageaient à s'entr'aider loyalement, à ne jamais se trahir. Les barbares promettaient de plus de bien enseigner les chemins, sans fraude et sans embûches. On délibéra d'abord sur la question de savoir si l'on suivrait, en se retirant, la route par laquelle on était venu. Ariée fut d'avis d'en prendre une plus longue, mais mieux approvisionnée. « Il ne nous « reste plus de vivres, disait-il : dans les dix-sept dernières marches que nous avons faites, nous avons épuisé « le pays qui était d'ailleurs fort mal pourvu. Faisons, « en commençant, de fortes journées : si nous venons à « bout d'en avoir seulement deux ou trois d'avance sur « Artaxercé, il ne pourra jamais nous atteindre. Car, nous « poursuivre avec peu de troupes, il ne l'oserait pas; et, « s'il veut entraîner avec lui un grand nombre, l'embarras « des vivres le retardera infailliblement. » Voilà, selon Larcher, une réponse catégorique aux objections de Voltaire, qui s'étonne que, pour retourner de Cunaxa en Ionie, on se dirige d'abord au nord, puis au midi, puis à l'est. Au fond, Messieurs, si vous suivez la marche des Dix mille sur la carte qu'en a dressée d'Anville pour l'*Histoire ancienne* de Rollin, sur celles qui accompagnent les éditions de Xénophon, les traductions de la Luzerne et de Larcher, sur celles enfin du major Rennell, vous trouverez que les Grecs, en marchant vers

Sittace, se rapprochaient de l'armée d'Artaxerce, se jetaient en quelque sorte entre ses mains, au lieu de s'en éloigner; et les observations critiques de Voltaire vous paraîtront de plus en plus sérieuses. Aussi MM. Barbié du Bocage et Letronne ont-ils cru indispensable de rectifier ces cartes. « Si, dit M. Letronne, Sittace se « trouve portée, comme le supposent d'Anville et le major « Rennell, au sud de Bagdad, à cinquante milles au sud « de Cunaxa, il en résultera que les Grecs, après s'être « retirés vers le camp qu'ils avaient quitté, après s'être « ensuite avancés au nord, se seraient tout à coup dé-« tournés vers le sud, et enfoncés dans la Babylonie : cela « est bien peu probable. Sittace devrait donc se trouver, « non pas au midi de Cunaxa, mais au nord. » Cette nouvelle hypothèse obvie aux difficultés proposées par Voltaire; mais elle dérange tout le système établi par les interprètes de Xénophon, et suggéré, puisqu'il faut l'avouer, par son texte. Peut-être Ariée, qui trahira bientôt les Grecs, leur était-il dès lors infidèle : peut-être égarait-il à dessein leurs premiers pas, en profitant de leur ignorance extrême sur la situation des lieux. Voici, au surplus, comment l'historien continue sa relation :

Les Grecs comptaient arriver vers la fin du jour à des villages de Babylonie; et en cela ils ne se trompèrent point. Au coucher du soleil, lorsqu'ils étaient près de ces villages, ils devaient s'arrêter; des coureurs annoncèrent qu'ils avaient découvert quelques équipages; ce qui fit juger que l'ennemi n'était pas loin. On l'attendit de pied ferme. Le lendemain, dès le point du jour, on se rangea en bataille, et cette bonne contenance épouvanta le roi. Il envoya des hérauts, non

plus pour ordonner de livrer les armes, mais pour négocier. Averti de leur arrivée, Cléarque, sous prétexte qu'il était occupé à disposer ses troupes, les fit attendre assez longtemps : il lui convenait de ne point paraître empressé et d'affecter un air de grandeur; d'ailleurs il était bien aise de leur montrer son armée en bon ordre et sous un aspect formidable. Il les écouta enfin, et leur répondit qu'avant tout, il fallait se battre; que l'armée, manquant de vivres, ne pouvait plus différer d'en venir aux mains. Les hérauts portèrent cette réponse à leur maître, et revinrent fort peu d'instants après, ce qui montrait que le roi ou son lieutenant n'était pas loin. Les envoyés annoncèrent qu'ils avaient ordre de conduire les Grecs dans des villages où les vivres seraient en abondance; et ils les y menèrent en effet. L'armée y passa trois jours, et vit arriver Tissapherne avec le frère de la reine, trois autres seigneurs perses, beaucoup d'officiers et de domestiques. On entama des conférences, préludes ordinaires des perfidies et des violences. Tissapherne prenait, disait-il, un tendre intérêt aux Grecs; il avait plaidé leur cause auprès du grand roi; son vœu le plus ardent était de les ramener sains et saufs dans leur patrie. Cléarque de son côté, ce Cléarque, de tous les Grecs le plus dévoué à Cyrus, son confident le plus intime, et qui depuis la mort de ce prince avait encore parlé de détrôner Artaxerce, protesta que jamais il n'avait eu, non plus que ses compatriotes, l'intention de faire la guerre au roi; que Cyrus les avait trompés, qu'il les avait, à leur insu, entraînés dans cette expédition, et que, s'ils avaient continué de le suivre, c'était que, le voyant en péril, ils auraient rougi de l'abandonner, après lui avoir

promis, à la face des dieux et des hommes, de le servir avec zèle; que désormais, quittes envers lui, ils n'aspiraient qu'à retourner paisiblement dans leurs foyers, sans ravager les États d'Artaxerce, sans lui faire ni lui souhaiter aucun mal. Tissapherne fit semblant d'en être bien convaincu, retourna vers le monarque, revint dire qu'il avait eu beaucoup de peine à obtenir de lui le salut des Grecs, parce que la plupart des courtisans trouvaient indigne de la majesté royale de laisser échapper des étrangers armés pour la cause d'un rebelle; que néanmoins, puisqu'ils promettaient de ne rien piller, de tout payer, il allait les reconduire chez eux, en retournant lui-même dans sa satrapie; qu'il ne les quittait un instant que pour terminer quelques affaires et prendre ses équipages. Mais vingt jours entiers se passèrent sans qu'ils entendissent parler de lui; c'était beaucoup de temps perdu. Les Perses l'employaient à venir visiter Ariée et les barbares qu'il commandait. De jour en jour Ariée et les siens montraient moins d'affection, moins d'égards pour les Grecs; il était visible que ceux-ci allaient être bientôt abandonnés de ces auxiliaires. Ils le prévoyaient, et plusieurs d'entre eux étaient d'avis de se mettre en route, sans attendre Tissapherne; malheureusement Cléarque n'y voulut pas consentir.

Enfin Tissapherne arriva : on partit sous sa conduite; il faisait trouver des vivres; il avait une armée. Ariée l'accompagnait avec la sienne; les malheureux Grecs étaient beaucoup trop escortés. Il survenait des querelles pour le bois, pour le fourrage : la défiance régnait dans tous les esprits. « On arriva, dit Xénophon tra« duit par la Luzerne, on arriva en trois marches au

« mur de la Médie, et on le passa. Il est construit de « briques cuites au feu et liées par un ciment : sa lar« geur est de vingt pieds, sa hauteur de cent; on di« sait qu'il était long de vingt parasanges. Babylone « n'en était pas éloignée. De là on fit en deux mar« ches huit parasanges : on traversa deux canaux, l'un « sur un pont à demeure, l'autre sur un pont soutenu « par sept bateaux. Ces canaux recevaient leurs eaux « du Tigre. On tirait de ces canaux des fossés qui cou« vraient le pays : les premiers étaient grands; ils se « subdivisaient en d'autres moindres, et finissaient par « de petites rigoles telles qu'on en pratique en Grèce « pour les champs de panis. On arriva enfin sur les « bords de ce fleuve; à quinze stades de là était une « ville grande et peuplée, nommée Sittace; les Grecs « campèrent tout auprès. » Rollin avoue que la marche des Grecs depuis Cunaxa jusqu'à ce passage du Tigre est remplie, dans le texte de Xénophon, de très-grandes obscurités, qui demanderaient, pour être pleinement éclaircies, une longue dissertation; la principale difficulté est de comprendre comment les Grecs se sont laissé entraîner au sud et à l'est de Cunaxa, c'est-à-dire en des directions diamétralement opposées à celle qu'ils devaient prendre. Xénophon n'a évidemment aucune idée précise des positions géographiques, et l'on ne peut guère s'en rapporter à ce qu'il en dit; mais enfin vous avez remarqué sans doute qu'il place Sittace, ou le lieu où les Grecs passèrent le Tigre, à peu de distance de Babylone : il serait difficile de concilier avec son texte des cartes qui mettraient Sittace au nord de Cunaxa, quoique cela convînt mieux, comme l'a observé M. Letronne, à la marche naturelle des Dix mille. En-

core une fois, je n'y sais pas d'autre explication que de les supposer trompés, dès le premier instant, par les Perses, auxquels ils accordaient beaucoup trop de confiance.

De Sittace, après quatre jours d'une marche dirigée enfin au nord, ils arrivèrent à une ville puissante nommée Opis, où ils rencontrèrent un frère d'Artaxerce, qui admira la belle disposition de leur armée, et qui en conduisait une au secours du roi. Il ne s'engage aucune action entre ces deux armées : les Grecs traversent les déserts de la Médie, atteignent des villages appartenant à Parysatis, et que Tissapherne leur permet de piller. De là, cheminant toujours le long du Tigre, ils parviennent à l'opulente ville de Cænes, puis au point où le Tigre reçoit les eaux du Zabate. Ce fut le lieu d'un nouvel entretien fort amical entre Tissapherne et Cléarque : ils se démontrèrent l'un à l'autre qu'ils se devaient réciproquement une pleine confiance. Tissapherne feignit d'avoir une très-haute idée des services que les Grecs pouvaient lui rendre. « Vous m'avez « indiqué, disait-il, quelques-uns des avantages que je « puis obtenir de votre affection; mais vous avez omis « le plus important, celui que je sens le mieux. Le roi « seul porte la tiare sur sa tête; mais, avec votre assis- « tance, un autre a droit peut-être de la porter dans son « cœur. » Ce langage, Messieurs, n'est pas très-clair : aucun commentateur ne s'est arrêté à l'expliquer. Serait-ce une confidence insidieuse, ou bien une censure indirecte de ce que les Grecs avaient fait pour seconder l'ambition de Cyrus? Tissapherne retint Cléarque à souper, et, dans l'effusion d'une amitié si cordiale, il lui dit : « On vous calomnie; on prétend que vous me

« tendez des embûches, à moi et à mes troupes. Venez « demain : amenez-moi vos principaux officiers et vos « centurions ; et je vous désignerai ceux qui, par leurs dé-« lations et leurs mensonges, sèment la discorde entre « vous et moi. » Quand Cléarque fit part de cette proposition à ses compatriotes, les plus avisés représentèrent qu'on ne devait pas se fier si aveuglément aux paroles d'un barbare ; mais Cléarque eut encore le malheur d'obtenir que Ménon, Proxène, Agias, Socrate, vingt capitaines et deux cents soldats l'accompagnassent chez Tissapherne. Dès qu'ils furent arrivés à la tente de ce satrape, on retint les vingt capitaines et les deux cents soldats à la porte : un signal fut donné ; à l'instant on massacra ces deux cent vingt Grecs. Cependant Cléarque et les généraux introduits avec lui se disposaient à conférer avec le satrape : on les arrête, on les conduit devant le roi, qui leur fait sur l'heure trancher la tête. Ainsi périrent Cléarque, Proxène, Agias et Socrate d'Achaïe. En même temps que des scènes si sanglantes s'accomplissaient auprès de Tissapherne et d'Artaxerce, Ariée, à l'armée, se déclarait l'ennemi des Dix mille ; il leur ordonnait, au nom du grand monarque, de rendre leurs armes ; ils s'y refusèrent. Xénophon termine ce second livre, en rendant hommage aux principales victimes de la perfidie et de la cruauté des Perses. Socrate et Agias étaient âgés de quarante ans ; Proxène n'en avait que trente, ce qui est un indice de plus que Xénophon, enrôlé par lui, n'en avait pas davantage. Élève du rhéteur Gorgias, Proxène s'était distingué comme citoyen et comme guerrier ; homme d'une probité inflexible, il ne lui aurait rien manqué pour commander des braves s'il

avait été aussi sévère pour les autres qu'il l'était pour lui-même; Cléarque obtenait mieux l'obéissance, mais ne savait point se faire aimer : il possédait au plus haut degré les talents et les goûts d'un général; il ne respirait que la guerre; il mourut à cinquante ans, ayant consacré la plus grande partie de sa vie au métier des armes. Pour Ménon, il faut noter qu'on ne lui coupa point la tête comme aux quatre autres; il n'était pas digne de ce noble supplice; il languit, durant une année, dans les tortures, avec les plus vils scélérats. Ce Ménon que Platon a loué, est peint ici des plus odieuses couleurs; et cet endroit est l'un de ceux qu'on cite en preuve de la rivalité qui existait, dit-on, entre Platon et Xénophon. Mais il est à observer que Ménon est aussi fort maltraité par Diodore de Sicile et par Athénée. Il paraît qu'il ne manquait d'aucun des vices les plus honteux. Il avait eu, à ce que nous apprend Diodore, des disputes avec ses collègues; et on le soupçonnait de trahir ses compatriotes. Athénée, en l'accusant de rudesse et d'effronterie, se plaint du silence que Platon a gardé sur de si énormes défauts. Xénophon ne l'épargne point : il l'a connu avare et ambitieux, ne recherchant les honneurs que pour acquérir plus d'argent, et employant ses richesses à obtenir plus de puissance; se ménageant parmi les chefs, les seigneurs, les princes, des protecteurs et des amis, capables de lui assurer, au besoin, l'impunité de ses fautes et de ses crimes; n'aimant personne et caressant tous ceux qui pouvaient le servir; ne connaissant pas, pour s'élever au faîte des grandeurs, de plus court chemin que le mensonge et l'artifice; traitant la franchise de simplicité, et la probité de duperie; faisant vanité de la fraude

et de l'injustice, comme d'autres se glorifient d'actes généreux et magnanimes; aussi insolent envers les gens de bien que souple avec les pervers; gagnant l'amitié des grands par des rapports calomnieux, celle des soldats par sa facilité à pardonner les plus licencieux désordres; redoutable à ses inférieurs et à ses rivaux par le mal qu'il pouvait leur faire, et voulant qu'ils lui sussent gré de celui dont il s'abstenait. On dit encore que, lorsqu'on lui présentait pour quelque emploi vacant un homme qui ne savait s'avancer que par des travaux utiles et par des moyens honnêtes, il le repoussait comme un sujet inepte et stupide. Nous n'avons pas aujourd'hui les moyens de vérifier si ce portrait de Ménon de Thessalie est fidèle; mais c'est bien celui d'un trop grand nombre de personnages qui, dans le cours des siècles, ont rempli de hautes fonctions politiques ou militaires; et l'on y reconnaît parfaitement les maximes et les habitudes qui composent ce qu'on a quelquefois nommé la science du pouvoir. J'écarte des imputations d'un autre genre, mais non moins graves, par lesquelles Xénophon achève de flétrir Ménon. Il paraît que ce Thessalien avait porté aux derniers excès, des vices infâmes qui malheureusement n'étaient point assez abhorrés chez les Grecs.

Rollin, après avoir recueilli ce que Xénophon nous a dit de Cléarque et de Proxène, ajoute qu'on eût fait de ces deux généraux quelque chose de parfait, en leur ôtant à chacun leurs défauts, et ne leur laissant que leurs vertus; mais qu'il est bien rare qu'un même homme, comme Tacite le dit d'Agricola, se montre, selon l'occurrence des affaires et des temps, tantôt doux, tantôt sévère, sans que ni la douceur diminue rien de l'auto-

rité, ni la sévérité de l'amour qu'on a pour lui. *Pro variis temporibus ac negotiis severus et comis... Nec illi, quod est rarissimum, aut facilitas auctoritatem, aut severitas amorem diminuit.* J'ignore, Messieurs, si les deux Grecs dont il s'agit possédaient effectivement les germes de tant de vertus éminentes et de talents supérieurs. Proxène n'est connu par aucune action d'un grand éclat; et nous ne voyons pas que Cléarque ait fait preuve d'une bien profonde habileté. Les résolutions qu'il a prises ou provoquées n'ont guère été justifiées par les événements; et l'on a critiqué quelques-unes de ses opérations militaires. Plutarque le blâme et lui impute à lâcheté d'avoir refusé de se porter, ainsi que le lui avait ordonné Cyrus, au point où l'on apercevait Artaxerce. Il est vrai que Rollin et récemment M. Félix de Beaujour ont trouvé ce reproche mal fondé. Mais Rollin juge que Cléarque a poussé trop vivement et trop longtemps les fuyards; qu'il fallait, après avoir mis l'aile gauche en déroute, prendre le reste des ennemis en flanc, et pénétrer jusqu'au centre, où était le roi de Perse; que, par cette manœuvre, on eût obtenu, selon toute apparence, une victoire complète, et assuré le trône à Cyrus. M. de Beaujour, au contraire, estime que ce prince, trop impatient de porter les derniers coups à son frère, a perdu la bataille par sa propre faute, et non par celle de Cléarque ni des Grecs. Ce sont là des questions qu'assurément je ne tenterai pas de résoudre : je les crois fort difficiles, même pour les hommes du métier, à cause de l'imperfection, de l'obscurité même des récits de ce combat, dans Xénophon, Diodore et Plutarque. Il n'est qu'un point sur lequel il ne reste aucun doute, c'est

le tort qu'avaient eu les Grecs de se mettre à la solde de Cyrus le Jeune, pour seconder sa criminelle et folle entreprise. A cet égard, Cléarque peut sembler plus coupable que tout autre, puisqu'il avait été le principal récruteur de ses malheureux compatriotes.

Il est fort probable que Cyrus, s'il eût vaincu et régné, eût traité ses auxiliaires avec l'ingratitude et la fierté ordinaires à ses pareils, dès qu'ils n'ont plus besoin de ceux qui les ont fait triompher. Mais c'est le roi Artaxerce qui a eu occasion d'étaler au grand jour sa politique perfide et barbare. Après la bataille, il ménage d'abord les Grecs à demi vainqueurs, sans doute parce qu'il les craint encore : il demeure épouvanté d'avoir vu de près de si vaillants guerriers, auxquels il ne peut opposer que des esclaves. Dès qu'il commence à les redouter un peu moins, il les trompe, il les égare, il a recours aux artifices qui doivent rendre leur marche incertaine, leur position de plus en plus précaire et périlleuse. Quand ils ne lui inspirent plus du tout d'alarmes, il se tient pour dégagé envers eux de tous les devoirs que lui imposeraient l'équité, l'humanité, la bonne foi, et ses promesses positives : il ordonne ou permet d'égorger deux cents soldats, vingt centurions, cinq généraux. Tissapherne est l'artisan de ces crimes, l'exécuteur de ces massacres; mais Tissapherne est un courtisan qui ne fait rien que ce qui doit plaire à son maître, qui se couvre de sang et d'infamie, pour mieux ressembler au grand roi. Il y a, Messieurs, deux arts très-distincts qui prennent le titre de politique. L'un consiste en mensonges, en tours d'adresse, en stratagèmes, dont on a fort admiré la finesse et la profondeur, ou bien en iniquités éclatantes

et en audacieux forfaits, auxquels on attache, par des dénominations imposantes, je ne sais quelles idées de force et de grandeur. L'autre n'est que la morale simple et commune qui recommande ingénument la justice, la bienfaisance et le courage, dans les affaires publiques comme dans la vie privée. Ce second art, quoique en apparence le plus facile, est celui qui a été de tout temps le moins pratiqué et même le moins enseigné. Le premier avait fait, dès les siècles antiques, et jusqu'au sein de la Perse, des progrès que nos âges modernes ont assez peu surpassés. Plusieurs Italiens du seizième siècle se sont appliqués à composer méthodiquement des traités de cette politique transcendante : ils ne faisaient réellement que rassembler en corps de préceptes les exemples donnés par tant de praticiens de toutes les époques, en remontant à Cyrus le Jeune et à son frère Artaxerce Mnémon, si gratuitement loué par Voltaire, et même à leurs prédécesseurs jusques et y compris Cyrus l'Ancien. En ce genre, on a usé amplement de l'histoire, excepté pourtant des conseils et des menaces qui résultent de ses récits, lorsqu'elle expose les périls et les conséquences malheureuses de ces manœuvres savantes. Machiavel a mieux que personne réduit cet art à des maximes positives, applicables à tous les besoins qu'on peut avoir d'être perfide et cruel. Abaisser les personnages éminents et se défaire des plus énergiques; ne rien permettre aux hommes vulgaires de ce qui pourrait leur inspirer des sentiments élevés, ni surtout de ce qui établirait entre eux des liaisons étroites; semer la discorde entre les amis; provoquer et perpétuer des dissensions entre les pauvres et les riches, entre le peuple et les nobles; maintenir et

solder l'espionnage, non-seulement dans les lieux publics, mais dans les réunions privées; appauvrir les diverses classes de la société, les unes par le luxe, les autres par l'ignorance, toutes par l'excès des impôts; à défaut de calamités intérieures, entreprendre des guerres pour occuper la multitude, pour la tenir dans la dépendance, pour conserver ou rendre au gouvernement civil les formes du gouvernement militaire : voilà, selon Machiavel, comment s'acquiert ou s'affermit la puissance absolue. Cependant l'auteur florentin reconnaît qu'il est des circonstances difficiles qui obligent de suspendre ou de modérer l'usage de ces moyens rigoureux et de les remplacer par de plus délicats. Il sera donc quelquefois expédient de paraître juste, pourvu qu'on s'abstienne de l'être; et l'on fera bien d'éviter les vices honteux qui flétriraient le pouvoir, à condition qu'on se préservera aussi des vertus qui l'affaibliraient. La clémence, la fidélité aux paroles données, l'humanité, la religion, sont, dit Machiavel, cinq qualités qu'il faut paraître posséder, puisque les hommes les estiment, mais qui seraient, ajoute-t-il, fort nuisibles au prince, s'il les avait réellement. Qu'il vienne à bout de conserver sa vie, ses États, sa toute-puissance, il aura été bien assez vertueux : on ne regarde qu'aux résultats, et les moyens sont toujours honorables, quand ils ont été fort efficaces.

Voilà, Messieurs, les maximes que suivait le roi Artaxerce : il ne les eût pas sans doute aussi bien expliquées que l'a fait Machiavel, mais il les savait par instinct. Puisque nous avons eu, et que nous aurons encore plusieurs occasions de faire mention de ce monarque, il n'est point hors de propos de recueillir sommairement les

principaux faits de son règne. Il était né avant que son père Ochus ou Darius Nothus montât sur le trône, par conséquent avant 424; il lui succéda en 405; et nous venons de voir comment il eut le bonheur d'échapper à l'agression de son frère Cyrus. Resté paisible possesseur du trône, Artaxerce voulut se venger des Lacédémoniens, qui venaient d'embrasser si vivement le parti du prince rebelle; et il employa, pour leur enlever l'empire de la mer, le général athénien Conon, que bientôt après il aida de son mieux à relever les murs d'Athènes, en lui fournissant l'argent nécessaire à cette entreprise. Xénophon vous a raconté ces événements dans les *Helléniques*, ainsi que les manœuvres par lesquelles le grand roi parvint ensuite à exciter la discorde entre les cités grecques, et à forcer Agésilas d'abandonner les territoires persiques où ce Spartiate venait de faire beaucoup de ravages et de progrès. Vous avez entendu aussi comment Artaxerce, en 387, amena les Lacédémoniens à souscrire au traité ignominieux d'Antalcidas, par lequel ils cédaient à ce monarque barbare les îles et les villes grecques de l'Asie et compromettaient l'indépendance de la Grèce entière. Depuis, il s'occupa des Égyptiens presque toujours révoltés : il s'efforça de les soumettre, et n'en put venir à bout. L'expédition qu'il tenta, en personne, contre les Cadusiens ne fut pas plus heureuse. Après la mort de sa femme Statira, il en épousa deux autres, Atossa et Amestris, ses propres filles, donnant ainsi le premier exemple de ces mariages incestueux, que, selon toute apparence, la religion des mages ne prohibait pas expressément. Il se laissa longtemps gouverner par sa mère Parysatis, femme vindicative et cruelle qu'on ac-

cuse des plus atroces forfaits, et surtout de l'empoisonnement de Statira. Elle poursuivit particulièrement ceux qui s'étaient déclarés contre son fils chéri, Cyrus le Jeune, et, selon Plutarque, elle en fit expirer quelques-uns en des supplices si recherchés et si horribles qu'on a peine à ne pas les révoquer en doute. L'une de ces victimes, et la moins regrettable, fut le satrape Tissapherne. De lui-même, Artaxerce était bien assez sanguinaire. Il se sentait méprisé, et avait la conscience de sa propre lâcheté : « car, dit à ce sujet Plutarque, il « n'est rien si cruel ne si aimant le sang qu'est un ty« ran couard; comme, au contraire, il n'est rien si doulx « ne si humain, ne qui soit moins soupçonneux qu'un « homme vaillant et hardi. » Le monarque avait deux fils, Darius et Ochus : il proclama le premier comme héritier de la couronne, mais ne tarda point à le prendre en aversion : le crime de Darius était de s'être attaché une des trois cent soixante concubines du roi, cette Myrto ou Aspasie qui avait jadis appartenu à Cyrus le Jeune. Elle devait être maintenant sexagénaire, comme nous l'avons remarqué : Artaxerce la força de se vouer au culte de Diane Anaïtis. Darius avait alors cinquante ans, ou, selon des manuscrits peut-être plus exacts, seulement vingt-cinq : ses ressentiments le lièrent avec le courtisan Tiribaze, qui en nourrissait d'à peu près semblables : ils ourdirent ensemble un complot contre la vie du roi qui en fut averti par un eunuque. Les deux conspirateurs furent saisis et mis à mort. Quelques-uns racontent qu'Artaxerce tua lui-même son fils à coups redoublés. Restait Ochus, qui, pour mieux assurer ses droits à la couronne, ôta la vie à son jeune frère Arsame, et fit mourir son vieux père, soit de chagrin,

soit de quelque manière plus expéditive. Pétau, d'après Diodore de Sicile, place en 362 cet événement, qui pourrait n'être que de 361. Plutarque dit qu'Artaxerce avait régné soixante-deux ans et vécu pendant quatre-vingt-quatorze. Le premier de ces nombres est certainement fort inexact; car de 405 à 362 ou 361, il n'y a que quarante-trois ou quarante-quatre ans. L'autre nombre n'est guère plus admissible; car il ferait naître Artaxerce en 455, et à ce compte sa mère Parysatis devrait avoir vécu plus de cent ans : tout ce que nous en savons c'est qu'il était venu au monde avant 424. Qu'il ait été un prince doux et humain, Plutarque l'assure, mais tous les faits racontés par ce biographe lui-même démentent cet éloge. Les Grecs lui ont donné le surnom de Mnémon, parce qu'il passait pour avoir beaucoup de mémoire. Le tableau qui vient de nous être offert de l'intérieur de sa cour et de sa famille, nous a fait voir à quel point la puissance absolue déprave à la fois tous ceux qui en sont ou les dépositaires ou les instruments, ou même les victimes.

Dans notre prochaine séance, nous étudierons les livres III et IV de l'ouvrage de Xénophon; ils continueront l'histoire de la retraite des Dix mille.

QUINZIÈME LEÇON.

ANABASE, OU EXPÉDITION DE CYRUS LE JEUNE ET RETRAITE DES DIX MILLE. — LIVRES TROISIÈME ET QUATRIÈME.

Messieurs, les faits ont déjà résolu quelques-unes des questions que nous avons posées, en commençant l'étude de l'expédition de Cyrus le Jeune et de la retraite des dix mille Grecs. Il paraît impossible de ne pas reconnaître avec Voltaire, que ces Grecs avaient commis une faute insigne, en se mettant à la solde d'un prince rebelle qui aspirait à détrôner son frère sans avoir, à beaucoup près, les forces nécessaires pour assurer le succès d'une si audacieuse et si criminelle entreprise. On est forcé aussi d'accorder à Voltaire que les récits de la bataille de Cunaxa, tels qu'ils se lisent tant chez Xénophon que chez Diodore de Sicile et Plutarque, ne sont pas d'une clarté parfaite; Rollin et d'autres historiens modernes en conviennent. Mais qu'Artaxerce ait remporté une victoire complète, c'est ce qui ne nous a point semblé assez justifié par les témoignages et les rapports antiques. Il s'en faut encore plus que nous ayons trouvé dans ces monuments les preuves ou même les indices de toutes les vertus que Voltaire attribue à ce roi de Perse, équité, clémence, sagesse et magnanimité. Nous n'avons pu voir en lui qu'un despote perfide, lâche et cruel. A l'égard des premières marches des Grecs, depuis la bataille jusqu'au massacre de leurs généraux, il ne nous a point

été facile de les comprendre, et l'on a droit de regretter que Xénophon, témoin oculaire, ne les ait pas mieux expliquées. Jusqu'ici cet historien n'a été, dans l'armée grecque, qu'un simple officier; il n'a point rempli encore les fonctions de général. Faut-il dire avec Voltaire qu'il n'a jamais commandé, jamais dirigé la retraite? Vous allez être bientôt, Messieurs, à portée d'en juger.

En ouvrant son troisième livre, il rappelle qu'il a rendu compte, dans les deux précédents, de la marche des Grecs et de Cyrus vers la haute Asie, de ce qui s'y était passé jusqu'à la bataille de Cunaxa, des événements qui suivirent la mort de ce prince, du traité conclu entre les Grecs et Tissapherne, et du commencement de leur retraite sous la conduite de ce satrape. Quand on eut arrêté, mis à mort, leurs généraux et les deux cent vingt centurions ou soldats qui les avaient accompagnés, les Grecs se trouvèrent dans la plus cruelle anxiété. Avant d'examiner comment ils en sortirent, il importe, Messieurs, de fixer nos idées, touchant leur situation et celle des Perses. Sans doute, l'entreprise de Cyrus était en soi fort injuste, comme le sont toutes les guerres purement agressives. Encore une fois, il y avait, de la part des Grecs, de l'imprudence au moins et de la légèreté à s'associer à son ambition et à ses aventures, soit que le but leur en fût connu, soit que la plupart d'entre eux ignorassent qu'il les menait combattre le roi Artaxerce. Nous avons assez dit que les détails de la journée de Cunaxa ne sont pas assez bien connus; que Xénophon est loin de fournir tous les renseignements qu'on aurait droit d'attendre d'un témoin et d'un acteur. Mais, de quelque manière qu'on

veuille modifier cette relation ou la rectifier par celle de Diodore de Sicile, et par celles que Plutarque emprunte à Ctésias et à Dinon, il n'y aura jamais moyen de croire qu'Artaxerce soit sorti de cette bataille pleinement victorieux, ni qu'il ait eu l'affreux honneur de tuer de sa main son frère Cyrus : la mort presque fortuite ou mal racontée de ce prince est le seul avantage réel que le grand roi ait obtenu en cette journée. Il paraît qu'il s'y est conduit fort inhabilement comme tous ses capitaines, fort lâchement comme tous ses soldats, et que, malgré leur multitude, ils étaient assez peu capables de se mesurer avec les treize mille Grecs, accompagnés de cent mille barbares. Nous voyons que, même après la mort de Cyrus, ces Grecs, réduits à dix mille, et engagés, sans vivres et sans ressources, dans un pays ennemi, à six cents lieues du leur, étaient encore formidables aux barbares et qu'on n'osait pas leur livrer bataille. On ne sut employer contre eux que la fraude et la cruauté, qui sont les armes de la faiblesse; on les trompa par de feintes promesses; on égara leurs premiers pas; Ariée détacha d'eux les cent mille Perses que Cyrus leur avait associés. Tissapherne attira leurs cinq généraux dans sa tente, et, par la plus insigne perfidie, les livra aux vengeances du roi, qui en abattant leurs têtes, se flattait que les Grecs, privés de leurs chefs, s'empresseraient de rendre leurs armes et d'implorer sa clémence. On leur doit cette justice, qu'ils étaient, dans leur extrême détresse, incapables de descendre à cet opprobre. Nous avons à remarquer ici la hauteur où s'élèvent, dans les positions les plus périlleuses et les plus désespérées, les hommes parvenus au degré de civilisation que le mot de liberté exprime,

et la supériorité qu'ils conservent sur la race inculte des esclaves et des tyrans. Ce que Voltaire nous a dit de la puissance et de la bonté d'Artaxerce, et de la facilité avec laquelle il aurait pu exterminer les dix mille Grecs, comme il avait assassiné leurs généraux, n'est point assez justifié par l'histoire. A la vérité les Grecs, qui n'avaient plus rien à faire en Asie, où ils étaient venus fort mal à propos, consentaient à retourner chez eux, et à se laisser accompagner par Tissapherne, qui s'engageait à leur faire trouver des vivres : leur erreur était de supposer que des barbares resteraient fidèles à des traités; mais ils avaient encore des moyens de se défendre et de vendre chèrement leur vie. Il est probable, j'oserais presque dire certain, que si, au lieu de se confier au Perse Ariée, et d'écouter les propositions d'un Tissapherne, ils s'étaient élancés des champs de Cunaxa sur l'armée ennemie qu'ils venaient de mettre en déroute, ils eussent frappé le grand monarque d'une terreur mortelle, et dicté au moins toutes les conditions de leur retraite. Par la nature même des choses humaines, l'unique force des despotes est dans l'imposture, dans l'astuce des négociations, dans l'art grossier de tromper, de séduire et de corrompre.

Les Dix mille se voyaient au centre de l'empire d'Artaxerce, environnés de villes ennemies, et de fleuves difficiles à traverser, abandonnés à leur courage, sans vivres, sans chevaux, sans généraux et sans guides. L'horreur de leur situation se peignit à leur pensée durant la longue nuit qui suivit l'assassinat de leurs chefs. Peu allumèrent des feux, presque aucun ne dormit; tous demeurèrent silencieux et immobiles. Parmi eux se trouvait un Athénien nommé Xénophon (c'est

en ces termes que l'auteur se désigne lui-même) : il n'avait suivi l'armée, ni comme général, ni comme centurion, ni comme soldat. Proxène l'avait tiré de la maison paternelle, pour l'attacher à Cyrus. En vous entretenant, Messieurs, de la vie de Xénophon, j'ai déjà extrait de ce troisième livre plusieurs détails qu'il serait superflu de reproduire ; mais je n'ai pas dit encore que, dans la triste nuit dont nous parlons, le sommeil ayant un instant fermé sa paupière, il eut un songe. Il lui parut qu'après plusieurs coups de tonnerre, la foudre tombait sur la maison de son père, et la faisait resplendir d'un éclat nouveau. Il s'éveilla saisi de terreur ; car si d'un côté cette grande lumière, venant de Jupiter, était un heureux présage, de l'autre il craignait de ne pouvoir sortir de l'empire du roi, puisque les feux du roi des cieux avaient tout embrasé autour de lui. Les événements ont depuis expliqué, confirmé, ce songe ; mais il était encore énigmatique. Il nous faut bien consentir, Messieurs, à remarquer, dans les livres des plus grands écrivains antiques, ces déplorables inepties, puisque, sans ce soin, nous ne connaîtrions pas assez bien l'histoire de l'esprit humain, les illusions dont il demeure susceptible, même après avoir été cultivé. « Pourquoi suis-je couché ? se dit Xénophon. La « nuit s'avance. Le jour et l'ennemi vont fondre sur nous. « Qui empêchera ce roi farouche, quand il nous aura « fait envisager et souffrir d'horribles supplices, de pro- « noncer l'arrêt de notre mort ? Aucun de nous ne se pré- « pare, ne songe à le repousser. Nous restons couchés, « comme si nous pouvions dormir ! Que fais-je enfin ? « Quel est le général sur lequel je me repose ? Quel âge « attendrai-je pour veiller à mon propre salut ? Oh ! non,

« je ne suis pas destiné à vieillir, si je ne sais point aujourd'hui me défendre. » Il se lève; il appelle les centurions du corps de Proxène. « Ne vous souvient-il pas, « s'écrie-t-il, de ce roi barbare qui a mutilé le cadavre « de son frère, qui a exposé en spectacle, au haut d'une « pique, la tête et la main de Cyrus? Quels tourments « croyez-vous qu'il nous réserve, à nous pour qui personne n'intercédera, à nous qui nous sommes armés « pour lui arracher le trône et la vie? Amis, hier encore « notre courage était enchaîné par des traités : nous « avions promis de nous abstenir de toute agression et « de tout pillage. Il l'a rompu, ce pacte importun que « nous avons révéré. Ses biens, ceux de ses esclaves ne « sont pas désormais plus à eux qu'à nous-mêmes. Comme « les prix des jeux de la Grèce, ils appartiennent au « plus valeureux. Les dieux seront juges, les dieux qu'ils « ont outragés par leurs parjures, que nous avons honorés par notre inviolable fidélité à nos serments, les « dieux qui doivent la victoire aux âmes courageuses, « capables de supporter les fatigues et le malheur. Hâtons-nous, car d'autres Grecs vont concevoir la même « pensée, et nous exhorter à combattre. Hâtons-nous, « de peur qu'ils ne nous entraînent, dans ce chemin de « l'honneur, que nous leur devons ouvrir. Je vais dès cet « instant vous y suivre; je vous y conduirai même, si « vous ne croyez pas que ma jeunesse m'en rende incapable. » Voilà, Messieurs, des paroles bien peu conciliables avec l'hypothèse qui donne environ cinquante ans à Xénophon, au temps dont il s'agit. La Luzerne est persuadé qu'il n'en avait alors guère plus de vingt-cinq; et il compte cet exemple parmi ceux qui prouvent, selon lui, que le métier de la guerre s'apprend vite,

que les talents et les vertus d'un grand capitaine n'attendent point le nombre des années.

Il se trouva cependant un centurion, nommé Apollonide, ayant l'accent béotien, qui prétendit qu'il ne restait aux Grecs d'autre parti à prendre que d'implorer la clémence d'Artaxerce. Xénophon l'interrompit, et proposa de le dégrader à l'instant même, de lui mettre le bagage sur le dos, de ne plus s'en servir que comme d'un vil portefaix. « Hélas! disait-il, c'est un « Grec, mais par ses sentiments pusillanimes il déshonore sa patrie. — Non, répondit Agasias, il n'est pas « Grec; car je lui ai vu les deux oreilles percées comme « à un Lydien. » On reconnut que ce fait était vrai; Apollonide fut chassé. A minuit, on rassembla ce qu'on put trouver de généraux et d'officiers, au nombre de cent à peu près. Xénophon reproduisit sa proposition. « Il faut, dit-il, nous donner des chefs, établir une discipline rigoureuse, ranimer le courage des soldats. « Non, ce n'est point la multitude, ce n'est point la « force qui assure la victoire. Elle appartient à ceux que « leur intrépidité rend dignes de la protection des « dieux. A la guerre, celui qui songe à prolonger sa « vie, la perd un peu plus tôt qu'un autre, et beaucoup « plus honteusement. La mort est la destinée commune « que tous les humains subissent; ce qui est au pouvoir « des braves est de la rendre utile à leur patrie, glorieuse « à eux-mêmes; je n'ai vu de guerriers vieillir dans un « repos honorable, que ceux qui s'étaient résignés à « mourir dans les combats. » On élut cinq généraux, en remplacement de ceux que les Perses avaient assassinés : Timasion succéda à Cléarque, Xanticle à Socrate, Clénor à Agias, Philésius à Ménon, et Xénophon à

Proxène. Diodore de Sicile dit qu'ils étaient tous cinq subordonnés à Chirisophe, général en chef; mais nous verrons que ce fut seulement au camp sous Sinope que Chirisophe, au refus de Xénophon, se chargea du commandement suprême, et qu'il ne le conserva que durant six ou sept jours. Voltaire est peu exact, lorsqu'il dit que Xénophon ne commanda jamais, et qu'il fut seulement sur la fin de la marche à la tête d'une division de quatorze cents hommes. A proprement parler, la retraite des Dix mille ne commence qu'à partir des bords du Zabate; dès ce moment, Xénophon est l'un des généraux qui la dirigent, et vous verrez qu'il y prend souvent la principale part.

Dès lors il se revêtit de magnifiques ornements militaires; il pensait que si les dieux lui donnaient la victoire, cette parure superbe embellirait son triomphe; et que, s'il devait succomber, il lui conviendrait de mourir dans les plus beaux vêtements qu'il eût jamais portés. Comme ses quatre collègues, il harangua les troupes. Tandis qu'il parle, un soldat éternue; tous les Grecs se prosternent, et adorent le dieu qui donne cet heureux présage. Dans la traduction de d'Ablancourt, les Grecs s'écrient : « Dieu vous bénisse! » le texte porte : πάντες μιᾷ ὁρμῇ προσεκύνησαν τὸν θεόν, *Omnes uno impetu adoraverunt deum.* « C'est, reprend Xé« nophon, Jupiter sauveur qui nous envoie cet augure « au moment où nous parlons de notre salut; faisons « vœu d'immoler des victimes à ce dieu, dès que nous « serons en pays ami, et promettons aux autres divi« nités des sacrifices proportionnés à nos facultés. Que « ceux qui sont de cet avis lèvent la main. » Tous les Grecs la levèrent; on prononça les vœux; on chanta le

pæan; et Xénophon continua son discours, qui n'est aussi qu'une sorte d'hymne civique et militaire. L'orateur retrace à ses compagnons d'armes les triomphes de leurs aïeux sur les Perses, et la gloire dont ils viennent de se couvrir eux-mêmes, en combattant pour Cyrus. « Ne regrettez pas, dit-il, les barbares qu'Ariée « conduisait à côté de vous et qui vous ont abandonnés. « Ils sont plus lâches que ceux que vous avez vaincus; « ils vous serviront mieux dans les rangs de vos enne- « mis. Les Perses ont des chevaux, nous n'en avons « point; il leur en faut pour fuir, nous n'en aurons pas « besoin pour vaincre. Un satrape ne nous vendra plus « de vivres; nous serons approvisionnés par la victoire « bien mieux que par lui. N'ayant plus de guides, nous « ne serons plus trahis. Je sais qu'il nous faudra tra- « verser des fleuves, parcourir des routes difficiles : « mais si nous brûlons nos tentes, nos caissons, nos « charrettes, nos bagages inutiles, si nous ne gardons « que nos armes et notre courage, nous rencontrerons « moins d'embarras, moins d'obstacles, et nous joui- « rons mieux de toutes nos forces. Notre salut est dans « la vigilance et l'activité des chefs, dans l'obéissance « des soldats, dans une discipline sévère. Mais, il est « temps de finir ces discours; car l'ennemi va peut- « être nous attaquer tout à l'heure. Si vous approuvez « mes propositions, donnez-leur par votre consente- « ment le caractère des lois. Si quelqu'un, fut-il un « simple soldat, peut ouvrir un meilleur avis, qu'il se « hâte de le déclarer. » Chirisophe seul prit la parole, mais pour appuyer ce qu'avait conseillé Xénophon : il invita tous ceux qui pensaient de même à lever la main; et, tous les Grecs l'ayant levée, ces résolutions

furent prises; cependant nous verrons qu'on n'avait pas brûlé toutes les tentes, et qu'il restait beaucoup de bagages. Xénophon se leva de nouveau et dit encore : « Il nous faut aller d'abord où nous trouverons des vi- « vres. Il y en a dans des villages qui sont à vingt stades « d'ici. Marchons; nos ennemis pourront bien nous « harceler dans notre retraite; ils ressemblent à ces « chiens hargneux et timides qui courent après les pas- « sants pour les mordre, mais qui fuient dès qu'on les « poursuit. L'ordre le plus sûr est de former une colonne « à centre vide. » C'est ainsi que la Luzerne traduit πλαίσιον, qui signifie proprement *forme à faire des briques*. Xénophon proposa de se placer, lui et Timasion, comme les deux plus jeunes généraux, à l'arrière-garde : les deux plus anciens commanderaient les deux flancs, et Chirisophe, en sa qualité de Lacédémonien, marcherait au front de la phalange. Lacédémone, depuis la fin de la guerre du Péloponèse en 403, était en possession du poste d'honneur dans les armées confédérées de la Grèce. Ce décret ayant passé par mains levées, « A pré- « sent, continua Xénophon, il faut partir. Quiconque « veut revoir sa patrie doit vaincre. » Le départ résolu, on dîne, et pendant ce repas un Perse, nommé Mithridate, s'approche. Il se prétend plein de bienveillance pour les Grecs, et décidé à se joindre à eux avec toute sa suite, pour peu que le parti qu'ils ont pris lui semble sage et salutaire. Il les supplie donc de le mettre dans la confidence de leurs projets. Chirisophe lui répondit que leur dessein était de retourner en Grèce, de ménager les pays qu'ils traverseraient, si l'on n'entravait pas leur retraite, mais de s'ouvrir, par les armes, les chemins qu'on voudrait leur fermer. Mithridate essaya

de leur prouver qu'ils ne pourraient jamais échapper, et que leur salut dépendait de la volonté du roi. Ils reconnurent que ce barbare était un traître, comme tous les autres, et par un décret solennel interdirent tout colloque avec les Perses, tant qu'on serait en pays ennemi. C'est ce qu'ils auraient dû faire aussitôt après la bataille de Cunaxa. Mithridate leur débaucha un centurion et une vingtaine de soldats. L'armée passa le Zabate; les bêtes de somme et les valets étaient au centre de la colonne. A peine eut-on fait quelques pas que Mithridate reparut avec deux cents cavaliers et quatre cents archers. Il s'approchait encore comme ami; mais tout à coup, sa troupe lança des flèches et des pierres sur l'arrière-garde. Xénophon fit faire volte-face à l'infanterie légère et pesante qu'il commandait, et poursuivit les Perses, mais il n'en put joindre aucun. Ils revinrent et s'enfuirent à plusieurs reprises; en sorte que, dans la journée, la phalange grecque n'avança que de vingt-cinq stades. Elle arriva le soir à des villages. Chirisophe et les plus anciens généraux reprochaient à Xénophon de s'être détaché du corps de l'armée, pour courir après l'ennemi, auquel il n'avait pu faire aucun mal. En convenant de ce tort, il montra qu'il y avait du moins une leçon à tirer de ce qui venait d'arriver, savoir, qu'on ne pourrait se passer de cavalerie et de frondeurs. « Or, ajoutait-il, nous avons dans notre « armée, des Rhodiens qui savent se servir de la fronde, et « atteindre à une portée double de celle des frondes en- « nemies : ils savent aussi lancer des balles de plomb. « Formons de ces Rhodiens un corps de frondeurs à no- « tre arrière-garde. Il nous reste aussi des chevaux, j'en « ai quelques-uns dans mes équipages; Cléarque en a

« laissé quelques autres; nous en avons pris à l'ennemi, « et nous les employons à porter des bagages, service « que d'autres bêtes de somme pourront nous faire. « Rassemblons ces chevaux, et hâtons-nous d'équiper « des cavaliers qui inquiéteront l'ennemi dans sa fuite. » Cet avis passa; et, dès le lendemain, on eut cinquante cavaliers et deux cents frondeurs. Ce second jour, on partit de meilleure heure, parce qu'on savait qu'on aurait un ravin à traverser. On l'avait passé, quand Mithridate reparut avec mille chevaux et quatre mille archers. Cette fois, les Perses furent mis en pleine déroute; une partie de leur infanterie resta dans le ravin, et quelques-uns de leurs cavaliers furent faits prisonniers. Les Grecs mutilèrent les cadavres des vaincus, pour inspirer plus de terreur aux Perses.

Durant le reste du jour, les Grecs ne furent plus inquiétés; le soir, ils arrivèrent aux bords du Tigre à Larisse, grande ville, jadis habitée par les Mèdes, mais devenue déserte. Son enceinte était de deux parasanges; ses murs avaient vingt-cinq pieds d'épaisseur, et cent de hauteur : ici l'historien rappelle qu'aux temps où les Perses conquirent la Médie, ils ne venaient point à bout de prendre Larisse, mais qu'un nuage ayant passé sur le soleil, les assiégés perdirent courage et ouvrirent leurs portes. Ce passage donne lieu à deux observations. D'abord Xénophon contredit le système de la *Cyropédie*, où l'empire des Mèdes passe, paisiblement et sans conquêtes, d'Astyage au prétendu Cyaxare II, et de celui-ci à son neveu Cyrus le Grand. En second lieu, on a peine à comprendre comment un accident aussi vulgaire qu'un nuage affaiblissant l'éclat du soleil, détermine les habitants d'une place forte à

se rendre sans combats. On serait tenté de croire avec Larcher qu'il s'agit d'une éclipse; mais le fait est impossible à vérifier, la date de la prise de Larisse n'étant pas bien connue; et d'ailleurs Xénophon se sert d'expressions trop peu conciliables avec cette hypothèse : ἥλιον δὲ νεφέλη προκαλύψασα ἠφάνισε, ou bien ἥλιος δὲ νεφέλην προκαλύψας ἠφάνισε; il n'y a là qu'un nuage qui couvre le soleil. Larcher propose de lire ὡς νεφέλη, et traduit, « le soleil ayant disparu « *comme* s'il se fût enveloppé d'un nuage; » mais il serait étonnant que Xénophon n'eût pas su indiquer une éclipse d'une manière plus précise et plus claire. Quoi qu'il en soit, la troisième marche des Grecs après le passage du Zabate fut de six parasanges; ils parvinrent à Mespila, ville aussi forte et plus vaste que Larisse, et dans laquelle s'était jadis réfugiée, disait-on, Médie, femme du roi des Mèdes, quand leur empire fut envahi par les Perses. De là, les Dix mille se dirigeaient vers les bords du Centrite (autre rivière qui se jette dans le Tigre), lorsque Tissapherne, à la tête d'une armée considérable, atteignit leur arrière-garde. Repoussé par les flèches des Grecs et par les frondes des Rhodiens, il se retira honteusement. Les Grecs avançaient et se fournissaient de vivres; mais Tissapherne revint les harceler; et ils reconnurent qu'il ne leur convenait plus de marcher en carré équilatéral, πλαίσιον ἰσόπλευρον. Des chemins étroits, des gorges et des montagnes, des défilés, des ponts à passer exigeaient une autre disposition; l'armée parvint, après quelques jours de marche, à une chaîne de collines qui tenaient à une grande montagne, au pied de laquelle était un village. Au moment où, du sommet de la première de

ces collines, les Grecs redescendaient pour monter à la seconde, les barbares les accablèrent de pierres et de flèches; la même attaque se renouvela à la deuxième et à la troisième descente; la résistance fut vive, et à la fin victorieuse; mais le nombre des blessés était assez grand. Il fallut, pour les panser, s'arrêter trois jours dans les villages, où d'ailleurs on s'empara des approvisionnements préparés pour le satrape. Lorsque les Dix mille eurent gagné la plaine, Tissapherne les rejoignit encore, et les força de cantonner dans le premier village; car, ayant beaucoup de blessés, ils ne pouvaient plus combattre en marchant. Mais, en s'arrêtant dans un lieu fermé, ils eurent un avantage décidé sur les barbares. Ceux-ci s'éloignaient vers le soir, de peur d'être attaqués de nuit, et campaient toujours à plus de soixante stades des Grecs. Deux jours entiers se passèrent sans qu'on revît les troupes de Tissapherne. On les aperçut enfin sur une hauteur qui dominait un chemin par lequel on devait passer. A l'instant Xénophon et Chirisophe se détachèrent avec des hommes armés à la légère, et gagnèrent une autre hauteur plus élevée que celle où Tissapherne s'était posté. Les barbares firent un mouvement pour arriver avant les Grecs à cette éminence. « Mes amis, s'écriait Xénophon, « c'est en ce moment que vous combattez pour revoir votre pays, vos enfants, vos femmes; encore un seul effort, et, de tout le reste de la route, vous n'aurez plus « de combats à livrer. — Vous en parlez fort à votre aise, « lui répondit un Sicyonien nommé Sotéridas; un cheval « vous porte, et je porte un bouclier. » Xénophon descend de cheval, s'empare du bouclier de Sotéridas, et monte

avec légèreté, quoique de plus chargé d'une cuirasse. Sotéridas est accablé d'injures et de pierres, jusqu'à ce qu'il reprenne son bouclier et son rang. Déjà les Grecs occupent avant l'ennemi le sommet de la montagne : les barbares se sauvent en déroute; mais, par d'autres chemins, ils reviennent vers le soir dans la plaine, et, reparaissant à l'improviste, égorgent quelques Grecs dispersés. Tissapherne se disposait à brûler les villages où les Grecs se fournissaient de vivres. Comment prévenir ce dommage? ce fut l'objet d'une délibération des généraux et centurions grecs assemblés sous leurs tentes (il y avait donc encore des tentes). D'un côté, des monts escarpés; de l'autre, une rivière profonde : quel parti prendre? Un Rhodien se présente, et promet de faire passer l'armée, de transporter à la fois quatre mille hommes d'infanterie au delà du Tigre, si on veut lui assurer un talent pour récompense, et lui fournir des matériaux dont il aura besoin, savoir, deux mille outres qu'il va faire en soufflant les peaux des bestiaux qu'il voit rassemblés, bœufs, ânes et chèvres. Il lui faudra aussi les cordes et les sangles dont on se sert pour charger les bêtes de somme. Avec ces liens, il attachera les outres, il y suspendra des pierres qu'il laissera tomber en guise d'ancres. Sur ce radeau contenu des deux côtés par de forts liens, il jettera des fascines, et sur ces fascines, de la terre; chaque outre soutiendra deux hommes. Les généraux jugèrent que l'exécution de ce projet serait impossible, parce que la cavalerie ennemie y mettrait obstacle; et la Luzerne craint qu'on ne trouve dans ces outres soufflées qui doivent porter quatre mille hoplites qu'un délire de l'i-

magination du Rhodien ou de l'historien. Il est pourtant parlé d'un radeau semblable au cinquième livre des *Expéditions d'Alexandre* par Arrien, qui écrit d'après les mémoires de Ptolémée et d'Aristobule.

Les Grecs se virent forcés de revenir sur leurs pas: ils occupaient les villages qui n'avaient pas été encore incendiés par Tissapherne, et brûlaient ceux qu'ils quittaient, après en avoir enlevé les vivres. Ils avaient fait des prisonniers perses : ils en tirèrent des éclaircissements sur l'état des pays voisins. Ils apprirent qu'au midi, et par le chemin qu'on venait de prendre, on retournerait à Babylone; qu'à l'orient on trouverait Ecbatane et Suze, où le roi passait le printemps et l'hiver; qu'en traversant le Tigre et l'Euphrate, on marcherait vers la Lydie et l'Ionie; qu'en se dirigeant au nord, on s'enfoncerait dans les montagnes des Cadurques, peuple belliqueux qui n'était point soumis au roi de Perse. Les chefs des Dix mille se décidèrent pour cette quatrième direction, sacrifièrent aux dieux et ordonnèrent aux soldats de souper, de plier bagage, de se reposer et de se tenir prêts à partir au premier signal.

Le quatrième livre commence, ainsi que les précédents, par un résumé. On a lu, dit l'auteur, ce qui s'est passé dans la marche de Cyrus jusqu'à la bataille, et ce qui est arrivé depuis, soit pendant la trêve entre les Grecs et le roi, soit après que les Perses eurent violé le traité, et que Tissapherne eut recommencé la guerre, en se mettant à poursuivre les Dix mille; le livre IV va les conduire des monts Cadurques à Trébizonde, aux bords du Pont-Euxin. D'abord Chirisophe s'avança jusqu'au premier sommet, avec sa division, qui comprenait toutes les troupes légères. Xénophon n'avait à l'arrière-

garde que des hommes pesamment armés ; on ne craignait pas que l'ennemi chargeât la queue de la colonne pendant que l'on monterait. A la vue des Grecs, les Cadurques abandonnèrent leurs maisons et s'enfuirent avec leurs femmes et leurs enfants. Les Grecs s'abstinrent de les poursuivre et d'enlever leurs meubles. Ils se contentèrent de prendre les vivres, qu'ils trouvèrent en abondance. Sur le soir, les Cadurques, heureusement en petit nombre, blessèrent quelques traîneurs à coups de flèches et de pierres. Dans les passages étroits, les Cadurques s'approchaient armés de leurs arcs et de leurs frondes ; contraints de les poursuivre, les Grecs n'avançaient que lentement, et perdirent deux braves guerriers, Cléonyme de Lacédémone et Basias d'Arcadie. Quand l'arrière-garde rejoignit Chirisophe, qui avait marché plus hâtivement qu'à l'ordinaire, on se vit entre les montagnes, sans autre issue qu'un chemin escarpé, déjà occupé par une multitude de barbares. Xénophon venait de faire deux prisonniers ; on leur demanda s'ils ne connaissaient pas quelque autre débouché. L'un ne voulut rien répondre, et fut égorgé aux yeux du second, qui promit de conduire les Grecs par un chemin praticable même aux chevaux d'équipages. Il avertit qu'il y avait une hauteur qui rendrait le passage impossible, si on ne la pouvait occuper avant l'ennemi. Deux mille soldats, armés à la légère, se dévouent à cette entreprise ; le jour tombait ; pour couvrir leur marche, et pour attirer l'attention des Cadurques sur le chemin le plus visible, Xénophon s'y porte avec l'arrière-garde ; mais il s'en retire quand la nuit devient profonde ; les barbares emploient leur temps et leurs forces à rouler des pierres sur ce chemin

où ils croient les Grecs engagés. Cependant, par les manœuvres combinées des deux mille volontaires de la troupe de Xénophon et de celle de Chirisophe, on parvint, en affrontant des périls extrêmes, et en perdant plusieurs soldats courageux, à frayer enfin une route à l'armée entière. Elle se réunit en des maisons qui regorgeaient de vivres, et où le vin était si abondant qu'on le gardait en des citernes. Les Cadurques rendirent les morts, dont les mânes reçurent les honneurs dus à la bravoure. Mais les combats recommencèrent presque à chaque pas que l'on fit dans ce pays montueux. Après sept jours de marche, où l'on avait eu sans cesse les armes à la main, on s'arrêta dans les villages qui dominent la plaine arrosée par le Centrite; cette rivière sert de limite entre la province des Cadurques et l'Arménie. Dans ce cantonnement, où abondaient aussi les vivres, l'armée goûtait avec délices les douceurs du sommeil. Mais, au point du jour, elle aperçut au delà du Centrite une cavalerie disposée pour en disputer le passage, et soutenue d'une infanterie déjà rangée en bataille. C'étaient des Arméniens, des Mygdoniens et des Chaldéens mercenaires. Les Dix mille s'avancèrent néanmoins jusqu'aux bords de la rivière. A peine y étaient-ils réunis, qu'ils virent la montagne, où ils venaient de passer la nuit, couverte de Cadurques armés, qui allaient les attaquer par derrière. La journée se passa en observations; jamais encore les Grecs n'avaient senti plus vivement les dangers de leur entreprise. La nuit, Xénophon eut un songe; il faut bien le dire, puisqu'il le raconte lui-même: ses pieds étaient chargés de fers qui tout à coup se rompirent. Vous comprenez, Messieurs, que cela signifiait claire-

ment qu'on allait se tirer d'affaire. Chirisophe n'en douta nullement, quand ce songe lui fut conté. Tous les généraux firent des sacrifices; les entrailles des victimes donnèrent des signes favorables; sur de si rassurants présages, on invita l'armée à prendre son repas. Pendant que Xénophon dînait, deux jeunes Grecs accoururent à lui; car tout le monde pouvait l'aborder, le réveiller même durant son sommeil, pour lui parler de la guerre. Ces jeunes gens lui dirent qu'ils avaient vu au delà du Centrite, dans des rochers qui descendaient jusqu'à son lit, un vieillard, sa femme et ses filles déposer dans un creux formé par des pierres, des espèces de sacs contenant des habits; qu'ayant conçu l'idée d'aller prendre ces sacs, ils avaient passé et repassé le Centrite, n'ayant de l'eau que jusqu'à la ceinture. La rivière, si peu profonde en cet endroit, pouvait y être d'autant plus facilement traversée par l'armée entière que la cavalerie ennemie ne pourrait approcher des rochers. Xénophon, aussitôt qu'il eut entendu ce récit, fit des libations et le transmit à Chirisophe, qui, ayant fait des libations aussi, conduisit la moitié de l'armée au lieu indiqué et lui fit passer le gué. Xénophon avec l'autre moitié feignait de traverser le Centrite, au lieu même où l'on s'était d'abord arrêté. Les ennemis, qui, sur l'autre rive, avaient commencé par se diriger vers les rochers afin d'arrêter Chirisophe, craignirent d'être coupés et enveloppés par Xénophon : ils prirent aussitôt la fuite par le chemin qui s'enfonçait dans les montagnes d'Arménie. Xénophon, voyant Chirisophe parvenu aux rochers, s'arrêta au milieu du passage qu'il avait fait semblant de tenter, et, en toute diligence, regagna la rive d'où il était parti, s'avança

vers le gué indiqué par les jeunes gens, traversa la rivière et rejoignit Chirisophe. A midi, toute l'armée grecque réunie marchait en ordre dans la plaine d'Arménie et à travers des collines douces et peu élevées : elle parcourut cinq parasanges, et sur la fin du jour elle occupa un grand village parfaitement approvisionné. Après avoir dépassé les sources du Tigre, on arriva aux bords de la petite rivière de Téléboé, où l'on trouva plusieurs villages. Là commence l'Arménie occidentale : elle était gouvernée par Tiribaze, satrape fort en faveur auprès du roi Artaxerce, et qui avait l'honneur de le soulever pour monter à cheval, ἐπὶ τὸν ἵππον ἀνέβαλλεν. D'Ablancourt traduit qu'il lui tenait l'étrier; l'usage des étriers était inconnu aux anciens. Tiribase offrit de livrer passage aux Dix mille, de leur laisser prendre tout ce dont ils auraient besoin, pourvu qu'ils ne fissent aucun dégât; ce qui fut exécuté et observé. On était en décembre; il tombait beaucoup de neige; on en fut surtout fort incommodé durant une nuit qu'on passait au bivouac, parce qu'ayant aperçu un camp et des feux, on n'avait pas cru prudent de laisser l'armée dispersée dans les cantonnements. La neige couvrit les armes et les hommes couchés. Tout demeurait engourdi, rien ne se relevait. Xénophon se leva le premier, et se mit à fendre du bois. Un soldat l'imita; tous suivirent cet exemple, firent du feu, se frottèrent d'huile ou de matières grasses. Cependant on apprit que le satrape se disposait à attaquer les Grecs dans un défilé où ils devaient nécessairement passer. Ils le prévinrent, et s'emparèrent de ce passage. On marcha quelques jours dans des déserts, jusqu'à ce qu'on rencontrât la branche orientale de l'Euphrate, à

peu de distance de ses sources. Ce fleuve, peu profond en ce lieu, fut traversé sans difficulté. Mais on eut à souffrir d'un vent du nord qui coupait la respiration et glaçait les membres. On sacrifia au vent; il parut s'apaiser. Il n'en fallait pas moins s'ouvrir des chemins à travers des monceaux de neige : trente soldats, beaucoup de valets et des bêtes de somme y périrent. Plusieurs Grecs, tourmentés d'abord d'une faim dévorante, tombaient ensuite dans une langueur extrême, et demeuraient couchés sans mouvement : quelques aliments leur rendirent assez de forces pour continuer la marche. L'ennemi poursuivait l'armée; il enlevait des bagages; il saisissait des soldats qui avaient perdu, au milieu des neiges, ou la vue ou les doigts des pieds. On prévenait le premier de ces malheurs en portant quelque chose de noir devant les yeux, et le second en tenant ses jambes dans un mouvement continuel. Parvenus en des lieux moins incommodes, les Grecs se répandirent dans les villages, pour se reposer, se rafraîchir et s'approvisionner. Les maisons étaient bâties sous terre : leur ouverture ressemblait à celle des puits : on y descendait avec des échelles. Dans le village échu par le sort à la division de Xénophon, l'on surprit tous les paysans, le seigneur, dix-sept poulains et la fille du maître; tel est dans le texte l'ordre de ce dénombrement. La fille était mariée depuis huit jours; son époux ne fut pas pris parce qu'il était allé chasser le lièvre. Xénophon rassura de son mieux le seigneur du village, et, dit le texte encore, lui donna à dîner, sans doute avec les provisions qu'on trouva dans ce domaine, et dont nous lisons ici une assez longue énumération. Le châtelain, sur la promesse qu'on lui

fit de le bien traiter, découvrit un endroit où étaient enfouis des tonneaux de vin. Toutefois on tenait cet Arménien sous bonne garde, et l'on avait l'œil sur son monde. Xénophon le prit avec lui pour aller trouver Chirisophe. Avant d'arriver au village, où ce général était cantonné, il en fallut traverser plusieurs; et partout les Grecs étaient en joie et en festin: partout Xénophon vit servir à la fois de l'agneau, du chevreau, du porc frais, du veau, de la volaille, des pains de froment et d'orge. Au quartier général, Chirisophe, ses officiers et ses soldats furent trouvés à table, couronnés de guirlandes de foin sec, et servis par des enfants arméniens. On questionna le seigneur prisonnier, et l'on apprit de lui que la province voisine était habitée par les Chalybes; il indiqua le chemin qui y conduisait. Xénophon, satisfait de ces renseignements, fit présent au châtelain d'un vieux cheval, en lui recommandant de l'engraisser et de l'immoler : car Xénophon avait su que ce cheval était consacré au soleil, et comme la route l'avait fatigué, il était à craindre qu'il ne mourût de vieillesse et de lassitude, ce qui aurait été une grave offense à la divinité du soleil. Après sept jours de cantonnement, on partit : on avait pour guides le seigneur arménien et son fils, qui entrait dans l'âge de l'adolescence. Au bout de trois journées, on ne rencontrait pas encore de village; Chirisophe se fâcha, frappa le châtelain, qui s'esquiva la nuit suivante pour n'être pas battu le lendemain; il abandonnait son noble fils, qui fut emmené comme esclave en Grèce. Par égard pour ce seigneur arménien, on n'avait pas pris la précaution de le lier, ainsi qu'il se pratiquait pour tous les guides étrangers. Il paraît que cette aventure fut le su-

jet d'une légère altercation entre Xénophon et Chirisophe, et presque la seule qui se soit élevée entre eux durant toute cette retraite. En sept marches on gagna les bords du Phase, appelé depuis Araxe ou Arash; deux autres marches conduisirent au sommet d'une montagne d'où l'on aperçut les Phasiens, les Chalybes et les Taoques, qui attendaient l'armée grecque. Un combat semblait inévitable; on résolut de le livrer dès le jour même. Xénophon, qui avait observé que les ennemis ne gardaient que le passage ordinaire, proposa d'envoyer un détachement pour s'emparer des hauteurs qui dominaient le corps des troupes barbares; il s'agissait de les amuser, de les empêcher de concevoir aucun soupçon de ce dessein : on y réussit par une marche de nuit et par une fausse attaque sur la route ordinaire. Les barbares, bientôt mis en fuite, laissèrent le passage libre. Leur déroute offrit un spectacle affreux : leurs femmes jetaient les enfants du haut du rocher et s'y précipitaient ensuite. Les hommes en faisaient autant ; l'un d'eux portait un très-bel habit : pour l'en dépouiller, un Grec, Énée de Stymphale, le saisit et fut entraîné dans la chute du barbare : tous deux tombèrent de rochers en rochers au fond d'un abîme, où ils périrent. On ne fit que peu de prisonniers ; mais on emmena beaucoup de bœufs, d'ânes et de menu bétail.

Les Chalybes, dont on traversa le pays, étaient le plus vaillant peuple de cette contrée. Quand ils avaient tué quelque ennemi, ils lui coupaient la tête, et la promenaient en chantant et en dansant. Ils inquiétèrent, à plusieurs reprises, l'arrière-garde de l'armée grecque. Cette armée, depuis l'évasion du seigneur arménien,

n'avait plus de guide, et dirigeait fort mal ses marches. Au lieu de se porter au nord-ouest vers Trébizonde, elle déclinait à l'est jusqu'aux bords de l'Harpasus; à peu près comme si, pour se rendre d'Orléans à Dieppe, on s'en allait passer l'Aube en Champagne. Le major Rennell est obligé d'avouer qu'il est impossible de bien déterminer cette partie de la route errante des Dix mille. Chirisophe avait prolongé leurs fatigues et leurs dangers, en frappant mal à propos ce seigneur de village, qui les guidait fidèlement, et dont ce n'était pas la faute s'il se trouvait peu d'habitations sur la véritable route. Enfin, après avoir quitté les rives de l'Harpasus, traversé le pays des Scythins, et de très-grandes plaines, ils arrivèrent à Gymnias, ville considérable, que d'Anville croit reconnaître dans celle de Gennis en Arménie, et le major Rennell dans le bourg appelé Comasour par Tournefort. Là un nouveau guide vint s'offrir aux Grecs, et leur promit de les mener en cinq jours à un lieu d'où ils découvriraient la mer. Il était envoyé par le gouverneur de la province, qui saisissait cette occasion de se venger de ses ennemis, en faisant envahir et ravager leur territoire par les Dix mille. Le cinquième jour, on parvint en effet au mont sacré de Théchès, et les premiers soldats qui en atteignirent le sommet se mirent à crier, *la mer, la mer*. On amassa des pierres; on dressa un trophée; on pleurait de joie; on embrassait les généraux, les colonels, les capitaines. Pourtant il restait à franchir les montagnes de la Colchide; la plus haute était occupée par les Macrons, qui habitaient ce canton et qui avaient pris les armes. Les Grecs s'étaient rangés en bataille au pied de la montagne, et se disposaient à la monter dans cet ordre; Xénophon

fut d'un autre avis. Il fit marcher, non pas à la file, comme le dit Rollin, mais, comme traduit la Luzerne, sur beaucoup de colonnes de front, qui laissaient des intervalles entre elles. Xénophon disait que, par cette disposition, les extrémités de l'armée grecque déborderaient l'ennemi, auquel il ne serait pas facile de pénétrer dans les intervalles, entre deux rangs de piques, et que chaque colonne serait à portée de secourir au besoin ses voisines. « Grecs, s'écria-t-il quand tout fut « prêt, ces barbares que vous voyez sont le seul obstacle « qui nous empêche d'arriver au but désiré depuis si long- « temps. Il faut, si nous le pouvons, les dévorer tout crus; « τούτους, ἥν πως δυνώμεθα, καὶ ὠμοὺς δεῖ καταφαγεῖν. » On invoqua les dieux, on chanta le pæan, on monta; les Macrons s'enfuirent. Les Grecs, dans les villages où ils cantonnèrent, trouvèrent d'abondantes provisions et particulièrement beaucoup de ruches à miel. Les soldats, qui mangèrent de ce miel avec excès, en furent grièvement incommodés. Il les purgea, les fit vomir, les mit en délire, et les laissa si affaiblis qu'ils ne se tenaient plus sur leurs jambes. La terre était jonchée de corps comme après une défaite. Aucun n'en mourut cependant : le mal cessa le lendemain, à l'heure où il avait commencé; mais l'état de faiblesse et de lassitude dura jusqu'au quatrième jour. On partit, et l'on gagna Trébizonde, colonie grecque sur le Pont-Euxin. On s'acquitta par des sacrifices des vœux qu'on avait faits à Jupiter, à Hercule, aux autres dieux; et la joie commune éclata dans la solennité des jeux gymniques. L'intendance en fut confiée au Spartiate Draconce, qui avait quitté son pays dès son bas âge, ayant eu le malheur de porter

par mégarde un coup mortel à un autre enfant. Quand on eut fini les sacrifices, on remit à Draconce les entrailles des victimes immolées, et on lui demanda où il voulait qu'on célébrât les jeux : il indiqua la montagne même où l'on était campé. Mais, lui disait-on, comment lutter sur un terrain si inégal et si raboteux? « Il n'y en aura, répliqua-t-il, que plus de culbutes « divertissantes. » En effet, des enfants captifs coururent le stade; soixante archers de Candie entreprirent de plus longues courses; d'autres s'exercèrent à la lutte, au pugilat, au pancrace; des chevaux poussés à toute bride descendaient la montagne, et remontaient de la mer à l'autel. Des chutes partout fréquentes excitaient la risée et les cris bruyants des spectateurs.

Vous voyez, Messieurs, que les Grecs étaient encore disposés à la joie et aux plaisirs, malgré les fatigues qu'ils venaient d'essuyer, et celles qui les attendaient; car, pour décrire le reste de ce long et laborieux pèlerinage, Xénophon composera trois autres livres. Ce qu'il y a de plus épineux dans ceux qui viennent de nous occuper aujourd'hui, c'est d'établir une correspondance plausible entre les lieux que l'auteur indique et ceux qui portent aujourd'hui d'autres noms dans les mêmes contrées. C'est une tâche que se sont imposée divers auteurs modernes, dont quelques-uns, comme M. de Beaujour, ont visité les lieux dont il s'agit. Je vais, Messieurs, vous exposer sommairement quelques-uns des résultats de leurs recherches, sans vous en garantir aucunement la parfaite justesse.

De Sardes à Ninive, la marche des Dix mille n'est pas très-difficile à suivre : ils avaient, selon toute apparence et sauf quelques variations, pris la route qui

se dirige par Koniah sur Alep, et d'Alep traversé l'Euphrate et le désert pour gagner Bagdad. Il existe, au-dessus de Ninive, entre Hatara et Namar, des collines qui se prolongent dans la plaine, et qui semblent être celles dont a parlé Xénophon. On peut présumer qu'ayant passé le Tigre à Bagdad, les Grecs ont côtoyé la rive gauche de ce fleuve, pour remonter jusque vers Ninive, vis-à-vis Mossoul. Mais, de Ninive à Trébizonde, quel a été leur itinéraire à travers les monts de l'Arménie? Peut-être ont-ils continué de côtoyer cette même rive gauche du Tigre, jusqu'à la rencontre du Centrite, qui serait aujourd'hui le Khabour, et qu'ils auraient passé au-dessous de Sert, pour aller ensuite franchir, au-dessus d'Erz-ên, la chaîne taurique au mont Niphates, et descendre par Mouch vers Lysa. Le Khabour ou Centrite se jette dans le Tigre, derrière une chaîne de montagnes qui se termine par une pente brusque vis-à-vis Zahou. Les Dix mille auront traversé cette chaîne par un col qui paraît être celui d'Amadieh. Il est peu probable qu'ils aient franchi la chaîne taurique au-dessus de Bidlis, car alors ils auraient aperçu le lac de Van, qui ressemble à une mer, et dont Xénophon n'eût sans doute pas négligé de parler. Quoi qu'il en soit, les voilà sur le plateau de l'Arménie : c'est là surtout que les renseignements nous manquent : les indications de Xénophon sont trop vagues; et, à l'exception de Gymnias, le nom d'aucune ancienne ville de ce pays ne nous est parvenu. Nous voyons seulement que l'armée grecque y fit plusieurs circuits, soit pour éviter des passages dangereux, soit pour chercher des vivres, soit parce qu'elle était égarée par des guides infidèles. Il eût été bien plus court de se

diriger de Lysa par la plaine de Khènes sur le plateau d'Erzéroum, vers Gymnias, et de suivre au delà, la chaîne de montagnes qui sépare les eaux de l'Euphrate de celles du Pont-Euxin, et de descendre ainsi à Trébizonde. Qui sait, au surplus, si Xénophon, qui écrivait d'après ses souvenirs déjà lointains, n'avait pas oublié la vraie mesure des distances, ou si par hasard il ne les exagérait pas, afin qu'on prît une plus haute idée des difficultés de cette retraite? Je n'entrerai pas plus avant dans ces discussions : il doit nous suffire d'en avoir pris une connaissance générale; elles sont, par elles-mêmes, fort compliquées; et, pour que les détails en soient assez intelligibles, on a besoin d'avoir une ou plusieurs cartes sous les yeux.

Dans notre prochaine séance, je vous entretiendrai du cinquième et du sixième livre de l'*Anabase* de Xénophon.

SEIZIÈME LEÇON.

ANABASE OU EXPÉDITION DE CYRUS LE JEUNE, ET RETRAITE DES DIX MILLE. — LIVRES CINQUIÈME ET SIXIÈME.

Vous savez, Messieurs, que chaque livre de l'ouvrage de Xénophon sur l'expédition de Cyrus le Jeune et sur la retraite des Dix mille s'ouvre par un court résumé des livres précédents. En commençant le cinquième, l'auteur s'exprime en ces termes : « On a vu « tout ce qu'ont fait les Grecs, pendant leur marche « avec Cyrus, et, après sa mort, dans le cours de leur « retraite jusqu'au jour où, arrivés à Trébizonde en « pays ami, ils rendirent grâces aux dieux qui les « avaient sauvés de tant de dangers. » Il leur en restait néanmoins encore à courir; et ils avaient d'abord à décider s'ils regagneraient la Grèce par terre ou par mer. « Je suis las, disait l'un d'eux, de plier bagage, de « courir les champs, de garder mon rang, de monter la « garde, et de combattre sans cesse : je prétends ache- « ver ma route sur un vaisseau; je veux arriver comme « Ulysse, dans ma patrie, en sommeillant. » C'est une allusion à un détail du douzième livre de l'*Odyssée*: Ulysse, reporté dans ses États par un navire phéacien, s'endort sur le tillac; les matelots le portent à terre, déposent auprès de lui ce qui lui appartient, et repartent. Chirisophe offrit d'aller trouver Anaxibius, l'amiral de Sparte, qui était de ses amis, et dont il espérait obtenir des vaisseaux. Xénophon demeura chargé de

régler l'ordre à garder, les précautions à prendre pour la sûreté du camp, pour les vivres, pour les fourrages. Il crut à propos aussi de s'assurer de quelques navires, en attendant ceux que Chirisophe devait amener. Il voulait qu'on prévît le cas où il deviendrait impossible de rassembler assez de bâtiments, et qu'on invitât les villes maritimes à faire réparer les chemins qui étaient en mauvais état. Les Grecs accueillirent mal cette dernière proposition : ils ne voulaient point entendre parler d'un retour par terre. Xénophon s'adressa en secret aux habitants des villes; il leur représenta que, pour se débarrasser de l'armée, qui déjà commençait à les incommoder, le meilleur moyen était de lui ouvrir des routes qu'elle pût trouver sûres et faciles. La nécessité de s'approvisionner engagea les Grecs dans plusieurs courses, qui ne furent pas toujours heureuses. Deux cohortes perdirent beaucoup de soldats, en attaquant un poste presque inabordable. On manquait de vivres : Xénophon conduisit la moitié de l'armée contre les Driliens, la plus belliqueuse des nations voisines du Pont-Euxin. Ces Driliens, avant d'évacuer leur pays, et de se rassembler dans leur métropole, brûlèrent tous les lieux dont les Grecs pouvaient s'emparer, et ne leur laissèrent qu'un petit nombre de bestiaux échappés aux flammes. Il fallut pénétrer dans leur capitale, qui renfermait les hommes et les provisions : les Grecs vinrent à bout d'y pénétrer, non pourtant sans combats et sans péril; ils se retirèrent sans avoir pu prendre la citadelle, mais ils avaient brûlé une grande partie de la ville et ils rapportèrent un riche butin.

Vous remarquez sans doute, Messieurs, que, depuis

l'arrivée des dix mille auprès de Trébizonde, et surtout depuis le départ de Chirisophe, Xénophon est devenu réellement leur chef : c'est lui qui conduit leur marche, qui dirige leurs mouvements, et qui combat, lorsqu'il y a lieu, à leur tête. Nous n'avons pas oublié qu'à partir des bords du Zabate, il a commandé l'arrière-garde, et occupé ainsi le poste le plus important dans une retraite. Aucun des quatre généraux, Cléanor, Xanthiclès, Philésius, Timasion, élus avec lui, pour remplacer les cinq qu'Artaxerce avait fait périr, n'a pris autant de part que lui à la conduite de l'armée à travers l'Arménie; et Chirisophe lui-même, général en chef, figure moins honorablement dans les récits de cette marche périlleuse. Il s'ensuit, Messieurs, que Voltaire a beaucoup trop rabaissé l'importance des fonctions militaires de Xénophon, quand il les a réduites au commandement particulier de mille quatre cents hommes, et seulement dans les dernières marches.

Chirisophe ne revenant pas, on embarqua, sur quelques vaisseaux qu'on put se procurer, les malades, les soldats âgés de plus de quarante ans, les enfants, les femmes et les équipages dont on pouvait se passer, sous la conduite de Sophénète et de Philésius, les plus âgés des généraux. Xénophon demeure à la tête du corps d'armée, composé de guerriers qui ne sont ni infirmes ni quadragénaires : c'est encore, je ne dis pas une preuve rigoureuse, mais un nouvel indice qu'il est lui-même d'un âge moins avancé. Tous les détails de son ouvrage contredisent ainsi l'opinion de ceux qui lui donnent cinquante ans ou plus en l'année 400, et confirment, ce me semble, celle que nous avons préférée,

et qui le fait naître vers 430, ou même un peu plus tard. Le voilà donc qui conduit par terre ce qui reste de l'armée grecque, après l'embarquement des soldats les plus âgés. Les chemins avaient été réparés : en trois jours, on arrive à Cérasonte, ville grecque, colonie des Sinopéens, située sur les bords de la mer. Xénophon y fait la revue et le dénombrement de l'armée, dont il a seul alors le commandement. Des treize mille qui ont suivi Cyrus le Jeune, des dix mille qui ont survécu à la journée de Cunaxa, il ne reste que huit mille six cents guerriers, y compris, selon toute apparence, ceux qu'on vient de transporter à Cérasonte sur des vaisseaux. Le surplus a péri par les maladies, ou dans les neiges, ou par le fer des ennemis. On partagea l'argent provenant de la vente des prisonniers, et le dixième fut prélevé pour Apollon et pour Diane d'Éphèse. Un récit, qui anticipe sur l'ordre des temps, nous apprend comment Xénophon suspendit à Delphes une offrande au dieu Apollon, et y inscrivit son propre nom avec celui de Proxène; comment il remit la part de Diane à Mégabyse, qui la lui rendit depuis à Scillonte; comment de cet argent fut acheté un domaine, et bâti un temple à la déesse, au lieu désigné par l'oracle; comment Xénophon, exilé d'Athènes, célébrait chaque année à Scillonte, avec ses fils et ses voisins, la fête de Diane. Je vous ai, Messieurs, exposé ces détails, lorsqu'il s'agissait de la vie de Xénophon. La partie de l'armée qui était venue par mer à Cérasonte continua la route sur cet élément; l'autre, beaucoup plus considérable, traversait les terres. Parvenue aux confins de la province des Mossynœciens ou Mossynèques, elle leur demanda si elle devait les regarder comme enne-

mis ou comme amis. Mais ils étaient divisés eux-mêmes en deux sections, l'une à l'est, l'autre à l'ouest, qui se faisaient la guerre entre elles. Xénophon proposa à ceux de l'ouest une alliance offensive contre ceux de l'est : elle fut acceptée, et l'on ne tarda point d'attaquer en commun ce qu'il y avait de Mossynœciens situés au levant. Ceux-ci eurent d'abord l'avantage, mirent en fuite leurs compatriotes et quelques Grecs qui, attirés par l'espoir du pillage, s'étaient mêlés dans les rangs des barbares. Xénophon exhorta son armée à profiter de cette leçon et à ne point se décourager de ce revers. Un sacrifice fut célébré; les entrailles donnèrent des signes favorables. Les Grecs dînèrent, engagèrent un nouveau combat, et remportèrent la victoire. Les Mossynœciens de l'est abandonnèrent leur ville; mais leur roi ne voulut point sortir d'une tour de bois, sa résidence ordinaire, où il était entretenu aux frais de son peuple. Il y fut consumé par les flammes; et plusieurs de ses sujets, réfugiés aussi dans des tours, eurent le même sort. Les Grecs, maîtres de la capitale du pays, commencèrent par la piller; après quoi, ils la remirent aux barbares de l'ouest, leurs alliés. Il est encore dit ici que les Grecs dînèrent, et qu'ensuite ils reprirent leur marche. L'historien trouve l'occasion d'observer quelques-unes des coutumes particulières de ces peuples colchidiens. Ils faisaient des pains qui se conservaient durant une année entière; leurs corps étaient peints de diverses couleurs : on y distinguait des fleurs dessinées et pointillées. C'est l'un des anciens exemples du tatouage usité chez des nations barbares de nos temps modernes. On ajoute que les Mossynœciens aimaient à se parler à eux-mêmes; qu'ils interrompaient ces mo-

nologues par des éclats de rire, et se mettaient à danser, comme s'ils avaient eu des spectateurs, quoiqu'ils n'en eussent pas. Ce qui est plus difficile à croire, c'est qu'ils avaient des voix assez fortes pour se faire entendre à quatre-vingts stades ou trois lieues de distance; en quoi, dit-on, ils étaient favorisés par les pics et par les anfractuosités de leur contrée, aujourd'hui appelée Djanik.

L'armée grecque parcourut les cantons habités par les Chalybes soumis aux Mossynœciens et par les Tibaréniens. Ces derniers offraient aux Grecs l'hospitalité : avant d'accepter leurs dons et leurs services, on délibéra si on ne leur ferait point la guerre; c'était l'avis des généraux. Mais les dieux immortels, consultés par des sacrifices, déclarèrent qu'ils n'approuvaient point une agression si injuste. Les devins s'accordèrent à dire que les entrailles des victimes donnaient clairement cette réponse. On reçut donc les présents des Tibaréniens, et l'on ménagea leur territoire, par lequel on se rendit à Cotyora, ville grecque, colonie de Sinope. On y séjourna quarante-cinq jours, en cherchant des vivres dans les environs et dans la Paphlagonie; car les habitants de Cotyora ne voulaient point en vendre, ni recevoir les malades. Toutefois les Grecs y célébrèrent des fêtes religieuses et des combats gymniques. C'était le terme de leurs voyages par terre : ils avaient fait, selon notre auteur, depuis Cunaxa jusqu'à Cotyora, une route de six cent vingt parasanges, ou dix-huit mille quatre-vingts stades, dans l'espace de huit mois et en cent vingt-deux marches; calcul qui ne donne plus tout à fait trente stades par parasange, mais vingt-neuf et six centièmes, et qui d'ailleurs réduit la

marche moyenne des Dix mille à cinq parasanges et quelques stades par jour, c'est-à-dire environ six lieues, selon l'hypothèse communément admise. Mais nous avons déjà reconnu que toutes ces évaluations, anciennes et modernes, sont extrêmement hasardées.

Arrivèrent des députés de Sinope : leur orateur, Hécatonyme, tout en félicitant les Dix mille ou Huit mille de leur courage et de leurs succès, se plaignait des embarras et des dommages que leur séjour occasionnait aux habitants de Cotyora; et il annonçait le projet d'y mettre fin par des moyens hostiles. Xénophon répondit à ces menaces avec une noble fierté : « C'est, disait-il, c'est en les payant que nous entendons nous procurer des vivres; mais, quand on refuse « de nous en vendre, il faut bien que nous en prenions de vive force. Nous avons prié vos colons de « Cotyora de recevoir nos malades : en refusant de « nous ouvrir leurs portes, ils nous ont contraints d'entrer malgré eux dans leur ville. Nous avons établi « nos malades en des maisons où ils vivent à nos frais. « Vous parlez de vous armer contre nous : si vous le « désirez en effet, nous vous ferons la guerre; c'est « un métier auquel nous sommes plus que vous accoutumés. » Les députés sinopéens, intimidés par ces paroles, changèrent de ton; ils protestèrent qu'ils n'étaient venus que pour offrir l'hospitalité. On avait toujours à délibérer sur les moyens d'achever la route jusqu'en Grèce; et l'on sentait le besoin de recourir aux Sinopéens, pour qu'ils fournissent des guides, si l'on allait par terre; des vaisseaux, si l'on s'embarquait. On invita donc les députés à la délibération. Hécatonyme, après une apologie de son premier discours,

conseilla le retour par mer, quoiqu'il prévît bien, disait-il, les embarras et les dépenses qui devaient en résulter pour sa patrie, obligée de fournir des bâtiments. « Mais par terre, ajoutait-il, vous auriez à livrer des « combats, pour vous ouvrir les routes. Je connais ce « pays et les forces des Paphlagoniens : il vous faudrait « de nécessité passer par un défilé que dominent des hau-« teurs qu'ils ne manqueraient pas d'occuper d'avance. « Leurs plaines sont défendues par une cavalerie excel-« lente, meilleure que celle d'Artaxerce, et qu'ils n'ont « pas voulu mettre à la disposition de ce roi, quoiqu'il « la leur eût demandée; car celui qui les commande en « est fier, et ne se pique pas d'une obéissance exacte. Tant « en cavalerie qu'en infanterie, ils ont plus de cent « vingt mille hommes. Quand vous réussiriez à les vain-« cre, vous seriez arrêtés ensuite par quatre fleuves, le « Thermodon, l'Iris, l'Halys et le Parthénius, qui sont « très-larges, et dont aucun n'est guéable. Pouvez-« vous espérer de triompher de tant d'obstacles? Au con-« traire, si vous vous embarquez, vous longerez la côte « d'ici à Sinope, et de Sinope à Héraclée, où vous ne « trouverez plus d'embarras, ni pour continuer votre na-« vigation, ni pour achever votre route par terre. » Malgré les défiances qu'inspirait ce discours, on résolut de s'embarquer, et il fut signifié aux Sinopéens qu'ils eussent à préparer le nombre de vaisseaux nécessaire pour transporter tous les Grecs sans exception.

Xénophon conçut alors l'idée de fixer l'armée sur les bords du Pont-Euxin, et d'y fonder une colonie grecque. Il communiqua ce projet au devin Silanus, en lui ordonnant de consulter les dieux par un sacrifice. Silanus, qui n'aspirait qu'à rentrer le plus tôt

possible en Grèce, pour y jouir de la fortune qu'il avait amassée en prédisant l'avenir à Cyrus et aux Dix mille, se pressa de divulguer le dessein de Xénophon, en ajoutant que ce général songeait à s'acquérir à lui-même, par la fondation d'une cité, une grande puissance et une haute renommée. Bientôt les alarmes et les plaintes furent universelles dans le camp et dans le pays. Les négociants de Sinope et d'Héraclée se sentaient menacés par ce nouvel établissement, à qui la force des armes assurerait la prédominance; les Grecs s'indignaient de se voir frustrés de l'espérance de revoir leurs foyers. Les rivaux de Xénophon (ses talents et ses services lui en avaient suscité un grand nombre) saisirent avidement cette occasion de ruiner son autorité. Ils l'accusèrent dans une assemblée générale; ils déclarèrent que c'était un crime d'avoir, à l'insu de l'armée, interrogé les victimes, le devin et les dieux. Il répondit : « J'ai sacrifié pour sa-« voir s'il valait mieux vous parler de mon projet ou « y renoncer. Silanus m'a dit que les entrailles étaient « belles; et il ne pouvait me tromper sur ce point impor-« tant; car il savait qu'il ne parlait point à un homme « sans expérience, puisque j'ai toujours assisté aux sacri-« fices. Mais il ajoutait qu'il lisait dans ces entrailles que « l'on conspirait contre moi; et il en devait être bien sûr, « puisqu'il se proposait de me calomnier lui-même. Il est « vrai que, vous voyant dans la détresse, et sans moyens « assurés de retour, j'ai songé à vous établir, au moins « pour un temps, en un pays où vous êtes déjà les plus « forts, où vous seriez devenus bientôt les plus riches. « Mais, puisque les habitants de Sinope et d'Héraclée « vous fournissent des vaisseaux, et que d'ailleurs on

« vous promet une solde à partir du mois prochain, je « suis d'avis, comme vous, de retourner dans notre pa« trie : seulement je pense que nous devons rester unis « en un seul corps, et que, si quelqu'un de nous essayait « de quitter l'armée avant qu'elle fût en sûreté, il le « faudrait condamner comme traître. Que ceux qui sont « de cette opinion lèvent la main. » Tous les Grecs la levèrent, à l'exception pourtant de Silanus, qui se mit à crier que chacun devait rester libre de partir séparément. Les soldats s'indignèrent de ce propos, et signifièrent au devin que, s'il était pris sur le fait, il en porterait la peine. Héraclée et Sinope fournirent en effet des vaisseaux, mais non de l'argent, ainsi que l'avaient annoncé, dans l'assemblée, Timasion et Thorax, deux des rivaux de Xénophon. Tous deux, se voyant ainsi compromis et exposés à de très-vifs ressentiments, vinrent trouver Xénophon, l'assurèrent qu'ils se repentaient de ce qu'ils avaient osé faire, et l'invitèrent à conduire l'armée par mer, non à l'ouest vers Héraclée et le Bosphore, mais au nord-est, vers les bords du Phase, où elle s'emparerait du pays; il fallait s'abstenir toutefois, disaient-ils, d'annoncer le projet en assemblée générale, et travailler seulement à le faire agréer aux commandants et aux centurions. Xénophon n'avait pas conçu le plan; il n'est pas dit qu'il l'ait approuvé, il n'est pas dit non plus qu'il l'ait rejeté. On répandit le bruit qu'il avait séduit les généraux, qu'il voulait tromper les soldats, et les ramener vers le Phase. C'était une accusation plus grave encore, plus périlleuse que la première : une révolte allait éclater. Xénophon se hâta de convoquer l'armée, qui n'aurait point tardé à s'assembler d'elle-même. La harangue qu'il prononça

cache beaucoup d'adresse sous un air de simplicité. « Vous savez où le soleil se couche et où il se lève. « Vous n'ignorez pas que c'est vers l'occident que doit « s'avancer celui qui veut aller en Grèce, et que, pour « gagner les rives du Phase, il faut tourner la proue vers « l'orient et le nord. Quel moyen aurai-je donc de vous « tromper? ne serai-je pas sur le même vaisseau, avec « cent autres Grecs au moins? Comment m'y prendrai-je « pour vous faire violence, ou pour vous induire en « erreur? Supposons qu'abusés par mes artifices, vous « arriviez avec moi au bord du Phase. Descendus à « terre, vous reconnaîtrez bien que vous n'êtes pas en « Grèce; et le perfide qui vous aura décus, se trouvera « au milieu de dix mille Grecs armés et justement in- « dignés. Me croyez-vous assez insensé pour m'exposer « à un tel péril? Vous ajoutez foi à de vains propos « tenus par des ambitieux, jaloux de votre général et des « honneurs que vous lui rendez. Cependant de quoi ont- « ils à se plaindre? ai-je empêché qui que ce soit d'ou- « vrir des avis utiles? n'était-il pas toujours en votre « pouvoir d'élire d'autres généraux? Ah! qu'un autre « vous commande avec plus de zèle et de dévouement que « moi; mais ne vous séparez pas sans que je vous aie « instruits d'un désordre réel qui s'introduit parmi nous, « et qui finirait par nous rendre les plus méprisables « des mortels. » Ces derniers mots éveillèrent la curiosité. On pressa Xénophon de s'expliquer, et il révéla un attentat commis à Cérasonte par des Grecs sur des députés colchidiens et sur des commissaires de vivres. On frémit du récit de ces assassinats; on demanda la punition des coupables; on résolut même de rechercher toutes les fautes commises depuis la mort de

Cyrus. Tous les devins conseillèrent de purifier préalablement l'armée, ce qui fut aussitôt exécuté. En quoi consistait cette cérémonie? Xénophon ne l'explique point; la Luzerne n'ose hasarder aucune conjecture. Larcher se reporte à Homère, de qui nous apprenons qu'en pareil cas, on se lavait avec de l'eau de mer, qu'on jetait dans la mer tout ce qui avait servi à la purification, et qu'on offrait ensuite des sacrifices. Hippocrate dit aussi que tout ce qui avait été employé à purifier, était ou jeté à la mer, ou enfoui sous terre, ou porté sur une montagne déserte. En conséquence, Larcher ne doute point que les Dix mille n'en eussent usé ainsi, et il s'applaudit d'avoir traduit καὶ ἐγένετο καθαρμός par ces mots, *et l'on fit des ablutions.*

D'après une enquête sur la conduite de tous les généraux, Sophénète fut condamné à une amende de dix mines (environ mille francs), pour avoir exercé négligemment ses fonctions; Philésius et Xanthiclès à une amende double, pour avoir mal justifié de l'emploi des sommes qu'on leur avait confiées. Quelques soldats rendirent plainte contre Xénophon qui, disaient-ils, les avait frappés; et il est fâcheux qu'il ait été obligé de convenir du fait. Mais un de ces soldats, chargé de porter un blessé et de le dérober aux coups de l'ennemi qui poursuivait l'arrière-garde, avait été surpris creusant un trou où il allait enterrer ce malade, en le faisant passer pour mort. Xénophon s'aperçut que ce mort pliait sa jambe, ordonna au soldat de continuer à le porter, et, sur le refus qu'il en fit, l'y contraignit en le frappant. L'accusateur de Xénophon avoua que la chose s'était passée ainsi. « Mais, reprit-il, le blessé « n'en est pas moins mort fort peu d'heures après; et je

« voyais bien qu'il ne pouvait survivre. — Nul de nous, ré« pliqua Xénophon, n'est immortel ; et ce n'est pas une « raison de nous enterrer vivants. » L'armée jugea unanimement que Xénophon avait bien fait, ou plutôt que le soldat n'avait point été assez puni. Le général ne se justifia pas tout à fait aussi bien sur quelques autres faits de la même espèce; mais enfin l'armée le déclara innocent : elle se souvint des services éminents qu'il avait rendus; et cet examen de sa conduite ne tourna qu'à sa gloire.

Le sixième livre ne commence point, comme chacun des autres, par un résumé, ce qui autoriserait à penser qu'originairement le cinquième et le sixième n'en formaient qu'un seul, comprenant tout ce qui était arrivé aux Grecs sur les bords de l'Euxin depuis Trébizonde jusqu'à Chrysopolis. Les Grecs et les Paphlagoniens convinrent de ne recommencer aucune hostilité les uns contre les autres; et cette paix fut célébrée par une fête commune. On immola aux dieux des bœufs et d'autres animaux; on soupa sur l'herbe; et après les libations, des jeux commencèrent. Deux Thraces dansèrent armés, et se frappant de sabres nus; l'un des danseurs tomba; on le crut mort; le vainqueur le dépouilla, et s'éloigna en chantant le Sitalcès. Nous ne savons pas du tout quel était ce chant; plusieurs Sitalcès sont nommés dans l'histoire; aucun n'est trèscélèbre. Thucydide nous a parlé de celui qui fut tué dans une bataille, en la huitième année de la guerre du Péloponèse, 424 avant J. C. Quoi qu'il en soit, pendant ce chant, les Thraces emportèrent le vaincu comme mort; mais il n'avait pas le moindre mal. Dans une autre danse, un des acteurs met ses armes à côté

de lui, sème un champ, conduit une charrue, en se retournant souvent comme un homme qui a peur. Un voleur survient. Le laboureur saute sur ses armes, se bat pour défendre sa charrue; tantôt c'est le voleur qui a le dessus : il enchaîne son adversaire et emmène l'attelage; tantôt le laboureur, victorieux, saisit son ennemi, lui lie les mains derrière le dos, l'attache à côté de ses bœufs, et le fait marcher avec eux. Un Mysien entra sur la scène; il tenait de chaque main un bouclier, et s'en servait en dansant, comme s'il eût à se défendre soit contre deux adversaires, soit contre un seul; il tournait rapidement, se précipitait la tête la première et retombait sur ses pieds, sans quitter ses deux boucliers; spectacle extrêmement agréable, selon l'historien. Puis ce Mysien exécuta la danse des Perses, frappant ses boucliers l'un contre l'autre, tombant sur ses genoux, se relevant, et observant toujours la mesure. Après quoi, des Arcadiens s'avancèrent en cadence, et les flûtes jouèrent l'air de la danse armée; le pæan fut chanté; puis ils dansèrent comme dans les cérémonies religieuses; car la danse entrait alors dans le culte divin : elle n'en a été exclue que beaucoup plus tard. Les Paphlagoniens s'étonnaient de voir danser des hommes armés de toutes pièces. Le Mysien, qui vit leur surprise, amena une danseuse, l'habilla élégamment, et lui mit en main un bouclier, léger sans doute, mais qui ressemblait à ceux de l'infanterie pesante. Elle dansa la pyrrhique avec une grâce extrême. Les Paphlagoniens demandèrent si les femmes des Grecs combattaient avec eux : on assura que c'étaient elles qui avaient repoussé le roi de Perse, Artaxerce, lorsqu'il était venu piller les équipages; et cette réponse termina

les divertissements de cette nuit. Ces détails, Messieurs, peuvent donner quelques idées des divertissements usités chez les anciens. Vous voyez qu'ils connaissaient les danses pantomimes.

Les Grecs s'embarquent à Cotyora, longent pendant vingt-quatre heures la côte des Paphlagoniens, arrivent à Sinope, et mouillent dans le port de cette ville, lequel se nomme Harméné. Durant les cinq jours qu'ils y passèrent, ils conçurent le dessein de se donner un chef unique et suprême, et jetèrent d'abord les yeux sur Xénophon. Il n'eût pas été fâché d'arriver avec ce titre dans sa patrie; mais, selon son usage, il consulta les immortels : en présence de deux sacrificateurs, il immola des victimes à Jupiter, toujours persuadé que c'était ce dieu qui lui avait envoyé le songe à la suite duquel il avait été nommé l'un des généraux de l'armée. Il se souvenait aussi qu'auparavant, il avait, en partant d'Éphèse, entendu sur sa droite le cri d'un aigle perché, et qu'alors un devin qui l'accompagnait (car il le faut confesser, c'était là sa compagnie la plus ordinaire), que ce devin, dis-je, en avouant que cet augure annonçait de grandes choses, lui avait pourtant prédit qu'il acquerrait plus de gloire que de trésors, et qu'il achèterait ses succès par bien des fatigues, attendu qu'un aigle n'est jamais plus attaqué que lorsqu'il est posé. Maintenant, à Sinope, les entrailles des victimes l'avertissaient, le plus clairement du monde, διαφανῶς, qu'il ne devait ni briguer le généralat suprême, ni l'accepter si on le lui offrait. Et en effet, il déclara dans l'assemblée qu'il fallait prendre un chef lacédémonien, Sparte étant reconnue pour la première puissance de la Grèce. On se récria vivement contre ce

prétendu privilége des Spartiates; il ne leur manquerait plus, disait-on, que de prétendre à être rois de tous les festins où quelqu'un d'entre eux se trouve. Ceci se rapporte à l'usage antique d'élire ou de tirer au sort un président de chaque banquet. On persévérait à vouloir que Xénophon se chargeât du commandement. « Je « jure, dit-il, par tous les dieux et toutes les déesses, « que je les ai consultés, et qu'ils m'ont défendu d'accep« ter un tel pouvoir; leur volonté s'est manifestée par « des signes si évidents, que l'homme le plus ignorant « n'aurait pu s'y méprendre. » On n'insista plus; et Rollin admire l'impression que le seul nom des dieux produisait sur des soldats passionnés. Les sentiments religieux sont assurément fort recommandables; mais on ne doit que de la pitié à la superstition grossière qui croyait lire des présages ou des conseils dans les entrailles d'un animal immolé. Larcher dit qu'en cette circonstance, Xénophon employait un artifice dont il connaissait l'infaillible efficacité. J'ai peine encore à le croire à la fois si éclairé et si menteur. Il eût été dans toute sa conduite, il serait dans tous ses écrits, un imposteur bien méprisable, s'il avait été détrompé de ces superstitions qu'il invoque sans cesse. Beaucoup d'hommes aussi distingués que lui ont été retenus par les habitudes de leur enfance, sous le joug de ces préjugés vulgaires, qui nous paraissent aujourd'hui si absurdes, parce que nous ne vivons plus sous le même système d'institutions. Toujours voyons-nous qu'il n'accepte point le titre de général en chef; mais il en avait déjà exercé les fonctions.

Chirisophe venait d'arriver à Sinope; il amenait plusieurs galères, mais point de subsides; il annonça

seulement que toute la Grèce chantait les exploits des Dix mille, vantait leur courage, et leur souhaitait un heureux retour. Ce Chirisophe, qui jusqu'à Trébizonde avait commandé le front de l'armée, fut élu généralissime en sa qualité de Lacédémonien, il n'hésita point à se déclarer le chef de l'armée grecque. A l'instant il ordonna qu'on se préparât à lever l'ancre le lendemain pour aller de Sinope à Héraclée. En côtoyant la terre pendant deux jours, les Grecs découvrirent, dit l'historien, le rivage où jadis aborda Jason sur le navire Argo, ensuite les embouchures du Thermodon, de l'Iris, de l'Halys et du Parthénius. Il y a là une erreur géographique qu'aucun interprète ou commentateur n'avait remarquée avant la Luzerne. Des quatre fleuves qui viennent d'être nommés, les trois premiers se jettent dans l'Euxin entre Cotyora et Sinope; le Parthénius seul a son embouchure entre Sinope et Héraclée. Voilà, ce me semble, une preuve bien sensible de l'inexactitude des notes ou des souvenirs de l'auteur; car il n'est guère possible d'attribuer cette transposition à ses copistes; elle tient trop étroitement à la contexture de son livre. Ne disons point avec Larcher qu'il était trop habile en géographie, et le pays trop connu des Grecs, pour qu'il ait commis une faute aussi grossière, alors même qu'il n'aurait tenu aucun registre de son expédition, et qu'il n'aurait écrit que longtemps après son retour. Rien, dans les divers ouvrages de Xénophon, n'annonce qu'il ait fait une étude attentive de la situation des lieux, et qu'il ait acquis, en cette matière, des connaissances précises, bien rares encore de son temps, et auxquelles peut-être Hérodote seul avait aspiré. A la vérité, la plupart des manuscrits ne

nomment ici que le Thermodon, l'Halys et le Parthénius. Ils omettent l'Iris; mais deux manuscrits de la Bibliothèque du roi portent, entre le Thermodon et l'Halys, τοῦ Τίγριος, que Henri Estienne et Larcher changent avec raison en τοῦ Ἴριος. Cependant supposons qu'en effet l'historien n'ait point parlé ici de l'Iris; il aura toujours placé, sur la côte de Sinope à Héraclée, les embouchures du Thermodon et de l'Halys, qui ne se trouvent, ainsi que celle de l'Iris, que sur la côte plus orientale de Sinope à Cotyora. La méprise est donc réelle, et doit être imputée à l'auteur.

Après avoir dépassé l'embouchure du Parthénius, les Huit mille arrivèrent à Héraclée, cité grecque, colonie mégarienne, auprès de laquelle on montrait le gouffre par lequel Hercule descendit aux enfers pour enchaîner Cerbère. La plaine est traversée par un fleuve appelé Lycus. Une note de Larcher dit que le Lycus vient d'Arménie, et se jette dans l'Iris. Ce serait une transposition de plus à reprocher à Xénophon; mais c'est Larcher seul qui se trompe ici, comme l'a montré le major Rennell. Il s'agit d'un Lycus en Bithynie, très-distinct de celui de l'Arménie, quoique Larcher les confonde. Débarqués à Héraclée, les Grecs délibérèrent encore une fois sur la question de savoir s'ils achèveraient leur route par mer ou par terre. Mais la discussion ne se renferma point dans les bornes de cette question. Le premier qui parla commença par se plaindre des généraux qui négligeaient d'approvisionner l'armée; et il proposa d'exiger des Héracléens une contribution de trois mille cyzicènes au moins (environ soixante mille francs). On a beaucoup disserté sur les cyzicènes, et l'on a prétendu même que leur

nom s'est conservé dans celui des sequins, monnaie vénitienne, auparavant en usage à Constantinople, ville dont celle de Cyzique était peu distante. Il y aurait là matière à un long débat; revenons à celui des Grecs. Un second orateur opina pour dix mille cyzicènes (deux cent mille francs), que des députés iraient à l'instant même demander aux habitants d'Héraclée. Chirisophe et Xénophon refusèrent de se charger de cette ambassade, persuadés qu'on ne devait rien exiger d'une ville amie, qui avait offert l'hospitalité. Lycon, Callimaque et Agasias furent envoyés aux Héracléens, qui, après avoir entendu avec calme les menaces de ces députés, transportèrent dans leur ville tout ce qu'ils avaient dans les champs, fermèrent leurs portes, et s'armèrent sur leurs remparts. A cette nouvelle, la discorde s'alluma parmi les Grecs; les Achéens et les Arcadiens, qui formaient presque la moitié de ce qui restait des Dix mille, déclarèrent qu'ils ne voulaient plus d'un Lacédémonien pour chef, se séparèrent aussi de Xénophon, élurent dix nouveaux généraux, chargés d'exécuter tout ce qui aurait été décidé par l'armée, à la pluralité des voix. Ainsi finit le pouvoir suprême de Chirisophe, sept jours après qu'on le lui eut décerné. Xénophon, selon sa méthode ordinaire dans toutes les circonstances difficiles, fit un sacrifice à Hercule-Conducteur, pour savoir s'il devait rester à la tête d'une division; et le dieu, par les entrailles des victimes, lui défendit expressément de se détacher de ses soldats. L'armée se divisa en trois corps. Les Arcadiens et les Achéens, au nombre de quatre mille cinq cents hommes d'infanterie pesante, étaient conduits par leurs dix généraux. Chirisophe commandait le second corps, com-

posé de mille quatre cents fantassins et de sept cents soldats armés à la légère. Le troisième, formé de mille sept cents hoplites, de trois cents hommes armés à la légère et de quarante cavaliers, avait pour chef Xénophon. Le total de ces trois corps est de huit mille six cent quarante hommes, somme qui, à quarante près, se retrouve égale à celle de huit mille six cents fournis par le dénombrement fait à Cérasonte. Il y a lieu de croire que c'est ce partage de l'armée grecque qui a donné lieu à ce que dit Voltaire, que Xénophon ne la commanda jamais, qu'il fut seulement, sur la fin de la marche, chef d'une division de mille quatre cents hommes; en quoi, Messieurs, vous allez remarquer aisément plusieurs inexactitudes. D'abord, en partant d'Héraclée, Xénophon commandait non mille quatre cents hommes, mais deux mille quarante : ὁπλέτας ἑπτακοσίους καὶ χιλίους, mille sept cents hoplites, πελταστὰς τριακοσίους, trois cents peltastes, τετταράκοντα ἱππέας, quarante cavaliers. Voltaire s'en est rapporté à des traductions approximatives, peut-être à celle de Rollin, qui, après avoir donné à Chirisophe un corps de mille quatre cents hommes, ajoute : *Xénophon eut le troisième, de presque pareil nombre, dont il y en avait trois cents légèrement armés et environ quarante chevaux;* phrase dont l'incorrection aurait dû avertir Voltaire d'y regarder de plus près, et de recourir au texte grec. Mais il convient d'observer de plus que, depuis le passage du Zabate et le massacre des cinq premiers généraux, Xénophon a toujours commandé au moins l'arrière-garde; qu'il a pris la principale part aux délibérations, aux plans, aux manœuvres; qu'enfin, si nous nous en rapportons à ses propres récits, il a plus con-

tribué que Chirisophe même à la conduite et au succès de cette retraite; que surtout depuis Trébizonde jusqu'à Sinope, durant l'absence de Chirisophe, qui était allé chercher des vaisseaux, il a été le véritable chef de l'armée grecque. Voltaire l'a donc, sous tous les rapports, beaucoup trop rabaissé.

Les Arcadiens et les Achéens mirent les premiers à la voile et descendirent au port de Calpé vers le milieu de la Thrace. Chirisophe, déjà malade, coupa à travers les terres, mais en se rapprochant des bords de l'Euxin, dès qu'il fut entré en Thrace. Xénophon gagna par mer les confins de ce pays, et s'avança ensuite par terre jusqu'à Calpé. Le premier et le plus considérable des trois corps fondit à l'improviste sur les Thraces, et leur enleva beaucoup d'esclaves et de bétail. Mais, entraîné par la soif du butin, il s'engagea en de mauvais pas, perdit beaucoup de monde, et se vit enfermé dans un lieu où il manquait d'eau. Heureusement Chirisophe et Xénophon volèrent au secours de ces imprudents Arcadiens et Achéens, et forcèrent les Thraces à se retirer. Chirisophe mourut à Calpé, port de mer à moitié chemin entre Héraclée et Byzance. Le territoire de Calpé est une langue de terre qui s'avance dans l'Euxin. Ce qui est tourné vers les flots est un rocher à pic d'environ cent vingt pieds de hauteur. Le défilé qui joint cette petite presqu'île à la terre n'a que quatre plèthres (à peu près cent mètres) de largeur. Le bassin du port est sous le rocher même, à l'ouest. Une source d'eau douce sort de terre près du rivage, et le pays est couvert d'arbres jusqu'aux bords de la mer. Autour, un vaste et fertile territoire renferme des villages très-peuplés. Toutes les sortes de lé-

gumes et de fruits y abondent; les oliviers seuls y manquent. Le lendemain de la réunion de tous les Grecs auprès de Calpé, Xénophon immola des victimes, afin de savoir s'il était à propos que l'armée sortît du camp tant pour aller chercher des vivres que pour donner la sépulture aux Achéens et Arcadiens tombés sous les coups des Thraces. Les dieux ordonnèrent, par les signes accoutumés, la célébration de ces funérailles. Après cette cérémonie, l'armée, à l'instigation d'Agasias et d'Hiéronyme, s'assembla d'elle-même, arrêta qu'elle continuerait sa marche par terre, et prononça la peine de mort contre quiconque proposerait de se séparer. Xénophon, en approuvant ces résolutions, annonça un sacrifice. Le devin n'était plus Silanus, qui avait déserté à Héraclée, mais Arexion, Arcadien. Cet Arexion ayant déclaré que les signes n'étaient pas favorables, Xénophon fut soupçonné de l'avoir corrompu, dans le dessein de fonder une colonie à Calpé. Nouveau sacrifice le lendemain; tous les devins y furent convoqués, et chaque soldat eut la faculté d'y assister. Une multitude de spectateurs entourait l'autel. On immola en vain trois victimes; point d'heureuses réponses. Cependant l'armée avait consommé tous ses vivres, et ne connaissait point de marché où elle en pût acheter. On apprit qu'il y aurait moyen de se procurer des galères et des bâtiments de transport : c'était un signe qui conseillait de partir par mer; mais il restait à savoir si l'on serait autorisé par les dieux à sortir du camp pour s'approvisionner. Les entrailles de trois nouvelles victimes refusèrent constamment cette permission; et Xénophon protesta qu'il ne mènerait point l'armée hors du camp, tant qu'on n'obtiendrait pas d'heureux

présages. C'est assurément beaucoup trop de superstition ou d'artifice. On imagina de demander aux immortels la liberté de sortir en armes pour livrer bataille à l'ennemi. Les victimes manquaient, on sacrifia des bœufs d'attelage. Toujours défense expresse de se mettre en mouvement. Néon, qui avait succédé à Chirisophe, publia qu'il conduirait les hommes de bonne volonté à des villages où ils trouveraient des vivres : deux mille le suivirent; mais à peine s'étaient-ils dispersés dans ces villages, que la cavalerie de Pharnabaze tomba sur eux, en tua cinq cents, et mit le reste en fuite. Xénophon courut à leur secours, et parvint à ramener au camp ceux qui n'avaient point péri. Enfin les signes sacrés devinrent encourageants, et même le devin Arexion vit un aigle, dont le vol ordonnait à Xénophon de marcher à la tête de l'armée; on se rend au lieu où les cinq cents avaient succombé, on les enterre; on pille des villages. Tout à coup on découvre une armée ennemie; elle était renforcée de détachements amenés par Spithridate et Rhatine. Ces barbares n'inspirèrent aucun effroi aux Grecs; Arexion sacrifia, et promit la victoire. On hésitait pourtant à traverser une forêt d'un accès difficile. Xénophon, par un éloquent discours, ranima le courage des soldats; il leur montra qu'au point où ils étaient, il n'y avait de périlleux que de retourner au camp sans avoir combattu, et que le triomphe était assuré, si l'on marchait à l'ennemi, ainsi que le conseillaient et que l'ordonnaient de plus en plus et les oiseaux et les victimes. « Souvenez-vous, disait-il, de « toutes les journées où, avec l'aide des dieux, le succès « a couronné vos armes; retracez-vous aussi le sort qui « attend ceux qui tournent le dos à l'ennemi. Songez que

« vous êtes aux portes de la Grèce. Suivez Hercule-Con« ducteur, et exhortez-vous les uns les autres à bien com« battre. Il vous sera doux de vous souvenir un jour de « ce que vous aurez dit et fait aujourd'hui. » Il parlait ainsi en galopant le long du front de la ligne. Il plaça sur les deux ailes les troupes armées à la légère. On marcha lentement et en ordre, sans courir. Le mot de ralliement était Jupiter-Sauveur et Hercule-Conducteur. Au signal donné, on avance au pas redoublé, la trompette sonne la charge, les soldats chantent le pæan, poussent les cris usités et baissent leurs piques; les ennemis sont à l'instant frappés d'épouvante, poursuivis, dispersés. On ne put en tuer qu'un petit nombre. Leur aile droite tenait encore, et s'arrêtait sur une colline. Xénophon ne veut pas qu'on leur laisse le temps de respirer. Le pæan et la marche recommencent; et l'aile droite des Bithyniens est à son tour mise en déroute. Restait la cavalerie de Pharnabaze, encore formée, et qui contemplait du haut d'une colline ce qui se passait. Les Grecs, quoique fatigués, avancèrent contre elle rangés en bataille. Les barbares ne les attendirent pas, mais se précipitèrent du revers de la colline, et s'enfoncèrent dans un bois inconnu aux Grecs. Ceux-ci ne jugèrent pas à propos de s'y engager; il était tard; ils érigèrent un trophée, et reprirent le chemin de leur camp, dont ils s'étaient éloignés d'environ soixante stades. Ils y rentrèrent au moment où le soleil se couchait.

Les ennemis se transportaient le plus loin qu'ils pouvaient de Calpé; les Grecs faisaient, en pleine liberté, d'amples provisions. Arriva le Lacédémonien Cléandre avec deux galères, mais sans bâtiment de

transport. Il montra dès le premier abord peu de courage et beaucoup d'orgueil; il menaçait de remettre à la voile, et de publier dans la Grèce, où Sparte dominait depuis la guerre du Péloponèse, qu'on eût à fermer toutes les portes aux dix mille compagnons de Cyrus, et à les traiter en ennemis. Quelques-uns étaient d'avis de ne pas s'inquiéter de cette grande colère, et je serais tenté de croire qu'ils avaient raison. Xénophon n'en jugea point ainsi, soit qu'il connût mieux les conjonctures, soit qu'il cédât à la prédilection qu'il avait, quoique Athénien, pour Lacédémone. Il trouva l'affaire très-sérieuse; selon lui, il fallait ménager, révérer Sparte, la reine de la Grèce, et livrer au jugement de Cléandre un général et un soldat par lesquels ce puissant personnage croyait avoir été offensé. En effet, des généraux se présentèrent au nom de l'armée à Cléandre, et, dans les termes les plus humbles, implorèrent sa clémence. « Vous avez, lui dit Xénophon, « les accusés en votre pouvoir. L'armée reconnaît en « vous leur juge et le sien : elle vous supplie de lui accor« der le pardon de ces deux Grecs et de ne pas les faire « périr. Si elle obtient de vous cette faveur, elle n'en « perdra jamais le souvenir; si vous daignez nous com« mander, ce sera un autre bienfait, comptez sur notre « obéissance. Il vous appartiendra d'examiner la conduite « de chacun de nous, de vous informer de ce que nous « avons fait, d'apprécier ce que nous valons, et de nous « traiter selon nos mérites. » Conçoit-on, Messieurs, dans des guerriers si braves, cette abjection extrême? Ce discours de Xénophon ne suffirait-il pas pour justifier l'exil auquel les Athéniens l'ont condamné? Était-il possible de compromettre, d'une manière plus servile,

leur dignité et celle de la Grèce entière? Cependant le tout-puissant Cléandre voulut bien pardonner, et sa clémence rehaussa sa grandeur. Il aurait fort volontiers accepté le commandement général, mais il interrogea les immortels par des sacrifices; et les présages ne lui permirent point de s'en charger. « Ne vous « en désespérez pas, dit-il aux Grecs, je vous recevrai « de mon mieux à Byzance. » On lui offrit des présents, qu'il reçut et qu'il rendit avec une égale bienveillance. Les Dix mille, avant de quitter le territoire de Calpé, le pillèrent encore une fois, et se rendirent par terre, en six journées, à Chrysopolis. Ils y demeurèrent sept jours, et y vendirent le butin qu'ils avaient amassé. Nous ne pouvons les suivre aujourd'hui de Chrysopolis à Pergame. Cette dernière partie de leur route est le sujet du septième livre qui termine l'ouvrage de Xénophon intitulé *Anabase*.

Les Grecs étaient venus assez directement de Sardes à Cunaxa; ils avaient d'abord marché de l'ouest à l'est jusqu'à Tyane, puis du nord-est au sud-est, et depuis Thapsaque, en côtoyant l'Euphrate, jusqu'au lieu de la bataille où périt Cyrus le Jeune. C'était le chemin qu'ils auraient dû reprendre dans leur retraite. Tout au contraire, ils commencent par se rapprocher encore plus de Babylone, ils se rendent vers l'endroit où est aujourd'hui Bagdad. De là ils remontent le Tigre du sud au nord jusque vers Ninive; et c'est près du confluent du Tigre et de la rivière de Zabate que leurs premiers généraux sont mis à mort par les Perses. Ils parcourent ensuite avec plus ou moins de détours, et par des chemins qui ne nous sont pas bien connus, mais presque toujours en se dirigeant au nord,

les pays des Cadurques, des Arméniens, des Taoques, des Chalybes, jusqu'à ce qu'ils se détournent à l'ouest pour gagner Trébizonde. Dès lors ils ne font plus que côtoyer, de l'est à l'ouest, les rives méridionales du Pont-Euxin : ils s'arrêtent successivement à Cérasonte, à Cotyora, à Sinope, à Héraclée, à Calpé, à Chrysopolis près de Byzance. C'est de ce point qu'ils descendent, du nord au sud, à Pergame. C'était, Messieurs, à peu près comme, si, après être allé de Paris à Belgrade par une route directe en marchant du nord-ouest au sud-est, on revenait en continuant d'abord de descendre le Danube durant huit à dix lieues à l'est; puis en remontant au septentrion jusqu'à Riga; ensuite en côtoyant la mer Baltique de l'est à l'ouest, jusqu'à Kiel, pour se diriger enfin par Hambourg, la Hollande et la Belgique vers Paris. On a peine à s'expliquer comment les Dix mille ont pu être entraînés à rendre ainsi leur retraite à la fois plus longue, plus pénible et plus périlleuse, à errer durant quatorze mois à travers des contrées qui ne les ramenaient point dans leur patrie, qui les en éloignaient plutôt, et dont ils n'avaient d'ailleurs aucune connaissance, tandis que la route directe de Cunaxa à Sardes devait leur être parfaitement connue, tant parce qu'ils venaient de la parcourir eux-mêmes, que parce qu'elle était depuis longtemps fréquentée, au moins en partie, par les Grecs. Mais aucun genre d'égarements ne doit nous étonner de la part de ceux qui se sont engagés au service d'un prince ambitieux, armé pour détrôner et assassiner son frère.

Xénophon est sans doute le guerrier qui s'est le plus distingué dans cette expédition si follement entre-

prise, et dans cette retraite si mal ordonnée. Je n'ai rien omis, et je continuerai de ne rien négliger, de ce qui honore sa bravoure, sa loyauté, son habileté militaire. Mais je n'ai point dissimulé ses erreurs, son dévouement aveugle à Cyrus le Jeune et à Lacédémone, ses pratiques superstitieuses, son goût pour la divination, son penchant à l'enthousiasme, l'inexactitude de quelques-uns de ses récits, surtout en ce qui concerne les époques des événements et la situation des lieux. Il est plus versé dans l'art des devins que dans la science des géographes, et, quoique l'élévation de ses sentiments, l'aménité de ses mœurs, l'élégance de son style, lui assurent un rang éminent parmi les historiens, on a droit de regretter qu'il n'ait pas toujours attaché assez de prix à la vérification rigoureuse des faits et à la précision des détails. Toujours a-t-il mérité, comme guerrier durant ces deux années, comme écrivain dans le cours de sa vie, beaucoup d'éloges et d'hommages.

En étudiant sérieusement l'histoire, on remarque bien, presque en chaque siècle, quelques hommes qui échappent un peu mieux que les autres à l'empire des opinions et des habitudes dominantes. Mais ils ont toujours été en fort petit nombre; la plupart des personnages les plus cultivés et même les plus éclairés, tels qu'étaient Xénophon et d'autres disciples de Socrate, ont payé d'énormes tributs à l'ignorance, à la crédulité, aux erreurs des peuples au sein desquels ils ont vécu. C'est l'effet naturel, pour ne pas dire nécessaire, de l'éducation et de tout l'ensemble des institutions politiques. Ce qu'il en faut conclure c'est que le bonheur des nations et la sagessse de leurs chefs dépendent

de la propagation des lumières et de l'exactitude des méthodes employées pour les acquérir. L'ennemi de ces méthodes est l'enthousiasme, qu'on a quelquefois déclaré meilleur que la science, mais qui est réellement la plus féconde source des égarements et des misères de l'espèce humaine, toutes les fois qu'il précède une recherche profonde et sévère de la vérité. Pour la reconnaître, la vérité, et pour l'appliquer à nos besoins individuels, à ceux de la société, ce n'est pas trop du plein exercice de notre raison, de l'usage le plus étendu et le plus régulier de toutes nos facultés.

Nous avons encore, Messieurs, à suivre la marche des Grecs depuis Chrysopolis jusqu'à Pergame et Parthénium, où Xénophon remettra le reste des Dix mille au Lacédémonien Thymbron. C'est la matière du livre VII de l'*Anabase*, livre plus étendu que chacun des précédents, excepté pourtant le premier. L'étude de cette dernière partie et des observations générales sur l'ouvrage entier rempliront notre prochaine séance.

DIX-SEPTIÈME LEÇON.

ANABASE OU EXPÉDITION DE CYRUS LE JEUNE ET RETRAITE DES DIX MILLE. — LIVRE SEPTIÈME ET DERNIER. — OBSERVATIONS GÉNÉRALES.

Messieurs, les premières lignes du septième et dernier livre de l'ouvrage intitulé *Anabase* offrent un résumé succinct des six livres précédents. « J'ai exposé, « dit l'auteur, toutes les actions des Grecs pendant leur « marche sous les ordres de Cyrus, jusqu'à l'affaire où ce « prince fut tué; ensuite ce qui leur arriva dans leur re- « traite depuis le champ de bataille jusqu'aux bords du « Pont-Euxin; ce qu'ils firent enfin en côtoyant par terre « ou sur des vaisseaux les rivages de cette mer jusqu'à « Chrysopolis, ville d'Asie, située sur le Bosphore. » Il nous reste à suivre les dix mille ou huit mille Grecs jusqu'à Pergame et Parthénium, aux bords du Caïque, lieu où Xénophon remettra cette armée entre les mains du Lacédémonien Thymbron.

Le Perse Pharnabaze, gouverneur de la Bithynie, craignait que les Grecs, parvenus à Chrysopolis, ne portassent la guerre dans cette province. Il mit dans ses intérêts Anaxibius, amiral des Lacédémoniens, qui se trouvait alors à Byzance, et qui, en effet, appelant auprès de lui les généraux et les centurions des Dix mille, promit de payer les soldats, s'ils sortaient à l'instant de l'Asie en traversant le Bosphore. Xénophon, quoiqu'il eût envie de quitter l'armée, prit l'engagement de ne s'en séparer que lorsqu'elle au-

rait passé ce détroit. De son côté, Seuthès, prince thrace, envoya un message à Xénophon, pour lui faire les plus belles promesses, et l'engager aussi à conduire les Grecs au delà du Bosphore. « C'est, ré-« pondit le général athénien, une traversée qui va s'exé-« cuter, sans qu'il soit nécessaire que Seuthès promette « rien à qui que ce soit. Pour moi, je quitterai l'armée « dès quel aura mis le pied en Europe. Qu'il s'adresse « donc aux généraux qui resteront avec elle et qui la « pourront disposer à lui être utile. » Les Grecs passèrent à Byzance; et là, au lieu de la solde qu'ils espéraient, ils reçurent l'ordre de sortir sans délai de cette ville. C'était la volonté d'Anaxibius et celle de Cléandre, autre Spartiate qui gouvernait Byzance, et dont Xénophon vous a déjà parlé dans son sixième livre. Attaché à ce Cléandre par des liens d'hospitalité, il révérait surtout en lui un citoyen et un représentant de Lacédémone : il s'empressa de lui obéir. L'armée, quoique mécontente et non approvisionnée, sortit de la place, mais elle y rentra presque subitement et se disposait à la piller. Xénophon y accourut pour rétablir l'ordre. Les soldats se précipitèrent autour de lui. « Général, lui « disaient-ils, voici le moment de vous montrer homme, « νῦν σοι ἔξεστιν ἀνδρὶ γενέσθαι. Une place, des galères, « des trésors, des troupes sont à votre disposition : il « ne tient qu'à vous de nous sauver et de vous immortali-« ser. » Il fit semblant d'entrer dans leurs vues, les rangea en bataille sur cinquante de hauteur; et, quand leur première chaleur eut commencé de s'amortir, il prononça un de ces discours où, après avoir d'abord flatté les passions des auditeurs, on arrive par degrés à une conclusion toute contraire aux résolutions qu'ils veu-

lent prendre. Il fit un effrayant tableau de la toute-puissance lacédémonienne, et conseilla de se soumettre aux chefs de la Grèce. L'armée se laissa persuader; Anaxibius la félicita de son obéissance, et lui promit d'en rendre compte aux magistrats de Sparte. En même temps, un Thébain, nommé Cœratade, vint faire des propositions aux soldats : il les allait conduire, disait-il, dans une partie de la Thrace, appelée le Delta, où les attendait un riche butin. Ce nom de Delta, Messieurs, a été appliqué à divers pays qui semblaient avoir la forme triangulaire de la quatrième lettre de l'alphabet grec. Le plus célèbre est le Delta d'Égypte; on n'a point de renseignements précis sur celui de Thrace. Mais Cœratade arrivait avec des victimes, des sacrificateurs, un devin, et des porte-faix chargés de sacs de farine, de tonneaux de vin et d'huile, d'oignons et autres denrées. On sacrifia : les présages ne furent pas heureux, et l'on ne commença point la distribution des vivres. Le lendemain, Cœratade couronné s'avançait pour sacrifier de nouveau; mais on lui remontra qu'il convenait de commencer par distribuer les provisions. Il se trouva qu'il n'y en avait point assez, à beaucoup près, pour nourrir l'armée durant un seul jour. Cœratade se retira emmenant ses victimes, et renonça au généralat.

Deux généraux grecs, Cléanor et Phryniscus, voulaient conduire l'armée au service de Seuthès. Ce prince thrace les avait gagnés, en leur faisant présent à l'un d'un cheval, à l'autre d'une femme, τῷ μὲν ἵππον, τῷ δὲ γυναῖκα. D'autres songeaient à se porter vers la Chersonèse, ou bien à repasser en Asie. Le temps s'écoulait :

plusieurs soldats vendaient leurs armes, et s'embarquaient comme ils pouvaient; quelques-uns s'établissaient dans les villes voisines. Anaxibius voyait avec plaisir cette dispersion de l'armée; et Pharnabaze devait encore plus s'en réjouir. Xénophon lui-même s'était éloigné: rappelé par Anaxibius, il traversa la Propontide et revint au camp. Seuthès lepria de lui amener l'armée; Xénophon répondit que c'était impossible, et conduisit à la ville de Périnthe ce qui restait des Dix mille. Son dessein était de les embarquer pour la Troade; mais Aristarque, nouveau gouverneur de Byzance, en remplacement de Cléandre, s'y opposa, gagné sans doute par Pharnabaze. Anaxibius n'était plus amiral: Polus allait arriver pour lui succéder. En attendant, deux trirèmes étaient à la disposition d'Aristarque, qui menaçait de s'en servir contre les Grecs, s'ils osaient se risquer sur la mer. Cette considération décida Xénophon à mettre l'armée au service de Seuthès: les signes obtenus dans les sacrifices indiquaient ce parti comme le plus sûr; il l'était plus que celui de se renfermer dans la Chersonèse, où l'on aurait manqué de tout. On s'avança donc vers le camp de Seuthès, qui n'était qu'à soixante stades. Ce prince thrace passait les nuits dans une tour gardée soigneusement, et environnée de chevaux tout bridés; il ordonna d'introduire Xénophon; ils s'embrassèrent; ils burent ensemble dans des cornes, à la manière des Thraces, κέρατα οἴνου προὔπινον, *cornua vini propinabant*. Larcher traduit, *ils burent à la santé l'un de l'autre, dans des tasses de corne*; et la Luzerne, *on se versa, les uns aux autres, du vin dans des cornes*. Peut-

être le mot προπίνειν, *propinare*, signifie-t-il proprement l'usage antique de boire le premier et de passer la coupe à son convive? Anacréon dit :

πιεῖν δέ μοι δίδωσι
τὸν οἶνον, ὃν προπίνει.

« Il me donne à boire le vin qu'il goûte avant moi ; » Virgile :

Primaque, libato, summo tenus attigit ore;
Tum Bitiæ dedit...

et Ovide :

Quæ tu reddideris, ego primus pocula sumam;
Et qua tu biberis, hac ego parte bibam.

Cette étrange politesse s'est conservée en certains cantons de l'Allemagne, des provinces belgiques et des royaumes du Nord. Seuthès et Xénophon, après ces préliminaires, entamèrent la conférence; mais Xénophon demanda qu'elle se tînt en présence des officiers grecs qu'il avait emmenés avec lui : on les fit entrer. Seuthès exposa qu'il avait besoin du secours des Grecs pour se rétablir dans les États de son père, que ses ennemis lui avaient enlevés. « Quelle solde, reprit Xé« nophon, nous payerez-vous, si nous combattons pour « votre cause? « Seuthès promit à chaque soldat un cyzicène par mois (environ vingt francs), le double à un centurion, le quadruple à un général : la Luzerne fait remarquer cette progression, qui se trouve indiquée par d'autres exemples. Ainsi, dans ces siècles antiques, la solde d'un général était seulement double de celle des officiers inférieurs, et celle de ces officiers seulement double de celle du simple soldat; mais celui-ci était mieux payé qu'il ne l'a été dans les temps modernes. Seuthès offrait de plus des terres, des attelages, une

ville maritime fortifiée, un asile et des distinctions dans ses États, si les Lacédémoniens fermaient aux Dix mille les portes de la Grèce. « A vous, Xénophon, « je vous donnerai ma fille, ajoutait Seuthès; et si vous « en avez une, je l'achèterai de vous, suivant la coutume « des Thraces. Par surcroît, je vous céderai pour habi« tation Byzanthe. » C'est, Messieurs, une ville située sur la Propontide, et qu'il ne faut pas confondre avec Byzance, aujourd'hui Constantinople. Cependant Aristarque ordonnait aux Grecs de marcher vers la Chersonèse, où il s'engageait à leur faire trouver une solde et des vivres. Xénophon convoqua l'armée, l'informa des ordres d'Aristarque, des offres de Seuthès, et proposa d'aller avant tout s'emparer de quelques villages et de s'y approvisionner. Tous les soldats levèrent la main pour adhérer à cette résolution; et aussitôt l'on décampa. A trente stades, ils rencontrèrent Seuthès, qui les conduisit à des villages où les vivres abondaient. Tandis qu'ils en profitaient, il renouvela ses offres, assura qu'en le suivant, en portant les armes pour lui, on se trouverait toujours aussi bien qu'on l'était en ce moment même. On discuta, on délibéra : le traité fut conclu. Seuthès invita les généraux et les centurions à souper. Comme ils s'y rendaient, ils trouvèrent à la porte du festin, le nommé Héraclide, qui leur conseilla de mériter l'amitié du prince thrace, en lui offrant de riches présents, par exemple des tapis et des vases précieux. Cet avis mit Xénophon dans l'embarras; car il n'avait qu'un jeune esclave et l'argent nécessaire pour sa route. On entra : les officiers et généraux grecs eurent pour convives des seigneurs thraces et des députés de plusieurs villes. Tous étant assis en cercle,

on apporta vingt trépieds couverts de viandes entassées; de grands pains étaient attachés aux viandes. Seuthès servit les premiers mets, et voici de quelle manière : il prenait les pains placés près de lui, les rompait en petits morceaux, et les jetait aux convives qu'il voulait le plus honorer. Il en usait de même pour les viandes, et n'en gardait que très-peu pour lui-même. Ceux qui avaient des trépieds devant eux en faisaient les honneurs de cette même façon. Un Arcadien, nommé Arystas, gros mangeur, laissa les autres servir, prit un pain entier, mit des viandes sur ses genoux et soupa ainsi comme à part. On portait autour des convives des cornes pleines de vin : quand l'échanson en apporta une à Arystas, cet Arcadien, apercevant Xénophon qui ne mangeait plus, dit à l'échanson : « Donne à ce général qui a du temps de reste; je suis, « pour moi, trop occupé. » Cependant un Thrace se présenta, menant en main un cheval blanc : il prit une corne pleine de vin, en but, donna le reste et le cheval à Seuthès. Un second Thrace fit au prince, dans les mêmes formes, présent d'une jeune esclave; et un troisième de vêtements magnifiques pour la princesse. A son tour, le Grec Timasion but à la santé de Seuthès, en lui présentant une coupe d'argent et un tapis qui valait dix mines (environ neuf cents francs, mille peut-être). Héraclide, cet homme qui avait abordé chacun des Grecs au commencement du festin, pour solliciter leurs offrandes, Héraclide avait l'œil sur Xénophon : il ordonna à l'échanson de lui porter à boire. Xénophon occupait le siége le plus élevé à la droite de Seuthès : « Prince, dit-il, je n'ai rien à vous donner « que moi-même et mes compagnons. Vous aurez en nous

« des amis fidèles, qui vous rétabliront dans le vaste « empire de vos ancêtres. Avec leur secours, vous « ajouterez à vos États de nouvelles conquêtes; vous « posséderez plus de chevaux, d'esclaves et de femmes « que vous n'en pourrez désirer. » Seuthès se leva, but avec Xénophon, et fit le même honneur au convive qu'il avait à sa gauche. On introduisit des Cérasontiens, habiles joueurs de flûte et d'instruments faits de cuir de bœuf : ils observaient la mesure; et leurs trompettes rendaient des sons semblables à ceux des instruments à cordes. Soudain l'amphitryon Seuthès s'élance de son siége, jette le cri de guerre, et, avec une rare légèreté, exécute une danse pantomime, feignant de parer l'atteinte d'un javelot. Quand il eut fini, des bouffons parurent, et remplirent le reste de la soirée. L'heure était venue de poser les gardes du soir, et de donner le mot d'ordre. On le prit cette fois des Athéniens, à qui Seuthès voulut rendre cet hommage, parce qu'il se disait issu de leur race. Dès minuit, on se mit en marche : le prince thrace précédait l'armée, à la tête de sa cavalerie cuirassée et de son infanterie légère. Il faisait les reconnaissances : à midi, il découvrit d'opulents villages, et revint au galop en avertir les Grecs, les invitant à se rapprocher de sa troupe, afin de la soutenir, si elle éprouvait quelque résistance. Aussitôt Xénophon descendit de cheval : « Pourquoi, lui « dit Seuthès, descendre de cheval, quand il faut faire di« ligence? — Ce n'est pas de moi seul, répondit le géné« ral grec, que vous avez besoin : les soldats qui me sui« vent courront plus vite, quand ils me verront à pied à « leur tête. » Il y eut un combat : les Grecs et leurs nouveaux alliés firent mille prisonniers, prirent deux mille

bêtes à cornes et dix mille têtes de menu bétail. Le prince thrace brûla les villages pour inspirer la terreur, et envoya vendre le butin au marché pour avoir de quoi payer la solde. On campa dans la plaine des Thyniens, qui abandonnèrent leurs habitations et se réfugièrent sur les montagnes.

On était en hiver : il tombait beaucoup de neige; l'eau et le vin même gelaient; plusieurs Grecs eurent le nez et les oreilles brûlés par l'excès du froid. On comprit alors pourquoi les Thraces se couvraient la tête de fourrures de renard, la poitrine et les cuisses de tuniques croisées, et de longs vêtements, qui, à cheval, leur descendaient jusqu'aux pieds. Malgré l'avantage que les troupes de Seuthès et de Xénophon avaient sur les Thyniens et les autres ennemis, les Grecs coururent quelques dangers dans les villages où ils cantonnaient. Xénophon faillit être brûlé dans une maison où il passait la nuit. C'étaient les habitants fugitifs de ces villages qui revenaient y mettre le feu; mais, dès qu'on fondait sur eux l'épée à la main, ils reprenaient la fuite; on en tuait un grand nombre, on retenait les plus vieux comme otages. Enfin ils se soumirent, et, reconnaissant Seuthès pour souverain, ils implorèrent sa clémence. Il était cruel de sa nature; il demanda si Xénophon pouvait leur pardonner leur attaque nocturne. « Je les trouve, dit ce général, bien assez punis de « venir vos sujets. » Après avoir traversé un pays montueux, on s'avançait vers celui qui a déjà été désigné sous le nom de Delta. Héraclide revint de Périnthe avec l'argent provenant de la vente du butin; mais, au lieu d'un mois de solde, Seuthès n'en fit passer que vingt jours. Xénophon comprit qu'il ne fallait pas s'at-

tendre à un accomplissement fidèle des promesses, et qu'il serait imprudent aux Grecs de porter la guerre plus avant dans la Thrace supérieure. L'armée arriva néanmoins jusqu'à Salmydesse; et Seuthès, qui avait recruté beaucoup d'Odryses, possédait alors une armée plus nombreuse que celle des Grecs. Il commençait à traiter froidement Xénophon, contre lequel murmuraient de plus en plus les soldats non payés. Deux mois s'étaient passés ainsi, lorsque deux Lacédémoniens arrivèrent, et annoncèrent que Sparte avait résolu de déclarer la guerre à Tissapherne; que Thymbron venait d'entreprendre cette expédition, pour laquelle il avait besoin des Dix mille; qu'on passerait à chaque soldat une darique par mois, à un centurion le double, le quadruple à un général (toujours les mêmes proportions). « Voilà, dit Héraclide à Seuthès, une fort heureuse « rencontre : les Lacédémoniens réclament ces troupes « grecques, dont vous ne savez plus que faire. En les « leur rendant, vous obligerez un peuple puissant, et « vous n'entendrez plus parler de la solde que vous de- « vez à ces mercenaires. » Seuthès se fait amener les deux Lacédémoniens; il les invite à dîner; il ne prie à ce festin ni Xénophon ni aucun autre général. « Quel est donc ce « Xénophon? demandent les deux Spartiates. — Ce n'est « pas un méchant homme, répond le prince, mais il « n'aime que ses soldats, et en fait plus mal ses propres « affaires. — Sans doute, ajouta Héraclide, il a du crédit « sur ses troupes; mais elles l'abandonneront, dès qu'on « leur aura promis une solde et un prompt retour en « Grèce. » Ces deux propositions furent faites en effet à l'armée assemblée : un Arcadien et deux autres orateurs accusèrent Xénophon d'avoir trompé les soldats,

de leur refuser la solde, de recevoir pour lui seul les bienfaits de Seuthès, et de jouir ainsi du fruit de leurs fatigues; ils demandaient sa mort. L'apologie de Xénophon est un des plus brillants morceaux de ce dernier livre. « Non, dit-il, il n'est rien à quoi ne doive « s'attendre un homme de bien, puisque vous me repro- « chez aujourd'hui mon dévouement sans bornes à vos « intérêts. J'étais en route pour retourner dans ma pa- « trie. J'ai su vos périls et votre détresse, je suis revenu « les partager. Seuthès m'expédia des courriers; et, malgré « ses promesses, il ne put me déterminer à vous entraî- « ner près de lui. Je vous menai droit au port; et nous « allions nous embarquer pour l'Asie, quand Aristarque « vint avec deux galères nous empêcher de traverser la « Propontide. Je vous convoquai, vous entendîtes les « propositions d'Aristarque, qui vous ordonnait de mar- « cher vers la Chersonèse, et celles de Seuthès, qui vou- « lait vous avoir pour auxiliaires. Vos opinions, vos « suffrages se réunirent pour ce prince. » Avouons pourtant, Messieurs, que Xénophon avait eu la principale part à cette résolution; il continue par des réflexions plus justes : « S'il était vrai que j'eusse pris le parti de « Seuthès, depuis qu'il a commencé de se jouer de vous « en éludant de payer votre solde, je mériterais votre « haine. Mais si, après avoir été si avant dans ses bonnes « grâces, je suis devenu son ennemi pour avoir préféré « vos intérêts aux faveurs qu'il osait m'offrir, est-ce à « vous de vous en plaindre? Direz-vous que cette mésin- « telligence n'est qu'apparente, que c'est un nouvel arti- « fice? Mais si Seuthès m'a gagné en effet par des larges- « ses secrètes, assurément il n'aura point entendu perdre « ce qu'il me donnait ainsi. Il m'aura payé des sommes

« modiques en comparaison de celles que je l'aurai aidé à « vous refuser. Eh bien, dès cet instant même frustrez-« nous l'un et l'autre du fruit des complots que vous nous « soupçonnez d'avoir tramés contre vous; exigez du prince « jusqu'à la dernière obole de la solde qui vous est due. « A coup sûr, si j'ai tiré de lui quelque argent, il va « me le redemander, puisque la condition sous laquelle « je l'aurai reçu ne sera point accomplie. La vérité « est que je n'ai pas été plus payé que vous-mêmes; « j'en jure par tous les dieux et toutes les déesses. Seu-« thès m'entend; il sait si je me parjure. Pour vous éton-« ner davantage, j'atteste aussi le ciel que je n'ai pas « touché autant de solde que les autres généraux, pas « même autant qu'un simple centurion. Vous allez me « demander si je n'ai pas honte d'avoir été joué ainsi « comme le plus imprudent des mortels. O mes compa-« gnons d'armes! je rougirais d'avoir trompé et non pas « de l'être. Je me console en pensant que nous n'avons « fait aucun tort à Seuthès; que nous l'avons servi avec « courage et avec zèle. » Xénophon se propose ensuite une objection plus sérieuse, c'est qu'il fallait prendre pour l'armée entière des sûretés parfaites, exiger des gages, se mettre à l'abri de toute infidélité. « Souvenez-« vous, répond-il, des extrémités où vous étiez réduits, « et dont je vous ai tirés en vous menant à Seuthès. Aris-« tarque ne vous avait-il pas fermé les portes de Périn-« the? N'étiez-vous pas au bivouac, exposés à toutes les « injures de l'air? N'étions-nous pas au cœur de l'hiver? « Aviez-vous de quoi vous procurer des vivres? En au-« riez-vous pu trouver même à prix d'argent? Réunis « aux troupes de Seuthès, vous avez eu des succès que « vous n'auriez pas obtenus seuls, n'ayant presque plus

« de cavalerie. Vous avez vaincu, poursuivi les Thyniens, « trouvé des provisions dans les villages, pris des bes« tiaux et des esclaves, joui d'une pleine sécurité, vécu « aux dépens de l'ennemi et dans l'abondance; au milieu « de la plus rigoureuse saison, vous n'avez pas perdu en « Thrace un seul homme; vous n'y laissez aucun prison« nier; vous en sortez couverts de gloire, ayant ajouté « de nouveaux triomphes à ceux qui vous ont illustrés en « Asie. Rendez grâces aux dieux de ces prétendus mal« heurs que vous me reprochez. Pour moi, quand je le« vai l'ancre pour retourner dans Athènes, j'emportais « les bénédictions dont chacun de vous me comblait. J'a« vais la confiance et l'estime des Spartiates. Me voici ca« lomnié auprès d'eux, haï de Seuthès, à qui j'ai rendu « tant de services, chez qui j'espérais trouver une re« traite paisible et glorieuse pour moi et pour mes en« fants, si j'en avais jamais. Et vous, pour qui je me suis « fait tant d'ennemis, vous êtes aujourd'hui mes accusa« teurs! Je n'ai point cherché à vous échapper, je suis en « votre pouvoir. Condamnez, immolez un homme qui « n'a su calculer que vos intérêts, qui a érigé avec vous « tant de trophées, et qui n'a pas cessé d'être à votre tête « quand vous avez vaincu les barbares et mérité l'ad« miration des Grecs. Profitez, pour le perdre, du mo« ment où la fortune vous rit, où un peuple puissant « recherche votre alliance, où Sparte vous offre une « solde, et vous ouvre une carrière nouvelle. Jadis vous « m'appeliez votre père, vous juriez de vous souvenir « toujours de mes bienfaits. Mais cette Sparte, qui vous « prend pour auxiliaires, sera plus juste que vous; et je « vous abandonne à l'opinion qu'elle prendra de votre « conduite envers moi. »

Vous avez pu, Messieurs, remarquer dans ce discours les mots, *si jamais j'avais des enfants*. Xénophon n'en avait donc point encore en l'année 400 avant J. C.; et c'est un des motifs qui autorise à douter qu'il fût dès lors âgé de cinquante ans. Mais, ce qu'il nous importe davantage d'observer, c'est que cette apologie eut un plein succès. Les deux Lacédémoniens, qui se trouvaient présents, déclarèrent qu'ils avaient entendu Seuthès se plaindre de Xénophon, et l'accuser de trop aimer les soldats. Un Athénien, nommé Polycrate, dénonça Héraclide, comme le véritable auteur du dommage essuyé par l'armée : « C'est lui, disait Polycrate, « c'est Héraclide qui a pris le butin acquis par nos fati« gues, qui l'a vendu, et en a gardé le prix pour lui« même. Il n'est pas Thrace, il est Grec comme nous, « il s'est rendu coupable envers ses compatriotes; nous « avons le droit de l'arrêter. » Ce discours qu'écoutait Héraclide, le frappa de terreur; il s'enfuit aussitôt, et entraîna avec lui Seuthès, qui entendait un peu la langue grecque, et qui comprit que cette délibération pourrait bien ne pas tourner à son avantage. De l'asile où il s'était mis en sûreté, Seuthès envoya un messager à Xénophon, pour l'avertir que les Lacédémoniens avaient résolu sa mort. Xénophon, qui ne savait trop qu'en croire, sacrifia deux victimes; et Jupiter lui ordonna de rester sans crainte avec l'armée. On le députa vers Seuthès, pour réclamer encore une fois le payement de la solde; l'arriéré en était évalué à cinquante talents (deux cent soixante-quinze mille francs). Seuthès maudit Héraclide, et promit de s'acquitter. Il livra, pour à-compte, un talent, six cents bœufs, quatre mille têtes de menu bétail, cent vingt esclaves et des otages.

Déjà le bruit se répandait dans le camp des Grecs que Xénophon ne reviendrait point; qu'il n'avait accepté cette mission que pour rester à la cour de Seuthès. Quand on le vit reparaître, et surtout lorsqu'il fut procédé à la distribution de ce qu'il rapportait, il regagna la confiance générale. Il avait eu la prudence de laisser aux deux Lacédémoniens le soin d'exécuter le partage, et de se mettre par là lui-même à l'abri des murmures que cette opération ne manqua point d'exciter. Il se préparait à retourner à Athènes; car la sentence de bannissement n'avait point encore été portée contre lui : οὐ γάρ πω ψῆφος αὐτῷ ἐπῆκτο Ἀθήνησι περὶ φυγῆς. Je vous ai déjà indiqué ce texte, pour combattre l'opinion de Stanley, qui prétend que l'exil de Xénophon avait été prononcé dès le moment où il s'était engagé dans l'expédition de Cyrus. En Thrace, on le chargea de conduire l'armée en Asie, et d'en remettre le commandement à Thymbron.

Les Grecs traversèrent la Propontide, et débarquèrent à Lampsaque. Là un devin (car il y en avait partout), un devin, nommé Euclide, vint au-devant de Xénophon, et lui demanda combien d'argent il rapportait. Le général protesta qu'il ne lui restait de quoi regagner Athènes qu'en vendant son cheval et ses équipages. Euclide n'en voulait rien croire; mais, après un sacrifice, les entrailles des victimes démontrèrent que Xénophon revenait pauvre et intègre. Euclide lui acheta son cheval cinquante dariques, lui paya cette somme, et le força de garder le cheval. C'est le plus honnête devin que nous ayons encore rencontré. L'armée, qui n'est plus que d'environ six mille hommes, traverse les champs où fut Troie, passe le mont Ida, s'arrête dans

la ville d'Antandre, et, le long des rivages de Lydie, gagne la plaine de Thèbes, puis celle du Caïque, enfin Pergame. Xénophon y logea chez une femme, qui l'informa qu'un seigneur perse, appelé Asidate, était dans la plaine, et que, pour le prendre, lui, son épouse, ses enfants, et ses trésors, il suffisait de l'attaquer de nuit avec trois cents hommes. Cette femme offrait pour guides son cousin et un nommé Daphnagoras qu'elle estimait beaucoup. Xénophon ne tenta cette aventure qu'après avoir sacrifié et obtenu d'heureux présages. Il partit après souper avec ceux qu'il avait choisis pour compagnons de cette bonne fortune. Six cents Grecs voulurent y avoir part; et il fallut partir en toute diligence, pour n'avoir pas tant de co-partageants. La tour d'Asidate était vaste, élevée, munie de créneaux et défendue par un nombre suffisant de guerriers. L'épaisseur du mur était de huit briques: cependant, à la pointe du jour, on avait achevé de pratiquer une ouverture. Mais les barbares lançaient une grêle de traits, qui rendaient les approches fort dangereuses; et d'ailleurs, sur le bruit de cette attaque, les voisins et alliés d'Asidate s'étaient mis en mouvement. Une cavalerie hyrcanienne et royale, des bataillons d'infanterie pesante, et huit cents hommes armés à la légère marchaient de toutes parts contre les assaillants téméraires. Heureusement on vint du camp des Grecs à leur secours; mais il fallut renoncer à prendre Asidate, et à s'emparer de ses richesses. Les Grecs formèrent une colonne à centre vide, dans laquelle ils enfermèrent les bœufs, le menu bétail, deux cents esclaves dont ils s'étaient rendus maîtres, et ils revinrent en bon ordre à Pergame, faisant face

de tout côté à l'ennemi; seulement ils avaient presque tous reçu des blessures. Le lendemain, Xénophon conduisit toutes ses troupes le plus loin qu'il put de la tour d'Asidate, afin que ce seigneur, ne craignant plus d'agression, négligeât de se tenir en état de défense. Asidate au contraire, se croyant toujours menacé, alla se loger dans des villages près de Parthénium, et tomba précisément au milieu de l'armée grecque : il fut pris, lui, les siens, ses chevaux, et tout ce qu'il possédait de précieux. On força Xénophon d'accepter une part considérable de ce butin; ce fut par là qu'il devint riche et en état d'obliger ses amis. Thymbron arriva, et incorpora ce qui restait des Dix mille dans l'armée qu'il allait conduire contre Tissapherne et Pharnabaze. « Je « finis, dit l'historien, par le calcul du chemin que nous « fîmes soit en pénétrant dans l'Asie, soit dans notre re- « traite. En deux cent quinze marches, nous parcourûmes « onze cent cinquante parasanges, ou trente-quatre mille « deux cent cinquante-cinq stades, pendant un an et trois « mois. » Deux manuscrits de la Bibliothèque du roi portent seulement quatorze mille deux cent cinquante-cinq stades. Il n'est guère possible de compter sur l'exactitude de ces sommes totales. On a peine à les accorder avec les détails énoncés dans le cours de l'ouvrage et avec la géographie positive. Rollin, au lieu de onze cent cinquante parasanges, écrit onz ecent cinquante-cinq, afin de concilier ce calcul général avec les deux comptes partiels qui se trouvent au livre second et au cinquième, et selon lesquels les Grecs ont parcouru, d'Éphèse à Cunaxa, cinq cent trente-cinq parasanges, et de Cunaxa à Cotyora six cent vingt, total onze cent cinquante-cinq. Vous voyez, Messieurs, que Xénophon

suppose la retraite finie à Cotyora, et ne tient pas compte du chemin fait, par terre et par mer, de là jusqu'à Pergame et Parthénium, chemin qui pourrait bien être évalué encore à plus de deux cent cinquante parasanges, en sorte qu'il y aurait lieu d'élever le nombre de ces mesures, de onze cent cinquante à quatorze cents, pour représenter la route entière. Mais qu'est-ce que la parasange? Si on la prend, comme on l'a fait longtemps, pour une lieue et demie, la journée moyenne des Grecs jusqu'à Cotyora aura été de neuf lieues, ce qui est, dit Rollin, tout à fait insoutenable selon les gens du métier. Voilà ce qui détermine l'auteur de l'*Histoire ancienne* à ne compter la parasange que pour une lieue seulement. Il est, Messieurs, fort probable, que ce nom de parasange et les autres noms de mesures itinéraires n'ont pas eu, chez les anciens, une valeur invariable dans tous les pays et dans tous les temps. Ces dénominations demeuraient vagues ou susceptibles de sens très-divers, à peu près comme l'a été longtemps le nom même de lieue chez les modernes. Vous savez combien il a été difficile jusqu'à nos jours d'établir un système métrique précis et raisonnable. Comment aspirer à une détermination rigoureuse, ou même assez approximative, des mesures antiques énoncées par les historiens avec plus ou moins de négligence et d'inexactitude? Ce ne serait pas surtout chez Xénophon qu'il faudrait chercher, sur de tels points, des notions précises. A l'égard du nombre de mois et de jours durant lesquels les Dix mille ont marché, avant et après la bataille de Cunaxa, nous avons vu qu'ils étaient partis d'Éphèse le 7 février de l'an 401 avant notre ère. Or ce fut, selon le major

Rennell, et c'est l'hypothèse qui s'accorde le mieux avec la suite des récits, ce fut, dis-je, le 5 mars de l'an 399 que Xénophon remit l'armée au Lacédémonien Thymbron. L'espace de temps compris entre ces deux termes est de deux ans et vingt-cinq jours; résultat dont je n'entends pourtant point vous garantir l'exactitude parfaite : il suffit qu'il soit plausible et qu'il ne puisse pas différer beaucoup du véritable.

Nous avons, Messieurs, recueilli, dans les sept livres de l'ouvrage qu'on a nommé *Anabase*, assez de détails et d'aperçus, pour qu'il nous soit possible de nous former enfin des opinions générales sur l'entreprise de Cyrus le Jeune; sur l'enrôlement des Grecs; sur leurs marches, leurs exploits, leur retraite; sur Xénophon, considéré soit comme général soit comme historien. Cyrus n'était qu'un prince ambitieux et barbare, plus vaillant, dit-on, que le roi son frère, plus actif et plus habile, mais qui n'eût guère mieux usé que lui de la puissance souveraine, s'il était venu à bout de la conquérir. Sa révolte, qui offensait les lois de la nature autant que celles de son pays, ne pouvait tourner réellement au profit de personne, pas même au sien. De la part des Grecs, il n'y avait pas plus de prudence que de justice à s'y associer. Plusieurs d'entre eux, et Xénophon était de ce nombre, savaient à merveille que Cyrus aspirait à détrôner son frère; ils le savaient, et ils venaient, de plein gré, seconder un si coupable dessein. Certes, si nous ne consultons que la saine et austère morale, nous les trouverons inexcusables de s'être armés pour une telle cause. Quant à ceux qui n'étaient point dans la confidence des projets de ce prince, et qui ne les avaient pas pénétrés, il fallait

qu'ils fussent bien peu clairvoyants, et que leur insouciance fût extrême. On peut bien, quand la patrie le commande par l'organe d'une autorité légitime, voler aux combats sans s'informer autrement des motifs d'une guerre; mais se ranger, sans savoir pourquoi, sous des étendards étrangers, se vouer, de propos délibéré, à la pure et simple condition de soldats stipendiés, ne chercher que le salaire des périls et des services militaires, c'est une résolution qui n'est digne d'aucun éloge, si elle ne mérite aucun blâme. Cependant, lorsque Voltaire semble dire que Sparte, qu'Athènes, que d'autres cités grecques avaient ainsi loué une partie de leurs troupes à Cyrus le Jeune, c'est une erreur. Les Dix mille, ou plutôt les Treize mille, car ils s'élevaient d'abord à ce nombre, étaient de simples volontaires, qui, pour la plupart, s'enrôlaient d'eux-mêmes, et non en vertu d'aucune délibération prise au sein des républiques auxquelles ils appartenaient. Depuis plus d'un siècle, la guerre contre les Perses et celle du Péloponèse avaient entretenu, dans toute la Grèce, les inclinations et les habitudes militaires. Cette profession était devenue si honorable, et le goût s'en était répandu à tel point, qu'il n'est pas étonnant qu'on cherchât les occasions de l'exercer. J'avouerai toutefois qu'il est à regretter qu'un prince barbare, qu'un aventurier sans droit et sans conscience, ait pu recruter, parmi les hommes libres de la Grèce, parmi des citoyens, un si grand nombre de soldats mercenaires : ce n'est pas là ce qui peut donner une idée avantageuse de la civilisation et de l'administration intérieure de cette contrée, si célèbre et si brillante à l'époque dont il s'agit. Que ces Dix mille se soient montrés dans leur expédition, et

surtout dans leur retraite, des guerriers expérimentés, valeureux, infatigables, je n'en veux pas disconvenir; mais il peut être permis de leur reprocher, et à tout le moins de les plaindre, d'avoir fait un emploi si peu sage et si peu noble de leur bravoure et de leur habileté. Il n'y a point de nom honorable à donner à leur enrôlement. La plupart n'ont été que trop punis de cette faute grave; et si quelques-uns, comme Xénophon, puisqu'il faut l'avouer, sont rentrés plus riches dans leur pays, ce n'est pas là non plus ce qui peut ennoblir et recommander leur entreprise.

La bataille de Cunaxa est racontée par Xénophon, par Diodore de Sicile et par Plutarque d'après Ctésias et Dinon : ces récits ne sont ni uniformes ni assez clairs; ils ont laissé des doutes, même sur le résultat de cette mêlée sanglante; et la question de savoir auquel des deux partis il faut décerner la victoire, a paru problématique à certains auteurs modernes. Est-ce Artaxerce qu'il convient de proclamer vainqueur? Cette opinion, expressément contredite par Xénophon, n'est réellement autorisée par aucun témoignage positif, ni par les détails qui peuvent passer pour bien connus. La mort de Cyrus a été en cette journée l'unique succès incontestable de son frère, le roi de Perse. Toute la gloire du courage et de l'habileté semble rester aux généraux et aux soldats grecs, quoiqu'ils ne fussent que treize mille, et qu'ils n'eussent pour auxiliaires que cent mille barbares, contre douze cent mille, ou quatre cent mille Perses à ce qu'on dit. L'armée grecque, si peu nombreuse en face d'une telle multitude d'esclaves, demeurait formidable à l'Asie : elle n'avait qu'à se montrer; les Perses, mal instruits et mal com-

mandés, fuyaient comme des troupeaux devant elle; et, si elle courut des dangers jusqu'après le passage du Zabate, ce fut pour n'avoir pas assez bien connu sa position, et trop compté sur les promesses des barbares. Elle ne se mit point à leur solde, comme Voltaire le suppose; mais ses chefs crurent trop aisément que les Perses, pour la dispenser d'user de ses forces et de ravager le pays, consentiraient à lui fournir des guides et à lui vendre des vivres, jusqu'à ce qu'elle eût franchi les limites des États d'Artaxerce Mnémon. Les barbares abusèrent de cette confiance, engagèrent l'armée grecque en de fausses routes, assassinèrent cinq de ses généraux, et n'osèrent pourtant jamais se mesurer en bataille rangée avec elle. Qu'ils eussent envie de l'exterminer, de réduire au moins à l'esclavage ceux des Dix mille qui échapperaient à leurs coups, nous n'en pouvons guère douter, puisqu'ils n'ont cessé de la poursuivre, de l'inquiéter, de lui tendre des piéges dans tout le cours de sa retraite jusqu'à Trébizonde. S'ils avaient pu, en effet, disposer de son sort, ainsi que Voltaire le présume, il serait impossible d'expliquer pourquoi ils l'ont laissée subsister et s'approvisionner dans tous les pays qu'elle traversait. J'avouerai néanmoins que ces détails ne nous ont été transmis que par des écrivains grecs, qui ont pu s'appliquer à les présenter sous les aspects les plus favorables ou les plus honorables à leur nation. Le premier de ces historiens, Xénophon, est personnellement intéressé à imprimer aux faits une telle couleur, puisqu'il est un des chefs de ces Dix mille; mais Plutarque nous offre à peu près les mêmes résultats, quoiqu'il ait sous les yeux le récit de Ctésias, médecin et courtisan d'Artaxerce.

Je ne reproduirai pas les observations que je vous ai présentées, Messieurs, dans notre dernière séance, sur l'étrange direction que les Grecs ont donnée à leur retraite. Nous ne devinons point la raison qui les empêchait de reprendre, du sud-est au nord-ouest, la route plus droite, plus courte, et bien mieux connue, qui les avait conduits d'Éphèse à Cunaxa. Mais enfin ils commencent au contraire par décliner à l'est, et ils remontent ensuite vers le nord jusqu'aux rives du Zabate, où ils perdent leurs généraux. Depuis le Zabate jusqu'à Trébizonde, jusqu'à Cotyora, leur marche, quoique souvent difficile à suivre, excite au moins un vif intérêt. C'est un tableau très-animé de dangers prévus avec sagacité, affrontés avec courage; d'obstacles éludés, renversés ou surmontés; de tout ce que des mortels, en des positions périlleuses, dans un long cours de fatigues et de combats, peuvent montrer de sagesse, d'intrépidité, de persévérance. C'est un magnifique enchaînement de résolutions prudentes, de mouvements hardis, d'actions héroïques. A la vérité, Messieurs, il n'appartient qu'à des guerriers de profession d'apprécier cette mémorable retraite; mais, quand nous voyons qu'elle a obtenu les hommages de plusieurs grands capitaines, anciens et modernes, il nous est bien permis de la juger digne d'attention, sans pourtant nous abandonner à tous les sentiments d'admiration que les récits de Xénophon peuvent exciter. Depuis Cotyora, les difficultés sont moins graves; seulement on en voit naître une d'un nouveau genre : c'est la discorde qui commence à s'introduire dans l'armée. Fatale condition des hommes que le souvenir des maux qu'ils ont soufferts ensemble, et le sentiment de leurs

intérêts communs, ne retiennent presque jamais unis aussi longtemps qu'ils ont besoin de l'être! Heureusement les Grecs approchaient du terme de leur périlleux voyage; et leurs dissensions, les fausses mesures où ils se laissèrent entraîner, ne purent pas consommer assez tôt leur ruine. Il faut les plaindre d'avoir consenti à recevoir les ordres de Sparte, et plus encore de s'être associés aux entreprises d'un Seuthès, faible et ignoble prince, incapable de remplir les engagements qu'il contractait avec eux. On est forcé de reconnaître qu'ils reprenaient avec une déplorable facilité les habitudes de soldats mercenaires. Quoi qu'il en soit, six mille d'entre eux vont encore honorablement entrer dans l'armée nationale qui se forme contre les ennemis de leur patrie. Ainsi leur retraite, malgré les observations critiques dont elle nous a paru susceptible, ne cessera probablement jamais de figurer avec gloire dans les fastes militaires de l'antiquité.

On a prétendu que Xénophon était à peu près quinquagénaire en 401. Je vous ai fait remarquer plusieurs détails que je crois inconciliables avec cette opinion : il ne devait avoir que trente ans au plus, peut-être que vingt-sept ou vingt-cinq. C'était véritablement un trait de jeunesse, que de marcher en qualité de simple volontaire à la suite de Cyrus : il prit ce parti fort inconsidérément, comme tant d'autres de ses compatriotes enrôlés pour la même expédition. Jusqu'au Zabate, Xénophon ne brille point aux premiers rangs, il ne joue qu'un rôle secondaire et même assez obscur. Mais vous avez reconnu, Messieurs, qu'à partir du Zabate, qu'après la mort de Cléarque et des autres premiers généraux, il succède à l'un d'eux, savoir à Proxène, et

prend le commandement de l'arrière-garde ; qu'il a souvent plus de part que le général en chef, Chirisophe, à la direction des mouvements de l'armée ; que, depuis Trébizonde, et en l'absence de ce Chirisophe, il est réellement le chef des Dix mille, quoiqu'il n'accepte point ce titre, lorsqu'ils veulent le lui décerner. Au milieu d'occupations si graves, de fonctions si sérieuses, il nous a trop souvent entretenus de ses songes, de ses sacrifices, du grand soin qu'il apportait à consulter les entrailles des victimes. Nous avons dû le plaindre de tant de superstition et de crédulité ; il a porté au dernier excès sa confiance à la science des devins, et son respect, non moins aveugle, pour la puissance lacédémonienne. Il paraît qu'ayant grandi pendant la guerre du Péloponèse, il avait été vivement frappé de l'ascendant que prenait Sparte, et s'était accoutumé à révérer en elle la souveraine des peuples grecs. Tous ses ouvrages, y compris la *Cyropédie*, où vous verrez qu'il transporte le plus qu'il peut chez les Perses les usages et les institutions des Spartiates, tous ses ouvrages portent l'empreinte de son dévouement presque servile à cette orgueilleuse république. On ne doit pas s'étonner que la haute idée qu'il avait conçue d'elle, ait dominé chez lui le général aussi bien que l'écrivain, et l'ait entraîné à quelques démarches que sa bonne foi rend tout à fait excusables, mais qui n'étaient peut-être pas les plus conformes aux vrais intérêts des guerriers qu'il commandait. Je regrette encore plus qu'il se soit confié, et presque livré, à Seuthès ; qu'il ait retenu pendant plusieurs mois une armée d'hommes libres au service et à la solde, mal payée, d'un petit prince thrace, demi-barbare. Du reste, nous jugeons ici Xénophon d'après ses pro-

pres récits. Vous savez que les autres historiens qui ont parlé des Dix mille, ne lui attribuent pas, à beaucoup près, une aussi grande part dans la direction des mouvements et des affaires de cette armée grecque. Diodore de Sicile a réduit l'exposé de ces événements à quelques pages, qui équivalent à peine à la moitié de l'un des sept livres que nous venons d'étudier, et dans lesquelles il n'est fait, jusqu'à l'arrivée des Grecs à Chrysopolis, aucune mention de Xénophon. Le nom de cet Athénien n'est prononcé qu'au moment où ils sont censés être de retour dans leur pays. Alors, dit l'auteur sicilien, quelques-uns regagnèrent les villes où ils avaient pris naissance; mais le plus grand nombre, qui montait à près de cinq mille, se donna Xénophon pour chef, στρατηγὸν αὐτῶν εἵλοντο Ξενοφῶντα. Dès que celui-ci eut accepté cette fonction, il mena ses troupes contre les Thraces qui habitaient sur les bords du Salmydesse. La coutume de ces Thraces était de se tenir en embuscade le long de leurs côtes, pour mettre en esclavage les passagers qui avaient le malheur d'y échouer. Xénophon y ayant fait une descente avec ses troupes (nulle mention de Seuthès), les vainquit d'abord dans un combat réglé, et ensuite alla incendier leurs villages. Mais Thymbron ayant invité ces Grecs à venir le joindre, en leur promettant une forte paye, ils passèrent dans son armée, et se réunirent aux Lacédémoniens contre les Perses. Plutarque, dans la vie d'Artaxerce, où il parle de l'expédition de Cyrus le Jeune et de ses auxiliaires, cite Xénophon comme historien plus qu'en qualité de capitaine. Nous ne lisons dans Justin qu'un petit nombre de lignes sur les suites de la bataille de Cunaxa : il y est dit que les Grecs, vainqueurs

à l'aile où ils combattaient, ne purent jamais être, après la mort de Cyrus, ni défaits par les troupes du roi de Perse, ni surpris par ses artifices; qu'ils revinrent à travers ces nations indomptées et barbares, parcoururent un immense espace, et se défendirent à force de bravoure jusqu'aux frontières de leur patrie. *In eo prælio, decem millia Græcorum in auxilio Cyri fuere, quæ et in cornu in quo steterant vicerunt; et post mortem Cyri, neque armis a tanto exercitu vinci, neque dolo capi potuerunt; revertentesque inter tot indomitas nationes et barbaras gentes, per tanta itineris spatia, virtute se usque terminos patriæ defenderunt.* Xénophon n'est point là nommé; mais l'antiquité entière l'a compté au nombre des guerriers illustres.

De rigoureux critiques ont osé dire qu'il y a, dans les sept livres dont nous achevons l'examen, des choses qui sentent un peu le roman, et qui semblent n'avoir été contées que pour égayer et embellir l'histoire. Il n'est pas étonnant que l'on conçoive quelque défiance d'un historien qui a composé la *Cyropédie*. Mais l'*Anabase* est une production d'un tout autre caractère : il y règne, en général, un ton de candeur qui appelle et encourage la croyance. La plupart des détails sont vraisemblables, conformes aux mœurs du temps, aux circonstances locales, et aux principales données historiques. On peut dire même que les erreurs matérielles qui s'y rencontrent sont de telle nature, qu'elles contribuent à éloigner tout soupçon de combinaison et d'artifice; car elles ne tiennent point à un système particulier de narration; elles n'arrivent pas tout exprès pour s'y adapter; au contraire, elles dérangent plutôt,

et embarrassent le cours naturel des faits que l'auteur expose. Ainsi, Messieurs, qu'il nous soit permis de placer l'ensemble de cette histoire, ses plus grands résultats, ses plus importants détails, au nombre des parties probables et instructives des annales antiques. Sans attribuer à toutes les particularités géographiques et techniques que cet ouvrage renferme, autant d'exactitude et de précision qu'en ont supposé quelques savants modernes, nous pouvons encore le considérer, à beaucoup d'égards, comme un modèle éminemment classique des relations particulières d'expéditions circonscrites en un court espace de temps.

AVERTISSEMENT.

La *Cyropédie* avait fourni la matière de cinq leçons (depuis la dix-huitième jusqu'à la vingt-deuxième) ; mais M. Daunou, en traitant du premier livre d'Hérodote, qui contient une histoire de Cyrus, a cru devoir en rapprocher l'examen de la *Cyropédie*. Au lieu de reproduire ce travail, qui ferait un double emploi, nous renvoyons nos lecteurs aux septième, huitième, neuvième et dixième leçons de l'ouvrage sur Hérodote (t. VIII, p. 170-306), et nous nous contentons de publier ici le jugement de M. Daunou sur Xénophon. Ce morceau inédit, par lequel il terminait l'examen de la *Cyropédie*, faisait partie de la vingt-deuxième leçon.

VINGT-DEUXIÈME LEÇON.

JUGEMENT SUR XÉNOPHON.

(Extrait de la vingt-deuxième leçon.)

Nous terminons ici, Messieurs, l'examen de tous les ouvrages que Xénophon a composés, et dans lesquels il s'est peint lui-même, ainsi qu'il arrive aux grands écrivains. Ils renferment presque tout ce qu'on peut savoir de l'histoire de sa vie, et présentent une vive image de ses goûts, de ses mœurs, de son caractère. Les traités de la *Chasse*, de l'*Équitation*, du *Commandement de la cavalerie*, dévoilent les penchants de sa jeunesse: il ne les a jamais perdus; et chez lui, le goût des lettres s'est toujours concilié avec celui des exercices du chasseur et du guerrier. Cependant son âme était trop sensible pour que les leçons et les exemples de Socrate ne fissent pas sur elle une impression profonde : il a puisé dans les entretiens de ce philosophe la haine de la tyrannie, l'amour de la vertu, une morale douce et religieuse. Ces sentiments éclatent dans le dialogue intitulé *Hiéron*, dans le *Banquet*, dans l'*Apologie de Socrate*, dans les quatre livres sur ses *Dits et faits mémorables*, dans le traité d'économie domestique et rurale qui sert de supplément à ces quatre livres. Ces premiers écrits se recommandent déjà par la beauté des formes et souvent par la justesse des idées. L'Hiéron est une composition très-animée; le *Banquet* est l'ouvrage d'une imagination riche et mobile. On rencontre dans les livres sur Socrate d'admirables morceaux, tels que

le tableau de la Mollesse et de la Vertu se disputant le jeune Hercule, et le dialogue entre le philosophe et Glaucon. Cicéron a imité, traduit même le traité d'*Économie*.

Celui qui concerne les lois de Sparte, et qui, en les préconisant avec un naïf enthousiasme, n'en révèle que mieux tous les vices, est par cela même plus instructif que n'a voulu l'auteur. L'apologie ironique de la démocratie athénienne est une production ingénieuse qui nous a montré dans Xénophon un talent de plus, celui de la satire. Cette critique des institutions et des mœurs de ses concitoyens n'est quelquefois que trop juste; mais elle est en général peu approfondie, et les ressentiments qui la dictent ne sont point assez déguisés. Il a composé ces deux écrits après son exil; mais il y a lieu de regarder comme une production de sa jeunesse, entre les années 404 et 401, le traité sur les moyens d'accroître les revenus de l'Attique; opuscule auquel nous avons donné une attention particulière, parce qu'il est du petit nombre des écrits qui peuvent jeter quelque jour sur la statistique de cette contrée à la fin du quatrième siècle avant notre ère. C'est plus tard que Xénophon a fait un panégyrique du roi de Sparte, Agésilas, auquel il s'était fort attaché ou dévoué. Cet éloge et celui d'Évagoras par Isocrate peuvent sembler les premiers essais d'un genre d'éloquence diversement cultivé dans les temps anciens et modernes. Les formes essentielles de ce genre, les défauts qui lui sont propres, et l'utilité qu'il peut acquérir en se rattachant à la morale, sont déjà sensibles dans cette production de Xénophon, à laquelle Thomas a cru devoir des hommages. Toutefois nous n'avons pu y trou-

ver une vie complète ni un portrait fidèle d'Agésilas, et nous avons appris, dans Plutarque, à mieux connaître et à juger plus sévèrement ce roi lacédémonien.

Les trois grands ouvrages de l'historien qui vient de nous occuper sont les *Helléniques*, l'*Anabase* et la *Cyropédie*. Le premier est le plus important par l'étendue de la matière qu'il embrasse; car nous y avons suivi le mouvement des affaires générales de la Grèce, surtout de Lacédémone, depuis l'an 411 jusqu'en 362. Mais, il le faut avouer, les couleurs de ce vaste tableau ne sont pas toujours très-vives, et certains détails, en petit nombre pourtant, peuvent n'avoir pas toute la vérité désirable. On lit avec plus d'intérêt les sept autres livres où sont retracées la marche de Cyrus le Jeune contre son frère Artaxerce jusqu'à Cunaxa, et la retraite des dix mille Grecs, regagnant, à travers l'Asie, les rives du Pont-Euxin, sous la conduite de l'historien lui-même. Malgré les inexactitudes que nous avons cru apercevoir en quelques parties de ce récit, c'est un monument précieux appartenant sinon à la géographie, du moins à l'histoire, à la littérature, à l'art militaire.

Les relations que Xénophon banni d'Athènes a constamment entretenues avec les Lacédémoniens ont eu sur ses travaux historiques une influence qu'il est impossible de méconnaître. En général, il recevait des impressions très-vives, et réagissait fort peu sur les pensées et les affections qu'on lui communiquait. Il fut atteint de très-bonne heure d'une sorte de *spartomanie*, dont il n'a jamais songé à se guérir. Son enthousiasme pour les institutions et les mœurs de Lacédémone l'a entraîné à les attribuer aux Perses. C'est l'une des premières fictions que vous avez remarquées dans

cette *Cyropédie*, qui n'est plus une histoire, mais qui restera l'un des meilleurs modèles des compositions romanesques. Un talent flexible et pur s'y fait admirer dans les descriptions, dans les entretiens et les harangues, dans les épisodes et surtout dans celui de Panthée et d'Abradate. On s'étonne, il est vrai, de voir cette éducation si austère, dont les premiers livres offrent le tableau, n'aboutir dans les derniers qu'à l'établissement d'une cour fastueuse, molle et servile. Mais les conquêtes de Cyrus, racontées et célébrées dans le cours de l'ouvrage, amènent naturellement la puissance absolue, et avec elle, le luxe, la mauvaise foi, et tous les vices dont elle a besoin de s'environner. Xénophon, en s'abandonnant au sujet qu'il traite, finit par nous tracer l'image d'un gouvernement superbe et astucieux, qui amollit et corrompt les hommes pour les tenir asservis. C'est le résultat nécessaire des expéditions et des victoires qu'il a chantées : le changement qui s'opère insensiblement dans la morale de l'auteur, n'est que celui que subissent par degrés les idées, les habitudes et les penchants du héros; il faut bien que la guerre, les triomphes, les progrès et l'éclat du pouvoir les dépravent l'un et l'autre.

Par ce résumé de tous les sujets sur lesquels s'est exercé le talent de Xénophon, vous pouvez juger, Messieurs, de l'étendue et de la variété des leçons historiques, politiques, morales et littéraires à puiser dans ses œuvres. C'est le recueil le plus riche qui nous reste du demi-siècle compris entre les dernières années de la guerre du Péloponèse et la naissance d'Alexandre le Grand (de 404 à 356). Les poëtes dramatiques, Sophocle, Euripide, Aristophane, finissaient leur carrière

vers le premier de ces deux termes, quand Xénophon commençait la sienne. Celle du philosophe Aristote ne s'est ouverte ou agrandie qu'après le second. Les ouvrages véritablement contemporains de ceux de Xénophon se réduisent aujourd'hui pour nous à ceux d'Hippocrate, de Platon, et aux discours de quelques orateurs, surtout de Lysias et d'Isocrate. Mais ce qui subsiste de ces discours n'appartient qu'à un seul genre de littérature, qui n'est pas le plus instructif. Les livres authentiques d'Hippocrate, tout précieux qu'ils sont, et quoique la médecine s'y rattache à des idées de philosophie générale, ne concernent néanmoins directement qu'une seule branche des connaissances humaines. On parcourt, dans les œuvres de Platon, un champ plus étendu ou plus élevé. Après avoir voulu successivement devenir athlète, peintre, musicien, poëte, Platon se déclara philosophe, et acquit à un très-haut degré l'art d'écrire. Il visita la Grèce, l'Égypte, l'Italie méridionale, et fut trois fois attiré en Sicile par le fol espoir d'instruire des tyrans et de concilier avec les complaisances qu'ils exigent la dignité et la liberté d'un homme éclairé. Entre ses nombreux écrits, il en est dont l'étude est indispensable à qui veut bien connaître la philosophie, la littérature et même l'histoire de ce siècle. Tels sont l'*Eutyphron*, l'*Apologie de Socrate*, le *Criton* et le *Phédon* : il les faut rapprocher des livres de Xénophon qui ont le même objet. Un motif semblable doit porter à lire le *Banquet* de Platon, aussi bien que son dialogue intitulé *Premier Alcibiade*, dont l'intention est à peu près celle de l'entretien de Glaucon et de Socrate. Le *Gor-*

gias contient aussi de très-sages observations contre l'éloquence sophistique et sur les abus de l'éloquence populaire. Les opinions des anciens sur la beauté et sur l'amour sont exposées dans le *Phèdre*. On a besoin d'étudier le *Parménide* et le *Timée* pour essayer de comprendre la doctrine platonicienne sur les idées, sur la nature des choses, sur l'univers intelligible et le monde sensible. Le *Critias*, enfin, peut exciter quelque curiosité, parce qu'il y est question de l'Atlantide, de cette île immense que l'on supposait depuis longtemps submergée. Je crois que ces lectures doivent entrer dans un plan d'études qui tend à une connaissance approfondie de l'histoire de l'esprit humain. Mais je n'oserais affirmer qu'il y ait le même profit à tirer de vingt-cinq autres traités de Platon, dont quelques-uns sont très-volumineux, comme celui de la *République* en dix livres, celui des *Lois* en douze, outre un treizième appelé *Épinomis*. Les détails utiles y sont fort rares; les rêveries y abondent; et les fictions de la *Cyropédie* sont infiniment plus ingénieuses. Je crois qu'à tous égards l'historien ou même le romancier Xénophon vaut mieux que le métaphysicien qu'on lui donne pour émule et quelquefois pour rival; il a laissé des livres d'un usage plus général et qui contiennent un plus riche fonds d'instruction classique.

Le mérite éminent de ses ouvrages s'annonce par l'élégante simplicité de la diction, par la beauté naturelle du style : toutes les traces du travail y sont effacées. L'art ne s'y laisse apercevoir nulle part, quels que soient partout la noblesse de l'expression et de la pensée, la variété des mouvements et l'éclat des cou-

leurs. Les exemples d'une si douce éloquence sont peu fréquents même dans l'antiquité. L'histoire peut bien prendre ailleurs des formes plus imposantes : elle n'en saurait jamais recevoir de plus gracieuses ; mais le fond même des récits est plein d'intérêt. Nous avons reconnu cependant que Xénophon aspirait plutôt à une exactitude générale dans l'ensemble des faits qu'à une précision sévère dans les circonstances de temps et de lieux. Quelques savants attribuent à ses copistes des erreurs qu'il a probablement commises lui-même, et qui d'ailleurs ne sont pas assez graves pour ternir la gloire d'un si grand écrivain. Seulement elles nous avertissent de ne pas nous en rapporter aveuglément à lui sur les détails chronologiques et géographiques. Du reste, il décrit comme Hérodote, et beaucoup plus que Thucydide, les usages et les mœurs de la Grèce ; et l'on étudie avec fruit dans ses livres, sinon les parties purement techniques de l'archéologie, du moins celles qui ont pour objet l'aspect moral de la société. Par exemple, on découvre aisément dans les personnages qu'il met en scène, dans ce qu'il raconte et dans ce qu'il pense, les effets des croyances et des pratiques religieuses de son siècle, l'empire des traditions, la puissance des oracles, et l'influence habituelle des devins, qui, en toute occasion et presque à chaque pas des armées, interrogeaient les entrailles des victimes. On voit que ce ressort de la politique ancienne ne s'usait point, quoique employé avec excès, et que les esprits les plus cultivés n'échappaient pas toujours à de si grossiers artifices.

Nous trouverons, Messieurs, dans Polybe, un juge plus sévère de ces impostures, mais en même temps un historien moins agréable, un écrivain beaucoup

moins habile. Comme il existe entre Xénophon et Polybe, entre les sujets qu'ils ont traités, un intervalle de cent cinquante ans, il nous faudra, pour que l'enchaînement de nos études ne soit pas rompu par cette lacune, recueillir, dans notre prochaine séance, quelques notions d'histoire littéraire et d'histoire civile, relatives à ce siècle et demi.

TABLE ANALYTIQUE

DU TOME ONZIÈME

DES ÉTUDES HISTORIQUES.

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE.

ERRATA.

Page 34, ligne 5 : l'an 310, lisez l'an 410.
67 19 : l'an 311, lisez 411.
267 32 : except, lisez excepté le.

